

PIERRE BROUÉ

Rakovsky

ou la Révolution dans tous les pays



Pour une histoire du xx^e siècle

FAYARD

La Révolution et la guerre d'Espagne, avec Émile Témime
(Éd. de Minuit, 1961).

Le Parti bolchevique (Éd. de Minuit, 1963).

Les Procès de Moscou (Julliard, « Archives », 1965).

Le Printemps des peuples commence à Prague (ELIO 1969).

La Révolution allemande (Éd. de Minuit, 1971).

La Révolution espagnole (Flammarion, 1972).

L'Assassinat de Trotsky (Complexe, 1980).

Trotsky (Fayard, 1988).

Quand le peuple révoque le président. Le Brésil de l'affaire Collor
(L'Harmattan, 1992).

Staline et la Révolution. Le cas espagnol (Fayard, 1993).

Présentation et annotation de Léon Trotsky, *Œuvres, 1933-1940*
(24 volumes. EDI et Institut Léon Trotsky, 1978-1988),
Œuvres, 1928-1933.

Pierre BROUÉ

RAKOVSKY

*ou la Révolution
dans tous les pays*

Fayard

À Macha, avec qui j'ai rêvé de faire ce livre.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos.....	9
-------------------	---

Première partie

UN EUROPÉEN

CHAPITRE premier —	Un génial gosse de riches.....	17
CHAPITRE II —	Étudiant itinérant.....	27
CHAPITRE III —	Socialiste européen.....	48
CHAPITRE IV —	L'énergique soldat de l'Internationale.....	63
CHAPITRE V —	Expulsé de son pays.....	77
CHAPITRE VI —	Au milieu du gué.....	93

Deuxième partie

DANS LA RÉVOLUTION

CHAPITRE VII —	De la prison au tourbillon.....	123
CHAPITRE VIII —	Chef de guerre en Ukraine.....	142
CHAPITRE IX —	Intermèdes mondiaux.....	171
CHAPITRE X —	La crise de la révolution.....	197
CHAPITRE XI —	Le diplomate rouge.....	221
CHAPITRE XII —	Quand la mort saisit le vif.....	256

Troisième partie
DIRECTION : L'ENFER

CHAPITRE XIII	— Année sabbatique en exil.....	287
CHAPITRE XIV	— Commandant de bord dans la tempête.....	307
CHAPITRE XV	— Le vieux révolutionnaire dans le froid.....	324
CHAPITRE XVI	— Dans un trou noir ?.....	338
CHAPITRE XVII	— Le piège se referme.....	353
CHAPITRE XVIII	— Il est mort debout.....	379
Notes.....		399
Chronologie.....		421
Sources.....		429
Annexe.....		434
Index.....		435

En complément, voici un lien vers le site du MIA : [**Rakovsky**](#)
Ou vous trouverez de nombreux articles écrit entre 1897 et 1937

**Impression réalisée sur CAMERON par
BRODARD ET TAUPIN
La Flèche**

**pour le compte des Éditions Fayard
en février 1996**

Imprimé en France
Dépôt légal : février 1996
N° d'édition : 3255 - N° d'impression : 1632N-5
ISBN : 2-213-59599-2
35-11-9599-01/8

Avant-propos

La biographie de l'homme qui nous a retenus mérite largement sa place dans une collection exigeante. Il est pourtant loin d'avoir dans la mémoire des hommes la place qu'il occupa de son vivant.

Il est probable que, s'il était mort avant 1917, il aurait eu à son nom des villes, des places, des boulevards et des statues, même dans la Russie stalinienne, et qu'on aurait discuté de son éventuelle attitude à l'égard de la Révolution russe de 1917 aussi gravement qu'on l'a fait pour Jean Jaurès et la guerre de 1914.

Cet oubli porte deux noms.

Le premier est Staline et le stalinisme, la foule des bureaucrates zélés qui ne peuvent supporter l'existence même d'hommes comme Rakovsky et la masse des auteurs qu'ils ont influencés ou achetés d'une manière ou d'une autre.

Le second s'appelle anticommunisme, nationalisme et étroitesse d'esprit, car Rakovsky joue un grand rôle dans le mouvement social de plusieurs pays, ce qui permet de minimiser sa place quand on est obligé d'en parler.

L'auteur doit cependant confesser qu'il a longtemps attendu la biographie de Rakovsky promise par l'érudition de Georges Haupt. Personne ne pouvait nourrir la prétention de l'écrire à sa place. Mais la mort de l'historien n'a pas fait disparaître l'obligation de vérité à l'égard de Rakovsky.

Il est allé de champ de bataille en champ de bataille dans les grandes guerres entre classes et entre États, toujours dans le camp qu'il avait choisi. Il a été membre du comité exécutif

du bureau socialiste international de la II^e Internationale, de la commission socialiste internationale de Zimmerwald et du bureau de l'Internationale communiste à peine fondée. Ce n'est que de justesse qu'il n'a pas eu de rôle, au moins symbolique, dans la IV^e Internationale, dont il a probablement ignoré la naissance.

Khristian Rakovsky, c'est l'Internationale ?

C'est, entre autres, pour répondre à cette question que ce travail a été entrepris. Il a pris normalement place après un *Trotsky* et un *Léon Sédov*, et on peut légitimement les considérer comme une authentique trilogie.

A l'heure des remerciements, je dois donc d'abord témoigner ma reconnaissance à Georges Haupt qui m'a passionné pour son sujet, à Macha Lobanova qui m'a décidé à le traiter et Alexandre Vadimovitch Pantsov qui m'a redonné le moral quand je l'avais perdu et m'a tant aidé à Moscou et ailleurs, sur tous les plans.

Ma reconnaissance va aussi à Francis Conte, qui, le premier, s'est lancé sur cette piste, en essayant les plâtres, à M.G. Stanchev et surtout G.I. Tcherniavsky et à leurs travaux pionniers. Je leur ai fait des emprunts et des critiques : qu'ils y voient le témoignage de leur importance à mes yeux. Sans eux, et surtout sans le dernier cité, je serais encore en chemin. Et l'amitié de G.I. Tcherniavsky m'a été plus que précieuse.

Je remercie en même temps qu'eux trois témoins essentiels : Nadejda Ioffe, Evgenia Khersonskaia et Ivan Iakovlevitch Vratchev.

Bien entendu, je n'oublie pas Claude Durand et Denis Maraval, l'équipe de Fayard, qui m'a fait confiance pour ce travail sur un homme oublié.

Je remercie tous ceux qui m'ont aidé en me signalant ou me procurant des documents ou en me traduisant des passages délicats : Anne Bauduin-Cheviakine, Bernard Bayerlein, Catherine Broué, Catherine Calvié, Frédérick Douzet-Bataillon, Roland Lewin, Maria Valerievna Lobanova, Isabelle Longuet, Philippe Robrieux, Gilles Vergnon, Marc Vuilleumier.

Je dois aussi mentionner ceux de mes amis qui m'ont aidé matériellement, Ollivier Navizet au premier chef et Paule

Gautier, vaillante *spets* d'Apple et Word 5, ainsi qu'Ekaterina Bogoslovskaja.

Il n'existe malheureusement pas de dossier Rakovsky au Centre russe d'archives, le RTsKhINDI. Il manque donc à ce travail des pièces, qui nous sont dissimulées pour des raisons de politique bureaucratique. Les papiers de Rakovsky sont encore au Kremlin dans ce qu'on appelait autrefois le fonds Staline.

J'ai trouvé le meilleur accueil, toutes ces années, aux archives centrales de Moscou, avec l'inlassable obligeance de Mme Kocheleva et de ses collaborateurs, particulièrement Denis Babitchenko. J'ai pu grâce à eux réunir les éléments qui permettent de dresser des biographies et des statistiques de militants de l'opposition. J'ai eu un accueil de la même qualité aux archives d'État et aux archives du Parti de Kharkov, comme je l'avais trouvé à l'IIHS d'Amsterdam, à la Widener et la Houghton Library de Harvard, à la bibliothèque de Berkeley, à la Hoover Foundation, aux universités de Youngstown, Rimouski, Laval, à Québec, McGill, à Montréal, Ottawa, et à la BDIC, à Nanterre.

La prise de notes pour ce travail comme d'ailleurs les précédents s'étant étalée sur plus de trente ans, le lecteur ne s'étonnera pas que j'aie travaillé les notes de Trotsky sur Rakovsky avant leur édition dans le cadre d'un recueil et que je n'aie pas jugé d'une absolue nécessité de rétablir toutes les références dans ce nouveau cadre.

Première partie

UN EUROPÉEN

« Khristian Georgiévitch Rakovsky » — orthographe que nous lui avons empruntée — n'a pas force de loi. Il est aussi très souvent Christian, Cristian, Krustiou, Krystiou et Krustiu, mais aussi Racovsky, Racovski, forme roumaine, Rakovski, Rakowski et Rakovskij — cette dernière forme étant la translittération officielle du russe en français.

Il n'est pas né sous ce nom. Rien d'étonnant, dira-t-on, dans ce milieu et à cette époque où Lénine naquit Oulianov, Trotsky Bronstein et Staline Djougachvili. Mais ce nom n'est pas son « nom de guerre », ni son « pseudo » de militant, ni non plus le nom de plume dont il aurait couvert ses activités littéraires. C'est le nom que ses parents ont choisi pour rappeler la glorieuse tradition de combattants de la liberté de sa famille.

Khristian Georgiévitch, fils de riche, a changé de nom comme un vulgaire travailleur immigré. Mais dans son cas, l'obligation ne venait pas de ce que ses parents se déplaçaient, mais de ce que se déplaçaient les frontières de deux pays voisins, la Bulgarie et la Roumanie.

A travers l'enfant précoce se dessine un adolescent génial, un organisateur à l'échelle européenne, un militant.

Ce jeune homme doué, aimé de tous les anciens, de Plékhanov et Véra Zassoulitch à Jules Guesde, Paul Lafargue, Jean Jaurès, Bebel, Wilhelm Liebknecht, Kautsky, est aussi l'ami de Trotsky, de Karl Liebknecht, de Rosa Luxemburg, de Douglas Fairbanks, de Panaït Istrati, de Korolenko, de Charles Rappoport et des plus brillants esprits de son temps.

Puis il est de la petite phalange des internationalistes pendant la guerre, l'organisateur de la résistance internationale. Il est finalement emprisonné en 1916 en Roumanie.

CHAPITRE PREMIER

Un génial gosse de riches

Dans une entrevue qu'elle eut avec Rakovsky un jour de novembre 1925 à minuit, la journaliste française Andrée Viollis commença par lui demander s'il était né d'une famille bulgare en territoire roumain ou d'une famille roumaine en territoire bulgare. Elle raconte qu'il lui répondit en souriant :

« Sept villes se sont disputé, jadis, l'honneur d'abriter la naissance d'Homère. J'appartiens au moins à cinq pays : la Bulgarie, la Roumanie, la Russie, l'Ukraine et la France... Mais je crois bien que je suis né d'une famille bulgare à Kotel sur la rivière Kamtchik. Depuis lors j'ai étudié à Genève et à Nancy ; j'ai terminé ma médecine à Montpellier, commencé mon droit à Paris. J'ai toujours mêlé cependant mes amitiés russes et mes amitiés françaises¹. »

Il est né en effet le 1^{er} août 1873, dans la ville de Kotel, au centre de la Bulgarie, alors sous la domination turque. Kotel était un pôle important d'activité économique, au cœur d'une région agricole et commerçante. Il s'appelait Krystiu Gheorgiev Stanchev et il avait deux sœurs, Maria et Anna.

Son biographe britannique, Gus Fagan, fait remarquer qu'il est né en réalité à Gradets² qui faisait administrativement partie de Kotel. Là se trouvait la plus belle maison du village, celle de ses parents, son père Gheorgi Stanchev et sa mère Mariia Krysteva Tyrpanska.

La position de la famille, ses origines, son histoire, sa base économique sont une éclatante illustration du fait que Rakovsky était une « question nationale » à lui seul. L'affaiblissement de la domination des Turcs ottomans le démontrait à chaque occasion en cette fin de siècle.

Une famille historique

De familles de petite noblesse, les Stanchev sont riches. Le père est un notable (*tchobardji*), un grand propriétaire qui commerce. Il fait des affaires, séjourne plusieurs semaines par an à Constantinople, investit ses importants bénéfices dans des achats de fermes, de terres étendues et fertiles, qui rapportent beaucoup, dans la région de Kotel mais aussi dans la Dobroudja, tout près de Mangalia. Il ne comptera jamais les dépenses pour les enfants, qui, s'ils l'avaient voulu, auraient pu vivre de leurs rentes.

Le père est cultivé. Il a étudié au lycée et y a appris le grec, puis constitué une bibliothèque littéraire de bonne qualité. En politique, il est libéral, version balkanique, c'est-à-dire inscrit au parti dit « démocrate », attaché à quelques principes, à plusieurs reprises élu conseiller municipal à Mangalia. C'est, comme on dit à l'époque, un « voltairien », c'est-à-dire qu'il sympathise avec les idéaux de la Grande Révolution française.

Khristian Georgiévitche écrit qu'il ne croit pas avoir « hérité de lui rien de ce qui devait déterminer son évolution ultérieure ». Mais ce n'est pas évident. La table familiale bruisait d'échanges politiques et le père n'était pas le dernier à parler. Confident de Rakovsky une vingtaine d'années plus tard, Anatole de Monzie note ce qu'il indiquait en parlant de son père :

« Il ne parlait que guerre, libération des peuples, émancipation des peuples, autour de cette table bourgeoise, accueillante aux défenseurs d'un idéal slave, déjà exalté par les plus vastes espoirs³. »

Les choses, assure Rakovsky, furent déterminantes du côté de sa mère, dont la famille avait joué un rôle très important dans l'histoire récente de la lutte de la Bulgarie contre le joug ottoman. La famille, noble, avait donné plusieurs officiers et grands personnages. Elle appartenait à ce milieu aristocratique qui s'était, depuis le début du siècle, tourné vers Moscou et en attendait la libération de la Bulgarie. Elle s'enorgueillissait d'une lignée de héros nationaux.

Le premier était un grand-oncle maternel, le capitaine Ghiorgi Mamartchev. Cet ancien officier de l'armée russe, chef des milices bulgares pendant la guerre russo-turque de

1929-1932, avait organisé une insurrection dont la préparation était dissimulée dans un réseau de monastères. Il fut découvert en 1834. Il mourut dans l'île de Samos des mauvais traitements infligés par le gouverneur bulgare.

Le deuxième héros national, sans doute plus grand encore, est le fils de la cousine germaine de Mamartchev, Ghiorgi Sava (ou Savva), plus connu sous son nom de clandestinité de Rakovski, emprunté au village de la famille de son père, Rakovo.

Cet intellectuel et homme d'action avait dominé le paysage culturel bulgare pendant un quart de siècle en sa triple qualité de poète, d'idéologue de la libération nationale et de combattant révolutionnaire. Surnommé « le Patriarche » par les historiens du mouvement révolutionnaire bulgare, il avait fait des études en Grèce et s'y était très jeune passionné pour les idées de la Révolution française.

Il avait parcouru les Balkans à la recherche d'alliés possibles, puis vécu en Europe, cherchant toujours des alliances. Il était mort de tuberculose en 1867, à quarante-neuf ans.

Son idée fondamentale était que, pour secouer le joug turc, il fallait unir tous les États slaves des Balkans et obtenir l'appui du « grand frère » russe pour mener à bien définitivement la lutte d'émancipation. Dans la maison, on s'intéressait beaucoup à la Russie et aux Russes, qu'on voyait plutôt en « grands frères amicaux » qu'en arrogants russificateurs.

Hérédité ou tradition

Bien entendu, l'épopée de ces ancêtres « combattants de la liberté » ne pouvait qu'enflammer l'imagination du jeune Khristian Georgiévitche. Elle le fit d'autant plus qu'elle touchait à sa famille et que cet enfant heureux partagea en imagination la souffrance passée de sa mère, intolérable pour sa jeune sensibilité. Il raconte :

« La vengeance de leurs adversaires politiques n'épargna pas leur famille, restée sans défense, excommuniée, s'étant vu interdire tout rapport avec les voisins, en ces temps de pénurie d'allumettes où l'on allait chercher le feu chez les voisins, elle devait payer par le froid et la faim les péchés politiques du père et des frères. Ma mère était encore une petite fille à cette époque et Sava Rakovski était mort depuis longtemps quand je m'éveillai au monde, mais les souvenirs de ma mère et

de ma grand-mère étaient encore assez frais pour nourrir mon imagination⁴. »

Khristian avait-il dans son hérédité le gène qui l'aurait poussé vers les Russes en général ? Cette question naïve a bel et bien été posée. En fait, notre personnage y répond en partie, dans son autobiographie, sans dissimuler que la question n'est selon lui pas si simple :

« Dès l'enfance, j'éprouvai une sympathie vive et enflammée pour la Russie, non seulement parce que l'œuvre révolutionnaire de mon grand-père et de mon oncle était en grande partie liée à la Russie mais aussi parce que j'avais été témoin de la guerre russo-turque. Je n'avais alors pas plus de cinq ans, mais ma mémoire d'enfant garde une image confuse des soldats russes qui traversaient alors les Balkans. Notre maison était une des plus belles de la ville et, pour cette raison, servit de logement aux officiers supérieurs. J'y vis le général Totleben, organisateur du siège de Plevna. Je vécus en compagnie du prince Viazemski, un des chefs de division de la milice bulgare qui soigna ses blessures chez nous pendant plus de quarante jours. Certains des officiers avaient des liens avec les organisations clandestines. La tradition familiale voulait qu'ils aient dit : "Nous vous libérons, mais qui nous libérera ?"⁵ »

Anatole de Monzie, qui écouta les confidences d'un Rakovsky de trente ans, dont les idées bien arrêtées, solides, étonnaient en lui le sceptique précoce, a cherché de son côté une explication pour ses convictions anti-religieuses et matérialistes très fermes. Il pense l'avoir trouvée dans l'expérience de la répression subie par sa famille. Il écrit :

« L'Église orthodoxe ayant ajouté ses rigueurs à celles des pouvoirs civils, la maman du futur grand bolchevik subit de bonne heure l'excommunication qui frappait indistinctement tous les siens, à cause de quoi, sans doute, l'anticléricalisme et l'athéisme prirent forme de revanche systématique, de vendetta philosophique dans la pensée du petit Dobroudjiote qui devait par ailleurs recevoir l'influence d'un père démocrate et voltairien, comme on pouvait l'être dans les Balkans, vers 1880⁶. »

Déplacement des frontières

1878 marqua une date importante pour la famille du jeune homme. La Bulgarie avait secoué le joug ottoman. Le traité de San Stefano déplaçait les frontières.

Les Stanchev continuèrent d'abord d'habiter Kotel. Krus-

tiu, comme il était d'usage dans les grandes familles, commença ses études sous la direction de sa mère, avant de fréquenter l'école primaire.

Les terres les plus riches du domaine familial se trouvaient désormais en territoire roumain et il leur fallait devenir roumains pour en conserver la propriété. C'est ce que firent les Stanchev, qui en profitèrent pour changer aussi de nom et, par fidélité, prirent celui du glorieux ancêtre Sava Rakovski.

C'est ainsi que Krystiu Stanchev avait quatorze ans quand il devint légalement Cristian Racovski, ce qui ne pouvait que lui plaire pour les raisons sentimentales que nous venons de suggérer. Anatole de Monzie, à sa manière, écrit qu'il devint « roumain et révolutionnaire dans le même moment, presque au sortir de la nursery⁷ ».

La famille vint alors s'installer dans la Dobroudja où elle avait de grandes propriétés, plus précisément dans le village de Gherenjic, proche de Mangalia. Le jeune garçon fréquenta ensuite l'école primaire, à Kotel d'abord, puis dans la Dobroudja à partir de 1888, sous la surveillance de sa sœur aînée Maria, entra au lycée de Varna, en Bulgarie. Là, il se lia pour la vie à sa presque cousine, Koïka Tineva, *alias* Katia, fille du premier mari de sa tante.

Un lycéen rebelle

L'adulte se souvenait de son enfance vite interrompue :

« J'entrai ensuite au lycée. C'était une époque où même les plus jeunes s'intéressaient à la politique. Je m'intéressais entre autres aux questions sociales. En 1887, la fermentation politique du lycée à laquelle se mêlaient aussi des éléments de mécontentement à l'égard des professeurs, se transforma en une véritable révolte, réprimée par un régiment de soldats⁸. »

Le jeune garçon était parmi les lycéens qui furent arrêtés en tentant de rentrer dans leur lycée fermé. Sans doute considéré comme un meneur, il fut exclu à vie de toutes les écoles bulgares. Ainsi se trouva-t-il déscolarisé de force à quatorze ans. Ce n'était pas grave pour un garçon comme lui.

Il s'installa à la maison de Mangalia et entreprit de lire tous les livres de la bibliothèque paternelle, en vint à bout et compléta par des emprunts. Au terme de cette année 1888 au

cours de laquelle il dévora avec ardeur et sans aucune mesure, sa famille obtint la permission de l'inscrire de nouveau dans un lycée. Il avait lu Gogol et Tourguéniev, Tchernychevsky, Dobrolioubov, Bielinky, Pissarev et Pouchkine, sans compter les classiques français.

Il fut admis pour l'année suivante au lycée de Gabrovo, le plus vieil établissement d'enseignement secondaire dans la langue du pays, la ville d'où était partie une des révoltes de Sava Rakovski. Entré en cinquième (notre seconde), à l'automne 1888, il devait en principe y passer deux ans, mais il en fut exclu de nouveau avant la fin de ses études, en 1890.

Il ne s'agissait plus désormais d'une révolte juvénile, mais de l'action consciente d'un lycéen en train de devenir militant politique. Ses amis Slavi Balabanov et Nikola Harlakov suivirent le même chemin.

Durant les années précédentes, le jeune garçon s'était en effet forgé un état d'esprit sinon une pensée politique à base de générosité, de solidarité, de confiance en l'humanité. Il vivait certes toujours sur un fonds chrétien d'amour du prochain, mais ses lectures récentes, en particulier celle de Jean-Jacques Rousseau, en avaient fait, comme avant lui de tant de révolutionnaires de 1789 qu'il admirait, un partisan convaincu de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, du devoir d'insurrection qui s'imposait en l'absence de « contrat social » dans les pays vivant sous la « tyrannie », sans liberté de conscience, avec une Église établie, des privilèges pour une poignée et tout un système pour les défendre.

En outre — c'est là un caractère propre à la jeunesse, mais sans doute était-il particulièrement marqué chez lui — le jeune Khristian Georgiévitich estimait qu'un homme devait en toute occasion défendre ses idées et que le devoir suprême était de lutter pour changer un monde injuste. Ce devoir revêtait parfois des aspects surprenants mais significatifs. C'est ainsi que son vieux camarade de jeunesse Anatole de Monzie rapporte ses confidences :

« Comme honorable partie de campagne, il ne se souvient que du jour où il pénétra dans une église de village, s'empara de la chaire vacante et prononça de là-haut un sermon sur le communisme des premiers chrétiens⁹. »

Dans son autobiographie, il précise que le sermon portait

très précisément sur « la première église de Saint-Jacques ». Il était au carrefour de son enfance chrétienne et de son adolescence socialiste.

L'air du temps

Ce n'était pas un itinéraire individuel, mais tout simplement l'air du temps. Georges Haupt, qui fut un historien roumain avant d'être des nôtres en France, a écrit au sujet de ces années dans les Balkans :

« En Occident, les gens les plus honnêtes, les plus intelligents, les plus humanistes, se sont réunis autour de la bourgeoisie pour démolir la vieille société féodale. Les idéologues de cette force sociale ascendante promettaient une société qui devait apporter la liberté, l'égalité, la fraternité. Mais, après la victoire de la Révolution, c'est la bourgeoisie qui est arrivée au pouvoir et a transformé la société à son image. La différence entre ce qui a été réalisé et ce qu'on espérait est immense. L'exploitation de l'homme par l'homme est restée la même. Les Droits de l'homme, les mots d'ordre de la Révolution sont restés lettre morte¹⁰. »

Dans le même mouvement, Haupt citait également un grand médecin démocrate roumain, ouvert aux questions sociales, une des autorités morales de la Roumanie de l'époque, le Dr Ioan Cantacuzino, qui a écrit des lycéens roumains des années 1880 qu'ils étaient « une jeunesse vibrante, assoiffée de haute culture et de critique scientifique, animée d'un noble idéal de justice sociale », l'expliquant ainsi :

« C'était le moment où les vastes essais de synthèse scientifique, sociale et philosophique de l'Occident cultivé commençaient à pénétrer dans notre jeunesse où, face au capitalisme industriel, le prolétariat occidental organisait des forces conscientes (...), l'évolutionnisme en biologie, le panthéisme hégélien, les cris de douleur et d'espoir de Beethoven et de Wagner (...) Cette formidable tempête d'idées et de sentiments a secoué l'Europe intellectuelle, trouva une résonance dans l'âme des lycéens roumains entre 1880 et 1890¹¹. »

Comment ne pas penser que le jeune Krystiu avait lu à Mangalia un célèbre article du pionnier du socialisme en Roumanie, Dobrogeanu-Gherea, paru dans *Contemporanul* en 1887, réquisitoire contre le règne de la bourgeoisie ?

« La différence entre le superbe Apollon et l'affreux Silène est plus petite qu'entre la société promise par les utopistes et celle qui a été réa-

lisée. Au lieu de la justice, l'oppression des pauvres et des petits ; au lieu de la paix, une guerre meurtrière qui se poursuit au sein de la société sous la forme de la libre concurrence ; au lieu de l'égalité, une épouvantable inégalité économique comme jamais il n'en avait existé sur terre ; au lieu de la liberté, un esclavage économique cruel, des mines sans lumières, des fabriques sans air, l'insécurité du lendemain. Oui, la bourgeoisie a transformé la société d'après sa propre image. L'amour est une marchandise, la famille une affaire commerciale, l'honnêteté, la morale, les magnifiques idéaux n'ont plus de sens. Tout est sans importance. Vive l'argent ! »

Marxiste

Le grand événement de la scolarité du jeune garçon à Gabrovo est qu'il y devint marxiste. « A Gabrovo, mes idées politiques avaient pris forme et je devins marxiste ¹². » Monzie commente et philosophe avec le mode de pensée superficiel qu'on lui connaît. « A seize ou dix-sept ans, il s'est voué à Karl Marx. Étonnante précocité ¹³. »

Avec son meilleur ami, son copain de lycée Slavi Christianovitch Balabanov, qui partageait ses idées et aspirations, il entreprit de diffuser ses convictions par écrit. Les deux compères se sont mis à polycopier une feuille périodique qu'ils intitulèrent *Zerkalo* (Le Miroir) et dans laquelle, écrit-il,

« il y avait de tout : les idées pédagogiques de Rousseau, la lutte des pauvres et des riches, la mauvaise conduite des professeurs, etc. Nous faisons un peu de propagande parmi les paysans (...) mais en général notre action ne dépassait pas les murs du lycée ¹⁴ ».

Or il y avait au lycée de Dabrovo un professeur qui était aussi l'un des premiers marxistes bulgares. Agé de vingt-sept ans — et pas un « vétéran », comme le répètent l'un après l'autre plusieurs auteurs —, le jeune enseignant Evtim Dabev ne pouvait qu'être frappé et séduit par l'intelligence et l'allant des deux jeunes gens. Il n'eut pas non plus beaucoup de peine à devenir leur ami et leur maître, sinon à penser, du moins à lire et réfléchir de façon critique. Il connaissait assez bien Marx, avait fondé en 1886 la revue *Rositsa*, qui se réclamait du marxisme, et y avait publié en bulgare « Travail salarié et capital ». Il entreprit de diriger les deux jeunes gens dans leur apprentissage de la pensée de Marx.

C'est *Le Capital* qu'il mit d'abord entre les mains de Khristian Georgiévitch. Anatole de Monzie, aussi sceptique que nonchalant, ne pouvait qu'en sourire, avec toutefois une nuance d'admiration étonnée, voire d'incompréhension :

« *Le Capital* est le roman qui enthousiasme sa jeunesse, l'oriente et la fixe. Pas de jeux spirituels ou sentimentaux qui historient cette adolescence. Un livre commenté par un vieux militant et voici un destin lié, une vie employée, un homme enchaîné à une doctrine. Il y a peu d'exemples d'une si prompte et si complète emprise¹⁵. »

En 1890, Evtim Dabev demanda à Khristian Georgiévitch de l'aider dans une entreprise délicate. Il avait en effet l'intention de publier en Bulgarie l'ouvrage de Friedrich Engels *Le Développement du socialisme scientifique*. Il s'agissait de modifier la préface de ce livre qui avait été rédigée pour l'édition russe par Véra Zassoulitch. Il fallait à la fois l'actualiser et la mettre, à travers des exemples concrets, dans le contexte de la Bulgarie¹⁶. On reste confondu d'une telle mission confiée — et à bon escient — à un garçon de son âge.

Contraint à l'exil

Khristian Georgiévitch — qui avait dix-sept ans — accepta, ravi. Depuis qu'il avait progressé dans la connaissance des œuvres de Marx et d'Engels, il était fasciné par le prestigieux groupe de ses disciples russes autour de Plékhanov, qui menaient en pays slave le combat d'idées contre les populistes.

Au même moment, il était d'ailleurs engagé dans des pourparlers visant à faire inviter Plékhanov pour un cours sur le marxisme à l'université de Sofia. Il avait promis que le cours serait financé par les usagers, dont il espérait bien être.

Peut-être tout cela dépassait-il les limites aux yeux des policiers bulgares ? En tout cas, c'est à ce moment qu'ils se décidèrent à demander pour la troisième fois l'expulsion « définitive » de tout établissement scolaire du pays de ce gosse de riche qui était bel et bien en train de devenir un « agitateur ». Il venait de terminer la rédaction d'un « Projet de programme provisoire pour les socialistes bulgares ».

C'était une raison suffisante. Ils eurent satisfaction avant la fin de l'année 1890.

L'exclusion du lycée était la moindre des sanctions éventuelles. Le proviseur tenait beaucoup à ce qu'elle fût élargie à tous les lycées du pays. Il appuya les policiers. Rakovsky fut brutalement interrompu dans son activité et sa scolarité secondaire et empêché de donner suite à son grand projet Plékhanov. Il était surtout atteint pour ses parents. Il leur annonça la nouvelle par une lettre bien au-dessus de son âge. Bien entendu il ne se sentait nullement coupable et prenait au contraire toutes ses responsabilités. Il n'avait fait que suivre sa conscience, l'exemple du sens du devoir qu'on lui avait enseigné. Il souhaitait poursuivre ses études à l'étranger mais comprendrait un refus de leur part. Il restait leur fils qui les aimait. Rien d'étonnant : les parents acceptèrent. Son expulsion n'était pas une catastrophe. Elle lui ouvrait en effet les portes dont il rêvait, celles des études en émigration.

Le jeune homme venu du Midi balkanique et des confins ottomans allait débarquer en Suisse, droit au cœur de la II^e Internationale, au milieu des réfugiés militants de tous pays...

Il n'avait encore que dix-sept ans, une immense ardeur, une étonnante capacité à travailler, à apprendre et comprendre, un tempérament de lutteur. Ceux et celles qui l'ont connu l'ont estimé, souvent aimé. Tous parlent de son charme et de la force de sa personnalité.

CHAPITRE II

Étudiant itinérant

Bien qu'il n'eût pas achevé son cycle d'études secondaires, le dossier scolaire du jeune homme était suffisant pour lui permettre d'obtenir une dispense et le droit de s'inscrire dans une université étrangère. Bien des possibilités s'offraient. Il choisit la médecine. Il en donne la raison dans son autobiographie :

« J'avais choisi la médecine parce que, dans notre imagination, elle donnait la possibilité d'entrer directement en contact avec le peuple. Nous ne connaissions alors que l'influence individuelle, sans penser à l'action de masse, et il nous semblait que le régime du dictateur Stamboulov devait durer éternellement¹. »

Il ne cherche pas à dissimuler ses sentiments et son manque total de vocation médicale : « Bien qu'étudiant et passant des examens, la médecine me laissait indifférent. Mes intérêts étaient à l'extérieur des murs de l'Université². » Le deuxième choix était celui de la ville où il allait, à ce moment décisif de sa vie, commencer ses études supérieures.

Genève

Il choisit Genève, sans en donner à notre connaissance les raisons. Elles sont faciles à comprendre. La cité de Calvin était alors un véritable centre socialiste international, notamment à travers son université et particulièrement du fait de la présence de nombreux étudiants et étudiantes russes.

Ces étudiants étrangers dominaient le mouvement socia-

liste universitaire. Les étudiants suisses, issus de familles fortunées, n'étaient guère intéressés et l'on en comptait, par exemple, que trois au Cercle des étudiants socialistes, qui comptait des centaines d'inscrits. Les marxistes bulgares étaient organisés dans la Société des étudiants social-démocrates bulgares, qui possédait salle de lecture et « bibliothèque socialiste ». Ils étaient 35 sur un total de 150 et se réunissaient une fois par mois. Parmi eux des gens de Gabrovo, Slavi évidemment, mais aussi Stojan Nokov qui écrira sur ces années³ et Georgi Bakalov.

Dès leur arrivée, Khristian et Slavi Balabanov — désormais inséparables — prirent contact avec eux et devinrent les véritables inspireurs et meneurs de ces marxistes bulgares de Genève. Marc Vuilleumier s'est posé la question de savoir si Balabanov n'était pas le leader du petit groupe plutôt que Rakovsky⁴. L'état actuel de notre documentation ne permet pas de répondre. Relevons seulement que c'est l'idée qui se dégage de l'article historique de Stojan Nokov, écrivant au temps de la disgrâce de son ancien ami. En tout cas, c'est Slavi qui fait preuve de la plus grande audace dans le domaine théorique puisque, à peine arrivé, il commente ce qu'il appelle « le caractère socialiste de la révolution de 1848⁵ ».

C'est peut-être la véritable ambition de Khristian Georgiévitich qui donne la raison du choix qu'il fit de Genève. Il voulait, lui, entrer en contact avec les prestigieux marxistes russes qui avaient mené contre le populisme une lutte victorieuse. Il les admirait pour avoir fait accepter les idées de Marx et refuser l'« exceptionnalisme » russe plaidé par les populistes appuyés sur des traditions réactionnaires. Il voulait connaître Georgi Valentinovitch Plékhanov, Pavel Borissovitch Akselrod et Véra Zassoulitch, ancienne terroriste — célèbre par son courage — gagnée au marxisme et à la « conquête des masses ».

Il ne pouvait qu'y arriver sans mal, tous les trois vivant alors en Suisse et étant d'un accès facile. Rappelons qu'avec Lénine ils allaient, au tournant du siècle, fonder l'*Iskra* et écrire sans le savoir les premières pages de l'histoire du bolchevisme.

Contacts internationaux

Nous ignorons comment le contact se fit en définitive. C'est à Genève en effet, probablement en 1890, que les compères firent connaissance de celle qui pouvait leur ouvrir sans difficulté la porte des anciens : une étudiante russe un peu plus âgée qu'eux, Elisaveta Pavlovna Ryabova, fille d'un célèbre acteur du théâtre impérial, Pavel Iakovlévitch Ryabov.

Ce n'était pas une beauté. Mais elle était très féminine et charmeuse, gaie et surtout pleine de vie. Passionnée d'art et de théâtre, assoiffée de culture, elle était socialiste convaincue, liée aux « vieux », très proche de Véra Zassoulitch, et c'est probablement elle que le commissaire d'Annemasse appelle « Elisaveta Lourié », proche de Plékhanov et de Zassoulitch.

La première mention d'un contact entre les jeunes et les anciens se trouve dans les archives de la police française : c'est un rapport du commissaire d'Annemasse⁶. Selon cet homme, l'étudiant Rakovsky, dirigeant des étudiants socialistes de Genève, domicilié d'abord 505, Grands-Acacias, à Genève, puis à la pension Larnaz, de Mornex, conduit par son ami Balabanov, se rendit le 21 septembre 1892 chez Plékhanov où l'on supposait que se trouvait l'imprimerie clandestine des marxistes russes de Suisse⁷. Mais on ne sait s'il s'agissait du premier contact.

Le jeune Rakovsky séduisit immédiatement l'ancienne, Véra Zassoulitch, idole d'une génération de révolutionnaires : elle confiera plus tard à Trotsky qu'ils avaient tous éprouvé une « vive sympathie pour le jeune Rakovsky ». Elle le lui décrit « implacable dans les discussions lorsque des questions de principe étaient en jeu » et montrant pour son jeune âge « un courage remarquable aussi bien politique que personnel⁸ ».

Quant aux liens de Rakovsky avec Plékhanov, qu'il considéra longtemps comme l'incarnation vivante du marxisme, il suffira sans doute de signaler que c'est à son influence que Francis Conte attribue ce qu'il appelle l'« éloignement » que notre personnage eut pour Lénine jusqu'en 1919⁹. Rakovsky devait écrire en déportation cent cinquante pages sur ses rapports avec Plékhanov. Alors que, plus tard, il prendra en

grippe le jeune Trotsky. Ce dernier montra aussi tout de suite beaucoup d'intérêt pour le jeune Rakovsky.

Les rapports de groupe sont en tout cas excellents. Tous mentionnent un épisode qui leur a laissé un grand souvenir : une excursion au mont Blanc, toutes générations confondues¹⁰.

Rakovsky a des rapports personnels privilégiés avec Plékhanov. Ce dernier dit qu'il l'aime « comme un frère¹¹ ». Il le conseille dans ses entreprises décisives et notamment pour la préparation du congrès des étudiants socialistes, répond à ses interrogations théoriques, lui donne des lettres de recommandation, comme en octobre 1892 pour Jules Guesde afin qu'il le reçoive et satisfasse ses demandes.

C'est ainsi que Rakovsky aura une invitation à Paris pour une séance de la Chambre des députés où l'on discutera de la grève de Carmaux. Il doit y assister à une séance historique où s'affronteront le guesdiste Ferroul, le baron Reille et M. de Soulages¹². Ce n'est qu'un peu plus tard, à la fin du séjour suisse, que le jeune homme pourra fréquenter Akselrod qui habite Zurich où sa maison est toujours ouverte aux jeunes.

Ambitieux projets

Pourtant très vite Genève ne fut plus assez grande pour « Rako », comme commençaient à l'appeler disciples et camarades. Il ratissa la Suisse à la recherche de nouveaux disciples et rencontra à Zurich Rosa Luxemburg, plongée dans la même tâche. Ils se sont sans doute beaucoup vus durant la période où Rosa vint régulièrement à Genève, en 1890¹³ et cette année 1891 où elle fit la connaissance de Léo Jogiches. Ils organisèrent ensemble des cercles d'études marxistes dans les universités du pays.

J.-P. Nettel, le biographe de Rosa, écrit que malgré l'absence de documents, nous savons que la jeune femme fut sensible au charme et au tempérament chaleureux de Rakovsky, qu'ils devaient ensuite se rencontrer régulièrement et avec plaisir. Ils étaient tous deux des « jeunots », tous deux à gauche de la social-démocratie, liés par une amitié naissante. Pourtant il relève que Rakovsky ne réussit pas à rapprocher

— ce qui eût été normal — Rosa et Trotsky, qui étaient tous deux ses amis¹⁴. Il connut aussi Charles Rappoport, un autre Russe, également à Zurich.

Pourtant, de Genève, il y avait beaucoup à faire. D'abord dans le domaine de l'organisation internationale des étudiants. Un peu partout en effet, de jeunes hommes et de jeunes femmes, en train de faire leurs études, étaient gagnés par les idées socialistes et cherchaient à s'organiser, et pas seulement dans le cadre étroit de leur lieu de travail, cette université où ils recrutaient sans cesse.

Qu'allaient-ils devenir ? Certains, bien sûr, suivant les conditions dans leur pays ou leur propre tempérament, les circonstances aussi, allaient devenir des révolutionnaires professionnels ou des politiciens parlementaires. Mais la question était alors de la signification et du rôle de cette couche particulière de la jeunesse — ces nouveaux venus — par rapport à la lutte en général pour l'émancipation de la classe ouvrière.

Bientôt Khristian Georgiévitich conçut avec ses amis — le noyau avait grossi avec Georgi Bakalov et Stojan Nokov notamment — d'ambitieux projets. Leur expérience à Genève montrait ce qu'on pouvait faire à l'échelle européenne : réunir les étudiants, organiser avec eux réflexion, analyse, recherche, en même temps que leur donner une formation politique élémentaire, qu'ils ne dépassaient que rarement. On devait faire ce travail d'éducation non plus à l'échelle d'un petit pays, mais à celle de l'Europe, et, pour commencer, des débats et conférences dans tous les pays européens, pour mieux définir le rôle des étudiants socialistes, le situer par rapport au prolétariat, trouver la place des organisations étudiantes par rapport au Parti.

Ce projet, aussi attractif à court terme qu'important à long terme, éveilla l'attention des dirigeants et un grand débat entre eux, sous-tendu par leurs divergences.

Tous redoutaient plus ou moins la création d'un « corps d'élite » d'où sortiraient des officiers d'état-major se subordonnant les travailleurs. C'était un danger dont il fallait avoir conscience. Mais même compte tenu de cela, les perspectives divergeaient.

Friedrich Engels écrivait :

« Il faut développer parmi les étudiants la conscience que c'est de leurs rangs que doit sortir ce prolétariat intellectuel appelé à jouer, à côté et au milieu de ses frères les ouvriers manuels, un rôle considérable dans la révolution qui approche¹⁵. »

Plékhanov insistait sur le fait qu'intellectuels et étudiants ne pouvaient rien sans le prolétariat. Mais il le tenait pour acquis et concluait de façon positive sans avoir vraiment discuté :

« Isolé du grand mouvement ouvrier, un mouvement socialiste parmi les étudiants ne serait qu'un jeu d'enfants. Prolétaires vous-mêmes, vous ne vous séparerez pas du prolétariat. Bien au contraire. Vous venez prendre place dans ses rangs¹⁶. »

Jules Guesde, proche de Plékhanov, ne croyait guère à l'organisation des étudiants sur une base socialiste, car il allait y avoir, selon lui, de moins en moins de prolétariat intellectuel. Seul Jean Jaurès, éloigné du schéma classique, manifestait quelque enthousiasme :

« L'inspiration de ces jeunes socialistes ne vient pas d'une révolte née d'un intérêt de classe. Ils sont évidemment marxistes mais ils font appel à l'idée de justice et de générosité de la conscience (...) Il ne s'agit pas d'une question de revendication, mais de renonciation, de solidarité émouvante, d'esprit d'abnégation¹⁷. »

Francis Conte juge que Rakovsky était alors plus proche de Guesde ou de Plékhanov que de Jaurès. C'est à voir : dans la mesure où le jeune homme a bien commencé l'action politique par les sentiments avant d'étudier la théorie et où l'enthousiasme qu'il manifeste ne laisse pas de place à un scepticisme caché.

Obligé de retourner quelque temps en Roumanie pour régler une affaire de famille, il n'avait pu se rendre au congrès étudiant de Berlin qui s'était tenu durant l'hiver 1891-1892. Il avait été satisfait de l'énumération des revendications démocratiques, de l'exigence d'un enseignement laïque et public, de la mixité des écoles, de l'égalité des femmes.

Il avait pourtant pris part à sa préparation, lu attentivement toutes les contributions à la discussion organisée par le secrétariat international et son bulletin, *L'Étudiant socialiste*. Il avait correspondu avec les organisateurs, partout, et manifesté dans tous les domaines de telles qualités qu'il lui avait été demandé d'organiser le deuxième congrès qui allait se tenir à Genève en 1893. L'aide de Louis Héritier fut précieuse.

L'année 1892 avait été bonne; Rakovsky et Balabanov s'étaient rendus au congrès de l'Union social-démocrate bulgare, étaient passés à Ploesti et Bucarest. Ils avaient fait la connaissance de Constantin Dobrogeanu-Gherea, l'émigré russe fondateur du socialisme roumain, qui tenait le buffet de la gare de Ploesti et avait regroupé l'intelligentsia autour de son journal *Contemporanul* et de ses travaux de critique.

Une année noire

1893 fut en revanche une année noire, marquée par la mort de son *alter ego* Slavi Balabanov, le 2 mars. Ce ne fut pas une mort ordinaire. Balabanov se suicida à vingt ans, par amour, en se noyant volontairement dans le lac Léman¹⁸, ce qui ne fut pas révélé à l'époque.

On comprend que ce fût une vraie tragédie pour Rakovsky. Les deux jeunes gens étaient tombés amoureux de la même femme, Elisaveta Pavlovna. Ce fut Rakovsky qu'elle aima, pas Slavi. L'ami ne put supporter ce choix, défaite irrémédiable, barrière entre lui et ceux qu'il aimait le plus au monde. En revanche, entre Khristian et « Lisa » commençait un vrai grand amour, un amour pour la vie...

L'enterrement de Balabanov amena à Genève tout ce que le pays comptait de Bulgares et de Russes. Plékhanov prit la parole sur sa tombe pour célébrer ses mérites et regretter la fatale décision. C'était, dit-il, une très grande perte pour le mouvement socialiste dans les Balkans.

Nous verrons plus loin que c'est vraisemblablement à la suite de ce drame que Rakovsky décida de quitter Genève, en tout cas d'abandonner la revue. Nous ignorons s'il s'agissait d'une décision de séparation, temporaire ou non, entre Lisa et lui. La police française les place dans le même lit à partir de 1890¹⁹, mais Tcherniavsky ne les « fiance » qu'en 1897. En fait, Rosa Markovna Plekhanova la présenta à Jules Guesde comme « la femme de Rakovsky » en avril 1892²⁰.

Journaliste

Pendant cette période, Rakovsky commence ce qui sera toujours sa deuxième activité après celle de militant : il tra-

duit, il annote, explique, polémique. Le militant s'est fait en permanence traducteur, journaliste, écrivain.

1893 fut aussi l'année de son retour politique vers la Bulgarie. Il traduisit en effet le livre de Gabriel Deville *L'Évolution du capital*, rédigeant une préface sur les conditions économiques spécifiques de la Bulgarie contemporaine. Il était correspondant de la revue marxiste *Den*, de l'hebdomadaire *Rabotnik*, du journal *Drougar*. Il commença bientôt à éditer à Genève, à destination de la Bulgarie, la revue *Sotsialist* qui publia de nombreux textes de Plékhanov. Lui-même écrivit pour elle quatre-vingt-dix articles en moins de trois ans.

C'est avec elle qu'il fait l'apprentissage de l'activité politique proprement dite, forcément illégale dans un pays balkanique. Elle est en effet imprimée en Bulgarie dans un village proche de Gabrovo, où son vieil ami Sava Moutafov surveille la fabrication et corrige les épreuves²¹.

Un de ses collaborateurs dans cette difficile entreprise, Georgi Bakalov, écrit qu'elle a mis au grand jour son « brillant talent » de socialiste convaincu, travailleur infatigable qui, connaissant les luttes ouvrières dans le monde entier, en brossait pour *Sotsialist* un tableau instructif vivant, y faisant passer « le mouvement du prolétariat dans le monde » en même temps que sa « passion de la révolution »²².

Rakovsky et ses proches bulgares, mais aussi Plékhanov et les social-démocrates russes s'inquiétaient à l'époque du « gauchisme » de Blagoev qui voulait constituer un « parti socialiste » en Bulgarie alors que, pour eux, il n'en avait pas la force. *Sotsialist*, d'abord centre de regroupement des adversaires de cette fondation, qui eut lieu cependant en 1899, devint, après son effondrement prévu, le centre de ralliement des socialistes bulgares. Rakovsky et son ami Balabanov n'avaient pas réussi à persuader Blagoev de la nécessité d'adopter un « modèle russe » : centre et organe théorique à l'étranger.

En attendant, Rakovsky est en train de devenir l'une des vedettes du socialisme européen. Blagoev lui-même admire ouvertement sa voix de baryton et sa capacité à parler sans notes²³. Ce tout jeune homme — pas encore vingt ans — n'a-t-il pas pris la parole à Genève lors du grand meeting du

1^{er} mai 1893 au côté de Jules Guesde, de Plékhanov et de deux députés socialistes suisses²⁴ ?

Délégué au congrès mondial

C'est durant la même année 1893 que, à vingt ans, Rakovsky fut pour la première fois délégué à un congrès de l'Internationale. Il le fut encore bien souvent, ce qui contribua à son aura personnelle et sa réputation d'internationaliste. Il eut la chance d'y rencontrer et d'y entendre Engels avec lequel il avait échangé quelques lettres et en tira beaucoup de fierté.

Le congrès de Zurich, du 6 au 12 août 1893, se situe à un moment de crise dans toute l'Internationale, le développement de la « bernsteiniade », la tentative du vétéran allemand Bernstein de « réviser » et de « rajeunir » un marxisme qu'il jugeait « dépassé » en l'adaptant aux conditions nouvelles qui excluaient selon lui et la guerre et la révolution.

Au premier rang en défense du marxisme, il y a Rosa Luxemburg. Paul Frölich, alors son disciple favori, devenu plus tard son biographe, explique sa position :

« Elle posait en principe stratégique que la lutte prolétarienne quotidienne doit être organiquement liée au but final. Toute tâche quotidienne doit trouver une solution qui ne s'éloigne pas mais se rapproche du but final²⁵. »

Elle-même précisait :

« Par but final, nous ne devons pas entendre telle ou telle représentation de l'État futur mais ce qui doit précéder la société future, à savoir la prise du pouvoir²⁶. »

Ce congrès fut pour Rakovsky une précieuse leçon. Pour la première fois apparaissait, sans masque et sous prétexte de « mise à jour », le révisionnisme qui tendait la main au chauvinisme sous couleur de « défense » de la nation et allait s'allier le lendemain avec la réaction armée de la répression. Dans certaines délégations, l'atmosphère était abominable du fait du mépris que les « bonzes » éprouvaient pour les délégués « gauchistes », anti-militaristes, adversaires de la guerre. C'était le cas dans la délégation polonaise.

Un incident est resté dans toutes les mémoires et d'abord celle du jeune Bulgare : le refus des Polonais d'admettre

l'existence du groupe de R. Kruszyńska, et cette dernière, en réalité Rosa Luxemburg. Émile Vandervelde a décrit la scène :

« Rosa, qui avait alors 25 ans, était complètement inconnue, sauf dans quelques cercles socialistes d'Allemagne et de Pologne. (...) Ses adversaires avaient une position difficile contre elle. Je la revois encore, bondissant de la foule des délégués et montant sur une chaise pour être mieux comprise. Petite, chétive et mignonne dans sa robe d'été qui masquait habilement sa malformation physique, elle défendit sa cause avec un tel magnétisme dans le regard et une telle flamme dans ses propos que la masse du congrès, conquise et sous le charme, vota son admission à main levée²⁷. »

C'est sans joie que Rakovsky entendit son maître Plékhanov s'opposer durement à la jeune femme. En fils de la culture française, il allait écrire que sa préférence dans l'affaire allait à la jeune Juive polonaise qui avait été dans ce congrès « une vraie Jeanne d'Arc²⁸ ».

Il apprit aussi — amère découverte qu'un militant doit faire tôt ou tard — qu'on pouvait avoir politiquement raison dans son parti et être obligé pourtant d'accepter d'être condamné par des dirigeants préoccupés de conserver leur pouvoir dans le parti, avec ses « avantages » parfois dérisoires. La combativité de Rosa l'éblouit : peut-être a-t-il pressenti combien elle était nécessaire ou au moins salubre dans un tel contexte ?

Le deuxième congrès international des étudiants²⁹

Le congrès international des étudiants, prévu pour octobre, se tint, après une décision prise à Zurich, du 22 au 25 décembre 1893 à Genève. Il fut en effet préparé de main de maître, non par son secrétaire en titre, le Genevois Jean Sigg, mais par son « sous-secrétaire » Rakovsky qui se faisait alors appeler « Dragomir ». C'était une précaution pour empêcher la répression : Sigg, instituteur, citoyen suisse, député au conseil de Genève, avait le titre et Rakovsky, étranger, faisait le travail, sérieusement épaulé par les conseils de Plékhanov. Il habitait alors 6, route de Caroline, à Genève. La commission d'organisation qu'il présidait reçut les félicitations particulières du président de l'Internationale, De Brouckère, pour son dévouement et la réalisation de ses tâches.

La convocation, soulignant l'hétérogénéité du milieu étudiant, s'adressait aux « parias du prolétariat intellectuel, ceux qui aujourd'hui assis sur des bancs d'étudiants iront demain dans les usines, dans les fabriques, dans les ateliers, comme mécaniciens, chimistes, ingénieurs, etc., se mettre au service du capital », « serfs du capital au même titre que les ouvriers manuels ». Elle leur proposait de s'organiser « pour la lutte contre le capital ». Elle valut aux organisateurs quelques philippiques : Rakovsky, dans sa correspondance, mentionne une attaque du *Temps*, « l'archibourgeois ».

Une lettre qu'il adressa avant le congrès à la rédaction de *Critica sociale* à la mi-1893 pour répondre aux critiques et procès d'intention nous donne un bon résumé de sa conception. Il écrit :

« Je dois relever avant tout que nous n'avons jamais eu l'intention de créer une organisation autonome face à l'organisation socialiste des travailleurs. Nous disons au contraire dans notre appel que le mouvement socialiste chez les étudiants sera complémentaire du mouvement ouvrier. (...) Nous voulons trouver la solution pratique d'une question qui a déjà reçu une "solution théorique", à savoir que seules les forces unies des travailleurs de la machine et du cerveau ébranleront le monde bourgeois. La principale préoccupation de notre congrès sera de faire pénétrer dans l'esprit du prolétariat intellectuel que son émancipation passe par la conversion au socialisme et la lutte contre le régime capitaliste (...) les moyens de propagande pour introduire chez les ouvriers du cerveau le "bacille du socialisme", ce dissolvant de l'ordre social actuel. (...) Nous cherchons les moyens pratiques de la propagande socialiste chez les travailleurs du cerveau (pour nous donner) des socialistes convaincus, munis de toutes les armes que fournit la science³⁰. »

Il révèle aussi l'ambition des organisateurs, qui est de créer une Fédération internationale des étudiants et anciens étudiants socialistes.

Une lettre de Jaurès sur la guerre avait donné le ton nécessaire de sérieux et de révolte : « Je suis de tout cœur avec vous. Que la jeunesse nous aide, car le vieux monde de misère, d'oppression et de crime se prépare à la plus aveugle et la plus coupable résistance³¹. »

Engels, personnellement sollicité par Rakovsky, parlait du rôle des étudiants dans « la révolution qui approche ». Il l'explique :

« Les révolutions bourgeoises du passé ne demandaient aux univer-

sités que des avocats comme la meilleure matière première de leurs politiciens, l'émancipation de la classe ouvrière a besoin en outre de médecins, d'ingénieurs, de chimistes, d'agronomes et d'autres spécialistes, car il s'agit de prendre en main la direction non seulement de la machine politique mais bien de toute la production sociale et là, au lieu de phrases sonores, il faudra des connaissances solides³². »

Le congrès discute très sérieusement pendant trois jours, à l'exception de digressions provoquées par le Roumain Diamandy qui, de toute évidence, cherche à se distinguer. L'accueil de la presse genevoise est plutôt déplaisant, franchement hostile aux « cheveux courts » des femmes et aux « cheveux longs » des hommes. Tout le monde pourtant se réjouit de la réussite de la fête terminée par un bal dans la nuit du 24 au 25 décembre.

La résolution finale appelait les étudiants à étudier les principes du socialisme scientifique et mettait l'accent sur l'union entre l'intelligentsia et les ouvriers contre le système capitaliste. Une résolution spéciale — chère à Rakovsky — était consacrée à la criminalité qu'elle faisait découler de l'influence de la société.

Une vraie discussion politique opposa Rakovsky et ses amis à ceux qui, à la mode opportuniste, préconisaient un « socialisme d'État » réalisé à la demande à travers les parlements. La conclusion, à laquelle Rakovsky avait au moins collaboré, puisqu'il faisait partie de la commission qui la rédigea, affirmait :

« Il n'y a aucun point commun entre le socialisme d'État et le socialisme scientifique : il n'est pas dans l'intérêt des travailleurs de voir doubler l'État-gendarme par un État bourgeois qui ne doit pas être soutenu mais qui doit être détruit³³. »

Retour aux sources : Berlin

Pourquoi Rakovsky, après des années d'implication dans le travail international, dans une ville clé, décide-t-il ainsi d'aller se « planter » ailleurs, en l'occurrence en Allemagne ? C'est le suicide de Balabanov qui l'a sans doute contraint au départ pour échapper au drame.

Pour le reste, la réponse semble simple. Rakovsky est un internationaliste authentique qui ne peut se contenter comme

Internationale ni d'une secte, ni d'un fourre-tout, ni d'une boîte à lettres et pas plus d'une ombre portée.

Après une plongée dans le domaine international, il sait maintenant quelle place la social-démocratie allemande occupe dans le mouvement. C'est l'époque où le Parti allemand donne le ton, sert de modèle et de référence dans l'Internationale tout entière.

Lors du congrès international, il a été sensible à la qualité du Parti et des délégués allemands et en a déduit qu'il avait encore à apprendre beaucoup d'eux. Attiré par les Russes — mais ils n'étaient pour lui qu'un chaînon intermédiaire entre les Pères fondateurs et lui-même — le jeune Rakovsky ne pouvait pas négliger le Parti allemand, ne pas comprendre qu'il était réellement la matrice de l'Internationale en même temps que son plus beau fleuron.

Historiquement, c'était le premier parti social-démocrate. Politiquement, c'était sa ligne que les autres partis adoptaient dans les congrès. Administrativement il fixait encore des limites à la répression interne mais il commençait aussi à en user.

Sa direction faisait l'objet de bien des critiques. Fallait-il l'accabler ou l'aider ? Lui laisser ses responsabilités ou les partager avec elle ? Que penser des racines de sa politique ? Plongeaient-elles dans une réalité nouvelle ? Ou au contraire dans le caractère périmé d'une évaluation volontariste ?

La décision en tout cas est prise vraisemblablement dès le début de l'été 1893 car il effectue à l'automne sa première inscription à la faculté de médecine de Berlin et la nouvelle installation a été bien préparée.

Il est vite clair, y compris pour lui, que Khristian Georgievitch avait vu longtemps les arbres russes et pas la forêt allemande. Plékhanov avait pourtant perdu du prestige à ses yeux face à Rosa. Maintenant le jeune homme voyait bien — négatif ou positif — le rôle du Parti allemand.

Il voulait le connaître, approcher ses principaux dirigeants, le voir fonctionner, apprécier l'état d'esprit de ses militants, la façon dont il travaillait avec les organisations annexes, etc. Pour cette enquête, il bénéficiait de plusieurs voies de pénétration. Il connaissait les chefs qui, en général, l'estimaient. Il pouvait se faire un nom dans la presse. A vingt ans, il pouvait en outre se lier à la jeune génération social-démocrate.

Brève militance allemande

Les premiers résultats sont satisfaisants. Fort de son bilan sur les congrès internationaux étudiants, il a pris contact avec les étudiants social-démocrates et les organisations ouvrières, notamment les Jeunesses socialistes où milite Karl Liebknecht, dirigeant antimilitariste très populaire et fils d'un vétéran respecté du Parti. C'est à cette époque qu'ils se sont connus.

A Berlin, Wilhelm Liebknecht — le père — vient juste de prendre la tête du quotidien socialiste, le *Vorwärts*, qui représente l'aile « radicale de gauche » et monte en flèche. Rakovsky en devient le correspondant pour les Balkans et l'est de l'Europe, lui donne des correspondances et des commentaires de qualité. Le dirigeant allemand est séduit : il écrit à Guesde que ce Rakovsky est « un jeune gars magnifique³⁴ ».

Enfin son travail au *Vorwärts* l'amène précisément à se lier à Wilhelm Liebknecht qu'il rencontre et consulte régulièrement et avec qui, curieusement il s'entretient en français comme Plékhanov le lui avait conseillé³⁵. Une amitié naît entre les deux hommes qui se tiennent mutuellement au courant et se voient une fois par mois. La politique les rapproche, mais aussi le goût pour la théorie et ils ont ensemble des débats sur l'utopiste britannique Robert Owen, par exemple. Ce lien se maintiendra jusqu'en 1900, date de la mort du vieil homme que Rakovsky appelait comme tout le monde *Starik* (le Vieux).

Il semble avoir été fortement influencé par cette passionnante confrontation avec l'un des Pères fondateurs du Parti. Wilhelm Liebknecht, en tout cas, lui a ouvert les portes des cercles dirigeants.

Le « petit Dobroudjiote », comme le disait affectueusement Anatole de Monzie, n'était pas près de se perdre. Solidement amarré à la colonie russe, très forte numériquement, il racontera d'ailleurs :

« A Berlin, ma vie d'étudiant se déroulait entièrement au sein de la colonie russe. C'était l'époque de l'épanouissement du "marxisme légal" russe. La colonie russe connaissait de vifs débats : sur populisme et marxisme, sur l'école subjectiviste, sur le matérialisme dialectique. Il m'arriva de prendre part à des discussions plus spécialisées (par exemple contre les sionistes)³⁶. »

Une police inquiète

On peut supposer qu'avec cette activité intense au sein de la colonie russe le jeune étudiant avait franchi le « seuil de tolérance » tel que le concevaient, pour des socialistes étrangers, les autorités de la Prusse impériale de la famille Hohenzollern.

La police s'inquiète car un rapport a signalé comme « extrémiste » « un médecin roumain, le Dr Krystiu Georgiev Rakovski ». Le 10 avril 1894, en tout cas, des policiers prussiens se présentent à son domicile berlinois avec un mandat de perquisition. Personne ne s'étonnera qu'ils aient « trouvé chez le Dr Rakowsky des brochures et écrits anarchistes ». L'affaire est promptement expédiée : Rakowsky est expulsé de Prusse dès le 12³⁷.

Il ne revient pas les mains vides. Lié à Wilhelm Liebknecht, estimé par August Bebel, le chef du Parti, il était aussi, nous dit Georges Haupt, « respecté par Kautsky et ami de Rosa Luxemburg³⁸ ». C'est de ce moment-là que date son rôle d'intercesseur pour les pays balkaniques auprès de la social-démocratie allemande. Il reviendra et sera un collaborateur régulier de la précieuse et prestigieuse revue théorique *Die neue Zeit*, l'intermédiaire pour négocier un emprunt ou placer des cadres ouvriers en « stage ».

Sur le plan de ses études, il semble que cette fois il fut pris de court. Il s'inscrivit pour le semestre d'été à Zurich où il fréquenta la faculté et la maison d'Akselrod. Puis il prit ses inscriptions pour Nancy. Là, à partir du 19 juillet 1894, il suivit également les cours, tout en correspondant avec ferveur avec Plékhanov et Véra.

Il y a bien un groupe socialiste bulgare d'étudiants, mais pas de rapport de police. Les policiers de Nancy se sont contentés des miettes de la table des autres. C'était assez, apparemment, pour l'inscrire sur la liste des anarchistes de Meurthe-et-Moselle, puis en mai 1895 sur l'état B des anarchistes étrangers non expulsés, p. 12, n° 214³⁹.

Lisa l'avait retrouvé à Nancy, si tant est qu'elle l'avait quitté : elle y signe avec lui une lettre pour l'anniversaire du vieux Liebknecht... La police française, nous l'avons vu, affirme qu'ils vivaient ensemble depuis 1890⁴⁰. Ils se retrou-

vent pour terminer leurs études ensemble à Montpellier, où la police signale l'arrivée du jeune homme le 19 juillet 1895. Il est domicilié au 35, faubourg Boutonnet, puis au 1, rue Hilairret.

Dernière étape : Montpellier

Pourquoi Montpellier ? La réputation de l'université où Rabelais étudia ? Le climat de cette région ? La présence de nombreux étudiants de l'Empire tsariste, de 80 Bulgares, d'un nombre élevé d'Ukrainiens ? Francis Conte dit de façon très séduisante que c'est là que Khristian a compris la question nationale ukrainienne et l'importance de la langue, mais ce n'est pas très vraisemblable, comme nous le verrons lors de son installation à la tête du gouvernement ukrainien en 1919.

Jules Véran, journaliste parlementaire de qualité pour un journal de droite, nous a donné un portrait vivant de Rakovsky peu après son arrivée à Montpellier, le 19 juillet 1895, à vingt-deux ans :

« Plutôt malingre, il donnait alors l'impression d'être maladif. Son visage d'anémique, entouré d'une barbe noire, était éclairé d'yeux noirs dont le regard, ordinairement triste, mélancolique, devenait dur dans la discussion. En présence d'un contradicteur en effet, Rakovsky montrait une passion qui, contenue, maîtrisée au début, ne tardait pas à exploser avec violence. (...) Il fut vite accepté comme chef de file par les étudiants étrangers et même français qui étaient socialistes et dont il faisait inlassablement l'éducation. Ses vues paraissaient toujours très entières dans les discussions, il les propageait en effet avec la foi d'un prosélyte et les défendait avec intransigeance en français d'ailleurs, car il parlait mal le russe à cette époque. Il était déjà clair que, parmi les socialistes français, il n'estimait franchement que Jules Guesde qui représentait la doctrine du socialisme scientifique, de la lutte des classes, de la conception matérialiste de l'histoire, de l'action révolutionnaire. Il faisait peu de cas de Jaurès, souriant de son romantisme politique et de son idéalisme dont il n'espérait rien⁴¹. »

Rencontre avec Jaurès

En fait les deux hommes devaient se rencontrer et c'est le même Jules Véran qui le raconte. C'était en juillet 1896. Jean Jaurès était venu passer deux jours à Montpellier avec un pro-

gramme de travail de député et chef de parti : réunions publiques, entretiens avec dirigeants et élus. Les étudiants socialistes voulurent profiter de la présence du « grand homme » et lui proposèrent une excursion qui le séduisit : l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert, dont les ruines dominent les gorges du Verdus, avait été un lieu de pèlerinage et, selon Joseph Bédier, un lieu d'élaboration des poèmes épiques.

Tout se déroula normalement, mais, pendant le voyage de retour, Jaurès ne cessa de s'entretenir avec Rakovsky, au grand dam des étudiants français frustrés de leur idole et qui jugeaient excessif cet intérêt pour un seul étudiant⁴². En fait Jaurès, esprit ouvert et curieux, était aussi un connaisseur d'hommes. Il ne tarit pas d'éloges sur Rakovsky. Les relations qui commencèrent entre eux ce jour-là allaient durer jusqu'à l'assassinat du tribun. Les jours suivants, les articles de Jaurès portèrent la trace de leur entretien, montrant qu'il avait beaucoup appris et ne voulait pas le cacher.

Bien que Rakovsky fût critique du réformisme de Jaurès, il était influencé par sa conception du socialisme qui devait mener les hommes vers l'art et la beauté, ce mélange d'humanisme et de grandeur morale qui caractérisait Jaurès et Trotsky. Plus tard, Rakovsky fut correspondant de *L'Humanité* lors de sa fondation et Jaurès lança son journal et son immense prestige dans la défense de celui qui était devenu le socialiste roumain proscrit. Les deux hommes se retrouvèrent souvent, toujours avec plaisir.

Le désert de Saint-Guilhem avait porté la belle fleur d'une amitié entre deux vrais socialistes, de générations, de milieux, d'orientations différents —, des hommes si grands que la contre-révolution les tua tous les deux, faute de pouvoir les acheter.

Cette rencontre renforça les liens de Rakovsky avec les socialistes français :

« Tout en gardant mon contact avec la Bulgarie et en continuant mon activité militante parmi les étudiants russes et bulgares, je me rapprochai du mouvement socialiste français et collaborai à la revue marxiste *La Jeunesse socialiste*, qui paraissait à Toulouse sous la direction de Lagardelle, ainsi qu'à l'organe socialiste quotidien, *La Petite République*, quand Jules Guesde en prit la direction. Les divisions à Montpellier portaient sur les mêmes sujets qu'à Berlin. Les sionistes, entre

autres, y avaient de nombreux partisans; je leur livrai un combat acharné⁴³. »

Rakovsky était encore étudiant à Montpellier quand il fut délégué au congrès de l'Internationale à Londres à l'été 1896. Il y rencontra de nouveau Rosa Luxemburg et présenta un rapport sur l'Arménie et la Crète. Il insistait sur le fait que les socialistes sous-estimaient la « question nationale ». Lisa était venue avec lui, dans la délégation bulgare où Angel Vekov l'a identifiée sous le nom de L. Stankova⁴⁴.

Docteur en médecine

La soutenance de thèse de Rakovsky eut lieu à Montpellier, le 31 juillet 1897, dans la grande salle réservée à ce genre de cérémonie. Ce n'était pas une thèse ordinaire. L'auteur, pourtant étranger, n'avait que vingt-quatre ans.

On remarqua beaucoup, dans cette petite ville, la présence en quelque sorte officielle à ses côtés de Lisa. Elle venait de terminer ses études en soutenant, trois jours plus tôt, sa thèse, *L'Emploi de la sauge dans les sueurs profuses*, truffée de citations et proverbes en provençal. Ils allaient se marier quelques mois plus tard.

Cette présence féminine, une partenaire irrégulière — seule femme au repas de thèse, bénéficiaire d'une dédicace avant même le président du jury —, n'était pas l'unique originalité de cette soutenance.

D'abord Rakovsky avait lui-même choisi son sujet, ce qui ne se faisait pas, mais que son « patron » avait accepté devant sa détermination. Le sujet, *De la question de l'étiologie du crime et de la dégénérescence*, précédée d'un aperçu sur les principales théories de la criminalité, n'était pas un sujet classique.

Ensuite, le candidat se plaignit amèrement dans la présentation écrite et orale de son travail de n'avoir pas eu à sa disposition tous les ouvrages qu'il jugeait nécessaires. Il avait pourtant dû louer un charreton pour porter chez lui, puis rapporter à la bibliothèque la quarantaine d'ouvrages spécialisés qu'il avait étudiés.

Enfin, comme l'écrit Jules Vérant — et ce ne fut pas le

moindre éclat un peu scandaleux fait autour d'une thèse intéressante et lisible —, « ce candidat au diplôme doctoral, venu comme tant et tant d'autres avant lui d'un pays lointain, jetait dans la discussion, la voix haute, les yeux fiévreux, des noms comme celui de Karl Marx, qu'on n'avait jamais entendu en ces lieux⁴⁵ ».

Dans son avant-propos, l'auteur justifiait sa tentative de faire une thèse qui s'appuyait à la fois sur la médecine et la sociologie, et plaidait pour une collaboration plus étroite : « La médecine y gagnera des vues plus larges et des concepts plus élevés ; la sociologie y prendra un peu plus de précision et de netteté⁴⁶. »

Il passait en revue les diverses écoles et leur opposait sa propre analyse, celle du II^e congrès international des étudiants :

« (Le crime), c'est l'infraction aux règles morales et juridiques posées dans une société donnée. Cette définition est vague, mais elle a l'avantage d'englober la totalité des faits ; elle suppose déjà la relativité du crime ; puisque les règles de la société sont variables, la nature du crime est aussi variable. Tarde dit que le crime diffère du criminel comme l'acte diffère de la puissance ; l'acte, c'est le crime ? Nous pensons qu'il serait préférable de désigner le crime comme un rapport social, car le mot "acte" ne suppose pas la relativité qui caractérise le crime. »

On reconnaît l'homme rompu à la polémique et au combat d'idées quand il termine sa critique de la théorie de la criminalité du Pr Cesare Lombroso :

« L'école de Lombroso est venue compliquer une théorie en somme très simple : elle cherche l'explication du crime dans la structure organique de l'individu. (...) Nous ne pensons pas que, même en employant les plus puissants moyens anthropométriques ou microscopiques, on en arrive un jour à trouver dans la constitution anatomique ou la structure histologique la raison des croyances au monothéisme, au polythéisme ou au zoothéisme. Le craniomètre de Broca n'expliquera pas pourquoi certains peuples vivent en république, tandis que d'autres acceptent le régime monarchique constitutionnel ou autocratique. On ne naît pas plus criminel qu'on ne naît cordonnier ou médecin⁴⁷. »

Bien entendu, Rakovsky insiste beaucoup, dans son étude des « facteurs » du crime, sur ce qu'il appelle les facteurs économiques. Il est clair que, pour ce médecin socialiste, le médecin se comporte en socialiste et que le socialiste défend ses idées pour les médecins, face à eux et dans leur langage.

Mais ce sont incontestablement les Lombroso et les Broca qui pensent de manière « mécanique » et « matérialiste » sans faire le moindre emprunt à la « dialectique » dont se réclament les marxistes. Jules Vérant conclut :

« La thèse abonde en recherches et remarques sur les conditions dans lesquelles vit le travailleur : logement, nourriture, salaire, durée du travail, installation des ateliers, maladies, chômage, etc., qui inspirent au jeune sociologue d'amères critiques sur l'organisation de la société. Ses idées sont dominées par la doctrine marxiste, qui affirme la prédominance du facteur économique dans l'histoire, le développement et la crise de la civilisation⁴⁸. »

A la différence de nombre de ses confrères pour qui la thèse est seulement une forme particulière de leurs examens terminaux, Rakovsky en avait fait une épreuve de ses convictions et de la possibilité d'adapter la grille marxiste de l'analyse économique et sociale à la pathologie criminelle. Jouant le jeu de l'institution académique, il avait démontré sa capacité à convaincre et à l'emporter dans ce combat d'idées dans le cadre universitaire.

La publication

Faire de cette thèse en tant que travail scientifique une arme pour ses convictions socialistes était relativement aisé pour un homme comme lui.

Mais il ne suffisait pas de l'écrire, encore fallait-il la publier. Ce ne fut pas facile, malgré sa notoriété qui dépassait largement l'université et Montpellier. Mais il obtint quelques résultats. Elle parut en Russie et en russe malgré la censure tsariste sous le titre *Les Misérables* et la signature « Dr E. Stancheva », qui suggère une femme médecin, dans une collection dite « populaire »⁴⁹, puis connu en 1927 une réédition de meilleure qualité à Moscou⁵⁰. Il y eut également une édition bulgare.

Rakovsky ne pensait plus guère à la médecine.

Il avait à peine dépassé vingt ans. On ne peut qu'être frappé des relations qu'il entretenait avec les plus prestigieux dirigeants de l'Internationale. Ces hommes connus n'avaient pas peur de déchoir en le fréquentant, et pas seulement en tant que représentant de ceux qu'Engels appelait avec tendresse

« les Bulgares, les plus jeunes des partisans du marxisme⁵¹ ». Mais il y avait surtout ce jeune homme doué qui jouait dans la cour des grands, Guesde, Engels, Jaurès, Lafargue, Plékhanov, Liebknecht, et à qui tout semblait possible.

CHAPITRE III

Socialiste européen

Nous l'avons vu, le choix des études de médecine par Rakovsky ne relevait pas d'une vocation médicale. Ce métier lui paraissait devoir le conduire au peuple et le mettre en contact avec les réalités concrètes de la vie des travailleurs. En d'autres termes, la profession avait été choisie en fonction des exigences de l'objectif principal, l'activité politique militante, la lutte pour transformer le monde, le combat révolutionnaire.

Pourtant, la fin des études, la possibilité d'inscrire le diplôme dans une vie professionnelle, la nécessité de gagner sa vie pour pouvoir avoir une activité militante efficace, tout cela contribuait à renverser la situation et à faire du facteur secondaire un facteur essentiel. Et pour commencer, Lisa, qu'il devait épouser, leurs études terminées, sa thèse à elle soutenue quelques semaines avant celle de son compagnon, voulait repartir au pays, reprendre sa place, en tant que médecin désormais, dans le noyau marxiste de Petersbourg.

Khristian Georgiévitche avait ses préférences et, grâce à ses parents qui n'avaient cessé de l'entretenir, les moyens de les réaliser. Il souhaitait partir pour Petersbourg, y vivre avec Lisa, se plonger avec elle dans le mouvement russe dont il attendait un développement rapide. Pourtant ce n'était pas possible dans l'immédiat.

Le temps des incertitudes

Arrivé à ce moment de sa vie — la fin d'une étape — Rakovsky marque dans son autobiographie un temps d'arrêt

et reconnaît avoir connu alors une légère hésitation et un moment d'incertitude :

« En 1896, problème à ma sortie de l'Université : que faire ? J'avais essentiellement travaillé pour le parti socialiste bulgare, mais d'un autre côté, j'étais citoyen roumain. Enfin, mon plus grand désir était d'aller travailler en Russie, d'autant plus que j'avais épousé E.P. Ryabova, Russe de Moscou, amie proche de Plékhanov et de Zassoulitch et marxiste révolutionnaire¹. »

Devenu Roumain sans avoir été consulté et par la grâce d'un traité de paix, c'est-à-dire d'une guerre, Khristian Rakovsky n'avait pas été jusque-là trop embarrassé par cette nationalité imposée et sa mauvaise connaissance de la langue roumaine. On peut penser qu'il n'en avait pas été de même du côté des Roumains.

Khristian Georgiévitich savait qu'il n'aurait que peu de temps pour se retourner, après sa thèse soutenue le 31 juillet, puisqu'il avait reçu ordre de se présenter le 15 septembre 1898 à la caserne du 9^e régiment de cavalerie à Constantsa, afin d'y effectuer son service militaire.

Ce service militaire était au moins un sérieux contretemps. Tout projet d'installation, en Russie ou ailleurs, devait être remis *sine die*, réexaminé en 1900. Une séparation d'une année d'avec Lisa, une perspective odieuse pour lui, était inévitable. Le service militaire signifiait pour lui une coupure totale avec les contacts militants de tous pays, les congrès internationaux, la littérature révolutionnaire, etc., bref un sevrage brutal. Rude épreuve pour un garçon qui, sauf de brèves détentions policières, ignorait la contrainte.

D'autre part, tout revers a sa médaille. Khristian Georgiévitich était recruté à l'armée comme médecin et avait donc le grade de lieutenant, « aide-major » disait-on, un appartement à l'hôpital et peut-être moins d'obligations et d'exercices déplaisants qu'un officier d'infanterie. Il avait surtout l'incalculable avantage de disposer de temps libre qu'il ne pourrait utiliser qu'à travailler — vieux rêve de tous ceux qui aspirent à écrire et sont dévorés par d'autres activités.

G.I. Tcherniavsky et M.S. Stanchev ont corrigé les erreurs des biographes qui fourmillent sur cette période dans la chronologie et l'emploi du temps. Rectifions donc d'après eux. Peu après la soutenance de thèse, le jeune couple quitte Montpellier pour Paris. Elisaveta Pavlovna écrit à Véra Zassoulitch

qu'ils ont réveillé avec des amis russes et que Khristian Georgiévitch a chanté un chant populaire, *Le Danube bleu*. Ils restent quelques semaines à Paris.

Puis c'est Moscou, où ils résident quelques semaines chez Pavel Iakovlévitch Ryabov, père de Lisa. Ils se rendent ensuite en Bulgarie où ils séjournent en novembre-décembre 1897 : Khristian fait quelques conférences et débats publics en liaison avec le Parti socialiste de Blagoev, passe également des examens d'équivalence pour valider son diplôme français de docteur en médecine, ce qu'il fera aussi en Roumanie. Ils vont ensuite à Mangalia, en janvier 1898.

Ils se marient le 30 août 1898 dans la maison familiale de Mangalia. Lisa repart alors pour Saint-Petersbourg où elle va vivre désormais, tandis que Khristian rejoint sa garnison, plus précisément l'hôpital militaire de Constantsa où il est très convenablement logé.

L'écrivain de vingt ans

Nous ne disposons d'aucun détail sur la vie quotidienne, les contacts avec les hommes de troupe et le « peuple », les relations avec ses collègues officiers, du médecin lieutenant Kh.G. Rakovsky dans sa semi-retraite de Constantsa. Nous savons seulement qu'il a continué à écrire. Les photos du jeune officier font apparaître un homme un peu gras.

Il avait commencé par de petites brochures, pour passer à des livres de dimensions respectables. C'est d'abord, sur la France, la signification de l'affaire Dreyfus : *Le Prisonnier de l'île du Diable*, qui lui permet de mettre l'accent sur la vague nationaliste, dont il montre qu'elle reflue, et sur le rôle des socialistes dans la lutte pour les droits démocratiques. C'est ensuite un petit livre contre la superstition, qu'il abhorre autant que la religion : ses connaissances médicales lui servent pour ridiculiser les « faiseurs de miracles » sous le titre *Science et Miracles*, un thème continuellement repris.

Il poursuit également sa collaboration aux journaux et revues socialistes de Bulgarie, essentiellement *Novo Vreme* qui a succédé à *Den* sous le contrôle de Blagoev. Il n'a en effet rien à craindre des autorités de ce pays, au moins tant qu'il est en Roumanie.

Enfin il se lance dans deux ouvrages importants. Le premier, presque terminé à sa sortie de l'université, est intitulé *Rossia na Istok* (La Russie en Orient). Il parut à Varna, quand il avait vingt-cinq ans. Il dit à son propos :

« Je publiai un gros livre qui a nourri pendant des années non seulement le Parti socialiste bulgare, mais tout le courant dit russophobe en Bulgarie et dans les Balkans. Je suivais les directives de Plékhanov : "Il faut isoler la Russie tsariste dans ses relations internationales"². »

C'est la première fois qu'il aborde en historien les questions de la politique extérieure de la Russie. C'est aussi la première fois qu'un auteur aborde cette question en marxiste. Ce travail est extrêmement bien documenté, précis et clair. Mais la sévérité d'une documentation devenue par elle-même un réquisitoire lui a valu une réputation injuste de livre polémique.

En fait il utilise la méthode historique pour rappeler les éternelles promesses faites par les Russes aux peuples chrétiens des Balkans pour les enrôler contre les Turcs — et qu'ils ont toujours trahies. Les guerres, les manœuvres diplomatiques sont ainsi passées au crible. Il se termine par une mise en garde : « Dès que l'influence russe sera rétablie, elle ne cessera de croître jour après jour. »

Rakovsky démontre en effet de façon irréfutable le caractère « impérialiste » de la politique étrangère de la Russie tsariste. La bourgeoisie bulgare russophile ne lui pardonnera pas ce qu'elle appelle ses « blasphèmes ».

La regrettée historienne bulgare Damianova nous apprend que l'historien marxiste N.A. Rojkov jugea ce livre « non scientifique », dans une critique donnée à la revue *Jizn* en octobre 1900³.

Écrit sur la France

Le gros ouvrage qu'il a mis en chantier au moment de son installation à l'hôpital militaire de Constantsa se poursuit pendant son service militaire et au-delà. Il s'agit d'une étude sur la France contemporaine qui lui a été spécialement commandée par la maison d'édition Znanie en raison de sa réputation de connaisseur des questions françaises.

Signé du pseudonyme « Kh. Insarov » — c'est le nom d'un révolutionnaire bulgare, étudiant en Russie, dans un roman de Tourguéniev — et titré *La France contemporaine. Histoire de la III^e République*, ce livre de plus de 450 pages, aujourd'hui introuvable, paru à Petersbourg avec le siècle, dont Anatole de Monzie disait qu'il témoignait « tout à la fois d'une impeccable érudition et d'une chaleureuse sympathie pour la Troisième République⁴ », l'établissait en spécialiste indiscuté.

Il ne fut pas traduit en français, ce qui est incontestablement l'indice d'une certaine cécité chauvine à l'égard de l'histoire écrite par un « étranger ».

L'épigraphe du livre rappelle que tout homme civilisé a deux patries, la sienne et la France. C'est vrai pour lui comme l'atteste le livre tout entier, sa connaissance des problèmes économiques et sociaux, de la vie politique, de la presse française. Rakovsky voit en effet dans la France contemporaine la vieille France monarchique, féodale et bourgeoise en déclin sous la poussée du mouvement issu de la Grande Révolution française, incarné à ses yeux par les luttes ouvrières et paysannes et surtout, à l'aube de la période contemporaine, l'épopée de la Commune de Paris, clé du développement ultérieur, à laquelle il consacre des pages de passion, nourries par sa connaissance de l'histoire de la Grande Révolution française.

Relevons la façon dont il traite le refus de Jourde, délégué aux finances, de toucher à l'or de la Banque de France, concluant par une citation :

« Sur l'or, jonché devant ses pas
Vainqueur marchait pieds nus et ne se baissait pas. »

Il se plaisait aussi à réhabiliter au passage la Commune qui n'avait jamais été sérieusement traitée par les historiens en Russie, soulignant le droit et le devoir de vérité à l'égard d'un événement historique. Sur la Commune de Paris elle-même, il avait cette formule : « La Commune fut comme une étoile filante qui ne trouve place dans aucune constellation et explose en gerbes d'étincelles dans l'espace du monde⁵. »

Ses quatre chapitres ont des accents épiques mais aussi un incontestable poids humain. Il fait revivre de façon émouvante la mobilisation de Paris, l'élan dans la construction des barricades, le calvaire d'Eugène Varlin rue des Rosiers. Il n'esquive rien, ni bien sûr les pétroleuses ni surtout les prises

et exécutions d'otages par les communeux. Quelque vingt ans plus tard, pendant la guerre civile en Ukraine, il revivra douloureusement ce drame qu'il avait déjà compris à travers « la guerre civile en France ».

Bref séjour en Russie

En février 1899, Khristian Georgévitch reçut une permission de quinze jours. Il partit aussitôt pour Saint-Petersbourg où il retrouva sa compagne, très occupée par le développement de la littérature « marxiste légale » qui marquait l'essor du socialisme. Dans son appartement de Petersbourg se réunissaient, avec cette jeune femme amie de Plékhanov et Zassoulitch, les principales figures des marxistes universitaires qu'on allait appeler les « marxistes légaux », P.N. Strouvé et sa femme, M.P. Tougan (Mirza) Baranovsky, ainsi que la vieille militante Aleksandra Mikhaïlovna Kalmykova, veuve de sénateur, mécène du mouvement socialiste, enseignante et libraire.

Ces derniers avaient réussi à faire paraître régulièrement une revue d'inspiration marxiste, appelée d'abord *Nache Slovoe* — diffusée à 4 500 exemplaires — puis *Natchalo*, que le gouvernement aidait financièrement en sous-main afin d'en connaître rédacteurs et sympathisants.

Khristian Georgévitch leur donna sous le pseudonyme « Radev » un article sur les partis politiques en Bulgarie. Invité par la Société économique libre à parler du conflit entre populistes et marxistes, il attira l'attention de la police et prit le train juste à temps.

Dans l'intervalle, informé de la présence de Lénine à Petersbourg, il a cherché à le rencontrer mais n'y est pas parvenu : ce dernier — parti pour Pskov — n'en est revenu qu'après son départ à lui.

A son retour, il continue à garder le contact avec les marxistes russes de Russie et de l'extérieur. C'est par lui et Lisa que passe le courrier de Plékhanov et de Véra Zassoulitch pour leurs amis russes. Ces messages clandestins sont inclus dans la correspondance entre les deux amoureux et les lettres passent ainsi à la barbe des censeurs et policiers.

Après son retour de Russie et une double concertation,

Rakovsky s'occupe de procurer à Véra Zassoulitch — venue jusqu'à lui — le faux passeport qui lui permettra de revenir au pays sans alerter les limiers du tsar qui la redoutent particulièrement pour son prestige et son autorité morale. Ce faux passeport est établi au nom de Kirova et permet en effet le retour de Véra. Elle va rester trois mois. Rakovsky procure aussi à Lénine un passeport qui va lui permettre de vivre à Munich pour faire l'*Iskra*.

Encore un faux départ

Rakovsky est finalement démobilisé le 1^{er} janvier 1900. Il ne perd pas de temps et retourne en Russie. Est-ce au cours de ce voyage-là qu'il ne cesse d'abreuver d'anecdotes sur la France son camarade de voyage D.F. Svertchkov⁶ ? Le 5 mars 1900, il rejoint Lisa à Saint-Petersbourg où règne une extrême confusion politique.

Nous l'avons vu intervenir en février 1899, au cours de sa permission, sur la querelle entre populistes et marxistes : le *mir* (la communauté rurale) et l'*artel* (la coopérative), institutions traditionnelles, peuvent-ils servir d'outils révolutionnaires comme le pensent les populistes ? Rakovsky pense que non et explique la valeur de l'action révolutionnaire avec les outils révolutionnaires créés *ad hoc* par le mouvement de la classe.

Par ailleurs, il comptait sur l'alliance avec les brillants intellectuels, disciples de Strouvé, que sont les « marxistes légaux ». Pour lui, ce groupe est une amère déception. Il apprend en effet à son arrivée que Strouvé, inquiet pour sa propre sécurité, a vivement reproché à Véra Zassoulitch d'être revenue : selon, lui, si elle se faisait prendre, elle compromettrait ses amis. On comprend que, pour Rakovsky, ce soit un cas de rupture.

Cette même année d'ailleurs, Strouvé et ses proches se rallient aux thèses « révisionnistes » de Bernstein. En fait, ce n'est que le premier pas d'un reniement qui les entraînera beaucoup plus à droite que les bernsteiniens, vers les Cadets.

Pourtant ses adversaires se divisent sur la tactique à suivre. Ainsi Plékhanov écrit-il qu'il souhaite publier sous le nom de « Beltov », sa « Réponse aux articles parus dans *Rouskoie bo-*

ghatsvo (de N.K. Mikhailovsky) contre le marxisme ». Rakovsky et les autres camarades de Petersbourg jugent hasardeuse la tactique et impraticable l'opération, puisqu'il s'agit de publier dans une revue qui est en quelque sorte « populiste légale ». Ils proposent à Plékhanov de répondre dans les colonnes de *Jizn*, revue du « marxisme légal ».

Des populistes de gauche et plusieurs animateurs des « marxistes légaux » ne suivent pas Plékhanov et continuent à se réunir chez Elizaveta Pavlovna. Rakovsky raconte :

« J'étais personnellement heureux d'être arrivé à Petersbourg. A pleins poumons j'aspirais l'air hivernal et je rêvais à tout ce qu'il y avait à faire en Russie. Avec ma femme et des camarades parmi lesquels A.M. Kalmykova, N.A. Strouvé, qui était bien plus à gauche que son mari⁷, nous échafaudions des plans pour militer auprès de la jeunesse et des ouvriers. J'écrivais mon livre sur *La France contemporaine*⁸. »

C'est à cet instant précis que Rakovsky lui-même sort des querelles internes : la police russe lui remet la main dessus et lui donne quarante-huit heures pour quitter le territoire. On lui reproche des discours incendiaires. Ils le sont. Rien d'autre à faire que céder. Lui et sa compagne quittent la Russie, contraints et forcés, le 23 avril 1900.

Elisaveta Pavlovna et lui sont reconduits par la police jusqu'à Revel (Tallinn) pour y attendre le premier départ d'un bateau pour la France. Pour lui, c'est l'effondrement d'un grand rêve, le premier vraiment concret depuis son départ du pays. Il écrira :

« Cette expulsion anéantit tous mes plans. Je n'avais aucune envie de retourner dans les Balkans qui m'intéressaient d'autant moins que je me sentais plus proche du mouvement révolutionnaire russe⁹. »

Ses amis, acteurs, chanteurs, écrivains, poètes, constituent un comité pour son retour. Mais il ne veut plus attendre : à tout prix revenir en Russie. Il revient, à un prix élevé. Depuis son expulsion, il a sans cesse été relancé par une connaissance de Petersbourg, M.I. Gourovitch, éditeur et promoteur de *Natchalo*, organe du « marxisme légal » — en fait l'homme placé à ce poste par l'Okhrana, l'« agent provocateur » devenu ange gardien de la revue. Il raconte que l'homme se targuait de ses relations avec le ministre de la Cour, le baron Frederiks, et vint même le relancer à Paris :

« Avant mon départ, il m'assura que, grâce à ses relations à la Cour (soit par l'intermédiaire du frère, soit par celui du gendre du baron Frederiks), il réussirait dans quelque temps à me faire revenir en Russie. Il me répéta la même chose à Paris où il était arrivé. Au cours de l'été 1900, ses assurances sur mes chances de retour devinrent de plus en plus fréquentes. A la fin, l'affaire se ramena à ceci : il fallait donner de l'argent pour corrompre les parents du baron Frederiks. Évidemment après cela, l'affaire n'attendit pas et je pus retourner en Russie. Avant mon départ, je m'étais inscrit à la faculté de droit de Paris, car je craignais bien, après ce qui s'était passé à St-Petersbourg, de ne pouvoir y rester et de devoir revenir en France¹⁰. »

Ayant payé fort cher, Rakovsky fut de retour finalement le 18 août 1900. Nouvelle et amère déception. Là encore il résume en quelques mots la nouvelle situation résultant d'une répression systématique :

« A Petersburg, je trouvai le désert. Après l'agitation des étudiants du printemps 1901, on avait exilé un grand nombre d'hommes de lettres et parmi eux beaucoup de marxistes. Le seul lien, qui nous restait, à ma femme et moi, était le monde clandestin où la brochure de Lénine *Que faire ?* fut rapidement à l'ordre du jour. De cette époque date ma collaboration renforcée aux "épaisses" revues russes, qui se poursuivit jusqu'en 1904 compris, surtout sous les pseudonymes d'Insarov et de Grigoriev¹¹. »

En fait, Rakovsky a fait à Petersburg en 1900 une rencontre importante pour lui, celle du grand écrivain V.G. Korolenko, d'inspiration populiste et humanitaire, longtemps exilé. Ce fut le début d'une liaison intellectuelle amicale qui dura jusqu'à la mort du second.

En ce qui concerne le débat ouvert par *Que faire ?*, dont beaucoup de dirigeants et responsables connus se démarquèrent, Rakovsky n'y a fait aucune contribution d'importance. Nous savons seulement qu'il partageait en gros les critiques formulées par son « maître » Plékhanov, à propos du refus de Lénine de reconnaître la part de « spontanéité » du mouvement ouvrier et de son affirmation de l'incapacité de la classe ouvrière à dépasser par ses propres forces le niveau de conscience trade-unioniste.

Son passage fut finalement marqué par la publication de trois brochures sur la Commune : sa proclamation, son séjour au pouvoir, sa chute. Le n° 1 de l'*Iskra* — la fameuse revue de Lénine — contenait un article de lui sur le congrès socialiste international de Paris. Mais ce n'est qu'en 1902

qu'il rencontra enfin ce Lénine qu'il n'avait pu trouver trois ans auparavant à Pskov. Lénine demanda à Rakovsky d'entrer dans le comité de rédaction. Il le fit et commença à verser au journal des sommes importantes.

Le séjour en France

Un deuxième malheur le frappa alors, la mort brutale, en octobre 1901, de sa compagne tant aimée. Malgré les mises en garde du corps médical, elle avait voulu être mère. Passant outre à ses avertissements, elle fut enceinte, mena sa grossesse à terme, mais mourut, ainsi que l'enfant, lors de l'accouchement.

Lisa avait attiré Khristian vers la Russie, sa mort l'en éloigna et il ne s'y attarda guère désormais. Il accusa terriblement le coup et on se souvenait dans sa famille des longues promenades solitaires qu'il faisait sur le rivage de la mer Noire, ruminant son chagrin et rêvant de son bonheur passé.

Il connut incontestablement à cette époque sinon une dépression, du moins une période difficile, durant laquelle il n'eut ni l'allant ni l'enthousiasme auxquels il nous avait habitués. On a même le sentiment que, pour un temps, la flamme de sa grande ambition vacilla sous la bourrasque et que le combattant fut près de baisser les bras.

Il devait écrire :

« Après le malheur qui me frappa, je retournai en France à la fin de 1902 et me mis à passer des examens à la faculté de droit, avec l'intention de m'y installer et, après m'être fait naturaliser français, de participer activement au mouvement révolutionnaire. C'est à cette date que se place la seule période de ma vie où j'exerçai la médecine¹². »

En fait, c'est en juin 1902 qu'il regagna la France. Il accepta d'assurer pendant six mois le remplacement d'un de ses ex-camarades d'études, le Dr Tchérépakhine, qui exerçait dans le Loiret, dans un village appelé Beaulieu-sur-Loire et que des auteurs ou traducteurs trop pressés ont placé dans le département de la Loire ou sur les bords du Loiret. Il semble bien qu'il ait eu quelque ambition électorale à ce moment en cet endroit. Il raconte :

« Je me créai des relations, non seulement professionnelles, mais aussi politiques avec les paysans, en particulier lors d'un banquet offi-

ciel au cours duquel je prononçai un discours qui déplut énormément aux sénateurs et députés présents. On me proposa de rester¹³. »

Anatole de Monzie, lui, est beaucoup plus catégorique :

« De vrai, Rakovsky faillit être des nôtres, avocat à la cour de Paris ou député du Loiret (...). Du temps qu'il suppléait son confrère, le docteur Tchérépakchine, il avoua son ambition, qui était de prendre rang au barreau, comme Robespierre ou Henri-Robert, selon ce qu'il adviendrait¹⁴. »

On ne suivra pas là-dessus le ministre radical, trop heureux de tirer à lui un homme de la trempe de Rakovsky. Il est clair en effet que la mort de Lisa et la crise du socialisme russe avec l'éclatement du courant fondé par Plékhanov, puis la crise permanente qu'ouvrit la scission entre bolcheviks et mencheviks à partir de 1903, l'ont très vraisemblablement atteint au moral. Il ne fut d'ailleurs pas le seul, comme Kroupskaïa en a témoigné à propos de la célèbre dépression de Lénine.

La phrase évoquée par Monzie, ou plus exactement la mention de M^e Henri-Robert, un grand avocat qui n'était nullement politique, indique simplement que Rakovsky avait à cette époque envisagé la possibilité que la perspective révolutionnaire ne se concrétise pas. Mais cette dernière demeurerait hautement possible à ses yeux et évidemment préférable, puisqu'il mentionne en premier lieu celui qui la symbolisait depuis plus d'un siècle, Maximilien Robespierre, dont il était un grand admirateur.

Il faut également relever que, parmi les fréquentations de Rakovsky à Paris dans cette période, se trouvent non seulement d'anciens étudiants socialistes qu'il a connus dans les congrès du temps de Genève ou de Montpellier, mais des étudiants, notamment radicaux, rencontrés à la faculté de droit.

Citons d'abord, parmi ses « copains », des hommes comme Hubert Lagardelle, à l'immense talent, fondateur du *Mouvement socialiste*, ami de Mussolini qui, malheureusement, le restera, André Morizet et Ernest Lafont, tous les trois représentants d'une aile socialiste proche du « syndicalisme révolutionnaire » et profondément anti-parlementariste. Il faut mentionner aussi des jeunes gens plus éloignés de ses vues politiques, Émile Buré, Anatole de Monzie, et enfin deux

vieux amis d'origine russe, Charles Rappoport et le Dr Anna Iakovlevna Matousévitch, épouse de l'avocat socialiste Marius Moutet.

Ses écrits ultérieurs feront apparaître la réelle influence exercée alors sur sa conception du monde et du combat ouvrier par le « syndicalisme révolutionnaire » français qui, on le sait, a également à sa façon fortement influencé le bolchevisme dont on peut penser en définitive qu'il était une forme encore peu élaborée.

En juin 1902, il eut une sévère empoignade avec Lénine à propos de ce que ce dernier avait dit sur « l'insurrection », une conception que Rakovsky jugeait « blanquiste », au cours d'une conférence au restaurant Flatters, boulevard de Port-Royal. La réplique de Lénine fut si vive que Rakovsky ne l'appela plus que « le boxeur »¹⁵.

Mais il était très populaire à Paris, chez les socialistes comme les syndicalistes et, pour ses camarades français, « naturalisé » sous le nom « Rako ».

Des choix incontournables

En fait, deux événements extérieurs au combat quotidien tranchent pour lui les hésitations de Khristian Georgiévitch.

D'abord sa naturalisation, qu'il considérait comme pratiquement acquise depuis celle de Rappoport, est remise en fait *sine die*. Il a accumulé les recommandations et notamment celles d'hommes politiques, Clemenceau ayant personnellement beaucoup insisté, assurant dans une lettre du 10 janvier 1902 que « bien que socialiste convaincu, il n'était pas mêlé à la politique active ». Le dossier, appuyé par le garde des Sceaux, semblait devoir passer mais un contrôle méfiant le trouve mince.

Il n'y avait rien concernant Rakovsky avant 1900 et on s'aperçut alors que le dossier très chargé, qui lui avait valu l'inscription au carnet B, avait été enlevé des archives à la suite d'une erreur de date, Rakovsky étant considéré comme né en 1837 au lieu de 1873. Le vrai dossier, très riche, avait été détruit ! Il fut donc décidé de « surseoir », en invoquant les « interruptions » de sa vie en France, son voyage pour se marier, son service militaire à Constantza.

Il passa les six premiers mois de 1903 chez ses parents, et c'est en avril qu'il perdit son père. Cette mort le ramena vers les Balkans. La fortune familiale lui avait assuré pendant trente ans une liberté presque totale : elle était alors estimée à 8 000 livres, ce qui était colossal. Elle lui avait surtout permis, quand c'était nécessaire, de financer des activités, fonder des journaux, secourir des camarades. Il était souhaitable de continuer, de ne pas tarir le pactole qui permettait tout cela, mais il fallait mettre la main à la pâte.

Le père de Rakovsky avait veillé personnellement sur son exploitation. Il fallait le remplacer. Khristian devait-il sacrifier sa fortune, si précieuse pour tous, en faveur de son propre goût de l'action au bon endroit et au bon moment, en d'autres termes se séparer de la poule aux œufs d'or ? Tel était le dilemme. Il le résolut en se décidant à partir pour la Roumanie, celui de ses « pays » que, de loin, il connaissait le plus mal et sans doute aimait le moins¹⁶.

La décision prise, il fallait tout de même transiger. Dès qu'il fut installé à Mangalia, il coupa sa semaine en deux parties inégales, exploitant agricole pendant la première moitié, journaliste, dirigeant politique pendant le reste du temps, ne cessant, dans ses deux sphères d'activité, de courir d'un endroit à l'autre.

Il savait que la révolution grondait dans plusieurs pays et s'annonçait dans celui qui devenait le sien. En revanche, il ne semble pas avoir cru à la possibilité immédiate de la guerre, européenne ou mondiale, en tout cas destructrice. Il croyait aussi que la menace de révolution suffirait à la contenir.

Direction scission ?

Dès 1903, installé de nouveau chez lui à Mangalia, il revenait de temps en temps à Paris où il logeait presque toujours chez Rappoport qui recevait son courrier. Il fut, du coup, sollicité, au début de la guerre russo-japonaise, pour prendre la parole dans un meeting contre la guerre à Paris. Il fut comme à son habitude éloquent.

Après le meeting, Jules Guesde lui reprocha vivement d'avoir été « défaitiste ». Et au restaurant, la discussion ayant repris avec Plékhanov en plus, Guesde affirma que la « démo-

cratie nationale » ne devait pas être « antinationale », ce qui alarma Rakovsky, bien éloigné de tels soucis. Bientôt sur cette question aussi il allait falloir trancher.

1903, c'est aussi la scission bulgare : le voilà « Étroit » (*Tesnjak*) face aux « Larges » (*Chiroki*) qu'il tient pour des opportunistes.

Enfin 1903, dans l'histoire russe, c'est la scission du POSDR secoué par les vifs conflits entre ceux qui garderont à tout jamais le nom de « bolcheviks » (majoritaires) et « mencheviks » (minoritaires).

Ni Rakovsky, ni Rosa Luxemburg ne faisaient partie d'une des deux fractions, puisqu'ils appartenaient à un autre parti. Tout en faisant siennes les critiques de Rosa Luxemburg, Rakovsky dément les analyses contemporaines qui alignent les Étroits bulgares sur les bolcheviks et les Larges sur les mencheviks : il est en effet, en même temps que proche des mencheviks, l'un des dirigeants des *Tesnjaki*, à partir de la même année.

Relevons cependant l'apologie qu'il prononce au congrès d'Amsterdam de la scission du PS bulgare. L'Américain Daniel DeLeon, qui a oublié son nom et l'appelle « Bulgaria », donne de cet homme « jeune et plein de force » ainsi que de son intervention une description pleine d'une sincère admiration¹⁷.

L'analyse des courants au sein de l'Internationale ne se plie pas aux nécessités des simplifications sommaires. Adversaire des bolcheviks, Rakovsky est bien celui qui « assure » au congrès d'Amsterdam, où il est très actif face au bloc « révisionniste », devançant Guesde et prononçant contre Jaurès un des discours les plus acérés :

« La tâche des socialistes consiste à dénoncer sans relâche à la classe ouvrière les contradictions entre ses intérêts à elle et ceux de la bourgeoisie, et à mener la lutte des classes jusqu'à son terme logique, c'est-à-dire la victoire complète du prolétariat sur la bourgeoisie¹⁸. »

Déclin du nationalisme ?

Cette victoire du prolétariat lui paraît bénéficier de conditions plus favorables, avec, par exemple, en France, le déclin de « l'idée nationaliste » auquel il consacre une étude atten-

tive. Il a clairement vu le côté « syndicat des mécontents » des nationalistes et du boulangisme. Il prévoit des traits qui vont prendre en Europe l'éclat que l'on sait avec le fascisme :

« Les partis de l'Ancien Régime, d'un côté, et, d'un autre, les éléments petits-bourgeois traversant une crise économique et aussi les ouvriers dispersés de la petite industrie, non atteints ou insuffisamment atteints par la propagande socialiste — voilà d'où sont sorties les réserves nationalistes. Qu'on ajoute à tout cela l'armée des va-nu-pieds, qu'un empereur des camelots peut toujours mobiliser pour le parti qui dispose des plus grands fonds, et on aura le tableau complet du parti nationaliste¹⁹. »

Il constate en même temps l'extension d'un état d'esprit antimilitariste à l'ensemble de la société française. Il pense que « la guerre devient et deviendra de plus en plus rare », que l'esprit critique a eu raison de la foi militaire, qui est « la contradiction du principe démocratique ». Il conclut :

« Aujourd'hui, le nationalisme signifie heurt, conservatisme, protectionnisme (...) La décadence du nationalisme prouve la dégénérescence de la bourgeoisie (...) Il appartient au prolétariat révolutionnaire d'affirmer un internationalisme vigoureux et conquérant en face du nationalisme débile et finissant de la bourgeoisie²⁰. »

Ce texte, mieux qu'un autre et bien que dans un cadre inattendu, démontre ce que l'on pressent à suivre la carrière politique de Rakovsky avant 1914. Pour lui — comme pour Jules Guesde, semble-t-il —, la révolution était plus plausible et plus probable que la guerre, déjà à moitié perdue par les capitalistes. Il sera d'autant plus surpris.

CHAPITRE IV

L'énergique soldat de l'Internationale

De retour en Roumanie, Rakovsky ne peut que constater ce qu'il tient évidemment pour une « trahison ». La plupart des dirigeants du Parti socialiste ont rejoint les rangs du Parti libéral, devenu, lui, nationaliste.

Le PS avait été fondé sous l'influence d'un homme exceptionnel, Konstantin Dobrogeanu-Gherea, émigré russe du nom de Katz qu'il connaissait depuis 1892, et qui comptait beaucoup pour tous les intellectuels de qualité. Mais, du fait de la faiblesse de la classe ouvrière et du mouvement ouvrier roumains, le PS n'avait jamais eu d'influence véritable parmi les travailleurs. Il s'était effondré dès les premiers coups délibérément portés par une bourgeoisie inquiète.

Dans un article du *Vorwärts* brûlant d'indignation, le 17 juin 1899, Rakovsky avait annoncé aux socialistes du monde la trahison de la vieille équipe passée au libéralisme. Le 20 février 1900, dans *Lumea noua*, il avait adressé un cruel adieu à ses anciens amis passés à l'ennemi.

Tout allait changer de nouveau avec l'arrivée, dans une situation nouvelle, de ce militant d'exception, roumain par un accident de l'histoire : c'est en effet à la Roumanie qu'il allait consacrer pendant des années son esprit d'entreprise politique.

Une Roumanie nouvelle

Rakovsky trouve une situation nouvelle à bien des égards. La Roumanie possède maintenant une grande industrie qui

emploie 50 000 ouvriers et dont le revenu est la moitié des autres activités si l'on ne tient pas compte de la pétrochimie. En une année, le développement du mouvement syndical crée une force nouvelle devant laquelle les possédants reculent ou s'affolent.

En fait — et ce n'est pas une surprise pour l'internationaliste Rakovsky — les événements de Petersbourg, le « dimanche sanglant » du 5 janvier 1905 ont été le choc qui a réveillé les travailleurs roumains. Pendant trois ans, la Roumanie vit dans les grèves permanentes. Rakovsky décrit ce mouvement qui est évidemment pour lui un segment de la révolution européenne et même mondiale :

« Une véritable épidémie de grèves a eu lieu en Roumanie. Certaines grèves, comme celle des ouvriers de la chaussure à Bucarest, à laquelle participèrent de 7 à 8 000 ouvriers, ou celle des ouvriers des tabacs et allumettes avec 2 000 participants, montrent bien combien la production industrielle s'est rapidement concentrée. D'autres grèves, telles celle des empaqueteurs dans les docks nationaux de Galatzi ou celle des facteurs de Bucarest, sont caractéristiques parce que dirigées contre l'État-patron. C'est également le cas pour les ouvriers des tabacs et allumettes. Ces grèves, déclenchées pour une grande part par des travailleurs inorganisés et dirigées par des leaders improvisés, ne disposaient d'aucun moyen pour résister et donnèrent aux syndicats une bonne occasion d'intervenir — et c'est souvent ce qui est décisif pour le succès des grèves. L'idée syndicale est devenue si populaire aujourd'hui que même un groupe de policiers municipaux de Bucarest s'est adressé à nous (au nom de 1 300 de leurs collègues) pour que nous défendions leurs revendications salariales.

« Certaines grèves étaient remarquables par leur déroulement mouvementé. C'était la grève des dockers de Galatzi à laquelle participèrent 600 ouvriers : le gouvernement envoya 500 soldats pour remplacer les grévistes et toute la garnison fut mobilisée. Les brutalités, les arrestations eurent lieu comme dans toute grande grève. En réponse à ces provocations, les dockers, rejoints par les sept syndicats existant à cette époque à Galatzi, organisèrent une manifestation qui impressionna toute la population par son calme et sa discipline. Les ouvriers gagnèrent sur tous les points, obtenant la libération de leurs six camarades accusés d'"incitation à la révolte" et la fin de toute procédure contre eux.

« La solidarité internationale joua en faveur de nombreux grévistes. (...) La grève des facteurs de Bucarest et celle des ouvriers des tabacs furent également mouvementées... Aux brutalités de la police qui voulait contraindre les ouvriers à reprendre le travail le prolétariat de Bucarest répondit par une manifestation de rues aux accents de *L'Internationale*¹. »

Création d'une organisation

Rakovsky et ses camarades voyaient leurs plans un petit peu bousculés et ne s'en plaignaient pas. C'est pour réunir les forces éparpillées et centraliser le mouvement qu'ils décidèrent de convoquer le « premier congrès ouvrier », parfois appelé aussi « Constituante » du mouvement ouvrier. Un statut général fut adopté, un siège établi, un secrétaire élu. Les trois principes de base de l'organisation ainsi établie étaient la lutte contre l'exploitation sous toutes ses formes, la lutte des classes, la solidarité internationale des travailleurs !

Il y avait 94 délégués de 236 organisations syndicales, représentant 4 466 cotisants, 7 individuels, dont 3 étrangers, les représentants des travailleurs roumains à l'étranger.

Présidée par Rakovsky, avec I. Sion et Aleksandru Constantinescu comme secrétaires, les travaux durèrent du 13 au 15 août 1905 et furent marqués par une grande animation et une forte participation des ouvriers à la discussion.

La résolution finale soulignait l'aggravation de la crise et de la misère, la nécessité de supprimer toute « propriété » privée des moyens de production. Le congrès affirmait le rôle des syndicats comme organisations chargées de la production socialiste et la nécessité d'un « parti ouvrier² ».

Dans son autobiographie, Rakovsky explique que cette politique était le résultat non d'une improvisation, mais d'une soigneuse élaboration : « Au contraire du Parti social-démocrate roumain dissous, nous fixâmes notre attention sur l'organisation des syndicats pour donner au Parti social-démocrate une base purement prolétarienne³ ».

Si le syndicat était interdit, l'adhésion au groupe politique remplaçait l'affiliation syndicale. Parti et syndicats étroitement imbriqués s'influençaient mutuellement. Ainsi les conceptions du Parti faisaient-elles des emprunts directs à la pratique et même la théorie syndicalistes, comme l'« action directe » et le rôle du « noyau », Parti et syndicat à la fois, à la tête des travailleurs sur leur lieu de travail. A la lumière de l'expérience française, Rakovsky, comprenant le rapport d'adaptation entre réformisme opportuniste et parlementarisme, reprenait l'idée et la pratique du syndicalisme révolutionnaire⁴.

En mars 1905, Rakovsky et les siens reprenaient comme nouvel hebdomadaire socialiste le journal *Romania muncitoare* (La Roumanie ouvrière), tirant à 2 000 exemplaires, et constituaient une organisation portant le même nom, noyau du Parti socialiste à reconstruire. Sous l'impulsion de Rakovsky, tout devait avancer très vite. Le groupe devint en 1907 l'Union socialiste et en 1910 le Parti social-démocrate de Roumanie. A cette date, le Parti ne comptait pas 1 000 membres et les syndicats dix fois plus.

Le gouvernement décida de concentrer son feu sur Rakovsky, qu'il estimait une cible facile. Peu connu dans le pays, parlant mal la langue roumaine, avec un fort accent bulgare, il pouvait être présenté comme un « agitateur » étranger. Les participants à ses réunions aimaient son accent slave, son langage qui était, comme disait Valeriu Marcu, un « roumain bulgare⁵ ».

Sous ces attaques d'une grande bassesse, il ne pliait pas. Parlant dans un meeting de ses fautes de grammaire et d'accent en roumain, il s'excusait d'avance, disant qu'il parlait surtout « la langue internationale des social-démocrates⁶ ». A ceux qui l'interpellaient pour lui demander « de quel pays » il était, il répondit le 1^{er} mai qu'il ne connaissait « aucun pays, si ce n'est le pays du prolétariat international⁷ ».

Pugnace, il allait très loin dans sa défense. Accusé de n'être pas patriote, il répondit par exemple que, si le patriotisme signifiait les préjugés raciaux, la guerre civile, la tyrannie politique et la domination de la ploutocratie, alors il n'était certainement pas lui-même un patriote⁸.

Sa clarté, la logique de son propos, la façon dont il répétait le fil conducteur qui conduisait à la conclusion faisaient de lui un orateur hors pair. Il avait certes une influence politique, mais peut-être plus encore morale, il était un homme de conviction — on le voyait bien puisque malgré ses origines aristocratiques il se dévouait au peuple.

Le Potemkine

Mais la haine contre lui allait être portée à son paroxysme par l'affaire du cuirassé *Potemkine*, premier signe de la crise du régime tsariste sous la poussée des masses.

Les marins de ce navire de guerre, vivant sous une discipline de fer, maltraités, systématiquement humiliés, mal nourris, se mutinèrent tout près d'Odessa, pour une sordide histoire de viande pourrie. Leurs dirigeants clandestins étaient alors engagés dans une conspiration et la flotte tout entière devait se mutiner quarante-huit heures plus tard, à quoi il fallut renoncer après la répression féroce qui suivit le geste des « Potemkine ».

Isolés, traqués de tous côtés, on sait que les marins rebelles, après une magnifique course et un célèbre appel à leurs frères en uniforme, jetèrent finalement l'ancre dans le port roumain de Constantza.

Rakovsky était alors à Mangalia. Quand il apprit la nouvelle, sautant dans une voiture attelée de deux chevaux magnifiques, il les força tant que l'un d'eux mourut d'épuisement en arrivant. Achetant à prix d'or son transport sur le *Potemkine* dans un port sur le pied de guerre, il s'y fit recevoir en présentant une affiche rouge avec son portrait en vue d'un meeting socialiste⁹.

Il eut d'abord des discussions avec les dirigeants du mouvement, « Kirill » Bereзовsky et Matiouchenko. Il espérait convaincre les mutins d'aller apporter leur soutien aux dockers de Batoum en plein soulèvement, mais l'équipage était épuisé et démoralisé. Sur 730 marins, 50 à peine étaient prêts à poursuivre le combat.

Rakovsky retourna alors à terre et tenta de convaincre les autorités de ne pas traiter en mutins les gens du *Potemkine* mais de leur assurer l'asile politique, ce qu'elles firent.

Rakovsky, la légende du Potemkine et les droits de l'homme

C'est Rakovsky qui forgea la légende du *Potemkine* qui devait devenir éternelle avec le magnifique film d'Eisenstein auquel il collabora. C'est lui qui a popularisé le travail politique mené sur le bateau par les militants des diverses forces socialistes, qui a sorti de l'ombre le gigantesque orateur « biblique » Nikichkine et l'apprenti mécanicien, géant du journalisme, Zvenigorodsky. C'est lui qui convainquit Kirill d'écrire leur histoire, un livre qu'il préfaça et qui est la matrice du film. C'est lui qui a montré officiers et sous-officiers, gonflés de mépris, creusant leur propre tombe.

A l'époque de leur révolte et dans les mois qui suivirent, Rakovsky porta devant le monde leur cause, menant dans leur cas un combat exemplaire pour les droits de l'homme. Il sortit les matelots de l'ombre et de l'anonymat, leur rendit ou donna des raisons de vivre et de vaincre. A beaucoup il procura du travail et du pain, le sentiment de leur dignité recouvrée. Aujourd'hui encore, c'est grâce à lui qu'ils vivent dans les mémoires.

Il informait évidemment au jour le jour le bureau de l'Internationale. Les délégués russes au congrès de Stuttgart lui votèrent une motion de félicitations pour « services rendus à la Révolution russe et au prolétariat dans la lutte contre le tsarisme » pour l'odyssée du *Potemkine*. Parmi les signataires se trouvaient Martov, Plékhanov et Trotsky.

Après ces opérations à chaud, la sérénité revint quelque peu. Romania Muncitoare fonda un comité d'entraide qui lança aussitôt un *Manifeste*, associant à ce combat nombre d'intellectuels importants à l'époque, le romancier russe Korolenko, sa belle-sœur P.S. Ivanovskaia, réfugiée comme lui en 1902, la militante socialiste roumaine Ecaterina Arbore et bien entendu Dobrogeanu-Gherea. Il s'est trouvé des historiens, soviétiques et autres, pour parler de l'odyssée du *Potemkine* sans même mentionner son nom.

Un intrépide combattant

Rakovsky devait écrire sur cette action d'éclat :

« Le gouvernement crut découvrir que le but secret de l'installation des marins du *Potemkine* à Constantza, à laquelle je participai, était de susciter, avec leur aide, la révolution (...) qu'ils jugeaient très proche. Nous nous étions cependant fixé une fin plus modeste : celle d'éduquer politiquement les marins¹⁰. »

Il manifesta au grand jour dans cette affaire ses qualités exceptionnelles de dirigeant socialiste. Il ne se déroba jamais, ne biaisait pas devant le danger. Il signait des textes qui pouvaient l'envoyer devant un tribunal militaire, le faire condamner à mort ou périr sous les balles d'un fou — ou d'un peloton d'exécution. Il risquait sa vie, comme ses camarades, quand il le fallait. Il traita le gouvernement rou-

main d'« hypocrite » et de « barbare », clama avec une véritable indignation qu'il avait transformé le mot « nation » en « honte ». C'est lui qui signa de son nom cette profession de foi :

« Le drapeau rouge du prolétariat et du Parti socialiste international a été hissé sur un navire de guerre. Bravo à nos camarades russes ! Le prolétariat est fier de l'héroïsme des nobles communards de 1871, mais il sera encore plus fier de la bravoure et de l'abnégation des socialistes russes ¹¹. »

Istrati — alors tout jeune — en parle avec une énorme admiration, deux décennies plus tard, se souvenant du premier meeting où il l'entendit, en 1905. Il souligne « la vigueur, la plasticité des gestes (...) et une énorme richesse de documentation », sa « verve oratoire », son esprit de repartie. Il le décrit « Bulgare endiablé, mordant, railleur », parle de l'« impression de force mâle » qu'il produisait sur les auditoires de la jeunesse ouvrière ¹².

L'affaire de la Sarya

Quelques semaines plus tard, c'est une nouvelle affaire dans laquelle le gouvernement tente d'impliquer Rakovsky. Un navire appartenant à Litvinov, la *Sarya*, qui transportait 35 000 fusils de guerre prétendument achetés pour des rebelles macédoniens, s'échoue, probablement à la suite d'une fausse manœuvre volontaire de son capitaine. Il s'agit bien d'une entreprise des bolcheviks pour armer en Russie les forces révolutionnaires.

Rakovsky se précipite sur les lieux de l'accident pour sauver ce qui peut l'être, récupérer, sinon les armes, du moins des hommes, les révolutionnaires organisateurs de l'affaire. Il trouve sur place le délégué bolchevique Ter-Petrossian qui sera surnommé « Kamo » (le Dingue), spécialiste des opérations illégales. Ensemble, ils font de leur mieux. Mais Kamo est arrêté et il faudra une longue campagne pour le faire libérer, après quoi, sous le nom de « prince Dadiani », il réussit à Tiflis le hold-up du siècle ¹³. C'est peu après qu'il fait en hôpital psychiatrique le séjour qui lui vaut son surnom.

Les accusations redoublent, cette fois contre les « terro-

ristes ». La campagne s'enfle démesurément contre Rakovsky, présenté comme au cœur d'un trafic d'armes de guerre. Mais sa popularité augmente chez les petites gens. Après tout, ce chef qui ne s'enrichit pas et ne se dérobe jamais doit être d'une nature particulière.

Le « terroriste », l'année suivante, commence la publication d'une revue théorique, *Viitorul social*. Il devient aussi membre du bureau socialiste international, dont il est un des éléments les plus actifs.

La révolte paysanne

C'est en février 1907 qu'éclate en Roumanie une révolte paysanne sans doute alimentée par des phénomènes semblables en Russie.

La Roumanie à l'époque est, comme l'écrit Rakovsky, « le pays des grandes richesses concentrées, des grandes propriétés latifundiaires, de la grande production agricole et de l'extrême pauvreté de la masse¹⁴ ». Dans la partie la plus fertile et la plus riche du grenier du pays, le département d'Olt, la grande propriété occupe 75 % des terres arables et le nombre d'illettrés âgés de plus de sept ans dépasse le chiffre de 88 %. Le recensement de 1905 faisait apparaître que 4 171 propriétaires possédaient 41,66 % de la terre cultivée.

Peu soucieux d'utiliser un prolétariat agricole encombrant et de participer personnellement à la gestion de leurs biens, la plupart des grands propriétaires afferment leurs terres. Le système est celui des « contrats agricoles », « un des monuments de la plus éhontée et de la plus rapace exploitation du travail humain », car ils livrent le paysan petit propriétaire, pieds et poings liés par l'avance de la semence et de l'argent, à la discrétion du grand propriétaire.

L'introduction du capitalisme amène ce qu'on a appelé la formation de « trusts » aggravant la concentration et la dépendance du paysan et permis à la classe dirigeante de rejeter sur « les Juifs » les responsabilités de ce système séculaire.

Dobrogeanu-Gherea parle alors de « néo-servage ». Dans un ouvrage qui porte ce titre, *Neoiobagia*, il explique ce nouvel avatar du capitalisme dans les campagnes, une des importantes contributions marxistes à la « question agraire ». La discussion s'ouvre¹⁵.

En fait un monde rural intangible quant aux rapports d'exploitation a subsisté quand celui des villes changeait et Rakovsky a une formule terrible pour décrire, à propos des femmes, la façon dont est traitée la masse rurale roumaine : « Ce n'est pas seulement le travail, mais encore l'honneur du paysan qui est *la chose* du propriétaire¹⁶. »

Ainsi la révolte de 1907, qui commence en Moldavie du Nord, est-elle typiquement paysanne dans des formes qui rappellent les « jacqueries » médiévales. Elle est dirigée initialement contre les fermiers juifs, avec l'encouragement des nationalistes et des libéraux, mais revêt très vite un caractère social, s'en prenant de la façon la plus élémentaire et la plus sauvage — elle n'en connaît pas d'autres — au système de la propriété rurale et à ceux qui, l'incarnant, ont le malheur de vivre à la campagne. Rakovsky écrit :

« Après avoir saccagé les propriétés occupées par les fermiers juifs, les paysans passèrent à celles des fermiers roumains, puis à celles des propriétaires fonciers. La situation devint critique. Tout le pays, c'est-à-dire tous les villages furent embrasés par le feu de la révolte paysanne qui brûlait les domaines et égorgeait les propriétaires qui se trouvaient à la campagne. Le gouvernement roumain fusillait les paysans et détruisait les villages à coups de canon¹⁷. »

Situation dramatique que la combinaison entre ce mouvement et celui né et constitué à travers une série de grèves victorieuses.

Une répression féroce

Le gouvernement libéral de Bratianu en prit conscience et son chef écrivait que le plus grave danger se trouvait dans la rapidité avec laquelle « le feu se propageait » mais aussi le fait que son « effervescence » commençait à gagner le milieu urbain¹⁸.

Francis Conte, des années plus tard, lui emboîte le pas pour assurer que, « contrairement au schéma marxiste traditionnel », la révolte était partie de la campagne et débouchait sur les villes¹⁹. Il nous semble difficile, du fait de l'importance des grèves, des manifestations et de l'activité du mouvement ouvrier en Roumanie en 1905 et 1906, de considérer que l'agitation ouvrière en 1907 y était née de l'agitation paysanne la même année.

Tout au plus peut-on suivre l'hypothèse selon laquelle le mouvement paysan est venu apporter aux travailleurs un encouragement, des forces fraîches, et aux dirigeants du pays une peur tournant à la panique.

Face au danger révolutionnaire de la jonction et de la combinaison de la révolte paysanne et de l'agitation ouvrière — une jonction qui pouvait s'appeler « révolution » — le « libéralisme » roumain eut désormais recours à la force brutale, conduisant lui-même avec la plus grande férocité cette « guerre civile » qu'il prétendait épargner au pays.

Dès les premiers incendies et les premières exécutions de grands propriétaires, il donna à la troupe l'ordre de tirer sur les rassemblements paysans, lesquels se trouvaient désarmés. Il autorisa également le bombardement des villages qui « résistaient » en se refusant à se rendre et à livrer les « meneurs ». En un seul printemps, celui de 1907, 11 000 paysans roumains furent tués par les « libéraux-démocrates » de Bucarest.

Ce fut l'honneur de la jeune organisation fondée par Rakovsky en 1905 autour de son hebdomadaire que d'aller jusqu'au bout dans la lutte contre cette répression et pour la solidarité entre ouvriers, paysans et soldats. *Romania muncitoare* lança un appel aux soldats, les adjurant de « tirer en l'air, pas sur les paysans » ou, si nécessaire et possible, de passer avec armes et bagages dans les rangs « des insurgés²⁰ ».

Le gouvernement lança alors la police et son appareil répressif contre les syndicats et les organisations ouvrières, multipliant les violences, perquisitions, saisies de journaux, interdictions des réunions, fermetures des locaux, interdictions des organisations syndicales et arrestations en masse de responsables sous les prétextes les plus divers.

Romania Muncitoare, qui ne se jugeait pas encore capable de porter le nom de « parti », s'était comportée avec vaillance, comme un véritable parti révolutionnaire en tout cas. Bien qu'elle n'en eût pas la force matérielle, elle avait la force nécessaire pour être fidèle à ses principes au prix de son sang. Il n'y a pas de doute que Rakovsky était son âme.

Le meilleur des siens, le premier sur la brèche, il ne cessait aussi de réfléchir et d'élaborer. C'est ainsi qu'il dégagait en

outre des leçons tirées de l'expérience roumaine qui contredisaient les idées reçues chez les socialistes et allaient contribuer au succès des bolcheviks dans la Révolution russe et plus encore peut-être dans la guerre civile, lors de la création des « comités de paysans pauvres ». Il s'agissait du rôle révolutionnaire joué par les paysans pauvres dans des circonstances données et de la nécessité d'une alliance ouvriers-paysans qui apparaissait dans cette période décisive comme facteur indispensable de la victoire révolutionnaire.

Karl Kautsky, qui lui faisait part de ses doutes dans une lettre du 15 novembre 1907, devait reconnaître ultérieurement que Rakovsky avait vu clair.

Mouvement de solidarité

Il en fallait beaucoup plus que la répression de Bratianu pour faire plier Rakovsky. Correspondant de *L'Humanité*, du *Vorwärts* et de bien d'autres journaux socialistes, petits ou grands, il ne cessa de les informer abondamment sur le mouvement ouvrier, puis la révolte paysanne, sur la férocité du gouvernement « libéral ». Il cherchait par la presse à informer l'opinion publique démocratique, à la mobiliser contre le crime qui se prolongeait. Il espérait aussi mobiliser l'Internationale et ses partis. Délégués de Romania Muncitoare, Rakovsky et son camarade l'ouvrier tapissier Alexandru Constantinescu fournirent un important rapport au congrès de Stuttgart.

Dans son journal, Rakovsky définissait en ces termes la mission de la délégation roumaine de « protester contre les excès de nos gouvernements en face du prolétariat représentant tous les pays du monde » :

« Nos délégués montreront comment ceux qui s'intitulent eux-mêmes "démocrates" ou "libéraux", et qui, après avoir résolu par le sang et les massacres la question paysanne, se ruèrent sur nos organisations, méprisant la Constitution et piétinant les droits de l'homme les plus élémentaires²¹. »

Ce fut une grande victoire pour l'organisation roumaine que d'avoir obtenu une résolution, votée à l'unanimité du congrès international, condamnant les actes de répression

« contraires à toute loi humaine » et la politique « infamante » des gouvernants roumains.

Le lecteur d'aujourd'hui, comme Lénine autrefois, ne manquera pourtant pas de sursauter en constatant que l'allusion faite au mouvement paysan revêt une forme équivoque, fortement marquée par l'influence desdits « libéraux » et « démocrates » et de leurs équivalents européens, puisqu'il y est mentionné le « chemin malheureux de la révolte dans des conditions d'oppression et d'exploitation excessives²² ».

L'adjectif « excessives » attaché à « l'oppression et l'exploitation » n'était déjà pas en lui-même un signe d'attachement très ferme au combat des paysans. L'épithète « malheureux » pour caractériser leur soulèvement était évidemment une capitulation devant l'opinion dite publique qui condamnait leurs « crimes » sans avoir jamais rien su de ceux qui étaient commis à leur endroit. Lénine s'indigna ouvertement.

On peut supposer que Rakovsky partagea l'indignation de Lénine et concevoir l'alarme que pouvaient provoquer chez eux des précautions aussi basses dans un texte de soutien. C'est sans aucun doute le souci d'efficacité avec le vote d'une motion unanime qui l'a emporté chez les nombreux délégués qui partageaient ce point de vue.

On ne peut qu'enregistrer pour le moment le fait qu'une pareille rédaction révélait, de la part des dirigeants de l'aile droite de l'Internationale — et sans doute pas d'eux seuls —, une détermination profonde, la volonté de critiquer le recours à l'insurrection. On peut aussi penser qu'elle préfaçait la condamnation de la violence et de la révolution qui prévalut dans cette Internationale quand éclata la Révolution russe.

On peut relever aussi en sens contraire qu'il n'y eut pas chez les éléments révolutionnaires de l'Internationale, défenseurs inconditionnels des paysans révoltés, de « procès » accusant les auteurs de la résolution d'avoir cédé aux pressions des amis de Bratianu.

Rakovsky expulsé

C'est pendant le congrès de Stuttgart, le 3 août 1927, que le gouvernement libéral roumain céda à la pente de la répression et tenta de se débarrasser une fois pour toutes de son ennemi

en l'expulsant du pays dont il était citoyen : une première à l'époque, vingt ans avant Trotsky, expulsé par Staline, soixante-six ans avant Soljenitsyne, expulsé d'URSS par un successeur de Staline.

Perdant toute retenue, et pour punir les « étrangers » qui s'immisçaient, disait-il, dans les affaires roumaines, le gouvernement décida l'expulsion de 800 « étrangers indésirables », dont pas mal de journalistes. Rakovsky était du nombre. Ce fut la stupeur. Rakovsky avait fait son service militaire, il était officier de réserve, élu municipal, fils d'élu. Il protesta aussitôt contre les faux que le gouvernement Bratianu faisait en même temps diffuser dans la presse pour se justifier. Il avait décidé de se battre jusqu'au bout.

C'est à Jean Longuet, petit-fils de Karl Marx, que nous empruntons ce commentaire, qui s'imposait après la session de la Haute Cour du roi Carol, en conclusion de son article dans le quotidien de Jaurès, le 22 juillet 1908 :

« Bravant tout sentiment de pudeur, ces magistrats à plat ventre ont osé, dans un jugement véritablement prodigieux, déclarer Rakovsky privé de ses droits de citoyen !

« Cette décision des chats fourrés de Bucarest a soulevé une vive émotion dans toute la Roumanie. Comme jugement de classe, elle est véritablement unique en son genre.

« Personne ne peut douter un seul instant que l'on se trouve uniquement en présence d'un acte de basse vengeance contre un adversaire politique.

« Ce que l'on poursuit simplement en Rakovsky, c'est l'ardent militant qui réorganisa le mouvement socialiste et ouvrier des Roumains, détruit par les trahisons des renégats Mortsun, Diamandy et autres : c'est l'énergique soldat de l'Internationale qui, lors de la révolte du *Potemkine*, accueillit à Constantza le cuirassé sur lequel flottait le drapeau rouge et mit son équipage en rapport avec le bureau socialiste international de Bruxelles.

« Mais pour atteindre le résultat cherché, pour chasser du pays le socialiste énergique et éloquent qu'il redoutait, le gouvernement roumain a dû commettre une illégalité monstrueuse dont il lui est absolument impossible de se justifier devant l'Europe.

« Au-dessus de la Haute Cour de cassation de Bucarest, il y a l'opinion universelle. Il n'est pas douteux qu'elle ne casse un verdict rétablissant, au ^{XX}e siècle et sous une forme particulièrement hypocrite, l'ostracisme²³. »

L'Humanité prenait ainsi position de façon retentissante sur une question d'atteinte aux droits de l'homme contre un dirigeant socialiste reconnu et estimé. Rakovsky prenait toute sa

place à la une de la presse socialiste d'Europe, notamment en Allemagne. A force d'être « l'énergique soldat de l'Internationale », comme le disait Longuet, il en était devenu le héros.

CHAPITRE V

Expulsé de son pays

Ainsi commençait la première « affaire Rakovsky », scandaleuse atteinte aux droits de l'homme à travers la persécution d'un militant responsable, un défi que le quotidien de Jean Jaurès et son parti dénoncèrent avec toute la vigueur dont ils étaient capables en ce domaine.

C'est Jean Longuet qui avait titré « Expulsé de son pays » l'article cité à la fin du chapitre précédent, un exemplaire d'une longue série. *L'Humanité* s'est bien battue pour celui qui était son correspondant pour les Balkans. Ni Longuet, qui traitait la politique étrangère, ni Jaurès, qui dirigeait le quotidien socialiste, n'ont ménagé leur peine.

Les partis de l'Internationale et le SPD allemand en premier n'ont pas été en reste. L'affaire est une question internationale que l'Internationale ressent comme telle. Quant à la presse de droite et dite « d'information », entre le silence et les calomnies, elle se distingue par sa complicité active. Voici par exemple comment, vingt ans plus tard, un publiciste de droite croit pouvoir en résumer le début :

« Il ne peut pas se retenir d'envoyer à *L'Humanité* un article pour insulter l'armée dont il porte les galons : il est aussitôt rayé des contrôles, rayé ensuite des listes électorales, convaincu d'avoir usurpé la qualité de Roumain, frappé d'un arrêté d'expulsion¹. »

Une mesure ahurissante

Les « libéraux » et les « démocrates » qui gouvernaient à Bucarest avaient incontestablement perdu le contrôle de leurs

nerfs devant la résistance des ouvriers et des paysans. Une partie des expulsions avaient une base légale, bien que scandaleuse : les Juifs, même s'ils avaient habité la Roumanie depuis des siècles, ne pouvaient acquérir la nationalité roumaine et demeuraient des étrangers. Aussi nombre d'entre eux furent-ils expulsés sans autre forme de procès, comme des « étrangers » qui, simplement, n'étaient plus dorénavant « tolérés » dans le pays. Ce « statut légal extraordinaire des Juifs », comme l'écrit Jean Longuet, servit de prétexte à l'expulsion de nombreux militants syndicalistes ou socialistes.

Mais ce n'était pas le cas de Rakovsky que Longuet résumait très clairement pour les lecteurs de *L'Huma* :

« Notre ami est né dans la Dobroudja, province annexée en 1878 à la Roumanie par le traité de Berlin, et qui faisait auparavant partie de la Bulgarie — elle-même à cette époque simple province de l'Empire ottoman. Rakovsky, né quelques années avant l'annexion, était naturellement — *d'après tout les principes du droit international privé* — devenu sujet roumain, ainsi que tous les habitants du pays. Son père, propriétaire dans la province, avait été aussitôt inscrit sur les listes électorales et, depuis sa majorité, il en était de même pour notre ami. Bien plus, il fit son service militaire et, comme médecin, était officier de réserve; peu après il était élu *conseiller général*, dans la province de Constantsa. Or c'est ce citoyen roumain, officier de réserve et conseiller général, que le gouvernement du roi Carol a eu l'incroyable audace d'expulser, comme étranger, de son pays.

« Qu'on nous entende bien. Il ne s'agit pas du bannissement, peine qui existe dans plusieurs législations européennes, mais d'une *expulsion*.

« Le prétexte, ce fut une lettre particulière de notre camarade sur les causes de la révolte agraire, parue dans *L'Humanité*. On profita de son absence du pays — il était avec la délégation syndicale et socialiste roumaine au congrès international de Stuttgart — pour prendre contre lui un arrêté d'expulsion². »

Plus que jamais européen

Entre deux tentatives pour revenir en Roumanie, Rakovsky allait donc parcourir l'Europe de 1908 à 1912, de Vienne à Constantinople, séjournant aussi en France, Allemagne, Belgique. Ce sont peut-être ses voyages qui lui donnent l'idée qu'il lance ou plutôt reprend en décembre 1907, lors d'une réunion publique sur la Macédoine, à Sofia, d'une fédération balkanique des républiques démocratiques qui sera pendant des décennies son cheval de bataille³.

La police collectionne ses adresses à Paris : 130, boulevard du Montparnasse, 46, rue Mazarine et même en banlieue, à Meudon, chemin de la Situation. La correspondance avec Kautsky déposée à Amsterdam donne quelques lueurs suggestives : en octobre 1907, il est à Leipzig puis Berlin, en novembre, revenu à Leipzig, il va quelques jours à Vienne. En janvier 1909, il est près de Dole, à Saint-Ylie, chez un ami médecin. En février il est à Brignon, dans le Gard, et il vient faire des conférences à Nîmes et Alès, avant ou après une opération chirurgicale à Montpellier. En octobre 1909, il est à Nagyszeben (Hermannstadt, Sibiu), en Hongrie, une des portes de la Roumanie.

Il connut bien des aventures et aussi des mésaventures, comme son arrestation, en février 1911 à Odessa, par des gendarmes russes et son expulsion en Bugarie le 24 mars⁴. Aucun de ses voyages n'avait des allures de tourisme.

Panaït Istrati l'a décrit dans une halte à la propriété de sa sœur Maria en Bulgarie, non loin de Mangalia : « une chambre basse. Murs couverts de rangées de livres, papiers, fouillis indescriptible. Pour y pénétrer, on passait par une étable pleine de vaches. Il travaillait, pour ainsi dire, au milieu du bétail⁵ ».

Ses déplacements constants lui permettent d'avoir une grande activité internationale — il est membre du BSI — et de développer des relations personnelles. Parmi ces dernières, citons V.G. Korolenko.

Et puis il tente aussi de refaire sa vie. En 1908, il rencontre une enseignante de Sofia qui y professe la littérature française. Anna Kisselkova appartient à une grande famille bulgare, elle a été élevée en Suisse. On hésite à écrire qu'elle a partagé sa vie. Elle va enseigner à Kotel et vivre avec la mère et la sœur de Rakovsky, en attendant le passage de l'oiseau voyageur.

Première bataille juridique

Moins que personne, Rakovsky ne nourrissait d'illusions sur la question de sa propre citoyenneté et de celle des hommes et femmes qu'une bataille perdue fait changer de « nationalité ». C'était là un problème qui l'avait souvent

rendu perplexe et même un motif d'hésitations dans la conduite de sa vie. Mais ce qui était en cause, c'était l'arbitraire, l'illégalité. Les combats autour de sa nationalité servaient d'axe au développement de l'organisation socialiste :

« Pendant cinq ans, la question de mon retour fut un problème pratique autour duquel se déploya la lutte de classes des ouvriers roumains (parce que) un procès, entre les mains du parti ouvrier et entre les miennes, aurait été un moyen de lutte contre le gouvernement bourgeois⁶. »

Les socialistes roumains venaient d'établir, après étude des listes électorales, que le père de Rakovsky et lui-même y avaient été inscrits, le premier pendant trente ans sans interruption. Le préfet de Constantza le fit rayer des listes.

Rakovsky devait porter plainte, mais il fallait pour cela qu'il constitue un avocat. Toutes les autorités roumaines refusèrent de légaliser sa signature — ce qui équivalait à lui interdire *de facto* de prendre un avocat et d'aller en justice. Il fallait chercher à l'étranger la solidarité internationale.

On eut recours au PS italien. Enrico Ferri et Morgari trouvèrent un notaire autorisé à certifier conformes des documents en langue roumaine ; après qu'on l'eut fait pour les papiers importants en vue du procès, la légalisation, sous l'œil vigilant de parlementaires socialistes, n'était plus qu'une formalité. Le ministre italien des Affaires étrangères et celui de l'Intérieur confirmèrent dans ces conditions sa légalisation, puis le consul général de Roumanie en Italie les imita sans prendre garde.

Quand le document parvint aux autorités roumaines, le visa de légalisation fut tout simplement barré à la main dans les bureaux. Mais il se trouva quelqu'un pour envoyer la photo du document à la presse et un journal pour la publier. Le gouvernement italien ne pouvait plus éviter le procès sans scandale majeur. C'est ce que pensaient du moins les socialistes et les défenseurs de Rakovsky.

Une affaire politique

A la stupeur générale, le tribunal de Constantza, qui devait trancher sur la validité de la radiation de Rakovsky des listes électorales, confirma cette dernière : selon lui, la validation

romaine de la procuration était nulle et sans valeur juridique, et par conséquent l'« appel non soutenu ».

Touchait-on au terme de ce scandaleux parcours du combattant des prétoires ? Que non. Le lendemain de la sentence du tribunal en effet, quatre conseillers municipaux de Constantza sur sept assuraient dans un communiqué de presse que jamais le conseil municipal n'avait été saisi de la demande de radier Rakovsky. Du coup, il fallut examiner les documents et reconnaître que les signatures qui figuraient au bas de la prétendue « décision » étaient des faux.

L'affaire devait passer alors devant la Cour de cassation et les amis de Rakovsky étaient nombreux à croire au succès car une bonne partie des juges appartenaient sinon au parti, du moins à la mouvance du Parti conservateur. Or ce dernier avait publiquement assuré que l'expulsion de Rakovsky était un « acte de lâcheté politique sans précédent ». On n'osa pourtant pas reprendre l'affirmation que les documents Rakovsky étaient faux. La limite de rupture dans l'opinion était atteinte.

Selon Jean Longuet, c'est sous la pression personnelle du roi Carol que les hauts magistrats libéraux et conservateurs conclurent un « accord démocratique » aux termes duquel le gouvernement ne serait pas désavoué, le débat d'abord juridique étant devenu politique. La raison d'État exigeait la condamnation du leader socialiste, le rejet de sa plainte, l'approbation de la mesure gouvernementale illégale d'exception contre lui.

Les « documents » présentés à la Cour de cassation étaient les rapports des mouchards roumains dans toutes les villes européennes où Rakovsky avait habité. Tous assuraient à qui mieux mieux et sans doute le cœur sur la main que cet homme était un anarchiste dangereux. La conscience des juges en fut émue et Rakovsky vit sa radiation des listes électorales confirmée, et, du coup, son expulsion de son propre pays légitimée.

Résistance physique

Il n'était pas facile de briser Khristian Georgiévitich. Pour lui, tout était clair. A partir du moment où le gouverne-

ment roumain se permettait de violer ses propres lois et d'« attenter à l'honnêteté la plus élémentaire », la « résistance », le « refus de s'incliner » devant l'illégalité et l'arbitraire devenaient un devoir pour l'homme sur qui se concentraient les attaques. C'était son cas.

Francis Conte résume sa position en ces termes :

« Notre révolutionnaire n'avait qu'une idée en tête, qui explique les multiples tentatives qu'il fit entre le printemps 1908 et l'automne de l'année suivante pour pénétrer en Roumanie et pour provoquer un procès. Il voulait à tout prix transformer le banc des accusés en tribune politique et utiliser son temps de parole pour retourner contre les autorités les accusations qui étaient portées contre lui⁷. »

En octobre 1909, il réussit à revenir clandestinement en Roumanie, mais reconnu, dénoncé, il est arrêté dans la petite ville de Caineni et l'information est tenue secrète. Pourtant, s'il est un homme aux exploits solitaires, il n'est pas un homme seul. Ses camarades sont très vite informés, en Roumanie, à Paris. La presse étrangère est saisie. Jean Jaurès en personne tonne dans *L'Humanité* du 5 novembre 1909. Il titre : « Attentat des gouvernants roumains contre le citoyen Rakovsky. Un crime se prépare-t-il ? »

Il poursuit :

« Impossible ! Le bruit s'est répandu hier dans Paris que notre ami Rakovsky avait été arrêté à la frontière roumaine, qu'il était séquestré, qu'on n'avait plus de lui aucune nouvelle et que ses jours étaient en danger. Il rentrait simplement en Roumanie pour y demander la révision d'un procès inique. Il nous paraît vraiment impossible que le gouvernement commette un attentat aussi monstrueux et aussi absurde⁸. »

L'Humanité ajoute qu'il y avait mot d'ordre de grève générale de protestation à Braïla et Galatzi le même jour, 4 novembre. *Action* donne des détails le lendemain : Rakovsky vivait en Transylvanie, à Hermannstadt, et il est passé de l'autre côté de la frontière, à Caineni, le 21 octobre au matin. Il a été aussitôt arrêté. Les journaux qui parlent de l'affaire s'étonnent tous : pourquoi le gouvernement dissimule-t-il l'arrestation de Rakovsky ? Que prépare-t-il ? se demandent au moins cinq quotidiens parisiens dont l'un parle d'une « nouvelle affaire Ferrer », ce pédagogue anarchiste fusillé à Montjuich récemment malgré les protestations venues du monde entier. Le 11 novembre, il y a plus de 10 000 personnes au meeting socialiste pour la défense de Rakovsky.

Le gouvernement roumain hésite beaucoup. Il ne veut pas de procès. Il ne veut pas d'un Rakovsky libre. Il ne veut pas d'un Rakovsky en prison. Il ne peut pas prendre le risque de le tuer. Il se décide donc à l'expulser de nouveau. Mais ce n'est pas facile. Rakovsky, à défaut de parler devant un tribunal, peut se battre dans la rue contre plusieurs hommes, résister physiquement, refuser de marcher, obliger les « en bourgeois » à le porter pour se débattre comme un beau diable et crier qu'on lui impose une expulsion scandaleuse, amener les passants, se faire de nouveaux amis, faire parler de lui et de la décision d'expulsion. On le jette littéralement dans un train qui va en Hongrie. Il raconte :

« Les autorités hongroises refusèrent de m'accueillir et on me renvoya, comme un paquet, d'un territoire à l'autre, avec des tractations diplomatiques entre gouvernements roumain et austro-hongrois. Ce dernier m'accepta finalement sur son territoire. Mes camarades et moi escomptions toute une série de procès autour de mon affaire, qui nous auraient servi de moyen d'agitation dans les organisations ouvrières. Cette fois encore il (le gouvernement) préféra me laisser partir vivre librement à l'étranger plutôt que de me maintenir en prison et de m'intenter un procès⁹. »

Près du but

Le résultat est pourtant partiellement atteint. Il y a eu à la nouvelle de l'arrestation tenue secrète du leader socialiste beaucoup d'émotion dans les usines. On croit à une tentative de meurtre. L'émotion est à son comble après un communiqué gouvernemental qui semble dire que le gouvernement préfère un Rakovsky mort à un Rakovsky libre. Le héros raconte :

« Bien que mon arrestation ait été tenue secrète, la nouvelle en parut néanmoins dans la presse. Le gouvernement roumain la démentit catégoriquement, mais la classe ouvrière, qui savait par expérience qu'il était capable de toutes les illégalités, considéra sa tentative de taire mon arrestation et mon rejet sur le territoire hongrois comme l'indication de ses intentions criminelles à mon égard. Le 19 octobre 1909, les ouvriers de Bucarest organisèrent une manifestation qui se termina par un combat sanglant avec la police. Outre des dizaines de blessés, une trentaine d'ouvriers furent arrêtés et parmi eux des chefs des mouvements syndicaux et politiques qui, cette même nuit, furent massacrés dans les caves de la police à Bucarest. Ces actes révoltants provoquèrent des protestations non seulement dans tous les centres ouvriers,

grands et petits, et dans la presse bourgeoise démocrate de Roumanie, mais encore hors de Roumanie. La lutte entre les ouvriers et le gouvernement s'aggravait. Il y eut un attentat manqué contre Bratianu, à l'organisation duquel il semble bien que la police avait pris part. Ce fut le signal de nouvelles persécutions et de lois d'exception contre les droits de grève et d'association¹⁰. »

Citons à ce moment du récit le point de vue de l'autre bout de la chaîne : un jeune Roumain d'alors (Panaït Istrati) se souvient :

« Le 19 octobre au soir, le journal démocrate *Adeverul* (...) sortait en édition spéciale avec en tête la nouvelle que Rakovsky venait d'être arrêté au point de frontière Caineni et que peut-être au moment où on lirait ces lignes la police serait en train de le zigouiller ! Celui qui nourrissait des doutes sur les sentiments généreux de la classe ouvrière avait ce soir-là une belle occasion de se former une opinion. Malgré que ce fût jour de travail et sans le moindre appel de notre part, des vagues compactes d'ouvriers en salopettes se déversaient de tous les points de la capitale et remplissaient nos locaux, les dépendances et les cours. Mains sales, figures crasseuses, peuple d'usines et d'ateliers, ils oubliaient de dîner et leur famille et venaient en masses avec une seule parole sur les lèvres — Il faut se battre toute cette nuit dans les rues de Bucarest, on veut tuer Rakovsky. (...) »

« Le 19 octobre 1909 est une date historique dans le mouvement ouvrier prolétarien roumain : c'est la première sortie révolutionnaire consciente d'une classe ayant à peine quatre ans d'agitation méthodique, c'est le seul mouvement de masses spontané que je connaisse, non dicté par des chefs, mais surgi de milliers de cœurs, au même moment, à la lecture d'une dépêche, et pour courir se battre dans les rues, en apprenant qu'un homme, le premier militant de leur libération, était peut-être assassiné pour une cause qui était la leur. Ils ont sauté à son salut. Ils se sont battus seuls dans les rues, les chefs étant bloqués par la police et arrêtés immédiatement. »

« Ils n'ont pas rendu à Rakovsky l'entrée dans son pays mais ils ont donné à réfléchir au gouvernement et ont contribué beaucoup à la réintégration de l'exilé dans ses droits plus tard¹¹. »

En février 1911, Rakovsky réussit à entrer de nouveau en Roumanie avec, semble-t-il, un passeport français, et parvint jusqu'à Bucarest. Évoquant le sort des ouvriers arrêtés en 1908, Francis Conte rappelle que « le jeu était risqué et que Rakovsky était animé d'une flamme révolutionnaire et d'un courage physique indéniables¹² ». »

Jouant avec le feu, mais après avoir consulté ses amis politiques, Rakovsky se rendit à la police en l'assurant de son entière confiance. Il venait d'obtenir 300 voix (illégales) à des élections au suffrage restreint où les bourgeois n'en

avaient pas eu plus de 1 000. Il voulait revoir sa mère malade, dit-il aux autorités qui l'arrêtaient.

Le gouvernement conservateur expliqua qu'il avait été expulsé illégalement deux fois mais qu'il fallait qu'il le soit une troisième en bonne et due forme pour que lui soit rendue sa nationalité. Ni le gouvernement ni les pays voisins ne voulaient de ce colis piégé. La police le promena d'Ilanlik à Karaomer. Elle menaça de l'abattre sans autre forme de procès.

Il fut finalement embarqué sur l'*Imperatul Trajan* avec un passeport roumain et dirigé sur Constantinople, arrêté par les Jeunes-Turcs, libéré par l'intervention des socialistes turcs. Libre enfin de ses mouvements, il se rendit à Sofia.

Pendant ce temps le gouvernement conservateur de Petrache Carp se préparait pourtant à tourner. Une démarche de Jaurès auprès du gouvernement français avait déclenché un mécanisme de pressions internationales auxquelles il valait mieux céder.

En avril 1912, Rakovsky fut rétabli dans ses droits politiques et sa nationalité roumaine. « Triomphe de la justice », exultait *L'Huma* de Jaurès le 28 avril. C'était une immense victoire — qu'ignorent tant de livres d'« histoire ».

Trotsky devait commenter :

« Toute la vie du Parti ouvrier avait tourné pendant cinq ans autour de l'affaire Rakovsky. Il n'y avait pas de faux que les institutions libérales (ministres, préfets, municipalités), n'étaient pas prêtes à mettre en circulation dans leur tentative d'écraser cet homme en qui elles voyaient à juste titre un dangereux adversaire. D'autant plus grand fut, sur le moral des travailleurs, l'effet de la victoire qu'ils avaient remportée. »

C'est à ce moment là — la fin de la bataille — que se brise le lien entre Khristian Georgiévitch et Anna Kisselkova. Nous savons que la jeune femme ne s'est jamais habituée à la solitude et qu'elle regrette amèrement de ne pas avoir été capable de garder son homme auprès d'elle : c'est ce qu'elle écrit avec beaucoup de tristesse à la mère de Khristian Georgiévitch qu'elle aime beaucoup et qui la traite comme sa fille¹³.

Une activité importante

Pendant les années de la bataille sur sa citoyenneté, Khristian Georgiévitch a souvent résidé en France. De l'abri tem-

poraire chez Rappoport, il est passé à un appartement à lui, rue Mazarine, et il a comme d'habitude une activité considérable, de quoi remplir sans doute deux existences en plus de son combat pour le lointain champ de bataille de Bucarest.

Il rédige sur la question au centre de son activité trois livres destinés à faire connaître les enjeux du combat en Roumanie. Il compose d'abord *Le Règne de l'arbitraire et de la lâcheté*, dont il n'y a rien à dire sinon qu'il semble avoir été jusqu'à présent introuvable. Le deuxième a été écrit en français. Ce sont *Les Persécutions politiques en Roumanie* et surtout *La Roumanie des boyards. Une expulsion spectaculaire*. C'est une riposte cinglante aux clameurs gouvernementales pour la célébration des « quarante années de prospérité » du règne de Carol I^{er} : « quarante années de honte et de misère ». Ces textes sont destinés à alimenter la campagne internationale, ce dont il s'occupe personnellement.

Il continue à insister sur le caractère révolutionnaire du mouvement paysan, et son importance dans la stratégie des révolutionnaires, surtout en Europe orientale. C'est dans ce but et sous cette forme qu'il collabore à l'*Arbeiterzeitung* de Vienne, *Vorwärts* et *Die neue Zeit* de Berlin, *Avanti* de Rome, *El Socialista* de Madrid, *Nepszava* de Budapest, *Le Peuple* de Bruxelles, entre autres.

Il connaît désormais tout le monde en Europe. Aux Français, aux Allemands et aux Suisses sont venus s'ajouter d'autres, Friedrich Adler, le fils de Victor, en Autriche, Erwin Szabo en Hongrie, Giuseppe Modigliani et l'Italo-Ukrainienne Angelica Balabanova en Italie, les Belges Camille Huysmans et Émile Vandervelde. Il a gardé le contact avec la Roumanie. Le Russe Dmitri Fedorovitch Svertchkov, une bonne relation de Trotsky, l'a fréquenté à Paris à cette époque, à partir de 1909, et raconte dans ses Mémoires :

« De Paris, Rakovsky continuait à garder le contact le plus étroit avec le Parti socialiste roumain : il écrivait sans relâche pour les périodiques et les journaux et recevait toujours de Roumanie des mandats pour assister aux congrès et conférences des partis socialistes et des syndicats, qui réunissaient des représentants du monde entier¹⁴. »

Dans le Parti socialiste

Bien qu'il ne soit pas mentionné dans le gros travail de Claude Willard *Les Guesdistes*, qui s'achève sur 1905, il

est actif dans le Parti français. Son ami russe Svertchkov était avec lui à Saint-Étienne lors du congrès de 1909. Rakovsky l'a emmené dans un restaurant où une cinquantaine de militants étaient réunis autour de la « tête blanche » de Jules Guesde, organisant l'intervention de ses camarades dans les débats, répondant aux questions, actif et dynamique.

Rien de ce qui est humain n'est étranger à Khristian Georgiévitch. Il conserve curiosité d'esprit et désir de voyage. Ainsi propose-t-il à Svertchkov de s'isoler avec lui le temps qu'il écrive le deuxième volume de *La France contemporaine* : Il s'agirait pour les deux hommes de trouver un endroit tranquille, par exemple aux Indes, où ils ne seraient pas dérangés. Rakovsky écrirait son livre en français et Svertchkov le traduirait au fur et à mesure.

C'est à la conférence de la Fédération générale internationale des syndicats, au café du Globe, à Paris, en 1909, que Svertchkov fait allusion quand il écrit :

« J'ai toujours eu la possibilité de me convaincre personnellement de la finesse et de la flamme avec lesquelles Rakovsky défendait son point de vue révolutionnaire, et de voir aussi combien il était blessé par des adversaires politiques comme Jouhaux, qui représentait la France, Legien, qui représentait l'Allemagne, et Samuel Gompers, délégué de l'American Federation of Labor (AFL). Gompers en particulier se déchaîna littéralement contre lui à propos d'un discours prononcé par Rakovsky, et alla jusqu'à dire dans sa réponse que la Roumanie était un pays bien trop petit pour que qui que ce soit accorde une attention quelconque à ce que pouvait bien dire son représentant¹⁵. »

Ce flash est saisissant. Le tsar du syndicalisme d'affaires nord-américain, croyant dominer le militant révolutionnaire venu d'un pays minuscule, le traite comme l'ont traité les boyards roumains et comme Staline le traitera.

Sur la base du recueil de textes de Rakovsky publié en Roumanie en 1977, l'historien roumain Vassile Liveanu a tracé de lui un assez remarquable portrait politique à cette période. Diffuseur inlassable des idées marxistes dans les Balkans, il se distingue par son attachement au Parti, « le parti révolutionnaire, le seul parti révolutionnaire », qui combat pour le pouvoir politique. Il entrevoit à cette époque, comme Engels, la « dictature du prolétariat » comme s'exerçant, grâce au suffrage universel, dans le cadre de la république démocratique parlementaire.

Sa ligne est que la révolution sera mondiale, socialiste dans les pays avancés, bourgeoise-démocratique dans les autres. Il croit le socialisme impossible dans un seul pays et réalisable seulement par les luttes du peuple entier et il fut sans doute le premier Roumain à voir le moteur de cette transformation sociale dans le prolétariat lui-même, qui saura employer les moyens les plus divers selon les circonstances, bulletin de vote, grève, insurrection de masse violente, si c'est nécessaire et possible.

Tel quel, il nous apparaît bien comme nombre de ces marxistes qu'on appelait de la vieille « école » — beaucoup d'indépendants allemands par exemple — qui considérèrent en 1917 que Lénine avait permis au prolétariat de sortir de l'impasse où l'avait conduit l'opportunisme et reconnurent dans le bolchevisme un héritier légitime de Marx et d'Engels qui avaient fondé et formé leur pensée et leur action.

Russes et Bulgares

En août 1910, Rakovsky, quoique hors du pays, est encore délégué roumain au congrès de l'Internationale qui se tient cette fois à Copenhague. C'est en coulisses qu'il joue un rôle important. Trotsky, qui cherche la réunification du Parti social-démocrate russe, a en effet adressé à *Vorwärts* une lettre dans laquelle il s'en prend vivement à Lénine et à « la clique émigrée », et prend la défense des militants clandestins du pays étrangers à ces divisions qu'ils ne comprennent pas.

Plékhanov, très hostile à Trotsky, appuyé par Lénine, demande une sanction qu'exigent aussi la plupart des délégués russes. Mais une commission formée de Rakovsky, Lounatcharsky et Riazanov règle la question en exigeant des accusateurs qu'ils fassent connaître le texte incriminé — ce qu'ils n'ont pas fait — et en ramenant l'affaire à de plus justes proportions. Rakovsky évoque en plaisantant cet incident dans une lettre d'exil à Trotsky, le 25 mars 1928¹⁶.

Copenhague est aussi une étape vers un regroupement des « gauches » dans l'Internationale. Une conférence privée y réunit en effet, pour la deuxième fois, comme le dit Haupt, « les délégués de chaque pays considérés comme représentants du marxisme révolutionnaire¹⁷ ». Notons la présence de

Lénine, Rosa Luxemburg, Plékhanov, Riazanov, Pablo Iglesias, Jules Guesde, Rappoport et bien entendu Rakovsky¹⁸.

Après sa dernière expulsion de Roumanie *via* Constantinople et son arrivée à Sofia, Rakovsky consacre de nouveau du temps, sur mandat du BSI, aux activités des partis socialistes bulgares. Il a pris ses distances à leur égard, repoussé par le sectarisme de Blagoev et, comme son ami Trotsky, croit très fort aux vertus de la réunification. Le congrès de Copenhague a en effet décidé de consacrer des forces à la réunification des socialistes bulgares et désigné pour une mission en ce sens Trotsky et lui.

Les deux hommes se rendirent séparément à Sofia. Mais leurs conclusions furent identiques. Tous deux étaient aussi critiques des Larges (*Chiroki*) que des Étroits (*Tesnjaki*). Les premiers, qui recherchaient l'alliance de la bourgeoisie pour « moderniser » le pays, étaient évidemment à leurs yeux des opportunistes. Parlant des *Tesnjaki*, Trotsky les qualifia de « séminaristes » et ajouta qu'ils étaient les « frères spirituels » de Rosa Luxemburg, qu'il n'appréciait guère à l'époque¹⁹.

Les conclusions de Rakovsky ne sont pas moins sévères, bien qu'il retourne à Sofia en 1911, envoyé par le BSI pour chercher quelque voie d'accommodement et de réunification. Il parle de « couper les cheveux en quatre », d'« orientalisme », « égoïsme fractionnel » pour les Étroits. Mais les Larges ne valent pas plus cher à ses yeux. Ce sont des opportunistes manquant d'« honnêteté » et de « dignité »²⁰. Leurs conclusions paraissent dans *Die neue Zeit*.

Tous deux étaient d'accord pour déplorer l'absence de base ouvrière dans ce parti. Rakovsky fonda en juillet 1911 le quotidien *Napred* pour lutter pour la réunification en fonction de son mandat du BSI et pour pousser les partis à se réunifier sous la pression de leur base. Rakovsky tentait là une « nouvelle voie », qui échoua aussi. Dans un de ses derniers articles, il traita Janko Sakazov, chef des Larges, de « canaille opportuniste ».

Napred parut de juillet 1911 à janvier 1912. Il écrivait que « sa tâche principale était de lutter contre le nationalisme bulgare virulent qui préparait la guerre des Balkans²¹ ». Il y développait vigoureusement l'idée qu'il avait reprise à Sofia

en décembre 1907, qui avait été défendue par Liuben Karavelov et par Blagoev, d'une fédération démocratique des peuples balkaniques²².

Le chœur des sycophantes

Rakovsky avait été la cible des possédants roumains. Il devenait peu à peu et selon ses propres termes « la cible des attaques de tous les nationalistes bulgares ». Ayant des visées sur la Macédoine, ces derniers exécrèrent plus encore Rakovsky après la tournée triomphale qu'il avait effectuée dans ce pays où 8 000 personnes étaient venues l'entendre à Salonique le 4 novembre 1911.

On comprend que Georges Haupt écrive de Rakovsky qu'à cette époque « il était celui qui abattait les barrières²³ ». Son autorité était immense dans les Balkans et la confiance et l'amitié du dirigeant serbe Dimitrije Tucovic lui assuraient la vraie direction politique et morale des partis socialistes de la péninsule.

Bientôt, de tous côtés commence à monter un chœur de calomnies présentant Rakovsky comme un « agent allemand ». La guerre approche, la guerre des Balkans en dessine la préface. La personnalité de Rakovsky est si considérable qu'il apparaît aux classes dirigeantes comme un enjeu important de la lutte des classes de leur point de vue.

Déjà une première fois, au cours d'un meeting de rue à Bucarest en 1907, contre la répression à Galatzi, on avait tiré sur lui alors qu'il haranguait une manifestation de solidarité et il avait été sérieusement blessé et emporté par les policiers sans connaissance et couvert de sang.

Il n'en parle guère. C'est une des formes de son intrépidité ou de cette « insouciance » que Trotsky lui reprochait parfois. Car on sait que, de nos jours, l'assassinat se prépare par des mots. Les mots tuent ou tracent la voie aux tueurs, et c'est souvent l'unique signification de ce qu'on appelle les « excès de langage ».

Les calomnieurs commencent à grouiller et se répandre à partir des nationalistes bulgares, leurs troupes grossiront avec le temps, recevant le renfort du patron du *Figaro*, le parfumeur François Coty, mécène des fascistes, un des adversaires

les plus vils de Rakovsky, puis celui du procureur général des procès de Moscou, Andréi Vychinsky, et enfin, plus près de nous, de quelques historiens avides de faire du sensationnel et peu regardants quant à l'origine de leurs « informations ».

La guerre des Balkans

On sait que ce qu'on appelle « la guerre des Balkans » couvre en réalité plusieurs guerres successives. A la suite de la conclusion d'une série d'accords entre Serbie, Bulgarie, Grèce et Montenegro se constitue à l'été 1912 une coalition balkanique qui attaque en octobre l'Empire ottoman, lequel s'effondre en deux mois. Les négociations de paix se font sous la surveillance des Puissances et personne n'est content.

La guerre reprend en janvier 1913, chacun voulant remettre en cause le partage des terres européennes enlevées aux Turcs. Cette fois, Londres impose une Albanie indépendante, tandis que Serbie et Grèce se partagent la Macédoine. Les Bulgares, frustrés, les attaquent en juin et font finalement les frais d'une opération au-dessus de leurs forces.

La guerre des Balkans a été un conflit sanglant, marqué par des atrocités à l'égard des populations turques ou musulmanes, stigmatisées par Trotsky, correspondant de guerre de *Kievskaja Mysl*, dans des pages bouleversantes demeurées ou devenues largement méconnues.

Bien entendu, les Puissances, sous des airs de neutralité, ont joué en coulisses un rôle déterminant. Dès avant la guerre la Russie avait pris la Bosnie-Herzégovine et les Serbes le Montenegro. Dans un rapport au BSI, Khristian Georgiévitich souligne les responsabilités de l'Autriche-Hongrie qui veut, dès le début, sa part des dépouilles que l'histoire fait semblant d'apporter dans la panoplie des jouets inutiles.

Lénine, Trotsky, Rakovsky se sont retrouvés sur le même socle d'idées au moment de la révolution d'Octobre. Ils ont polémique les uns contre les autres avec beaucoup de vigueur et celui qui a été le plus visé par les critiques des deux autres est aussi le seul qui se refusait à « condamner les autres », Khristian Georgiévitich.

Aussi Rakovsky a-t-il dû subir les critiques des socialistes révolutionnaires de l'avant-guerre. Il faut bien admettre en toute honnêteté que les difficultés étaient réelles.

Contre la guerre

Il est vrai que les positions de principe des socialistes face au conflit ne sont pas claires et n'impliquent pas le choix sans discussion d'une politique concrète. Rakovsky met les pieds dans le plat à la veille de la guerre des Balkans en assurant que « même les guerres de libération sont des guerres de conquête », puis revient sur ses propos en admettant que certaines guerres peuvent être défensives. Cherchant à échapper à ce qui lui échappe, il en revient aux fondements théoriques et laisse choir ses vérités premières. Francis Conte a raison d'écrire qu'en définitive « dans l'esprit de Rakovsky dominaient l'appel à la révolution sociale, la haine de toute oppression, donc de toutes les guerres, et l'idée que la lutte des classes était le seul moyen pour faire éclater la vieille société²⁴ ».

Ce qui est fondamental pour définir sa position face à cette guerre, c'est ce qui figure sur le tract qu'il a fait distribuer aux jeunes partant au front — à l'ère stalinienne il sera attribué à Bujor et lui revient peut-être :

« On vous donne des fusils pour tuer des hommes. Reprenez-les, ils ont été payés par votre sueur. Ils ont souvent été pointés sur votre cœur. Chaque soldat doit comprendre qu'on le force à servir un pays déloyal : il lui faut comprendre qu'il doit défendre par son travail la classe à laquelle il appartient, qui est le monde de ceux dont on se gausse, de ceux qui n'ont aucun droit mais qui se retrouvent un jour contre les ennemis les plus impitoyables de la classe ouvrière — les nantis et les gouvernants. Pour cette guerre et pour celle-là seulement, nous devons faire tous les préparatifs nécessaires et apprendre tous les stratagèmes²⁵. »

On peut s'épargner bien du tracasserie en constatant que ce n'est pas là un langage chauvin ni belliciste, que c'est la langue même de l'internationalisme que parlait le parti dirigé par Rakovsky, et passer à l'ordre du jour.

CHAPITRE VI

Au milieu du gué

Peu d'hommes ont sans doute connu au début de ce siècle une vie d'une intensité comparable à celle de Khristian Georgiévitch Rakovsky. Nous n'avons fait pourtant jusqu'à maintenant que survoler son itinéraire, laissant seulement deviner l'homme et ses sentiments, analysant au plus près possible sa pensée politique.

Mais nous ne connaissons pas l'homme qu'il était pour les siens, ses amis, ses camarades de combat. Rakovsky avait quarante ans en 1913. C'était un homme fait, mondialement connu, une des figures de cette Internationale où il avait milité activement dans cinq partis, dont il connaissait tous les dirigeants et dont il avait manqué un seul congrès en tant que délégué depuis l'âge de vingt ans.

Personne sans doute n'aurait pu prévoir que l'attendaient, dans les années qui venaient, des rôles qu'il n'avait jamais joués — chef de guerre, chef de gouvernement en pleine guerre civile dans un pays nouveau pour lui, diplomate, puis militant de nouveau, dans les pires conditions, déporté, isolé, condamné, détenu, torturé jusqu'au jour, vingt-neuf ans plus tard, où il fut passé par les armes sur l'ordre d'anciens camarades de combat qui traquaient les gens comme lui.

Le militant ne vit pas que de politique

Si j'ai ménagé cette pause dans mon récit, c'est parce que 1912 est la date d'un événement très important dans la vie de Khristian Rakovsky : la naissance d'une amitié, son immense amitié avec Trotsky.

Je le fais en pleine conscience. Il s'est trouvé en effet des critiques, se réclamant la plupart du temps d'un courant ou d'un autre du mouvement dit « trotskyste », pour me reprocher d'avoir en quelque sorte commis des indiscretions dans mes ouvrages historiques sur Trotsky et Sedov. Ces gens assurent que les liens personnels d'un militant, d'un homme politique, d'un révolutionnaire, sont des éléments qui relèvent d'une catégorie qui n'intéresse et ne doit intéresser personne. Un révolutionnaire, selon eux, n'aurait ni sentiments, ni désirs, ni amour, ni haine, ni amitié dignes d'être mentionnés. Les individus et leurs rapports seraient à bannir, sauf dans le cadre des racontars d'appareil et des commissions de contrôle des comités centraux, les « polices » des partis de « masse » ou des groupuscules.

Cette conception réactionnaire, au sens le plus propre du terme, de l'histoire aboutirait à une histoire mutilée comme le pensait et l'indiqua Trotsky. Elle était curieusement aussi celle de l'appareil stalinien qui protégeait au nom du « respect » les bestialités du sadique Beria comme les fredaines d'un Kirov si l'on en croit son spécialiste Soudoplatov.

Dans le cas présent, elle serait totalement absurde. Pour nous aujourd'hui, quiconque a étudié la vie de ces deux hommes peut écrire ce que j'ai écrit pour Trotsky et son fils Sedov. Il n'y a pas de Trotsky sans Rakovsky, pas de Rakovsky sans Trotsky.

Sans nier le moins du monde la proximité de pensée entre les deux hommes aux biographies initiales si différentes, comment imaginer la possibilité d'une collaboration aussi étroite sans faire appel à leur amitié, c'est-à-dire au domaine affectif que nos censeurs veulent absolument considérer comme « privé » — avec un acharnement et une agressivité tels qu'on en vient à se demander ce qu'ils ont eux-mêmes à cacher sur ce terrain ?

Naissance de l'amitié

Trotsky et Rakovsky avaient entendu parler l'un de l'autre à l'*Iskra*. Ils s'étaient connus à Paris en 1903. Ils s'étaient rencontrés assez souvent depuis lors, dans les congrès de l'Internationale, parfois dans des circonstances analogues

comme des congrès nationaux ou des événements de parti, ainsi le congrès des socialistes serbes à Belgrade en décembre 1909-janvier 1910 ou le congrès des *Tesnjaki* bulgares à Sofia en juillet 1910, bref en mission ou en représentation.

En 1913, ils se rencontrent, en Roumanie cette fois, où Rakovsky est le dirigeant principal du Parti socialiste et Trotsky un journaliste correspondant de guerre. Ce dernier mentionne dans une dépêche du 8 juillet la date de leur première entrevue dans le cours de sa tournée, « après un intervalle de deux ans¹ ».

Ils étaient bons camarades, se disant même parfois amis, ayant parfois exactement la même réaction, les mêmes antipathies, les mêmes orientations instinctives. Leurs réflexions les rapprochaient plus encore. Chacun d'eux était attentif à ce que l'autre disait ou écrivait. Ils avaient suivi en gros le même chemin, s'étaient retrouvés du même côté, avaient tendu une main secourable à l'autre, comme Rakovsky à l'occasion de la fameuse lettre de Trotsky au *Vorwärts* lors du congrès de Copenhague.

S'étant d'abord rencontrés une première fois à Bucarest, ils ont séjourné ensemble plusieurs semaines à Mangalia, à Constantza, à Bucarest, bref là où Rakovsky résidait ou voyageait alors — on peut choisir le verbe. Trotsky, lui, était correspondant de guerre, venu faire son métier agréablement en interrogeant ce grand personnage de la politique des Balkans dont il était proche.

Ils parlent de tout : leur passé, commun et particulier, d'eux-mêmes et de la révolution, de la guerre et des massacres de musulmans, de ceux dont ils sont les disciples et dont ils commencent à se méfier, de leurs femmes et de leurs enfants, de Lénine, de Plékhanov, de Jules Guesde, de la Roumanie, des Balkans, de la guerre que Trotsky voit approcher. C'est là que Rakovsky confie à Trotsky ce que Plékhanov lui a dit en 1913, en tête à tête, à savoir que le socialisme ne pouvait pas être « antinational » et que l'idée de « défaitisme » avait été inventée par l'« intelligentsia juive »². Mais ils ne le diront pas tant que Plékhanov n'aura pas fait un geste public dans ce sens.

On parle parfois de l'« alchimie des sentiments ». Peut-être

dans ce cas précis faudrait-il disposer des enregistrements de leurs conversations, de leurs discussions, de leurs silences, de ce qu'ils ont vu ensemble sans rien dire et de tout ce que, trop absorbés par leur échange, ils n'ont pas vu, pour comprendre la genèse de leur amitié.

On peut seulement dire qu'ils sont devenus amis. Chacun d'eux, pour l'autre, était l'Ami. Ils se tutoyaient, ce qui était rarissime chez Trotsky. Leur différence d'âge — six ans — à cette époque de leur vie n'avait aucune portée.

Rakovsky à Mangalia

Le journaliste Trotsky a raconté pour les lecteurs de la *Kievskaja Mysl* son voyage à Mangalia, avec étape à Constantsa, et là le passage du train à la voiture à cheval. De Bucarest à Constantsa, 230 kilomètres, ils ont mis cinq heures. Il explique qu'il a fait le voyage, depuis le début, avec « son ami docteur » — c'est Rako — et qu'à Constantsa, ils étaient attendus à la gare par Kozlenko, un ancien du *Potemkine* devenu cocher chez la mère de Khristian Georgiévitch.

Ils arpentent la ville, vont respirer l'air marin, se font refouler (ils ne doivent pas passer devant le club des officiers), rencontrent un autre *Potemkine*, découvrent une statue du poète latin Ovide qui y fut « exilé » — déjà au temps des empereurs romains. On entend parler des langues bien différentes. Selon les recensements officiels, Constantsa a 25 000 habitants appartenant à 25 nationalités.

Ils traversent une colonie de *skoptsy* secte d'eunuques, où le visiteur trouve que tout est sinistre et insipide, qu'il n'y a pas de vie. Ces gens considèrent le sexe comme le Mal — ils sont comme ceux qui le censurent dans l'histoire des révolutions et des révolutionnaires. On les appelle aussi les « saints eunuques ». Ils attendent le Sauveur qui pratiquera la Castration universelle. Trotsky trouve leurs terres, leurs vergers bien entretenus, mais il est mal à l'aise car « il n'y a ni vie ni mères, ni enfants³ ». Khristian Georgiévitch lui explique :

« Des gens déplaisants. Je ne les aime pas. Ils ne sont pas seulement bornés, mais hargneux, jaloux, âpres au gain. Ils n'ont aucun sentiment de compassion et ne pardonnent jamais rien. (...) Quand on observe comment ils vivent, on se convainc, par opposition, que le sexe est un

principe social, la source de l'altruisme et de tous les aspects de la noblesse humaine⁴. »

Trotsky décrit la maison de Rakovsky à Mangalia :

« Nous sommes arrivés à Mangalia. Une vieille maison de province, avec des portes et des plafonds bas. La famille qui en est propriétaire est originaire de Kotel, au cœur des montagnes balkaniques. Le père et le grand-père étaient bergers et faisaient paître leurs troupeaux sur des terres inoccupées, allant toujours plus au nord, s'éloignant de la chaîne des Balkans. La colonisation de la Dobroudja du Sud a pris fin dans les années 1850. La vieille dame, la gardienne de la maison, de ses usages et de ses traditions, a 75 ans. Elle a passé plus de la moitié de sa vie sous le joug turc. Son mari, qui est mort il y a quelques années, était un *tchobardji*, c'est-à-dire un homme riche qui représentait le village dans les relations avec les autorités turques. Cette famille est très connue dans le monde bulgare, une famille historique. Sava Rakovsky, un personnage fameux dans la renaissance nationale bulgare, "le rêveur fou", comme l'appelait Vazov, qui fut emprisonné avec son père à Constantinople et plusieurs fois condamné à mort, ce patriarche de la Révolution bulgare, qui est mort à Bucarest en 1867, c'était l'oncle de la vieille dame. Il y a dans cette maison des archives uniques en leur genre de l'histoire de la lutte de la Bulgarie pour son indépendance.

« Des bibliothèques, des peintures à l'huile naïves, des poêles déli-bérément compliqués, d'innombrables tapis de laine faits à la maison, des rideaux partout où il est possible d'en poser et, à la fenêtre, l'odeur de la mer qui n'est qu'à une cinquantaine de mètres⁵. »

La ville est un port de moins de 1 200 habitants⁶, frappée de plein fouet par la partition. Elle propose au passant, dans la rue qui longe le port, une véritable exposition ethnographique. Rakovsky promène son hôte et lui parle. Inlassablement. Trotsky s'instruit, admiratif.

C'est probablement peu après leur séparation que Rakovsky « refait sa vie ». Sa troisième compagne, Aleksandrina Alexandrescu, est professeur de mathématiques et militante socialiste, collaboratrice de la presse du Parti, sous le pseudonyme « Iliana Pralia ». Elle est divorcée de Filip Codreanu, réfugié bessarabien, populiste, dont elle a eu deux enfants, Radu et Elena. Ils se marient en 1913 et Khristian Georgié-vitch adopte les deux enfants. Contrairement à ce qui est écrit parfois, ils n'ont pas eu d'enfant ensemble.

Portrait de l'Ami

Dans *Ma vie*, après avoir indiqué que le mois qu'il passa en Roumanie consolida à tout jamais son amitié avec Rakov-

sky, Trotsky donne une description de ce qu'était la vie quotidienne de son ami dans ce secteur limité de son existence, disons, sans rire, le calme qui précédait la tempête :

« Le Parti grandissait. Rakovsky était le directeur de son journal quotidien et lui fournissait des fonds. Au bord de la mer Noire, non loin de Mangalia, Rakovsky possédait par héritage une petite propriété dont le revenu servait à soutenir le Parti socialiste roumain et un bon nombre de groupes et personnalités révolutionnaires dans d'autres pays. Rakovsky passait trois jours par semaine à Bucarest, écrivant des articles, dirigeant les séances du comité central, parlant dans des meetings, conduisant des manifestations. Ensuite il prenait le train pour regagner le rivage de la mer Noire, rapportant chez lui de la ficelle, des clous, divers objets indispensables. Il allait aux champs, vérifiant le travail d'un nouveau tracteur, courant derrière la machine dans le sillon, en redingote de citadin. Le surlendemain, Rakovsky rentrait en ville au plus vite pour ne pas manquer un meeting ou une séance. Je l'accompagnais dans ses voyages et admirais cette énergie bouillonnante, infatigable, cette constante fraîcheur d'esprit et tant de caressantes attentions à l'égard des petites gens. Dans la rue de Mangalia, Rakovsky, en un quart d'heure, passait de la langue roumaine au turc, du turc au bulgare, puis à l'allemand et au français, s'adressant à des colons et représentants de commerce ; il en venait au russe avec des *skoptsy* qui habitaient aux environs en grand nombre. Ses propos étaient d'un propriétaire, d'un docteur, d'un Bulgare, d'un sujet roumain, et, plus souvent encore, d'un socialiste. C'est ainsi qu'il passa devant mes yeux, miracle vivant, dans les rues de cette petite ville à l'écart, insouciant, paresseuse, du bord de la mer. Mais, la nuit venue, il roulait dans le train, à toute vitesse, vers le champ de bataille. Et il se sentait aussi bien, il avait la même assurance à Bucarest qu'à Sofia, à Paris, à Petersbourg ou à Kharkov⁷. »

Il y a de l'admiration, chez Trotsky, pour son ami, « vivant miracle ». A la même époque, il écrit de lui, de son accomplissement en tant que militant, le plus beau compliment que puisse formuler ce révolutionnaire tout entier tendu de passion et conscient du prix nécessaire pour que l'individu qu'il est puisse s'élever à une vision et une mesure aussi hautes : « De son village perdu de Bulgarie, il s'était élevé par sa passion révolutionnaire jusqu'à une vision et une influence à la mesure de notre monde⁸. »

Les descriptions qu'il donne de lui insistent sur l'unité contradictoire — ou plutôt dialectique — de sa personnalité, de la combinaison entre l'homme et le combattant :

« Rakovsky vous conquiert par son attitude ouverte et compréhensive à l'égard des gens, par son intelligence aimable et par la noblesse

de sa nature. Pour ce combattant infatigable chez qui l'audace politique s'allie au courage personnel, l'intrigue est un monde totalement étranger. (...) Rakovsky était un homme d'une nature morale raffinée, que l'on distinguait dans toutes ses pensées, dans toutes ses actions. Le doux, l'aimable Rakovsky, qui était intrinsèquement délicat, était l'un des révolutionnaires les plus inflexibles que l'histoire politique ait enfantés⁹. »

Trotsky ne s'attarde généralement pas dans ses travaux sur les portraits psychologiques des hommes et femmes dont il parle : quelques traits lui suffisent. Il revient cent et mille fois sur son ami à toutes les étapes de sa vie. Son trait de caractère le plus évident est, dit-il, son sens de l'humour. Mais il ne se laisse jamais aller jusqu'à l'ironie caustique, par crainte de blesser. Il aime qu'on ait avec lui un comportement à la fois tendre et sentimental et un mode de pensée et d'expression ironique permettant la retenue. Trotsky fait à son sujet cette constatation émouvante avec une pointe de regret de n'en être pas pareillement capable : « Tout en s'efforçant de refaire le monde et les hommes, il savait à chaque instant les prendre comme ils étaient¹⁰. »

La plupart du temps cependant, il va, dans l'avenir, exalter les grandes qualités de son ami, un de « nos héros », à l'égal de Karl Liebknecht, un « de ceux qui ont sauvé la dignité et l'honneur du socialisme et l'assurance morale de son développement » : c'est « par des hommes comme lui que l'âme du socialisme est vivante et son idéal intact », écrit-il en 1917.

Plaçons en contrepoint de ce portrait celui que trace de lui, non moins fidèle sans aucun doute, son vieux copain roumain, le vagabond Panaït Istrati :

« Khristian est un sentimental. Il est bon. Il est humain. Il comprend la gaillardise. A la tribune comme dans le privé, son cœur sait s'enflammer ; sa voix vibre ; ses yeux — je les ai vus s'humecter de tendresse. Son rire est sonore, ouvert, il ne vient pas du cerveau. Sa colère est belle, violente, elle sort de sa poitrine. Puis Khristian sait boire ; il fume ; il sait aimer. Enfin, depuis qu'il s'est débarrassé de cette barbe méchante et de la moustache, on peut voir d'un coup d'œil combien sa bouche est faite pour mordre dans tous les plaisirs de la vie¹¹. »

La Révolution et l'émancipation des peuples

Les deux hommes sont d'autant plus proches l'un de l'autre qu'ils ont tous les deux l'œil fixé vers la Russie et sa

révolution à naître. Tout au long de l'année 1912, Rakovsky est revenu sur le mot d'ordre de la Fédération des républiques démocratiques des Balkans et du Danube et sur la nécessité de la révolution contre le tsarisme pour libérer la Bessarabie opprimée. Le 20 mai 1912, il écrit dans *Romania muncitoare* :

« Nous socialistes, nous sommes optimistes parce que nous croyons que les peuples triompheront. Nous voyons que même nos ennemis doivent compter sur la victoire de la social-démocratie internationale. (...) Nous attendons la libération de la Bessarabie de la victoire de la Révolution russe. Nous protestons contre le crime du gouvernement tsariste contre les ouvriers russes de la Léna. Nous protestons contre le crime du tsarisme qui vient d'exiler les 54 députés socialistes de la Deuxième Douma impériale. Le prolétariat russe doit servir d'exemple à tous. Quand la bourgeoisie en Autriche a refusé d'accorder le droit de vote au prolétariat, celui-ci a répondu : "Alors nous allons parler russe." Le prolétariat roumain doit lui aussi apprendre à parler russe. Il doit apprendre à organiser des grèves pour la protection de ses intérêts. Le prolétariat russe fait partie du prolétariat international et du socialisme international, nous devons en conséquence crier de la même voix avec les millions de travailleurs de tous les pays : "Vive le socialisme international !" »

La guerre qui vient

Trotsky, lui, a compris que la révolution naîtra dans les Balkans de la guerre et que l'humanité ne fera pas l'économie de cette dernière : « La guerre est là qui nous démontre que nous ne sommes même pas encore sortis en rampant de la période barbare de notre histoire¹². »

A partir de 1910, il la considère comme une menace concrète et redoute à tout moment l'explosion dans les Balkans, cette « boîte de Pandore ».

Bientôt Rakovsky, en partie sous son influence, doit se rendre à l'évidence. La guerre, qu'il croyait impossible, la guerre, qu'il n'imaginait pas, sauf de façon théorique, la guerre vient. Elle est là, toute proche. C'est en 1912 d'ailleurs qu'il décide de soutenir financièrement le journal que son vieil ami Charles Rappoport a décidé de lancer à Paris et qui s'appelle significativement *Contre la guerre*.

Sans doute a-t-il pensé pendant des années et sans trop y croire ce que le vieil Engels écrivait à ce sujet au début des

années 1890, après avoir affirmé qu'un développement pacifique du monde allait assurer la victoire sans coup férir du socialisme en Allemagne et, du coup, dans le monde :

« Ce qui vient d'être dit ne vaut que sous la réserve que l'Allemagne puisse poursuivre en paix son développement économique et politique. La guerre changerait tout. Et la guerre peut éclater du jour au lendemain. Chacun sait ce qu'une guerre signifie à notre époque. C'est : France et Russie d'un côté, Allemagne, Autriche, Italie peut-être de l'autre.

« Si la guerre éclate malgré tout, une seule chose est certaine : cette guerre où quinze à vingt millions d'hommes armés s'entrégorgeraient dans l'Europe entière comme jamais auparavant — cette guerre doit ou bien provoquer à l'instant même la victoire du socialisme ou bien bouleverser à tel point l'ancien ordre des choses que l'ancienne société capitaliste paraîtra alors plus absurde que jamais. Dans ce cas, la révolution socialiste serait peut-être retardée de dix à quinze ans, mais seulement pour triompher d'une victoire d'autant plus rapide et plus radicale¹³. »

La guerre des Balkans fit apparaître la possibilité et la sinistre réalité de la guerre. Elle n'a pas aidé les socialistes du monde à sortir du schéma simpliste que leur exposait de façon bien optimiste et même quelque peu naïve l'honorable lieutenant de Marx.

Le BSI ne s'était engagé que très tard dans la lutte contre la guerre des Balkans. La conférence balkanique prévue en 1911 par celle de 1910 ne s'était pas tenue, du fait du sabotage des *Tesnjaki* bulgares. Le 2 octobre 1912, le secrétaire du BSI, le Belge Huysmans, écrivait à Victor Adler :

« Pendant longtemps, nous avons essayé de faire venir tous les participants à une conférence balkanique, mais nos efforts se sont heurtés à la résistance des Étroits bulgares. Las de la lutte, nous avons demandé à Rakovsky de réunir la conférence au nom du bureau de sorte que tous les partis soient moralement obligés de prendre part. Malheureusement, il me semble que les événements vont plus vite que nos bonnes intentions¹⁴. »

Non seulement en effet le mandat, envoyé à Bucarest, n'atteignit pas Rakovsky qui se trouvait à Constantinople, mais, quand il l'atteignit, la situation avait changé au point qu'un mois auparavant il avait écrit : « En ce moment les activités du socialisme en Serbie, en Turquie, en Bulgarie et en Grèce sont complètement paralysées. Les organisations sont épuisées. Toute la population d'âge militaire est aux frontières¹⁵. »

Durant les premiers mois de la guerre des Balkans, le Parti socialiste roumain mena une politique résolument pacifiste, hostile aux initiatives de tous les gouvernements belligérants, mettant un accent particulier sur le refus de conquêtes roumaines aux dépens des Bulgares.

Il affirmait pourtant en même temps et sans voir la contradiction, que, s'il s'agissait de défendre le territoire roumain, « les socialistes seraient les premiers à soutenir la guerre » ; ainsi s'engageait-il sans plus de manières dans la distinction qu'opéraient de leur côté ses amis français et allemands : contre la guerre d'agression, pour la guerre défensive.

Position authentique, dont il était convaincu qu'elle était juste sans s'être sérieusement préoccupé du problème de l'information, de la censure et de tout ce qu'un gouvernement en guerre peut faire avec une presse aux ordres. Elle pouvait évidemment l'entraîner très loin d'une position centrale au cœur de son Internationale voire le renvoyer sur les marges.

En juillet 1913, un manifeste de la direction du Parti social-démocrate de Roumanie, rédigé de la main de Rakovsky, s'adressait aux travailleurs roumains sous le titre « A bas la guerre ! Vive la Paix ! » :

« Citoyens !

« La folie belliqueuse a atteint nos classes dirigeantes. L'ordre de mobilisation est signé et lorsque ces lignes seront portées à la connaissance du public, notre armée sera concentrée à la frontière bulgare et les contingents de milice, arrachés à leur besogne féconde, seront eux aussi entraînés vers la guerre meurtrière.

« Quand nous pensons au malheur que notre oligarchie inconsciente, aveugle, sans scrupules, va déchaîner demain sur le peuple et le pays, nous sommes saisis d'horreur et nous ne trouvons pas de mots assez forts pour stigmatiser ce crime qui fera périr des milliers d'hommes et fera reculer de dizaines d'années la civilisation et le progrès.

« (...) Pour nous il n'existe qu'une guerre justifiée, c'est celle qui consiste à défendre notre intégrité territoriale. Mais une guerre de conquête, une guerre pour des intérêts étrangers au peuple et à notre existence comme nation, est un crime, une infamie contre laquelle le Parti social-démocrate et le prolétariat des villes et des campagnes protestent de toutes leurs forces en stigmatisant l'oligarchie inconsciente et odieuse qui veut la déchaîner.

« A bas la guerre infâme et criminelle ! Nous voulons la paix. Nous voulons un pays libre et démocratique, qui saurait maintenir assez haut sa dignité, son intégrité et poursuivre sa marche vers le progrès. Vive la paix ¹⁶ ! »

Dans le même temps pourtant, il se prononçait contre

toutes les guerres étrangères et saluait comme seule légitime la guerre de classes, la guerre civile. Il le faisait notamment dans un retentissant appel aux conscrits diffusé en octobre 1913 :

« On vous donne des fusils pour tuer d'autres hommes. Reprenez-les. Ils ont été payés par votre sueur, ils ont été souvent pointés sur votre cœur. Chaque soldat doit comprendre (...) qu'il doit défendre la classe à laquelle il appartient, qui est le monde de ceux dont on se joue, de ceux qui n'ont aucun droit, mais qui tous se retourneront un jour contre les ennemis les plus impitoyables de la classe ouvrière — les nantis et les gouvernants. C'est pour cette guerre et seulement pour cette guerre qu'il nous faut faire tous les préparatifs nécessaires, apprendre tous les stratagèmes¹⁷. »

Le meurtre de Jaurès

La tragédie est annoncée par un coup de feu : Jean Jaurès est abattu le 18 juillet 1914. Rakovsky, bouleversé, va écrire plusieurs articles où se traduit l'affection qu'il portait à son vieux camarade, ami et adversaire :

« Jamais l'humanité n'a eu autant besoin de l'intelligence et du chaleureux amour de la paix de Jaurès, aujourd'hui que l'enfer vient de s'ouvrir pour engloutir dans ses ténèbres le fruit du progrès humain. Le Léviathan des forces obscures, symbole biblique du militarisme destructeur, dont Jaurès parlait au cours d'un congrès socialiste français, ne pouvait être victorieusement affronté par personne mieux que par Jaurès dont le génie oratoire, l'idéalisme, le caractère posé et la force de travail immense lui avaient valu un énorme prestige et une autorité morale tels que peu d'hommes en ont joui sur la terre. C'est précisément pour cela qu'il a été la première victime de la guerre. Pour la destruction de l'humanité, pour le triomphe des intérêts bestiaux, pour la victoire de l'impérialisme, il fallait que disparaisse le plus redoutable et le plus tenace adversaire de la guerre. »

Rakovsky conclut en invoquant de manière puissante autant que sensible le Jaurès du congrès de Bâle et son fameux discours :

« Quelle inspiration géniale pour caractériser l'activité socialiste quand il a invoqué dans le son des cloches de Bâle les mots de Schiller : "*Vivos voco, mortuos plango, fulgero frango.*" Pleurons les morts, appelons les vivants à la vie pour détruire le foudre de la guerre, de l'exploitation et de la servitude¹⁸. »

LA GRANDE GUERRE

Rakovsky a raconté à la conférence de Zimmerwald que le ministre roumain des Affaires étrangères lui accorda une par-

ticulière attention en août 1914 et lui fit savoir, dès que la dépêche fut tombée dans les chancelleries, que les députés socialistes allemands au Reichstag avaient voté les crédits de guerre¹⁹. Il raconta aussi que les camarades roumains, comme tous les autres dans le monde, crurent à une intoxication de l'état-major allemand.

En fait, il fut ébranlé de la tête aux pieds non seulement par le début de la guerre, mais par la position des principaux partis socialistes. Il allait écrire bientôt ce qui l'avait frappé en 1914 : pour la première fois, les socialistes n'avaient pas mis en cause directement et avant tout leur propre gouvernement, dans leur propre pays, mais avaient rejeté les responsabilités sur le gouvernement des autres.

Il faut le relever. La majorité des socialistes européens ont été surtout frappés par la « trahison » des socialistes allemands. Les uns en prennent prétexte pour justifier leur propre ralliement à l'Union sacrée, les autres, sans concessions sur ce terrain, dénoncent les assassins de l'Internationale. Georges Haupt illustre cela fort bien par deux déclarations venues de bords opposés.

Blagoev, Étroit bulgare, internationaliste déterminé, écrit :

« Jusqu'à la guerre, la social-démocratie allemande jouait le rôle politique de l'Internationale. Elle était le mentor et l'éducateur du prolétariat international. Ses opinions, ses conceptions du socialisme, ses résolutions de congrès et sa conscience de classe inébranlable étaient la base permanente ou le guide pour les congrès internes et internationaux des social-démocrates internationaux²⁰. »

De son côté, Plékhanov, qui se rallie à la défense nationale, écrit en 1915 :

« Vous savez que la social-démocratie allemande marchait à l'avant-garde de l'armée internationale du prolétariat. Les social-démocrates des autres pays étaient fiers de leurs succès. Nous mettions en elle nos plus grands espoirs. Nous la considérions comme la force la plus révolutionnaire de notre époque et nous étions fermement convaincus que sa seule existence était la plus solide garantie de la solidité de la paix internationale²¹. »

La neutralité initiale

En s'engageant au combat dans les conditions nouvelles, Rakovsky s'en tint longtemps aux positions qu'il définit dans

son article « La tactique social-démocrate et la guerre », paru dans *Romania muncitoare* du 14 août 1914 la guerre déclarée et la Roumanie neutre. Ce sont des positions pas trop éloignées qu'il défendit dans les premiers mois de la guerre dans *Golos*, que publiait Martov à Paris.

Il assure que les Serbes, les Belges et les Français sont dans la situation d'agressés, cite la déclaration de Haase sur le refus de conquêtes territoriales de la part des social-démocrates allemands. Sa position n'est pas très claire, sauf sur un point : à moins d'une agression caractérisée, la Roumanie doit rester en dehors du conflit armé mondial.

Là-dessus, Rakovsky sait qu'il doit tenir bon. Pour le reste, il n'est pas tout à fait sûr que ses premières déclarations politiques aient été politiquement correctes. Il le répète dans son débat avec les guesdistes, mais la lecture de *Golos* et de *Naché Slovo* aussi, auquel il collabore bien vite, ses discussions personnelles avec Trotsky, autant que la virulence des critiques de Lénine, vont l'amener à prendre un tournant en exprimant des positions plus radicales sur la guerre. Très vite il débaptise *Romania muncitoare* qui s'appelle désormais *Jos Rasbouil* (*A bas la guerre!*).

Débat avec les guesdistes

Pour leur part, dès 1914, ses amis guesdistes ont pris place dans l'Union sacrée. Rakovsky évoquera avec tristesse un poème populaire que Jules Guesde aimait à chanter, guerre aux tyrans et hommage à la guerre qui les abattra :

« Coule, sang de soldat,
Soldat du roi ou de la reine,
Coule en ruisseau, coule en fontaine²². »

Le sang coule en effet et l'eau a coulé sous les ponts depuis. Jules Guesde « défend » la République bourgeoise et son ami le tsar.

Rakovsky avait pris ses distances à l'égard de la position social-patriotique des guesdistes. Ceux-ci estimèrent qu'il était possible de le regagner, dans la mesure où on le savait sensible aux manifestations chauvines chez les ouvriers allemands et où il refusait de condamner comme « traîtres » ceux des socialistes qui s'étaient ralliés à la défense de la patrie.

L'initiative vint de Jules Guesde, nouveau ministre. Une lettre fut adressée à Rakovsky par son chef de cabinet, Charles Dumas. C'était une critique de la position de Rakovsky, niant que sa politique fût, comme il l'assurait, une « neutralité stricte et loyale (...) basée sur des principes socialistes » et la qualifiant d'attitude « germanophile ».

La réponse de Rakovsky mérite qu'on s'y attarde. Il reconnaissait que les responsabilités de la guerre n'étaient pas également réparties et que, comme il le disait avec tact, « le devoir qui incombait et qui incombe actuellement aux socialistes d'Allemagne est plus grave que celui qui incombait aux socialistes de France ». Mais il rappelait aussi que les socialistes des Balkans avaient au cours de la guerre dans la péninsule maintenu une vigoureuse opposition. Il ajoutait que, dans « la ménagerie balkanique » au moins, « le principe des nationalités ne sert qu'à masquer une politique de conquête territoriale ».

Rakovsky n'avait pas condamné le vote des crédits de guerre par les fractions social-démocrates des belligérants. Il admettait aussi que la position traditionnelle des socialistes était d'« être contre la guerre mais aussi contre le sabotage de la défense nationale ». Mais il ajoutait aussitôt que ce n'était pas non plus le ministérialisme — l'entrée au gouvernement, comme l'avait effectivement fait Jules Guesde — ni l'acceptation de la « trêve des classes » ou de la « paix civile »²³.

Pour bien se faire comprendre, il employait une comparaison avec le domaine électoral et expliquait :

« Aujourd'hui, comme à un ballottage, quand le candidat socialiste ayant obtenu moins de voix s'efface devant le candidat de la fraction bourgeoise la plus avancée, le Parti socialiste français s'est effacé devant l'impérialisme français aux prises avec l'impérialisme allemand. Voilà le fait incontestable²⁴. »

Et de reconnaître que les guesdistes ne manquaient pourtant pas d'arguments car la position de la II^e Internationale était loin d'être claire : les nouveaux ministérialistes pouvaient en effet invoquer à bon droit l'autorité d'une résolution de Kautsky prévoyant l'éventuelle entrée de socialistes au gouvernement, dans des « circonstances exceptionnelles », dont son auteur lui-même avait considéré qu'elle pouvait être le résultat de la nécessité de faire face à une guerre d'agression.

Il contre-attaquait avec vigueur, rappelant que, précisément, Guesde avait voté contre cet amendement de Kautsky, exprimant ainsi « la volonté socialiste révolutionnaire ». Il assurait que, « par son prestige personnel et par l'éloquence de sa parole ardente, Jaurès avait désarmé l'Internationale sans la convaincre ». En même temps il citait longuement Jaurès lui-même condamnant le « ministérialisme nationaliste » de cette résolution, se demandant si « la liberté politique, la liberté individuelle, la possibilité d'organiser le prolétariat n'étaient pas pour un prolétaire d'un intérêt tout aussi essentiel que la patrie ».

Rakovsky dénonçait donc finalement ce qu'il appelait, dans l'attitude guesdiste, « une abdication de classe ». Il estimait pour sa part que ce que commandait la situation, ce n'était pas la passivité, mais un redoublement d'activité socialiste impliquant le refus de s'allier à la bourgeoisie et d'aliéner ainsi ce qui lui restait de liberté de pensée.

Polémique quand il estimait qu'il fallait l'être, Rakovsky exécutait au passage les bavardages de Charles Dumas sur la « francophilie » dont il démontrait, écrit Alfred Rosmer, qu'« elle avait justement ramené à la surface tout ce qu'il y a de plus corrompu et de plus réactionnaire en Roumanie » :

« La francophilie est également exploitée en Roumanie, par les renégats du socialisme, lesquels, chassés par la grande porte du socialisme international, cherchent à revenir par l'escalier de service, à se créer des attaches avec le Parti socialiste français pour l'exploiter encore, dans leurs seuls intérêts d'arrivistes. Ce sont eux, je suppose, qui sont venus chez nous, à Paris, pour vous parler de la "germanophilie" des socialistes roumains²⁵. »

La brochure de Rakovsky en France

Le texte de Rakovsky lui vaut bien des adhésions. En France, le débat entre socialistes et syndicalistes sur la question de la guerre reçoit une impulsion décisive avec les publications des amis de la *Vie ouvrière*.

Alfred Rosmer a raconté comment l'idée leur est venue de rééditer en France la correspondance Dumas-Rakovsky parue en français à Bucarest, sous forme d'une forte brochure, versant un document capital dans la discussion, inscrivant sous les yeux des travailleurs français un débat sur la question de

l'Union sacrée sous l'angle de l'Internationale et non d'un seul parti, démolissant aussi les principaux arguments de Jules Guesde et permettant ainsi de regagner parmi les partisans de sa tendance une partie du terrain perdu.

C'est en outre ce « noyau de la VO » qui va devenir le centre internationaliste en France, en partie grâce à sa publication de cet échange de lettres et d'arguments entre Dumas et Rakovsky.

Marcel Martinet écrit à Monatte, l'animateur du « noyau » : « Le Racovski peut faire aussi de la belle besogne, à sa façon, ne convenant guère qu'aux socialistes militants, mais leur convenant bien²⁶. » Un vieux militant enseignant en Bretagne, Émile Masson, dit Brenn, écrit à Monatte qu'il a lu et relu Raco et sa joie d'« avoir trouvé un homme²⁷ ».

Lénine et Trotsky sur Rakovsky

Pour Trotsky, la prise de position de Rakovsky dans sa réponse aux guesdistes, « courtoise dans le ton, mais très ferme dans sa substance », constituait un élément nouveau de grande importance. Il appréciait particulièrement que Rakovsky ait constaté qu'il n'y avait aucune différence de principe entre la politique du Parti français et celle du Parti allemand, tous deux, pour des raisons identiques, s'étant ralliés à la guerre menée par leur propre bourgeoisie nationale. Avec cette lettre, Rakovsky venait de faire un pas vers la position de Trotsky de « paix sans indemnité ni annexion, sans vainqueurs ni vaincus ».

Lénine, lui, ironisait : à quoi bon analyser les pensées, les motifs, les prétextes de ceux qui ont failli en 1914 au moment où il s'agit de rompre avec eux de façon décisive en s'engageant dans l'action pour contribuer à la « transformation de la guerre impérialiste en guerre civile » ? Pour lui, Rakovsky comme Trotsky n'étaient que « de funestes kautskystes » favorables à « l'unité avec les opportunistes », ayant abandonné « le marxisme révolutionnaire au profit de l'éclectisme ».

Que Rakovsky ait écrit que la dérive chauvine était en réalité le résultat de « l'empoisonnement de la conscience socia-

liste par le révisionnisme et l'opportunisme socialistes²⁸ » ne suffisait pas aux yeux de Lénine à effacer le fait capital qu'il était « en faveur de la défense de la patrie » — une petite exagération tout de même, grave dans le contexte. Au moment où Rakovsky, contre les tenants de la « guerre de libération », venait de démontrer le caractère impérialiste de la guerre menée par les Russes, ce qui lui valait injures et calomnies redoublées, Lénine conseillait à Radek de « s'éloigner de ces gens-là »²⁹.

L'organisateur de la lutte contre la guerre

C'était l'influence de Rakovsky qui avait empêché le PS serbe de voter les crédits de guerre. Quelques mois plus tard, sa lettre joua un rôle décisif dans la réorganisation des partisans de la lutte contre la guerre en France. Surtout, son parti s'engageait dans des actions de masse contre l'éventuelle entrée en guerre de la Roumanie et lui-même prit des initiatives pour le regroupement international des adversaires de l'Union sacrée dans la guerre.

Dès la fin de février 1915 il est à Rome où il prend contact avec le PSI avant de se rendre en Suisse pour le PSS. En juillet 1915, il est l'organisateur et le principal orateur d'une manifestation pour la paix à Bucarest. Dans les mois qui suivent, manifestations et meetings se succèdent, de plus en plus durement réprimés. En juillet 1916, la police roumaine tire sur une manifestation des ouvriers de Galatzi contre l'entrée en guerre : huit morts. Rakovsky est arrêté et l'enquête s'oriente vers le chef d'accusation de « rébellion ». Mais le gouvernement comprend que c'est là une pente dangereuse. Il libère Rakovsky et la plupart des dirigeants socialistes arrêtés dans la même période, désamorçant du même coup une grève générale de protestation en préparation dont il avait tout à craindre.

C'est Rakovsky en personne et non pas un échange de lettres qui fait entrer la discussion sur l'Union sacrée dans le domaine public. Son voyage en Italie, ses contacts avec le Parti italien, « neutre », sa pression sur lui, ses deux interviews dans *Avanti!*, fin février et début mars, sa retentissante lettre à *Avanti!* après le retournement du PSI, ses

contacts avec le PS suisse en sont les premiers pas. Il semble mandaté par les Italiens pour une conférence des socialistes des pays neutres. Le retournement brutal du PSI, son soutien à la guerre le placent au centre de l'attention. Il devient la conscience internationaliste du socialisme dans la guerre.

La route de la conférence internationale passe par son voyage à Rome en février 1915, son discours de Milan en avril, puis à Paris en mai une rencontre avec Trotsky, avec qui il met au point les grandes lignes de la conférence, le retour par la Suisse enfin et la visite à Lénine, singulièrement apaisé dans ses griefs contre lui.

Son point de vue est clair. Il croit que les travailleurs peuvent mettre un terme au conflit et assure à ses interlocuteurs que la guerre des Balkans a pris fin quand « les socialistes ont fait la grève des tranchées et proclamé l'idée de la lutte de classes³⁰ ». C'est une idée qu'il partage avec son, ami Trotsky dont l'un des derniers articles sur la guerre des Balkans, dans *Kievskaja Mysl*, était intitulé « Sur la route de la catastrophe interne³¹ ».

La conférence balkanique

Dans les Balkans, la direction du Parti socialiste serbe, du fait de l'influence de Dimitrija Tucović, avait été jusqu'alors le bastion de Rakovsky hors de la Roumanie. La mort de Tucović aux premiers jours du combat fut pour lui un rude coup, sur tous les plans.

Il accomplit néanmoins un pas décisif en réunissant dans une conférence à Bucarest du 8 au 21 juillet 1915 les partis socialistes des Balkans. Il réunit en effet à Bucarest des représentants des PS serbe, roumain, grec et des *Tesnjaki* bulgares. Il y a là, outre lui, Dimitrov, Kolarov, Blagoev, Kirkov, un député grec, les Roumains et un accord télégraphique des Serbes.

Son prestige personnel et politique est immense sur ses camarades des pays des Balkans. La conférence le suit. Il fait adopter un manifeste contre la guerre demandant la cessation immédiate des combats et une « déclaration de principes » condamnant la « collaboration de classes », le « social-patriotisme », le « social-impérialisme » et l'« opportunisme ». Elle

se situe très clairement en votant « son admiration profonde pour Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht, ainsi que les socialistes belligérants qui sont restés loyaux à l'Internationale ».

La conférence décide la création d'une fédération des partis social-démocrates balkaniques dont il est élu secrétaire général. Son objectif est de lutter pour une République fédérale des Balkans, sur la base d'un « régime démocratique intégral ». Il pense avoir donné là le modèle de la fédération balkanique qu'il veut construire. C'est un vieux rêve de paix réalisé en pleine guerre³². La nouvelle fédération a un bureau, un comité exécutif, un bulletin.

L'historien néerlandais Van Goudoever considère sa fondation comme un important événement pour le courant socialiste internationaliste; c'est l'unique réalisation, en pleine guerre, un pas concret et réel vers une organisation pacifiste internationale basée sur la lutte de classes. C'est la façon de Rakovsky de « rétablir l'Internationale ».

La conférence de Zimmerwald (5-8 septembre 1915)

Trotsky et Rakovsky se retrouvent à la veille de la conférence de Zimmerwald à Berne, dans les bureaux du *Berner Tagwacht*³³. Leurs efforts conjugués sont en train d'aboutir.

A cette conférence de Zimmerwald dont Rakovsky fut le principal inspirateur et organisateur, une force organisée des socialistes internationalistes voit enfin le jour qui porte en elle les germes de la III^e Internationale, l'Internationale communiste. C'est en grande partie grâce au travail de Rakovsky, ses contacts, ses voyages, et celui de son ami Trotsky dont il finance le quotidien russe parisien *Naché Slovo*.

Ce n'est pas par hasard que le conflit le plus aigu a éclaté à la conférence entre Lénine et Rakovsky, sur la question du *Manifeste*. Des témoins ont raconté que devant le refus obstiné de Lénine de le voter, on avait même vu — c'est un fait unique de sa part — Rakovsky, président de séance, perdre son sang-froid et faire mine de se jeter sur lui. Lénine, décontracté, quitta la pièce sans mot dire, et joua dehors avec un chien. Quand il revint, la discussion reprit, un ton plus bas. L'affaire avait d'autant plus de piquant que Rakovsky, au début de la séance, avait insisté pour qu'il y ait non seulement

discussion mais polémique, « inévitable » (« *Polemiken sind unvermeidlich*³⁴ ») sur de telles questions.

Rakovsky et ses amis, dont Angelica Balabanova — tous deux membres du BSI avant-guerre — ont pris en main le sort du mouvement zimmerwaldien. Lénine organise ses partisans sur le plan international dans la « gauche de Zimmerwald ». Lénine, qui avait voté en commission contre le *Manifeste* rédigé par Trotsky et soutenu par Rakovsky, vota pour lui à la conférence, en disant :

« Que ce *Manifeste* fasse un pas en avant vers une véritable lutte contre l'opportunisme, vers la rupture et la séparation d'avec lui, est un fait. Nous serions sectaires si nous refusions de faire ensemble ce pas en avant³⁵. »

Figure de proue de la conférence, Rakovsky est élu membre de la commission socialiste internationale qui prend la tête du mouvement zimmerwaldien. L'historien Van Goudoever pense que la conférence de Zimmerwald marqua un tournant dans l'orientation de Rakovsky³⁶. Il écrit :

« C'est là que Rakovsky opta pour l'internationalisme le plus radical et le plus militant et qu'il critiqua pour la première fois la II^e Internationale. Très peu de temps après, il montra son choix en faveur d'une Internationale révolutionnaire dans sa préface à la deuxième édition de la brochure. Cela signifiait la rupture avec les socialistes qui avaient choisi le défensisme. Rakovsky ne soutenait plus ses thèses avec des arguments reposant sur la continuité des résolutions de Stuttgart, comme auparavant. Sa nouvelle argumentation découlait du fait qu'il avait remarqué plus de possibilités révolutionnaires dans les pays belligérants. Il exprimait plus de foi dans les masses qu'il ne le faisait auparavant. Apparemment la conduite des "défensistes" avait sur une longue course contribué à lui ouvrir les yeux. Elle lui avait montré les insuffisances de la II^e Internationale. Rakovsky les avait d'abord considérées comme des fautes, puis comme une déviation et, à Zimmerwald, il décida de faire son choix et de définir sa position : une révision de la tactique dans le sens révolutionnaire³⁷. »

Zinoviev est loin d'être convaincu à l'époque. Dans une lettre à ses camarades sur la conférence de Berne de février 1916, il qualifie Rakovsky de « diplomate » et voit en lui un allié du menchevik Martov³⁸. De son côté, Rakovsky mentionne qu'il était à Berne « aux côtés de Lénine³⁹ » et son compte rendu dans *Lupta zilnica* du 27 février 1916⁴⁰ met l'accent sur la condamnation sans rémission de l'Union sacrée (*Burgfriede*).

L'enfant prodige « courrier »

C'est probablement en 1915 qu'a commencé un épisode de la lutte contre la guerre sur lequel la lumière n'a jamais été faite entièrement. Il illustre en tout cas un trait psychologique de Rakovsky relevé par Istrati : « Sa passion de militant lui dictait de découvrir des énergies et de les atteler à la besogne socialiste⁴¹. »

Désireux de communiquer avec Lénine par écrit et ne voulant pas prendre les risques afférents au courrier postal, Rakovsky décida de lui adresser des documents importants — nous ignorons lesquels — par l'intermédiaire d'un « courrier ».

Il choisit pour cette mission un tout jeune homme — seize ans — aussi brillant qu'il l'avait été lui-même à son âge, socialiste formé, connaissant bien l'Europe, enthousiaste, convaincu et son grand admirateur, dont l'âge et la nationalité lui permettaient de franchir les frontières des belligérants.

Comme lui, il venait d'une famille riche. Son père était directeur de la grande société allemande AEG en Roumanie. Il s'appelait Valeriu Marcu. Il se lia en Suisse avec Willi Münzenberg, collabora à *Jugend Internationale* en septembre 1915. Münzenberg a laissé un portrait de ce Méridional joyeux, taquin, combatif, polémique avec tous les gens de droite, se moquant des apolitiques.

Lénine l'apprécia beaucoup, profita de sa « légalité » totale et de sa position de citoyen d'un pays « neutre », pour l'envoyer à Paris — où il rencontra Trotsky en septembre 1916 — puis Berlin — où il se lia avec son contact clandestin de Spartakus, Paul Levi — enfin Moscou. Certains historiens ne le connaissent d'ailleurs que comme « le courrier de Lénine ».

De retour en Roumanie, il organisa de nombreuses actions contre la guerre en tant que dirigeant des Jeunesses socialistes et fut arrêté sur ordre des autorités d'occupation allemandes⁴².

L'« argent allemand »

L'activité de Rakovsky, le rôle qu'il jouait l'exposaient à toutes les attaques. Il fut bientôt au centre d'une grande cam-

pagne dans laquelle s'agitaient des renégats comme Aleksinsky, les agents français ou britanniques, les adversaires politiques, les jaloux, les âmes basses qui n'aiment rien tant que de salir un homme intègre.

Comment Francis Conte, auteur d'une thèse sérieuse sur Rakovsky, a-t-il pu se laisser prendre aux filets d'un racolage aussi médiocre et joindre sa voix au chœur qui regroupait déjà des historiens pour qui il s'agissait seulement de salir un « bolchevik » ?

Il faut pourtant l'admettre, de 1915 à nos jours, il s'est toujours trouvé un historien pour prendre à son compte, avec un vocabulaire plus digne et un simulacre d'objectivité, les plus médiocres accusations de basse police. Peut-être finalement se lasseront-ils un jour ?

Le point de départ des « rumeurs » semble être une visite de Parvus à Rakovsky à Bucarest. L'ancien révolutionnaire était déjà en contact avec les autorités allemandes pour nouer des relations avec les adversaires de la guerre et bien entendu Rakovsky ignorait tout de ses nouveaux liens. Parvus a peut-être utilisé Rakovsky pour faire parvenir de l'argent à *Naché Slovo* qui paraissait légalement à Paris ; Rakovsky connaissait la fortune de Parvus, pas forcément l'origine des fonds.

Dès avril 1915, après le voyage de Rakovsky en Italie — ce sont ses premières démarches pour l'organisation d'une conférence socialiste contre la guerre — le publiciste Amfi-teatrov écrit que « Rakovsky n'est qu'un prête-nom envoyé en Italie pour faire de la propagande allemande ».

Aleksinsky, un ancien bolchevik, renégat depuis août 1914 et qui a toutes les chances de figurer sur les fiches de paie du gouvernement français⁴³, assure que Rakovsky était jusqu'à présent étranger au socialisme russe (*sic*) mais qu'il s'en est rapproché — dans quel but ? — puisqu'il finance le journal parisien de Trotsky, *Naché Slovo*.

Au lendemain du congrès de son parti qui a approuvé la ligne adoptée et défendue à Zimmerwald, Rakovsky fait parvenir à la CSI, par l'intermédiaire de Riazanov, un très intéressant rapport sur les tentatives de créer par la corruption des tendances « germanophile » et « francophile » dans ses rangs, qui ne semblent pas avoir attiré l'attention de nos détectives-procureurs⁴⁴.

Un rapport de police français sur « le socialiste roumain Rakovsky » brille par son vide. Sur celui qu'il appelle le « fameux Rakovsky, le socialiste roumain d'origine bulgare qui envoyait des fonds au journal russe germanophile *Naché Slovo* (*sic*) et qui a été signalé comme étant agent à la solde de l'Autriche », il signale son arrestation « pour grève et désordres »⁴⁵.

En fait la véritable raison est que Rakovsky est maintenant une sorte de porte-drapeau de l'internationalisme qui, à la différence de Liebknecht et Luxemburg, n'est pas détenu dans quelque forteresse. Il est libre et terriblement actif. Il est devenu un agitateur internationalement connu.

Pendant la conférence de la commission de Zimmerwald, le 8 février 1916, il a pris la parole dans un grand meeting à Berne où il a ouvert la perspective d'une III^e Internationale et de la révolution comme moyen de mettre fin à la guerre⁴⁶ et obtenu un succès énorme. Le *Berner Tagwacht* le présente comme « la figure la plus internationaliste du mouvement révolutionnaire européen ». Il prend la parole à Milan en avril 1916 et se fait acclamer. Mais les autorités finissent par s'entendre pour lui fermer le chemin de la Suisse et il ne pourra se rendre à Kienthal. Pour la bourgeoisie européenne, cet homme est dangereux.

La bévée d'un historien

Francis Conte reproduit les différentes calomnies, sans les soumettre à un traitement critique, mais dans un langage, il est vrai, plus décent et le cadre d'une analyse compréhensive qui n'oublie ni le caractère de la période, ni la « corruption généralisée », ni la relativité de cette corruption-là.

Sur la base des premières accusations, il assure que Rakovsky a touché de l'« argent allemand » par l'intermédiaire du député social-démocrate Albert Südekum. Il ne semble pas remarquer que, dans les documents qu'il cite lui-même, les officiels allemands reconnaissent l'échec de Südekum dans cette entreprise et que c'est pour cette raison qu'ils décident d'utiliser Parvus-Helphand, ex-ami de Trotsky, gagné, lui, à la « germanophilie » et véritable agent du gouvernement allemand.

A partir de là, Francis Conte voit dans les documents allemands des « preuves » : le fait que Parvus puisse écrire à un diplomate allemand que Rakovsky est contre la guerre ne « prouve » en effet pas que ce dernier ait reçu de l'argent en connaissant son origine⁴⁷.

Au moment où Francis Conte écrit des pages qui auraient dû être un bilan de la tentative d'assassinat moral de son héros et qui ne sont que l'écho des attaques furieuses de ses ennemis, le dernier calomniateur en lice contre lui est l'écrivain Zbynek A.B. Zeman, accueilli avec faveur — notamment en France — par tout ce que l'histoire académique compte d'anticommunistes d'origine stalinienne ou bourgeoise. Pressé de questions sur son information, Z.A.B. Zeman devait assurer que Rakovsky n'était pas une personne importante⁴⁸ — ce qui était un aveu d'ignorance et de manque d'intérêt, comme l'a excellemment démontré Van Goudoever⁴⁹.

On s'étonne que Francis Conte — dont la thèse est postérieure de plusieurs années — n'oppose pas aux assertions de Zeman le témoignage accablant du grand savant Roman Rosdolsky. Celui-ci, dans quelques lignes adressées au *Times Literary Supplement* en 1966, avait pourtant pulvérisé la nouvelle adaptation de la légende qui faisait de Riazanov l'intermédiaire entre Rakovsky et Parvus. Il avait en outre démontré de façon irréfutable que, pour les socialistes de l'époque, Parvus était un ancien militant qui avait fait fortune et demeurait prêt à aider ses amis : personne parmi eux ne pensait qu'il était devenu un agent allemand et notamment pas Rakovsky.

Laissons le dernier mot à Georges Haupt qui, après avoir étudié la question et cité Francis Conte, conclut : « Les historiens qui adoptent cette thèse citent des documents des Affaires étrangères allemandes, mais ils sont incapables de soutenir ou d'expliquer l'accusation⁵⁰. »

Le pourquoi de la calomnie

Le déchaînement de haine contre Rakovsky à partir de 1915 tient en fait à une raison très simple. Il est désormais clair pour tous que Rakovsky a consommé sa rupture avec ses anciens maîtres à penser, tant G.V. Plékhanov que Jules

Guesde, ou plutôt qu'il a rompu avec eux à partir du moment où ils ont « renié » l'enseignement qu'ils lui avaient donné. Il l'a précisé dans une préface pour une réédition de sa brochure *Le Socialisme et la Guerre* :

« Autrefois, nous avons usé en Roumanie de cette terminologie "guerre défensive", "guerre d'agression", mais les événements nous ont montré que la différence est purement scolastique. (à propos de la distinction entre "guerres d'agression" illégitimes et guerres défensives, légitimes). Les conquêtes effectuées par la violence et injustifiables sont devenues légitimes car sanctionnées par les actes diplomatiques. En d'autres termes, nous reconnaissons que les conférences internationales sont l'arbitre légitime de l'existence des peuples. N'est-ce pas absurde d'un point de vue socialiste⁵¹ ? »

Les calomnies contre Rakovsky s'expliquent par la volonté de discréditer un homme intègre dont l'influence fait obstacle à l'entrée de son pays dans la guerre et de façon générale à l'enrégimentement des socialistes. De plus, le rôle qu'il a joué sur le plan international fait de lui un incontestable danger pour l'ordre mondial, l'un des chefs de file des hommes qui sont contre la guerre et par conséquent partisans de la révolution. En outre on connaît son courage.

Or c'est pendant la guerre qu'il a définitivement choisi le camp de l'internationalisme. Van Goudoever écrit à ce sujet :

« Quand Rakovsky s'adressa au meeting de Berne le 8 février 1916, en parlant du réveil de l'Internationale, il n'entendait pas une réparation de la II^e Internationale, mais la reconstitution du mouvement tout entier, qui avait été brisé, sur une base nouvelle et alors plus à gauche que Zimmerwald⁵². »

Relevons enfin que Rakovsky, combattant contre la guerre, est parfaitement conscient du danger que court la culture humaine et qu'il n'abandonne aucun front. Au lendemain de la fusillade de Galatzi, *Viitorul social* publie un article de lui, « Cervantes et Shakespeare », pour le 300^e anniversaire de leur mort⁵³.

Vers la prison et la révolution

Le 4 juillet 1916, après l'arrestation et la libération de Rakovsky au lendemain des fusillades de Galatzi, Trotsky écrivait dans *Naché Slovo* :

« Sous les traits du Parti roumain et de son chef Rakovsky, nous avons sous les yeux la grande politique de l'Internationale révolutionnaire. D'un point de vue externe, il semblerait que la politique de Rakovsky soit celle de Branting en Suède ou de Troelstra en Hollande, ceux qui prêchent la neutralité dans leur pays. Mais la ressemblance est toute superficielle : la position de Branting et de Troelstra a un caractère national et gouvernemental, nullement révolutionnaire. Plus une intervention des pays neutres sera proche et plus vite Branting sera doté d'un portefeuille et Rakovsky de la prison⁵⁴. »

Le 16 août 1916, la Roumanie entrait en guerre aux côtés de l'Entente. Le 23 septembre au matin, la police de Bucarest envahissait la maison de Rakovsky, perquisitionnait et le déclarait en état d'arrestation.

Il est vrai que Rakovsky ne s'était pas encore affirmé un révolutionnaire, mais il se rapprochait tous les jours de cette position à laquelle le conduisait la logique même du développement de la crise sociale et politique, comme il apparaît très clairement à travers son article « Reviziia taktiki⁵⁵ », judicieusement utilisé par Van Goudoever pour sa démonstration.

Mais les princes qui gouvernaient le monde le savaient et prenaient les devants. Rakovsky en prison : ce n'était pas la première fois, mais, cette fois, c'était aussi un jour dont le lendemain s'appelait « révolution ».

Trotsky avait vu clair : son ami entrait en prison et la révolution approchait.

Rakovsky, avec son immense autorité dans plusieurs pays, était une force d'un type nouveau. Elle ne reposait pas sur une puissance matérielle, comme l'appareil d'un parti. Elle tenait son importance, et même peut-on dire sa puissance, d'un réseau de liens politiques et d'amitiés personnelles qui la rendaient extrêmement difficile à saisir et prévenir. Elle apparaissait d'autant plus redoutable aux princes.

Deuxième partie

DANS LA RÉVOLUTION

Au début de ce siècle, la guerre fut souvent le prologue de la révolution et la prison l'antichambre du pouvoir.

Écrivain, orateur, journaliste, Khristian Georgiévitch Rakovsky devint chef de guerre, chef de gouvernement, diplomate mais aussi politique et théoricien marxiste. Il alla de la Révolution roumaine à la Révolution russe à travers la guerre civile où il fut l'âme de l'Ukraine rouge. Il fut exilé dans des fonctions diplomatiques de 1923 à 1927.

Rallié au parti bolchevique après la révolution d'Octobre, cofondateur de l'Internationale communiste, il fut exclu en 1927 en tant que dirigeant de l'Opposition de gauche et partit en « exil », en « déportation », comme on disait alors.

C'est en tant que dirigeant de l'Opposition de gauche qu'il fut exclu peu après Trotsky.

CHAPITRE VII

De la prison au tourbillon

Comme devait le souligner plus tard pour ses lecteurs russes la Roumaine Elisaveta Arbore, Rakovsky, arrêté presque clandestinement, littéralement « enlevé », dit-elle, fut traité en « dangereux criminel d'État » dont on faisait semblant d'ignorer l'existence. Seuls les membres du Parti, informés, tentèrent de protester et furent aussitôt impitoyablement frappés¹.

C'était dans la matinée du 23 septembre 1916 que la police de Bucarest avait fait irruption chez Rakovsky et, après s'être livrée à une minutieuse perquisition, l'avait déclaré en état d'arrestation à son domicile d'où tout le monde, Aleksandrina comprise, fut mis dehors. On posta des agents derrière toutes les portes ; devant toutes les fenêtres, on plaça des scellés.

Le prisonnier gardait le droit de recevoir des livres et des journaux. Il souffrait seulement de n'avoir pas le droit de sortir : aucune promenade n'était autorisée et il tournait comme un ours en cage².

Un matin à 4 heures, il fut réveillé par ses geôliers qui lui annoncèrent qu'on partait. L'ennemi, l'armée bulgare, était aux portes de la ville³. Le gouvernement roumain s'en allait et ses prisonniers le suivaient « dans deux heures et pour une destination inconnue ».

La prison de Vasslui

Laissons la parole au prisonnier d'État :

« Pendant les premiers jours de décembre, après un voyage de quel-

ques jours au milieu des troupes en retraite et dans des wagons où le manque de place nous obligeait à demeurer debout, je suis arrivé à Vasslui, chef-lieu d'un département de la Moldavie centrale situé sur la ligne Focsani-Jassi. Ici, dans une prison infecte, dans une cellule obscure où, même pendant les jours les plus clairs, il était difficile de lire un livre, j'ai dû passer trois mois. Le directeur de la prison était un ivrogne invétéré et j'ai dû assister comme témoin à des scènes barbares entre lui, ses fonctionnaires et les prisonniers qu'il injuriait et battait. De ma cellule j'entendais le bruit des orgies organisées la nuit par le directeur. Il faut ajouter que dans la même prison se trouvaient internées quelques chanteuses d'origine hongroise que, d'habitude, le directeur invitait dans son domicile privé, séparé de ma cellule par un mur commun et que, en compagnie d'officiers et de fonctionnaires civils, il passait la nuit à jouer aux cartes, s'adonnant à des beuveries⁴. »

Il manquait de nouvelles de sa mère et de sa famille en général. Quand il en eut, ce fut pour apprendre que sa mère était morte et que ses deux neveux étaient l'un en camp de concentration et l'autre en prison, par le fait des autorités roumaines. De leur côté les chefs des troupes d'occupation bulgare en Dobroudja avaient soigneusement et minutieusement pillé sa maison de Mangalia, emportant même la bibliothèque, les livres empilés dans des caisses. Il explique :

« Aux yeux des autorités roumaines, j'avais deux défauts qui me désignaient à leurs persécutions : ceux d'être militant socialiste et en même temps un Bulgare d'origine. Pour les autorités bulgares, je restais le socialiste militant abhorré. Ainsi, sur ma personne et par ricochet, sur ma famille, des deux côtés pleuvaient les coups⁵. »

Il avait découvert que son nom ne figurait pas dans son propre dossier et que les ordres le concernant se référaient, pour le désigner, à : « la personne ». Il en conclut que son arrestation était demeurée secrète et que le gouvernement ne voulait pas en laisser de traces car elle était illégale. Dans le cours de ses huit mois de détention, d'ailleurs, il ne se vit signifier aucune inculpation, ne fut l'objet d'aucune poursuite ni instruction.

La prison de Iasi

C'est vers la fin de février qu'il fut transféré à Iasi. Le gouvernement roumain, comme l'écrit spirituellement Valeriu Marcu, y « emmena Rakovsky en même temps que les bijoux

de la Couronne ». C'est là que les dirigeants se réfugièrent avec tout ce que Bucarest avait compté comme « autorités ». Rakovsky crut un moment qu'il allait pouvoir engager la conversation avec un groupe de détenus civils allemands, mais la police intervint et ils ne purent parler. Cela n'empêcha pas l'informateur de la police française d'assurer qu'il avait transmis « un message à Vienne », par eux.

Il fut d'abord enfermé dans une caserne de gendarmes ruraux « au milieu d'une saleté repoussante et n'ayant comme lit qu'une chaise ». Puis il retrouva des conditions analogues à celles de Bucarest, mais cette fois les agents dormaient dans sa chambre et il dut lutter pour obtenir de dormir seul.

Il recevait de nouveau journaux et livres. Il se souvient surtout d'avoir pu enfin prendre un bain, ce qu'il n'avait pas pu obtenir depuis son arrivée à Vasslui. Il raconte l'évolution de ses conditions de détention :

« Le régime plus libéral dont je jouissais à Iasi fut brusquement modifié après la proclamation de la Révolution russe. On a commencé par me supprimer les journaux ; les agents qui étaient préposés à ma surveillance avaient reçu des ordres stricts de ne pas me communiquer les nouvelles politiques et de ne pas entrer en conversation avec moi⁶. »

Aucune réponse ne fut faite à ses demandes de recevoir la visite de personnes politiquement « inoffensives ». Il se vit également refuser la permission d'obtenir des nouvelles des siens par la Croix-Rouge : on ne devait pas savoir qu'il était arrêté. La surveillance était renforcée, les gardes doublées, sévèrement contrôlées.

« Le gouvernement était devenu très inquiet. La Sûreté générale sentait que la Révolution russe soulevait le courage des rares militants socialistes qui n'étaient pas dans les tranchées ou dans les territoires occupés par l'ennemi. Il avait des raisons de soupçonner que mes amis avaient réussi à nouer des relations avec moi⁷. »

Lui-même d'ailleurs supportait de plus en plus mal la détention :

« Je m'accommodais en général très mal du régime de captif, de l'immobilité forcée, de l'isolement et de la monotonie, mais, depuis la Révolution russe, ma captivité était devenue tout à fait insupportable. J'avais perdu le sommeil. Un désir fou d'être là-bas, avec les camarades à qui me liaient des souvenirs communs — ayant participé moi-même au mouvement révolutionnaire russe pendant longtemps —

m'enlevait tout calme, toute possibilité de lire ou d'écrire. Les plans les plus fantastiques se succédaient dans mon imagination. Pourtant l'évasion n'était pas chose facile⁸. »

Il avait beaucoup d'amis politiques à Iasi — nous connaissons Petr Constantinescu-Iasi qui parle de lui dans ses Mémoires — et parvint à entrer en contact avec eux pour leur communiquer ses projets. Ce fut, dit-il, « long et difficile ». Il fallait trouver les mots, le langage anodin qui dissimulait la réalité des lieux, des itinéraires, des distances, des horaires traités. Il recourut à un pseudo-récit de l'Antiquité désignant tout le monde par des noms empruntés à l'histoire de Babylone. Même les croquis appartenaient à l'histoire ancienne. Il ne nous dit pas si ses correspondants avaient compris ce qu'il leur écrivait. Ils n'en eurent en effet pas besoin. Il nous raconte :

« Tous ces préparatifs devinrent absolument superflus lorsque je reçus la communication que ma libération se ferait au grand jour et par la volonté de l'armée révolutionnaire en garnison à Iasi. Elle devait avoir lieu le 1^{er} mai, au cours de la manifestation. Quand on peut avoir un pareil allié — toute une organisation militaire ! — l'évasion à l'aide de ruses de petite guerre, d'ailleurs très incertaines, devient indigne d'un socialiste⁹. »

Il fut finalement informé des dernières dispositions. Il serait libéré l'après-midi entre 4 et 5 heures. Le signal convenu était *L'Internationale*, chantée par les manifestants, et il devrait alors descendre dans la cour de la prison.

Tout le monde l'ignorait à Iasi, mais la révolution avançait partout du même pas. Le 11 avril 1917, moins de vingt jours auparavant, le Roumain Dicescu-Dic, ancien directeur de *Lupta*, avait raconté dans la *Pravda* l'arrestation de Rakovsky, « à la sortie d'un meeting antimilitariste », et le prisonnier était qualifié dans le journal de Lénine de « personnalité la plus éminente du mouvement socialiste roumain »¹⁰.

Soldats russes libérateurs

La journée du 1^{er} mai lui est apparue alors comme la plus longue de toute sa captivité. Le chef de la Sûreté offrait aimablement de l'emmener faire une promenade en auto, avec ses

enfants, et il lui fallait absolument refuser et l'écartier de sa chambre sans pour autant le mécontenter. Personne ne connaîtra jamais les intentions du policier ! Le récit de Rakovsky se poursuit :

« Déjà 4 heures. Il était temps. A peine un quart d'heure s'est-il écoulé depuis le départ du policier qu'un bruit lointain à peine perceptible parvient à mes oreilles. Plutôt par intuition que par une perception nette des sens, j'ai senti que la foule devait être proche. D'un bond, je traversai l'antichambre où il n'y avait personne et je sortis dans la cour. Les agents y étaient mais aussi un groupe de cinq militants russes, conduits par un de mes amis, portant cocardes et brassards rouges, parlaient avec eux. Après qu'ils m'eurent observé, ils se dirigèrent vers moi.

« — Vous êtes le camarade Rakovsky ?

« — Oui.

« — Camarade Rakovsky ! Au nom de la Révolution russe, vous êtes libre. Venez avec nous !

« Nous nous sommes tous chaleureusement embrassés. Et, sans retourner dans ma chambre, j'ai suivi mes libérateurs vers la porte, passant à côté des agents et des sergents qui restaient muets et impassibles comme des statues. Dans la rue, devant la maison, attendaient deux autos enguirlandées de verdure, de fleurs et de draperies rouges. "Montez, camarade !" »

« Je montai vite dans la deuxième auto, poussé par les camarades et tremblant d'émotion. Ce qui se passait semblait un rêve. Je n'en croyais pas mes yeux. Devant moi se déroulait une scène inoubliable. La rue, assez large et en pente douce, était couverte de soldats rangés par compagnies et bataillons, avec leurs officiers à cheval en tête. Au-dessus de cette multitude, une forêt de drapeaux rouges et d'écriteaux portant des inscriptions révolutionnaires retenaient mon attention. Tous étaient décorés de la cocarde rouge.

« Un des membres du comité prit la parole : "Camarades, nous venons d'accomplir un acte révolutionnaire, nous venons d'arracher aux griffes du gouvernement roumain un camarade qui est non seulement lié au mouvement ouvrier des Balkans, mais aussi à celui de l'Europe entière et particulièrement de la Russie. Jusqu'à présent, nous avions été forcés de rencontrer de faux représentants du peuple roumain, maintenant, nous venons de libérer son véritable mandataire !" ¹¹ »

Défilé de victoire

Après le discours du sous-officier russe Giller, au nom du soviet de soldats, c'est au tour de Khristian Georgiévitch de répondre. Cet orateur consommé est pourtant bouleversé.

Soutenu par deux camarades, il remercie les soldats et salue tous les présents en russe et en roumain. Il lance le mot d'ordre de Fédération balkanique des républiques démocratiques et souhaite aux souverains régnants le destin de Nicolas II.

Puis le défilé s'organise. En tête la fanfare militaire, derrière les autos, puis la foule qui ne cesse de grossir autour des 16 000 militaires ! On va vers le centre, lentement et en se tenant sur ses gardes. On se dit les uns aux autres qu'il faut faire attention aux provocations. Un officier de police aborde Rakovsky : c'est pour lui demander très poliment d'insister pour que ses camarades respectent l'itinéraire sur lequel on s'est mis d'accord.

« Enfin nous sommes arrivés au centre de la ville sur la place de l'Union, près du grand monument du prince Cuza. En quelques minutes, tout l'espace était plein. Les escaliers, les terrasses du grand hôtel Trajan étaient noirs de monde, de même que les balcons et fenêtres des maisons avoisinantes. La manifestation des Russes et la nouvelle de la libération, qui s'était déjà répandue en ville, avaient réuni une foule immense¹². »

Un deuxième meeting commençait avec quelque 20 000 participants, du jamais vu. De nouveau, des discours en trois langues, russe, roumain, et français : on est d'accord pour revendiquer la République roumaine, la République balkanique :

« L'enthousiasme était général. A la fin, des chœurs improvisés de soldats, accompagnés par la musique militaire, chantèrent la *Marche funèbre* des révolutionnaires russes : "Victimes du devoir dans vos luttes fatales"... Toute la foule écoutait, tête nue. Mon auto était devenue un centre de pèlerinage. Des amis connus et inconnus, des civils et des militaires, des camarades et des hommes qui étaient tout simplement pris dans le courant venaient me serrer la main¹³. »

Les soldats avaient appris dans l'intervalle que Mihai Bujor, un ancien rédacteur de *Lupta* et de *Romania muncitoare*, lieutenant de réserve, avait été arrêté pour le discours appelant à transformer la guerre impérialiste en guerre civile qu'il avait prononcé le 16 avril, sur la tombe du Dr Ottoi Calin, un vieux camarade mort du typhus en prison. On prit le temps de le libérer lui aussi. Et Khristian Georgiévitich conclut son compte rendu :

« Le soir même, par train spécial, mis à ma disposition par le comité

des soldats et officiers et accompagné d'une garde d'honneur, nous étions dirigés sur le territoire de la République russe. La Russie qui avait rempli tous les pays d'Europe et d'Amérique de ses émigrés, en nos personnes, accordait pour la première fois sur son sol l'hospitalité à des émigrés politiques socialistes¹⁴. »

Le même jour, le soviet d'Iasi envoie un télégramme à Petrograd. Les *Izvestia* publient le 4 mai l'annonce de la libération de Rakovsky et de « l'officier Bujor ».

Proletarskaia Revolioutsia donne d'utiles détails sur les dessous diplomatiques de l'affaire qui a beaucoup agité les chancelleries. D'abord le ministre des Affaires étrangères du gouvernement provisoire, Pavel Milioukov, est intervenu auprès du gouvernement roumain pour que ce dernier s'assure qu'on ne libérera pas le dangereux antimilitariste, « agent allemand », assure-t-il. Quant à l'ambassadeur russe, il présente ses excuses au gouvernement roumain après que des soldats ont libéré ce prisonnier dont leurs chefs disaient qu'il fallait le garder : il assure qu'il s'agit de l'initiative de « germanophiles¹⁵ ».

L'affaire a un énorme retentissement politique. Non seulement dans les chancelleries, mais plus encore dans les taudis ouvriers et les chaumières. Une notice nécrologique de 1926 concernant le militant bessarabien Pavel Tkatchenko évoque les espoirs qu'elle déchaîna et cite d'autres militants engagés ce même 1^{er} mai dans la lutte révolutionnaire par cette spectaculaire libération, une vraie lutte de masse, ordonnée, pacifique et toute puissante.

Dans la mêlée politique

Dès son arrivée à Odessa, Rakovsky, avec l'aide du soviet local et des Roumains réfugiés, organise un « comité d'action social-démocrate » roumain dont l'objectif est, nous dit peut-être un peu trop vite Keith Hitchins, de « ranimer les sections du Parti et les groupes de travail et de préparer dans leur pays une révolution sur le modèle russe¹⁶ ». Avec lui, Mihaï Bujor, Zadik, Alexandru Nicolau et Gheorge Stroïci, ancien s.r., leader des dockers lors du soulèvement de janvier 1918, qui sera bientôt arrêté et mourra en prison.

Ils rassemblent 900 membres dont 250 à 300 anciens du PS roumain. Ils vont former un bataillon que commande Bujor et une unité navale que commande Stroïci.

Rakovsky répond de façon très positive à l'appel du soviet à majorité de mencheviks et s.r. (socialistes révolutionnaires) : celui-ci propose un programme de paix « sans annexion ni contribution sur la base de l'auto-détermination des peuples » et appelle les social-démocrates étrangers à venir à Petrograd pour en discuter. Il harangue la foule ouvrière d'Odessa qui lui fait un accueil enthousiaste.

Puis il rédige une brochure intitulée *Comment mettre un terme à la guerre*, avec le sous-titre *Paix sans annexion ni contribution. Autodétermination des peuples*, qui est publiée dès son arrivée à Petrograd. Là, il retrouve ses ennemis acharnés du camp allié. De nouveau fusent de toutes parts les attaques. On parle de l'« argent allemand », on le traite d'« agent allemand ». La campagne est animée par Goutchkov, ancien ministre du gouvernement provisoire, un industriel qui vient de fonder l'Union pour la renaissance de la Russie. Avec lui, V.L. Bourtsév, le célèbre s.r. chasseur de provocateurs, emporté par son zèle de policier amateur.

Son ami l'écrivain Korolenko, dont, au même moment, Rosa Luxemburg, dans sa prison de Breslau, achevait la traduction en allemand de l'autobiographie¹⁷, le défend avec ardeur. A Goutchkov il répond vertement que, s'il est vrai que Rakovsky est un « agent de l'Allemagne », alors il est lui-même un receleur. Il écrit dans *Russki Vedenosti* du 17 juin 1917 :

« Je me sens un devoir moral de réfuter toutes les accusations formulées contre Rakovsky d'être un "espion allemand" — calomnie forgée par les ennemis du socialisme¹⁸. »

Surtout il retrouve Trotsky. Nous ne savons dans quelles conditions mais nous ne doutons pas de la chaleur de la rencontre. Les deux hommes ont maintenant d'autant plus de divergences que, depuis son retour, Trotsky n'a cessé de se rapprocher de Lénine et qu'il est d'accord sur les points essentiels du programme des bolcheviks, ce qui n'est pas le cas de son ami.

L'un et l'autre ne sont là que depuis quelques jours quand ils vont s'opposer dans le cours d'une réunion préparatoire

des 28 et 29 mai à Petrograd à la conférence des zimmerwaldiens à propos de la proposition du soviet de Petrograd d'organiser une conférence à Stockholm. Trotsky, Zinoviev, Lénine y voient une opération des social-démocrates chauvins et proposent le boycottage. Riazanov, Angela Balabanova, Ukraino-Italienne, vieille amie de Rakovsky, avec lequel elle a été des années au BSI, secrétaire de la CSI mise sur pied à Zimmerwald, maintiennent avec Rakovsky qu'il faut y participer car elle n'est pas convoquée par la II^e Internationale mais par l'organisme révolutionnaire qu'est le soviet.

Rakovsky croit-il encore aux vertus de l'unité des socialistes et tient-il énormément à la participation des zimmerwaldiens de gauche à la conférence de Stockholm? On peut le penser puisqu'il rencontre encore le 10 octobre 1917, à Stockholm, après la conférence des zimmerwaldiens, les social-démocrates serbes en contact avec les socialistes hollandais et scandinaves¹⁹. C'est pour lui une déconvenue, car le PS serbe rejoint les chauvins.

En même temps pourtant, il est clair qu'il ne compte plus que sur l'action révolutionnaire de masses pour mettre fin à la guerre, ce qui en fait un ennemi aux yeux de la bourgeoisie mondiale.

Par ailleurs dans sa politique pratique, quotidienne, il est incontestablement avancé. Bien qu'il soit une personnalité socialiste internationalement connue et proche des mencheviks, le gouvernement provisoire le menace bientôt d'expulsion s'il continue ses activités « hostiles » dans le cadre de la Russie. Ses perspectives d'ailleurs sont limpides. Il va écrire dans une brochure :

« Il est de plus en plus clair pour le prolétariat et les masses que cette guerre, commencée par les gouvernements, doit être arrêtée par l'intervention révolutionnaire des peuples. Le prolétariat russe a donné l'exemple le premier et sera suivi par les autres pays²⁰. »

Il est obligé de se cacher au moment de l'offensive du général Kornilov. Un ordre d'arrestation a été lancé contre lui par le général Loukowsky car les Roumains réclament son extradition pour « trahison ». C'est un s.r. de gauche qui le prévient et ses amis s'inquiètent de sa sécurité²¹. Les bolcheviks vont veiller sur lui en le cachant dans un de leurs bastions, l'usine de cartouches de Sestoretsk. Ce sont encore des

bolcheviks qui le font sortir clandestinement de cette usine, l'acheminent vers Cronstadt où il est sous la protection des marins révolutionnaires avant de passer en Suède. Les bolcheviks ne veulent pas courir le risque de le perdre à un moment où il peut constituer du jour au lendemain un renfort décisif. A Petrograd, Lénine va dire à Koïka Tineva qu'il veut absolument discuter avec Rakovsky, le gagner et obtenir son aide et son appui²².

Relevons encore l'obstination pesante des informateurs de la police française. Dans un rapport du 3 novembre 1917, sur « l'agent germanophile Rakovsky », il est rappelé qu'il a été libéré de sa prison par les soldats russes et indiqué qu'il vient d'arriver à Stockholm, où il est installé, écrit finement le rapport, « avec les moyens et avec l'aide de ressources qu'il est aisé de deviner »²³. On reste toujours confondu devant la combinaison de l'ignorance et de la suffisance.

Propagande en Europe

Comme il sait qu'il s'installe à Stockholm pour un certain temps, Rakovsky demande aux autorités allemandes l'autorisation pour sa femme de le rejoindre. Une Roumaine dans un pays occupé voyage pour rejoindre son mari en pays neutre. Ce « rapprochement de conjoints » accordé fait bien du bruit dans une thèse. Francis Conte, qui, sur ces questions, manque parfois de mesure, écrit que Rakovsky fut « doublement d'intelligence avec les ennemis d'alors de la Roumanie » avec une certaine « dimension d'intimité »²⁴. N'insistons pas.

Il est vrai qu'à Stockholm Rakovsky va travailler avec les bolcheviks. Lénine a en effet installé dans la capitale suédoise un « bureau étranger du CC » formé des trois Polonais Radek, Vorovsky, vieux conspirateur, ainsi que Hanecki. Leur mission est d'informer les Russes sur les mouvements de la révolution européenne et l'Europe, surtout la presse socialiste, sur ce qui se passe dans le cours de la Révolution russe.

Francis Conte rechute. Comment la publication d'une feuille ronéotypée et le fait qu'un de ses éditeurs — Radek — avoue qu'elle est fabriquée par deux personnes, de façon

artisanale, « avec des moyens modestes », lui paraissent-ils des arguments supplémentaires pour sa malheureuse thèse de l'« argent allemand » ? Ce ne sont pas des arguments rationnels qui prévalent ici et c'est regrettable dans un travail historique très utile par ailleurs.

Les trois ont commencé par publier une feuille ronéotypée de format plutôt réduit, *Russische Korrespondenz-Prawda*. C'est un franc succès qui permet de passer à la vitesse supérieure : un hebdomadaire imprimé, *Bote der russischen Revolution*, qui publie en français à Genève et en allemand à Stockholm des extraits de bulletins d'informations ou d'articles sur la Russie.

Difficultés et attente

Une des premières visites est loin d'être agréable. L'ancien ami, Parvus, qui travaille pour l'état-major allemand, informé de la présence de Rakovsky, s'empresse de venir à Stockholm pour le rencontrer : il se heurte au refus sec de Rakovsky d'avoir avec lui le moindre contact²⁵.

D'autres difficultés proviennent de l'alimentation en informations. La censure russe interdit le passage de la frontière à toute publication bolchevique ou bolchevisante sous quelque forme que ce soit.

Le problème semble insoluble quand Hanecki en trouve la solution : il n'y a pas de censure entre Russie et Finlande et les journaux soviétiques pénètrent librement dans ce dernier pays qui peut envoyer ce qu'il veut en Suède. Deux périodiques, *Tiomes* et surtout *Volna*, vont fournir en abondance la matière première aux quatre mousquetaires de Stockholm. Les extraits de la presse bolchevique, et surtout de la *Pravda*, apportent alors tout ce qui manque aux émissaires²⁶.

Les hommes de Stockholm n'avaient en revanche aucune peine à envoyer des informations sur la situation allemande. Un vieil ami d'avant-guerre de Radek, Johann Knief, des *Linksradi kalen* de Brême, passé dans la clandestinité pour le compte de son groupe Arbeiterpolitik, voyageait à travers le pays, collectant les informations. Il les faisait parvenir à Radek qui, à son tour, les téléphonait à Lénine²⁷.

Rakovsky ne fut pas personnellement cité à la troisième

conférence de Zimmerwald qui se tint à Stockholm du 5 au 12 septembre : son parti y était représenté par ses amis A. Constantinescu et J.C. Frimu et la conférence lui adressa, comme à Lénine, Trotsky et d'autres, l'expression de sa solidarité contre les poursuites dont il était l'objet. On le retrouva en revanche au lendemain de la conférence.

Il semble qu'au fur et à mesure que le temps passait, les informations devenaient plus confuses et contradictoires et les gens de Stockholm plus angoissés. Angelica Balabanova se souvient :

« Ceux d'entre nous dont les yeux, à Stockholm, étaient tournés vers la Russie vivaient une période de grande excitation et de constante anxiété dans cette première semaine historique de novembre 1917, quand le destin de la Révolution et du Socialisme lui-même semblait se jouer. Nous savions que c'était une question de jours et je me sentais comme quelqu'un qui aurait fait son possible pour aider un malade aimé, mais qui, à la fin, ne pouvait qu'attendre le résultat de la lutte finale entre la vie et la mort²⁸. »

Ralliement à Octobre

Le 8 novembre, lendemain de la prise du pouvoir à Petrograd, les membres de la CSI se réunissent à Stockholm. Rakovsky combat la proposition d'envoyer immédiatement un télégramme de félicitations au soviet de Petrograd. Il souhaite personnellement une information plus complète et notamment sur l'attitude des autres formations socialistes. Il est partisan d'un appel à l'unification de toutes les tendances du Parti russe. Cette fois il est mis en minorité.

Il va basculer en quelques jours après la victoire. C'est en effet le 18 novembre 1917, convaincu désormais que la prise du pouvoir en Russie n'est, pour les bolcheviks, que la première étape de la révolution mondiale qui est son objectif, qu'il décide de « faire le pas ». Sa lettre à l'exécutif des soviets publiée dans les *Izvestia* du 29 novembre est nette et claire :

« Au profond sentiment de joie qui envahit le prolétariat européen à la nouvelle du triomphe de la révolution prolétarienne et paysanne en Russie se mêle pour nous, social-démocrates roumains, un sentiment de profond regret car, en cette minute grandiose et décisive pour le prolétariat tout entier, le prolétariat roumain n'a pas la possibilité d'apporter une solidarité totale à la Révolution russe. (...) »

« Avant l'entrée en guerre de la Roumanie et à ses débuts, les ouvriers roumains, au prix de leur sang qui a coulé sur les barricades de Galatzi en juin 1916, ont combattu avec courage pour la paix et le socialisme.

« Maintenant, les camarades roumains accompliront leur devoir et cela d'autant plus qu'ils peuvent être appuyés par la Révolution russe. Mais leurs espoirs se dirigent surtout vers le gouvernement socialiste de Russie, vers lequel tous les peuples du monde entier tournent leurs regards. Le peuple roumain, lui aussi, confie sa destinée au gouvernement socialiste russe. Il ne saurait être question envers vous de cette crainte et de cette méfiance que les peuples ressentent à l'égard des gouvernements impérialistes. Que la révolution triomphe en Russie : tel est l'intérêt du peuple roumain²⁹ ! »

Comment peut-on sérieusement penser et écrire qu'en rédigeant cette lettre il se reniait et passait dans les rangs du « totalitarisme » ? C'est dans la ligne de ce qu'il avait été jusque-là et pour quoi il avait combattu qu'il traçait le programme de la Révolution roumaine à venir, avec notamment « amnistie totale, restauration de la liberté de parole et de réunion, réunion d'une Assemblée constituante sur la base du suffrage universel ».

Les bolcheviks le savent bien, eux qui saluent le « fameux dirigeant roumain », le « célèbre internationaliste » qui vient de les rejoindre. Presque un an plus tard, le commissaire du peuple aux Affaires étrangères va le présenter en ces termes aux membres de soviets allemands :

« Un des combattants les plus méritants et les plus engagés de l'Internationale des ouvriers socialistes qui, pendant de nombreuses décennies, a consacré ses activités remarquables au mouvement socialiste international et qui est connu des travailleurs socialistes de chaque pays comme un des leaders les plus capables de leur mouvement³⁰. »

Trotsky, lui, commente l'adhésion de Rakovsky au parti bolchevique en des termes qui méritent qu'on y réfléchisse, les ratures du brouillon montrant combien chaque mot fut pesé par l'auteur :

« Rakovsky est venu personnellement vers Lénine comme un élève reconnaissant, sans une ombre d'orgueil ni de jalousie bien qu'ils n'aient eu que quatre ans de différence. Il ne peut y avoir le moindre doute à ce sujet pour qui connaît la personnalité de Rakovsky et son activité (...) Il n'est pas tombé sous l'influence de Lénine très jeune, quand celui-ci n'était encore que le chef de l'aile gauche du mouvement démocratique-prolétarien en Russie. Rakovsky est venu à Lénine à l'âge adulte, à quarante ans, avec l'expérience de nombreuses

batailles internationales, alors que Lénine était devenu un dirigeant à l'échelle mondiale. On sait que Lénine a rencontré une forte opposition au sein de son propre parti lorsqu'il abandonna les tâches démocratiques-nationales pour celles du socialisme international. Beaucoup de vieux-bolcheviks, quoique ralliés à la nouvelle plate-forme, restaient attachés au passé par toutes leurs racines, comme en témoignent sans conteste les épigones actuels. Rakovsky, au contraire, si, pendant longtemps, il n'avait pas assimilé la logique nationale du bolchevisme, adopta d'autant plus profondément sous son aspect ouvert (*raznuverty vid*) le bolchevisme dont il vit le passé sous un angle différent³¹. »

Rakovsky, à la mort de Lénine, donnera les raisons profondes de son ralliement avec son opinion sur le bilan de la vie de Lénine :

« Lénine a empêché le marxisme de dégénérer : en prolongeant l'œuvre de Marx, Ilyitch a posé les fondations du léninisme, c'est-à-dire de l'application de la lutte de classes aux conditions historiques actuelles³². »

Lénine et Rakovsky

Pour Lénine, l'adhésion de Rakovsky est une fête : le chaînon vivant entre les grands anciens et les jeunes qui ont remporté la première victoire véritable. A son arrivée à Petrograd, Koïka retrouve finalement son « cousin » au Kremlin, dans le bureau de Lénine³³.

On fait aux deux Bulgares le grand honneur de les affecter tous deux à une cellule dépendant du rayon de Vyborg, le légendaire bastion prolétarien de Petrograd³⁴. Rakovsky a un nouveau rôle à jouer, celui du visage de l'Internationale en tant que communiste « étranger ». Le voilà orateur le 7 janvier au Cirque moderne où il fait à la tribune la connaissance de l'Américain John Reed. Tous les deux se retrouvent trois jours plus tard, cette fois à la tribune du III^e congrès des soviets.

Radek, sans doute inspiré par Lénine, fait dans *Komunar* un éloge dithyrambique de Rakovsky, « unique parmi les meilleurs », l'un de ceux dont Lénine a décidé qu'ils mèneraient à la victoire le prolétariat mondial.

Combattant de la Révolution roumaine

Il restait à Rakovsky à mettre en pratique sa déclaration d'intention : lui, chef de la social-démocratie roumaine, avait

à prendre les mesures nécessaires, avec l'appui du gouvernement et des troupes russes, pour libérer la Roumanie du joug impérialiste. Une offensive militaire devait pouvoir rencontrer un appui des populations paupérisées et faire mûrir une révolution déjà avancée.

Revenu en décembre 1917 en Roumanie, alors que le journal *Lupta* reparaisait à Bucarest, il faisait décider par le comité d'action d'Odessa, le 10 janvier 1918, la fondation du Conseil révolutionnaire roumain contre la contre-révolution en Roumanie. Ils disposaient alors de 1 082 fantassins et de 300 marins environ.

L'effervescence est à son comble. Tous les jours en janvier des milliers de Roumains manifestent contre l'intervention roumaine contre la révolution. Des témoins ont assuré que Rakovsky aurait — signe de l'ironie des temps de la révolution — pris part au congrès des soviets de soldats du front d'Ukraine en uniforme de... colonel russe.

Au début de ce mois, il était parti pour Odessa à la tête d'un détachement de marins révolutionnaires que commandait l'anarchiste Anatoli Jelezniakov, membre du même conseil, commandant la flottille du Danube, l'homme qui venait de prendre sur lui la décision de disperser l'Assemblée constituante.

Rakovsky avait le titre officiel de « commissaire à l'organisation pour la partie sud de la RSFSR ». Il était membre du Roumcherod, le soviet des délégués du front roumain d'Ukraine, de la flotte roumaine de la mer Noire et du district militaire d'Odessa, véritable direction de la révolution en Roumanie, que présidait le bolchevik V.G. Ioudovsky, président du CMR d'Odessa.

Il organise sa première troupe à Sébastopol, guerroyant contre les occupants de la Bessarabie, où opèrent des troupes commandées par un autre chef improvisé, qui se révèle grand stratège militaire, l'étudiant juif dirigeant les soviets bessarabiens, E.I. Iakir.

Il récupère pas mal de marins en mal d'emploi, puis, à la tête de ses troupes, se rend à Odessa où vient d'être constitué un « bataillon révolutionnaire » de 2 000 hommes. *Lupta* publie le 3 février un manifeste du comité social-démocrate qui paraîtra sous sa signature à lui dans les *Izvestia* le 7 février suivant :

« Il est de notre devoir révolutionnaire d'assurer que nous combattons le gouvernement roumain, pas les ouvriers, paysans et soldats roumains que nous considérons comme nos frères et à qui nous apportons notre aide révolutionnaire pour renverser le gouvernement de la bourgeoisie et des propriétaires roumains.

« Nous informons les armées révolutionnaires qui opèrent contre les généraux roumains contre-révolutionnaires qu'à partir du matin du 16 février à 5 heures une offensive militaire sera déclenchée pour défendre la Révolution russe³⁵. »

Fort des sommes importantes « collectées » auprès des riches Roumains réfugiés dans le delta — plus de 100, dit un ennemi malveillant, le directeur du *Figaro* François Coty —, ayant équipé et armé ainsi ses troupes, « pègre de démagogues et de malandrins », écrit le même spécialiste³⁶, Khris-tian Georgiévitich réussit à battre une division roumaine désorganisée et démoralisée et marche sur les renforts qu'il bouscule.

En trois semaines, les succès de la petite armée de Rakovsky étaient tels que le chef du gouvernement, le général Averescu, acceptait même d'évacuer la Bessarabie pour procéder à un référendum.

L'offensive victorieuse des troupes allemandes remit tout en question : Odessa tomba. C'était la rupture des accords de Brest-Litovsk par l'Allemagne après le refus des bolcheviks de signer. Nulle part la résistance ne fut possible et les bolcheviks signèrent sur ces pertes importantes.

La Révolution roumaine naissante, après trois grèves générales, une grève totale des transports, une manifestation à Bucarest où le tir de la police fit plus de 100 morts, fut finalement écrasée par un impérialisme allemand agonisant disposant d'une puissance de feu bien supérieure. Le gouvernement bolchevique d'Ukraine tomba au même moment et de la même façon.

Rakovsky se réfugia d'abord en Crimée, revint à Moscou en avril, cette fois auréolé de ses succès militaires, une carrière inédite et surprenante, même pour lui.

L'internationaliste diplomate

Lénine avait songé à le nommer ambassadeur en Turquie — à quoi personne n'était mieux préparé que lui — pour

conclure avec elle un premier accord, mais y avait renoncé, pensant avoir plus besoin de lui et de ses talents dans les négociations qui s'engageaient en juin avec l'ataman Skoropadsky, l'homme des Allemands en Ukraine, un poste qu'il prit le 18 avril 1918.

Il s'agissait de surmonter la résistance à la paix des s.r. de gauche, formation au fond « gauchiste » dont la politique agressive et provocatrice à l'égard des Allemands constituait un terrible danger, selon Rakovsky, non pas tant pour la révolution en Russie que pour la révolution mondiale. Ainsi, c'est le militant s.r. de gauche Donsky qui lança le 30 juillet la bombe qui tua le maréchal von Eichhorn, un bourreau d'ouvriers et de paysans ukrainiens, célèbre pour ses exactions et exécutions massives.

Sur cette question, Rakovsky eut une entrevue en juillet avec Iakov G. Blumkine, un jeune terroriste s.r. qui s'employait à provoquer la reprise de la guerre. Les deux hommes devaient plus tard se retrouver du même côté de la barricade³⁷. Là, ils s'opposaient. Contre la politique aventuriste des s.r. de gauche qui voulaient provoquer la guerre avec l'Allemagne, Rakovsky, chef de la délégation soviétique, déclarait en effet aux *Izvestia* :

« Notre tâche est de tenir jusqu'à la révolution internationale, et les gens qui, avec une légèreté criminelle, essaient de nous attirer dans une guerre qui exposerait la République soviétique à de nouvelles attaques n'aident pas la révolution internationale mais bien plutôt empêchent la croissance du mouvement révolutionnaire dans les masses de la classe européenne.

« Le renversement du pouvoir soviétique serait un coup non seulement pour la classe ouvrière de Russie, mais pour le prolétariat international tout entier : au contraire, chaque mois d'existence accordé à la République soviétique sert à rapprocher la révolution mondiale³⁸. »

La mission de Rakovsky, dans ces négociations qui s'engagèrent le 17 mai 1918 et eurent lieu successivement à Koursk, Kiev, enfin Berlin, était avant tout de ne pas aller trop vite, de ne pas prendre le risque de déstabiliser la situation dans la région, de rester assez longtemps en Ukraine pour que les membres de la délégation aient le temps de prendre sur place tous les contacts qui faisaient appel à eux. Rakovsky fit merveille, renouant les vieux fils, en nouant de nouveaux³⁹.

L'internationaliste diplomate à éclipses

Aussi Lénine voulut-il faire de lui l'ambassadeur soviétique à Vienne où sa nomination fut bien accueillie. Le ministre des Affaires étrangères, Victor Adler, donna son accord. Rakovsky se trouvait alors toujours en négociateur à Berlin où la révolution grondait et où l'ambassadeur Ioffe aidait ouvertement les révolutionnaires. Nadejda Ioffe, qui avait alors onze ans, se souvient de cet homme merveilleux qui habitait à l'ambassade et dont le contact était une fête.

Mais le ministre Solf lui refusa le visa pour l'Autriche-Hongrie dans un premier temps, puis, dans un second, alors qu'il était couvert, de même que Boukharine, par un statut diplomatique, l'expulsa le 6 novembre 1918 en même temps que son ami l'ambassadeur Ioffe et le personnel de l'ambassade.

Des autorités militaires allemandes locales les arrêterent en route et c'est à la prison de Borissov où ils étaient détenus qu'ils apprirent quelques jours plus tard la chute du gouvernement qui les avait chassés. Ils n'avaient guère gagné au change et, le 1^{er} décembre, le ministre allemand confirma son refus du droit de transit pour Rakovsky.

Le gouvernement soviétique sortit alors une fois encore de leur boîte ses « voyageurs » pour les envoyer en tant que délégués du congrès pan-russe des soviets au congrès des conseils d'ouvriers et de soldats de Berlin. Ils furent une fois de plus refoulés et emprisonnés, cette fois à Kovno. La vie de diplomate ne se déroulait pas pour Khristian Georgiévitich sous les lustres et les lambris.

Ayant pourtant réussi à rejoindre Minsk, puis Gomel, au moment où prenait fin l'occupation allemande, il était de retour à Moscou en décembre, et ne resta pas longtemps sans emploi puisqu'en janvier 1919 il fut envoyé en Ukraine.

La promotion

Quelques mois plus tard, au VII^e congrès du PC(b) (6-8 mars 1919), il fut élu à son comité central avec Trotsky et pas mal de leurs proches, I.N. Smirnov, E.A. Préobrajensky, L.G. Sérébriakov, Iou. G. Piatakov, N.N. Krestinsky.

On lui avait compté son ancienneté depuis 1890, ce qui constituait de la part du parti bolchevique un hommage éclatant, une reconnaissance totale. Avec cette promotion, il était désormais au cœur du pouvoir révolutionnaire.

Mesure-t-on la signification de sa présence successive à la tête des partis socialistes bulgare, roumain, de la Fédération Balkanique, au BS (Bureau socialiste international), à la CSI (Commission socialiste internationale) et maintenant au CC du PC de Russie ? Aucun « appareil » ne l'avait sélectionné. Nombre de ses camarades l'appréciaient et l'aimaient mais surtout Lénine le soutenait désormais systématiquement car il connaissait maintenant sa valeur.

CHAPITRE VIII

Chef de guerre en Ukraine

Dans sa préface aux *Essais sur la Roumanie* signés par lui et Rakovsky en 1922, publiés à Moscou, Trotsky évoquait :

« La destinée historique de Rakovsky, Bulgare par son origine, Français et Russe par son éducation politique générale, citoyen roumain par son passeport, qui fut plus d'une fois chassé de Roumanie à cause de son intransigeante activité révolutionnaire, devint chef du gouvernement de l'Ukraine soviétique¹. »

Rakovsky a été chef de guerre en Ukraine : le chef des ouvriers et paysans ukrainiens ralliés au bolchevisme, le fondateur de l'Ukraine soviétique.

Mais il n'était pas plus ukrainien que français, bulgare, roumain ou russe. Et c'est précisément pour cette raison qu'il avait été choisi pour cette fonction délicate. Boris Souvarine écrivait à ce sujet :

« L'Ukraine, après le traité de Brest-Litovsk, présentait un tableau de complications, de confusions, de divisions et subdivisions politiques et ethniques indescriptibles en quelques lignes, véritable pandémonium de partis antagonistes, d'organisations rivales, de groupements et sous-groupes à couteaux tirés qu'animaient les passions nationales, les haines politiques, les exigences sociales, les ferveurs religieuses ou autres. Il y avait des bolcheviks et des mencheviks, russes et ukrainiens, des socialistes-révolutionnaires de droite et de gauche, des borotbistes, des sionistes, des fédéralistes, des anarchistes de différentes tendances séparées, des nationalistes, des cadets, des formations cosaques, des Cent-Noirs (il faut abrégier). Lénine dut trancher dans le vif et, passé maître dans l'art d'utiliser les compétences, habile à placer *the right man in the right place*, dit à son entourage : il faut en Ukraine un homme qui ne soit ni russe, ni ukrainien, ni bolchevik, ni menchevik, ni socialiste-révolutionnaire, ni borotbiste, ni maximaliste, ni bundiste, ni sioniste, ni fédéraliste, ni, ni, ni, etc. Cet homme existe : c'est Rakovsky². »

De son côté, Angelica Balabanova, qui arriva en Ukraine avec Rakovsky, décrit dans ses Mémoires « l'anarchie du pays », ou plutôt du « camp bolchevique » formé de guérilleros ruraux, d'aventuriers, de sympathisants de tous pays, bien différent de ce qu'était déjà ailleurs l'Armée rouge. Elle commente :

« Cette fonction exigeait encore plus de courage personnel, d'énergie et de diplomatie qu'en Russie, et le choix par Lénine de Rakovsky indiquait combien il savait mettre l'homme qu'il fallait là où il le fallait³. »

Lénine lui expliqua avec humour qu'on avait besoin de lui pour résoudre « une crise présidentielle » en Ukraine. Rakovsky n'émit pas d'objections véritables. Il fit seulement remarquer à Lénine qu'il n'avait rien d'ukrainien. Éclatant de rire, Vladimir Ilyitch lui assura qu'il arriverait bien à se trouver quelque grand-mère d'origine ukrainienne et ils en restèrent là sur ce point⁴.

Telle est la version officielle et débonnaire de l'arrivée de Rakovsky à la tête de l'Ukraine; une image est liée à elle, celle de Lénine et Rakovsky acclamés ensemble le 19 janvier 1919 au balcon du Mossoviet — en réalité une petite mise en scène imaginée par Lénine.

Filip Panaïoutov n'accepte pas la version traditionnelle où Lénine décide tandis que les dirigeants ukrainiens font semblant. Il rappelle les longs séjours de Rakovsky en Ukraine en 1918, le mélange adroit entre son rôle officiel de négociateur et celui, clandestin, de rassembleur des forces communistes. Il jouissait de ce fait d'un réel prestige et d'une autorité exceptionnelle parmi les cadres du Parti, qui expliqueraient l'appel fait à Lénine, le 10 janvier, par le présidium du PC(b) d'Ukraine d'y envoyer Rakovsky prendre le manche.

Nous retiendrons que l'évaluation de Lénine rejoignait l'admiration de ses camarades en Ukraine et qu'à l'heure du danger Rakovsky était le bienvenu. Tout est allé très vite, le télégramme du présidium, le 10, est suivi de la démission de Piatakov, le 16. Le 17, Lénine parle de « situation catastrophique en Ukraine ». Le 18, il télégraphie à Rakovsky que ses camarades réclament sa venue en Ukraine. Le 19, il le fait acclamer au meeting de rue du Mossoviet⁵. Rakovsky est à Kharkov le 23 janvier.

L'âme de l'Ukraine

Rakovsky fut non seulement président du gouvernement provisoire d'Ukraine, mais son commissaire aux Affaires étrangères et le président de son Conseil de défense, de surcroît membre du Politburo du comité central du Parti communiste d'Ukraine. Il arriva en Ukraine le 22 janvier 1919.

Trotsky pouvait écrire qu'avec ces fonctions réunies entre ses mains, il concentrait le pouvoir et se trouvait au cœur de tous les problèmes de la vie ukrainienne, « l'âme et le chef véritable de l'Ukraine ». Angelica Balabanova, quelque temps commissaire du peuple à ses côtés, trouvait l'ambiance ukrainienne bien différente de celle de Moscou. Elle écrit à son sujet :

« Nous sommes restés amis jusqu'à ce que je critique ouvertement et combatte la tactique des bolcheviks. Il essayait de me convaincre que j'avais tort, même quand il savait que j'avais raison. Comme nombre de révolutionnaires honnêtes, il pensait probablement que les choses changeraient après la guerre civile et que les excès de la période du "communisme de guerre" disparaîtraient. Travailler avec lui fut un changement bienvenu après Moscou. Ici, notre travail était aussi réel qu'il était épuisant matériellement et émotionnellement. Il y avait moins de gens expérimentés et dignes de confiance et moins de temps pour des manifestations théâtrales et des parades. A Moscou, on m'avait traitée comme une *prima donna*, permis d'apparaître ou de ne parler que dans les circonstances importantes. J'étais devenue une figure de proue. Du fait de l'intensité des questions militaires, de la désorganisation générale, Rakovsky était débordé. (...) En tant que propagandiste du gouvernement, au milieu d'un peuple si confus et si divisé dans ses attachements politiques et pourtant si désireux d'apprendre, je parlais nuit et jour dans des meetings⁶. »

Faut-il préciser qu'aussitôt arrivé à Kharkov Rakovsky télégraphia à Trotsky que régnaient en Ukraine désorganisation et chaos et qu'il comptait sur son appui par la réorganisation de l'armée et l'instauration d'une vraie discipline⁷? Un œil sur la Roumanie, il envoya aussitôt à Odessa une mission de l'inspection militaire qu'il venait de créer, sous le commandement de l'ancien président du CMR d'Odessa et du Roumcherod, le bolchevik Vladimir Grigorévitch Ioudovsky⁸. Le 26 janvier 1919, il fit décréter « la socialisation de la production et du travail ».

Relevons cependant que cet homme débordé réussit à

entretenir dans de telles conditions des contacts avec son ami Korolenko, devenu hostile aux bolcheviks, mais qu'il souhaite ramener à des vues plus équitables. L'écrivain l'a retrouvé peu après sa libération de la prison d'Iasi et l'a farouchement défendu contre les calomnies.

Korolenko était évidemment inquiet des pratiques de la Tchéka dans la répression. Rakovsky s'efforçait de le rassurer. Le thème : on connaît ce mal et on le combat de son mieux ; il disparaîtra avec la violence des Blancs dont il est la contrepartie inévitable. Quelque 35 télégrammes et lettres de Rakovsky à Korolenko pour la période 1919-1921 sont conservés à la bibliothèque Lénine de Moscou⁹.

La spécificité ukrainienne

Il faut ici se garder des simplifications et généralisations. Cette Ukraine en guerre civile dont l'homme du gouvernement bolchevique de Moscou était le maître incontesté était en même temps un pays pratiquement indépendant dont les bolcheviks souhaitaient alors qu'il le restât le plus longtemps possible. Trotsky écrivait très nettement à ce sujet :

« Nous ne nous hâtons pas vers la centralisation car nous ignorions comment les rapports internationaux allaient évoluer et s'il ne valait pas mieux pour l'Ukraine ne pas lier encore formellement son destin à celui de la Grande Russie. Cette prudence était également nécessaire par rapport au jeune nationalisme ukrainien qui devait aboutir à la nécessité d'une fédération avec la Russie sur la base de sa propre expérience¹⁰. »

Les conditions de l'Ukraine n'étaient guère favorables aux bolcheviks. L'industrie et le prolétariat étaient concentrés dans l'Est, Kharkov et le Donbass, l'unique région où ils avaient des organisations de masse. Les paysans étaient en majorité ukrainiens et les plus avancés d'entre eux avaient rejoint les s.r. de gauche qui étaient aussi des indépendantistes et allaient devenir le Parti communiste ukrainien « borotbiste », imposant à l'est et s'opposant au PC russe.

Le clivage social y était doublé d'un profond clivage national, puisque la classe ouvrière était formée presque entièrement de travailleurs russes, venus de Russie. Une bourgeoisie médiocre, face au gendarme tsariste, avait réussi à se donner

un visage national à travers un patrimoine culturel de qualité, d'autres minorités nationales commençaient à s'organiser.

La guerre contre les occupants allemands puis français avait donné lieu à bien des atrocités et des actes de barbarie. Avec les féroces pogroms lancés par les Blancs, l'antisémitisme sous sa forme la plus violente et la plus primitive était à l'ordre du jour. Trotsky, à propos du comportement des troupes françaises, parla même d'« horreurs rappelant l'époque la plus sombre de la conquête de l'Algérie ou les méthodes sanglantes de la guerre des Balkans ¹¹ ».

Rakovsky et l'Ukraine en 1919

Comme les autres dirigeants bolcheviques, Rakovsky a attendu la révolution en Occident. Maintenant, l'explosion de la révolution en Allemagne, les flammes en Autriche et en Hongrie, l'intervention généralisée directe contre la Russie rouge ont profondément changé les données du problème, sans pour autant les simplifier.

L'Ukraine est un glacis défensif qui peut devenir une plateforme d'offensive. Elle est le grenier de l'Europe assiégée et prise à la gorge. On peut y garder le contact avec l'Europe par l'Europe centrale et les Balkans. On peut y trouver de quoi nourrir les villes affamées du Nord.

Rakovsky ne connaissait pas l'Ukraine et ne l'a abordée que dans le cadre de la révolution européenne en cours et de sa position stratégique. Il s'exprime sur le fond dans un article consacré aux relations entre la Russie et l'Ukraine. Pour lui l'internationalisme est l'essence du socialisme et le nationalisme la base de toutes les autres formes d'État. Il commence son article « Les relations entre la Russie et les républiques », dans *L'Internationale communiste*, en rappelant que la Constitution de l'Ukraine, comme celle de l'URSS, accorde le droit de vote à tout ouvrier ou paysan qui vit sur son territoire.

De façon générale, avec l'expropriation du capital, en effet, il n'y a plus constitution d'États se combattant les uns les autres, mais seulement « destruction des privilèges nationaux ». La tendance est au contraire, assure-t-il, à « la suppression du particularisme et de tous les préjugés démocratiques et nationaux » ¹².

Concernant l'Ukraine, il attaque le nationalisme ukrainien petit-bourgeois pour avoir « placé au premier plan la question nationale et sacrifié la libération sociale de la classe ouvrière ». Il n'est finalement pas étonnant que dans plusieurs pays, les nationalistes se soient rangés du côté de la contre-révolution. En Ukraine, le nationalisme, pense-t-il, a été « imposé aux masses » par l'intelligentsia et il n'en voit d'autre sens que dans le sein de la contre-révolution¹³.

Il ne voit à l'époque aucun danger de conflit avec le nationalisme russe et assure que la menace d'une « russification » sous l'autorité actuelle en Ukraine est entièrement sans fondement¹⁴. Pour le moment, sans doute pense-t-il, comme le vieux-bolchevik ukrainien Skrypnyk, que l'Ukraine occupée par les Alliés et par les Blancs est « l'arène des forces internationales, le laboratoire de l'internationalisme¹⁵ ».

Pour résumer, il pense comme Trotsky qu'il vient en Ukraine pour y être « l'ambassadeur de la révolution ». Dès son arrivée à Kharkov, le jour même, il parle, dans un meeting, de la Révolution allemande qui continue et de l'assassinat à Berlin de ses deux amis, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg.

Après la Révolution russe a commencé pour lui l'ère « des guerres et des révolutions » ou encore des « guerres révolutionnaires ». Celle qui a suivi la Révolution française, de 1789 à 1815, fut « un coup de boutoir qui éveilla à la vie toutes les réserves spirituelles et physiques cachées dans chaque nation », « une époque de luttes grandioses et de vie intense »¹⁶. Le 25 janvier, deux jours après son arrivée, il rédige une proclamation dans laquelle il laisse entendre que la Roumanie, la Bessarabie, la Bukovine, la Galicie, la Pologne sont aussi du ressort de la politique de son gouvernement, formé la veille.

L'Ukraine des années 1919-1920

L'Ukraine compte alors environ 26 millions d'habitants dont 4 600 000 dans des villes : Odessa (485 000), Kiev (360 000), Kharkov (270 000), Ekaterinoslav (164 000) et Nikolaïev (100 000).

La population comprend 76 % d'Ukrainiens, 11 % de

Grands Russes, 7 % de Juifs, 2 % d'Allemands, 1 % de Polonais, un total de 34 % pour les non-Ukrainiens. Un peu moins étendue que l'Allemagne, un peu plus que la France (508 000 verstes carrées, 1 verste équivalant à 1 067 kilomètres), sa population est le cinquième de celle de la RSFSR dont elle est membre.

La guerre et la guerre civile ont été pour elle une période de bouleversements inouïs, occupation allemande, occupation polonaise, campagnes de Petlioura et de différents atamans, retour en force des Alliés, occupation française, contre-offensive du baron Wrangel et de Denikine. Le paysan a répondu à la mobilisation en 1921 contre la Pologne à un taux de 90 à 95 %, exceptionnel à l'époque. L'Armée rouge a compté plus de 450 000 hommes en Ukraine, soit 15 % de l'effectif total.

La gravité des difficultés dues à la guerre civile peut se mesurer au fait qu'il y avait encore au début de l'année 1921 une centaine de bandes armées, contrôlant une partie du territoire de la République ukrainienne ou le parcourant impunément, et vivant sur le dos de la population sur laquelle elles exerçaient en général de sévères violences. De l'avis général, elles étaient en régression rapide.

En 1920, le pays ne possédait plus que 12 000 verstes de voies ferrées utiles au lieu de 14 000 avant la guerre, 1 300 locomotives, tous les ponts sur le Dniepr étaient détruits (950 en juillet). Il y avait un mouvement quotidien de wagons de marchandises de 200 par jour contre plusieurs milliers avant la guerre civile. La récolte enfin avait été faible : on escomptait un impôt de 117 millions de pouds pour une récolte totale de 850. Finalement la récolte avait été de 450 et l'impôt avait rapporté 65 millions de pouds, une misère, autant que ce que l'Ukraine s'était engagée à envoyer dans la Russie frappée par la famine¹⁷.

Théoriquement pourtant, on l'a vu, l'Ukraine est un glacis défensif qui peut devenir une plate-forme d'offensive. Elle est le grenier de la Russie assiégée et prise à la gorge. On peut y garder le contact avec l'Europe par l'Europe centrale et les Balkans. On pense qu'on peut y trouver de quoi nourrir les villes affamées du Nord. Clemenceau proposait aux députés français d'envoyer l'armée occuper l'Ukraine car, disait-il, c'était « enlever aux bolcheviks le blé et le charbon¹⁸ ».

Trotsky a écrit qu'à l'arrivée de Rakovsky, du fait de l'histoire du pays et de ses derniers développements, la situation était particulièrement instable :

« Durant cette première période d'indépendance de l'État ukrainien, (...) il faut remarquer qu'il n'était pas question d'emprise du Parti sur ces soviets ou plus exactement de la substitution du Parti aux soviets. Il faut ajouter également que l'absence d'expérience signifiait l'absence de routine. Les soviets étaient pleins de vie, l'improvisation y jouait un grand rôle. Rakovsky était le véritable inspirateur et dirigeant de l'Ukraine en ces années. Ce n'était pas une tâche facile¹⁹. »

C'est avec une double préoccupation qui se résout en l'obsession de la révolution internationale qu'il accomplit sa tâche. D'une part il faut nourrir la Russie soviétique, « obtenir là les plus grandes richesses de matériel humain pour notre Armée rouge », dit-il avant de partir, et, comme il le reconnaîtra plus tard, en dernière analyse, « l'exploiter au maximum pour arriver à soulager la crise ». D'autre part, dans ce pays qui est de fait « l'arène de la Révolution internationale », il explique d'emblée au soviet de Kharkov sa perspective et la place de l'Ukraine dans la révolution européenne selon lui :

« Nous sommes venus pour faire avancer la cause de la révolution en Ukraine jusqu'à son triomphe complet. L'Ukraine soviétique constitue vraiment le nœud stratégique du socialisme. Créer une Ukraine révolutionnaire signifierait déclencher la révolution dans la péninsule balkanique, donner la possibilité au prolétariat allemand de résister à la famine et à l'impérialisme mondial. La Révolution ukrainienne est le *facteur décisif* dans la révolution mondiale²⁰. »

Comme le souligne fort justement Gus Fagan :

« Répandre la révolution à l'échelle internationale, à travers les Balkans et en Europe, ce n'était pas seulement avec Rakovsky une affirmation théorique mais un objectif immédiat, matériel et pratique qu'il poursuivait avec tous les moyens²¹. »

L'entourage de Rakovsky

Étranger, immigré politique isolé, Rakovsky n'avait pas autour de lui, au moment de sa nomination en Ukraine, un état-major personnel comme les autres dirigeants bolcheviques. On peut supposer qu'il a fait flèche de tout bois quand on le voit recruter des Français — Jacques Sadoul, pour ses

connaissances juridiques, Lucien Deslinières, ex-colon d'Algérie, pour ses connaissances agricoles. Il a aussi recouru aux services des hommes de Trotsky.

En fait, c'est une équipe internationaliste qu'il recrute et du coup internationale. C'est aussi une équipe d'avant-garde comme le montre la présence de deux femmes dans son premier gouvernement. Il connaissait Angelica Balabanova depuis longtemps et ils avaient été ensemble au BSI. Elle était secrétaire du mouvement zimmerwaldien. Il la mit aux Affaires étrangères. Il recruta aussi sa vieille amie Aleksandra Kollontai, championne bien connue de l'émancipation sexuelle de la femme et de l'amour libre²², qui devint commissaire du peuple à l'Éducation.

Angelica Balabanova a vécu à l'étranger depuis 1897 mais elle est née en Ukraine, D.Z. Manouilsky aussi, qui a été un homme de l'équipe Trotsky en émigration, à *Naché Slovo*. Il fut du temps de Rakovsky secrétaire du PC ukrainien, de 1921 à 1923. Son successeur, I.E. Kviring, membre du secrétariat du Parti, devait, s'il ne l'était déjà, devenir rapidement un homme de Staline qui prit appui sur lui à partir de 1922.

Iouri Kotsioubinsky, fils d'un grand écrivain ukrainien, ancien du comité militaire révolutionnaire de Petrograd, a été pendant quelque temps commandant en chef, à vingt-quatre ans, de l'Armée rouge en Ukraine, couvert d'injures comme « traître » et « fils dégénéré » par des nationalistes fanatiques.

Parmi les Russes, il faut citer V.A. Antonov-Ovseenko, lui aussi ancien de *Naché Slovo*, N.I. Podvoisky, A.S. Boubnov, anciens collaborateurs de Trotsky. Citons aussi le Letton V.I. Mejlausk, né à Kharkov, ancien collaborateur de Trotsky devant Kazan. On trouve aussi des gens dont le passé n'est pas une recommandation, comme l'ex-bundiste Moisséï Rafès, qui fut quelque temps au cabinet de Rakovsky.

De tous ces hommes, un au moins a accompagné Rakovsky jusqu'au terme de sa vie politique, la mort en tant qu'opposant, c'est Iouri Kotsioubinsky, le seul aussi qu'il ait retrouvé à Kharkov, à son retour de France en 1927. Mais il en a gagné, pour longtemps ou non, plusieurs dans les rangs de ses critiques de gauche : ainsi J.B. Gamarnik, Ia.V. Drobniš, M.S. Bogouslavsky et Rafail-Farbman seront membres de l'opposition de gauche.

En revanche, parmi les cadres inférieurs du Parti, il semble que Rakovsky ait suscité des dévouements et des attachements qui l'accompagneront jusqu'au bout : les noms de Lipa Wolfson et L.I. Kheifets nous suffiront, ces jeunes ex-étudiants ukrainiens qui seront sa garde rapprochée et ses courriers en déportation.

Nous ne savons en quelles circonstances il a rencontré le Letton Robert Bredis. Cet homme élégant, intelligent, énergique, plein d'humour, est d'un dévouement total à celui qui de son côté lui fait une entière confiance. Il est sans doute à lui seul ce que Poznansky et Sermouks sont pour Trotsky à cette époque.

Une situation difficile

Il y avait à la nomination de Rakovsky à la tête de l'Ukraine une raison supplémentaire. C'est qu'au cours des mois qu'il avait passés en négociations à l'été 1918 à Kiev pour le compte des bolcheviks, il avait pris contact avec les groupements communistes, y compris clandestins, et qu'il était sans doute le seul homme à bien connaître leurs origines, leur composition, leurs limites, leur géographie politique.

La situation était, on s'en doute, difficile. D'abord parce que le PC était relativement faible et que plus de 67 % de ses effectifs étaient concentrés sur la zone du Donbass et quelques grandes villes. Ensuite parce que les ouvriers d'Ukraine étaient juifs ou russes, sans influence sur la paysannerie et surtout très peu ukrainiens alors que les couches pauvres de la population avaient, elles, été attirées par le nationalisme.

Les bolcheviks n'étaient pas en majorité dans les soviets des villes, même libérées des armées allemandes ou blanches. Plus grave encore, ils se voyaient contester le programme communiste, l'appartenance à l'Internationale et tous les autres caractères communistes propres par l'ancien parti s.r. de gauche, qui éditait *Borotba* et était devenu Parti communiste (borotbiste), très influencé par les revendications nationales en même temps qu'il jouissait dans les campagnes d'une grande audience. Si l'on ajoute que nombre de vieux-communistes ukrainiens n'acceptaient pas d'être subordonnés

en Ukraine au PC russe et en vinrent à souhaiter un Parti communiste ukrainien, on comprendra la tragédie de ce parti communiste dont les militants étaient clandestins ou en exil et à qui un parti — proche mais pas frère — disputait la représentation des ouvriers.

Au moment où Rakovsky fut placé à la tête de l'Ukraine, à Kiev, la situation était de ce point de vue très mauvaise. Le gouvernement bolchevique d'Iouri Piatakov et Evgenia Bosch avait tenu un mois et demi à Kharkov avant d'être chassé de Kiev en quinze jours. Il avait obstinément refusé tout accord avec les borotbistes. C'est à Taganrog que le vieux-bolchevik ukrainien Skrypnyk avait été porté à la tête du Parti communiste ukrainien, indépendant du PC russe. Lénine pressa Rakovsky, à peine nommé, de « rétablir les rangs du Parti en Ukraine²³ ».

Ce fut long et complexe. Au printemps 1919, le III^e congrès du PCU — le premier auquel Rakovsky prenait part — s'était prononcé pour une subordination totale au PCR(b). Après l'abandon de l'Ukraine par les bolcheviks, le CC du PCR(b) décida, nous le verrons, de dissoudre le CC du PCU élu au III^e congrès.

Une politique de pillage

Comment s'explique l'effondrement du pouvoir soviétique en Ukraine, pour la deuxième fois, à l'été 1919 ? La réponse est très simple. Il ne jouissait d'aucun soutien et était très impopulaire.

Ce n'est pas, comme certains ont tenté de le faire croire, parce que Rakovsky aurait appliqué « sa » politique d'appui sur les comités de paysans pauvres, les *kombedy*, lesquels n'intervinrent que plus tard. C'est simplement du fait la politique de Lénine, du parti bolchevique, d'« exploitation de l'Ukraine » réclamée à cor et à cri par Lénine dans toute sa correspondance, et que Rakovsky appliqua avec le plus grand zèle.

La *Pravda* du 1^{er} février 1919 expliquait aux Russes dans les affres de la famine que les Ukrainiens leur envoyaient blé, sucre, matières premières, grâce à « un fidèle combattant du prolétariat international, le camarade Rakov-

sky, ami de la Russie soviétique », qui « dirige les opérations »²⁴. La politique de « socialisation de l'agriculture » décidée en mars 1919 contre l'ennemi koulak et pour l'augmentation des rendements provoquait un mécontentement réel même chez les paysans pauvres.

Guerre civile ou conquête révolutionnaire ?

Est-ce le sort de la révolution mondiale et de l'Internationale communiste qui se joue au cours des mois suivants, durant lesquels Lénine et Rakovsky entrent dans un conflit parfois aigu quant aux objectifs prioritaires de l'Armée rouge d'Ukraine ? C'est sans doute vrai, mais seulement dans une certaine mesure.

Rakovsky, c'est clair — et Antonov-Ovseenko l'a confirmé²⁵ —, avait un plan offensif à l'égard de cette Roumanie dont il avait éprouvé la faiblesse en 1917-1918 dans ses combats contre les troupes du général Averescu, et non pour « se venger des boyards » comme l'écrit un sot. Il avait dit nettement ses espérances à court terme lors du congrès de fondation de l'Internationale.

C'est le 21 mars 1919 que communistes et socialistes hongrois unis dans un seul et même parti arrivèrent au pouvoir à Budapest à travers les conseils d'ouvriers et de soldats et le gouvernement présidé par Béla Kun. C'était au lendemain de la fondation de l'Internationale communiste. Puis les conseils prirent le pouvoir en Bavière. N'était-ce pas le début de la révolution européenne espérée ? On commença à le croire quand l'Armée rouge prit sa part : le 9 avril, les troupes d'Antonov-Ovseenko et la division d'un ex-officier tsariste rallié, l'aventurier Nikifor Grigoriev (*Hryhorijev*) entraient dans Odessa évacuée par les troupes françaises.

Dans le télégramme d'un Rakovsky enthousiaste à Antonov-Ovseenko résonnent les échos de 1793 :

« Au nom du Gouvernement ouvrier et paysan, transmettez ses salutations les plus chaleureuses aux régiments, bataillons et batteries de toutes les unités de l'Armée rouge à l'occasion de la libération d'Odessa. De toutes les glorieuses victoires dont s'est couverte l'Armée rouge, et qu'elle a fait entrer dans l'histoire de la révolution mondiale en Ukraine, la prise d'Odessa a la signification mondiale la plus grande. Le bastion de l'impérialisme international rapace était en

Ukraine méridionale. Le même jour, le téléphone nous apporte cette joyeuse nouvelle de la proclamation de la République des soviets de Bavière et l'entrée de nos troupes dans la péninsule de Crimée.

« Devant les vainqueurs d'Odessa s'ouvrent des perspectives nouvelles. Les ouvriers et paysans révoltés de Bessarabie, Bukovine et Galicie nous appellent à l'aide. Vers eux à travers les Carpates se tendent les mains de l'Armée rouge de la République socialiste soviétique hongroise. Les ouvriers et les paysans d'Ukraine sont convaincus que leur avant-garde révolutionnaire — l'Armée rouge d'Ukraine — va réaliser sa devise : "En avant, en avant, en avant et toujours en avant!"

« Je propose aujourd'hui pour des récompenses les commandants et les unités qui se sont particulièrement distingués et aussi ceux qui ont dirigé l'opération sur Odessa. En même temps, je proposerai de récompenser pour "services distingués" à Marioupol les unités rouges et leurs commandants.

« Vive l'Armée rouge en Ukraine !

« Vive l'Armée rouge de la République soviétique du monde !

« Vive la révolution mondiale !

« Vive Odessa la Rouge²⁶ ! »

La perspective est claire, à long terme bien sûr mais aussi à court terme. Lénine, initialement d'accord, s'inquiète vite cependant du danger, qu'il juge majeur, que les troupes de Denikine font alors peser sur le Donbass, « danger immense », écrit-il, qui oblige à reconnaître la primauté du front ukrainien et même à envisager un affaiblissement temporaire dans l'ouest de l'Ukraine, en se contentant de n'assurer par l'occupation de la Bukovine que la liaison avec la Hongrie soviétique.

Mais les chefs de l'Armée rouge d'Ukraine tiennent bon — sans doute pas seuls, puisque Rakovsky se permet d'envoyer un ultimatum au gouvernement roumain²⁷. N.A. Khoudiakov, vieux bolchevik, chef de la 3^e armée, parle le 24 avril de « libérer la Bessarabie », d'opérer la jonction avec « les insurgés de la Dobroudja », pour « établir en Roumanie le pouvoir du prolétariat »²⁸. Antonov-Ovseenko, lui, prend des mesures pour « agiter la Bulgarie » et réclame à Lénine la liberté du front sud à l'égard du front ukrainien. Khoudiakov salue le 25 avril la naissance de soviets en Galicie et prédit la jonction entre les armées rouges d'Ukraine et la Hongrie rouge avec l'aide des ouvriers et paysans de Galicie²⁹.

Or, au sud, la menace de l'offensive de Denikine s'accroît et ne rencontre pas de résistance. Lénine tempête et pique

une crise d'autorité, exigeant, sur un ton qui semble ne pouvoir supporter de réplique, la marche sur Taganrog comme « obligatoire, immédiate et inconditionnelle » : il faut tout subordonner non à l'offensive mais à la défense de l'Ukraine et ne pas ouvrir à Denikine la route de Moscou.

Rakovsky continue pourtant sur sa lancée : le 1^{er} mai, il exige des Roumains l'évacuation immédiate de la Bessarabie et, le 2, « le droit de libre autodétermination nationale pour les ouvriers et paysans de Bukovine ».

Or quand les Roumains, sous le général français Franchet d'Esperey, attaquent, le 16 avril 1919, c'est la débâcle de l'armée hongroise, minutieusement organisée par ses officiers. Béla Kun dénonce devant le conseil des délégués d'ouvriers et de soldats — les « 500 » — ce qu'il appelle « le manque de conscience du prolétariat » (*sic*) ; dès le 25, la situation s'aggrave rapidement³⁰.

En outre, Lénine et Trotsky s'en prennent à Antonov-Ovseenko et à sa « tolérance » vis-à-vis des partisans, à l'autonomie des unités entrées déjà toutes constituées dans l'Armée rouge, exigent des mesures répressives par un document auquel Antonov-Ovseenko répond qu'il ne peut les appliquer, qu'ils y renoncent ou le révoquent. Les relations s'enveniment.

Effondrement hongrois

Rakovsky semble avoir été dupe de Béla Kun et de la confiance en eux-mêmes des communistes hongrois qui ont pourtant d'insignes faiblesses. L'hostilité de la masse paysanne hongroise pour laquelle rien ne fut fait, l'activité d'espionnage des officiers hongrois « ralliés » au gouvernement communiste qui ont déserté aux premières heures de l'offensive, le sabotage de nombre de « socialistes » dans le Parti aboutirent à l'effondrement de l'armée hongroise pendant qu'elle passait à l'offensive, au moment où l'on pouvait raisonnablement espérer la jonction avec les armées ukrainiennes³¹.

La proclamation de Rakovsky aux soldats rouges de Hongrie avait des accents de Valmy :

« Nous félicitons la Hongrie soviétique pour les victoires de

l'Armée rouge hongroise et nous chargeons le Conseil des commissaires du peuple d'Ukraine et le commandement militaire d'apporter à la Hongrie soviétique ensanglantée, notre sœur, une aide totale, actuellement porter secours au prolétariat hongrois signifie porter secours au prolétariat allemand auquel l'impérialisme international promet l'esclavage politique et économique le plus complet. Le Conseil des commissaires du peuple d'Ukraine déclare qu'il adhère fermement à la politique d'un front révolutionnaire commun avec la Hongrie rouge que nous aidons par nos ultimatums à la Roumanie et par notre offensive³². »

Certaines déclarations et initiatives de Béla Kun n'arrangent rien. Il est, semble-t-il, jaloux de son pouvoir. Deux officiers de Rakovsky, Efimov et Junkelson, sont fusillés : il les accuse d'avoir financé un « groupe anarchiste » et préparé un soulèvement³³. Il ne cesse de lancer contre Rakovsky des accusations sans fondements que Lénine, patiemment, s'ingénie à réfuter³⁴. L'effondrement du front hongrois, c'est effectivement l'effondrement tout court.

Il va falloir bientôt évacuer totalement l'Ukraine, elle aussi minée par la politique des réquisitions infligées aux paysans et le mépris des revendications nationales, partie intégrante de la politique bolchevique, l'une et l'autre appliquées par Rakovsky avec une petite nuance « ultra ». C'est Trotsky, après tout, qui reconnaît que son ami pendant toute cette période « effectuait en coulisse un travail diplomatique grâce auquel il lui arriva plusieurs fois de pousser Moscou en avant³⁵ ».

Tibor Szamuely, le chef de la gauche du Parti, le seul vraiment capable du gouvernement Kun, s'envole pour Kharkov, chez Rakovsky, et de là rejoint Moscou en train pour des entretiens³⁶. Mais personne n'a de remède miracle. La Hongrie rouge s'effondre autant sous le poids de ses propres erreurs que sous les coups des Roumains qui représentent le monde capitaliste. Elle entraîne l'Ukraine avec elle.

Effondrement de l'Ukraine rouge

Rakovsky n'est guère secondé par des chefs militaires tout à leurs querelles. Le bureau politique lui donne même mandat d'obliger Vorochilov et Dybenko à restituer les armes et munitions qu'ils ont prises après la victoire sur Grigoriev et

gardées pour leurs seules troupes³⁷. Il se débat dans des difficultés sans nombre : ravages de l'alcoolisme dans l'armée et la population ; afflux de déserteurs de tous les pays voisins qui inondent la République ukrainienne ; soulèvements paysans — il en dénombre 93 entre le 1^{er} avril et le 1^{er} mai 1919³⁸.

Pris dans un étau entre la menace permanente des troupes indépendantes d'un ex-officier, l'ataman Grigoriev, et les partisans de l'anarchiste Makhno, il accepte le 1^{er} février³⁹ le ralliement du premier sans pour autant intimider le second. Selon Adams, c'est une décision « terriblement dangereuse, mais nécessaire⁴⁰ ».

Finalement, le 7 mai, l'ataman Grigoriev, que N.A. Khoudiakov soupçonne de se préparer à trahir et contre lequel il n'a cessé d'accumuler des indices, se soulève. Personnage haut en couleurs, Cosaque batailleur, ivrogne et mégalomane, il veut être traité comme un grand chef et donne une idée de son sens politique quand il télégraphie à Makhno : « Batko ! Qu'est-ce que vous leur trouvez, vous, aux communistes ? Tuez-les tous ! — Ataman Grigoriev⁴¹. »

Trotsky s'inquiète, écrit à Lénine le 22 mai qu'à cause de la « douceur de caractère (*pri miagkosti kharaktera*) de Rakovsky, on prépare le despotisme⁴² ». Lénine reproche surtout à Rakovsky de n'avoir pas obéi à ses instructions et d'avoir délaissé le front intérieur et la menace des « Cosaques ». Il envoie Ioffe pour renforcer les dirigeants.

En fait Rakovsky demeure lui-même. Il châtie féroce-ment un commandant de division de l'Armée rouge qui a brûlé un village, Germanovka (Hermanivka) pour punir les habitants de leur aide aux « bandits »⁴³. Finalement l'Armée rouge écrase Grigoriev qui se réfugie chez Makhno où il est abattu sur-le-champ le 26 mai⁴⁴ de la main même du Batko, disent certains.

L'« armée de volontaires » du général Denikine, forte du soutien des Alliés, fait une marche triomphale, cortège d'incendies, pillages et meurtres. Denikine massacre en chemin tout ce qui est bolchevique et la conception qu'il en a est très large. C'est une armée couverte de sang d'ouvriers et de paysans qui « reconquiert » l'Ukraine, tandis que celle de l'ataman Petlioura, aidée par les Polonais, marche sur Kiev.

Bientôt les Blancs sont aux portes des villes ukrainiennes. Rakovsky et les siens n'ont plus qu'à préparer la lutte clandestine dont ils mettent les éléments en place. Les commissariats du peuple sont fermés, les organismes de direction du Parti et de l'État dissous. Une *troïka* est créée pour la lutte jusqu'au bout, le comité de défense de la République, composé de Rakovsky lui-même, A.A. Ioffe et G.I. Petrovsky. Le PC crée une nouvelle direction, l'organisme clandestin du Transfront qui travaille derrière les lignes. Moscou dépêche à Kiev deux de ses meilleurs tchékistes, Peters et Latsis, ainsi que Vladimir Ianouchévsky, des « équipes spéciales ». Mais rien ne peut arrêter l'Armée blanche — pour le moment.

Dans un premier temps, la nouvelle direction évacue Kiev et c'est à Tchernigov que Rakovsky et ses camarades préparent la lutte clandestine à mener sous l'occupation blanche. Il faudra aussi évacuer Tchernigov.

Les événements de cet été 1919 sont décisifs. Vus en rétrospective, ils ne sont qu'une période de terribles revers dont le pouvoir soviétique se sortira. Mais ces défaites ont des conséquences à longue portée. L'historien Arthur E. Adams les commente :

« Une conséquence immédiate de l'offensive de Denikine fut qu'en perdant l'Ukraine les bolcheviks virent s'effondrer leurs rêves de provoquer une révolution communiste dans l'Europe de l'Est. La rébellion de Grigoriev avait arrêté l'offensive contre la Roumanie et empêcha tout soutien efficace à Béla Kun en Hongrie. Les massacres de Denikine anéantirent tous les espoirs des bolcheviks de progresser vers l'Occident⁴⁵. »

Dans un document par ailleurs fort décrié et généralement pas compris, sa lettre au CC du 5 août 1919, Trotsky ne disait pas autre chose, dressait le même constat et, prévoyant une « pause de la révolution » susceptible de durer plusieurs années, proposait un changement d'orientation⁴⁶.

Retour à Moscou

L'accueil à Moscou est plutôt frais. Balabanova raconte :

« Quand l'offensive des Polonais nous obligea à évacuer Kiev et retourner à Moscou (...), je fus surprise de découvrir que l'attitude à

l'égard de Rakovsky avait changé. Bien qu'il soit resté à Kiev jusqu'au dernier moment, tant qu'il était possible de défendre un centimètre carré de sol soviétique, au lieu de l'accueillir et de l'acclamer pour son courage et les ressources dont il avait fait preuve, il fut mis dans la situation de se défendre. »

Lénine régla la question à sa façon en essayant de ne froisser personne car il ne voulait surtout pas de bouc émissaire. Nous avons déjà vu qu'il pensait qu'il ne fallait pas toucher à Rakovsky parce qu'il était « une grande figure politique » (*bolchaia polititcheskaia figura*)⁴⁷. C'était à Rakovsky que reviendraient l'honneur et la charge du retour en Ukraine.

Balabanova croit que c'est elle que Rakovsky, mi-insouciant, mi-désinvolte, plaisantait, quand elle écrit : « Pour me taquiner, il exagérait des anecdotes drôles sur la façon dont j'essayais en Ukraine d'ouvrir toutes les prisons et comment j'étais coupable de ruiner les finances publiques en essayant de nourrir tous ceux qui appelaient au secours⁴⁸. »

En fait c'était de lui-même qu'il se moquait. Lénine et Trotsky savaient en effet comme lui combien de fois Lénine lui avait adressé de semblables reproches.

Korolenko la conscience ?

On comprend que dans cette période de lutte sauvage, les rapports entre Rakovsky et Korolenko n'aient pas été au beau fixe. Ce dernier refusait déjà en 1918 une intervention qu'on lui demandait, en disant que ses relations avec Rakovsky s'étaient beaucoup distendues.

Pourtant c'est à Korolenko que Rakovsky fit une de ses premières visites, le 9 février 1919. Leur dialogue fut tendu. Le vieil écrivain notait dans son journal le 21 avril 1919 :

« Les prisons sont surpeuplées, la Commune est haïe partout et les soldats en ont assez de se battre. Mais Rakovsky dit que l'Ukraine devrait déclarer la guerre à la Roumanie pour aider la Hongrie bolchevique et renforcer la révolution mondiale. Les soldats, eux, disent qu'il leur suffit de défendre leur pays⁴⁹. »

Korolenko mentionne aussi un article de Rakovsky, « Insurrection des koulaks », et commente :

« Le bolchevisme a proclamé la dictature d'une classe qui piétine les

notions de liberté et de justice. Les intérêts d'une classe sont mis au-dessus de l'humanité. Avec le bolchevisme, notre révolution est entrée dans l'impasse⁵⁰. »

Tous ces arguments, Rakovsky les entendait. Et c'était pour sortir de cette impasse qu'il luttait.

LE RETOUR

Chassés d'Ukraine à la mi-1919, les bolcheviks, comme ils l'avaient annoncé par la bouche de Rakovsky dès novembre⁵¹, y revinrent au début de 1920, à la suite d'un renversement complet de la situation générale, dont l'effondrement de Denikine, incapable de lutter à la fois contre l'Armée rouge au front et la résistance populaire derrière lui, fut l'un des aspects.

Le retournement

Les premières causes de ce retournement sont évidemment les conditions nouvelles. Même dans les endroits où la domination bolchevique avait été haïe, elle apparut très vite sinon comme le paradis perdu, du moins comme un moindre mal par rapport aux tueurs de Denikine et de sa cour de revanchards. Bien des irréguliers et des partisans se tournèrent vers les bolcheviks, et, ce qui est important, la masse de la population urbaine et rurale.

Il y eut aussi des causes subjectives et d'abord le bilan que les bolcheviks informés et non aveuglés par leurs préjugés théoriques, à commencer par Lénine, Trotsky et Rakovsky, avaient déjà commencé à tirer, certains pendant leur retraite le fusil à la main...

Les Rouges ont évacué l'Ukraine. Il ne peut y avoir aucun doute à ce sujet. Ils ont dû quitter l'Ukraine non à cause de la supériorité militaire décisive de leurs adversaires mais parce qu'ils n'avaient pas le soutien des masses populaires. Leur politique à eux était mal vue en Ukraine, d'abord parce qu'elle apparaissait comme une politique étrangère, hostile à la nation ukrainienne, ensuite parce qu'elle avait trop l'allure

d'un pillage systématique, d'une mise en coupe réglée pour les besoins de l'armée et de la « métropole ».

C'était bien sûr la politique même que Lénine avait prescrite à Rakovsky dans un contexte donné. Rakovsky le dit nettement à la huitième conférence du PC russe : « Nous sommes allés en Ukraine alors que la Russie soviétique traversait une crise de production extrêmement grave : notre approche de l'Ukraine se résumait à une exploitation maximale qui devait servir à soulager la crise⁵². » Il explique que la population ukrainienne n'a jamais accordé sa confiance : « Ces terres que nous donnions aux paysans pauvres, les paysans ne s'en approchaient pas. Ils avaient peur. » Et il indique ce qui lui paraît capital : « Il existe une condition préalable à toute construction d'un pouvoir en Ukraine : c'est la liquidation de la dictature du koulak armé, la liquidation des partisans⁵³ ».

Après l'échec, Lénine comme Rakovsky semblent en avoir fait le bilan. A la conférence du PC(b) en octobre, Rakovsky s'en prend à la presse russe qui considère que tout ce qui est ukrainien est, pour elle, « nôtre » et assure qu'il « est indispensable de compter avec le facteur national » jusqu'à l'« arrivée de conditions nouvelles », on ne sait quand⁵⁴.

Il est clair qu'une opinion s'est forgée à Moscou, au sommet, depuis la déroute devant Denikine. C'est évidemment Lénine qui l'exprime le mieux quand il parle du nécessaire « repli stratégique » devant le paysan ukrainien réduit par la guerre civile à « un état mi-partisan, mi-bandit, devenu son unique moyen d'existence⁵⁵ ». Des gens comme Manouïlsky en témoignent : « Nous n'avons pas été battus sur un plan militaire et stratégique : nous avons été battus parce que le front des moujiks a dirigé toute sa force contre nous pendant cet été-là⁵⁶. »

Lénine et Rakovsky sont d'accord sur le fond : le premier demande au second de préparer une résolution concernant le travail en Ukraine qui va donc refléter leur point de vue et leur politique commune à l'égard de celle-ci.

Elle réaffirme la reconnaissance de l'« indépendance de la République socialiste soviétique d'Ukraine », affirme le droit aux libre usage et développement de la culture ukrainienne et condamne toute russification. Elle s'attache ensuite à la question paysanne, clé du règlement des difficultés. Il faut alléger

le fardeau des paysans moyens et petits, leur donner plus de place dans les organismes dirigeants, limiter le nombre d'« exploitations collectives ». Il faut enfin ramener la paix en confisquant toutes les armes. Quant à la nécessaire « union » contre l'impérialisme, la résolution conclut : « Le PCR estime que les ouvriers et les paysans travailleurs ukrainiens décideront eux-mêmes définitivement des formes que revêtira cette union⁵⁷. »

Lors de la conférence elle-même, Lénine guerroyait, critiquant Rakovsky pour la constitution de nombre de fermes collectives en Ukraine. Il faut se décider à les partager, assure-t-il, si l'on veut vraiment gagner les paysans moyens, ce qui est indispensable.

Le 21 décembre, le comité révolutionnaire pan-ukrainien que dirige Rakovsky s'adresse aux ouvriers et paysans : « La République soviétique libre et indépendante d'Ukraine se lève de nouveau du monde des morts⁵⁸. »

Enfin, le 1^{er} janvier 1920, la *Pravda* publie une lettre de Lénine aux ouvriers et paysans d'Ukraine, écrite le 28 décembre 1919. Il annonce clairement la nouvelle politique-détente sur toute la ligne :

Il va de soi que seuls les ouvriers et paysans d'Ukraine peuvent décider et décideront à leur congrès national des soviets si l'Ukraine doit fusionner avec la Russie ou constituer une République autonome, indépendante, et, dans ce cas, quel lien fédératif doit l'associer à la Russie. (...) Nous voulons une alliance librement consentie des nations, une alliance qui ne tolère aucune violence exercée par une nation sur une autre, une alliance fondée sur une confiance absolue, sur une conscience claire de l'union fraternelle, un consentement totalement libre. (...) Aussi devons-nous, nous, les communistes grands-russes, être conciliants, quand nous devons combattre de façon très rigoureuse, chez nous, les moindres manifestations du nationalisme grand-russe, celles-ci étant en général une véritable trahison du communisme. (...) Aussi devons-nous, nous, communistes grands-russes, être conciliants en cas de divergences entre les communistes/bolcheviks d'Ukraine et les borotbistes lorsque ces divergences portent sur l'indépendance de l'Ukraine, les formes de son alliance avec la Russie, etc.⁵⁹. »

Rakovsky était en train de préparer une nouvelle loi agraire avec Manouilsky, de négocier avec les borotbistes. Il allait déployer dans ce nouveau cadre beaucoup plus de talent encore, si c'était possible. Pourquoi faut-il que Francis Conte

se demande s'il n'allait pas mener avec ardeur cette politique nouvelle seulement pour des raisons d'« ambitions personnelles⁶⁰ » ? On est parfois confondu devant ce genre de questions dans un exposé historique.

Le dernier sursaut de la secte

Une désagréable surprise l'attend cependant, une crise exceptionnelle dans le Parti ukrainien. Lors de sa conférence du 17 au 23 mars 1920 se manifeste contre la direction du Parti russe et surtout contre lui la plus vive opposition.

Qui sont ses adversaires ? A leur tête, T.V. Sapronov, militant ouvrier dont la conviction n'est pas en cause, mais dont les positions ne sont pas toujours cohérentes, partisan du communisme de guerre, mais adversaire de ses méthodes, partisan du « centralisme démocratique » (déciste), qui critique les méthodes « autoritaires », le commandement unique, la militarisation du travail dont Rakovsky s'est montré partisan en soutenant la création d'une « armée du travail », le recrutement d'officiers de métier dans l'Armée rouge, etc.

Les positions de Sapronov et de ses camarades, la plupart récemment venus de Moscou, comme le grand journaliste L.S. Sosnovsky, avaient bien des traits « gauchistes ». Ils étaient dans une certaine mesure les héritiers des « communistes de gauche » adversaires de Brest-Litovsk. Ils n'avaient aucun intérêt pour la question nationale, aucun souci de la paysannerie, pensaient que la République ouvrière russe, la « dictature du prolétariat », devait diriger autoritairement l'« Ukraine petite-bourgeoise ».

Rakovsky ne leur fit pas dans le congrès la moindre concession. Il avait longtemps toléré que des hommes comme eux se mettent en travers d'une politique critiquable et il était maintenant certain que tous les éléments d'un redressement dans l'ordre et la méthode étaient présents. Cette offensive fractionnelle était à ses yeux irresponsable. Il répliqua durement à ceux qui réclamaient les droits du Parti : « Nous n'avons pas en Ukraine un parti prolétarien. Nous avons un parti de l'intelligentsia bourgeoise, des gens qui ont peur d'aller au front⁶¹. »

La résolution sur la ligne de la huitième conférence du PCR(b), présentée par Staline, secrétaire général du Parti, membre du CC du PCU depuis 1918, fut repoussée au bénéfice de celle de Sapronov.

C'était déjà là un événement lourd de conséquences. Les vainqueurs du jour, dans leur élan, en ajoutèrent un autre qui fut ressenti à Moscou comme une agression intolérable et un véritable acte de banditisme politique. L'indignation à son tour ouvrit la porte à une épuration légitimée qui constitua un précédent.

Lors de l'élection du comité central, sans faire appel à un vote par plates-formes de tendances qui aurait pu justifier qu'ils prennent la direction, ils manœuvrèrent pour éliminer leurs trois principaux adversaires et laisser hors du CC Rakovsky, Manouïlsky et Kossior. Les trois étaient évidemment des boucs émissaires pour Moscou, mais leur mise à l'écart se fit en dehors de toute règle démocratique. Staline, qui présidait la séance consacrée au vote, ne broncha pas, ne formula aucune réserve.

On imagine la violence de la réaction de Lénine qui fit casser la décision de ce congrès, laquelle aurait interdit aussi à Rakovsky le retour au CC du PCR(b). Il fut, semble-t-il, particulièrement ulcéré que les critiques de sa politique l'aient pris, lui, pour cible : il ne voulait pas que Rakovsky soit le bouc émissaire. Le CC à Moscou annula l'ensemble des travaux du congrès. Le 5 avril, en l'absence de Rakovsky, mais en présence de Staline, le comité central du PCR(b) décida le retrait d'Ukraine de Sapronov, Rafail, Ivanov et Kossior⁶².

Bien entendu, après cela, Rakovsky fut réélu dans tous les organismes dont le « complot » l'avait chassé. Et Staline veilla personnellement à la purge du PCU, qui se fit au travers d'une réinscription individuelle de tous les membres.

Le redressement

Au lendemain même de ce petit coup d'État — vite oublié et dont nombre de protagonistes ont partagé ensuite l'activité d'opposition de Rakovsky —, l'œuvre de redressement était déjà engagée avec l'entrée d'une importante fraction borotbiste dans le Parti et de deux d'entre eux au CC. Tout avait

été négocié auparavant par Rakovsky sur mandat de Lénine et du BP. Lénine s'écriait le 30 mars devant le IX^e congrès :

« Grâce à la politique juste du comité central, admirablement appliquée par le camarade Rakovsky, nous avons vu, au lieu d'un soulèvement des borotbistes devenu à peu près inévitable, les meilleurs éléments borotbistes adhérer à notre parti avec notre assentiment⁶³. »

Rakovsky venait de tirer le bénéfice des mois de négociations en Ukraine, de la connaissance aussi qu'il avait acquise de l'hétérogénéité borotbiste et surtout de la découverte de l'importance de la question nationale ukrainienne dont il avait longtemps nié jusqu'à l'existence.

Il avait pendant quelques semaines compté sur l'appui des social-démocrates rassemblés autour de l'ex-chef du gouvernement nationaliste, Vinnitchenko. Celui-ci se déroba finalement, mais toute l'opération montre que l'initiative politique était maintenant aux mains des bolcheviks.

Le redressement militaire

On attendait de juger Rakovsky au rétablissement de l'ordre et à la réduction des « bandits ». Autrement dit, à la formation d'une véritable Armée rouge. Il en appliqua les principes à des circonstances et dans des conditions différentes.

Faute d'unités régulières, il compta d'abord et avant tout sur la mobilisation des ouvriers et des paysans qui devaient permettre de faire de l'Armée rouge l'avant-garde consciente du prolétariat en lutte. L'encadrement fut fourni, comme ailleurs, par les anciens officiers de métier. Cette fois, Moscou ne pilla plus l'Ukraine mais l'aida. C'était une nécessité : les soldats rouges n'avaient pas d'armes courtes et parfois même pas de souliers.

L'Ukraine occupée à plusieurs reprises avait vu se multiplier des groupes de partisans incontrôlés qui constituaient un danger potentiel. Lénine insistait pour la suppression, au besoin par la force, des groupes qui se maintenaient. Ce ne fut pas nécessaire à Rakovsky qui possédait un grand art de la persuasion. Son commentaire *a posteriori* ne manque pas d'intérêt :

« Ce n'est pas facile d'enrôler des partisans, mais il faut savoir

improviser et compter jusqu'à un certain point sur la spontanéité du mouvement insurrectionnel qui explose à l'approche de nos armées, dans les territoires que nous n'occupons pas encore⁶⁴. »

Le recul de l'Armée blanche laissa pratiquement les hommes de Makhno seuls face au pouvoir soviétique et à l'Armée rouge. Les opérations menées par Frounze allaient l'éliminer peu à peu. De projets d'accord en offensives brutales, Makhno fut peu à peu refoulé, ses troupes se défirent et lui-même finalement se réfugia à l'étranger.

Aux accusations d'atrocités, exécutions sommaires, etc., s'ajoute contre Rakovsky celle de déloyauté à l'égard de Makhno et de ses hommes, portée notamment par David Footman⁶⁵. C'est ainsi que Voline aurait été arrêté le 21 novembre 1920 peu après l'avoir rencontré, en avoir reçu un sauf-conduit et l'assurance que les persécutions policières contre l'organe anarchiste *Nabat* cesseraient et alors qu'il était porteur d'un laissez-passer signé de lui. En outre des négociateurs makhnovistes venus à Kharkov auraient été passés par les armes et *Nabat* interdit.

Mais ce genre d'accusations ne sont jamais étayées que par des témoignages fragiles. De plus elles visent un responsable politique en Ukraine alors que bien des tchékistes y agissent sans contrôle ou sous celui de leurs chefs de Moscou et qu'ils en ont le droit, justifié par le caractère « extraordinaire » de leur mission.

Finalement la reconquête fut rapide. Les Blancs avaient dilapidé leur crédit et l'aide matérielle occidentale. Les Rouges disposaient d'un stratège exceptionnel, Iona Emanuelovitch Iakir, jeune Juif bessarabien, dirigeant des soviets de son pays, que flanquaient trois militants, J.B. Gamarnik, V.P. Zatonsky et un bolchevik géorgien de Kiev, Kartelichvili. Cette campagne valut à Iakir, qui n'avait que vingt-six ans, l'ordre du Drapeau rouge. Elle mit fin à l'épisode Denikine. Le reste fut assuré par Frounze.

Ce dernier arriva en Ukraine le 25 novembre 1920 comme commandant en chef, avec rang de commissaire du peuple. Mikhaïl Vassiliévitch Frounze, fils de paysan, ancien métallo, était l'un des plus doués des chefs militaires sortis des rangs de l'Armée rouge. Associés aux décisions dans les moments de plus grand danger et tension, Rakovsky et Frounze

allaient nouer des relations personnelles d'estime, puis d'amitié. Le fils du paysan pauvre et celui du grand propriétaire, le chef militaire et le chef politique jouaient ainsi, sans le savoir, leur destin personnel.

La question agraire

Cette fois, la politique de Rakovsky, la mobilisation autonome pour les objectifs du pouvoir des paysans pauvres avec leurs comités, les *kombedy*, et celle de Lénine, qui croyait qu'il fallait d'abord apaiser la faim de terre du paysan, coïncidaient.

La loi agraire nouvelle fut promulguée le 5 février 1920 et constituait un net allègement de la précédente par rapport aux paysans.

Étaient données aux paysans pour être partagées les terres de la Couronne, celles des grands propriétaires, celles des monastères. Les propriétaires qui ne travaillaient pas eux-mêmes leurs terres, les koulaks, se les voyaient confisquer. La réforme correspondait aux aspirations générales et elle fut un succès. L'excellente idée de Rakovsky d'acclimater en Ukraine le maïs, qu'il connaissait par ses origines, fut un indéniable facteur de redressement en même temps que de propagande. Sa brochure *Le Maïs et la Famine* eut un grand succès, comme son article du 14 décembre 1921 dans la *Pravda*.

Pour la paix des campagnes, enfin, il fallait extirper le banditisme. C'était possible à cause du désir de paix dans les populations, de leur haine de Wrangel et Denikine qui représentaient à la fois les grands propriétaires et la soumission aux Russes. Pour la majorité, le pouvoir rouge était finalement le moins mauvais. Maniant adroitement condamnations et amnisties, utilisant contre les bandits des partisans ralliés, jouant de grands procès, Rakovsky ramena la paix et la sécurité dans les campagnes en une année.

La grande attaque de Pilsudski

Rakovsky croyait sans doute au milieu de 1920, avec un redressement aussi bien engagé et une Ukraine tranquille,

qu'il n'aurait pas de sitôt à endosser l'uniforme. En quoi il se trompait. Il y fut obligé en effet par la guerre russo-polonaise de 1920, un des derniers feux des attaques des États capitalistes contre l'État soviétique.

Lors de l'offensive de Pilsudski qui, comme on sait, tourna au désastre avec une contre-offensive victorieuse de la V^e armée de Toukhatchevsky jusqu'aux portes de Varsovie, il avait rejoint son compère Smilga, tous deux nommés commissaires politiques de cette armée. Le 28 avril, il reconnaissait l'importance du recul des troupes mais ajoutait qu'un coup décisif allait bientôt être porté, qui « repousserait l'armée des gardes blancs jusqu'aux murs de Varsovie⁶⁶ ».

On sait que la guerre contre la Pologne a provoqué chez nombre de dirigeants bolcheviques, à commencer par Lénine, les mêmes arrière-pensées que le « secours à la Hongrie », l'idée que l'avance de l'Armée rouge pouvait provoquer des soulèvements chez les travailleurs polonais, voire allemands. Tel n'était pas, on le sait, le point de vue de Trotsky qui combattit vivement Lénine sur ce terrain des espérances. Qu'en pensait Rakovsky ? Francis Conte le situe à tort du côté de Lénine en considération d'une des phrases de son fameux article du 26 janvier 1919 : « Créer une Ukraine révolutionnaire signifie déclencher la révolution dans la péninsule balkanique et donner la possibilité au prolétariat allemand de ne pas succomber à la mort, à la faim et à l'impérialisme allemand⁶⁷. »

Il n'y a rien de déterminant non plus dans le fait qu'il ait, avec le bureau politique du PCU, préparé l'action révolutionnaire clandestine en Bukovine et en Galicie. Trotsky, hostile à une attaque et à des espérances exagérées, n'a-t-il pas été celui qui insista le plus sur la nécessité d'un travail révolutionnaire en Pologne pendant l'année 1919 ?

Rakovsky fut l'un des premiers à réaliser et à reconnaître l'importance des revers lors de l'offensive initiale de Pilsudski. Pas plus que Trotsky et Radek, il ne croyait au soulèvement des travailleurs allemands à l'approche de l'Armée rouge.

La fin du dialogue avec Korolenko

On s'en doute, dès que cela a été possible après son retour, Rakovsky, cette fois accompagné d'Adina, est allé à Taganrog rendre visite à Korolenko, le 31 mars 1920.

Le vieil écrivain dit au chef du gouvernement que le bolchevisme est impopulaire, mais Rakovsky lui répond qu'il retarde sur l'évolution réelle. La révolution est sur le point de triompher en Allemagne⁶⁸ et tout va changer.

Au moins d'avril, le vieil homme note dans son *Journal* que Rakovsky se trompe sur tout. La dictature du prolétariat est la dictature des baïonnettes. Les deux tiers des terres sont en friche. Les paysans n'ensemencent que pour leurs besoins. Rakovsky, lui, explique que les nouvelles mesures provoquent déjà un redressement sensible⁶⁹.

En juillet Korolenko est sérieusement malade. Rakovsky lui propose d'aller se faire soigner à l'étranger. Korolenko rétorque qu'il lui demande seulement d'accorder plus d'attention à la vie humaine. Rakovsky va revenir accompagné de collaborateurs importants et se dit, devant eux, convaincu que la prise et l'exécution d'otages sont une pratique inacceptable.

Korolenko note tristement que, revenu à Kharkov, Rakovsky redécouvrit qu'il n'y avait moyen de gagner la guerre que si l'on était cruel. Pourtant, ajoute-t-il, « il donna attention à mes requêtes de compassion ».

En avril 1921, Korolenko allant plus mal, Rakovsky lui propose d'assurer son transfert à l'étranger dans un bon hôpital. Le vieil homme refuse, car « il n'acceptera jamais rien d'aucun gouvernement ». En juillet, Rakovsky a encore un beau geste : il lui envoie des journaux émigrés (*Rul' et Sovremenii Zapiski*, ainsi qu'un livre de Wells en bulgare)⁷⁰.

Korolenko est mort le jour de Noël 1921. Sans doute Rakovsky a-t-il prolongé intérieurement leur douloureux dialogue jusqu'en 1941.

Quelques années plus tard, Rakovsky devait dire à un journaliste français :

« Quelle tragédie que cette histoire d'Ukraine ! Kiev, quatorze fois occupée par les troupes des différents régimes, polonaises ou russes, ou celles de Denikine. En trois ans, l'Ukraine changea dix fois de gouvernement. Dix armées ont passé sur elle⁷¹. »

La guerre gagnée, il fallait construire.

Avant de tourner la page, il salua les guerriers dans un télégramme à Frounze qui commandait les armées ukrainiennes :

« Pour nous commence maintenant une période de reconstruction pacifique, mais, comme auparavant, l'Armée rouge demeure au centre de l'attention du gouvernement soviétique. A l'avenir, il nous faudra continuer à défendre les frontières de la Fédération soviétique contre les efforts permanents de l'impérialisme international qui cherche à nous anéantir : notre armée participera en même temps à l'organisation de l'économie socialiste.

« L'Armée rouge a brillamment rempli la tâche qui était la sienne et, à l'avenir, la main dans la main des ouvriers et des paysans, elle continuera à faire avancer la cause de la libération des ouvriers du monde entier⁷². »

La période qu'il avait baptisée « des guerres révolutionnaires » était terminée. Les photos de lui montrent des traits nouveaux, des tempes blanchies, une certaine tristesse dans le regard. On ne traverse pas impunément des années terribles.

CHAPITRE IX

Intermèdes mondiaux

Rakovsky était un Européen — le premier Européen, sans aucun doute —, et c'est bien parce que l'Ukraine, que Lénine lui avait confiée, fut pendant plusieurs années en grand péril, jusqu'en 1921, qu'il n'en quitta le territoire que pour de très brefs séjours à Moscou.

Pourtant, dès que l'étreinte se desserre, il est à pied d'œuvre là où on a besoin de lui. A Kharkov ou au front, il est toujours prêt pour les tâches de la Russie proprement dite, pour former cette Internationale qui a toujours été sa préoccupation première ou pour forger cette Armée rouge qui constitue la meilleure arme de la révolution encerclée.

L'Armée rouge, il fallait la forger en pleine guerre civile. L'Internationale, la former en plein blocus : les délégués représentatifs se comptaient sur les doigts à la conférence convoquée à Moscou en mars 1919 alors qu'on avait cru initialement pouvoir la tenir à Berlin où, depuis, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg étaient morts assassinés et où la soldatesque des corps francs faisait encore la loi.

L'autre champ de bataille qui lui fera délaissier temporairement son Ukraine, c'est le tapis vert des conférences internationales dans lesquelles il se révélera un maître diplomate et brisera l'encerclement fatal.

Fondateur de l'Internationale communiste

Quand s'ouvre la conférence socialiste internationale de Moscou, le 2 mars 1919, Rakovsky est attendu à un triple

titre : comme délégué du Parti communiste roumain, comme délégué de la Fédération balkanique et, continuité oblige, comme délégué des *Tesnjaki* bulgares. Mais il est aussi et surtout considéré comme un des chefs de la révolution en cours.

Les premiers mots de Lénine à la première session sont pour dire qu'on sait qu'il est parti et qu'on l'attend le lendemain. Ses derniers mots sont pour recommander de fixer les heures de session du lendemain en fonction de Rakovsky qui ne vient que pour un jour.

Le deuxième jour, 3 mars à midi, la séance s'ouvre par un complément de Rakovsky au rapport écrit qu'il a envoyé : il est optimiste sur la situation en Roumanie et en Bulgarie où se sont formés des partis fermes et battants. Il déplore le passage de l'autre côté du PS serbe. Il dit : « En Roumanie, les conditions se développent dans un sens favorable à la révolution mais beaucoup de choses dépendent aussi d'une avance de l'Armée rouge : le contact avec elle donnera sans doute une grande impulsion au mouvement révolutionnaire¹. »

Dans la session de nuit a lieu le grand débat historique : faut-il fonder la III^e Internationale, un geste que les Allemands, à la suite de Rosa Luxemburg, assassinée depuis, jugeaient prématuré ? Les bolcheviks semblent s'être résignés à cette opposition allemande. Mais telle n'est pas la position de Rakovsky. Avec le délégué suédois Grimlund, l'Autrichien Gruber Steinhardt et le Hongrois Rudnianszky — ce sont des garnitures pour ce qui est aux yeux de tous, la « motion Rakovsky » —, il propose une résolution en ce sens.

Il part de la constatation que « la lutte pour la dictature du prolétariat exige l'organisation unifiée, commune et internationale de tous les éléments communistes qui se placent sur ce terrain » et de la « nécessité d'établir une séparation très nette entre les éléments révolutionnaires prolétariens et les éléments social-traîtres ». Il en conclut que « la fondation de la III^e Internationale est un devoir historique absolu » et que « la conférence communiste internationale siégeant à Moscou doit en faire une réalité »².

La discussion commence alors, car la conférence, sensible aux arguments de Rosa Luxemburg contre la « proclamation » défendus jusqu'alors par l'Allemand Hugo Eberlein

(« Albert »), n'a pas pris position pour la nouvelle Internationale. Les bolcheviks, bien que persuadés de la nécessité de sa proclamation, sont restés réservés, pour ne pas donner une couleur « bolchevique » à l'Internationale naissante.

L'intervention de Rakovsky, l'un des leurs et aussi un véritable Européen, mais qui arrive après la première discussion, ajoutée aux comptes rendus sur l'Europe centrale en flammes, leur permet la contre-attaque, qu'ils ont peut-être préparée ensemble.

Rakovsky appelle à rompre avec les préjugés sur « la crainte de l'étranger » et les décisions « inspirées par elle » qui régnaient dans la II^e Internationale. Il montre qu'un recul laisserait imaginer un divorce entre communistes russes et étrangers. Bien sûr, il y a peu de représentants réellement mandatés, mais l'essentiel est « de ne pas renoncer, pour des raisons formelles, à la fondation immédiate de la III^e Internationale »³.

Une motion de Boukharine appelant à voter la motion de Rakovsky et autres est votée à l'unanimité moins cinq abstentions⁴. L'Internationale est proclamée. Khristian Rakovsky, à la droite de Lénine dans le tableau « officiel » peint par Léonide Pasternak — Trotsky étant à sa gauche —, est l'un de ses fondateurs, dans la politique pratique, un militant qui la symbolise à lui seul.

Peu de gens aujourd'hui — y compris la plupart des spécialistes — ont une notion précise de son importance quand, nouveau venu, il est appelé par Lénine, comme l'avait été Trotsky en 1917, aux plus hautes responsabilités dans le mouvement révolutionnaire mondial. Le chef de la Révolution russe affiche à son égard une confiance totale.

On peut rêver d'une élection de Rakovsky l'internationaliste à la tête de la III^e Internationale, qui eût symbolisé l'indépendance de cette dernière autant que son lien avec les bolcheviks, l'internationalisme théorique et pratique, la politique de la fermeté et du charme.

En fait Rakovsky a bien été élu parmi les cinq membres du comité exécutif avec le Suisse Fritz Platten et les Russes Zinoviev, Lénine et Trotsky. Mais c'est le moins sympathique et le plus violent, le plus sommaire aussi dans son mécanisme de pensée, « Gricha » Zinoviev, qui sera pré-

sident, qui parfois impressionne mais ne séduit jamais. Dans toutes les circonstances qui entourent la désignation et les premiers pas de ce bureau, c'est Rakovsky qui vient en tête, devant Lénine, Trotsky et les autres.

Les autres retournent à leurs tâches quotidiennes de défense de la révolution et du pays où elle a pris racine — et Rakovsky, en Ukraine, où un bureau méridional de l'Internationale communiste va être créé et dont, avec Balabanova et Sadoul, il va avoir la charge.

Rakovsky et l'Armée rouge

D'octobre 1919 à mars 1920, laissé légèrement « sous-occupé » par son départ d'Ukraine, Rakovsky a trouvé à s'employer à Moscou. Trotsky lui a en effet confié l'administration politique de l'Armée rouge — PUR ou *Polititcheskoe Upravlenie Respubliki* — qui comprend notamment la formation et la direction du corps particulièrement important des commissaires politiques, toute l'activité d'encadrement et de formation politique des militaires, qui constitue la véritable armature de l'Armée et dont un autre « Ukrainien », M.S. Bogouslavsky, est le secrétaire.

Membre du CC du Parti communiste, du Conseil militaire révolutionnaire de la République soviétique, il devient ainsi un des principaux dirigeants — le deuxième en fait, après Trotsky — de cette armée au moment où elle vit la très grave crise qui voit les troupes du général blanc Ioudénitch, appuyées par les Britanniques, parvenir aux portes mêmes de Petrograd.

En ces mois décisifs, Khristian Rakovsky est l'un des « organisateurs de la victoire ». C'est Trotsky lui-même qui l'a écrit, soulignant que cette direction politique de l'Armée rouge, « puissante institution d'État » dont la mission a été tout d'abord d'« intégrer les ouvriers et les paysans au pouvoir des soviets », puis de les « imprégner d'une conscience exclusivement révolutionnaire », avec les 600 personnes de son état-major et les 16 000 commissaires d'unités diverses, a été véritablement « l'âme de la victoire »⁵.

Les historiens occidentaux ne semblent pas s'être même aperçus du passage de Rakovsky à ce poste et bredouillent

quand il s'agit d'expliquer pourquoi il parle du PUR. C'est d'abord qu'ils se fient aux sources staliniennes. C'est aussi que la pensée et la politique qui s'y appliquent sont communes à Trotsky et à son vieil ami. L'un et l'autre sont convaincus de la primauté du politique dans la guerre en général et plus particulièrement dans une guerre civile et c'est en fonction de critères politiques qu'ils conçoivent et organisent le corps des commissaires et l'administration politique comme une machine à convaincre.

Rakovsky aura la charge de l'expliquer et le fera avec la simplicité qui le caractérise. Il relève que les armées capitalistes, constituées en temps de paix, ont manifesté un optimum de capacité de combat au début de la guerre, pour fléchir ensuite, cependant que l'Armée rouge, surgie, elle, dans le chaos de la guerre, le flot de la révolution et le début de la guerre civile, a affirmé avec le temps sa supériorité et ses capacités de combat. Il poursuit :

« L'Armée rouge est la seule armée où le soldat ne cesse pas d'être citoyen, car l'État soviétique est le seul État dans lequel toute opposition entre les tâches de l'armée et les intérêts de toute la masse laborieuse soit abolie. Alors que, dans l'Armée rouge, la discipline repose sur le fait que le soldat prend de plus en plus conscience de ses droits, la discipline des armées capitalistes bourgeoises est basée sur l'obéissance aveugle aux ordres des chefs. L'armée capitaliste bourgeoise n'est forte que pour autant que l'ouvrier ou le paysan qui y entre obéit au commandement : "Ferme ta gueule !" A l'inverse, dans l'Armée rouge, plus l'ouvrier ou le paysan refuse de "fermer sa gueule" sur ses intérêts, et plus il comprend clairement la nécessité d'être un soldat de l'Armée rouge honnête et consciencieux⁶. »

Pour cela, il faut l'aider à penser et réfléchir. Quand Rakovsky quitta sa direction, le PUR avait déjà 38 000 écoles, 1 415 théâtres, 161 cercles d'art dramatique, 2 492 bibliothèques, 3 universités, 8 cours, 400 salles de lecture dans des villages ; il avait continué l'organisation de trains de propagande et l'installation de centres d'agitation (*Agitpunkt*). Il souligne ainsi un aspect capital de son activité :

« Elle a constitué une extraordinaire école révolutionnaire. Elle a soudé en un seul ensemble les masses des villes et des campagnes. Des millions et des millions de paysans, auprès de qui il aurait, sinon, fallu se porter dans les campagnes pour influencer sur leur mentalité, ont été ainsi mis directement sous l'influence de notre propagande com-

muniste dans les casernes, les bivouacs, les tranchées, les infirmeries et les hôpitaux⁷. »

On peut imaginer avec quel soin il choisit ses commissaires, hommes ou femmes, parmi les meilleurs des communistes. I.N. Smirnov, V.D. Kasparova étaient ses proches et ceux de Trotsky. Tous ses amis, indépendamment de leur âge, en furent d'exemplaires. Il pense que la puissante armée des « travailleurs politiques, les cellules communistes et le personnel du secrétariat ont été « l'âme de l'Armée rouge » et ont joué dans ses victoires un rôle décisif. Il faut sans doute lui rendre à lui aussi cette justice.

Francis Conte, pour résumer la conception de l'Armée rouge de Rakovsky, a cette excellente formule : « Rakovsky voyait l'Armée rouge comme la crête de cette vague immense qu'était la révolution⁸. »

Dans un très intéressant article sur l'Armée rouge, Rakovsky, évoquant une fois de plus la Révolution française, citait une lettre de Saint-Simon à propos de Chaumette, et expliquait que le prolétariat affamé n'avait pas d'autre réponse que l'organisation de la lutte armée⁹. Il développait longuement le rôle du PUR et des travailleurs politiques qui doivent faire triompher dans l'armée l'esprit soviétique. Il n'avait donc pas perdu son temps quand, au début de janvier 1920, après les premières défaites — qui annonçaient son effondrement — infligées à Denikine, lequel ne devait jamais atteindre son objectif de Moscou, il prit la route de Kharkov qui allait désormais remplacer Kiev comme capitale de l'Ukraine. Il fallait en faire la capitale d'un pays en paix.

Le bureau du Sud du Comintern

Jacques Sadoul et Balabanova incarnent avec lui l'avant-garde de la III^e Internationale en direction de l'Europe, sous la forme de son bureau du Sud que rejoignent bientôt d'autres éléments regroupés dans le « collège étranger », comme Marcel Body, Boris Pokhitonov, qui sera envoyé en mission au congrès de Strasbourg du PS. Le bureau méridional est dans le même immeuble que la présidence du Conseil des commissaires du peuple. Ses militants français sont envoyés à Odessa

lors du débarquement français et plusieurs y trouveront une mort atroce.

Jacques Sadoul, l'avocat et officier français rallié, est le secrétaire de ce bureau du Sud, flanqué d'un administrateur, Moiseiev, et de Russes et d'Ukrainiens recrutés sur place. En 1920, le bureau comprend, outre Rakovsky et Sadoul, le Serbe Milkić, le Bulgare Chabline, le Polonais Feliks Kon et, plus tard encore, l'orientaliste Pavlovitch.

Ses premiers efforts ont été concentrés sur Odessa et la propagande révolutionnaire en direction des troupes françaises d'occupation dans une *troïka* formée de Bujor, Degott et Daniel Riedel. C'est dans ce contexte que se déroule l'épopée des premiers communistes français tués, Jeanne Labourbe et Henri Barberet.

Le bureau a formé ensuite des collaborateurs de différentes nationalités dont certains servent de « courriers ». Plusieurs ne reviendront pas, particulièrement de Turquie. Ils vont porter de l'argent, des sommes considérables en roubles soviétiques, roubles Nicolas, devises étrangères et surtout en pierres précieuses, tel ce diamant évalué à trois millions de roubles soviétiques¹⁰. Un seul porteur a vu disparaître l'argent : encore vient-il en rendre compte. Des émissaires arrivent aussi des différents pays, après de véritables péripéties. Le jeune communiste yougoslave Ivić, par exemple, est parti de Belgrade le 1^{er} février 1919 et arrive à Kharkov le 20 juin. Il a été arrêté, dévalisé, grugé, refoulé, a été clochard et passager clandestin, a traversé le Caucase sous la neige, gagné sa vie à chaque étape.

Peu à peu le bureau organise des routes clandestines, « maritime » pour la Bulgarie, « terrestre » pour la Roumanie, la Galicie, la Bukovine. En 1920, il est en contact avec des partis véritables, grec, roumain, bulgare, yougoslave. Seul le parti bulgare — c'est un résidu sans doute des vieilles querelles entre *Akovsky* et *Tesnjaki* — marque des distances vis-à-vis du bureau.

Les messages reçus sont évidemment très divers. Soulignons que certains émissaires assuraient qu'au pays on leur demandait quand Trotsky allait lancer vers le Danube sa cavalerie rouge pour accélérer la victoire. Au bureau du Sud, Rakovsky n'est pas seulement une « figure » qui reçoit les

visiteurs de marque comme Louise Bryant ou les délégués français avec Raymond Lefebvre en 1920. Il travaille réellement avec les autres. Le bureau du Sud a le mérite de réaliser bien des liaisons malgré le blocus et d'établir des contacts directs avec les pays où naît le mouvement communiste. Ce n'est pas sa carence, mais l'effondrement du régime et de l'armée de Béla Kun qui a empêché d'avancer vers la révolution mondiale dans cette Europe qui semblait en être proche.

Rakovsky au II^e congrès de l'IC

C'est au moment de la grande offensive de Toukhatchevsky contre Varsovie, contre-attaque foudroyante de l'Armée rouge qui sema tant d'illusions, que se tint le II^e congrès de l'Internationale communiste, et Khristian Rakovsky y joua un rôle important.

Il intervint le 30 juillet 1920 sur la question centrale du congrès, les vingt et une conditions d'admission des partis dans l'Internationale communiste, le filtre qui allait séparer les adhésions des opportunistes de celles des combattants révolutionnaires, bref, qui était, pour les bolcheviks, le test de la volonté révolutionnaire des communistes, à savoir la lutte immédiate pour le pouvoir.

Dans son style coloré, Victor Serge nous dépeint Rakovsky :

« Je revois Rakovsky, chef du gouvernement soviétique d'une Ukraine en proie à des centaines de bandes, blanches, nationalistes, noires (anarchistes), vertes et rouges ; barbu, habillé d'un uniforme fripé de soldat, il parla tout d'un coup à la tribune un français parfait¹¹. »

Son discours est passionné, tendu comme il l'a rarement été. Tourné vers les Allemands, en particulier le social-démocrate indépendant de droite Dittmann, il rappelle l'expulsion des diplomates soviétiques, dont il était, de l'Allemagne en révolution, décidée par un gouvernement formé de majoritaires et d'indépendants. Il ironise cruellement, lui au moins fidèle à sa pensée de toujours :

« Pour sauver l'Allemagne, ils nous disent qu'ils devaient entrer dans le gouvernement. Ils savaient déjà pourtant que les socialistes

majoritaires seraient les laquais de la bourgeoisie allemande et de l'Entente capitaliste¹². »

Il poursuit, impitoyablement ironique, rappelant l'expérience passée :

« La bourgeoisie elle-même se trouve parfois dans une position délicate. Elle se tourne alors vers la classe ouvrière et lui dit : "Partageons la responsabilité du pouvoir !" Il me semble à moi que, si la position de la bourgeoisie est vraiment difficile, c'est le moment favorable pour la classe révolutionnaire et son parti pour acculer au mur la bourgeoisie et la briser, au lieu de collaborer avec elle. »

Et le doigt pointé vers les députés allemands, il accuse :

« Les indépendants allemands représentés ici par les camarades Crispien et Dittmann non seulement n'ont, au cours de ces deux ou trois ans, rien oublié, mais il semble bien aussi qu'ils n'aient rien appris (...) A ce moment critique, vous n'avez pas compris qu'il fallait choisir entre la révolution et l'impérialisme et finalement vous avez choisi l'impérialisme. Vous n'avez pas sauvé l'Allemagne, non, vous l'avez perdue. C'est vous qui portez la responsabilité de toutes les conséquences de cette collaboration sur laquelle vous auriez dû tout de suite voir clair. Vous portez la responsabilité de ces conséquences, de l'écrasement des mouvements révolutionnaires qui a suivi cette collaboration. Oui, le prolétariat allemand a été endormi et abusé par l'Entente et la collaboration des majoritaires et des indépendants et il espérait trouver le salut avec l'Entente, Wilson et le traité de Versailles¹³. »

Le deuxième paquet-cadeau est pour les socialistes français dont il souligne à quel point leur déclaration est ambiguë. Ainsi, ils assurent que, « quand les intérêts du prolétariat coïncident avec les intérêts nationaux, le devoir du prolétariat est du côté de ses intérêts de classe » : ne s'agit-il pas de justifier l'Union sacrée au lieu de s'intéresser aux cas de figure où ces intérêts ne coïncident pas ?

La question à leur poser est de savoir pourquoi la France est le bastion de la contre-révolution. Il répond en rappelant que le socialisme français a d'abord été influencé par le socialisme démocratique de la Révolution française et pas par le marxisme, qu'il a pourtant compris la nécessité de prendre le pouvoir. Mais tout a été remis en question à la suite du congrès de la II^e Internationale à Amsterdam qui n'a laissé en France que Jaurès, à savoir le réformisme, le guesdisme étant mort de l'unification.

Il consacre quelques mots à la situation italienne, critique Bordiga, selon lequel il ne faut pas préparer la révolution, mais préparer les travailleurs à la révolution, ce qu'il juge aussi formel que dangereux.

Il dit que les vingt et une conditions ne sont pas une « garantie » contre la dégénérescence opportuniste, mais seulement un minimum et qu'il faudra peut-être les renforcer.

Sa conclusion enfin est une profession de foi de la conception bolchevique de l'Internationale :

« Seule la création d'un véritable centre du mouvement international, la création d'un véritable état-major général de la révolution, armé de toute l'autorité pour diriger le mouvement à travers le monde, donnera la garantie que les conditions d'admission sont réalisées. Il est bien clair qu'il est vital que ce centre ait une très grande autorité¹⁴. »

Rakovsky au quotidien

Les *Carnets* de Marcel Cachin pendant le II^e congrès de l'Internationale communiste nous permettent d'entrevoir un Rakovsky au quotidien, affable, attentif aux besoins des délégués français dont il est souvent le chaperon.

Nous apprenons que Kharkov accueille un certain nombre de militants français. Jacques Sadoul travaille déjà avec Rakovsky et, selon Cachin, en est extrêmement heureux, bien qu'il trouve très faible son personnel administratif. Lucien Deslinières est arrivé avec le groupe des délégués mais n'a pas été reconnu comme tel. Il est très amer, mais Rakovsky lui demande aussi de venir l'aider à Kharkov où il se rend, très content, car cet ancien colon d'Algérie va travailler dans le secteur agricole au sud. Déjà Angelica Balabanova — secrétaire de Zimmerwald, c'est un symbole — avait rejoint le poste de commissaire aux Affaires étrangères près de Rako : l'Ukraine est le bastion des internationalistes, du temps de Rakovsky.

Le voici engagé dans un débat théorique avec Cachin. Celui-ci raconte :

« Rakovsky me dit qu'en ce moment la classe ouvrière ne doit plus attendre passivement l'arrivée fatale des événements qui produisent le socialisme. Ce fut la faute des socialistes occidentaux de ne pas agir, d'en être restés à la période du socialisme antérieure à la guerre, la période de propagande et de verbe. Le temps exige au contraire que la

classe ouvrière ait la conscience toujours éveillée; elle doit s'offrir comme but prochain et immédiat de prendre le pouvoir, elle doit s'exercer à l'action dans ce but. Elle doit se dire que les événements ne sont plus seuls à préparer le socialisme, mais que les idées, les aspirations ouvrières, le subjectivisme ouvrier doivent entrer en jeu¹⁵. »

Il propose aux délégués français une promenade en voiture, essaie aussi de les rassurer quand ils sont secoués par la violence du ton de la réponse des Russes. Rakovsky explique que c'est une tradition de polémiquer sur un ton extrêmement brutal et qu'ils en usent ainsi entre eux, mais que cela n'a aucun caractère insultant et qu'ils maintiennent toujours des rapports de bonne camaraderie, car c'est sans ménagements qu'ils espèrent convaincre.

Il s'étonne aussi pourtant :

« Rakovsky me demande mon avis sur la manifestation d'hier. Je lui réponds qu'elle fut puissante et j'ajoute que son chiffre de 200 000 personnes, nous l'avons dépassé à Paris, à plusieurs reprises. "Oui, dit-il, mais nous tenons notre foule dans notre main et nous pouvons en obtenir ce que nous lui demandons. Vous, non !" ¹⁶ »

Enfin, ce vieil antimilitariste explique à Cachin la nécessité du « militarisme rouge » : pas seulement pour l'armée mais « pour préparer les ouvriers à la discipline nouvelle du travail, il est excellent qu'ils aient reçu une formation militaire ». Il lui dit que la discipline dans le Parti a atteint un point inimaginable :

« Il y a des *camarades responsables* qui sont les militants pourvus des postes essentiels dans toute la hiérarchie du Parti, qui ne s'appartiennent plus, ni à leur famille mais uniquement à l'organisation¹⁷. »

Rakovsky est ensuite mêlé à un incident pénible. Parmi les délégués français se trouve son vieil ami Ernest Lafont, devenu un très opportuniste député socialiste. Celui-ci lui rapporte, ainsi qu'à quelques Français, une information importante qu'il a recueillie au passage à Varsovie, mais refuse de citer sa source qui est un homme politique de premier plan. Personne, pas même Rakovsky, ne peut le convaincre qu'il est de son devoir d'aider ainsi concrètement la Russie à se défendre.

Il est alors expulsé de Russie soviétique, à sa grande colère et humiliation, et accuse Rakovsky d'être un faux frère, un ami infidèle, voire un mouchard. Rakovsky est évidemment parfaitement solidaire de la décision d'expulsion dont il est l'un des initiateurs. L'incompréhension entre eux est totale. Lafont rentre en France et se tournera de plus en plus vers la droite.

Dans son *Journal de route dans la Russie des soviets*, L.O. Frossard donne quelques indications sur ses conversations avec Rakovsky pendant le congrès. Rakovsky dit à Frossard qu'il pense que la révolution éclatera en Allemagne et en Italie avant d'éclater en France, mais il lui demande si le prolétariat français sera capable d'agir pour défendre ces révolutions, si le gouvernement français décide une intervention directe contre elles.

Trotsky nous a laissé de son ami dans cette période d'intense activité et d'étroite collaboration un portrait vivant et de précieuses indications sur la place qu'il occupait au premier rang des dirigeants bolcheviques. Malgré leurs affectations qui les éloignent, les deux hommes se voient souvent. Rakovsky, en particulier, doit venir fréquemment à Moscou pour les réunions du Parti, puis de l'Internationale. Lui et sa femme vont loger alors au Kremlin chez les Trotsky. Ils y sont totalement et pleinement chez eux. Retrouvant comme délégué français au II^e congrès de l'Internationale communiste son vieux camarade parisien André Morizet, « Rako », comme dit ce dernier, l'invite sans plus de façons pour le même jour à dîner au Kremlin à la table des Trotsky. Lev Davidovitch parle de son hôte :

« La langue que nous parlions à table, chez nous, au Kremlin était le français, du fait, je pense, de la présence de Rakovsky qui le connaissait mieux que nous tous. Imperceptiblement et légèrement, il lançait le mot nécessaire à celui qui ne trouvait pas et venait gaiement et facilement en aide à celui qui s'embrouillait dans les subjonctifs et la syntaxe. Les repas en compagnie de Rakovsky étaient une véritable fête, même si les conditions ne s'y prêtaient pas. Sa sociabilité et son esprit d'observation faisaient son personnage. A l'époque où ma femme et moi vivions de façon très renfermée, Rakovsky au contraire rencontrait beaucoup de monde, s'intéressait à tous, écoutait chacun, retenait tout. De ses ennemis les plus invétérés il parlait avec un sourire, en plaisantant, plein d'humanité. A l'inflexibilité du révolutionnaire s'ajoutait un inépuisable optimisme¹⁸. »

Trotsky conclut ses souvenirs en cherchant à expliquer la haine que rencontrait Rakovsky sur sa route et nous en donne sans doute en partie la clé :

« En même temps, il (Rakovsky) ne se fondait complètement ni dans le milieu environnant, ni dans son propre travail : il demeurerait lui-même, non pas un barbare qui s'éveille, mais un véritable Européen. Si les masses se reconnaissaient en lui, les chefs bureaucrates à demi

éduqués éprouvaient à son égard une demi-hostilité envieuse, comme à l'égard d'un "aristocrate" de l'esprit. Tel est le fondement psychologique de la lutte contre Rakovsky et de la haine particulière contre lui¹⁹. »

La haine

Quand se termina la guerre civile, la haine contre Rakovsky semblait être l'apanage des Blancs. Le 31 mars 1921, la cour martiale du III^e corps d'armée roumain siégeant à Bucarest le condamnait à mort par contumace pour « haute trahison ». Sur les origines de la haine contre lui, Trotsky raconte un épisode significatif aux lourdes et durables conséquences :

« Le 25 septembre 1919, par radio émettant sur Paris, Londres et vers tous, Rakovsky traçait en détail, en énumérant les lieux, les personnes, les circonstances, le tableau des pogroms juifs commis par les gardes blancs, russes et ukrainiens, avec les agents de l'Entente. Parce qu'il luttait contre l'antisémitisme et les pogroms, la presse blanche le comptait parmi les Juifs ; elle ne l'appelait jamais autrement que "le Juif Rakovsky"²⁰. »

Deux attentats avaient déjà eu lieu contre lui, dont un dans sa maison de Kharkov où il travaillait fenêtre ouverte, sans garde contre un coup de feu tiré de la rue. La seule précaution ultérieure fut une initiative d'Aleksandrina Giorgievna qui, désormais, la nuit, fermait elle-même les volets de son bureau. Rakovsky continua à vivre très simplement avec une protection minimale. Un visiteur français raconte :

« Visite à Rakovsky chez lui le matin. Un sympathique invalide, de garde à sa porte, me dit de revenir dans vingt minutes, comme ça, en camarade soldat (...) Quand je reviens, Rakovsky me reçoit, me donne les documents que je demande, se met à ma disposition et tout est dit²¹. »

Un homme chaleureux

Max Eastman est allé lui rendre visite à Kharkov avec son confrère Albert Rhys Williams. Il raconte :

« Rakovsky était le chef du gouvernement bolchevique d'Ukraine (...) Je n'étais que trop heureux d'être invité à dîner avec lui et sa robuste femme aux façons si adorables, avec ses joues roses, dans leur maison de Kharkov sur la voie du Sud. La maison était petite, les

meubles mal faits et inadéquats, le dîner austèrement frugal. Rakovsky était un de ces bolcheviks qui se souvenaient que Lénine avait dit que le revenu d'un responsable ne devait pas dépasser celui d'un ouvrier bien payé. C'était un de ces "idéalistes", comme disait William Reswick, et comme tous les bolcheviks méprisent ce mot, je ne sais le terme à employer pour distinguer les Rakovsky, les Rykov, les Boukharine, du type des durs qui considéraient un haut niveau de vie comme la récompense légitime de ceux qui avaient conduit une révolution à la victoire. Je me souviens de la sollicitude avec laquelle il demanda à un de ses assistants de trouver un logement pour Albert et moi où nous pourrions être bien et chez nous, au cas où nous aurions la chance d'une petite *oukajivanie*, de flirter ou de faire l'amour. Je me souviens aussi, après le dîner, quand, dans le cours de la discussion, Rakovsky entra dans le champ d'une fenêtre, que sa femme bondit, paniquée, et se hâta de descendre le volet. C'était un drôle de boulot d'être chef d'un gouvernement bolchevique en Ukraine²². »

Alfred Rosmer lui a rendu visite à Kharkov, avec Trotsky, par le fameux « train ». Ils ont passé deux jours ensemble. Rosmer se souvient :

« Ces deux journées furent consacrées à de longues réunions où toutes sortes de questions étaient examinées. Rakovsky mettait à profit la présence d'un membre du bureau politique pour trancher les problèmes difficiles demeurés en suspens. Quand il ramena Trotsky au train, son visage, toujours cordial et bienveillant, rayonnait : "Quel travail nous avons pu abattre", me dit-il²³. »

Dans le même temps, pourtant, Trotsky commençait à sentir la haine que son délicieux ami suscitait chez les hommes de pouvoir. Trotsky conclut ses souvenirs en cherchant à expliquer cette haine que rencontrait Rakovsky sur sa route et en nous en donnant sans doute en partie la clé :

« En même temps, il (Rakovsky) ne se fondait complètement ni dans le milieu environnant, ni dans son propre travail : il demeurait lui-même, non pas un barbare qui s'éveille, mais un véritable Européen. Si les masses se reconnaissaient en lui, les chefs bureaucrates à demi-éduqués éprouaient à son égard une demi-hostilité envieuse, comme à l'égard d'un "aristocrate" de l'esprit. Tel est le fondement psychologique de la lutte contre Rakovsky et de la haine particulière contre lui²⁴. »

Car, d'ores et déjà, Rakovsky avait dans le Parti des ennemis déterminés. L'amitié de Trotsky, la confiance de Lénine ne suffisaient pas à les empêcher de s'exprimer. Et chacun des succès qu'il remportait avivait leur hostilité. Le plus dan-

gereux était un homme dont nous n'avons pas encore parlé et dont l'heure allait venir.

Avec la fin de la guerre civile commençaient d'autres tâches, moins héroïques, plus difficiles peut-être. Il fallait reconstruire le pays, il fallait normaliser autant que possible les relations avec les États capitalistes pour la période relativement brève de « coexistence » que Lénine et Trotsky, les premiers, entrevoyaient.

Quelles que fussent les perspectives de la révolution mondiale, ou celles du développement de l'Internationale communiste, il fallait déblayer les ruines, reconstruire, renouer. La reconstruction de l'Ukraine, c'était l'affaire de Rakovsky, celle des relations de la Russie — pas encore Union — soviétique avec le monde capitaliste, c'était aussi l'affaire de Rakovsky.

Rakovsky s'y attaqua avec toujours une équipe cosmopolite, à peine modifiée par le départ d'Antonov-Ovseenko pour Moscou et celui de Kotsioubinsky pour Vienne, celui aussi de Balabanova et Kollontai.

L'Ukraine au lendemain de la guerre civile

A sa façon gentille, parfois faussement naïve, Marcel Cachin a consacré quelques lignes de ses *Carnets* à l'Ukraine en cet été 1920, telle que la lui décrivit Jacques Sadoul établi depuis peu à Kharkov :

« En Ukraine : Rakovsky est le président du Conseil des commissaires du peuple ; Sadoul est son adjoint : ils vivent en parfaite intelligence. On réorganise l'Ukraine. Les paysans y sont riches, aisés, petits propriétaires. Leurs maisons sont coquettes. Rien de commun avec ce que nous voyons ici. Les cultures variées, intensives. Il y avait une grande propriété productive et moderne. Les relations avec les bolcheviks sont tendues mais il y a une amélioration rapide. La question nationale est résolue par la fédération : les Soviets se sont réunis et ont décidé à l'unanimité l'adhésion à la Russie fédérative. Quant à l'industrie, elle sera dure à remettre en état. Les ouvriers ont été tués, dispersés par Denikine, les machines enlevées par les Anglais, les mines noyées. On commence seulement à sortir de ce gâchis. Malheureusement, Rakovsky n'est pas très bien secondé. Le personnel administratif local est médiocre²⁵. »

Remarquons seulement, par rapport aux généralités simpli-

ficatrices qui courent aujourd'hui, que ce n'est pas « le Parti » qui a tout fait en Ukraine, puisqu'il faut plus d'une année pour qu'apparaisse dans ce pays un Parti occupé d'autres questions que de sa crise interne.

De toute façon, l'idée d'un monopole d'existence du Parti communiste était étrangère à l'époque aux dirigeants communistes eux-mêmes. Peu après son arrivée à Kiev, Rakovsky tint à le déclarer avec netteté :

« L'exclusion des mencheviks des soviets et la mise hors la loi des s.r. sont la conséquence de leur attitude à l'égard du pouvoir soviétique contre lequel ils ont formé un front. S'ils renoncent à leur tactique et s'ils accordent leurs actions avec celles du pouvoir soviétique ouvrier et paysan, ils éliminent la raison qui nous empêche de les admettre dans les soviets²⁶. »

« Il faut accorder une indépendance plus grande aux organismes ukrainiens, particulièrement ceux qui sont "unifiés", et cela parce que les autres sont déjà indépendants²⁷. »

Nouvelle affirmation de l'indépendance ukrainienne de la part de Rakovsky quand il explique publiquement aux représentants de l'American Relief Agency qu'il n'est pas engagé par les accords conclus avec Moscou et avec la décision du gouvernement ukrainien d'avoir à l'étranger des représentations diplomatiques propres. Des relations économiques privilégiées sont nouées par l'Ukraine avec la France et l'Allemagne — sur le plan militaire, mais aussi sur celui de l'éducation. Cette prise d'indépendance va culminer au moment où Kiev se réserve le monopole de la signature d'accords de concessions en territoire ukrainien à des compagnies étrangères, qui sera aussi la dernière mesure du gouvernement de Rakovsky.

Le 2 novembre 1920, dans une lettre encore inédite à Lénine dont il envoya copie à Rakovsky, preuve que le problème avait été abordé entre eux, Trotsky souleva la question de l'indépendance ukrainienne : on ne l'avait guère respectée et pour de bonnes raisons pendant la guerre civile, mais il fallait maintenant accélérer le processus dans cette direction.

A cette date, on notait un développement prometteur du commerce extérieur ukrainien. Mais on approchait aussi de l'exil de Rakovsky voulu et décidé par Staline — un homme dont il n'a encore guère été question ici.

LA CONFÉRENCE DE GÈNES

Preliminaires

C'est en 1922 que Rakovsky a fait au monde la révélation de ses qualités de diplomate qui, au moins pour un grand public, ont parfois éclipsé celles de militant, de chef de guerre, bref, du révolutionnaire qu'il était.

Il avait servi comme diplomate en 1917-1918 et Lénine n'avait pas oublié ses services. C'est à sa demande que Rakovsky a fait deux « voyages » appelés « missions secrètes » par Francis Conte au début de 1922. A Berlin, puis à Prague, il tâta le terrain, rencontrant notamment Walter Rathenau et le ministre tchécoslovaque Beneš. Son séjour fut accompagné et épié par Boris Savinkov, l'ex-terroriste s.r, et ses tueurs blancs, qui ne trouvèrent pas d'occasion. Mais il revint avec une proposition ferme — un texte rédigé avec des blancs et des options pour la conclusion d'une alliance économique et politique avec l'Allemagne, susceptible de briser l'encerclement et de libérer partiellement les deux parias de l'Europe.

Le moment était bien choisi puisque les puissances avaient convoqué pour le 10 avril la conférence de Gênes qui avait à traiter des problèmes des dettes de ces deux pays.

Rakovsky avant Gênes

Certains ont cru voir chez Rakovsky une attitude ferme et négative avant la conférence, devenue étonnamment souple par la suite. C'est une mauvaise lecture d'un diplomate qui ne se laisse pas comprendre aussi facilement et de façon aussi simpliste.

C'est en effet en combattant révolutionnaire qu'il aborde la question de la diplomatie, celle des relations internationales. Ainsi, dans un discours à Sebastopol le 16 avril 1921, il explique :

« Notre dernière victoire est la conclusion d'un accord commun avec l'Angleterre qui, jusqu'à présent, était l'âme de la coalition contre nous. Ce changement ne s'est produit que parce que nous avons mon-

tré au monde entier que notre Armée rouge empêchera toute tentative des capitalistes étrangers pour étouffer par la force des armes la Révolution soviétique²⁸. »

Il ne change d'ailleurs jamais d'avis quant à la Grande-Bretagne et assurera deux ans plus tard que les relations des Soviets avec elle sont commandées par les rapports de classes et la géographie — la fameuse « route des Indes » — et qu'il s'agit d'une « lutte longue et sans merci, une lutte qui n'est pas une lutte pour la vie, mais une lutte à mort²⁹ ».

Ce qu'il explique ouvertement, avant Gênes, c'est l'attitude qu'il faut avoir face aux autres négociateurs :

« Notre problème, ce n'est pas de nous cramponner à un compte ou un prêt ou des crédits qu'on pourrait obtenir après Gênes. Il ne faut pas oublier que nous sommes encore dans une situation d'époque révolutionnaire, et qu'il nous faut compter sur nous pour les remèdes à nos maladies, combattre nous-mêmes la famine et l'effondrement de notre système de transports, et il nous faut encore renforcer notre Armée rouge parce qu'elle est notre unique soutien. Si nous sommes soutenus aujourd'hui et demain par ces actes, on arrivera très vite à un accord économique³⁰. »

Il expose très clairement que les Soviétiques ne veulent pas gagner leurs interlocuteurs au communisme mais qu'ils disposent de richesses, ce qui fait beaucoup d'argent à gagner pour des capitalistes, qu'ils respecteront toujours leurs propres obligations et que ceux qui leur parlent de dettes ne doivent pas oublier ce qu'ont coûté leur intervention et les destructions qui ont suivi. C'est un peu plus net que les propos de Tchitchérine disant qu'on allait négocier « pour la galerie » (*dlia vidinosti*).

Attaque préventive

Avant l'ouverture, en réalité, Rakovsky montre les dents pour pouvoir sourire. Le 5 avril, il donne à Berlin une interview dans laquelle il mouche Raymond Poincaré. Il n'y aura pas à Gênes triomphe d'un « point de vue » ou d'un autre, mais du « point de vue du droit public pour traiter entre États souverains ». Il rappelle les ravages de l'intervention française, la préparation de 1917 par les Français, comme le démontre le journal de leur ambassadeur Maurice Paléo-

logue³¹. On peut penser que Poincaré aurait mieux fait de se taire.

A la veille de son départ encore, Rakovsky remet les points sur les *i* : ne compter que sur ses seules forces et le renforcement de l'Armée rouge. Il précise :

« La question dépend entièrement de notre sang-froid, de notre compréhension qu'il nous faut continuer la lutte et garder notre esprit de combattants (...) Nous ne signerons rien qui puisse violer les lois fondamentales de la République soviétique, la nationalisation de la terre, le monopole d'État de l'industrie et du commerce extérieur³². »

Rakovsky star

C'est une délégation soviétique nombreuse qui débarque à Gênes et s'installe à quelques kilomètres, à Santa Margherita, dans l'hôtel Impérial de Rapallo qu'elle occupe avec tout son monde, bien des amis — dont Rappoport, invité de Rakovsky — et ses « surveillants ».

Rakovsky est venu avec Alexandrina que Rappoport, péremptoire, décrète « une jolie femme, pas trop intelligente mais honnête et dévouée ». Il les emmène tous deux dans sa voiture de Rapallo à Gênes, encore un comportement surprenant car, en règle générale, les dirigeants bolcheviques ne savent pas conduire les « automobiles ».

Sur les journalistes comme sur ses collègues il fait une énorme impression : abord facile, manières aussi parfaites que la diction, esprit très vif, sens prononcé de l'humour, obligeant et aimable, amène, sa réputation est faite grâce à l'organisation et la tenue en *one-man-show* de conférences-débats en français dans lesquelles il excelle. Il se tire d'affaire avec beaucoup d'adresse de la délicate obligation de présenter aux dirigeants allemands les excuses de son gouvernement pour l'assassinat en 1918 du comte von Mirbach, ambassadeur allemand à Moscou, commis par Blumkine, qu'il a connu s.r. de gauche, puis membre du secrétariat de Trotsky.

Il présenta aussi avec beaucoup d'intelligence les bonnes affaires qu'il était possible de réaliser avec la Russie soviétique et se révéla un véritable expert en matière d'évaluation de dommages de guerre. Il séduisit bien des personnalités rencontrées, comme le journaliste Ernest Hemingway qui lui

voua une grande admiration, avec un peu de perfidie puisqu'il parlait à son propos d'« aristocrate florentin³³ ».

C'est à Gênes que commence aussi un attachement personnel qui se manifestera avec plus d'éclat encore à la conférence de Lausanne : la sympathie, puis une réelle amitié entre Rakovsky et le chef du gouvernement bulgare, le leader du Parti paysan, Aleksandr Stamboliïsky, qu'il a gagné à son idée de Fédération démocratique des républiques balkaniques.

L'homme d'État bulgare a été témoin à Gênes de la marche vers Rapallo dont il pense que la conclusion est aussi une victoire pour son pays. Il est fier de celui dont il souligne qu'il est son « compatriote » et aime figurer sur les photos avec lui. Leur complicité inquiète plusieurs gouvernements et la droite bulgare y voit une raison de plus de se débarrasser de ce démocrate encombrant.

One-man-shows à l'université

L'Américain Max Eastman, excellent écrivain, a donné de lui ce portrait magnifiquement vivant :

« Il était bien bâti, avec beaucoup d'allure, avait une voix claire qui sonnait et s'exprimait avec énergie. Bien que je ne l'aie que peu connu, je me souviens de son visage solide, de ses yeux brillants et chaleureux avec toujours un demi-sourire, comme de ceux d'un ami. Je suppose qu'il y avait plus de gens pour aimer Rakovsky et avoir confiance en lui que pour son intelligence et, je dirais, sa force de caractère. Rakovsky venait juste après Lénine et Trotsky (...) Il était réclamé comme criminel d'État par son gouvernement roumain et il venait à Gênes comme Premier ministre de la République ukrainienne. Puis il se chargea de la fonction, si gauchement remplie par Marcel Rosenberg, d'interpréter la Révolution russe pour la presse du monde capitaliste. Il rencontrait les journalistes tous les jours à 18 h 30 dans une petite salle de lecture d'une bibliothèque aux murs blancs dans l'ancienne université de Gênes — une pièce où il y avait des tableaux noirs et des bancs en gradins pour les étudiants.

« Ces bancs étaient toujours pleins à déborder et Rakovsky arrivait en coup de vent avec un peu de retard, avec sous le bras une serviette gonflée. Il faisait une brève déclaration sur les principaux problèmes du jour d'un point de vue soviétique, puis s'asseyait à la chaire, prenait une plume et demandait avec un sourire plein d'humour :

« “Maintenant, messieurs, peut-être il y a quelque question que vous aimeriez poser ?”

« Puis il copiait soigneusement sur une longue feuille de papier

toutes les questions qui devenaient de plus en plus sérieuses quand les auditeurs comprenaient qu'il avait l'intention de faire un discours. Quand toutes les questions étaient posées, il prenait une autre feuille et les classait. Puis il allait se lever et répondre en une seule fois — patiemment si possible, habituellement avec humour, faisant souvent des allusions à quelque parallèle historique. Il était particulièrement heureux quand il pouvait rappeler à un journaliste français un épisode de l'histoire française qu'il avait oublié, car il est particulièrement compétent dans ce domaine, de même qu'il connaît parfaitement la langue française.

« Je pense que Rakovsky prenait beaucoup de plaisir à ces classes internationales dans la vieille université de Gênes, autant qu'à tout ce qu'il faisait. (...) »

« Il y avait quelque chose du maître d'école dans l'attitude de tous ces bolcheviks à la conférence. A leur façon marxiste, ils en savaient tellement plus que leurs adversaires sur l'histoire et l'économie — comme sur la science plus exacte de savoir pourquoi ils étaient venus et ce qu'ils voulaient — qu'il leur fallait distribuer un peu de connaissances avant de commencer toute discussion.

« Une petite question avait beaucoup agité les cercles d'où je venais et troublait légèrement les bolcheviks eux-mêmes; c'était de savoir s'ils devaient porter des chapeaux hauts de forme. A Moscou, Kalinine, le président de la République, participait à des cérémonies publiques avec sa chemise ouverte et sans cravate. Ni Lénine, ni aucun de ses partisans n'avaient même rêvé de porter l'habit — symbole à leurs yeux de la soumission aux normes bourgeoises. Quand je posai la question à Rakovsky, à l'une de ses conférences, il me répondit en réprimant un sourire : "Le port du chapeau haut de forme est l'une des concessions dont nous avons estimé qu'elles ne nous coûteraient rien. Et je l'ai laissé chez moi", ajouta-t-il en riant³⁴. »

Rapallo : préliminaires

Le journaliste Louis Fischer a écrit :

« La question russe domina promptement la conférence. Trois jours après le premier incident, Wickham Steed, rédacteur en chef du *Times*, télégraphiait à son journal — et on peut le comprendre : "Gênes est devenue une scène pour les bolcheviks." Le 16, il constatait avec mélancolie : "Les Russes sont les arbitres de la conférence"³⁵. »

Les véritables négociations se déroulèrent en deux endroits. A la villa d'Albertis où résidait Lloyd George se déroulait en quelque sorte une conférence russes-Alliés avec Louis Barthou, Lloyd George, les ministres belge et italien. Tchitchérine, Krassine et Litvinov représentaient les Sovi-

tiques. Il y avait des séances plénières (grand soviet) et restreintes (petit soviet). Les Allemands redoutaient d'être obligés de payer des réparations aux Russes en vertu de l'article 116 du traité de Versailles.

Russes et Allemands se rencontraient ailleurs, hôtels, cafés, et à Rapallo. C'était là qu'on trouvait Rakovsky, flanqué de Ioffe, et qui menait le bal. En face, Walter Rathenau, ministre allemand des Affaires étrangères, très hésitant à l'égard d'une alliance avec les soviets et le plus chaud partisan de cette dernière, le haut fonctionnaire Ago von Malzan. Les Allemands avaient informé les Britanniques du projet élaboré à Berlin avec Rakovsky et le présentaient comme une éventuelle mesure de défense contre l'article 116. Rakovsky joua le rôle décisif et Malzan le qualifierait de « père » du traité³⁶.

Les Russes avaient pensé à chercher à Gênes un accord avec les Alliés pour des crédits et des négociations de « concessions » à bon compte. Mais à Berlin ils pensaient avoir trouvé un accord politique qui rompe leur isolement et signifie la fin de Versailles.

Conclusion de Rapallo

C'est le 15 avril que tout se décida. A 10 heures du matin, Malzan retrouva Rakovsky et Ioffe dans un café. Il leur narra les déboires de sa délégation qui n'avait pas réussi à rencontrer Lloyd George la veille. De leur côté, les Russes l'informèrent de l'état des négociations à la villa Albertis.

Ils avaient décidé auparavant de laisser entendre qu'un accord soviéto-britannique était en vue : si les Allemands ne signaient pas le traité proposé par Rakovsky, les Soviétiques demanderaient qu'on inclue l'article 116 et le bénéfice pour eux dans l'accord général. Rakovsky ajouta même qu'il pensait élargir l'accord aux Français, car les réparations allemandes au titre de l'article 116 permettraient de payer les dettes russes, levant ainsi un obstacle important.

Dans la nuit du 15 au 16 avril, à 1 heure, le dimanche de Pâques, Rakovsky accrut la pression en téléphonant à Malzan qu'il souhaitait le rencontrer le lendemain à 11 heures à l'hôtel Santa Margherita de Rapallo pour avancer les négociations, lui laissant entendre que rien n'était encore fait

pour l'éventuel accord avec les Britanniques et que les Soviétiques voulaient permettre aux Allemands de changer d'avis, de signer le projet Rakovsky de Berlin, assorti d'une clause secrète garantissant les intérêts des deux parties en cas d'indemnisation.

Cette nuit-là, la délégation allemande, l'émotion étant grande, tint de 1 à 3 heures sa « conférence des pyjamas ». Rathenau en sortit décidé à rattraper à tout prix l'alliance russe. Les Allemands téléphonèrent aux Russes à 7 heures qu'ils allaient venir, puis tentèrent en vain d'informer les Britanniques. Ils arrivèrent à midi au rendez-vous de 11 heures. Tout alla très vite en dépit du déjeuner et de suspensions de séances. Le document fut prêt à 17 heures. A 18 heures, il fut signé par Tchitchérine et Rathenau, ce 16 avril 1922.

Aux termes du traité de Rapallo, Allemagne et RSFSR renonçaient à revendiquer l'une de l'autre des indemnités pour dommages de guerre ou civils. L'Allemagne reconnaissait la nationalisation de nombreuses entreprises et renonçait à la revendication de ses nationaux pour les dommages.

L'article 2 réitérait cette renonciation en précisant qu'elle n'était valable que tant que le gouvernement de la RSFSR ne verserait pas d'indemnités à d'autres États aux revendications analogues. L'article 3 réglait la question de la reprise des relations diplomatiques et consulaires, ne reprenant pas la reconnaissance *de jure* de la Russie soviétique, acquise par le traité de Brest-Litovsk. L'article 4 décidait de l'octroi de la clause de la nation la plus favorisée aux deux partenaires. Le gouvernement allemand s'engageait par l'article 5 à assister — sans plus de précisions — les firmes allemandes dans l'élargissement de leurs contrats avec la Russie. Un traité identique fut évidemment conclu avec l'Ukraine.

Portée du traité

Agrippé par des journalistes excités qui voulaient savoir ce qu'il pensait de la portée du traité de Rapallo par rapport au traité de Versailles, Khristian Rakovsky, avec probablement une lueur gaie dans les yeux et l'air faussement perplexe, se contenta de leur répondre comme s'il recherchait un vague souvenir : « Le traité de Versailles ? Le traité de Versailles ? Je ne sais rien de ce traité³⁷. »

Il avait entièrement raison. Le traité de Rapallo était le ver dans le fruit de Versailles. L'Allemagne, que Versailles avait voulu condamner à l'isolement, avait rompu le cercle et trouvé à l'est un allié précieux. Il avait ignoré les Russes — c'était l'amiral Koltchak qui les avait représentés à la conférence de la paix ! — et la Russie soviétique entraînait dans le concert européen par la grande porte, nouant l'alliance allemande au moment où les désaccords devenaient voyants entre France et Grande-Bretagne.

Ni Berlin, ni Moscou n'étaient plus isolées.

Rakovsky, toujours modeste mais aussi rusé, comme un bon diplomate, ne parle pas de Rapallo dans le bilan qu'il dresse de la conférence de Gênes pour le quotidien *L'Humanité*. Et il ne coiffe pas son haut-de-forme pour l'article intitulé « La conférence de Gênes et le prolétariat³⁸ ».

Pour lui, la conférence, initiative britannique, était « une tentative de résoudre ou du moins d'atténuer les contradictions inhérentes à la société capitaliste et qui, à la suite de la guerre, ont pris une acuité inconnue jusqu'alors, particulièrement graves en Grande-Bretagne ».

Il considère Gênes, qu'il appelle la « conférence des lieux communs », comme un « gros échec » :

« Les États capitalistes se sont montrés incapables de coordonner leurs efforts en vue d'une œuvre de construction (...) L'intérêt commun ? En société capitaliste, avec ses égoïsmes de classe, une pareille idée est une utopie³⁹. »

Quand il s'adresse à *L'Humanité*, organe du Parti communiste français, dont le correspondant Bernard Lecache le qualifie de « l'un des plus grands hommes de la Révolution russe », il le fait en militant et en dirigeant de l'Internationale communiste, invoquant « l'impuissance capitaliste », les efforts des Alliés pour faire de Gênes « un guet-apens » pour la Russie, la folie de la politique du gouvernement français qui ferait mieux, selon, lui, de panser les plaies de la France et des Français. Il invite les capitalistes à comprendre qu'ils ne peuvent plus faire la guerre à la Russie soviétique et que leur propre front est en train de s'effriter. Devant eux, ils ont maintenant l'Armée rouge. La lutte de classes continue et le prolétariat français, il en est sûr, saura construire le « front unique ouvrier ».

On se prend à rêver. Cet homme au langage très clair, qui lutte avant tout pour la révolution mondiale et le répète, est-il le même qui a réussi à rouler dans la farine ses interlocuteurs capitalistes et à ramener de Berlin et de Gênes un traité avec l'Allemagne qui vaut bien des crédits et des canons ? La réponse est « oui » et que la diplomatie, pour un révolutionnaire, ne consiste évidemment pas à mettre son drapeau rouge dans sa poche.

CHAPITRE X

La crise de la révolution

Héros de la guerre civile, diplomate de grand talent, honoré de l'amitié et de la confiance de Lénine, Rakovsky peut passer pour l'un des enfants chéris de la révolution, un des plus brillants en tout cas de ces révolutionnaires qui ont ébranlé et continuent de secouer le vieux monde.

Filip Panaïoutov le montre à la fin de cette année 1922 où il a remporté publiquement succès sur succès, homme-orchestre et vedette politique. Il va aux premières du Bolchoï, donne des conférences à l'université Sverdlov, prend la parole à des meetings, des assemblées générales, des discussions, dans le cadre du Parti ou au-dehors. On le voit partout, à Moscou et à Kharkov¹.

Les observateurs extérieurs ne pouvaient se douter qu'il venait d'entamer, contre Staline et la bureaucratie qu'incarrait ce dernier, ce qu'on peut considérer comme la bataille du siècle pour la survie de la révolution.

Les batailles fractionnelles passées

Dans les archives de Trotsky que nous avons citées lors du conflit au sujet de la stratégie à appliquer au temps de la nécessaire jonction avec la Révolution hongroise, nous avons mentionné nombre de télégrammes de Lénine en évitant de répéter indéfiniment les formules violentes dont lui et les autres Russes en général ponctuent leur reproches, même

secondaires : « responsabilités devant l'histoire », « irresponsabilité criminelle », « passivité qui frise le sabotage », etc.

C'était sans doute l'une des caractéristiques de Lénine que de pouvoir vitupérer un compagnon d'armes avec la dernière violence, puis, sans transition et la situation s'étant améliorée, le cajoler et lui réitérer sa confiance — réelle d'ailleurs. Tel n'était pas cependant le cas de Staline dont la rancune à long terme est bien connue et dont on peut facilement imaginer, connaissant le personnage, qu'il rongea plus d'une fois son frein devant la désinvolture de Rakovsky agissant à sa guise selon son inspiration et s'en tirant toujours, entre autres parce que, comme le disait Lénine avec une certaine admiration et en tout cas une estime profonde, il était une « grande figure politique » (*bolchaia polititcheskaia figura*)².

Dans la première bataille fractionnelle au sein du Parti, à la fin de la guerre civile, cette « discussion syndicale » dont on imagine très mal aujourd'hui le degré de violence qu'elle atteignit et les véritables enjeux, car la « militarisation » de la main-d'œuvre ne signifiait pas la « caporalisation » du Parti, voire de la classe que certains décrivent à présent en clamant avoir découvert les origines du « socialisme des casernes », Staline et Rakovsky se trouvaient dans deux camps opposés³.

Rangés derrière Lénine, dont ils répétaient jusqu'aux virgules, se trouvaient les sommets du Parti, le noyau des *apparatchiki* de Staline, groupés derrière Lénine, dont Staline ne pouvait se passer pour introduire ses hommes au comité central. Avec Staline, ses hommes, Molotov, Ordjonikidze, Kaganovitch, mais aussi Zinoviev et Kamenev. A côté de Trotsky, conseiller vigilant, pilier de la tendance oppositionnelle en train de se constituer, Khristian Rakovsky.

Or il allait bientôt se trouver au cœur d'une bataille dans les coulisses de l'appareil dont seule la question géorgienne a fait surface à l'époque, et dont on sait qu'elle se déroula entre deux attaques de Lénine dont la seconde fut sans retour. Rakovsky y vécut incontestablement une expérience douloureuse. Il n'envisageait évidemment absolument pas, au début de son séjour en Ukraine, qu'il puisse exister pour ce pays un danger d'oppression nationale sous le nouveau pouvoir soviétique, même avec ses caractères grands-russes marqués, qui le choquaient.

La question nationale

Nous avons assisté plus haut à la découverte faite par Rakovsky pendant la guerre civile quant à l'importance de la question nationale en Ukraine, qu'il avait jusque-là sous-estimée. Et, bien entendu, cette préoccupation ne l'a plus quitté.

On sait qu'il a collaboré avec Lénine, contribuant à la fin de 1919 à l'élaboration de la résolution sur la question ukrainienne. Le 27 février 1920, il l'a abordée publiquement, en termes modérés, mais nettement, dans un article de la *Pravda* intitulé « Rapports de puissance entre Russie et Ukraine ». C'est évidemment en accord avec lui que Trotsky, le 20 novembre de la même année, soulignait dans une lettre à Lénine la nécessité d'avancer vers plus d'indépendance réelle de l'Ukraine.

C'est au lendemain de la conclusion du traité de Rapallo, qui fut l'un de ses plus brillants succès au service de l'État soviétique né de la révolution de 1917, que Khristian Georgiévitich Rakovsky fut amené à livrer à Staline une bataille frontale où se manifestèrent une fois de plus sa lucidité et son courage.

Il s'était heurté à cet appareil de fonctionnaires du Parti et de l'État — les *apparatchiki* — que Staline avait, au cours de l'année 1922, unifiés sous son autorité de secrétaire général, se les subordonnant à la fois par leur intérêt — salaires et privilèges — et la rigueur de sa poigne, comme l'a magistralement démontré récemment l'historien russe Aleksandr Pochtchékoldine⁴.

Nous savons qu'avec quelques autres il rencontrait régulièrement Trotsky et que celui-ci l'avait mis au courant de ses entretiens avec Lénine, du « bloc » qu'ils avaient conclu. Lui-même eut des discussions de fond avec Lénine. Il était partie prenante de ce bloc en gestation dont il fut le premier élément visible, le premier à lancer l'offensive ouvertement, le X^e congrès, en avril 1923, n'étant à cet égard qu'une étape dans l'escalade du combat politique interne.

La bataille autour de l'« URSS »

En 1922, le Parti avait décidé d'étudier de plus près des formes plus souples que celles qu'il avait adoptées pendant la

guerre, d'union sur le territoire soviétique entre entités d'origines nationales différentes.

Deux solutions se présentaient : soit l'intégration des « nouvelles » républiques dans la RSFSR, soit la formation d'une nouvelle union entre la RSFSR d'un côté et les autres de l'autre, sur une base d'égalité. Comme on pouvait s'y attendre, la RSFSR prit parti pour la première position, toutes les autres entités pour la seconde.

On constitua donc une commission spéciale pour l'étude des « relations inter-républicaines ». Celle-ci adopta très rapidement des thèses présentées par Staline intitulées « thèses sur l'autonomisation ». Il ne faut pas s'y tromper. Malgré le titre trompeur, c'était la thèse pro-RSFSR, l'entrée des républiques « autres » auxquelles elle allait conférer un caractère d'« autonomie », en d'autres termes un renforcement de la centralisation contraire à l'objectif recherché.

Rakovsky voit immédiatement le danger et sa gravité. Le Politburo ayant adopté ses thèses sur le principe le 10 août 1922, une commission Politburo-Orgburo inter-républicaine les examine à partir du 11. Rakovsky s'y heurte très violemment à Staline et à sa garde rapprochée, Ordjonikidze et Molotov.

Il se bat et se bat bien. Il dénonce le fait que des républiques, qui sont en principe indépendantes et autonomes, sont constamment contraintes de lutter pour défendre, comme il dit, « non seulement leurs prérogatives, mais leur existence même ». Il donne des exemples des abus d'autorité dont se rendent coupables des ministères centraux en signant des accords internationaux qui engagent l'Ukraine sans que celle-ci ait été consultée et qui violent à tout instant la Constitution en cette matière. Francis Conte résume le combat par cette phrase qui fait pressentir le début d'une crise de la révolution : « Si les organismes centraux sont incapables de maîtriser leurs propres tendances et instincts bureaucratiques, il sera impossible de construire le socialisme⁵. »

Selon Trotsky d'ailleurs, dès ce moment, Staline, qui tient depuis 1922 les fils de l'appareil du Parti dans toutes les républiques, commence à prendre des contacts en Ukraine, à « organiser un complot » pour en déloger Rakovsky dont il ne veut plus rencontrer la résistance à sa politique de centralisation et de russification.

La question géorgienne

Cette bataille dans la commission *ad hoc* se double bientôt d'une crise peut-être plus grave encore, l'affaire géorgienne, qui a comme point de départ des violences exercées contre des communistes géorgiens à la suite d'un véritable attentat à la souveraineté géorgienne commis par les hommes de Staline sous l'autorité d'Ordjonikidze. Mal renseigné, Lénine a, dans un premier temps, soutenu Staline.

Les choses vont pourtant s'éclaircir peu après. Lénine, informé de l'opposition de Rakovsky, demande à le rencontrer et, le 25 août, le reçoit à Gorki. Les deux hommes ont une longue discussion et Lénine en sort convaincu du sérieux de l'affaire et de la nécessité de mettre fin à l'entreprise de Staline. C'est dans les semaines qui suivent qu'il confie à Kamenev l'enquête sur la Géorgie, comprend ce qui s'est passé et prépare sa propre réplique à Staline. Dans le même temps, Rakovsky a repris par écrit tous ses arguments dans une lettre qu'il a adressée au bureau politique le 28 septembre.

C'est une véritable déclaration de guerre au stalinisme, bien que ce mot ne figure pas dans le texte. Il y assure notamment — on peut suivre son regard — que « l'instinct bureaucratique » est parfaitement impuissant à « construire le socialisme ». Il est décidément toujours cet homme à l'humour décapant et lanceur d'idées neuves que Lénine avait présenté à Molotov, mais personne évidemment ne songe à rire car c'est vraiment l'explosion de la crise au sommet.

Au VtsIK d'Ukraine des 1^{er} et 2 octobre 1922, Rakovsky fait allusion à un « plan chauvin ». Sur la Géorgie, il dit :

« Le Parti ne sera pas stupide et fou au point d'arrêter la chaîne du développement historique et de dire que toutes ces républiques veulent devenir russes. Camarades, seuls nos ennemis peuvent espérer de notre part semblable idiotie. Nous ne le ferons pas. L'union de ces républiques n'arrêtera jamais la chaîne des révolutions pour les peuples qui l'ont librement rejointe. Je ne sais si le sens de mes paroles est clair, mais je ne veux pas aller plus loin maintenant (*mouvements divers*).⁶ »

Dès le 3 octobre le CC du Parti ukrainien, bientôt suivi par les Géorgiens, repoussait la thèse de l'autonomie et la solution de Staline. Rakovsky et les idées générales allaient-ils l'emporter sur la puissance des *apparatchiki* ?

Cette résistance en tout cas enragea Staline. La résistance

des Ukrainiens — le CC du Parti puis le Sovnarkom — était pour lui une injure personnelle. Ses deux cibles étaient évidemment Rakovsky et Frounze, lequel n'avait pas mâché ses mots pour affirmer que l'Ukraine ne devait pas entrer dans la RSFSR. Avec son habituelle grossièreté, il les insulta, traitant Rakovsky de « bourgeois intello » et l'ouvrier-paysan Frounze de « goujat », et assurant que le chef de l'armée ukrainienne « se prenait les pieds dans ses propres combines et machinations constitutionnelles »⁷.

L'intervention de Lénine

Lénine, pendant ce temps, travaille. Tout montre qu'il a maintenant compris le lien entre l'attitude de Staline sur la question nationale et le développement de la bureaucratie, qui constitue l'idée centrale de l'argumentation de Rakovsky.

Et le 30 décembre, c'est le coup de tonnerre, la lettre de Lénine dans laquelle il se dit « fort coupable de n'être pas intervenu avec assez d'énergie et de rudesse dans la fameuse question de l'autonomie, appelée officiellement, si je ne me trompe, question de l'union des républiques socialistes soviétiques »⁸.

Tout s'est passé en dehors de lui, du fait de sa maladie, mais l'entreprise tout entière a été, écrit-il, « foncièrement erronée et inopportune ». Il s'indigne :

« On prétend qu'il fallait absolument unifier l'appareil. D'où émanaient ces affirmations ? N'est-ce pas de ce même appareil de Russie que, comme je l'ai déjà dit (...) nous avons emprunté au tsarisme, en nous contentant de le badigeonner légèrement d'un vernis soviétique⁹ ? »

Il le dit nettement : « Nous appelons nôtre un appareil qui, de fait, nous est encore foncièrement étranger et représente un salmigondis de survivances bourgeoises et tsaristes¹⁰. »

Ceux qui ont accepté cette autonomisation se sont noyés dans « cet océan de la racaille grand-russe », avec « ce gredin, ce chauvin, cet oppresseur qu'est au fond le bureaucrate russe typique ».

Il incrimine « la hâte de Staline, son goût pour l'administration ainsi que son irritation contre le fameux social-natio-

nalisme ». Il interroge : l'internationalisme, du côté de la nation qui opprime ou de la nation dite « grande » (bien qu'elle ne soit grande que par ses violences, comme l'est par exemple l'argousin), doit-il consister seulement dans le respect de l'égalité formelle des nations ? Ou doit-il accepter une inégalité de droit compensant dans une certaine mesure celle qui se manifeste en pratique dans la vie ? Quiconque n'a pas compris cela n'a pas compris non plus l'attitude vraiment prolétarienne à l'égard de la question nationale — et il enfonce son clou :

« Le Géorgien qui considère avec dédain ce côté de l'affaire, qui lance avec dédain des accusations de "social-nationalisme" (alors qu'il est lui-même non seulement un vrai, un authentique "social-national", mais encore un brutal argousin grand-russe), ce Géorgien-là porte en réalité atteinte à la solidarité prolétarienne de classe, car il n'est rien qui en retarde le développement et la consolidation comme l'injustice nationale¹¹. »

Informé par le Géorgien Boudou Mdivani, Lénine oppose maintenant à Staline les formules que ce dernier avait tenté de ridiculiser en préconisant l'association, non dans la RSFSR mais dans une Union des républiques soviétiques d'Europe et d'Asie, ou la création d'un comité central exécutif fédéral à côté du CEC. L'esprit est clair :

« Nous nous plaçons sur un pied d'égalité avec la RSS d'Ukraine et les autres républiques et en même temps qu'elles, au même titre qu'elles, nous entrons dans la nouvelle union, la nouvelle fédération¹². »

Quelques semaines plus tard, c'est un autre texte célèbre, l'article « Comment réorganiser l'Inspection ouvrière et paysanne ». On sait que Staline et les siens songèrent un instant à ne pas le publier, arguant que c'étaient les opinions d'un homme malade auxquelles il ne fallait pas donner d'importance. Ils ne purent cependant aller jusqu'au bout et l'article parut dans la *Pravda* du 25 janvier 1923.

C'était de la part de Lénine une nouvelle attaque en règle contre Staline qui était aussi commissaire du peuple à l'Inspection ouvrière et paysanne. « Son souci est, écrivait-il, d'assurer ce qui n'existe pas, la liaison réelle avec les grandes masses. » Il s'attend à la résistance de « ceux qui tiennent à conserver notre appareil dans sa forme prérévolutionnaire

outrée et poussée jusqu'à l'inconvenance, tel qu'il existe encore actuellement », qu'ils appartiennent ou non aux « milieux responsables de la caducité de l'appareil ».

Vers l'affrontement

Pendant que les hiérarques du Parti se demandaient comment ils allaient pouvoir désamorcer ces deux bombes, Rakovsky s'efforçait pour sa part de reprendre la balle au bond et de lancer dans le Parti la discussion sur les idées de Lénine que d'autres cherchaient à étouffer.

Dans *Kommunist* du 23 mars 1923, il expliquait que Lénine avait posé dans son article sur l'Inspection ouvrière et paysanne deux questions capitales. La première était celle de l'appareil omnipotent, de ce qu'il fallait faire de ce comité central du Parti pour l'entourer et le neutraliser par les forces ouvrières et paysannes.

Selon lui, la responsabilité de l'état de fait incombait à l'appareil central du Parti et à ses dirigeants de la Commission centrale de contrôle et du collège de l'Inspection ouvrière et paysanne. Il fallait tout balayer et réorganiser de fond et comble.

Il pensait en effet que, derrière l'appareil, il y avait la vieille tradition bureaucratique de l'empire des tsars. L'existence d'un appareil et le développement concomitant du bureaucratisme étaient pour lui des phénomènes étroitement liés, tous deux caractérisés par « le formalisme, le goût de couper les cheveux en quatre, l'étroitesse d'esprit, l'incapacité absolue à s'adapter au milieu où on vit, la croyance qu'on peut tout régler par une décision brutale ». Il affirmait enfin :

« La lutte à laquelle Vladimir Ilyitch appelle en ce moment (...), le combat contre la bureaucratie dans notre appareil (...), chez nous et dans le mouvement international, c'est la lutte tout entière pour notre révolution. »

Rakovsky ouvrait ainsi dans le journal et le Parti ukrainiens une discussion sur la pensée de Lénine à ce moment de crise de la révolution, nourrie d'exemples concrets et d'idées neuves, qui n'a jusqu'à présent bénéficié de l'attention d'aucun historien. On doit retenir aussi que, dans ce combat

pour la démocratie dans le Parti, il manifestait aussi — et c'était rare à l'époque — le souci de la « démocratie ouvrière » dans toute l'acception du terme — en fait de la démocratie dans la classe ouvrière. Il était toujours l'homme qui, le 12 juin 1920, dans un débat à Kharkov, avait posé la question de ce que pouvait être la démocratie pour les sans-parti qui y avaient un droit imprescriptible¹³.

En ce qui concerne la question nationale, Staline est obligé de remettre dans sa poche pour un temps ses accusations de « national-libéralisme » contre Lénine. Il laisse passer l'orage puis abandonne toutes les positions critiquées par Lénine tout en contre-attaquant à fond sur tous les points sensibles qu'il n'a pas touchés, comme le problème des deux chambres — dont une des Nationalités — qui, selon lui, nourriront l'indépendantisme.

On peut légitimement penser qu'un combat décisif allait être livré dans le congrès et que le bloc de Lénine et Trotsky, avec l'appui de la plupart des autres dirigeants et des hommes comme Rakovsky, allait faire pencher de façon décisive la légitimité du Parti contre Staline. Il n'en fut rien.

Pas rétabli à temps, Lénine, on le sait, confia le dossier géorgien à Trotsky. Malade, celui-ci déclina à son tour et préféra conclure un compromis avec Kamenev qu'il crut effrayé : il accepta de ne pas soulever au congrès plusieurs questions cruciales.

C'est donc Boukharine qui plaida le dossier géorgien sur le terrain du droit et des sanctions individuelles. Trotsky, s'appuyant sur le compromis de non-agression conclu avec Kamenev, garda sous le coude le dossier confié par Lénine et n'ouvrit pas la bouche. C'est aussi bien entendu parce que le dossier politique semblait entériné puisque personne n'avait pris la parole après Lénine, dont les textes avaient été unanimement approuvés, et on n'en parlait plus.

Mais on ne pouvait étouffer totalement la discussion sur la « question nationale » prévue le 25 avril. Elle fut chaude, âpre même, avec des échanges très vifs, de continuelles manifestations d'agressivité de Staline contre Rakovsky. Un texte de Trotsky s'opposait aux thèses de Staline et son auteur ne se restreignit pas dans la polémique.

Rakovsky, lui, livra ce combat qu'il ne pouvait pas ne pas

mener à ce moment-là, devant le XII^e congrès, puisqu'il y avait été mandaté à deux reprises par ses propres camarades et n'avait pas le droit de se taire. Il ne se tut pas. Peut-être savait-il que c'était la bataille qu'il engageait. Il n'était d'ailleurs pas isolé et fut soutenu au congrès par les Géorgiens, Tsintsadze, Makharadze, Mdivani, par les Ukrainiens, notamment Skrypnyk, Manouilsky, Rafail, ainsi que par Zatonsky, Froumkine et d'autres.

Rakovsky au XII^e congrès

Nous savons maintenant grâce aux historiens soviétiques que le XII^e congrès, en avril 1923, fut sans doute le mieux préparé de l'histoire du Parti depuis 1917, par l'appareil qui composa la salle avec un soin minutieux. Ces précautions, dirigées initialement contre Trotsky, servirent contre Rakovsky.

D'abord, il ne put intervenir dans la discussion sur le rapport d'activité où était incluse la question géorgienne. Membre du présidium, il était le dernier des orateurs inscrits. Kamenev, qui présidait, décida « en fonction de l'heure » que les deux derniers inscrits ne parleraient pas¹⁴.

Quant à son intervention sur l'URSS, les hommes de l'appareil huèrent au signal, couvrant la voix de l'orateur et parvenant même à l'interrompre alors qu'il n'avait pas fait usage de tout son temps de parole.

On le comprend. L'intervention de Rakovsky était un réquisitoire, la mise en accusation de la bureaucratie — de ce stalinisme qui vient alors de naître — devant un congrès aux ordres, mais aussi devant l'histoire à laquelle il s'adresse et qui eût pu, à ce moment-là, porter un autre nom que celui que porta, à partir d'Octobre, le débat sur le « cours nouveau ».

Lénine d'ailleurs était toujours en vie et personne ne pouvait dire alors qu'il ne lirait pas un jour ce discours qui ne faisait que prolonger et nourrir d'exemples sa propre analyse du rôle réactionnaire, anti-communiste, de l'appareil à propos de la question nationale.

Rakovsky commence par proposer un amendement aux thèses de Trotsky sur l'industrie, un amendement décentralisateur exposé avec beaucoup de modération, ainsi que des

rectifications de détail concernant la NEP dont il dit qu'elle est « une manœuvre infiniment plus complexe qu'une simple retraite, une évasion en manœuvrant ».

Il aborde la question nationale par le drame qu'est l'absence de Lénine qui seul sans doute pourrait secouer suffisamment le Parti et lui faire comprendre qu'il est en train de commettre en ce domaine des fautes très graves. Il s'écrie : « J'ai peur pour l'avenir de notre parti ! » Il argumente :

« La question nationale est l'une de ces questions qui nous promettent une guerre civile si nous ne manifestons pas la sensibilité et la compréhension indispensables dans notre attitude à son égard. Il s'agit de l'union entre le prolétaire russe et les soixante millions de paysans non russes qui exigent de participer à la vie économique et politique de l'Union soviétique sous leur drapeau national ¹⁵. »

C'est la troisième fois que la question nationale est posée à un congrès et c'est ce qui lui fait peur pour le pouvoir soviétique car on s'éloigne de plus en plus d'une compréhension et d'une solution communistes de cette question. L'obstacle essentiel pour le moment est un « préjugé communiste », profond et « d'autant plus dangereux qu'il a l'air communiste, parce qu'il a des racines dans notre programme et parce qu'il masque notre ignorance sur la question des nationalités ». C'est l'idée que la révolution a aboli la question nationale et qu'elle n'existe plus depuis que les communistes sont au pouvoir : on est au-delà.

Il devient véhément. S'agissant des masses sans parti, des masses paysannes, sous quel drapeau vont-elles accéder à la vie politique et culturelle ?

« Allons-nous vraiment obliger les Géorgiens à apprendre le russe comme le faisaient les gendarmes du tsar ? Allons-nous vraiment envoyer des tchékistes pour vérifier que les non-Russes apprennent le russe ? (...) Étroitement lié avec la conscience nationale apparaît ce sentiment d'égalité dont parle Lénine dans sa lettre. Et, du fait des siècles de domination tsariste, les nationalités font à nouveau l'expérience de ce sentiment d'égalité, de façon plus profonde et plus forte que nous ne le pensons (...) Comment trouver cette alliance entre notre internationalisme prolétarien et communiste et le développement national de larges couches de masses paysannes avec leurs aspirations à une vie nationale, à leur propre culture nationale, à leur propre État national ? »

Il dénonce l'existence d'un sentiment chauvin de grande nation qui rampe à travers ce peuple russe « qui n'a jamais

connu l'oppression nationale, mais a, au contraire, opprimé pendant des siècles ¹⁶ ».

Les racines

Ayant obtenu dix minutes supplémentaires, il va à l'essentiel. La deuxième cause est :

« (...) la discordance qui se crée tous les jours et grandit toujours plus entre notre parti et son programme d'un côté, notre appareil d'État de l'autre. C'est là la question cruciale. Les camarades du Parti, sur la question nationale, sont inspirés par la psychologie des organes de l'État.

« Et ces organes centraux de l'État, qu'est-ce qu'ils représentent ? Dans ses articles, Vladimir Illitch (Lénine) en a donné une description appropriée. Ils sont un mélange d'une administration tsariste et d'une administration bourgeoise, verni d'un coup de pinceau soviétique et communiste, mais superficiellement, et rien de plus. Les communistes (qui sont dans ces organes) cèdent à la psychologie de leur propre appareil et deviennent eux-mêmes étroits d'esprit ¹⁷. »

Et Rakovsky de renvoyer aux pages d'Engels sur la bureaucratie, dans sa préface de *La Guerre civile en France*. Pour lui, il ne suffit pas de proposer comme Staline un amendement en faveur d'un système de deux chambres :

« Il faut aller plus loin de façon décisive. Il nous faut enlever aux commissariats de l'Union les neuf dixièmes de leur pouvoir et les donner aux républiques nationales. (...) Je juge nécessaire qu'il soit mentionné ce que Vladimir Illitch nous a dit et répété dans le passé et que nous avons discuté ici, à savoir que, si nous devons devenir le centre de la lutte des nationalités opprimées en dehors des frontières de l'URSS, il nous faut, à l'intérieur, dans les frontières de l'URSS, prendre une position juste sur la question nationale ¹⁸. »

Les deux amendements de Rakovsky sont finalement repoussés sur intervention de Staline. Seuls les délégués ukrainiens — à l'exception de Kvirring, qui se rallie à Staline après avoir voté pour Rakovsky en Ukraine — et géorgiens ont voté pour Rakovsky. C'est un événement sans précédent, un véritable coup d'État préparé comme un puzzle pour qu'un congrès du parti de Lénine finisse par voter, comme un seul homme, contre Lénine.

Peu après le congrès, lors de la conférence nationale des 12 et 13 juin 1923, le combat continue. Les incidents sont encore

très nombreux. Les Ukrainiens, qui proposent de remplacer « union dans un État unitaire » par « Union des républiques socialistes », sont violemment attaqués et calomniés par Staline qui les accuse de séparatisme et de ralliement à un projet de confédération. En fait, de toute évidence, ils ne sont que décentralisateurs.

Rakovsky, que Trotsky soutient avec beaucoup d'énergie — encore une légende qui se dissipe en fumée —, a des échanges personnels très vifs avec Staline. La question à trancher, selon lui, c'est ou bien « un seul État » ou bien « l'Union de plusieurs États »¹⁹. Il défend la seconde option et Staline la première. Dans les dernières minutes du débat, Rakovsky, d'ordinaire très courtois, devient mordant. Il réplique sur un ton vif : « J'estime que moi, ukrainien, je ne suis pas moins communiste que Staline²⁰. »

Un véritable manifeste communiste

C'est dans cette période que paraît à Kharkov une remarquable brochure de Rakovsky intitulée *Novii Etap v sovet-skom soyuznom stroitel'stve* (Une nouvelle étape du développement soviétique)²¹. Elle fait le point sur toutes les batailles menées au sujet de la question nationale et de la bureaucratie. C'est une analyse sérieuse et neuve qui, dans la meilleure tradition marxiste, est aussi éducation et vulgarisation.

Rakovsky commence par souligner que l'on s'est attaché cette année à définir globalement les relations entre républiques jusque-là réglées au coup par coup, et que ce système a fait peser bien des ambiguïtés sur les compétences des commissariats dits unifiés et des commissariats russes, défauts qu'il juge inévitables.

Il passe à l'élection des deux chambres et souligne l'importance de l'élection du congrès des soviets de l'Union suivant un scrutin soviétique majoritaire :

« Si ce congrès cessait d'être une expression directe des masses et si ses électeurs ne bénéficiaient pas de droits égaux, il perdrait sa signification comme institution nationale ouvriers/paysans et cesserait de jouer le rôle d'organisateur des larges masses des républiques dans leurs intérêts de classe²². »

Il rappelle que l'écrasante majorité des électeurs appartiennent à la RSFSR, relèvent de la nationalité russe : il y a évidemment un danger que les petites républiques soient dans une position où la plus grande les domine. D'où l'idée de créer une seconde chambre représentant les intérêts des différentes républiques. Mais son dessein n'est pas de discuter ces questions :

« A un moment donné, le choix de telle ou telle forme institutionnelle pour les républiques socialistes soviétiques est sans importance. Mais ce qui est important, c'est une approche correcte de la résolution du problème national — lui-même un aspect du développement de l'Union soviétique²³. »

Un historique

Il passe ensuite à un historique de l'attitude du Parti communiste sur la question nationale :

« La question nationale (la reconnaissance de chaque groupe uni par son origine, sa langue, son territoire, son passé et ses usages, et de son droit à l'existence indépendante) est née du développement du capitalisme (...) Le XIX^e siècle a mérité, outre ses autres titres, celui de "l'âge des nations". Le mouvement national, qui a commencé avec la Révolution française, continue aujourd'hui²⁴. »

Après un rappel de ce XIX^e, le mouvement pour l'unification allemande, puis italienne, l'indépendance de la Grèce et de la Serbie, puis les soulèvements nationaux dans les Balkans, il relève que certaines nationalités ayant acquis leur indépendance ont soumis à leur autorité des nationalités plus faibles.

Selon lui, il y a eu un renouveau de l'élan national à la suite de la guerre de 1914-1918 : lutte pour l'indépendance irlandaise, combat des Flamands pour l'égalité avec les Wallons, mouvement de libération des peuples coloniaux. Il insiste sur les caractéristiques de classe du mouvement national :

« Naturellement aucun (de ces mouvements) ne fait apparaître la bourgeoisie comme "sujet" ou dirigeant du mouvement national. Elle a incontestablement utilisé l'indignation des grandes masses contre l'oppression nationale pour renforcer sa propre domination. La bourgeoisie a arraché les richesses du pays des mains des "maudits" étrangers pour s'en approprier les richesses et prolonger l'exploitation des masses ouvrières et paysannes²⁵. »

C'est dans cette perspective que les PC ont toujours sou-

tenu le mouvement national en s'efforçant de préserver la conscience des travailleurs du poison nationaliste, en prenant appui sur l'internationalisation de la vie économique et politique. C'est cette dernière qui a engendré le prolétariat. Pour les communistes, la combinaison de ces deux tendances fondamentales exige une reconnaissance du droit de chaque nation à l'indépendance, ce qui n'exclut pas leur unification sous une forme fédérale.

Le programme du Parti de 1903 confirmé en 1917, prévoyait le « droit à l'autodétermination », c'est-à-dire, en cas d'association à d'autres, l'égalité absolue des nations et des langues, des écoles enseignant dans la langue du pays, des droits constitutionnels refusant tout privilège à une nation au détriment des autres.

Centralisation contre communisme

Rakovsky en arrive au cœur de son sujet. Pour lui, la révolution d'Octobre a créé les conditions de la résolution de la question nationale en balayant les classes privilégiées et leurs serviteurs qui étaient les agents de la russification. Or d'autres difficultés sont apparues :

« Néanmoins la révolution d'Octobre a créé dans quelques milieux insignifiants du Parti communiste certains préjugés qui ont fait obstacle à une conception réaliste. Avec le renversement de la domination des capitalistes et des propriétaires fonciers, on a eu l'impression que la question nationale était réglée (...). En fait, la révolution d'Octobre a seulement *commencé* à la résoudre. Elle ne l'a pas résolue²⁶. »

Ce sont les préjugés sur la question nationale qui ont rendu nécessaires les débats sur la question aux congrès successifs du Parti. En décembre 1919, le congrès éprouvait le besoin, en conclusion, de rappeler que son attachement à l'autodétermination dictait l'idée d'accepter une République socialiste soviétique indépendante. Rakovsky se cite lui-même pour conclure sur ce point son examen de l'expérience ukrainienne :

« La tendance de la révolution socialiste est à la centralisation économique et politique sous la forme d'une fédération internationale temporaire, pas d'un trait de plume mais au terme d'un processus plus ou moins long de suppression du particularisme, de tous les préjugés

démocratiques et nationaux, le résultat d'une connaissance et d'une adaptation mutuelles²⁷. »

Dans la deuxième partie de son travail, il s'attache au phénomène sous-jacent à ce non-règlement de la question nationale qu'il vient de mettre au jour. Là aussi il commence en s'attaquant à des préjugés dits « communistes » :

« Ici ou là, pendant les discussions, on rencontre l'idée que l'État prolétarien devrait être centralisé et qu'il faudrait par conséquent fondre les républiques socialistes soviétiques en un État centralisé unique. De tels propos n'ont rien à voir avec le communisme. La tâche de centralisation générale n'a jamais figuré dans le programme communiste. En ce qui concerne l'État, l'attitude des communistes est claire également. "Au mieux, écrivait Engels dans son introduction à *La Guerre civile en France* de Karl Marx, l'État est un mal reçu en héritage par le prolétariat après une lutte victorieuse pour la suprématie de classe. Comme la Commune de Paris, le prolétariat devra immédiatement supprimer les pires aspects de ce mal avant que la nouvelle génération, élevée dans le nouvel ordre social libre, soit capable de jeter tout le bric-à-brac de l'État dans les poubelles." En d'autres termes, l'État qui émerge comme résultat de la division de la société en classes disparaît avec la disparition des classes. La société communiste sera une société sans État. Bien sûr, c'est là une question de l'avenir. Jusque-là, le prolétariat se servira naturellement du pouvoir d'État pour organiser la production socialiste²⁸. »

Après avoir souligné la nécessité de la centralisation dans certaines circonstances, Rakovsky poursuit :

« Naturellement, le pouvoir soviétique ne peut avoir de pire ennemi que la centralisation, si on entend par là une concentration du pouvoir dans un organe unique et la transformation de l'ensemble de la population en instrument attentif pour l'exécution des décrets centraux. La même chose s'applique si l'on entend par le même terme la destruction de l'initiative et de l'auto-motivation en matière économique, politique et administrative. Autrement dit, le pouvoir soviétique est l'ennemi du centralisme rigoureux. Le pouvoir soviétique signifie la participation des masses travailleuses (et par elles des masses paysannes) à la vie politique du pays. Mais si la vie politique devient le privilège d'un petit groupe de gens, de toute évidence les masses travailleuses ne participeront pas au contrôle du pays et le pouvoir soviétique perdra son soutien le plus important. Les communistes lutteront toujours résolument contre la centralisation²⁹. »

Bureaucratie contre communisme

Poussant à son terme son analyse, Khristian Rakovsky aborde alors la question de la bureaucratie, toujours dans le

cadre de la pensée des marxistes. Il commence par citer Engels et Marx :

« Dans la même introduction à *La Guerre civile en France*, Engels décrit comment le pouvoir d'État sert ses intérêts propres : le serviteur de l'État est devenu son maître. En d'autres termes, il s'est formé une classe de bureaucrates avec ses propres intérêts particuliers et elle est avant tout intéressée à conserver son appareil d'État centralisé et complexe. Bien que soient apparus des intérêts bureaucratiques précis, cette bureaucratie sert normalement la bourgeoisie. A l'occasion, elle sacrifie les intérêts de la bourgeoisie dans son ensemble, choisissant de défendre ses propres intérêts gouvernementaux-bureaucratiques³⁰. »

Après avoir cité Marx sur les origines de la bureaucratie d'État en France, Rakovsky poursuit :

« Naturellement une telle centralisation, qui exclut les masses du contrôle direct des organes administratifs, économiques et politiques, ne peut pas être un phénomène conforme aux intérêts du prolétariat. Marx opposait la Commune de Paris au vieil État bureaucratique centralisé. (...) De toute évidence, pour sa part, le pouvoir soviétique est la réalisation de la même Commune sur une échelle bien plus grande. Les fondements constitutionnels du pouvoir soviétique sont pris à ce qu'il y a de plus vital dans l'expérience de la Commune de Paris³¹. »

Il applique ensuite à la « décentralisation » ce qu'il a dit de la « centralisation » et explique :

« Le séparatisme national et provincial est non seulement l'un des moyens les plus dangereux de la contre-révolution contre la révolution ouvrière et paysanne, mais il a été aussi utilisé contre les révolutions démocratiques bourgeoises³². »

Les responsabilités historiques sont désormais définies. Après une brève incursion dans l'histoire française et britannique, il revient au présent :

« Engels, quand il parle de centralisme, n'a pas en tête le modèle bureaucratique, celui que présentent les idéologues petits-bourgeois et anarchistes. Pour Engels, le centralisme n'exclut nullement le type d'auto-gouvernement à large base qui rejette catégoriquement le bureaucratisme et les ordres d'en haut. Dans cette conception, les communes et les régions soutiennent volontairement l'unité de l'État, ce qui concerne notre propre situation en particulier, nous ne devons pas oublier les leçons de nos maîtres. Le développement de l'État dans chaque république soviétique aussi bien que le développement général de l'Union doit reposer sur des fondations permettant un contrôle et un plan d'ensemble, mais qui n'excluent pas la plus large autonomie civile, administrative, économique, financière et culturelle des républiques et des régions³³. »

Des propositions

Sous cet angle, il pense que le développement de l'Union s'est heurté à trois questions fondamentales :

« Premièrement, la question de savoir quelles branches de la vie politique, économique, administrative des républiques doivent relever de l'Union. Deuxièmement, comment la compétence du gouvernement de l'Union et des gouvernements républicains pris séparément doit être délimitée quand on arrive au contrôle des organes de l'Union. Troisièmement, comment sauvegarder la participation réelle des républiques individuelles au gouvernement de l'Union³⁴. »

Ses réponses sont simples et pratiques.

Il faut des « statuts » propres à chaque commissariat d'union (Affaires militaires, Affaires étrangères, Commerce extérieur, Chemins de fer, Poste et Télégraphe), « des statuts empreints d'un centralisme démocratique, pas bureaucratique ».

Pour les commissariats « directifs » (Finances, Sovnarkhoz, Ravitaillement, Inspection ouvrière et paysanne, Travail), il faut en instituer dans toutes les républiques et que l'Union se borne à formuler les plans généraux et donner des directives.

Les commissariats nationaux (Intérieur, Agriculture, Justice, Santé, Éducation et Sécurité sociale) fonctionneront évidemment de façon indépendante, mais dans le cadre de la législation fondamentale de l'Union.

Quant à la participation réelle des républiques, il propose l'intervention dans les assemblées législatives centrales et la formation d'un bureau de commissariats d'union où les républiques seraient représentées, ainsi que dans les organismes traitant les questions commerciales et politiques.

Pour terminer, il annonce un article sur la question nationale et son influence sur le développement interne de la République d'Ukraine : celui-ci ne paraîtra pas.

On mesure évidemment la portée d'un tel texte signé par un membre du comité central du Parti, en même temps chef du gouvernement ukrainien. Car c'est un véritable manifeste contre la bureaucratie, une étape décisive dans le développement de la théorie marxiste de la bureaucratie.

Rakovsky participe à la discussion générale, donnant publiquement tous les arguments — conformément à un usage tombé en désuétude, ce qui doit être difficile à supporter pour

Staline et les siens — et fait en toute bonne conscience apparente propositions et contre-propositions, ce qui est scandaleux pour la mentalité bureaucratique.

Le plus grave, pour la direction, c'est qu'en même temps il avance des explications politiques pour l'attitude de ses adversaires qui violent la tradition du Parti et piétinent le marxisme. Cette explication, qu'il est le premier à donner et qui les oblige à de grossiers mensonges, c'est qu'en tant que dirigeants, ils représentent les intérêts d'une bureaucratie qui s'est formée au cours de ces années.

Rakovsky l'a déjà dit en gros au XII^e congrès du Parti. Cette fois il rend son analyse publique, tout en l'affinant et en l'éclairant. La bureaucratie ne tolérera pas qu'il utilise son scalpel, ni d'être mise au grand jour.

Une mise à l'écart

Ce texte de Rakovsky, longtemps inaperçu, puis repéré par Gus Fagan, constitue pourtant, à la date où il est publié à Kharkov, le manifeste de ces communistes qui, avec lui, avec Trotsky, avec bien des jeunes et bien des vieux-bolcheviks, ne tolèrent plus les hommes de Staline et leur bureaucratisme totalitaire. Il nous est apparu, sous son déguisement de contribution à l'aménagement de la Constitution de l'URSS, comme un véritable manifeste communiste contre le stalinisme, en tout cas comme un des textes fondateurs de l'Opposition de gauche, tout à fait capital par la filiation qu'il établit, entre Marx et Engels, Lénine et les adversaires de Staline.

On peut du coup comprendre l'âpreté du conflit entre Staline et Rakovsky lors du comité central du 9 au 12 juin sur la question de la Constitution. Rakovsky a encore avec lui la majorité de ses collaborateurs, mais quelques-uns ont changé de camp. Hors d'Ukraine, il a le soutien des Géorgiens Filip Makharadze, Boudou Mdivani et Koté Tsintsadze.

En fait c'est le combat même qui a changé de nature. Les méthodes de Staline, dénaturant ici ou là un principe acquis, remettent en question l'essence même du système et font de la détention effective du pouvoir l'unique légitimité, celle d'un appareil qui se recrute par cooptation et fonctionne exclusivement à partir du haut.

Ce n'est pas par hasard que Rakovsky, au lendemain de la conférence sur la question nationale, adresse aux *Izvestia* une lettre remarquable en défense de la culture menacée, au premier chef, dit-il, par l'alcoolisme et tout ce qu'il appelle le « banditisme » social, dans lequel il inclut bien entendu les méfaits du bureaucratisme. Pour lui, tout se tient.

C'est en fait du même dévoiement apparemment technique de pouvoir que relève la remise à la disposition du PCR par le PC d'Ukraine du chef du gouvernement de la République. Khristian Rakovsky quitte ses fonctions en Ukraine.

Ce n'était sans doute pas facile à réaliser, mais pas hors de la portée de Staline. Il s'agissait seulement de mettre en marche l'appareil par l'intermédiaire de Kviring, le bras et l'œil de Staline en Ukraine. Rakovsky est nommé vice-commissaire du peuple aux Affaires étrangères le 10 juillet et ministre plénipotentiaire, représentant soviétique à Londres, comme l'a écrit le *Times* dès le 6. Il en est informé le 17.

Tout le monde sait ce que cela veut dire. Pourtant le comportement des dirigeants ukrainiens est à mourir de rire. Ils remercient bruyamment Rakovsky du rôle qu'il a joué dans leur pays et distribuent généreusement son nom à des immeubles officiels, une bibliothèque, un institut polytechnique et un jardin zoologique.

Rakovsky est discret, mais ferme. Dès le 17 juillet, sous le titre « Cinq ans de pouvoir soviétique en Ukraine », il fait dans *Proletarii* de Kharkov ses adieux aux habitants de l'Ukraine. Il y dit sa certitude que l'Ukraine est et restera par essence une république des soviets.

Il est encore aujourd'hui des sots pour ne pas exclure qu'il ait été ainsi promu dans le cadre de sa profession à une haute responsabilité. C'est complètement faux. Il était simplement envoyé au diable pour débarrasser le plancher de Staline. Ce dernier, ne pouvant pas directement le jeter sur la paille d'une prison, lui faisait faire le jacques à Buckingham et, le cas échéant, du fait de ses capacités, rendre au pays ou à la bureaucratie quelque service dans une négociation délicate.

Mais Francis Conte a démontré que le sens de sa nomination est bien connu au moins au Foreign Office où il existe des rapports sur ce point. Il évoque aussi une lettre de Krasine expliquant toute l'affaire à sa femme.

Trois ans plus tard, dans une conversation avec Trotsky, Kamenev lui avouera que l'envoi de Rakovsky à Londres fut « la première répression que Staline utilisa pour éloigner un opposant de la scène politique³⁵ ».

Surtout, depuis, G.I. Tcherniavsky a retrouvé dans les archives du PC ukrainien une lettre adressée par Khristian Rakovsky à Staline le 18 juillet 1923, pratiquement au reçu de l'information. Il écrit :

« L'attitude particulière des camarades qui dirigent le bureau politique et le CC est devenue claire aux yeux des membres de notre organisation en Ukraine et de certains membres de l'organisation en Russie au cours du XII^e congrès. (...) Ma nomination à Londres est la poursuite de cette tactique qui vise à me liquider en tant que responsable du Parti et de l'État soviétique. Je ne sais pas si c'est dans l'intérêt du Parti que de retirer, ainsi que de l'État soviétique, un camarade qui a été de l'avant-garde active du mouvement ouvrier mondial pendant plus de quarante ans. Je ne peux en juger, en ce qui me concerne, mais de façon générale, je crois qu'il faut garder dans les affectations et les mutations une attitude juste quant aux capacités des hommes et au facteur Parti³⁶. »

Il est hautement significatif que la première mesure administrative frappant ainsi un adversaire politique dans le Parti et le privant de ce qui pouvait être son bastion ait visé Rakovsky. C'est lui qui fait peur, par son intransigeance et son attachement aux principes. C'est lui qui a mis le doigt sur la plaie : la bureaucratie. C'est lui qu'il faut arracher de ses racines dans le pays.

Une mutation mal accueillie

Rakovsky n'acceptait pas ces méthodes. Il excellait certes dans le travail diplomatique, mais ne l'aimait pas pour autant. Il préférait l'agitation au milieu des travailleurs — jamais aussi content que quand on l'interrompait, ce qui lui donnait du souffle pour répondre — ou le travail intellectuel. Il avait très bien compris qu'après l'attaque du mois d'avril il était mis définitivement sur la touche. Staline ne voulait plus de lui.

Exilé en Europe occidentale, il était parfaitement impuissant. Il demeurerait certes membre du comité central du Parti et fit quelques voyages en avion pour y prendre part — c'était

un pionnier par son goût de l'aviation —, mais il était tout de même en dehors du domaine où se décidaient et se réglaient quotidiennement les grands problèmes.

Son mécontentement de partir, il le dit sans ambages aux *Izvestia* qui ne le censurèrent d'ailleurs pas : « C'est avec un très grand regret que je quitte l'Ukraine³⁷ », assura-t-il dans le numéro du 1^{er} août. On pouvait exiler Rakovsky, on ne pouvait pas encore lui « boucler la gueule », comme il le disait lui-même avec sa maîtrise de la langue française.

Mais il y avait un autre problème — et celui-là, Rakovsky refusa de le poser et l'on comprend ses raisons. C'était celui de sa sécurité à l'étranger. Les diplomates bénéficiaient certes d'une protection policière, d'ailleurs parfois fort embarrassante et pas toujours efficace. Mais ils avaient affaire à des professionnels du crime, d'anciens militaires, agents secrets, terroristes. L'activité des chasseurs de bolcheviks était telle qu'il y eut même des communistes français — Souvarine par exemple — pour penser à prendre des otages « blancs » pour leur faire payer d'éventuels assassinats.

Or, le 10 mai précédent, Vaclav Vorovsky était tombé sous les balles d'un tueur dans un restaurant de Lausanne où il se trouvait, avec Rakovsky, pour une conférence. Ce révolutionnaire polonais affecté dans la diplomatie, qui refusait obstinément à l'époque le poste d'ambassadeur à Londres qu'on lui proposait, avait milité avec Khristian Georgiévitich en 1918 et ils s'étaient liés d'une solide amitié. La fille de Vorovsky, Nina Vaclavova Vorovskaia, future militante de l'opposition de gauche, était une grande amie du fils aîné de Trotsky. Le tueur était un Blanc émigré, nommé Maurice Conradi, ancien collaborateur du général tsariste Türkül — devenu depuis agent du GPU —, qui fut pris mais acquitté !

Rakovsky, alors présent à Lausanne, où il travaillait quotidiennement avec lui, fut terriblement secoué par la mort violente de son ami, comme c'était bien naturel. Il n'avait pas peur de la mort, mais mourir bêtement tiré comme un lapin guetté pendant des semaines, comme son ami, n'était pas une perspective enthousiasmante pour lui, pas plus que de se sentir vivre sous les canons de mausers ou de colts.

Or il ne pouvait en douter. Des tueurs semblables étaient sur ses traces à lui aussi et il figurait sur la liste des pro-

chaines cibles. Des groupes avaient pensé à s'infiltrer d'une façon ou d'une autre en Russie et à charger l'un d'entre eux de l'approcher. Un ancien de l'Okhrana, le colonel Spiridonovitch, avait élaboré un plan, choisi des tueurs dont deux étaient partis, les dénommés V.I. Gavrilov et St. Korotkov. Leur trace se perd. En 1921 un tueur était parti, choisi pour abattre Rakovsky. Pas de nouvelles. En 1922, au cours de son séjour à Berlin avant la conférence de Gênes, il avait été personnellement épié par Savinkov, planqué dans la Mommsenstrasse, et ses proches collaborateurs qui le filaient à longueur de journée.

Au moment du meurtre de Vorovsky, Herdman, l'adjoint de Boris Savinkov, avait terminé les préparatifs de l'assassinat de Rakovsky³⁸. Le tueur devait se rendre à Kharkov au mois de juillet. Il y arriva peut-être, mais Rakovsky n'y était plus. L'initiative de Staline avait, bien involontairement, pris les tueurs à contre-pied. Il y aurait d'autres occasions. Et cette fois, Londres offrirait aux assassins des conditions de travail tout de même meilleures, plus faciles que ne l'étaient celles de la lointaine Kharkov.

Il ne faut pourtant pas invoquer toutes ces raisons pour expliquer l'amertume de Rakovsky « limogé ». Il était venu dans ce pays avec l'idée d'en faire l'avant-poste de la révolution mondiale en Europe centrale et balkanique. Il n'avait pas dépendu de lui qu'il n'en fût pas ainsi. Il avait opéré pour le compte des bolcheviks un spectaculaire redressement en Ukraine même et chez les voisins.

Il était écarté de ce travail par ce qu'il qualifiait de « cuisine interne » et le fit savoir sans aucun souci de discrétion, disant notamment son mécontentement aux *Izvestia* qui le publièrent le 1^{er} août 1923 : « C'est avec un grand regret que je quitte l'Ukraine où j'ai travaillé pendant cinq ans à la tête du gouvernement. »

Moscou : la déchirure

Pendant que Rakovsky attend, loin de la porte de l'Empire britannique, qu'elle veuille bien s'ouvrir pour le recevoir, des craquements continuent à se faire entendre à Moscou. Beaucoup de projets sont suspendus car une guérison de Lénine,

voire une longue rémission, pourrait tout remettre en question, y compris l'enterrement de la hache de guerre entre Trotsky et les trois qui mènent la majorité du comité central, Zinoviev, Kamenev, Staline.

Le congrès verrouillé, le sort fait à Rakovsky, qui est non seulement son ami mais finalement un homme de sa « fraction », le groupe de ceux avec qui il est fondamentalement d'accord, tout cela alerte Trotsky et nous avons bien des éléments qui nous font penser que c'est Rakovsky qui a été mis le premier au courant de la situation exacte au sommet et de tout concernant la santé de Lénine. Dans une deuxième étape, sans doute aussitôt après, il a informé le cercle des intimes, ceux de la tendance de 1921, Mouralov, Sosnovsky, Beloborodov, Smirnov, Préobrajensky.

La situation intérieure se détend en partie parce que les protagonistes, de fin août à la fin de l'année, vont se passionner et se plonger dans la préparation de l'Octobre allemand — Rakovsky a dû être très malheureux, après le 30 septembre, de ne le suivre que de loin.

Mais le fiasco allemand — la Révolution est mort-née —, la mauvaise volonté évidente mise par Staline à appliquer la résolution sur le cours nouveau, qui devrait marquer un progrès vers la démocratie à l'intérieur du Parti, vont provoquer la première discussion grave entre deux courants qui apparaissent vite irréductibles et le seront plus encore puisque les survivants des majoritaires exécuteront pratiquement tous les minoritaires en moins de quinze ans.

Le nom de Rakovsky ne figure pas parmi les signataires du premier manifeste de l'opposition de gauche, la *Déclaration des 46*. Peut-être s'est-on abstenu de faire signer les militants « exilés » dans la diplomatie, pour ne pas les exposer à une répression venant de deux côtés à la fois ? Peut-être la signature de Rakovsky est-elle arrivée trop tard ? Mais il n'y a pas l'ombre d'un doute sur l'existence à ce moment-là d'une solidarité sans faille avec Trotsky et les militants qui ont décidé de le soutenir publiquement.

D'ailleurs, la lettre de ces militants, les « 46 », est sans la moindre ambiguïté sur ce point. Elle reprend, en ce qui concerne les rapports entre l'appareil et le Parti, tous les thèmes développés précédemment par Rakovsky dans la dis-

cussion sur la question nationale, sous une forme identique, mais après une introduction sur la crise économique dans le pays et la crise politique du Parti :

« Nous assistons de plus en plus à une division toujours plus profonde et maintenant à peine voilée dans le Parti entre la hiérarchie du secrétariat et le "peuple tranquille", entre les secrétaires professionnels du Parti, nommés et choisis par en haut, et la masse du Parti qui ne participe pas à sa vie de groupe. Aujourd'hui, c'est la hiérarchie des secrétaires qui recrute toujours plus les délégués aux conférences et congrès, qui sont devenus les assemblées exécutives de cette hiérarchie.

« Le régime qui a été mis en vigueur dans le Parti est absolument intolérable, il tue toute indépendance du Parti, qu'il a remplacée par un appareil bureaucratique de permanents cooptés qui fonctionne sans problèmes en période normale, mais fait inévitablement long feu en période de crise et menace d'aller à une totale banqueroute en face des sérieux événements qui se préparent³⁹. »

Il y avait six ans que le congrès pan-russe des soviets avait proclamé la prise du pouvoir, dans toute la Russie, des soviets de députés d'ouvriers, paysans et soldats. Or une nouvelle réalité perçait sous les mots, celle de la dictature totalitaire d'une bureaucratie parasitaire, profondément anti-démocratique, appuyée sur les couches privilégiées du nouveau régime et tenant son autorité de la détention du pouvoir sans contrôle.

Une poignée d'hommes engageaient le combat ou refusaient de l'abandonner. Au nom de la défense des réalisations passées, du bolchevisme, de la révolution et de Lénine au pouvoir, au nom de ce qu'ils avaient cru faire et qu'ils n'avaient pas fait. Il fallait, pour être un membre de l'opposition de gauche qui venait ainsi de naître officiellement, pour être un *oppositionalner* « bolchevik-léniniste », courage, lucidité, fermeté, loyauté, désintéressement et passion.

Rakovsky montre qu'il n'en a rien perdu dans les brumes de Londres puisque, à la session de janvier 1925 du CC, il vote, avec Piatakov, contre la résolution qui qualifie les *Leçons d'Octobre* de Trotsky de « plate-forme du trotskysme antibolchevique, falsificatrice et dans l'esprit de la social-démocratie européenne », avec un argument simple et fort : « Si nous maintenons Trotsky au bureau politique, cela signifie que c'est un bolchevik⁴⁰. »

Il avait toutes les qualités, le chargé d'affaires à Londres, en plus de son exceptionnelle, de sa lumineuse intelligence. En plus, du pain sur la planche et son frein à ronger.

CHAPITRE XI

Le diplomate rouge

Staline avait commencé à s'acharner contre Rakovsky et n'allait plus cesser de le poursuivre de sa haine. Mais en Europe occidentale, Khristian Georgiévitch allait retrouver une autre haine, non moins tenace et non moins venimeuse, celle de ceux qu'il considérait comme ses « adversaires de classe ».

Hommes politiques, diplomates, journalistes britanniques lui rappelèrent sans ménagements qu'ils étaient, en leur qualité de porte-parole et représentants d'un impérialisme majeur, les ennemis irréductibles de la révolution d'Octobre et des révolutionnaires, de quelque pays que ce fût.

Un accueil haineux

L'hystérie anticomuniste de la Grande-Bretagne conservatrice en cette année 1923 dépasse l'imagination.

Avant la conférence de Gênes, J.D. Gregory, le responsable du Foreign Office avec qui Rakovsky allait être en contact, avait assuré :

« Tchitchérine ressemble au dégénéré qu'il est. Évidemment, à l'exception, de lui et de Krassine, j'estime qu'ils sont tous juifs. Il est bien désagréable de penser que le principal centre d'intérêt se trouve être dans nos relations avec ces gens-là¹. »

De l'austère et prétendu sérieux *Times* aux minables feuilles dites « populaires », on rivalisait dans l'insulte contre les bolcheviks en général, des assassins, des barbares, des

bandits, des gens qu'on ne saurait fréquenter, et aussi contre ce Rakovsky qui, étant un chef, avait évidemment les mains couvertes de sang innocent. Le *Daily Telegraph* se demandait pourquoi on se salirait en fréquentant « une telle saleté ».

Comme Rakovsky avait une activité politique, prononçait des allocutions, écrivait, les journalistes se mirent sur ordre à fouiller librairies, bibliothèques et peut-être les poubelles des officines des Blancs pour trouver quelque petite phrase. Le *Times* découvrit qu'il avait écrit que, du fait du mouvement national dans les colonies, la Grande-Bretagne devenait une Autriche-Hongrie et que « la dissolution et le démembrement de l'Empire britannique n'étaient plus qu'une question de temps ».

Il aurait invité le Comintern à « révolutionnariser les îles britanniques ». Surtout il aurait pris la parole dans un meeting d'adieu à Kharkov le 15 juillet et appelé les peuples à lutter pour la suppression de l'administration coloniale dans les colonies britanniques. La presse britannique avait de la sensation à se mettre sous la dent.

La concurrence jouant, le *Morning Post* tenta de battre les autres de plusieurs longueurs en racontant, d'après le journal de P.N. Milioukov, qu'il y avait eu à Kharkov le 4 novembre une manifestation dans laquelle Rakovsky avait été suivi de dizaines de milliers de fidèles qui braillaient après lui « Mort à Curzon » (le diplomate et homme d'État britannique, ministre des Affaires étrangères) et « Nous voulons le sang de Curzon » — une « preuve » qu'il n'avait nullement les manières de *gentleman* que lui prêtaient ses rarissimes défenseurs, qu'il n'était pas fréquentable et qu'il fallait donc refuser de l'accréditer.

Le 2 août, on apprenait la suspension du visa de Rakovsky. L'affaire devenait très embarrassante pour Staline car elle risquait de faire de Rakovsky un héros souffrant de la persécution anticomuniste, d'attirer l'attention sur son départ imposé, bref, de lui faire une publicité que Staline ne souhaitait pas.

Les procès-verbaux du bureau politique font apparaître la présence de Rakovsky à ses réunions du 27 juillet et du 9 août, où la question allemande était à l'ordre du jour. C'est ensuite que Rakovsky partit pour l'Allemagne où il allait res-

ter plusieurs semaines, au moment où allait se déclencher la préparation de l'insurrection de l'octobre 1923, comme on le disait alors dans l'Internationale communiste.

Les Soviétiques étaient alors nombreux en Allemagne, sous prétexte de tourisme ou de commerce. Mais Rakovsky faisait effectivement une cure thermale à Baden. Au bureau politique, Zinoviev insistait pour qu'il n'y ait pas de crise avec la Grande-Bretagne au moment des préparatifs de l'insurrection allemande. Pendant ce temps, Trotsky traçait les dernières lignes de son livre *Littérature et Révolution* et, avec son panache et son goût du défi, le dédiait à l'homme que Staline venait d'exiler :

A KHRISTIAN GEORGIÉVITCH RAKOVSKY

Le Guerrier, l'Homme, l'Ami,
Je dédie ce livre.

L'enquête menée en Grande-Bretagne se termina négativement, le *Morning Post* n'ayant pu fournir la moindre preuve de la véracité des propos attribués à Rakovsky sur Lord Curzon, l'homme des Affaires étrangères britanniques. La preuve est faite au contraire que c'est la correspondante du bureau de Riga de *Polesdnie Novosti*, le journal de Milioukov, A.V. Tyrgova, qui avait lancé l'information fausse². Le gouvernement britannique accorda donc le 30 août le visa suspendu.

Alors que le *Times* avait annoncé sa nomination dans une édition du 6 juillet 1923, Rakovsky n'arriva à Londres que le 30 septembre, avec un délai supplémentaire, car les médecins lui avaient prescrit de faire en outre une cure à Merano, en Italie. Il ne fut reçu que le 31 octobre, non d'ailleurs par le ministre Lord Curzon, mais par J.D. Gregory, le chef du département du Nord, qui sut être particulièrement grossier.

Après lui avoir hurlé au nez qu'il n'acceptait pas le « marchandage », il fut mis hors de lui quand Rakovsky lui fit remarquer qu'il « marchandait » lui-même. Il le traita alors de cynique et d'hypocrite, l'accusa de proférer « des inepties grossières ». Rakovsky ne revint pas dans le bureau de ce triste sire³.

En fait, Rakovsky n'aime pas Londres, n'y connaît pratiquement personne, s'adapte mal aux mœurs britanniques, à

l'arrogance de la classe dirigeante et au racisme, élégant ou brutal. Mais il aime trop la vie, il est trop curieux d'humanité, trop désireux de bien faire pour rester dans un isolement morose.

Il a ici de vieilles connaissances, surtout du temps des congrès de la II^e Internationale, au premier chef le leader des travaillistes britanniques, James Ramsay MacDonald, dont Francis Conte répète que Trotsky l'appelle « le socialiste chrétien ». MacDonald se méfie des bolcheviks mais il a tendance à faire confiance à Rakovsky. Son spécialiste des affaires étrangères, Arthur Ponsonby, vient d'une très grande famille ; il est plus méfiant mais subit aussi l'ascendant de cet homme chaleureux qui sait conquérir.

Bientôt Rakovsky est au mieux avec trois rédacteurs en chef de revues influentes, qui vont lui être très utiles, E.D. Morel, de *Foreign Affairs*, H.N. Brailsford, de *New Leader* — avec qui il a beaucoup correspondu pendant la guerre des Balkans —, et J.L. Garvin, de l'*Observer*. Ils vont publier ses lettres, tribunes, mises au point, propositions, protestations, lui permettre en somme de s'adresser directement à l'opinion publique.

Par eux, il se lie à l'intelligentsia britannique de gauche, des hommes et des femmes proches du Labour Party, le député Charles Trevelyan, Sidney Webb et Beatrice Potter, Lady Muriel Paget, célèbre philanthrope très fortunée. Adina se lie à la militante britannique Zelda Coates.

De nouveau le charme opère. Précédé par une réputation affreuse d'homme à tout faire des bolcheviks — dont même pour ces gens de gauche, le couteau n'est pas très éloigné des dents — il devient la coqueluche de ceux qui le rencontrent dans les salons, vieux messieurs et vieilles dames, jeunes femmes aussi. Quand reviendra le temps des grands airs de la calomnie, il ne manquera pas de Britanniques pour refuser d'englober Rakovsky dans la réprobation et le dégoût généraux. Il reste un charmeur. Cela ne permet pas à un diplomate de faire n'importe quoi, mais cette qualité lui simplifie la tâche.

Une ambiance chaleureuse

Il a trouvé un équilibre personnel avec la présence d'Adina, leur fille Elena et Liliana, la fille de Maria, qui les a rejoints sur son invitation à Baden. Ils ont d'abord habité une vieille demeure seigneuriale, 54, Eton Avenue, où il a apprécié les veillées devant les cheminées. Il est moins à l'aise dans la nouvelle ambassade, Chesholm House, à la fois luxueuse et, selon lui, de mauvais goût.

Il a amené avec lui son secrétaire, Robert Bredis. Il a parmi ses collaborateurs Georgi Andreytchine, un Bulgare ancien *wobbly* américain qui enchante les soirées de Liliana par ses histoires du pays. Et puis il aime les promenades à Richmond Park avec les deux fillettes : il reste longtemps à regarder les jeux des écureuils.

Liliana, qui n'a alors que huit ans, ne reconnaît pas tous les visiteurs. Mais elle se souvient fort bien d'Aleksandra Kollontai, qui se rendait de la Norvège au Mexique⁴. La fillette, éblouie, note qu'elle était belle et qu'elle avait affection et admiration pour son oncle. Rappoport est venu de Paris passer un mois entier chez eux. Elle ne dit pas qu'il était beau, et on la comprend. Elle a une admiration éperdue pour une Arménienne, Eneida Babaian, une révolutionnaire réfugiée à Londres, qui fréquente l'ambassade et qui a certainement marqué sa jeune personnalité.

Elle est aussi très impressionnée par l'écrivain-sculpteur Clare Sheridan, proche parente de Winston Churchill et familière de l'ambassade d'URSS. Femme libérée, cette dernière est l'auteur des bustes de plusieurs dirigeants de la Russie soviétique et la rumeur a fait d'elle la maîtresse de l'ami Trotsky.

Elle ne parle guère de l'entourage de son oncle, insiste néanmoins sur l'importance de Robert Bredis, venu de Khar'kov avec la famille et qui l'a même accompagnée aux eaux, et parle des deux Berzine, Jan Karlovitch et celui qu'elle appelle Pavel, ainsi que d'Ivan Maisky, ex-menchevik qui fait des débuts discrets de diplomate de second rang.

Elle mentionne également les visites de Polina Vinogradskaia, la jeune compagne de Préobrajensky, venue travailler dans les archives pour une biographie de Jenny Marx.

Rakovsky, lui, se compose une figure pacifiste maintenant, après les années de guerre. A une journaliste française qu'il reçoit en novembre 1924 et qui évoque avec lui son activité ukrainienne, son train blindé, il dit :

« L'Ukraine renaît. C'est un État de 27 millions d'habitants que le gouvernement actuel s'efforce d'*ukrainiser*. Autrefois 3 millions au plus de Russes niaient l'Ukraine et voulaient la russifier. Aujourd'hui la langue ukrainienne est langue d'État en même temps que la russe⁵. »

Fonte des glaces

Le purgatoire de Khristian Rakovsky dans les brumes de Londres ne fut heureusement pour lui pas trop long. Il ne perdit d'ailleurs pas son temps, essayant d'ancrer chez ses interlocuteurs ou futurs interlocuteurs l'idée d'un lien entre la reconnaissance *de jure* du gouvernement soviétique et l'octroi de crédits.

Il le disait nettement, noir sur blanc, dans une petite brochure publiée en anglais sous le titre *Russia's Economic Future* (L'Avenir économique de la Russie) le 27 octobre 1923 et ce qui était plus intéressant encore, c'est que le travailliste Arthur Ponsonby l'affirmait de son côté peu après, le 15 novembre. Dans le même temps, il obtenait de ses amis de l'intelligentsia des appels, brochures, préfaces, favorables à une reprise des relations économiques qui pouvait faire reculer le chômage ; l'atmosphère changeait imperceptiblement.

Rakovsky consacrait aussi beaucoup de temps à des discussions privées avec ses anciens et nouveaux amis : sur les causes de l'anti-soviétisme, les erreurs de jugement de son gouvernement, l'invasion de la Géorgie, la persécution des mencheviks et des s.r., tous les arguments que la presse ressassait.

De toute façon, il avait à Londres, depuis la conférence de Gênes, des partisans inconditionnels et des ennemis mortels.

Les premiers l'appelaient, suivant leur tempérament, « le plus présentable de tous les délégués russes » ou « une personne singulièrement attirante », évoquaient, comme le premier cité, « l'obligeant Rakovsky », « ses manières et sa diction parfaite », l'impression qu'il donnait d'une « force et

sûreté imperturbables qui s'alliaient avec un esprit très vif et un sens prononcé de l'humour ». Le major Dunlop qui l'avait rencontré en Ukraine disait qu'il était « très avenant », « remarquablement civilisé ». Les autres se contentaient de dénoncer en lui rituellement « un des ennemis les plus acharnés », « symbole de la barbarie nouvelle »⁶.

La reconnaissance de jure des Britanniques

Ses affaires avançaient vite puisque, le 9 janvier, dans son discours-programme, Ramsay MacDonald avait dit qu'il voulait des négociations commerciales, des négociations politiques et n'avait pas besoin d'intermédiaire. Et Rakovsky de lui adresser une lettre personnelle, le remerciant de « faire de la confiance et de l'égalité réciproques la base des relations ». MacDonald était séduit, qui répondait le 12 :

« Je voudrais apporter à la diplomatie ce sens de la loyauté morale qui anime l'honnête homme dans sa conduite de chaque jour. Je voudrais sentir que nous nous comprenons réciproquement et que nous nous respectons, vous et moi, au point que nous pourrions collaborer (...) dans ce qui est le plus noble et le plus important, la plus vaste coopération internationale⁷. »

Le 16, Rakovsky adressait à MacDonald un mémorandum indiquant l'état des relations, les commandes possibles, les concessions offertes, proposait sur cette question une commission mixte où industriels et syndicats britanniques seraient représentés. Mais en même temps, il rappelait sa revendication première, la reconnaissance de son gouvernement, en préalable à tout. La conclusion, lyrique, parlait de la concorde et des intérêts de l'humanité.

Or, à la suite d'élections qu'ils avaient eux-mêmes provoquées, du fait de leurs propres divisions sur le protectionnisme, et qui s'étaient tenues le 6 décembre 1923, les conservateurs de Stanley Baldwin, avec Lord Curzon, étaient contraints de quitter le pouvoir. Le 21 janvier 1924 était formé un gouvernement travailliste de minorité dont le Premier ministre était James Ramsay MacDonald et le secrétaire d'État au Foreign Office Arthur Ponsonby. Dix jours plus tard, la notification officielle de la reconnaissance du gouvernement soviétique par le gouvernement britannique était envoyée à Moscou avec une invitation à une conférence. Rakovsky avait bien joué.

Moscou exultait et les *Izvestia* publiaient à la une une photo de lui longuement interviewé le 29 février, à la veille de la conférence, par le même journal. Décidément naïf ou mal informé, MacDonald manœuvrait pour que Rakovsky soit parmi les négociateurs russes : c'était un point sur lequel il n'avait pas de souci à se faire.

LA CONFÉRENCE ANGLO-SOVIÉTIQUE

Débat sur les principes

La conférence fut ouverte le 4 avril 1924, avec deux discours de MacDonald et de Rakovsky. Elle devait durer jusqu'au 4 août.

D'emblée il fut très clair que les capitalistes britanniques, en général opposés à la reconnaissance de *jure*, allaient se faire entendre et parler sec. Les Russes réclamaient un prêt. Les banquiers leur répondirent par le « Mémoire des banquiers », publié dans le *Times* du 14 avril.

Ils dictaient leurs conditions aux candidats à l'emprunt : rétablissement en Russie des droits de propriété des étrangers, engagement de les respecter à l'avenir, reconnaissance par la Russie des dettes publiques et privées, restauration du droit de libre commerce pour les étrangers en Russie, changements radicaux dans la procédure judiciaire russe, abandon par le gouvernement russe de toute propagande contre des gouvernements étrangers.

Rakovsky était bien rodé par ses polémiques antérieures. Quelques-unes de ses réponses étaient de véritables morceaux d'anthologie, par exemple la correction infligée au déloyal Raymond Poincaré le 9 avril 1922, la leçon d'histoire donnée à Alphonse Aulard le 7 juin sur le droit bourgeois et la notion d'expropriation, la Révolution française et le droit de propriété, et enfin la cinglante ironie déchaînée le 16 décembre 1922 contre l'ambassadeur Herbette à propos de la « protection des chrétiens » du Moyen-Orient, « cette industrie politique » que ce dernier appelait délicieusement une « œuvre de civilisation »⁸.

Rakovsky, est, comme la révolution d'Octobre, un ennemi

déterminé de la diplomatie secrète et il va répondre aux revendications des banquiers devant le monde entier, dans le *Manchester Guardian* du 26 avril 1924, sur un ton auquel ils ne sont pas habitués, bien qu'il soit d'une parfaite correction :

« Le mémorandum exige le rétablissement de la propriété privée. Le mémorandum exige l'abolition du monopole du commerce extérieur. Le mémorandum exige des modifications de notre Code. Notre réponse à une tentative de ce genre est catégorique : "*Jamais*"⁹. »

Il est aussi catégorique sur la nationalisation, « résultat de la révolution "légale" et dont son pays n'a pas à payer les conséquences ». On fera des propositions de concessions aux anciens propriétaires de biens nationalisés pour leur permettre d'investir en Russie. Sur la question des dettes, il laisse la porte ouverte : cela dépend de l'importance et du type d'emprunt que les Britanniques feront.

Mais son intervention à l'ouverture de la conférence est un monument d'intelligence politique. Aucune violence verbale et pourtant des accusations sérieuses. Des menaces, ancrées dans les contradictions du monde, qu'il décrit mais ne brandit pas. Sans verser de l'huile sur le feu, il a rappelé l'ampleur d'une dette dont la presse britannique ne parle guère :

« 1 350 000 vies humaines ont été perdues dans la lutte contre l'intervention armée. 3 500 ponts ont été détruits. Des provinces entières ont été dévastées. Je répète que la question des réclamations anglaises est indissolublement liée aux contre-réclamations soviétiques⁹. »

Il explique que ce ne sont pas seulement deux pays dont les représentants se retrouvent face à face à une table de négociations. Ce qui prime, c'est le mouvement mondial des peuples pour leur liberté. Il dit :

« La guerre (...) a éveillé la conscience mondiale des peuples de l'Orient (...) et toute tentative pour obscurcir cette légitime prise de conscience constituerait non seulement un crime mais un acte de folie¹⁰. »

Il se prononce aussi contre la SDN (Société des Nations), qu'il qualifie de « moyen malhonnête pour consolider des traités injustes », souhaite « pousser le désarmement le plus loin possible » et réclame l'appui britannique pour obtenir l'application de l'accord qu'il a signé en 1918 avec le général Averescu sur l'évacuation de la Bessarabie par l'armée roumaine.

Après l'incident avec les banquiers, l'affaire devenait difficile. Elle avança cependant du fait notamment des efforts d'Arthur Ponsonby, qui représentait le plus souvent MacDonald et dont les liens amicaux avec Rakovsky le rendaient compréhensif aux positions de ce dernier. Leur correspondance, citée par Francis Conte, permet de voir à quel niveau politique se situaient leurs rapports. Rakovsky y parle avec hostilité des « gens de la City » et de leurs conditions inacceptables. Il précise :

« Pour nous, la clé de toute l'affaire est d'obtenir une réelle assistance du gouvernement de Sa Majesté sur la question du prêt ou de véritables crédits, sous une forme ou sous une autre, pour soulager la Russie ¹¹. »

Vers la rupture ?

Les négociations traînent en longueur. On va les croire compromises au moment décisif par des attaques venues de Moscou contre le Labour Party britannique et la monarchie qu'il sert — relevées avec aigreur par la presse britannique.

C'est ainsi que Zinoviev — un de la *troïka* au pouvoir à l'époque — déclara :

« Notre parti, devenu international (...) trouvera le moyen de régler leur compte une fois pour toutes à tous les nantis et écrasera en même temps ceux qui, en dépit de leur origine prolétarienne, gèrent à présent la Maison du Roi ¹². »

Trotsky n'est pas en reste, qui parle de MacDonald pour assurer qu'il « ne prendra pas un balai pour balayer tous les cafards de la monarchie ¹³ ».

Les négociateurs britanniques disent que ces attaques de dirigeants soviétiques ont ulcéré le roi George V qui ne saurait les accepter, qu'elles le visent lui ou qu'elles visent ses ministres. Cela semble constituer le coup de grâce aux pour-parlers.

Le 4 août, tout a l'air fini : après une session épuisante de vingt heures, il apparaît à tous que l'unique issue est la rupture : c'est un constat. Les Britanniques veulent une formulation de l'article 134 qui condamne les nationalisations. Les Russes refusent catégoriquement. Chacun en reste là.

L'accord

L'accord est pourtant finalement signé le 5, au moment où personne n'y croit plus. Ce rebondissement spectaculaire provient du fait que certains ne se résignent pas : les plus ardents partisans d'un accord sont en effet les dirigeants syndicaux — A.A. Purcell — la gauche du Labour Party —, George Lansbury, l'ILP Dickie Wallhead et l'intelligentsia travailliste.

Il s'agit pour eux de la paix et de la morale politique, bien sûr, mais aussi des débouchés qu'ouvrirait un accord, avec la perspective de réduire le chômage. E.D. Morel, George Lansbury, Dick Wallhead, les dirigeants syndicaux, au premier rang A.A. Purcell, tiennent des réunions ouvertes. Dix-huit députés travaillistes vont voir Ponsonby et obtiennent le feu vert pour qu'une délégation tente une médiation.

Cette délégation, composée de Morel, Lansbury, Wallhead et Purcell, rencontra Rakovsky, exerça une pression énorme sur MacDonald. Rakovsky et Ponsonby, pris dans le tourbillon des réunions communes, tombèrent d'accord le 6, à la surprise générale, et signèrent le 9 août.

Pour compliquer la tâche des travaillistes, Kamenev, alors l'un des trois grands personnages de l'État soviétique, déclara dans un discours le 22 août qu'ils avaient signé sous le knout des ouvriers anglais et que ce fut une intervention très brutale de Purcell auprès du gouvernement et le poids des syndicats dans la balance qui entraînèrent finalement MacDonald¹⁴. Le dirigeant soviétique voyait là les dernières convulsions de la bourgeoisie britannique¹⁵.

Le contenu

Le traité de commerce et de navigation rétablit les conditions normales de commerce entre les deux pays. L'URSS bénéficie du système de crédit à l'exportation et de l'immunité pour ses représentants commerciaux. Un prêt britannique sera accordé après règlement du contentieux entre les sujets britanniques et le gouvernement russe. Le paiement des dettes tsaristes d'avant-guerre, assorti de nombreuses conditions, et les dédommagements envisagés pour dommages de guerre étaient une concession importante pour le gouvernement britannique.

Certains en URSS estiment que Rakovsky est allé trop loin dans les concessions. Il s'en explique devant le correspondant des *Izvestia* :

« Je dois vous rappeler que tout accord entre deux pays est le résultat de quelque compromis et un accord ne peut être signé s'il ne correspond pas aux intérêts des deux parties. Dans notre cas, c'était d'autant plus difficile que nous avions à coordonner les intérêts de deux États qui n'ont pas le même type d'organisation sociale : l'un est socialiste, l'autre capitaliste. Vous comprenez évidemment que la conclusion d'un tel accord est impensable sans concessions, mais nous avons tenu à en préciser les limites avec exactitude. Nous ne pouvions conclure un accord qui aurait imposé une lourde charge aux masses ouvrières et paysannes ¹⁶. »

Quand Vital Gayman, journaliste de *L'Humanité*, lui parle de « grande victoire », il tempère son enthousiasme : « Dites seulement succès. A coup sûr, un grand pas en avant vient d'être fait ¹⁷. »

Quelques mots sur l'immense fatigue de quatre mois de négociations, de voyages aller-retour de Londres à Moscou en une semaine et de séances de vingt heures, avec l'espoir d'arracher après ça la reconnaissance française. Il se justifie aussi :

« Nous n'avons accepté aucune clause contraire à nos principes, aux lois soviétiques. Nous ne nous sommes liés par aucune obligation formelle, mais par des obligations purement contractuelles. Nous avons consenti des exceptions ; en échange, nous avons la garantie du gouvernement anglais pour l'emprunt que nous pourrions émettre en Angleterre. Mais nous n'avons rien consenti qui puisse constituer un précédent pour l'avenir ou aliéner une part quelconque du domaine des paysans et des ouvriers russes ou leur imposer de nouvelles charges ¹⁸. »

Son travail est pourtant apprécié et sur ce plan-là, il n'a pas de crainte à avoir pour le moment. Le 20 août 1924, il a droit à un article en première page des *Izvestia* : « Rakovsky le diplomate » par le communiste italien Edmundo Peluso dont il disait qu'il était « un artiste du mot et du verbe ». Peluso écrit :

« La tâche de Rakovsky n'était pas facile. Il devait convaincre la bourgeoisie dont les liens avaient été confisqués par la révolution soviétique, que les Soviétiques avaient eu raison de le faire. C'était un plaisir de voir comment il s'acquittait de sa tâche devant un auditoire hostile ¹⁹. »

Vers la fin d'un séjour gris

En fait, Rakovsky avait mangé son pain blanc britannique. Les mois qui lui restaient furent des mois d'inaction malgré des efforts méritoires, notamment une conférence prononcée devant les industriels britanniques. La presse réactionnaire manifestait au gouvernement soviétique et à son représentant une hostilité encore accrue, si possible. On s'était « avili », « dégradé », en discutant avec eux. Les résultats étaient « honteux », une véritable « trahison ». Au passage Rakovsky en prenait pour son grade.

Il a particulièrement souffert lors de la fameuse affaire de la « lettre de Zinoviev », un faux destiné à effrayer les électeurs et à assurer la défaite de MacDonald et de son parti. Alors que les élections devaient avoir lieu le 29 octobre 1924, paraissait dans la presse, le 24 octobre, ce texte que l'on prétendait être un document sur les activités subversives de l'URSS et de l'IC en Grande-Bretagne. Le gouvernement de MacDonald, sans la moindre vérification, envoyait à Rakovsky une note de protestation contre cette « ingérence directe ».

Le lendemain 25 octobre, Rakovsky dénonça la « lettre de Zinoviev » comme un « faux grossier » destiné à irriter l'opinion publique contre l'Union soviétique et à remettre en question tout ce qui avait été fait pour « établir entre les deux pays des relations durables et amicales ». Il montrait le caractère invraisemblable du contenu, la marque de la fabrication dans l'en-tête comme dans la signature.

Ses protestations indignées, ses démentis restent lettre morte. Le 27, MacDonald refuse de recevoir de ses mains une lettre de Litvinov réclamant une enquête internationale sur ce faux. Rakovsky est outré de son attitude, parle de sa conduite comme d'un « chef-d'œuvre de maladresse, de couardise et de déloyauté ».

Mais le faux remplit son office : les travaillistes sont battus aux élections et les Tories reviennent au pouvoir. Le nouveau gouvernement Baldwin est fortement marqué à droite. Lord Curzon en est, comme le jeune Winston Churchill, anti-communiste enragé. Le nouveau secrétaire d'État au Foreign Office, Austen Chamberlain, rejette la note de Rakovsky

comme le type de document que le gouvernement de Sa Majesté ne reçoit pas et assure que l'authenticité est « prouvée » : c'est pourtant le contraire qui est vrai. Trotsky a-t-il raison de dire que les plus grands menteurs au monde sont les diplomates britanniques ?

Rakovsky n'aura jamais la possibilité de présenter ses arguments au secrétaire d'État au Foreign Office. Méprisant, Austen Chamberlain l'écrase de sa « supériorité » d'homme qui sait et qui ne discute pas — qui n'écoute même pas. Que faire quand on représente son pays auprès d'hommes aussi sûrs d'eux-mêmes, suffisants et brutaux ?

Il répond nettement et fermement à la note de Chamberlain du 21 novembre : non seulement le gouvernement conservateur n'a pas tenu compte des conclusions de l'enquête de son prédécesseur, mais son opinion était faite d'avance. Rakovsky ironise à peine quand il dit :

« Mon gouvernement considère toute attaque ultérieure contre les organisations ouvrières internationales comme inutiles et stériles et me demande de vous faire connaître qu'il a loyalement respecté et qu'il respectera à l'avenir, sur la base de la réciprocité, la réalisation des obligations qu'il a contractées²⁰. »

Rakovsky souhaite prendre congé définitivement de la Grande-Bretagne et pense qu'il a beaucoup à faire en France. Il attendra longtemps.

Une longue attente

En attendant, il s'occupe de petites questions. Au cours de la conférence de Gênes, il avait eu un entretien très discret avec Aleksandr Protogerov, l'un des chefs de l'IMRO macédonienne, les terroristes de l'époque. Sans résultat concret. A Londres il rencontre un autre responsable macédonien, Todor Alexandrov, mais de cet entretien-là non plus il ne sortira rien de visible.

A cette époque, « au printemps de 1925 », selon Trotsky, au cours d'un bref voyage à Tiflis où se tenait exceptionnellement la réunion de l'exécutif des soviets, il eut, grâce à la sollicitude du secrétaire de l'exécutif des soviets, A.S. Enoukidze, la possibilité d'utiliser un avion pour un bref

aller-retour avec Ivan Nikitich Smirnov chez Trotsky au repos à Soukhoun. Trotsky avait été à son tour éloigné des responsabilités et avait dû quitter le commissariat à la Guerre.

Il attend toujours, mais pas avec patience. Il veut que les responsabilités soient clairement définies et nettement attribuées. Le 17 juillet 1925, il dit sans ambages au *New Leader* qu'il y a en Grande-Bretagne une atmosphère parfaitement irrespirable, que tout y est fait pour rendre impossibles des échanges d'opinion au niveau des gouvernements et que cela va aboutir très vite à « un état de fait qui n'existe qu'entre deux pays en guerre ».

Les *Izvestia* publient son commentaire sur le traité de Locarno les 24 et 25 octobre 1925. Pour lui, la situation n'est pas encore dramatique. L'URSS n'envisage pas de guerre préventive et son Armée rouge est invincible dans une guerre défensive. La diplomatie soviétique doit essayer de diviser le front adverse :

« Les accords de Locarno sont un grave danger pour nous et il ne faut pas le cacher. Par ailleurs, tout en conservant nos activités. Il nous faut insister avec calme et patience pour des accords avec chacun des signataires séparément afin d'isoler ceux qui constituent un danger pour nous. »

Avant de partir, il consacre dans *L'Internationale communiste*, sous le titre « Le déclin de la boutique du monde », un article de fond à la Grande-Bretagne. Il y décrit dans le détail les crises qui ont successivement paralysé l'économie britannique et au premier chef le textile et les mines. Pour lui, il ne s'agit pas de crises épisodiques mais d'une « crise structurelle, chronique ». C'est ainsi qu'il explique que la classe dirigeante ait eu recours à des méthodes de brigands et une politique de réaction débridée qui pourrait éventuellement aller jusqu'à la rupture des relations avec l'État soviétique afin de protéger à tout prix « sa » classe ouvrière britannique de l'influence du communisme dans les luttes qui s'annoncent.

Gus Fagan fait judicieusement remarquer que quelques mois plus tard éclatait la grève générale de 1926 tandis que le gouvernement conservateur rompait ses relations diplomatiques avec l'URSS : Rakovsky avait vu clair. Plus généralement, c'est là l'une des plus pénétrantes analyses de la « crise britannique », pas une polémique de représailles, comme le croient certains.

LES RAPPORTS FRANCO-SOVIÉTIQUES

Premiers contacts

Pendant le grand boom autour du traité anglo-russe, Rakovsky avait commencé les négociations avec le gouvernement français sur la question de la reconnaissance. L'affaire se présentait plutôt mal quand le Bloc national de Poincaré était au pouvoir. Résumant l'atmosphère de la période, Khrystian Rakovsky pouvait déclarer à *L'Humanité* le 4 mai 1924 : « Partout les Soviétiques se heurtent aux intrigues de la diplomatie française²¹. »

Pourtant, par un intermédiaire et le président tchécoslovaque Édouard Beneš, Raymond Poincaré avait tâté le terrain à Prague en janvier en posant deux questions qu'il tenait pour des préalables : « Les Soviétiques avaient-ils l'intention de respecter les accords internationaux ? Étaient-ils prêts à reconnaître les dettes de la Russie d'avant-guerre²² ? »

L'ambassadeur à Prague, K.K. Iouréniev, avait alors posé la question de la reconnaissance *de jure* préalable à tout accord et avait essuyé de Poincaré un non catégorique. Peu après, Poincaré faisait ratifier le protocole de Paris, qui laissait la Bessarabie aux mains des Roumains, une question à laquelle nous savons combien Rakovsky était sensible.

Du côté bolchevique, on commençait à parler de « chantage » au moyen des dettes pour faire céder sur ce point le gouvernement russe. Rakovsky attaquait ouvertement la droite française. C'était une gageure, mais ce pari-là fut gagné. Il dit à *L'Humanité*, le 4 mai, en montrant la droite française :

« L'avenir des relations franco-soviétiques dépend entièrement du gouvernement français qui apparemment ne saisit pas l'importance qu'il y a à établir des liens amicaux avec les peuples de l'URSS, indépendamment de notre point de vue sur la propriété privée²³. »

Après les élections de 1924, le Bloc national de Raymond Poincaré perdit la majorité au profit du Cartel des gauches et le radical-socialiste Édouard Herriot devint président du Conseil, dans une atmosphère nouvelle.

L'homme de la reconnaissance au Parlement français était

le sénateur radical du Lot, vieil ami et ancien avocat de Rakovsky, Anatole de Monzie, qui avait fait un voyage en URSS en août 1923 et était regardé par ses collègues avec une grande méfiance du fait de son enthousiasme, qu'ils jugeaient excessif, pour le pays de la révolution d'Octobre.

Édouard Herriot était pour la reconnaissance, à la fois pour des raisons commerciales, par souci de faire quelque chose pour récupérer l'argent des fameux « emprunts russes » et surtout pour des raisons d'équilibre mondial : ne pas laisser un peuple et un vaste territoire en dehors du concert des nations.

Édouard Herriot avait rendu visite à la Russie et à l'Ukraine en septembre 1922 et avait été reçu à Kharkov par Rakovsky. Il lui écrivit pour lui proposer une rencontre à l'occasion d'un voyage à Londres où ils eurent un long entretien le 22 juin 1923. Herriot déçut un peu Rakovsky : il devait, disait-il, prévenir d'abord les Américains qui le lui avaient demandé, et aurait aimé lier un règlement des dettes à la question de la reconnaissance *de jure*, condition inacceptable pour les Russes.

Il demeurait partisan de la reconnaissance, y compris pour des raisons de politique intérieure. Les capitalistes français s'inquiétaient en effet beaucoup de l'avance que pouvait prendre la Grande-Bretagne dans la reprise du commerce avec l'Est, et Poincaré, qui assurait l'ambassadeur britannique à Paris de la « totale solidarité de tous les créanciers étrangers », intervenait activement en coulisses dans la conférence anglo-russe. Rakovsky pensait d'ailleurs que le gouvernement français avait essayé d'entrer dans les pourparlers anglo-russes pour faire de Londres une deuxième conférence de Gênes.

La victoire électorale du Cartel des gauches en juin 1924 changea les données. Rakovsky chercha évidemment à obtenir, comme il l'avait fait avec MacDonald, une reconnaissance *de jure* préalable à toute négociation et inconditionnelle, mais Herriot, qui se gardait à droite, était réticent. Monzie, écarté du gouvernement parce que trop « pro-soviétique », devenait pourtant président d'une commission d'études sur la reconnaissance de l'URSS.

Un nouveau succès

Rakovsky séjourna à Moscou du 27 juillet au 2 août 1924. A son retour, il retrouva Monzie chargé de l'affaire par Herriot et qui correspondait activement avec lui. Finalement les deux hommes, qui se connaissaient déjà puisque Herriot avait été reçu en Ukraine par Rakovsky, se rencontrèrent à Douvres pour mettre au point un texte de reconnaissance *de jure* du gouvernement soviétique par le gouvernement français. Selon Francis Conte, le point de vue de Rakovsky prévalut dans ce texte, qui fut rendu public à Paris le 28 octobre : le terme *de jure* y figurait, le représentant russe aurait rang d'ambassadeur et l'allusion initiale à la Géorgie avait été supprimée.

Rakovsky fit un ultime séjour discret à Paris du 3 au 7 novembre. C'était un nouveau succès pour lui, qui semble pourtant avoir été un peu éprouvé à l'époque par son inaction et son maintien à Londres — Krassine allant à Paris comme ambassadeur — et surtout démoralisé par le fait que le gouvernement allemand avait finalement signé le traité de Locarno, sorte de bloc des États capitalistes cherchant à isoler l'URSS, de toute évidence une initiative « anti-Rapallo ». Et, pour lui, ce bloc des capitalistes ne pouvait pas être défensif : il était bel et bien agressif. Sa grande victoire diplomatique de Rapallo, en quelques années, s'était trouvée réduite à l'état de symbole et les Soviétiques, qui avaient réussi une sortie, étaient ramenés à une position défensive.

Ambassadeur en France : l'accueil

Son rêve était d'être affecté à Paris où il avait tant de souvenirs et d'amis qu'il ne pouvait se sentir en exil et que c'était pour lui, psychologiquement, un retour à la maison. En outre Paris était devenu le lieu stratégique des intrigues anti-soviétiques et l'endroit où les combattre efficacement. Ce fut chose faite en novembre 1925. Rakovsky arriva à Paris le 1^{er} novembre, présida quelques jours après à l'ambassade le grand banquet pour l'anniversaire de la révolution d'Octobre et, le 10 décembre, présenta ses lettres de créance au président de la République.

Dans l'intervalle, il avait fourni à Staline un motif supplémentaire de le haïr. Il avait en effet réagi très vivement à la nouvelle de la mort en cours d'opération chirurgicale de son ami Frounze qu'il avait rencontré en bonne forme quelques semaines auparavant et qui lui avait parlé de l'insistance de Staline et du Politburo pour qu'il se soumette à une opération dont il ne voulait pas et qu'on cherchait à lui imposer au nom de « l'intérêt supérieur du Parti ».

Un homme comme Rakovsky ne saurait se taire en semblable circonstance. Dans deux textes qu'il consacre à son ami défunt²⁴, il attire l'attention du lecteur sur le caractère suspect de ce décès, laissant entendre dans son télégramme qu'il pourrait s'agir d'un assassinat. Chacun pense évidemment à Staline. Dans l'article publié au-dessus du télégramme envoyé de Paris, Rakovsky rappelle en effet les prises de position politique de Frounze contraires à celles de Staline²⁵.

Boris Pilniak en 1926, dans une nouvelle intitulée *Conte de la lune pas éteinte*, met en scène la mort des suites d'une opération du chef militaire soviétique Gavrilov dans lequel il n'est pas difficile de reconnaître Frounze. Trotsky, en 1939, revient sur cette question dans son *Staline*. Il ne mentionne pas Rakovsky qui purge alors sa peine en prison. Tout laisse supposer que Rakovsky connaissait parfaitement les raisons pour lesquelles Staline pouvait vouloir supprimer Frounze, et qu'il les connaissait par son ami en personne.

On a tout lieu de penser que Frounze s'était rangé dans le camp des adversaires de Staline et dressé contre le contrôle de l'Armée rouge par l'OGPU. Trotsky précise qu'il était avec Zinoviev et Kamenev contre Staline, qu'il souffrait d'ulcère à l'estomac et que ses médecins à lui craignaient que son cœur ne résiste pas à l'anesthésie. Le successeur de Trotsky à la Guerre n'était pas un béni-oui-oui, mais il dut céder et en mourut.

Ajoutons enfin que nous avons d'excellentes raisons de penser que Rakovsky adressa au Politburo une lettre demandant des explications sur la mort de son ami et les justifications de la décision par laquelle il avait été contraint d'accepter l'opération à la suite de quoi son cœur lâcha.

La police française assure que Rakovsky avait posé des conditions²⁶. Les agents de l'IC et des services seraient ratta-

chés au consulat général que dirigeait son bon camarade O.Kh. Aussem, mais il exigeait d'être informé de leur présence. Ce rapport du dossier Insarov est affirmatif, mais faux : en fait, l'homme du GPU à Moscou était le premier secrétaire I.Kh. Davtian, dit Jan. Pourtant, une rumeur persistante assura que Rakovsky, informé des projets d'enlèvement du général blanc Koutiérov à Paris, s'y était opposé.

Seules les autorités françaises ne se réjouissaient pas trop de cette nomination. Aristide Briand souhaitait certes un rapprochement de Paris avec Moscou pour faire pièce à Locarno, mais Rakovsky faisait peur. Francis Conte cite à ce propos un mot significatif de Philippe Berthelot, secrétaire général du Quai d'Orsay, selon lequel Rakovsky était tellement rusé qu'il ne fallait pas croire le contraire de ce qu'il disait — un bel hommage tout de même²⁷ !

On pourrait composer à ce dernier un bouquet avec les compliments de journalistes et hommes politiques français : « homme distingué et courtois » selon le vice-amiral Jaurès, « le plus aimable des bolcheviks, condottiere du prolétariat », selon *L'Écho de Paris*, « redoutable et charmant », selon Bernard Lecache qui célèbre son « intelligence supérieure, lumineuse même », dans *L'Humanité*, il est vrai. Retenons quelques portraits par de bons journalistes. Léon Bailby écrit :

« Rakovsky est grand, très mince, vêtu avec élégance. Il paraît avoir une quarantaine d'années. Il a le masque énergique et le menton volontaire, et parfois des mots brusques qui disent que l'homme est habitué à se battre. La bouche au sourire amer est parfois sans lèvres, le regard se fait tour à tour dur et profond, impénétrable et enveloppant. La voix est sèche et un peu lente. M. Rakovsky parle un français extrêmement pur²⁸. »

De son côté, Bernard Lecache :

« Rakovsky est un homme que l'on croit bien connaître, car il met une coquetterie bien féminine à se laisser deviner. On n'échappe pas à sa séduction qui est souveraine. On n'échappe pas non plus à l'orgueil de se croire, après une demi-heure de conversation, hissé à son niveau. Plus on apprend à l'apprécier dans son intimité et plus on aime à s'effacer devant son intelligence²⁹. »

Politicus l'a entendu et vu :

« Une voix lente, aux notes musicales, avec ce léger accent slave qui prête tant de charme à ses propos. Un sourire détendait parfois l'arc serré de sa bouche, éclairait le masque énergique au grand front

dénudé où, sous la ligne droite des sourcils rapprochés, veille, vigilant, le regard gris de fer³⁰. »

Les journalistes du sexe féminin sont encore plus sensibles au charme de l'homme. Andrée Viollis, qui parle de « son joli visage, glabre et régulier, à la romaine », écrit même :

« Il était minuit. Néanmoins, l'accueil de M. Rakovsky avait la grâce, la fraîcheur enjouée d'un matin. Sa voix slave, infléchie comme celle d'un personnage de Maurice Donnay, épousait avec une douceur et un charme infinis des phrases françaises parfaites et sinueuses³¹. »

D'autres encore se plaisent à souligner l'intérêt passionné qu'on porte à ses conférences de presse, vrais cours sur la Révolution française, polémique courtoise contre les historiens reconnus — son art de montrer comment les références historiques ou morales couvrent les intérêts bien compris des puissants. Tous célèbrent ses conférences de presse comme de grands cours d'universitaire.

L'ancien ministre Paul-Boncour se souviendra en 1945 de l'ambassadeur de 1925 :

« Je ne sais pas si Rakovsky était aussi musicien qu'il était érudit et lettré. Cet ambassadeur qui, dit-on, avait terrorisé l'Ukraine, témoignait d'une culture dont l'étendue en faisait bien l'un des causeurs les plus séduisants que j'aie rencontrés dans la diplomatie³². »

Soyons justes : la presse n'est pas non plus insensible aux rumeurs alimentées par Moscou. Elle se repaît d'allusions à ses liaisons — nombreuses — avec de jeunes femmes — en Italie notamment —, de sa fortune personnelle, de sa prétendue banque scandinave, de son goût un peu « aventurier » pour les voyages en avion — le « biplan », disait-on.

La droite ne se prive pas de le noircir, voire de l'injurier. Le s.r. français écrit qu'il ne faut pas se fier aux apparences et qu'il soumettra son activité diplomatique à l'intérêt supérieur du « mouvement révolutionnaire³³ ». On s'en doutait.

La Victoire de Gustave Hervé qui l'avait d'abord présenté comme un « israélite bulgare » le qualifie d'« agent des Boches »³⁴. *Liberté* en fait un terroriste, bulgare évidemment³⁵. François Coty, le parfumeur-directeur du *Figaro*, zélote de l'extrême droite, parle d'un « agitateur bulgare imprégné du marxisme pangermaniste », avec des compagnons, « pègre de malandrins et de démagogues », fondateur

d'une « école terroriste à Kharkov »³⁶, « agent servile de l'Allemagne », « diplomate de sac et de corde représentant une association de malfaiteurs »³⁷. Et *Liberté* — un trop beau nom pour un journal de ce genre — parle de « sa bamboula avec la valise diplomatique qu'il a filoutée au décrochez-moi-ça de Moscou »³⁸.

Si ce n'est Trotsky, personne n'a été haï et insulté plus que lui dans la presse conservatrice. La vraie raison, valable pour les deux amis, en est donnée par Pierre Taittinger, homme d'affaires et politicien de droite, réclamant et justifiant son expulsion dans *L'Écho de Paris* : « Il est superflu de démontrer que M. Rakovsky est plus dangereux pour l'ordre social, plus dangereux à lui seul que des milliers d'apaches et de cambrioleurs »³⁹.

Son univers parisien

Pourtant Rakovsky, indifférent aux insultes de ses ennemis, est heureux. Il est entouré de camarades et d'amis. Il est redevenu « Rako ». Ses enfants sont avec lui (ceux d'Aleksandrina qu'il a adoptés et aussi sa nièce Liliana, « Lilitchka », qu'il appelle « ma fille »). Il a amené avec lui ses collaborateurs de Londres, trois Baltes, non seulement Robert Bredis, mais Jan Veider et Jan Fengine et le sténo Kromberg.

Parmi les oppositionnels en « exil diplomatique » comme lui qui séjournent à Paris, il y a son très proche collaborateur de guerre civile O.Kh. Aussem, mais aussi Piatakov, Préobrajensky, le Géorgien Boudou Mdivani, V.V. Kossior et sa femme « Pacha » Kounina, A.G. Chliapnikov, Reingold, tous anciens *oppositiionneri* éloignés du champ de bataille. Il rencontre occasionnellement d'autres exilés qui parcourent l'Europe comme N.N. Perevertsev et E.B. Solntsev dont le rôle est important car ils sont chargés des contacts avec les groupes étrangers de l'opposition de gauche. Il semble qu'il ait eu aussi un ami politique à la représentation commerciale de l'URSS à Paris, le Bulgare Ivan Stefanov.

Au rang des proches, presque la famille, il y a les membres de l'opposition de gauche, les proches de Trotsky. Natalia Sedova passe plusieurs mois chez eux. Parmi les visiteurs on repère Boris Souvarine, Alfred et Marguerite Rosmer, l'Américain Max Eastman.

Il y a aussi les amis du début du siècle qui ont fait une carrière bourgeoise, au mieux social-démocrate, mais qui ont gardé l'amitié chaleureuse, Anatole de Monzie au premier chef, mais aussi Émile Buré, qui dirige *L'Ordre*, André Morizet, maire socialiste de Boulogne, Hubert Lagardelle. Il y a les Russes, Anna Moutet, femme de l'avocat socialiste Marius Moutet — elle mourra l'année suivante —, Charles Rappoport, qui jouit d'un accès libre à l'ambassade et passe des heures (jusqu'à six d'affilée) à discuter avec lui devant une cheminée. Et puis il y a « le vagabond », le « prolo » roumain qu'il a connu en 1905 et qui est devenu écrivain et un peu marginal, Panaït Istrati, qui lui voue une admiration indéfectible et vient souvent lui rendre visite.

Les membres du PC sont aussi là en force, avec, au premier rang, les vieux camarades comme Marcel Cachin et Jacques Sadoul, mais aussi ceux qui sont venus travailler à l'ambassade comme Amédée Dunois. On relève les visites d'Henri Barbusse, Paul Vaillant-Couturier, Jacques Doriot, Georges Altman, Luc Durtain et des vieux copains de *L'Humanité*. Liliana fait un sort à certains de ces hôtes : Sadoul a « plaqué » sa femme Yvonne pour une danseuse russe.

Des voyageurs soviétiques de tout rang passent à l'ambassade de la rue de Grenelle où l'on note une visite du Dr Semachko, qui avait été proche de Lénine, de Mikhaïl Tomskey, le dirigeant des syndicats, d'Aleksandr Slepkov, le jeune disciple de Boukharine, et des dizaines d'autres, des diplomates, Arkadi Rosengoltz, ancien *oppositional* lui aussi, David Kandelaki, Michel Pavlovitch, et enfin son vieux copain parisien de 1910, Dmitri Svertchkov.

La jeune Liliana fut frappée — on la comprend — par le bref passage d'un personnage extraordinaire à ses yeux, le poète Maïakovsky. Lui fut étonné qu'elle soit « elle aussi » bulgare⁴⁰. Elle s'extasia devant le célèbre chanteur Fedor Chaliapine⁴¹, un émigré qui ne méprisait pas l'ambassadeur, bien au contraire. Elle ne semble ne pas se souvenir d'Ernest Hemingway, visiteur célèbre, mais fut exaltée par le couple d'acteurs du cinéma américain admirateurs de son oncle, les *stars* Douglas Fairbanks et Mary Pickford⁴².

La police française s'intéresse beaucoup aux visites du colonel-comte Ignatiev, un aristocrate de l'Armée blanche

reçu avec beaucoup d'égards. En réalité il est membre de la représentation commerciale soviétique et doit s'occuper prochainement de la Société parisienne de commerce et de crédit, fondée par le gouvernement soviétique.

On voit aussi défiler des personnalités politiques ou des affaires, Herriot et Daladier, Philippe Berthelot et Alexis Léger, André Citroën, Jules Moch, ou des gens de lettres comme Elsa Triolet, Louis Aragon, et, bien plus connus, Francis Carco et Pierre Benoit.

Au cours de ses brefs séjours antérieurs en Russie, à partir de Londres, l'oncle avait servi de conseiller pour le grand film d'Eisenstein *Le Cuirassé Potemkine*. On comprend la fascination de beaucoup pour cet homme qui a dans ses relations Chaliapine, Eisenstein et Maïakovsky.

Il était normal que, le film étant interdit en France comme dans tout le monde capitaliste, il fût néanmoins projeté en séance privée à l'ambassade de la rue de Grenelle. Liliana se souvient de trois invités de marque, Jacques Sadoul, Charles Rappoport, tous deux des proches, Paul Langevin, grand savant, ami de Marie Curie, sympathisant du PC auquel il n'adhérera que vingt ans plus tard. Elle a jeté un coup d'œil discret à son oncle au moment de la fameuse scène de l'escalier d'Odessa : l'homme de la « terreur rouge » en Ukraine avait les larmes aux yeux⁴³.

Et puis il y a quelques vieux amis. Georgi Bakalov, avec sa femme Stefana, vient de Genève pour rencontrer « Krystiou ». Pour compléter la galerie des visiteurs, il faut ajouter quelques farfelus, au moins aux yeux de l'enfant : Anatolii Lounatcharsky, et surtout sa compagne, l'excentrique artiste au grand talent Natalia Aleksandrovna Rosenel⁴⁴.

Ses centres d'intérêt

Relevons que l'intérêt de Rakovsky pour la Révolution française ne faiblit pas. C'est une de ses armes favorites. Il rappelle aux journalistes français l'opinion qu'avaient de la France de 1793 les Allemands informés par les seuls émigrés de Coblenze. Il rappelle que la France révolutionnaire a connu, elle aussi, isolement et coalition contre elle.

Mais son intérêt historique pour la Révolution est authen-

tique. Il s'intéresse à tout ce qui est publié sur elle, aide Souvarine à collecter des documents pour Moscou et met l'ambassade au service de chercheurs venus de Russie. Parmi eux, les jeunes Victor Moiséievitch Daline et Iakov Staroselsky, militants de l'opposition de gauche, mais aussi Iakov Zakher, Ts.G. Friedland, un peu plus âgés.

C'est l'époque où Albert Mathiez peut écrire avec une légitime fierté dans ses *Annales historiques de la Révolution française* :

« Plus que jamais l'histoire de notre révolution est à l'ordre du jour de la Russie nouvelle. Les jeunes érudits groupés autour de M.N. Pokrovsky, Tarlé, Riazanov, etc., se mettent à l'œuvre avec une ardeur joyeuse et beaucoup n'hésitent pas à faire le voyage de Paris pour leurs recherches⁴⁵. »

Au titre des distractions, en dehors des musées, des expositions, il aime avant tout de grandes promenades à pied, la nuit, dans le quartier désert des ministères. Adina s'inquiète, mais il lui dit qu'il ne se repose qu'ainsi. La première année, il retourne en Allemagne pour sa cure, à Kissingen, puis il trouvera des lieux plus attrayants en France et en Italie.

On sait d'autre part que Rakovsky recevait quotidiennement des lettres d'injures grossières et de menaces de mort. Il était à leur égard d'une parfaite indifférence et ne les commentait jamais.

La conférence franco-soviétique

Les choses ne sont pas faciles en France. D'abord bien sûr parce que la droite ne veut à aucun prix d'un accord et qu'elle est prête à beaucoup de bassesses pour arriver à ses fins — Poincaré est son chef de file et Rakovsky sa tête de Turc. Il y a un attentat contre ce dernier — son wagon de chemin de fer — le 24 décembre 1925.

A cet égard, il faut souligner le rôle efficace dans le sens d'une rupture de l'organisateur des créanciers français, l'ambassadeur à Moscou Joseph Noulens. Il faut ajouter la terrible instabilité ministérielle qui menace à tout instant de remettre en question ce qui vient d'être acquis.

On ne prête qu'aux riches bien sûr et une anecdote de

Louis Fischer reprise par Francis Conte aurait eu sans doute un bel avenir si Stuart Schram, après examen de la chronologie, n'en avait démontré l'impossibilité. Selon Fischer, Rakovsky se rend le 31 juillet 1926 à Moscou, pour une session particulièrement importante où l'opposition unifiée paraît avec son programme et la *Déclaration des 13*. En arrivant à l'aéroport, Rakovsky se voit remettre un télégramme d'une extrême urgence : Monzie, de Paris, l'informe qu'il est maintenant ministre des Finances dans un gouvernement Herriot et que Rakovsky doit revenir pour la signature de l'accord. Quand Rakovsky arrive à Paris, le 2 août, le gouvernement Herriot est déjà tombé et Poincaré a repris le manche. Les choses en fait ont été un peu différentes⁴⁶.

La première partie de la conférence de Paris s'ouvre le 25 février 1926 peu après l'arrivée de Rakovsky. Il y vient entouré d'un état-major étincelant, Piatakov, Préobrajensky, comme à Londres, le dirigeant des syndicats Mikhaïl Tomsy, le Géorgien Boudou Mdivani, Marcel Rosenberg, Reingold, Davtian, et autres « experts », sans compter l'intellectuelle Paulina Vinogradskaia, la compagne de Préobrajensky, au secrétariat. Le chef du gouvernement français est Aristide Briand, qui considère Locarno comme une défaite française. Il est partisan de négociations sur les dettes. Le secrétaire général de la conférence est un diplomate, Eilrick Labonne.

Rakovsky va poursuivre prudemment mais fermement ce qu'il a déjà fait en Grande-Bretagne, informer l'opinion publique par-dessus la tête des grandes sociétés, y compris les consortiums de presse. Il cherche à démontrer que les Soviétiques ne veulent pas nuire aux « petits », aux « humbles » aux « paysans acheteurs d'emprunts russes ». Il annonce d'emblée que son gouvernement est prêt à rembourser les petits porteurs.

Il rappelle que le peuple russe, par le soviet de 1905 entre autres, a autrefois mis en garde contre les emprunts destinés à « maintenir au pouvoir le gouvernement tsariste, entretenir son appareil bureaucratique, sa police et son armée, construire des routes stratégiques et des usines d'armement pour la guerre⁴⁷ ».

En contrepartie de cet engagement qu'il faudra, bien sûr,

étaler dans le temps, il faut à l'Union soviétique d'importants crédits dans l'immédiat. Joseph Caillaux, le ministre des Finances, se déclare impuissant. Mais à la réflexion et à la limite, il découvre qu'on peut envisager des crédits s'ils sont couverts par une garantie. On finit par se mettre d'accord sur le pétrole russe et tout semble réglé quand le gouvernement Briand tombe.

Sans aucun doute l'amitié entre Rakovsky et Monzie facilite des négociations difficiles. Relevons que les deux hommes continuent à plaisanter entre eux, même dans les moments les plus chauds. Ainsi, en mars 1926, où Monzie joue les offensés parce que *L'Humanité* l'a traité « avec un charmant à-propos de laquais du capitalisme ». Rakovsky lui répond qu'ému par cette remarque « spirituelle », il va chercher « à la première occasion d'attirer l'attention à Cachin » (*sic*)⁴⁸.

Profitant d'une interruption des travaux, Rakovsky va se reposer quelques jours, du 3 au 10 avril, à l'hôtel Bristol à Beaulieu-sur-Mer. Il croit aboutir avec un changement de gouvernement. On sait ce qu'il advint du nouveau, un gouvernement Édouard Herriot de deux jours dont Anatole de Monzie était ministre des Finances. Les négociations s'interrompirent le 27 juillet 1926, Raymond Poincaré ayant balayé toutes les propositions dans la voie d'un règlement.

Rakovsky prit des vacances. Après un bref séjour à Moscou, du 19 juillet au 3 août, portant avec d'autres le cercueil de Dzerjinsky, participant au CC qui sanctionna l'opposition unifiée, il fit une brève cure thermale à Royat dont les eaux étaient excellentes pour lui. Il séjourna plusieurs semaines à Saint-Jean-de-Luz, avec le couple Iouréniev, lui aussi *oppositionalner*, lui aussi diplomate. Il fit un peu de tourisme, visitant Lourdes — « très curieux », écrit-il, sans plus, à Monzie — puis Gavarnie — où il a vu « le cirque » —, et montant le col d'Aubisque, puis poussant une pointe en Espagne, jusqu'à Saint-Sébastien.

De retour à Paris, il se rend ensuite à Moscou et pendant quelques jours la police française, qui a arrêté un suspect, l'Ukrainien Dorochevsky, croit qu'elle a empêché ainsi une tentative d'assassinat contre lui, prévu le jour de son retour et anniversaire de l'insurrection d'Octobre. Il rencontre de nou-

veau Kollontai. Ils ont une discussion politique où Rakovsky tente de l'engager dans l'opposition. Il lui assure que la victoire de Staline n'est pas acquise.

Négociation sur les emprunts russes

Rakovsky ne baissa pas les bras. Les banquiers, l'Association nationale des propriétaires de titres d'emprunts russes, la Commission générale pour la protection des intérêts français de Joseph Noulens et autres organisations de ce type faisaient campagne au nom de la propriété privée, de son caractère sacré, de son inviolabilité morale. Pour eux, pas de crédits français si la propriété privée n'était pas restaurée en Russie.

L'ambassadeur ne discutait pas le fond des arguments adverses, mais leur opposait des précédents historiques ou des questions.

Les rois de France avaient-ils négligé la confiscation des trésors de leurs adversaires trop riches pour leur malheur ? La Révolution française avait-elle « respecté la propriété sacrée » des aristocrates et du clergé ? Qui, sinon la Convention, « de qui la France se déclare l'héritière légitime », proclama le 22 décembre 1792 que « la souveraineté des peuples n'est pas liée par les traités des tyrans », en vertu de quoi « la France révolutionnaire déchira les traités des gouvernements antérieurs et répudia la dette nationale » ?

Pourquoi tous les partis socialistes russes et même les Cadets de P.N. Milioukov avaient-ils, avant la révolution, prévenu les prêteurs étrangers que souscrire à l'emprunt était faire preuve d'« inimitié envers le peuple russe » ?

Les Soviétiques étaient heureux de rendre l'argent prêté par des petits porteurs abusés aussi sur l'usage qu'on devait en faire contre les ouvriers et les paysans russes. Mais pouvaient-ils être indifférents quand cet argent allait revenir vers les caisses de puissantes sociétés dont on savait qu'elles finançaient généreusement des activités anti-soviétiques et anti-communistes ?

A la fin de l'année, il passe les cinq derniers jours de décembre à Chamonix. Il ne sait pas que, neuf ans plus tard, Trotsky y séjournera aussi, traqué après une « expulsion ».

En janvier 1926, dans « France et URSS » publié dans les *Izvestia* du 17, Rakovsky citait les pays pour lesquels la

France avait accepté d'éponger les dettes d'avant-guerre, comme ceux de l'ex-Empire austro-hongrois. Pourquoi ce sort particulier pour les emprunts russes ? Il voulait aussi démontrer le caractère discriminatoire des revendications ainsi adressées au titre des « dommages » à la jeune Union soviétique.

Rakovsky disposait pour sa propagande d'un véritable réseau d'amitiés. Il n'avait pas eu besoin de donner suite au projet négocié par Krassine selon lequel *Le Temps* allait se vendre ou mieux se louer au gouvernement soviétique moyennant une gradation savante dans le tournant politique et la modique somme de 750 000 francs annuels. En accédant sans problèmes à la presse française, il avait peut-être fait la preuve qu'elle n'était pas toujours vénale⁴⁹. Durant cette période, il quitte Paris à plusieurs reprises. Le 4 février il s'envole pour un aller-retour à Moscou. Du 10 au 25 avril, il prend quelques jours de repos à Nice : il aime la Méditerranée.

En 1926, la délégation soviétique avait consenti à payer soixante-deux unités de 60 millions de francs-or. La France demandait le début immédiat du paiement, la Russie une échelle de progression sur trois ans. La Russie refusait à la France la clause de la nation la plus favorisée. En mai, les Russes cédèrent sur les deux points. Il ne se passait toujours rien. Le prêt de 300 millions de marks-or obtenu de l'Allemagne, peut-être comme une compensation à Locarno, permettait en tout cas de ne pas tout lâcher dans la négociation : Rapallo donnait encore des fruits.

Francis Conte relate au conditionnel les efforts de Rakovsky pour créer un consortium franco-soviétique. Il échoua dans les négociations avec la Banque de Paris et des Pays-Bas, alors qu'il avait l'accord de la Française des pétroles et de la Compagnie Louis Dreyfus. Il dut se rabattre sur un projet infiniment plus modeste, la Société parisienne pour le commerce et le crédit.

Poincaré contre l'accord

Gus Fagan commente la nouvelle situation de 1927, les négociations dans leur contexte et l'attitude française à l'égard de Rakovsky :

« En février 1927, Rakovsky relança publiquement la question d'un accord et fit pression pour la réouverture de négociations. En mars, il fit à de Monzie des propositions qui faisaient une longue avancée vers la satisfaction des exigences françaises : il était maintenant clair que seules des raisons politiques et l'hostilité anti-soviétique du gouvernement Poincaré bloquaient la signature d'un accord. Mais la classe ouvrière et une importante fraction des petits porteurs d'emprunts russes de la petite bourgeoisie voulaient un accord. Exactement comme il l'avait fait en Grande-Bretagne, Rakovsky en vint maintenant à injecter dans la politique intérieure française la question d'un accord. Son habileté à le faire, à faire des exigences et intérêts de la politique étrangère soviétique un facteur de la vie politique du pays et forcer les gouvernements bourgeois à le prendre en compte, était l'une des qualités qui faisaient de lui, suivant les termes d'E.H. Carr, "le plus grand diplomate soviétique des années vingt". La question d'un accord avec l'Union soviétique menaçait maintenant de devenir un problème dans les prochaines élections, une question que la gauche et les radicaux pourraient utiliser contre le gouvernement Poincaré. Aussi les (dirigeants) français décidèrent-ils de se débarrasser de Rakovsky⁵⁰. »

L'Américain Louis Fischer, observateur à l'œil vif, relève dès cette époque la détermination de Raymond Poincaré de ne pas arriver à un accord. Il écrit :

« Les bolcheviks avaient accepté toutes les exigences françaises et on était arrivé à un accord, mais Poincaré soulevait de nouvelles questions, extrêmement compliquées, qui n'avaient encore jamais fait l'objet d'une discussion en commun et que les Français n'avaient jamais soumises aux délibérations au cours de dix-huit mois (...). Poincaré ne voulait ni entente économique ni rapprochement avec les bolcheviks. Dans ces conditions, Rakovsky devenait gênant⁵¹. »

L'ambiance n'est guère chaleureuse. C'est le 23 avril qu'Albert Sarraut prononce à la Chambre des députés son fameux discours qui se termine par une déclaration de guerre : « Le communisme, voilà l'ennemi ! » Surtout, Raymond Poincaré s'exaspère. Le 6 mai 1927, il écrit à son ministre Aristide Briand pour attirer son attention sur une interview de Rakovsky à *Paris-Soir*. Il explique que Rakovsky mène une campagne publique pour gagner à ses propositions et retourner contre le gouvernement français les porteurs d'emprunts russes. Il dit que son attitude est « pour le moins inopportune », puisqu'il dévoile ce qui devrait rester, selon lui, « strictement confidentiel »⁵².

Rakovsky quitte Paris pour Moscou le 24 juillet, ne revient que le 17 août : la situation en URSS est périlleuse et les

exclusions ont commencé. Pressentant la gravité de la situation en France, alors qu'il a commencé une cure à Royat le 25 août, il écrit à Monzie le 29 qu'il est prêt à le rejoindre en vacances à Saint-Céré. Il séjourne donc quelques jours au château du Montal, propriété de Monzie où l'été se déroule sous la forme de vacances de détente, avec la visite de Pierre Benoit, romancier à la mode à l'époque. Il s'agit de faire le point sur la situation⁵³. Il quitte Royat le 3 septembre.

La campagne contre Rakovsky

Entre-temps, la situation s'était considérablement aggravée. Rakovsky avait pris part à Moscou en août 1927 à une importante session du CC où avait été débattue la question de l'exclusion de Trotsky et de Zinoviev et qui vit apparaître bien des hésitations et des réticences dans le camp de Staline.

C'est à cette occasion, le 10 août 1927, qu'il signa pour la première fois un texte de cette opposition de gauche à laquelle il appartenait depuis sa constitution. Il s'agissait de sa plate-forme qui, aussitôt interdite, allait être diffusée clandestinement. Nous ignorons les arguments qui ont été employés pour décider que, pour la première fois, les « exilés dans la diplomatie » mettraient leur signature, mais ce fut bien la décision prise et tous signèrent.

Or, parmi les mots d'ordre concernant la situation internationale figuraient les suivants :

« 1. Transformation de la guerre impérialiste en guerre civile dans tous les pays participant à l'agression contre l'URSS. 2. Le prolétariat de chaque pays capitaliste doit lutter activement pour la défaite de "son gouvernement" 3. Passage du côté de l'Armée rouge de chaque soldat étranger qui ne veut pas aider les marchands d'esclaves de "son pays". L'URSS est la patrie de tous les travailleurs⁵⁴. »

Kamenev, ambassadeur à Rome, avait également signé ce texte et le *Duce* Benito Mussolini considéra qu'il s'agissait d'une initiative de politique intérieure ne concernant pas l'Italie. Il n'en fut pas de même en France où la tempête se déchaîna. Poincaré et la droite avaient trouvé leur prétexte.

Le 27 août, *Le Temps* avait écrit :

« Il faut que la France ait enfin une politique anticommuniste (...). Nous savons où est la tête, où est le cœur du communisme. Conserver

des relations diplomatiques avec Moscou et faire en même temps en France *ce qu'il faut faire* avec les communistes, c'est chercher la quadrature du cercle⁵⁵. »

Le même jour, Anatole de Monzie écrivait au secrétaire de la conférence, Eilrick Labonne, qu'il avait reçu une lettre du président Poincaré « restrictive sur la non-ingérence » (*sic*) à propos « du papier de l'opposition » que Rakovsky avait signé. Le président tempêtait, parlait d'« autorité bafouée » et Monzie réclamait qu'on lui communique le fameux « papier »⁵⁶.

Le 4 septembre, Rakovsky rédigeait une note en réponse à la campagne de presse ouverte par *Le Temps* :

« 1. Je réprouve d'une façon formelle et nette l'idée qu'un des représentants de l'Union soviétique pourrait organiser l'insurrection ou la désertion sur le territoire de la France avec laquelle le gouvernement de l'Union soviétique entretient des relations pacifiques. Tout représentant diplomatique, tout collaborateur des institutions soviétiques qui, d'une façon quelconque, s'immiscerait dans les affaires intérieures de la France serait indigne de la confiance de son gouvernement et inapte à remplir sa mission de rapprochement entre la France et l'Union soviétique.

« 2. La déclaration signée par moi aussi en ma qualité de membre du Parti communiste russe envisage l'hypothèse d'une guerre éventuelle contre l'Union soviétique et par conséquent ne s'applique pas à un cas actuel et concret : encore moins s'applique-t-elle à la France dont l'opinion soviétique considère la politique vis-à-vis de la Russie comme une politique de paix.

« 3. Ma signature sous le document incriminé ne peut autoriser, en ce qui concerne mon activité diplomatique, qu'une seule conclusion, à savoir : travailler avec une plus grande énergie encore pour écarter les différends entre la Russie et la France et augmenter ainsi les chances de la paix générale.

« Je proteste avec force contre toute autre interprétation de mes actes contraire à la politique de mon gouvernement, à mes sentiments et à mon attitude jusqu'à présent⁵⁷. »

Accélération

Le même jour, l'ambassadeur Herbette, sur instructions de Briand, déclarait à Tchitchérine que le gouvernement français était satisfait et l'incident clos. Mais la campagne de presse redoublait de violence. Tout Paris se répétait que l'article du *Temps* avait été suggéré sinon rédigé par Poincaré en per-

sonne, décidé à saisir l'occasion pour se débarrasser de l'encombrant ambassadeur.

La protestation du ministre Briand, la réponse conciliante de Moscou auraient permis d'en rester là s'il n'y avait eu la volonté de Poincaré et peut-être plus encore l'intervention d'un lobby pétrolier qui tenait à faire échouer un accord prévu avec la garantie du pétrole soviétique.

En 1925, Joseph Caillaux avait saisi au vol une suggestion de Rakovsky. Un monopole français du pétrole aurait permis, selon son expression, de « se délivrer de la dictature de sociétés pétrolières américaines et anglaises⁵⁸ ».

Les grands intérêts pétroliers commençaient à se déchaîner. Sir Henry Deterding et la Royal Dutch arrosaient copieusement la presse parisienne. C'était là un secret de Polichinelle, une « querelle », disait Louis Fischer, « où l'argent coulait aussi librement que l'huile »⁵⁹.

Avec cette campagne, la position de Rakovsky devenait de plus en plus difficile. Le 10 septembre, Poincaré fit passer dans les journaux un communiqué disant que les ministres considéraient comme désirable le rappel de Rakovsky à Moscou.

Le 18 septembre, Maurice Bunau-Varilla, qui venait de déjeuner avec Poincaré, réclamait dans *Le Matin*, dont il était directeur, « l'expulsion de l'ambassadeur de guerre civile ». Les grands journaux rivalisent de bassesse dans les accusations de « Boche » « espion », « agent ».

Rakovsky écrit le 27 septembre pour confirmer les propositions antérieures et promettre de mettre à la disposition de la France, pour les petits porteurs, un dépôt de 30 millions de francs-or. Les négociateurs français ne pouvaient espérer mieux.

De son côté, la presse russe menait ouvertement campagne contre Rakovsky et sa « mauvaise politique ». La publication dans les *Izvestia* du 25 septembre d'un poème venimeux de Demian Bedny provoqua de la part de Trotsky une protestation indignée. Il assurait que c'était sur les conseils de Monzie qu'il avait communiqué ces conditions inespérées à *L'Œuvre*. Poincaré saisit alors un deuxième prétexte : il était inadmissible de communiquer des propositions à la presse et le geste de Rakovsky était intolérable.

Le 28 septembre, Anatole de Monzie fait sans doute une gaffe politique en publiant dans *La Petite Gironde* un article où il reprend l'idée du pétrole comme « gage de crédits éventuels », ce qui pousse les pétroliers à l'action.

Le 30 septembre, Trotsky écrivait à son ami pour lui indiquer que Staline commençait à dire que Rakovsky était enclin à la capitulation dans la négociation avec les impérialistes français, lâchait trop. Trotsky demandait une déclaration dans laquelle Rakovsky aurait contre-attaqué, montrant comment Moscou avait empêché d'aboutir quand c'était possible⁶⁰. Mais il était déjà trop tard.

L'expulsion de France

Le 4 octobre, sous le titre « L'affaire Rakovski », le bourgeois *Journal des débats* désavoue les calomnies tout en soutenant la politique qui les justifie : « Rakovski en soi n'était pas pire qu'un autre ambassadeur soviétique. Il paraît même qu'il est plus subtil et par conséquent beaucoup plus dangereux. »

Le même jour, Marius Moutet, dont la défunte femme Anna Iakovléva avait été une vieille amie de Khristian Georgiévitich et député socialiste, confie à un journal s.r. en émigration que cette affaire n'est qu'un épisode de la lutte « entre Staline et l'opposition ».

Le 7 octobre, après l'« indiscrétion » ou prétendue telle de Rakovsky, le gouvernement français demanda à Moscou le rappel de son ambassadeur, déclaré *persona non grata*.⁶¹ Rakovsky envoya à la presse un communiqué dans lequel il protestait, assurant qu'il n'y avait pas eu la moindre indiscrétion de sa part puisqu'il avait l'accord des négociateurs français et réaffirmant sa volonté d'accord. Il revenait de Saint-Céré et, à Paris, fit ses bagages.

Il eut un dernier repas avec Anatole de Monzie, évidemment, ainsi que Francis Carco et Pierre Benoit, avec qui il échangea des idées sur la culture et la révolution. On parlait de nouveau d'un attentat contre lui à la gare. Il partit en voiture pour l'Allemagne, avec Panaït Istrati qu'il avait vu la veille.

Anatole de Monzie est resté fidèle jusqu'au bout à son ami.

Juste avant le rappel de celui-ci, il répond à un journaliste qui le harcèle :

« J'ai horreur de dissimuler mon sentiment. Dans le personnel de Moscou, il n'y a pas mieux que Rakovsky. Demandez plutôt à Buré ce qu'il pense de notre ancien camarade.

« — N'est-ce pas la camaraderie qui vous anime ? L'Internationale des camarades, eût dit Renaud de Jouvenel (...) ⁶².

« — Si vous voulez, il entre dans mon opinion une part de sentiment personnel. Quand il s'agit de négocier, il importe de connaître la psychologie du négociateur. Rakovsky n'est pas un inconnu de nous : il est plus proche de notre esprit qu'un Staline ou même un Tchitchérine. (...) Il a été étudiant à Nancy et à Montpellier, voire à Paris. Je vous assure que cela simplifie bien des conversations ; j'ajoute que, durant ces longs mois, je n'ai jamais eu à me plaindre d'un manquement quelconque : je n'ai point entendu dire qu'il eût davantage manqué à la loyauté envers le gouvernement et à la réserve nécessaire vis-à-vis de notre pays ⁶³. »

Mais les regrets de l'ami ne changeaient rien. Rakovsky partit.

La presse aux ordres exultait : « Au plaisir de ne pas vous revoir », disait *Le Matin* tandis que *La Victoire* clamait qu'il avait « déguerpi ». On entendait même parler de la « fuite » du « suppôt de Satan ».

Le dimanche 16 octobre 1927, à 14 h 35, il franchissait la frontière allemande à Waldersee. Une pause à Munich où Robert Bredis les rejoignit. Khristian Georgiévitch roulait vers d'autres clameurs de haine, d'autres cris, d'autres menaces. Le 20, ils étaient à la frontière soviétique, le 21, à Moscou.

Panaït Istrati a fait de lui un croquis, peu avant son départ :

« Je l'ai vu dans l'intimité, en compagnie restreinte et au milieu d'un grand gala. Il est respectivement comme le chat devant le feu de cheminée : sur le qui-vive et en grande chasse. Celui-là, j'en suis certain, les bourgeois *ne l'auront pas*. »

Il ne le savait pas, le Vagabond. Les hommes comme Rakovsky, il y en a des millions pour les aimer, des milliers pour les haïr et il suffit d'un seul pour leur tirer une balle dans la nuque.

CHAPITRE XII

Quand le mort saisit le vif

C'est en Union soviétique que Rakovsky rentrait, vers Moscou qu'il roulait à travers l'Allemagne. On venait de lui proposer d'être représentant permanent de l'URSS à la conférence du désarmement. Un homme de son âge n'eût pas été déshonoré de se laisser tenter. Mais Rakovsky n'avait pas d'âge ou plutôt il avait celui de ses vingt ans. Il rentrait parce qu'il savait que le dernier combat d'une époque commençait, qu'il allait servir de leçon et de bilan pour toute une période historique. Ses camarades n'étaient pas si nombreux déjà pour pouvoir se passer d'un homme de sa réputation, de son expérience et, disons-le, de son âge.

Panaït Istrati fit avec lui le voyage de Moscou où il allait en visiteur ami de la révolution. C'était à cause de Rakovsky qu'il l'était devenu. Il écrivait :

« Rakovsky surtout fut mon fil d'Ariane. Il était au pouvoir. Je le connaissais bon, tendre, désintéressé, dévoué jusqu'au sacrifice. Il ne pouvait pas participer à une action monstrueuse, le bolchevisme ne pouvait pas être un abominable cataclysme, ainsi que l'affirmait toute la presse bourgeoise (...) L'avènement du pouvoir soviétique ne pouvait être le règne d'une nouvelle exploitation et d'une nouvelle Okhrana, du moment que Rakovsky y prêtait ses lumières¹. »

Sa première impression frappante sur la Russie soviétique fut la chemise de Rakovsky. Frac et col dur certes, uniforme d'ambassadeur au repos, mais il découvrit à l'heure du sommeil qu'il n'y avait au-dessous qu'une chemise élimée, épuisée d'avoir été rapiécée et qu'il en était ainsi de tout le linge de corps de l'ambassadeur dont seule la façade était soignée.

L'affaire Eastman

Si Rakovsky voulait retourner au pays, c'était en fonction d'une analyse de la situation en Russie. Il en avait eu les moyens généraux, avec les voyageurs, les visiteurs, les courriers, les documents, publics ou non, ses propres séjours. Il n'en avait pas toujours suivi le développement et le rythme dans le détail, saisi les moments, exception faite des travaux du CC auxquels il n'avait pas manqué.

C'est ainsi qu'il fut en quelque sorte à l'origine de deux incidents sérieux qui affectèrent tout particulièrement l'écrivain et journaliste américain Max Eastman, un non-communiste admirateur de Trotsky et des hommes de l'opposition avec lequel il entretenait des relations affectueuses. Trotsky avait révélé à Eastman lors du XIII^e congrès — dans un couloir selon ce dernier — l'existence du testament de Lénine et les grandes lignes de son contenu.

Eastman, qui venait de terminer un livre sur la jeunesse de Trotsky, avec qui il avait des relations amicales, s'attacha à un livre sur les récents événements de Russie, depuis la mort de Lénine, qu'il acheva, avec l'aide de Souvarine et de Rosmer, au début de 1925, *Since Lenin Died* (Depuis la mort de Lénine)², dans lequel il citait évidemment le testament.

Il hésitait à le publier, redoutant que cette publication ne complique la tâche de Trotsky et de l'opposition de gauche. Souvarine souhaitait attendre et voir, tandis que Rosmer était pour la publication immédiate. Eastman envoya le manuscrit à Rakovsky, à l'ambassade, « avec la promesse de le publier ou pas, suivant sa décision ». Il raconte que Rakovsky et sa femme « le lurent et le renvoyèrent avec leur approbation enthousiaste³ ».

Le livre parut à Londres le 10 mai 1925 et, à son retour d'une période de détente, Trotsky se trouva devant l'ultimatum d'avoir à désavouer le livre d'Eastman ou engager la bataille en sa faveur, en d'autres termes, comme le dit l'historien E.H. Carr, « de livrer bataille sur une question secondaire et sur un terrain défavorable, ou de se soumettre et de désavouer ses partisans⁴ ». Le bureau politique le sommait de signer une déclaration qu'il avait préparée. Le groupe dirigeant de l'opposition décida qu'il fallait signer sous peine de

perdre la bataille avant de l'avoir engagée et Trotsky signa ce texte qu'il n'avait pas rédigé⁵.

C'est ainsi que la presse communiste du monde entier publia un démenti de Trotsky. Il expliquait qu'il n'était nullement lié à Eastman, parlait de diffamation, de mensonges, d'absurdités, de bavardage, de malveillances de la part d'Eastman. Il concluait :

« Son livre n'enseigne rien. Il peut être utilisé par les ennemis du communisme et peut faire naître le scepticisme dans l'esprit de ses amis. Voilà pourquoi il mérite d'être condamné avec énergie⁶. »

Eastman en fut blessé à jamais. Expliquant cet incident un peu plus tard, Trotsky indique qu'il s'agissait d'une initiative du seul Eastman, donc aux risques de ce dernier, et ne mentionne pas le rôle de Rakovsky.

Seconde affaire Eastman

Rien n'était cependant terminé. Lorsque, en 1926, l'opposition unifiée où Zinoviev, Kamenev et Trotsky s'étaient alliés décida de jouer son va-tout, la question se posa de nouveau du testament et cette fois de sa publication intégrale. On devait tenter de combiner la « sortie » de l'opposition en URSS dans le Parti et la classe ouvrière avec la publication intégrale et massive du testament à l'étranger.

La veuve de Lénine, Kroupskaïa, avait gardé une copie et en fit parvenir une autre, par l'intermédiaire de Marcel Body, à Préobrajensky qui alerta aussitôt Souvarine. Ce dernier, Eastman et Rosmer se concertèrent. Pourquoi ne pas le publier ? Rakovsky, consulté, leur répondit : « Allez-y. Pourquoi pas ? ». Ils décidèrent alors de confier la publication à Eastman comme une sorte de compensation pour l'affaire en même temps que son authentification du testament. L'affaire fut rondement menée. Les droits en furent vendus au *New York Times* pour 1 000 dollars, ainsi qu'à des journaux autrichien, allemand, à l'United Press, etc. Le *New York Times* le publia le 18 octobre 1926.

Le catholique communiste français Pierre Pascal note dans son journal à la date du 29 octobre (1926) :

« Le Komintern est tout retourné par la publication dans la presse bourgeoise du testament de Lénine. On le traduit... Le coup a été fait

par Max Eastman qui a vendu le texte en même temps à (d'autres journaux). Il a écrit lui-même dix-sept articles de commentaires. Le tout a été publié dimanche en même temps qu'arrivait la *Déclaration* de l'opposition. Rakovsky, venu pour la conférence, a porté la nouvelle⁷. »

En fait, l'enthousiasme qui transportait apparemment Rakovsky pour la deuxième fois à propos du testament devait se transformer en amère déception. La publication se produisait en effet au moment où, pour éviter l'exclusion et surtout l'éclatement de l'opposition de laquelle Kamenev et Zinoviev étaient prêts à sortir pour ne pas être exclus, Trotsky et ses camarades de l'opposition de gauche avaient accepté de rédiger une « déclaration de paix » qui condamnait leurs propres activités fractionnistes ainsi que celles de leurs camarades à l'étranger, citant de nouveau Eastman et le démenti précédent sur la non-existence d'un testament de Lénine. Or la publication d'Eastman se produisait quarante-huit heures après la publication de cette déclaration et l'impression fut catastrophique. Ce n'était évidemment ni la faute de Trotsky ni celle d'Eastman.

Plus tard, Trotsky écrivit à N.I. Mouralov, alors en déportation, une lettre destinée à dédouaner Eastman⁸. Nombre d'auteurs s'attachent ici aujourd'hui encore à ce qu'ils appellent, quand ils sont modérés, le « lâchage » d'Eastman par Trotsky. Il nous semble que le problème dans cette affaire est bien plutôt celui de Rakovsky et ne nous semble pas tout à l'honneur de sa perspicacité et de sa prudence. Il nous paraît certes peu probable qu'il ait caché sa responsabilité à Trotsky. Ses interlocuteurs parisiens lui faisaient confiance comme le mieux informé d'entre eux.

Il est clair qu'il ne l'était pas au jour le jour. Mais n'a-t-il pas deux fois agi avec quelque légèreté en donnant un « feu vert » dans des circonstances qu'il ne connaissait pas avec exactitude mais qu'il pouvait imaginer instables et dangereuses ? Faute de document, nous nous en tiendrons à ce sentiment. Cela ne répond-il pas à ce reproche d'« insouciance dans la vaillance » que lui a adressé son ami Trotsky ?

L'ambassadeur et la répression

D'autres événements le virent faire son devoir d'ambassadeur, de militant, d'homme, avec fermeté, dans les cir-

constances les plus difficiles à propos de la répression en URSS et des campagnes menées en Occident pour la libération d'un certain nombre de prisonniers.

La première affaire concerne l'anarchiste Nicolas Lazarévitch. La personnalité légendaire et romantique de cet ouvrier franco-russe lui avait valu dans les milieux révolutionnaires de grandes sympathies non en raison des idées anarchistes qu'il professait, mais de l'homme qu'il était. Il alla de Belgique en URSS, pour y travailler. Fidèle à lui-même, il organisa des protestations ouvrières puis des « groupes ouvriers » qui diffusaient des tracts préconisant « le retour des syndicats à la lutte de classes ». Il fut arrêté en 1924 et condamné à trois ans de prison. Il connut les cachots de la Loubianka, de Bourtyki, de Souzdal et enfin de Vladimir. Pierre Pascal, qui l'avait connu en 1922, s'occupa de lui, informa l'Occident, fit de l'agitation.

Rakovsky, contacté à Paris, promit d'intervenir pour faire libérer Lazarévitch, qu'il ne jugeait pas ennemi de l'Union soviétique. Pascal consigna dans son journal que, malgré cette déclaration, son ami Nicolas était toujours en prison en septembre 1925. La protestation a été publiée dans la presse, *L'Humanité* ferraillait. Pascal note tout cela, mais la libération de Lazarévitch n'est indiquée dans son texte que par cette brève mention : « Hier est arrivée une carte de Reval. » C'était Lazarévitch libéré. On aurait aimé que Pierre Pascal le précise à cette place et rappelle la promesse tenue de Rakovsky.

Un autre incident concerne les relations de Rakovsky avec le Parti socialiste. Pierre Renaudel, leader de la droite patriote en 1914, l'interpelle un jour dans *Le Quotidien* sur les prisonniers politiques en URSS. La lettre est d'un ton brutal, sommaire. Renaudel reconnaîtra même qu'il fut surpris d'obtenir une réponse. Celle de Rakovsky est remarquablement mesurée. Après avoir rectifié quelques erreurs, dit-il, il rappelle à son interlocuteur que les s.r. ont été condamnés pour avoir pris part à une guerre civile, dans laquelle ont péri des millions d'ouvriers et de paysans et où ils étaient alliés aux monarchistes et aux contre-révolutionnaires de Russie et du dehors. Il ajoute — et il nous semble difficile de contester qu'il croit ce qu'il écrit là :

« A la tête du Département politique d'État (GPU), chez nous, se trouve un homme qui a passé des dizaines d'années dans les bagnes du tsarisme, un homme d'esprit noble et de toute probité morale. Je parle de Dzerjinski.

« Nous avons tous aussi bien un peu passé par l'école de la prison, et si nous n'étions pas inspirés dans notre gouvernement par des principes nouveaux qui sont contenus dans notre Code, notre expérience propre nous est garante que ce que nous cherchons à respecter avant tout chez le prisonnier politique, c'est son sentiment de dignité personnelle. Et je puis vous dire, sans exagération, que, sous ce rapport, nos pires ennemis prisonniers n'ont pas à se plaindre⁹.

« Mais nous représentons un régime nouveau, sorti d'une révolution socialiste, ayant à lutter pour maintenir son existence contre des difficultés que rarement des régimes révolutionnaires ont connues, contre de nombreux ennemis — parmi lesquels les socialistes révolutionnaires — nourrissent encore l'espoir de renverser le gouvernement des ouvriers et des paysans et notre premier devoir envers les masses, c'est de les défendre en défendant leur régime¹⁰. »

Pierre Renaudel ayant fait dans sa lettre une allusion à Jaurès que Rakovsky ne pouvait laisser passer, c'est sur son vieux camarade que ce dernier terminait sa lettre :

« Vous invoquez la grande mémoire de Jaurès. Nous le vénérons tous, chez nous. Nous considérons tous qu'il était l'un des plus grands hommes du prolétariat. Personnellement, je le considère comme un de mes maîtres. Et c'est à lui que nous songions encore, à son admirable défense de la Révolution française et de la Commune, quand nous avons posé comme notre devoir sacré le salut de la République¹¹. »

La halte de Berlin

Rakovsky a fait une halte à Berlin, qui était à l'époque un des principaux centres de l'opposition de gauche hors d'URSS. Il avait souvent rencontré, à l'occasion de ses voyages entre Moscou et Paris, tel ou tel oppositionnel allemand. Il rencontrait là deux de ses principaux collègues diplomates et *oppositionalneri*, l'ambassadeur à Berlin N.N. Krestinsky et l'ambassadeur à Rome L.B. Kamenev.

On peut reconstituer leur discussion par les positions qu'ils ont prises immédiatement après le congrès qui allait suivre et en vue duquel ils revenaient ou se préparaient. Kamenev était l'un des deux leaders de la fraction zinoviéviste de l'opposition unifiée, alors que Rakovsky était le second de Trotsky. Krestinsky était plutôt sympathisant que militant

véritable. Tous trois pensaient que l'heure décisive approchait.

Ils étaient en effet bien placés pour avoir compris la détermination farouche de Staline, sa volonté d'en finir à tout prix, qui l'avait conduit à utiliser le GPU pour de véritables provocations, à lancer la police secrète contre de vieux-bolcheviks et à heurter à plusieurs reprises quelques-uns de ses lieutenants pourtant les plus dévoués à sa personne.

Krestinsky était adversaire de tout éclat, de toute publicité, partisan de travailler sans relâche à « reconquérir les masses et les influencer de nouveau ». Il était hostile à la tactique des manifestations publiques, de la rue, et y voyait le moyen de l'appareil pour isoler et détruire l'Opposition.

Kamenev était certain de la justesse des positions de l'Opposition et de la nécessité pour elle de jouer son va-tout dans une grande offensive pour mordre sur le noyau prolétarien du Parti et créer ainsi les conditions de la reconstruction d'une nouvelle direction comme le déroulement des récents CC en avait démontré la possibilité, même au sommet.

Cependant, placé devant un ultimatum qui l'aurait obligé à prendre le risque de se faire exclure du Parti, il pensait qu'il fallait au besoin se renier pour rester, « même à plat ventre », comme le disait alors son ami Zinoviev.

Le destin de ces trois hommes est scellé quand ils se séparent et leurs choix différents ne les empêcheront pas de connaître une fin identique. Ils mourront tous les trois des mains des tueurs de Staline.

La bataille en Russie

Arrivé le 21 octobre à Moscou, Rakovsky n'a pas eu le temps de chercher à se loger qu'il prend déjà conscience de l'ampleur des problèmes : la répression a commencé. Des camarades sont exclus, d'autres en prison ou en passe d'y entrer. L.P. Sérébriakov et E.A. Préobrajensky, anciens secrétaires du Parti (avec N.N. Krestinsky et juste avant Staline et Molotov) sont exclus du Parti.

Plusieurs héros de la guerre civile, dont K.I. Grunstein, ancien directeur de l'école de l'Air, secrétaire de la société des anciens bagnards, et Ia.O. Okhotnikov, Bessarabien cher

à Rakovsky, aide de camp d'Iakir, chef de guerre ukrainien, sont chassés de l'armée.

S.V. Mratchkovsky et N.I. Mouralov sont menacés aussi. M.S. Fichelev, directeur de l'Imprimerie nationale, est en prison : tous ces gens sont accusés d'avoir trempé dans l'affaire de l'imprimerie clandestine de l'Opposition de gauche.

Un peu partout, dans l'Oural, à Leningrad, à Moscou au moins, le GPU a décapité les organisations locales de l'Opposition en faisant exclure ses responsables. Il y a déjà quelques défections, dans l'Oural notamment.

C'était I.N. Smirnov, par ailleurs commissaire du peuple aux Postes, qui était le secrétaire de l'Opposition clandestine pendant toute l'année écoulée, et son successeur du moment est Alsky.

Les *oppositionalneri* se battent dans toutes les réunions. Ils n'arrivent pas toujours à s'y exprimer quand elles sont officielles car la salle est occupée d'avance par des gros bras à « grandes gueules », mais les réunions dans les cités ouvrières groupent beaucoup d'auditeurs passionnés...

Zinoviev et Kamenev pensent que le Parti va basculer en leur faveur. Trotsky ne le croit pas mais espère un succès qu'on pourra exploiter et un important recul des « thermidoriens » avant le « réveil du noyau ouvrier du Parti ».

Un indicateur rapporte à Staline ce qu'il a dit dans une réunion ouvrière :

« Qu'est-ce que c'est que ce XV^e congrès ? Ce sera une conférence de la fraction Staline pour l'ensemble de la Russie. (...) La véritable discussion ne commencera qu'après¹². »

Plongeon dans la mêlée

A peine arrivé, Khristian Georgiévitch se lance dans la bataille politique qui fait rage dans la préparation du XV^e congrès. Les conditions en sont tout à fait nouvelles pour lui en URSS. L'OGPU, qui en a reçu le droit en 1923, traque les *oppositionalneri*, les file, intercepte leur courrier, les fouille, perquisitionne chez eux, intimide leur famille. La détention d'un document décrété « fractionnel » vaut l'accusation d'« activité anti-soviétique » et le risque de prison. Il y a aussi pas mal de mouchards en activité, qu'on

appelle « provocateurs ». Ils donnent noms et lieux de réunions, titres et auteurs de documents en circulation et font des rapports étiquetés *sekretno*. Rakovsky, comme les autres dirigeants de l'Opposition, reçoit la responsabilité d'un certain nombre de réunions, grandes ou petites, assemblées générales de grosses cellules ou réunions dans un appartement ouvrier, les *smytchki*.

Le 27 octobre, les dirigeants de l'Opposition de gauche vont prendre la parole dans les assemblées générales de cellules d'usine et d'entreprise. La grosse affaire, c'est toujours la cellule Aviopribor dans le rayon de Krasnaia Presnia, où se rendent Trotsky et Zinoviev, avec Piatakov, Smilga et Vratchev¹³.

Rakovsky lui, a été envoyé à Ossoaviakhim — société populaire d'aviation — et il y a plus de 500 participants. En face de lui, trois « chefs », Boukharine, Enoukidze, Rioutine. La *Pravda* se contente d'indiquer qu'il a mentionné des « queues » devant les magasins et le développement du commerce privé. En revanche, elle souligne triomphalement qu'il n'a obtenu que 14 voix contre 513¹⁴.

Il prend également la parole dans des appartements d'ouvriers, minuscules, ou des chambres d'étudiants. Ainsi chez l'étudiant ex-ouvrier I.S. Kozlov, avec Piatakov et Fedor F. Petoukhov, l'homme d'Aviopribor¹⁵.

La presse se déchaîne : l'Opposition de gauche bafoue l'autorité du CC. Rakovsky n'a pas le temps de se retourner. Au comité central, le 23 octobre, il est de fait celui sur qui reposent les anciennes responsabilités de Trotsky qui, lui, en est exclu ce jour. Il arrive de Paris, mais il se voit refuser la parole tant sur son propre renvoi de France que sur l'exclusion de Trotsky et de Zinoviev du comité central. Il manifeste le plus grand sang-froid — expression probable d'un profond mépris — devant les jets de bouteilles et de livres. Il est frappé par la pauvreté, par « le caractère misérable des arguments » :

« Contenaient-ils la moindre appréciation de notre situation intérieure ou extérieure ? Ont-ils pris en considération la lutte de classes ? Pas le moins du monde. Tous ces arguments se ramènent à un seul et même argument. Tous les orateurs — ceux qui ont parlé dix minutes comme ceux qui ont parlé des heures entières — ont mis en avant, à quelques variantes près, une unique argumentation : Trotsky et Zino-

viev ont enfreint la discipline du Parti et l'ont fait en dépit des mises en garde répétées. C'est pour cela qu'ils doivent être exclus. C'est ce qu'exige, paraît-il, l'intérêt du maintien de l'unité du Parti¹⁶. »

Le 25, Rakovsky réussit à prendre la parole devant les Jeunesses communistes de Moscou. Le 26, en soirée se tient à Moscou une assemblée générale de compte rendu du plénum du CC qui vient de se tenir à Leningrad. Seul des *oppositionalneri*, I.N. Smirnov réussit à dominer les clameurs et s'imposer. Ni Kamenev ni Rakovsky n'y parviennent dans l'assourdissant vacarme.

Le 1^{er} novembre, les incidents sont très vifs et il est bassement injurié à l'assemblée générale du rayon de Kresnaia Presnia, envahie par de « gros bras » aux « grandes gueules » qui le traitent en hurlant de « criminel¹⁷ ». Les militants JC du rayon de Krasnaia Presnia dénoncent avec fermeté et courage les méthodes employées contre lui, le sabotage systématique et la déformation des idées de l'Opposition ainsi que les « hurlements rageurs inacceptables » qui accueillent ses orateurs.

Pourtant, après les manifestations de sympathie pour eux dans les rues le 25 octobre à Leningrad, les dirigeants de l'Opposition vont tenter de se regrouper et de se faire reconnaître dans la rue lors des manifestations du 10^e anniversaire d'Octobre. Trois opérations-manifestations sont décidées : elles auront lieu à Leningrad, Moscou, Kharkov. Les responsables en sont respectivement Zinoviev, Trotsky et Rakovsky.

Le bastion oppositionner d'Ukraine

Nous ne pensons pas que Rakovsky ait nourri vraiment les idées et projets que lui prête Francis Conte : « galvaniser les partisans de l'Opposition », cueillir pour elle les fruits de son gouvernement en Ukraine, d'une indépendance enfin approchée.

L'historien rappelle à ce sujet la visite de Rakovsky à Kharkov le 2 février 1924, le délire de la foule qui l'avait porté de bras en bras au troisième étage d'une maison où il devait parler et où on l'avait planté sur une table, faute de

pouvoir lui poser les pieds sur le plancher. Souvarine disait que Rakovsky était demeuré, encore à cette époque, un *khozyaine*, un « patron », très populaire¹⁸.

Rien de cela n'est faux, mais rien non plus ne justifie l'assertion selon laquelle Rakovsky avait des illusions. Il est au moins un point où une comparaison peut nous éclairer : nous savons qu'il était de l'avis de Trotsky, lequel n'avait aucune illusion.

On trouve chez l'oppositionnel renégat Kritchevsky, dans toute la presse, et chez Gus Fagan¹⁹ une bonne description de la situation de l'Opposition en Ukraine quand Rakovsky y arrive le 5 novembre.

De très nombreux membres du Parti en Ukraine étaient restés fidèles à Rakovsky, leur chef de guerre. Non seulement Kharkov, mais Kiev et Odessa étaient des centres importants de l'Opposition de gauche. L'opposition de Zinoviev n'avait jamais été implantée. Le dirigeant le plus connu de l'Opposition en Ukraine, à cette époque, était Iouri Kotsioubinsky, fils d'un écrivain très apprécié, ancien membre du comité militaire révolutionnaire de Petrograd qui avait participé à l'assaut du palais d'Hiver, ancien vice-commissaire aux Affaires militaires, ancien commandant en chef de l'armée ukrainienne. C'était, bien qu'il eût vingt-deux ans de moins que lui, un vieil ami de Rakovsky qui l'avait nommé en mai 1922 chef de la mission ukrainienne à Vienne.

Les dirigeants des *opposizionneri* d'Ukraine étaient des anciens de la lutte clandestine, combattants de l'Armée rouge, commissaires politiques, partisans. Parmi eux des intellectuels comme Livshitz, Rosengaus, O.Kh. Aussem, Dachkovsky, Lobanov. Mais aussi des ouvriers, le vieux-bolchevik V.I. Iakovenko et le légendaire V.N. Goloubenko, qui n'avait fait que deux ans d'école, plus d'exil et de prison et avait été un des chefs clandestins de l'Odessa ouvrière occupée. Au début de 1926, un comité clandestin de sept membres fut mis sur pied à Kharkov. Il était en liaison avec Moscou. A Kharkov, où nos sources mentionnent plus de 300 membres, il existait quatre comités de district de trois membres chacun. Il y avait aussi des centres d'opposition à Kiev, Odessa, Nikolaïev, Dniepropetrovsk, Zaporoge et Kherson. Dans toutes ces villes, des comités régionaux de cinq à sept membres avaient

été créés. L'Opposition était très active et très bien équipée. Elle avait des presses à imprimer, quatre presses à copier et un duplicateur. C'est à l'initiative de ses militants que fut créée la Jeunesse communiste qui n'existait pas encore en Ukraine. Des hommes de l'Opposition étaient à sa tête, Viktor Krainiy à Kharkov, Dimitri Kourinevsky à Kiev : les *opposizionneri* dirigeaient la JC en Ukraine.

Le président de la commission de contrôle du Parti à Kiev, le chef de la censure, de nombreux responsables étaient avec elle. Au printemps, « décistes » et unifiés s'étaient séparés au cours d'une assemblée à Kharkov. Avec Kotsioubinsky, il y avait Goloubenko, Lochtchénov, Livshitz, Rosengaus, Valianda, Zorkine. Il y eut à Kharkov 183 signatures de la plate-forme des 83. De nouveaux désaccords justifiaient la venue à Kharkov de Mratchkovsky pour un arbitrage. A l'été il y avait 140 signatures pour la plate-forme. La réunion, le jour même de l'arrivée de Rakovsky, devait voir s'opposer ceux qui préféraient une action clandestine à ceux qui voulaient utiliser toutes les possibilités « légales ».

Tournée en Ukraine

Pour préparer le 10^e anniversaire de la révolution et renforcer l'Opposition en Ukraine, la tâche de Rakovsky était de faire la tournée des centres de l'Opposition en 1927. La stratégie de l'Opposition, c'était « l'appel aux masses », prendre part aux célébrations officielles de façon à porter les idées et les revendications de l'Opposition à l'attention des masses.

Rakovsky arriva à Kharkov le 5 novembre. Dès 13 heures, il participa à une réunion d'*opposizionneri* rue Tchébodarsky, à laquelle assistaient une centaine de membres, le tiers de ceux que comptait à Kharkov l'Opposition. Elle était organisée selon les principes de la clandestinité avec une forte surveillance de piquets.

L'organisation, improvisée, semble sérieuse. Une délégation de trois Kharkoviens, dont Tatiana Miagkova, se rend à Zaporozje pour prendre des contacts locaux. La liaison avec le petit « état-major » de Rakovsky est assurée par son camarade O.Kh. Aussem, connu ici et respecté.

Rakovsky présenta un rapport d'information puis indiqua

l'orientation ainsi que les méthodes que l'Opposition de gauche avait décidé d'employer. Il fut aussitôt très violemment attaqué par un militant présent, qui était jusque-là un des dirigeants de l'Opposition locale, B.M. Kritchevsky. Condamnant l'appel aux sans-parti, il accusa l'Opposition d'être sur la ligne d'un « deuxième parti ». Rakovsky nia toutes ces allégations avec énergie. Il était clair que Kritchevsky s'était préparé à jouer, à partir de ce moment, le rôle de dénonciateur des « traîtres » sur lesquels il avait « ouvert les yeux », le procureur de l'accusation contre « le parti trotskyste en Ukraine », comme il disait.

Après l'adoption des mesures d'organisation comprenant notamment le tirage à Kharkov de tracts imprimés pour être distribués dans les usines de Kharkov, Kiev et Odessa, Rakovsky se rendit à une séance du soviet de Kharkov où Kaganovitch, patron de l'appareil en Ukraine, avait soigneusement préparé la salle en la remplissant de « gros bras » et de « grandes gueules ».

Dès que Rakovsky mentionna dans son intervention la politique et les mots d'ordre de l'Opposition de gauche, le chahut se déchaîna. Cris : « A bas ! Dehors ! Diviseurs ! », sifflots, pieds tapant sur le sol jusqu'à ce qu'il lui fût devenu impossible de poursuivre. C'est alors que, selon Kaganovitch, se tournant vers des visiteurs allemands invités à cette séance, il leur dit dans leur langue : « Vous voyez comment chez nous on laisse parler les représentants de la classe ouvrière : c'est du social-fascisme²⁰. »

Les mêmes scènes se reproduisent dans la même ville au théâtre Moussouri, bondé, avec violences verbales et physiques. En revanche, il parle sans incidents aux 4 000 ouvriers du combinat d'électricité (GEZ) où l'Opposition a des positions solides et a été durement attaquée les semaines précédentes.

Kiev avait déjà tenu son assemblée générale d'avant congrès et Rakovsky se tourna vers les nouveaux centres industriels. Le 7 novembre, il était à Dniepropetrovsk et il y prit part à la grande manifestation de rue de la commémoration d'Octobre. Il semble qu'il y parla. Le 8, à l'assemblée des *opposizionneri* locaux, il avoua à ses camarades qu'il n'avait jamais vu « autant de saletés » dans le Parti, « notre »

parti, dit-il²¹. Invité à une conférence de rayon, il y prit la parole. Le journal local affirme qu'il y dit que « Trotsky n'était pas trotskyste », après quoi on le chassa de la tribune²².

Il est également autorisé à prendre la parole dans un des rayons de Dniepropetrovsk. A Zaporoje, le 11 novembre, il prend la parole et la conserve sans trop de difficultés. La presse clame qu'après ça il obtint dans cette réunion 9 voix contre 300 et *Proletarii* titre sur « l'échec de Rakovsky à Zaporoje ».

Les ouvriers et l'Opposition

Pierre Pascal notait dans son journal à la date du 13 novembre :

« Rakovsky a fait en Ukraine une grande tournée. La *Pravda* assure qu'il a été très mal reçu : 8 voix ici, chassé là. Mais elle ne dit pas qu'à Kharkov une usine s'est mise en grève pendant deux jours parce qu'on l'avait empêché de parler²³. »

C'est là une sérieuse invite à la réflexion critique sur nos sources imprimées. D'autant que l'ouverture des archives nous apporte des éléments nouveaux très importants. G.I. Tcherniavsky a soigneusement étudié les rapports sur les assemblées dans le Parti et les rapports de synthèse de Kaganovitch et surtout de Postychev²⁴.

Ils montrent qu'il y a eu partout des protestations, notamment dans les assemblées de rayon, chaque fois que Rakovsky n'a pas été invité ou quand on lui a refusé la parole. Fait remarquable, les orateurs qui protestent ainsi parlent de « vieux révolutionnaires » pour désigner Rakovsky en Ukraine, Trotsky, Zinoviev, Smirnov, Kamenev, Smilga dans le reste de l'URSS.

Postychev constate qu'il y a nombre de protestations de ce genre dans les plus grandes entreprises, à la VEK, à l'usine Koj, à la Typographie GIU de Kharkov. Il indique que les protestataires ont eu comme porte-parole des ouvriers communistes, Ostapenko dans le rayon d'Ivanovsky, Jouravlev dans celui de Samoïlov, qui a ironisé en demandant aux dirigeants s'ils avaient « peur de se salir » en côtoyant de glorieux combattants révolutionnaires.

Il n'y a, bien sûr, que très peu d'ouvriers communistes pour oser voter à main levée pour l'Opposition. Mais quand les hommes de main ne chahutent pas, les travailleurs écoutent attentivement. De même quand ils sont entre eux et cela arrive. Quand ils le peuvent, ils viennent nombreux : 3 000 à Kommunar où on a annoncé que Rakovsky parlerait. Ils sont visiblement hostiles à ceux qui prétendent empêcher les *oppositionalneri* de s'exprimer.

Postychev rend compte d'un meeting de Kharkov, dans une lettre à Staline du 11 novembre :

« Rakovsky est venu aussi, s'est assis à la tribune. Il a inscrit son nom sur la liste des orateurs. On lui a donné la parole à la fin de la réunion, mais il n'a pas eu le temps de parler, car il y a eu dans la salle un incroyable chahut, avec des cris de "A bas!", "Fous le Camp!", "Dehors!", "Diviseur!". Je dois vous dire ici que ces cris étaient spontanés. C'est vrai que nous avons préparé des groupes de communistes, mais c'étaient des gens de l'extérieur qui tentaient d'arracher Rakovsky de la tribune. »

Cela indique-t-il que les communistes n'étaient pas prêts à employer la force et qu'il a fallu des « équipes spéciales » assez protégées pour s'attaquer à des hommes de l'importance de Rakovsky ? Cela semble probable. La question se pose donc : qui, sinon le GPU, pouvait remplir un tel office, par-dessus la tête de dirigeants du Parti ? La réponse est simple : Staline et le GPU.

Postychev, toujours, indique que, dans plusieurs usines, on signe des pétitions pour faire donner la parole à Rakovsky. Bien des réunions montrent que l'Opposition de gauche progresse. Il cite des questions :

« Que veut l'Opposition ? Pourquoi de vieux-bolcheviks sont-ils avec elle ? Si la ligne du Parti est juste, pourquoi les empêcher de parler ? Pourquoi refuse-t-on la parole à Rakovsky ? Ce sont des héros de la révolution et de la guerre civile qui sont ainsi frappés : pourquoi ? Pourquoi ne pas discuter librement ? »

Une histoire à refaire

Une image nouvelle de ce combat perce sous les rapports des hiérarques staliniens. La résistance vient des ouvriers, des ouvriers des grandes entreprises, des membres du Parti eux-mêmes. L'atmosphère est différente dans les « théâtres » et

lieux de grand public mélangé et dans les salles de quartier ouvrier ou d'usine.

Est-ce à dire que les travailleurs sont avec l'Opposition ? Ils n'ont ni les moyens ni le temps de l'exprimer si c'est le cas. Ils ont su manifester qu'ils n'appréciaient ni les interdits ni les violences. Mais il est tout à fait clair, premièrement, qu'ils ont peur de représailles et en particulier de perdre leur travail. Et, deuxièmement, à l'exception du Parti que l'appareil domine, ils n'ont aucun cadre d'organisation où ils pourraient s'exprimer. La discussion des oppositionnels sur leur mode d'organisation prend ici tout son sens.

De tout cela en tout cas Postychev conclut qu'il faut renforcer la lutte contre l'Opposition. Staline suivra son conseil et, pour faire bon poids, le liquidera, lui, par-dessus le marché. Retenons aussi que le contenu des archives contraste avec les clameurs publiques du sommet qui assuraient que, sur 400 000 militants consultés, 446 seulement avaient voté pour l'Opposition, avec 227 abstentions.

Comment, du coup, croire les clameurs de victoire dans la presse en général et notamment l'affirmation que les ouvriers, comme ceux du parc de tramways de Riazan, haïssent tellement l'Opposition qu'ils réclament contre ses membres la peine de mort²⁵ ? En fait une simple étude des exclus de Kharkov fait apparaître qu'il y a 196 ouvriers d'usine sur 259, dont 75 % ont moins de trente ans. L'Opposition de gauche est une tendance de jeunes ouvriers animée par des hommes qui avaient vingt ans lors de la révolution.

Un homme, aujourd'hui âgé, qui était en 1927 secrétaire des JC de Dniepropetrovsk, reconnaît avoir organisé le chahut sur directive du secrétaire local du Parti et contre l'opinion de ses camarades adultes qui ne comprenaient pas le pourquoi de leur attitude.

Retour à Moscou

Rakovsky est à Zaporozje quand un télégramme du secrétariat du Parti du 10 mars le somme de mettre fin en Ukraine à « son activité anti-parti » et de revenir à Moscou. On l'informe également que la question de son exclusion du CC va être posée à sa prochaine réunion.

Au bureau du district qui lui demande ses intentions, quant aux réunions auxquelles il est invité, ainsi que sur la date de son éventuel retour, il répond qu'il n'a aucun compte à rendre. Il exige copie de la résolution le concernant et, l'ayant obtenue, conclut : « Vous avez fait votre travail. Je prends moi-même la responsabilité de ce que je dois faire²⁶. »

T.V. Sapronov est rappelé, lui aussi. Tous deux quittent l'Ukraine pour Moscou. Rakovsky revient directement de Zaporozje. Il ne reverra pas Kharkov où demeure encore sa sœur Anna²⁷.

Aucun dirigeant de l'Opposition en tout cas n'a réuni tant d'auditeurs, n'a porté la parole de l'Opposition aussi profondément chez les travailleurs, n'a provoqué pareille inquiétude chez les dirigeants, comme le démontrent les propos furieux et les menaces de la *Pravda*.

Porte-parole de l'Opposition

Il est bien entendu présent au plénum du CC du 8 novembre où on lui refuse une fois de plus la parole. Il adresse donc son intervention au *Bulletin de discussion* qui la publie, comme c'est l'usage avant un congrès.

L'axe de son intervention, c'est évidemment l'exclusion de Trotsky et de Zinoviev, le type d'arguments qui l'ont justifiée. Il montre la signification de ces sempiternels appels et rappels à la discipline, étrangers à l'esprit du bolchevisme :

« La façon d'aborder la question que nous avons entendue ici est sèche, formaliste, bureaucratique. Ce n'est pas pour les statuts qu'existent le Parti, le prolétariat, la puissance soviétique, l'Internationale communiste, mais les statuts existent pour que l'avant-garde révolutionnaire du prolétariat puisse réaliser ses aspirations de classe. Lénine a démontré plus d'une fois que toutes les discussions autour de la discipline révolutionnaire sans liens avec la ligne politique et la pratique révolutionnaire n'étaient que des criaileries, du vent²⁸. »

Au cours du plénum, faisant allusion aux comploteurs blancs, vrais ou supposés, Boukharine les a appelés la « troisième force » et a tenté de les lier avec l'agent du GPU présenté dans l'affaire comme de l'imprimerie comme un « officier de Wrangel » qui aidait l'Opposition pour l'impression de ses documents interdits.

Fidèle à sa culture, Rakovsky rappelle à ce propos, en évoquant un livre de G. Lenotre, comment les thermidoriens ont tenté, pour mieux préparer sa chute, de lier Robespierre à la demi-folle Catherine Théot qui se prenait pour la « Mère de Dieu »²⁹.

Pour lui, il existe bien une authentique « troisième force », comprenant des koulaks, des « bourgeois de la NEP » des capitalistes internationaux, qui tentent d'utiliser les désaccords pour provoquer des clivages et des schismes dans le Parti. Il faut y être attentif, car, assure-t-il :

« Cette idée que nous sommes faibles, cette idée qui se renforce jour après jour grâce à nos propres échecs et nos propres fautes, donne à nos adversaires l'audace d'être de plus en plus exigeants et de plus en plus insolents³⁰. »

Au premier rang de ces fautes, il place l'exclusion de Trotsky et Zinoviev :

« Je vous le déclare, camarades, en prenant la responsabilité de cette exclusion, il vous faut savoir que vous signez aujourd'hui une traite qui vous conduira à payer cher aux impérialistes³¹. »

Son intervention est une mise en garde contre l'étranglement du Parti et de sa démocratie interne. Il assure :

« Je sais bien qu'il existe des partisans de la formule "Tout le pouvoir à l'appareil" qui affirment — et il n'est pas douteux qu'ils sont convaincus de la justesse de leur affirmation — que, si le Parti réussit à se débarrasser de sa gauche (...) il en résultera un renforcement du Parti. C'est la plus terrible des illusions. Le moment où l'appareil triomphera du Parti, le moment où ce dernier sera convaincu de ne plus être à l'apogée de sa puissance, c'est le moment que nos ennemis de classe jugeront le plus favorable pour porter un coup à l'Union soviétique. Un parti communiste qui cesse de discuter librement — bien entendu dans le cadre de ses statuts — les grandes questions de politique intérieure et extérieure, serait incapable de conserver son rôle de dirigeant de la dictature du prolétariat et du mouvement international. (...) Moi, je vous dis que, si, dans votre direction, il n'y avait pas eu même d'autre faute que celle qui consiste à exclure d'abord du Politburo, puis du CC, les plus proches compagnons de Lénine, à avoir chassé du Parti les meilleurs et les plus dévoués des camarades parmi les vieux-bolcheviks, cette faute à elle seule mériterait qu'on vous condamnât comme de mauvais dirigeants³². »

Il ne croit aucun « redressement possible » : « La correction de la direction du Parti ne peut être réalisée que par le Parti lui-même³³. »

Le 14 novembre, il est exclu du comité central. La route s'ouvre de son exclusion du Parti lui-même, la pire menace pour les *oppositionalneri*.

L'enterrement d'Ioffe

Une nouvelle fois la mort frappa près de Rakovsky un être cher, son grand ami Adolf Abramovitch Ioffe avec qui il avait autant guerroyé que négocié. Adolf Ioffe, autre dirigeant de l'Opposition, ami personnel de Trotsky et de lui-même, se suicida le 15 novembre 1927. Il était atteint d'une maladie incurable en URSS et se voyait refuser l'autorisation d'aller se soigner en Occident. Il donna à son suicide le sens d'une protestation contre l'arbitraire — l'exclusion de Trotsky.

A son enterrement, suivi par au moins dix mille personnes, au cimetière Novodiévitchy, Trotsky marche comme un somnambule, donnant le bras d'un côté à la veuve, Maria Mikhaïlovna, et de l'autre à Rakovsky. Le service d'ordre est assuré par des militaires géorgiens — la question nationale n'est pas oubliée.

Trotsky insista pour que personne ne s'inspire de la mort d'Ioffe, mais au contraire de l'exemple de sa vie. Rakovsky prononça une allocution que Pierre Pascal trouva meilleure que celle de Trotsky. « La parole claquante, portant loin », se souvient Serge : « Ce drapeau — nous le suivrons — comme toi — jusqu'au bout — nous en faisons — sur ta tombe — le serment³⁴. »

Rencontres

Rakovsky est toujours membre du comité central et donc, depuis l'exclusion de Trotsky, le porte-parole de l'Opposition de gauche. Nous savons par Pierre Naville qu'il ne nourrissait à l'époque aucune illusion, pas plus après qu'avant sa tournée ukrainienne. Il ne prévoyait que des années de souffrance et de répression, ce qui, évidemment, ne l'arrêtait pas sur la route qu'il s'était tracée.

Jeune communiste, Pierre Naville sympathisait déjà avec l'Opposition. Il était venu à Moscou à l'occasion du 10^e anni-

versaire et rencontra Trotsky. Il rencontra aussi Rakovsky chez Préobrajensky et nous en a laissé une description attachante :

« Il régnait (chez Préobrajensky) une atmosphère de camaraderie toute familière, sans démonstrations, qu'il était impossible de trouver ailleurs à l'époque. Rakovsky, privé de toute fonction, venait converser là avec l'amabilité, la simplicité et l'intelligence évidente qui faisaient de lui bien autre chose qu'un chef ordinaire. Ambassadeur en France quelques semaines auparavant, c'est lui qui avait permis notre voyage en URSS déconseillé par le secrétariat du Parti communiste français. Il nous parla de ce dernier avec beaucoup de mansuétude, bien que très averti de la servilité qui distinguait déjà ses dirigeants³⁵. »

Il donne aux deux Français, surpris de le voir en jaquette sur une chemise russe, ce qui détonne dans la pauvre chambre où vivent Préobrajensky et sa compagne Paulina Vinogradskaia. Il leur explique que les diplomates de retour de l'étranger se voient tout reprendre sauf leurs habits. Il n'a pas de logement, doit habiter provisoirement la Sofiiskaia naberejnia, réservée aux diplomates, où il est au quatrième, en face du Kremlin, et loge Sérioja, le plus jeune des fils de Trotsky. De son dernier métier il a conservé une jaquette et plaisante avec bonne humeur sur cette question.

Victor Serge l'a rencontré :

« Rakovsky revenait de Paris sans un sou : à cinquante-quatre ans, il envisageait sans illusions, avec bonne humeur, la longue lutte à soutenir. Son visage massif et régulier exprimait un calme presque souriant. Sa femme était plus nerveuse — à cause de lui. Il disait que l'Europe entraînait dans une période d'instabilité sans dénouements, qu'il fallait attendre. A quelqu'un qui l'invitait à capituler devant le CC, il répondit doucement : "Je commence à me faire vieux... pourquoi gâcher ma biographie ?" ³⁶ »

Les dernières semaines dans le Parti

Quelques jours après, une démarche des zinoviévistes annonce la catastrophe. Ils sont décidés à capituler si Staline l'exige pour prix de leur maintien dans le Parti. « Il faut avoir le courage de capituler », dit Zinoviev, à qui Trotsky répond que s'il suffisait de ce courage-là pour vaincre, la révolution serait faite dans le monde entier³⁷.

Pendant des jours, Rakovsky se bat pour les empêcher de

tout abandonner, de se renier en capitulant pour obtenir leur grâce.

Il argumente, plaide, exhorte. Il est sans doute convaincant, mais l'écoutent-ils seulement, pris qu'ils sont dans le tourbillon de leur panique et de leur impasse politique ? Le chantage que leur fait Staline, c'est Zinoviev qui l'a une première fois employé contre Trotsky il y a quelques années.

Il essaie de faire tenir debout des fantômes aux jambes en coton, des hommes épuisés qui n'ont plus de perspective en dehors de la peur au ventre d'arriver trop tard pour obtenir leur grâce. Il faut sa séduction pour les retenir de longs jours oscillant les yeux fermés au-dessus du vide avant de tout lâcher.

On sait que Kamenev tenta une dernière chance en montant à la tribune pour supplier qu'on leur épargnât l'humiliation suprême, le reniement, la condamnation des idées qu'ils avaient défendues et auxquelles ils tenaient plus qu'à leur vie mais pas plus qu'à leur parti et à l'idée qu'ils avaient de leur monde et de la place qui était la leur. Staline les laisse supplier jusqu'aux larmes et répond seulement « non ». Il faut que tous se couchent. Beaucoup se coucheront.

Pas Khristian Georgiévitich. Charles Rappoport, à l'époque partisan de Staline, l'a vu intervenir à la conférence régionale du Parti, le 22 novembre 1927, à Moscou, immédiatement avant le congrès. Il a écrit des notes à ce sujet, oubliant apparemment de montrer le rôle d'homme de main de Staline joué par Boukharine :

« La conférence de la région de Moscou du PCUS fut le prélude immédiat du XV^e congrès du Parti. Elle revêtit un intérêt tout particulier dans le contexte de la lutte acharnée contre l'Opposition. Presque tous les leaders du Parti et les dirigeants les plus importants du Parti y prirent la parole, à l'exception de Trotsky et de Zinoviev, qui étaient déjà exclus du Parti. Je n'ai pas assisté aux premières séances de la conférence et ce n'est qu'à travers les journaux que j'appris l'accueil hostile que la conférence avait fait à Kamenev. En revanche, j'assistai à la séance décisive où parla Kh.G. Rakovsky (...) L'accueil qu'elle lui réserva n'était pas hostile. Elle l'écouta calmement. Il exposa de manière assez détaillée son rappel de France et accusa le gouvernement soviétique de ne "l'avoir pas suffisamment soutenu". Puis il passa à la politique extérieure de l'URSS en général et affirma qu'il serait nécessaire d'opposer une "résistance" plus énergique aux gouvernements bourgeois. Des exclamations fusèrent de tous côtés : "Quelle résistance ? Serait-ce par la guerre³⁸ ?" J'entendis la réponse :

“Même par la guerre.” Cette réponse produisit une impression foudroyante et, semble-t-il, coula l’orateur. Je pensai alors que (...) l’exclamation “Même par la guerre” provenait d’autres camarades qui avaient interrompu Rakovsky, mais ensuite je reçus de sa bouche la confirmation que c’était bien lui qui l’avait dit. Il précisa qu’il avait ajouté : “si le rapport des forces était différent”³⁹. »

Rappoport ne comprend visiblement pas que la réplique de Rakovsky n’est que le prétexte pour le chasser de la tribune. Staline se livrera au congrès à un assaut démagogique à ce propos. Et Rappoport écrit que Rakovsky « s’enferma dans une situation très stupide ».

Son témoignage est pourtant précieux, malgré sa malveillance, dans la mesure où il montre la combativité de Rakovsky :

« Apparemment, Rakovsky ne perdit pas courage. Il continua à défendre la tactique de l’Opposition, mais, lorsqu’il prononça les mots “le secteur de gauche du Parti”, désignant ainsi l’Opposition, on ne voulut plus l’entendre.

« Rakovsky ne se laissa pas abattre. Quelques minutes après son discours, il rassembla autour de lui dans les couloirs une foule assez frivole (?) et continua de défendre son point de vue. Il se rendit dans une autre salle où était le public et s’assit tout simplement par terre (tous les sièges étaient occupés)⁴⁰. »

Ils se revoient brièvement et Rappoport note que, lors de cette rencontre, son ami « ne savait pas encore qu’il devait partir en province », c’est-à-dire être exilé. Une façon de le dire qui est, dans le meilleur des cas, d’une belle inconscience.

Son dernier congrès

Au XV^e congrès de décembre 1927, on a donné la parole à Rakovsky sans doute pour le plaisir de la lui enlever avant qu’il ait terminé⁴¹. Quand il prononce le mot « minorité du Parti », les premiers hurlements commencent : « Pas la minorité, un petit tas de scissionnistes. »

Il revient sur l’incident de la conférence de Moscou et relit le sténogramme non corrigé. Il a dit :

« Lorsqu’on nous a chassés de Pékin, lorsqu’on nous a provoqués à Londres, ne croyez-vous pas que, dans d’autres conditions, il nous

aurait fallu répondre avec une digne résistance révolutionnaire ? Et ici on m'a posé quelquefois la question : "Même par la guerre ? — Oui, camarade, même par la guerre. Car nous sommes un État révolutionnaire prolétarien, pas une secte de tolstoïens !" ⁴² »

Il essaie, dans le peu de temps qui lui est imparti, de faire comprendre à cette assemblée de valets que l'impérialisme mise sur Staline en qui il voit une politique de stabilisation, donc d'abandon de la lutte révolutionnaire. Il dit la situation tragique à ses yeux qui fait que le premier État ouvrier a cessé d'être « un danger idéologique aux yeux des gouvernements capitalistes ».

Il explique que dans cette situation, la bourgeoisie appuie « la droite du Parti pour isoler moralement le prolétariat mondial de l'Union soviétique ». Il cite la presse bourgeoise, est interrompu par un « camarade » qui le traite de « gazette bourgeoise ambulante ». Il cite *Le Temps* du 8 novembre qui écrit à propos d'une interview de Staline :

« Malgré une certaine apparence trompeuse, le régime soviétique ne peut se développer et la Russie ne peut attendre son salut que de la destruction complète de la dictature prolétarienne jusqu'au bout. »

Mais il n'a pas le temps, comme il le voudrait, d'aborder la suite et de démontrer que la répression contre les opposants fait le jeu de l'impérialisme, nuit gravement à l'État prolétarien et à la révolution mondiale. Les cheffailons staliniens échauffent la salle. Kaganovitch lui crie qu'il n'est pas à Genève ⁴³, Postychev qu'il est *kaputt* ⁴⁴, Roudzoutak qu'il est payé pour un deuxième parti ⁴⁵. Il déclare : « Je vous le demande : si l'aile gauche du Parti est chassée ⁴⁶. » »

Qui a donné le signal ? Une brute aux ordres s'est mise à hurler : « C'est pas la gauche, c'est les mencheviks. » On ne veut plus entendre Rakovsky. On veut qu'il soit chassé de la tribune, qu'il soit exclu du Parti. On hurle : « Menchevik ! »

Le président Rykov, qui fut autrefois un honnête homme et un homme courageux, fait d'abord semblant de ne rien remarquer, conseille à l'orateur de parler dans le micro ⁴⁷, puis baisse la tête sous les projectiles et prie le fondateur de l'Internationale de quitter la tribune. De toute façon on ne l'entendra plus.

Ainsi se termine la carrière de Khristian Georgiévitch Rakovsky dans ce parti auquel il était venu adulte, en pleine

conscience et confiance, ce parti qui était alors, il est vrai, celui de Lénine et de Trotsky et qui n'est plus qu'un appareil bureaucratique défendant sauvagement ses propres intérêts de caste.

Dans sa réponse, Staline parle des « bêtises » de Rakovsky, du culot de ce groupe qui compte 0,5 % du Parti et propose une aide dont on n'a pas besoin, se moque de ceux qu'il appelle « les avertisseurs », ces « sauveteurs en train de couler ».

La nouvelle ligne

C'est une déclaration de Rakovsky, Smilga, Mouralov et Radek qui explicite la position des militants qui vont s'intituler « bolcheviks-léninistes » et qui sont exclus du Parti bolchevique de Lénine. Elle est datée du 17 décembre 1927 et commence par une fière affirmation :

« L'exclusion du Parti nous enlève nos droits de membres du Parti, elle ne peut nous relever des obligations contractées par chacun d'entre nous à son entrée dans le Parti communiste. Exclus du Parti, nous resterons quand même fidèles à son programme, à ses traditions, à son drapeau. Nous continuerons à travailler au renforcement du Parti communiste et de son influence sur la classe ouvrière⁴⁸. »

Elle réitère la promesse des *opposizionneri* de se soumettre aux décisions du congrès, de dissoudre leur fraction et de défendre désormais leurs conceptions dans le cadre des statuts, se prononce contre la création d'un « nouveau parti communiste ». « Notre voie, c'est la voie de la réforme intérieure du Parti. Nous ne chercherons à faire triompher nos idées que par ce seul moyen⁴⁹. »

Loin de renier le combat passé, la déclaration affirme :

« Le sens de la lutte que nous avons menée à l'intérieur du Parti, c'était la défense de la dictature socialiste contre des fautes qui auraient eu pour résultat le retour, à travers une série d'étapes politiques, à la démocratie bourgeoise⁵⁰. »

Se plaçant pleinement et totalement sur les bases historiques du « bolchevisme », elle repousse les caractérisations de « menchevique » et de « trotskyste ». Elle proclame :

« On nous exclut à cause de nos idées. Elles sont exposées dans

notre plate-forme et dans nos thèses. Nous considérons ces idées comme bolcheviques et léninistes. Nous ne pouvons y renoncer car toute la marche des événements confirme leur justesse⁵¹. »

Elle montre la signification et indique les conséquences des exclusions des *oppositionalneri* qui ne feront qu'aggraver la crise et n'empêcheront pas que la voix des ouvriers bolcheviques — la quintessence du Parti —, qui est à l'unisson de celle de l'Opposition, soit décisive, à l'heure du danger, pour le sort du Parti et de la révolution.

Les *oppositionalneri* feront tout pour revenir dans le parti qui les a exclus. Ils sont d'ailleurs convaincus que leur exclusion n'est que temporaire. Après avoir affirmé qu'ils sont pour la même attitude à l'égard de l'Internationale communiste, ils concluent :

« Fidèles aux leçons de Marx et de Lénine, indissolublement attachés au Parti communiste de l'Union soviétique et à l'Internationale communiste, nous répondons à notre exclusion du PC de l'Union soviétique par la ferme décision de continuer à lutter sous la vieille bannière bolchevique pour la victoire de la révolution mondiale, pour l'unité des partis communistes, avant-garde du prolétariat, pour le Parti communiste d'Union soviétique, pour l'Internationale communiste⁵². »

Les jours de Rakovsky à Moscou sont désormais comptés. Il ne le sait pas encore et réussit à se faire embaucher à l'Institut Marx-Engels, chez Riazanov, où son érudition marxienne peut rendre de grands services et c'est probablement lui qui dissimule, avec l'accord du vieil homme, les archives de l'Opposition de gauche dans ce vaste dépôt.

Bientôt commencent les déportations, comme on appelle les mesures d'exil, rigoureuses puisqu'aucun travail n'est garanti au lieu de résidence obligatoire et que, brimade mesquine autant que significative, la famille du « déporté » est expulsée de son appartement de Moscou. Chargé, avec Radek et Kasparova, de négocier avec les autorités, il rencontre Ordjonikidze puis S.V. Kossior. Il plaide pour qu'on n'envoie pas Trotsky à Astrakhan, sous un climat trop malsain pour sa santé et c'est un humour bien stalinien qui fait que c'est lui qui y est en définitive affecté.

Il est de ceux qui assurent alors à la direction qu'ils « rejettent avec un tranquille mépris » la tentative de placer la répression contre eux sous le signe de l'article 56 du Code

pénal de la RSFSR réprimant les activités « contre-révolutionnaires ».

On l'aperçoit dans les journées de janvier 1928, où la lutte devient physique, chez Trotsky — dans l'appartement de Beloborodov — où il joue les gardes du corps, à la gare où il appelle les manifestants à barrer les voies, chez Trotsky de nouveau après son enlèvement, où il est arrêté et détenu plusieurs heures. Il le raconte dans une lettre qu'il lui adresse très vite :

« Je suis arrivé à l'appartement une demi-heure après ton départ. Dans le salon se trouvait un groupe de camarades, surtout des femmes et au milieu, seulement Mouralov. "Qui est ici le citoyen Rakovsky ? demande une voix. — C'est moi. Que désirez-vous ? — Suivez-moi."

« On m'a conduit, en passant par le couloir, dans une petite pièce, mais, devant la porte, on m'a ordonné : "Haut les mains !" Et c'est seulement après avoir fouillé mes poches que l'on m'a fait entrer dans la pièce⁵³. »

Quarante-huit heures plus tard, à son tour, il part pour Astrakhan.

Après le socialiste européen, après le communiste d'Ukraine, Khristian Georgiévitch devient l'otage, l'homme que le GPU ne perd jamais des yeux.

Troisième partie

DIRECTION : L'ENFER

L'expression « descente aux enfers », rebattue, a perdu toute sa force. Mais c'était bien l'enfer qui était au bout de la route de Rakovsky d'un lieu d'exil à un autre, de la liberté très surveillée à la prison.

Toujours plus loin. Toujours plus froid. Toujours plus dur. Il a sans doute cru sauver des amis et gagner du temps en 1934 en se ralliant à la « ligne générale » : il se jetait en fait dans le piège.

Physiquement brisé mais moins « loque humaine » à son procès qu'on ne l'a dit, il semble avoir recouvré ses forces morales en prison pour combattre la bureaucratie stalinienne.

Condamné à mort *in absentia*, il est fusillé, après avoir été bâillonné, le 11 septembre 1941 et les débris de son corps découpés en morceaux, puis dispersés.

Sa mémoire est en train de revivre.

CHAPITRE XIII

Année sabbatique en exil

Comme Trotsky, Rakovsky voyage avec de grosses malles. Comme lui, il a pu prendre avec lui ses archives qu'il estime indispensables à son travail historique et politique. Il emporte ses papiers de président du Conseil des commissaires du peuple d'Ukraine, ses notes des missions diplomatiques, les protocoles secrets des deux conférences sur les dettes et une très abondante correspondance.

Il a également sélectionné une véritable petite bibliothèque, des livres dont il a besoin pour ses travaux, d'autres qu'il veut lire ou relire.

Il écrit régulièrement à Trotsky, ce qui nous permet d'être informés presque au jour le jour, car, plusieurs fois par semaine il lui adresse non seulement des réflexions politiques mais des anecdotes et des détails triviaux de sa vie quotidienne.

Dans un article consacré à Rakovsky, j'ai souligné et tenté d'expliquer la richesse de la correspondance de Khristian Rakovsky :

« Ce citoyen du monde, combattant de tant de pays, "fondateur de l'Internationale", comme il le rappelle fièrement dans sa correspondance de déporté, n'est pas venu vivre en Russie soviétique pour y jouir des privilèges matériels d'un bureaucrate alors que sa fortune personnelle lui aurait assuré tout le luxe imaginable. Il n'est pas venu pour accréditer la thèse de la "construction du socialisme" dans la seule Union soviétique, alors qu'il combat depuis son enfance pour une révolution mondiale. Cet homme, venu tard au bolchevisme, l'avait rallié parce qu'il incarnait la jeunesse de la révolution européenne et ses premières étapes victorieuses¹. »

Installation matérielle

Il est arrivé à Astrakhan vers le 20 janvier. Le froid est très vif pendant le premier mois et le thermomètre descend à plusieurs reprises jusqu'à -25° . La température remonte à la fin de février. Il se réjouit de découvrir en arrivant la disparition des flaques d'eau classiques qui empoisonnent Astrakhan et répandent la malaria. En mars, le froid revient. On lui a assuré que le dégel est pire que tout. Il n'y a dans la ville ni canalisations ni conduites d'eau et la boue pourrie soulève des odeurs nauséabondes à peine supportables. L'été, c'est la chaleur étouffante, les tempêtes de sable qui emplissent le nez, la bouche et les oreilles. Il écrit alors à Radek :

« Il faudrait se tenir toute la journée sous un robinet, mais d'abord il n'y a pas de robinet dans l'hôtel où j'ai emménagé, il n'y a même pas l'eau, et ensuite, si l'eau est bonne pour le cœur, elle est mauvaise pour les articulations². »

Il y a bien des maux liés au climat et au manque d'hygiène : la lèpre, le choléra, la malaria, la tuberculose font des ravages. On lui a proposé un traitement préventif à base de quinine contre la malaria. Mais il refuse la « quinisation » et décide de prendre ses risques. Le résultat est qu'il contracte la malaria dès le mois de mai, ce qui complique sérieusement les soins pour sa maladie du cœur. C'est en vain qu'il demande la permission d'aller faire à Kislovodsk — centre thermal et de soins aux cardiaques — une cure que les médecins lui conseillent, avant de se décider à plaider auprès des autorités son départ d'Astrakhan où un nouveau séjour pourrait lui être fatal. Tout cela ne l'empêche pas de travailler d'arrache-pied.

Il a d'abord vécu à l'hôtel Kommunalnaia Gostinitsa, 14, rue Bradskaia ulitsa, dans une petite chambre où ses malles s'entassaient et où un paravent dissimule le lit et le lavabo. Il a ensuite trouvé une chambre au centre de la ville, claire, avec vue sur le jardin public. Il est pensionnaire à midi, cuisine le soir sur un réchaud à alcool. Il fait ses achats alimentaires lui-même, ne fréquente plus la coopérative, où on lui a pris sa place dans la queue — cherchait-on un incident ? — et va chez des commerçants privés. Il va être

contraint d'habiter dans un autre hôtel, pour des raisons que nous apercevrons plus loin et qu'il ne mentionne pas.

Il prend quelques distractions, cinéma et théâtre au début, puis limite ses sorties à une par semaine, car, objet de la curiosité générale, il n'apprécie pas trop l'attitude des badauds d'Astrakhan lors de l'entracte. C'est d'ailleurs pourquoi il ne sort pas. Il est aussi l'objet de sollicitations répétées de ceux qu'il appelle de « prétendus *Potemkine* », qui espèrent bénéficier de son grand cœur et le croient sans doute riche.

Travail intellectuel

L'un des premiers soucis de Rakovsky a été de vérifier l'état de la bibliothèque d'Astrakhan. Il constate qu'elle n'est « pas organisée ». Plus de 100 000 volumes sont dans des hangars, à classer³. Il y a une section spéciale de 6 000 volumes où sont bien représentés l'histoire, l'art et la littérature contemporaine, mais l'histoire contemporaine, la sociologie et de façon générale les sciences humaines sont absentes. C'est là qu'il va trouver les livres de géographie pour connaître le milieu où il vit : il dévore notamment la *Géographie* d'Élisée Reclus pour y découvrir l'Asie centrale, avec ses « merveilleuses ressources naturelles et humaines », comme il dit, et notamment les steppes sablonneuses qui le fascinent, « leurs basaltes brûlants, leurs serpents, leurs scorpions et leurs tarentules ».

La salle de lecture reçoit quelques journaux mais aucune revue. Il y a un kiosque où l'on trouve quelques journaux allemands. Une partie de sa documentation lui arrive par la poste. Les journaux de Moscou viennent en trois jours. Il reçoit de Paris *L'Humanité*, expédiée par les Rosmer, et aussi *La Vie ouvrière*, et les lit soigneusement avant de les réexpédier à Trotsky pour lequel il lui arrive de commenter les dessins. Il reçoit de Londres le *Workers Life* hebdomadaire. Nous ne savons pas d'où vient le *Berliner Zeitung*, s'il le reçoit ou l'achète.

Il lit ou relit pour son plaisir. Il a apporté avec lui les œuvres de Charles Dickens, en anglais, et de la littérature

russe. Il mentionne seulement sans commentaire le fameux roman d'Isaak Babel *Cavalerie rouge*. A la bibliothèque il emprunte la traduction complète de *Don Quichotte* de Cervantès (qu'il relit, dit-il, toujours dans semblables circonstances), avec une intéressante préface de Prosper Mérimée, et Ovide, lui aussi jadis exilé dans un pays de steppe, la Dobroudja.

Il prépare deux livres. L'un sur Saint-Simon, l'autre ses Mémoires. En dehors des sources proprement dites, il doit relire bien des livres pour le premier : il mentionne *L'Anti-Dühring*, d'Engels, *Le Capital* et *La Lutte des classes en France*, de Marx. Il relit également l'*Histoire politique de la Révolution française*, d'Alphonse Aulard, dont ce dernier lui avait offert à Paris une réédition qu'il a emportée avec lui. Il envisage de dicter ce premier volume entre le 20 avril et le 1^{er} juillet.

Quant à ses Mémoires, il a renoncé à les écrire dans un ordre chronologique, car ils porteraient sur quarante années dans des conditions très différentes. Il commence donc par écrire des souvenirs personnels sur Plékhanov, Véra Zassoulitch, Karl et surtout Wilhelm Liebknecht, Rosa Luxemburg, Jaurès, Jules Guesde, Lénine, qu'il a connus personnellement.

Il a déjà 150 pages sur Plékhanov, un gros manuscrit de 1916 sur Jaurès, avec leurs rencontres dans le midi de la France, leur voyage à Londres et, dit-il, « des notes très intéressantes sur ses jugements politiques, littéraires, artistiques et autres » ; il a aussi écrit un article sur Guesde et ses opinions théoriques. Il doit écrire sur l'homme et le révolutionnaire.

La seconde partie de ses Mémoires, ce sont les congrès socialistes internationaux de 1893 à 1910. Ici il veut « reconstituer les éléments dans la perspective de l'actuelle estimation idéologique, tout en leur conservant leur vérité et leur signification historique (...) transmettre le ton, la couleur, l'"enfantement" de ces temps-là »⁴. A propos du congrès d'Amsterdam, il mentionne le livre de Daniel DeLeon dont il connaît l'existence, avec le chapitre sur « Bulgarie ».

Il veut aussi écrire sur certains épisodes de sa vie. Il a compté qu'il a été arrêté douze fois, dont la première à quinze ans, et qu'il a connu huit déportations : il veut écrire sur la

troisième, celle de 1911, de la mer Noire au Danube, le long de la frontière roumaine, sur la conférence de Zimmerwald. Il pense avoir aussi le gros des papiers nécessaires pour traiter sérieusement de l'*Histoire de la guerre civile en Ukraine*.

Il abat un énorme travail et s'en explique dans la même lettre à son ami :

« Comme tu vois, j'essaie d'utiliser mon temps en combinant l'utile et l'agréable, afin de tirer quelque chose des loisirs d'Astrakhan. Mon désir de travail est énorme ; je dirais que je travaille "avec ardeur". Et pour le moment il me procure une grande satisfaction. Mais je dois répéter ici la plainte de Saint-Simon qui disait que son cerveau avait perdu sa "malléabilité". Il écrivit cela à un peu plus de quarante ans. Que dois-je dire alors de la malléabilité du mien ? L'âge agit avant tout sur la mémoire et sur l'imagination. Mais Saint-Simon se consolait encore parce que son maître d'Alembert lui avait tissé un tamis métaphysique reliant les faits de quelque importance. J'espère que notre "tamis" marxiste m'assurera la possibilité de me débrouiller dans les faits quotidiens⁵. »

Dans une lettre de la mi-mai à Natalia Sedova, Aleksandrina Georgievna écrit :

« Il travaille nuit et jour. Je suis de temps en temps présente quand il dicte, et je pense qu'il sortira un volume bien intéressant sur Saint-Simon⁶. »

Problèmes de santé

Elle ajoute :

« Je voudrais que Khristian aille à Kislovodsk. Il a l'air très fatigué et puis, l'autre année, à cause de cette campagne, il n'a pas pu le faire. Je ne sais pas comment m'y prendre. J'ai tellement honte de m'adresser à lui que ce soit avec une demande⁷. »

Elle se résout finalement à une démarche à l'OGPU où elle est reçue par un officier du nom de Samsonov :

« Le refus de donner un congé vient du comité central qui ne s'occupe de questions de santé des personnes qui ne sont pas membres du Parti. (...) Rakovsky n'a pas le droit de sortir d'une zone précise, même s'il s'agit de questions de santé. Il n'a qu'à se soigner avec les moyens dont il dispose là où il se trouve. »

Éloquente réaction de brute bureaucratique. Rakovsky aura le même accueil à l'OGPU d'Astrakhan.

Rakovsky s'était assigné un travail littéraire énorme. Nous

savons seulement qu'il l'a en partie réalisé. Il semble bien, selon les enquêtes entreprises par sa famille ces dernières années, qu'il ne reste rien de ces manuscrits, détruits par le GPU, vraisemblablement, non lors de son arrestation, mais lors de sa libération en 1934, sans que nous puissions donner de ce geste criminel une explication valable.

Travail professionnel

Rakovsky est un déporté privilégié, car il a trouvé peu après son arrivée un travail correctement payé, qui le passionne. Il est entré le 1^{er} février au Gosplan (administration du Plan d'État) comme « spécialiste économiste » avec 180 roubles par mois. Il n'a pas de bureau et travaille dans sa chambre.

Il commence par une étude délicate de délimitation des régions économiques où il apprend beaucoup : il y consacre un mois. Son rapport rendu, il est chargé de l'étude des problèmes de l'éducation nationale dans la région d'Astrakhan.

Il dresse un bilan catastrophique : dépenses la plupart du temps improductives, même en tenant compte des rares chantiers de construction scolaire, manque de fournitures, d'équipement, de livres de classes convenables et d'enseignants suffisamment qualifiés, mauvais état de santé en général, mauvaise condition des enfants de pauvres.

Ce travail lui a demandé, écrit-il, « beaucoup de temps et de forces ». Le dossier était énorme, le rapport ne l'est pas moins, une forte brochure. Il ajoute qu'il « doute fort qu'il y ait quelqu'un pour lire autre chose que les conclusions et les propositions ». Il faut dire que dans l'intervalle s'est déclaré son premier accès de malaria.

Ce travail le conduit parfois à des réflexions générales :

« Je suis étonné du peu d'attention que notre presse accorde au chômage. Il m'arrive d'observer que, dans cette masse gigantesque, qui ne cesse d'augmenter et dont les intéressés ne touchent pas d'allocations de chômage et sont réduits à vivre dans la misère (au vrai sens du mot), une certaine désagrégation de l'état d'esprit se dessine. La bureaucratisation, le chômage et l'alcoolisme sont les trois mines qui feront sauter notre édification socialiste si on ne les arrête pas à temps⁸. »

Vie personnelle

Aleksandrina Georgievna vient lui rendre visite et passe presque deux mois avec lui, repartant au début de juin. Elle lui apporte des livres et des journaux. Elle apporte aussi des nouvelles de la famille.

Il correspond avec Trotsky, nous l'avons vu, et parfois avec son fils Lev Sedov. En juin, c'est à lui que revient le triste devoir d'annoncer à son ami la mort de sa fille cadette, Nina Nevelson, « Ninotchka ».

Il a aussi une correspondance serrée avec les Radek, Karl et sa femme Rosa, qui remplace pour tenir la plume son paresseux de mari. Ce dernier, qui avait été dans la dernière période d'activité ouverte un des éléments les plus « gauchistes » de l'Opposition, proche de l'idée de faire un « nouveau parti », a reflué à droite et semble souvent sur la voie de la capitulation.

Des documents découverts récemment par un chercheur italien dans les archives d'Ordjonikidze confirment que Radek, décidé à trahir et travaillant avec la police politique, attendait son heure⁹.

Mais Rakovsky avait aussi des contacts épistolaires avec tous les hommes importants de l'Opposition et notamment avec la colonie de Biisk où se trouvaient nombre de membres éminents de l'Opposition de gauche, et dont il semble qu'elle ait été élue centre d'organisation des liaisons avec le « centre », à Moscou, pour les affaires clandestines.

Il a reçu pendant son séjour à Astrakhan la visite de Maroussia, ou Moussia, Magid, une jeune femme qui était membre du « centre » de Moscou et rencontra Préobrajensky dans le cours de la même tournée.

Sur place, il a peu de contacts personnels, au début seulement avec Tania Miagkova, qu'il connaît bien : cette Kharkovienne est une ancienne de l'Opposition ukrainienne, une économiste statisticienne employée ici aux services du ministère du Commerce. Puis arrivent deux anciens du PC d'Ukraine, Piskounov, d'Odessa, et surtout Semën Mintz, un Kharkovien, secrétaire de rayon, déporté après 1905, bolchevik en 1917 et qu'il a bien connu.

Peut-être son apparent isolement s'explique-t-il aussi par le

fait qu'après le départ d'Aleksandrina il commence avec sa jeune secrétaire sténographe, Ioulia Iounovna Chtchéglouva, qui passe avec lui, chez lui, tout son temps, une liaison qui les a apparemment beaucoup occupés tous les deux mais qu'il fallait absolument garder secrète¹⁰.

Il a alors cinquante-cinq ans, la jeune femme est au début de ses vingt ans et c'est pourtant l'affaire de cœur, l'amour de sa vie. Elle est enceinte quand il quitte Astrakhan où elle a travaillé pour lui, mais il l'ignore. Il est probable qu'elle a été la dernière des jeunes conquêtes féminines de Rakovsky qui n'en manqua pas.

Panaït Istrati nous l'a décrit à Astrakhan. Il a logé au même hôtel que lui, « plein de punaises », assure-t-il. Il affirme qu'il a trouvé Rakovsky « gros, enflé et mou », et s'indigne que cet homme, qui fut aussi un guerrier, se consacre à la préparation d'un livre sur Saint-Simon dont lui, visiblement, ne connaît rien. Cependant, il est autorisé à visiter le pays en compagnie de Rakovsky. La musique change. Il exulte : « Nous voici officiellement admis dans l'intimité du grand proscrit qui transforme notre séjour dans ce cloaque pestilentiel en une joie de toutes les minutes¹¹. »

Débat permanent

La correspondance de Rakovsky avec Trotsky est évidemment aussi très politique. On ne s'étonnera pas d'y trouver des retours sur le passé.

Ainsi sur la Grande-Bretagne, à laquelle il consacre une grande lettre le 29 février 1928. Il indique à Trotsky qu'il a abordé ces questions dans la revue *L'Internationale communiste* sous la signature***, sous le titre « Les perspectives de la lutte de classes » et dans *Sovremennyi Mir*, sous le titre « La chute du marché mondial ».

Il relève l'aggravation de l'antagonisme anglo-américain et le recul continu des Anglais évincés par le capital américain dans le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes, à Panama et au Nicaragua, dans l'Amérique latine et l'Amérique du Sud pour lesquelles il cite des chiffres éloquents. De 1924 à 1928, les Américains ont investi dans cette région du monde cinq fois plus de capitaux que les Britanniques.

Il relève aussi l'apparition du capital américain au Canada (80 % du commerce canadien se fait désormais avec les États-Unis), en Chine, au Japon, en Australie, dans divers pays européens ainsi qu'en Afrique où sa pénétration au Libéria a mis fin à la « dictature » des Britanniques sur le caoutchouc. Concurrence âpre entre banques. Concurrence maritime enfin, et il relève à ce propos que la montée américaine avait été prévue par les saint-simoniens.

Il ne croit pas pour autant à la guerre anglo-américaine que certains spécialistes se laissent aller à prédire :

« L'Angleterre sera obligée de se mettre à genoux devant l'Amérique, c'est-à-dire de lui céder la première place, tout en s'efforçant de compenser la perte de la maîtrise des mers par quelques concessions ou garanties des États-Unis et tout en orientant ses visées impérialistes dans une autre direction ¹². »

D'autres passages de ces lettres sont consacrés à des remarques diverses. A propos du danger de guerre par exemple, il indique ses inquiétudes à propos du PCF où il redoute que l'esprit de défense nationale n'ait pas totalement disparu et relève une « bureaucratisation de l'appareil » qui laisse peu d'initiative aux membres.

Il indique sa surprise de voir les députés communistes vanter les mérites de l'alliance russe contre l'Entente cordiale. Il mentionne en passant la capacité de provocation de la police française, toujours dans la tradition de Fouché.

Sur les méthodes

Bientôt pourtant c'est la politique soviétique qui occupe le gros des lettres. La discussion a été amorcée entre les exilés sur le bilan du passé récent, sur les perspectives à moyen et court terme. Il résume pour Trotsky dans une lettre du 18 mai les lettres qu'il a adressées à Kasparova, Ivan Nikitich Smirnov, Beloborodov et Préobrajensky le 14 mai.

Il note que Préobrajensky a beaucoup exagéré le sens des mesures d'exception adoptées contre les koulaks, qu'il a jugées positives, et qu'il a laissé de côté des séries de processus scandaleux de la désagrégation qui s'empare du Parti et du pays.

Il souligne :

« La question des *méthodes de direction* par les dirigeants au sommet du Parti, du Parti lui-même, des syndicats et de l'appareil d'État, devient d'une importance primordiale (...). Si, par hasard, on peut avoir une ligne de conduite correcte (...), cette ligne, du fait de l'emploi de méthodes incorrectes, sera faussée (...) et mènera aux résultats diamétralement opposés.

« La cause de tout cela est l'oubli par nos dirigeants au sommet de l'enseignement de Lénine sur l'État en général et sur la dictature du prolétariat en particulier bien qu'il soit au cœur du bolchevisme et représente l'aspect du marxisme que Lénine lui-même considérait comme la contribution la plus importante de Marx et qu'il développa lui-même par la suite¹³. »

Pour lui, le rôle de la dictature du prolétariat, qui « consiste à briser l'appareil de l'État bourgeois tsariste et bureaucratique », signifie qu'il s'agit d'« extirper » les vieilles *habitudes* : le centralisme de l'appareil, le formalisme, la bureaucratie, le manque d'attention pour les intérêts des masses, le manque de respect pour les travailleurs, l'abus de pouvoir, la violence, la grossièreté, la corruption, les pots-de-vin, les pratiques de « démocratie parlementaire » comme le truquage des élections, le bouclage de la presse. Il consiste aussi à « éduquer et développer des habitudes dignes d'une démocratie ouvrière consciente pour rapprocher l'appareil, le fondre même avec les masses travailleuses ».

Après avoir rappelé ce que Lénine considérait comme les « conditions élémentaires » de la direction des masses par le Parti, il poursuit :

« Dans les conditions de la dictature du Parti, un pouvoir gigantesque se trouve concentré entre les mains de la direction, un pouvoir qu'aucune organisation politique n'a jamais connu dans l'histoire. C'est pour cela qu'il faut plus que jamais préserver des méthodes de direction communistes et prolétariennes, car toute déviation, toute hypocrisie se répercutent sur l'ensemble de la classe ouvrière et de la république. »

Cette constatation le conduit à une auto-critique de dirigeant importante — car ce n'est pas le seul processus de la « stalinisation » qu'il met en cause :

« Nous, je veux dire, les membres dirigeants, avons été conduits à étendre progressivement l'attitude négative de la dictature du prolétariat à l'égard de la pseudo-démocratie bourgeoise à ces garanties élémentaires de la démocratie consciente sur lesquelles est fondé le Parti et au moyen desquelles il faut diriger la classe ouvrière et l'État lui-même. Au contraire, sous le régime de la dictature du prolétariat,

alors qu'un pouvoir sans précédent est concentré entre les mains des dirigeants au sommet, violer cette démocratie est un grand mal et une lourde faute¹⁴. »

Réquisitoire contre l'appareil

Après un rappel de toutes les prises de position de Lénine à propos de ces méthodes de direction, il poursuit en montrant la puissance de l'appareil du Parti, que Lénine, précisément, redoutait :

« Du vivant de Lénine, l'appareil du parti n'avait pas le dixième du pouvoir et de la puissance dont il dispose aujourd'hui (sa croissance est énorme) et c'est pourquoi tout ce que Lénine redoutait tellement est devenu des dizaines de fois plus dangereux.

« L'appareil du Parti a été contaminé par les déformations bureaucratiques de l'appareil d'État et par toutes les déformations engendrées par la fausse démocratie parlementaire bourgeoise. Il en a résulté une direction qui, à la place de la démocratie consciente du Parti, donne :

« a) Une falsification de la théorie léniniste dont on se sert pour consolider la bureaucratie du Parti. Un abus de pouvoir, lequel, vis-à-vis des communistes et des ouvriers, dans les conditions de la dictature du prolétariat, ne peut que revêtir des proportions monstrueuses.

« c) La falsification de toute la mécanique électorale.

« d) L'emploi dans la discussion de méthodes dont le pouvoir bourgeois et capitaliste se glorifie peut-être, mais pas un parti prolétarien (sifflets, jets d'objet divers à la tribune, etc.).

« e) L'absence d'esprit d'équipe, de bonne camaraderie dans les rapports, etc.¹⁵. »

Il énumère les résultats :

« Isolement de la direction du Parti, isolement du Parti, tombé dans une véritable léthargie, au sein de la classe ouvrière; rupture de cette dernière avec l'avant-garde révolutionnaire du Parti, influences exercées par certains spécialistes (malgré leur petit nombre), originaires de la couche petite-bourgeoise du Parti, rendues possibles à cause de l'isolement et du silence du sommet : corruption des membres du Parti¹⁶. »

Tel est le cadre politique dans lequel il conseille à ses correspondants — particulièrement Préobrajensky, on s'en doute — de réfléchir et de prendre position sur la politique de la direction.

« Nous avons cru et nous continuons à croire à la possibilité d'un redressement du Parti. Si, dans la situation actuelle, nous ne sommes pas en mesure de l'aider de façon active, nous ne devons pas lui nuire,

c'est-à-dire le gêner dans son redressement de l'intérieur sous la pression des masses laborieuses¹⁷. »

Le 27 mai, il revient sur toutes ces questions avec une insistance qui apparaît déjà comme une certaine critique dirigée contre Trotsky. Il écrit :

« En tout premier lieu, je place les méthodes de direction dans les partis, la classe et l'État. Plus j'observe notre vie dans le Parti et plus j'étudie Lénine, et plus j'en viens à cette conclusion. Le régime de parti (...) auquel nous avons consacré dans notre plate-forme une place égale aux autres sections, doit en fait occuper la tout première place.

« Il ne me vient même pas à l'idée de nier que le régime de parti est aussi un produit qui dérive de telles ou telles mutations au sein des classes sociales. Mais le problème des méthodes de direction prend une signification particulière du fait même qu'il s'agit d'un domaine où notre action créatrice peut, jusqu'à un certain point, être mise en pratique plus facilement. Et cela parce que là, tout dépend de nous ou tout au moins dépend plus de nous — le Parti — que dans tous les autres domaines. En second lieu, comme je l'ai expliqué dans ma lettre à Prébrazjensky, ces méthodes sont la condition préalable pour pouvoir élaborer et pratiquer une politique juste sur toutes sortes de questions¹⁸. »

Projet pour une déclaration

Il donne à la suite un projet, quelques idées de base pour une déclaration à l'Internationale. Rappelant que « les *oppositionalneri* ne se considèrent pas comme déliés de leurs obligations en tant que communistes », il souhaite affirmer dès le début qu'ils sont par conséquent prêts à prêter leur concours « à toute entreprise conduisant, sans grands bouleversements, à l'assainissement du Parti et de l'Internationale ». Ces entreprises cependant sont vouées à l'échec s'il n'est pas fait un bilan.

Il décrit la crise en URSS, la crise politique d'abord, avec des milliers d'exclusions, la crise économique, avec l'effondrement de l'approvisionnement :

« C'est là le résultat du développement du bureaucratisme soviétique et de sa pénétration dans l'appareil du Parti, lequel, au fur et à mesure qu'il grandissait, était contaminé par les pires habitudes du fonctionnarisme et de la pseudo-démocratie parlementaire aux dépens de la véritable démocratie ouvrière.

« La direction du Parti s'est trouvée isolée du Parti lui-même et s'est transformée en un appendice de l'appareil, lequel (...) s'est changé en

“commandant”. D’où l’isolement du Parti vis-à-vis de la classe ouvrière. D’où l’accès dans le Parti des exigences spécifiques et petites-bourgeoises des nepmen¹⁹. »

Il propose de relever ensuite que l’un des traits les plus négatifs a été ce qu’il appelle « la pénétration des mêmes méthodes dans l’IC et les PC étrangers », du fait que le PC russe qui pèse sur eux « est soumis à des influences non prolétariennes et même antiprolétariennes ».

Des remèdes à la crise

Le 28 mai il adresse une lettre aux principaux membres de l’Opposition sur les problèmes et les difficultés qu’il pressent.

Il s’agit en effet désormais de transformer le zigzag à gauche en véritable cours à gauche, ce qui peut revêtir des formes diverses. Mais le contraire est également possible. Il souligne :

« Revenir dans le Parti au prix de l’escamotage des divergences fondamentales (même s’il s’agit du passé) ne signifie pas obtenir la possibilité du “cours à gauche” ; au contraire, cela signifie se priver de la possibilité de l’aider efficacement. (...) »

« Le véritable redressement n’est pas possible en dehors des mutations des classes. Nous n’avons pas besoin de répéter aujourd’hui que nous désirons l’unité du Parti et que nous renonçons au travail fractionnel. Nous l’avons déjà dit dans la déclaration des quatre. E(vgenii) A(leksandrovitch) pense que cela suffit et ne comprend pas pourquoi, aujourd’hui, on ne peut revenir dans le Parti qu’au prix d’une capitulation²⁰. »

Il est possible que le centre capitule devant la droite et fasse lui-même la politique de cette dernière. Il est possible que la droite s’empare de la direction.

« Mais il existe aussi une troisième possibilité, le développement des activités de la base, la pression des masses sur la direction centrale et le redressement de sa ligne. Le processus de cette réalisation est long²¹. »

Nuances ou divergences

Le 2 juin, dans une nouvelle lettre à Trotsky, il donne un élément d’information sur la discussion qu’il vient de déclencher :

« Evgenii Aleksandrovitch Préobrajensky m'a répondu par une longue lettre, dans laquelle il affirme que j'ai raison, que "la situation dans notre appareil d'État et dans notre appareil du Parti exige une réflexion relative à toutes ces questions, basée sur l'enseignement marxiste-léniniste sur l'État". Il est en train de travailler à une brochure dont le titre est *Les Succès et les échecs dans l'édification du socialisme en URSS pendant les années de la dictature*, qui comportera un chapitre sur "La bureaucratie socialiste"²². »

Pourtant Evgenii Aleksandrovitch accuse Rakovsky de présenter un point de vue « subjectif » et celui-ci répond qu'il est impossible d'éviter le « subjectivisme » car, si le conflit avec le koulak est un fait objectif, la lutte contre lui peut être soit une capitulation complète devant lui, soit le retour au *statu quo ante*, soit la lutte jusqu'à la victoire, ce qui dépend du Parti, donc de la subjectivité.

Il conclut :

« Deux mots encore au sujet de notre éventuelle déclaration : elle doit dire la vérité et exprimer en même temps notre désir sincère et ardent de revenir dans le Parti pour lui prêter tout notre concours dans la conduite de sa politique actuelle. Il n'existe aucun indice que la direction du Parti ait le même désir et il existe plutôt des indices en sens contraire. Cela ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir vis-à-vis du Parti²³. »

La critique du projet de programme

Rakovsky réagit de façon très critique au projet de programme de l'Internationale communiste qui doit être présenté au VI^e congrès. Il écrit à Trotsky le 2 juin :

« La formulation du rôle du Parti communiste pendant la période de dictature du prolétariat est très faible. On attire l'attention sur l'antithèse entre la démocratie prolétarienne et la démocratie bourgeoise et on ne dit pas un mot sur ce que doit faire le Parti pour réaliser en fait la démocratie prolétarienne.

« "Faire participer les masses à la construction", "modifier sa propre nature" (Boukharine aimait beaucoup en parler, entre autres en liaison avec la question de la révolution culturelle), ce sont des positions historiquement justes et connues depuis longtemps, mais qui deviennent des lieux communs si on n'y apporte pas cette expérience accumulée depuis dix ans de la dictature du prolétariat en URSS.

« C'est là que se pose la question des méthodes de direction, qui a joué un rôle si colossal. Mais nos dirigeants n'aiment pas en parler pour qu'on ne voie pas qu'ils sont eux-mêmes très loin de "modifier leur propre nature"²⁴. »

Pour l'essentiel il se trouvait en accord avec l'important texte de Trotsky consacré à ce projet de programme. Il lui fit pourtant un reproche très significatif de la différence entre les personnalités des deux amis : « Cette lettre ne semble pas émaner d'exilés qui exigent leur retour dans le Parti. On dirait que la rédaction en est impersonnelle. C'est le texte d'un léniniste, d'un véritable léniniste, mais en marge de la lutte²⁵. »

Discussions entre exilés

Au début de juillet, il prit l'initiative de s'adresser au bureau politique du Parti pour demander que les *oppositionalneri* soient autorisés à se réunir à Moscou, Alma-Ata ou ailleurs afin de pouvoir élaborer en commun un appel aux organes du Parti. Il avait reçu de Radek, de Kasparova et d'Ichtchenko une proposition semblable, ignorait si Trotsky entreprenait d'écrire un appel au congrès et avait en outre connaissance de l'existence de plusieurs projets de déclarations ou thèses. Il devait expliquer un peu plus tard :

« Dans cette totale incertitude, l'idée de s'adresser au Politburo pour obtenir l'autorisation de tenir une conférence constituait un pas pratique délibéré dont le rejet probable nous mettrait dans l'obligation de prendre une autre décision. (...) J'estimais que deux idées maîtresses devaient être déterminantes : défendre nos idées et, quand l'occasion s'en présenterait, frapper à la porte du Parti²⁶. »

G.I. Tcherniavsky a trouvé Rakovsky « légèrement gêné » dans sa lettre à Trotsky à ce sujet. Je ne le suivrai pas. Au contraire, Rakovsky, très à l'aise parce qu'il a mis Trotsky en minorité dans cette « mini-consultation », le plaisante en lui indiquant : « Dans ta fraction, tu t'es trouvé avec Mouralov et Sérébriakov mais avec des raisons diamétralement opposées selon vos "explications de vote"²⁷. »

Tout au long de ces échanges, Rakovsky a enfoncé le clou des « méthodes » que nous l'avons vu exposer à Trotsky. Il écrit à Radek : « La question des questions, les méthodes de direction²⁸ » et télégraphie à Trotsky : « J'estime nécessaire de mettre l'accent sur la question des méthodes de direction du parti d'un État prolétarien²⁹. »

Il n'a pas de divergences avec Trotsky et alors que Radek joue les francs-tireurs en envoyant sa propre déclaration, il télégraphie au VI^e congrès de l'IC :

« Me rallie à la lettre de Trotsky adressée au VI^e congrès au sujet des divergences apparues dans le Parti. En tant que l'un des fondateurs du Comintern, je tiens à exprimer au congrès mon souhait qu'il intervienne courageusement et avec toute son autorité contre les exclusions et les déportations, et qu'il exige dans l'intérêt de la révolution mondiale et de la Révolution russe le rétablissement de l'unité du PCR(b) sur la base du léninisme, de la dictature du prolétariat et d'une démocratie honnête à l'intérieur du Parti³⁰. »

Trotsky d'ailleurs a répondu sur ce point que Rakovsky avait raison et qu'il avait lui-même sous-estimé cette question des « méthodes » :

« Je n'ai que trop insuffisamment traité de la question des méthodes de direction dans le Parti, l'État, les syndicats. C'est souligné à très juste titre par le camarade Rakovsky dans une lettre que j'ai reçue hier. Rakovsky avance l'idée qu'une ligne politique juste est inconcevable sans des méthodes justes pour l'élaborer et l'appliquer³¹. »

Rakovsky enfonce le clou dans sa correspondance avec Radek dont il sent qu'il vacille. Il lui écrit :

« La question des questions : les méthodes de direction. Il y a un livre que notre bureaucratie déteste, c'est *L'État et la Révolution* de Lénine. Pourquoi avons-nous besoin de la dictature du prolétariat et qu'en avons-nous fait ? J'ai noirci sur ce thème des centaines de feuilles de papier³². »

La mort de l'enfant

Trotsky a dédié sa *Critique du programme* « à la mémoire de ma fille Nina, morte à son poste à 26 ans ». Sa plus jeune fille, mère de famille mariée au jeune militant Man Samsonovitch Nevelson, lui aussi déporté, venait de mourir de tuberculose. Il ne l'avait pas su, du fait que le GPU retenait toujours sa correspondance pendant des semaines.

La douloureuse mission de l'informer revint à l'ami. Doté de meilleurs canaux d'information et relations avec Moscou, Rakovsky fut le premier des exilés à apprendre la triste nouvelle, c'est à lui qu'incomba de transmettre la nouvelle de cette mort, le 5 juin, par un télégramme du 16 :

« J'ai reçu hier ta lettre annonçant la grave maladie de Nina. Aujourd'hui, par les journaux, j'ai appris que sa courte vie de révolutionnaire a pris fin. Je suis de tout cœur avec toi, cher ami, et il m'est très pénible d'être séparé de toi par une distance infranchissable. Je t'embrasse bien fort. Khristian³³. »

Il écrit par ailleurs :

« Cher ami, j'ai beaucoup de peine quand je pense à Ninotchka, à toi, à vous tous. Il y a longtemps que tu portes la lourde croix de révolutionnaire marxiste et aujourd'hui, pour la première fois, tu souffres en tant que père. Je suis de tout cœur avec toi et je regrette seulement d'être si loin. Je télégraphierai sans faute à Aleksandrina Georgievna. Il faut que tes amis puissent te remplacer au moins en partie auprès du pauvre enfant³⁴. »

Et il passe à l'ordre du jour, ce qu'il appelle la « question des questions », celle des « méthodes de direction ».

LA LETTRE À VALENTINOV

Mais la pensée de Rakovsky ne se limite pas à la question des questions. Il essaie de comprendre ce qui arrive à la révolution, cherche des éléments pour une étude d'histoire comparative, se livre à la première analyse sérieuse de la dégénérescence du parti au pouvoir avec la révolution.

La Révolution française

C'est une véritable brochure par laquelle Rakovsky répond en effet le 2 août au jeune journaliste *oppositionalner* G.B. Valentinov qui lui a écrit sur la question de la passivité de ces masses russes qui, dix ans auparavant, avaient fait la plus grande révolution de l'histoire³⁵.

Rakovsky part de ce que souligne son correspondant, « la baisse effrayante de l'activité des masses laborieuses, leur indifférence grandissante au destin de l'État soviétique », leur silence devant les scandales de la société, « vols, prévarications, violences, extorsions, abus de pouvoir inouïs, arbitraire illimité, ivrognerie, débauche ».

Cette attitude du prolétariat est apparue alors que celui-ci était au pouvoir et Rakovsky se propose donc d'étudier ce qu'il appelle « les risques professionnels du pouvoir prolétarien » :

« Quand une classe s'empare du pouvoir, c'est une partie d'elle-même qui en devient l'agent. C'est ainsi que surgit la bureaucratie. Dans un État socialiste où l'accumulation capitaliste est interdite aux membres du parti dominant, la différenciation commence par être

fonctionnelle puis devient sociale. Je pense ici à la situation sociale d'un communiste qui dispose d'une auto, d'un bon appartement, d'un congé régulier, qui touche le salaire minimum autorisé par le Parti, une situation bien différente de celle du communiste qui travaille dans les charbonnages et touche de 50 à 60 roubles par mois³⁶. »

Plus grave, du fait qu'aucune classe ne possède un sens inné de l'art de gouverner, une partie des fonctions du parti et de la classe passent aux mains d'un petit nombre d'individus, ce qui est le point de départ d'un processus de différenciation sociale.

Il prend ses principaux exemples dans l'histoire de la Révolution française :

« Ce n'est que petit à petit, après une longue lutte, des interventions armées plusieurs fois répétées, que fut atteinte en 1792 la possibilité théorique pour l'ensemble du Tiers-État de participer à l'administration du pays. La réaction politique qui commença avant Thermidor consiste en ce que *le pouvoir commença à passer, formellement et en fait, dans les mains d'un nombre de citoyens de plus en plus restreint*. Les masses populaires, d'abord par une situation de fait, puis ensuite en droit également, furent peu à peu écartées du gouvernement du pays³⁷. »

Rakovsky note que Robespierre avait mis en garde les jacobins contre les conséquences éventuelles de *l'ivresse du pouvoir*. En fait on a souvent invoqué l'enrichissement des jacobins, leur participation aux adjudications, aux fournitures, etc. Mais Babeuf a signalé aussi parmi les causes de la désagrégation jacobine le goût des jacobins pour les femmes de la noblesse (Sosnovsky, pour la Russie, évoquait le « facteur auto-harem »). Rakovsky poursuit :

« Ce qui joua le rôle le plus important dans l'isolement de Robespierre et des jacobins, ce qui en écarta brutalement les masses, ce fut, à côté de la liquidation de tous les éléments de gauche en commençant par les Enragés, les hébertistes, les chaumettistes et, de façon générale, toute la Commune de Paris, ce fut la liquidation graduelle du principe électif et la substitution à lui du principe des *nominations*³⁸. »

Robespierre, par cette méthode, a renforcé la bureaucratie, tué l'initiative populaire et finalement aggravé le mal. Il mourut le 10 thermidor au milieu de cette indifférence des masses à laquelle il avait contribué, accentuant de cette façon l'impact des autres facteurs.

La faillite de l'appareil

Revenant à l'Union soviétique, Rakovsky insiste sur le fait que la classe ouvrière et le Parti ne sont plus, tant physiquement que moralement, ce qu'ils étaient dix ans auparavant : quel pourcentage d'ouvriers sont entrés dans l'industrie avant la révolution ? Combien ont participé aux actions révolutionnaires, à la révolution, à la guerre civile, ont subi la répression ? Combien travaillent dans l'industrie en permanence ? Occasionnellement ? Quelle est la proportion des éléments semi-ouvriers, semi-paysans ? Quelle est la place non seulement des chômeurs, mais « des masses de mendiants à moitié paupérisées (...) qui campent à la limite du paupérisme, du vol et de la prostitution³⁹ » ?

Dans le prolétariat, la fonction a modifié l'organe : ceux qui appartiennent aux milieux dirigeants ne sont plus ni objectivement ni subjectivement, ni matériellement ni moralement, membres de la classe ouvrière. Et il faut ajouter l'influence des transfuges des autres classes sociales.

Rakovsky comprend le pessimisme de Valentinov et de bien d'autres et rappelle la parole de Babeuf : « Il est plus difficile de rééduquer le peuple dans l'attachement à la liberté que de conquérir cette dernière⁴⁰. »

Il dresse un sévère bilan de faillite :

« Nous avons l'espoir que la direction du Parti créerait un nouvel appareil réellement ouvrier et paysan, de nouveaux syndicats réellement prolétariens et de nouvelles mœurs dans la vie quotidienne. Il faut le dire franchement, nettement, ouvertement : l'appareil du Parti n'a pas accompli cette tâche ; il a fait preuve dans le double rôle de préservation et d'éducation de l'incapacité la plus totale. Il a fait banqueroute. Il a fait faillite⁴¹. »

Il fait un aveu :

« Je ne me suis jamais laissé emporter par l'espoir qu'il suffirait aux chefs de paraître dans les assemblées du Parti et les réunions ouvrières pour entraîner avec eux la masse du côté de l'Opposition (...) Il ne faut pas perdre de vue que la majorité des membres du Parti ont la conception la plus fausse des tâches, des fonctions, de la structure du Parti, celle que la bureaucratie leur enseigne par son exemple, sa conduite pratique et ses formules à l'emporte-pièce. Ils sont entrés dans le Parti après 1923, n'ont reçu aucune éducation révolutionnaire. Dans sa tâche, qui était de les former, l'appareil a failli⁴². »

Et Rakovsky de répondre à la question : « Que faire ? »

« Il ne s'agit pas seulement de changer de personnel, mais surtout de modifier les méthodes. Les trois quarts de l'appareil doivent être licenciés. Les membres du Parti doivent recouvrer leurs droits et recevoir des garanties sûres. (...) Toute réforme du Parti qui reposerait sur la bureaucratie du Parti serait utopique⁴³. »

Ainsi s'achevait ce texte que Rakovsky considérait comme une analyse préliminaire à l'étude des problèmes, mais qui constitue pour nous aujourd'hui une des avancées jamais égales de la science politique dans le domaine des révolutions.

Trotsky fut impressionné par l'analyse et demanda à ses camarades de copier de toutes les façons possibles le texte de Khristian Georgiévitch, qui fut très largement diffusé en URSS et parut aussi à l'étranger.

Départ pour Saratov

Vers la fin de ce dur été 1928, Rakovsky reçut une lettre d'Anatole de Monzie. L'homme politique français y faisait le point de la situation dans les négociations franco-russes. Mais il ne délaissait pas les sentiments personnels et ajoutait : « Mon amitié est sans oubli⁴⁴ ». Il évoquait aussi la brève visite de Rakovsky en Quercy l'année précédente, dans sa maison, ce qui justifiait à ses yeux une lettre d'anniversaire en quelque sorte⁴⁵. Rakovsky répondit longuement en communiquant lettre et réponse aux autorités. Ce fut le point final de leurs relations.

La lettre à Valentinov avait été l'ultime grand travail de Rakovsky, à Astrakhan. Il semble avoir sérieusement souffert de l'épouvantable été 1928, suivant l'éprouvante crise de malaria.

Pourtant c'est probablement à cette époque qu'il a réussi avec ses camarades à mettre en place un réseau de communications dont nous reparlerons. C'est probablement là que se trouve la véritable raison de son transfert à Saratov. Les dirigeants staliniens, bien que ne connaissant pas le réseau, en avaient subodoré l'existence et cherchaient à le paralyser en le coupant de Rakovsky. Ils l'envoyèrent donc à Saratov... où les choses devinrent bien plus faciles pour lui !

CHAPITRE XIV

Commandant de bord dans la tempête

Quittant Astrakhan le 25 octobre 1928 pour Saratov, Rakovsky entra dans une zone de tempêtes. On a parlé à ce sujet, à la suite de son procès, d'une intervention de Krestinsky auprès de Kaganovitch et d'un transfert pour raisons de santé. Tcherniavsky n'y croit pas et il n'y a effectivement aucune base documentaire, même pas de trace de la visite d'Elena à Astrakhan et du rapport alarmant qu'elle aurait fait à Krestinsky. Mais il est impossible d'être catégorique. Krestinsky, qui avait capitulé, fut plus tard une des victimes des procès de Moscou.

Rakovsky a fait le voyage sous la surveillance des hommes du GPU. Il est arrivé début novembre, quelques jours avant les fêtes d'anniversaire. A peine sur place, le GPU procède à l'arrestation d'un certain nombre d'*oppositionalneri*, « trotskystes », zinoviévistes, « sans chef », décistes, etc., déportés dans une vague antérieure, pour une déclaration dont la première phrase : « C'est en luttant que tu feras valoir tes droits », le surprend énormément. V.V. Kossior est sans doute l'inspirateur de ce texte¹.

Cadre de vie

Il s'installa aussitôt à l'hôtel Astoria, entra dans la commission du Plan de la province, aux mêmes fonctions qu'à Astrakhan, mais il semble qu'il avait un bureau. Il travailla chez lui sur la première partie de son *Histoire de la révolution en Ukraine* (la période 1917-1918).

Ioulia Iounovna était restée à Astrakhan. Aleksandrina Georgievna revint passer plusieurs mois avec lui. Puis elle dut retourner à Moscou pour une grave opération chirurgicale.

Louis Fischer, journaliste américain qui préparait alors son livre *Les Soviets dans les affaires mondiales*, reçut la permission de lui rendre visite au mois d'avril 1929 et nous a parlé de la vie qu'il menait à Saratov.

Lui et sa femme avaient deux pièces contiguës à l'hôtel Astoria ; Louis Fischer resta une semaine à Saratov. Il se souvient :

« J'arrivais dans la chambre de Rakovsky avant le repas. Il parlait près de deux heures et je prenais de nombreuses notes qui se trouvent maintenant sur ma table. Après cela, il allait déjeuner. Parfois je l'accompagnais dans la salle à manger. Les gens lui faisaient de profonds saluts et ôtaient leur chapeau parce que ce criminel politique en exil était l'habitant de Saratov le plus connu et le plus respecté². »

Rakovsky ne parlait pas de la politique soviétique, des difficultés extrêmes que rencontrait alors l'Opposition, que de nombreux militants abandonnaient pour chercher dans le reniement la voie du retour au Parti. Il parla un jour sous le coup de l'émotion. Il reçut devant Fischer un télégramme de Radek, I.T. Smilga, A.G. Beloborodov : ils l'« informaient » de « la conclusion d'une paix avec Staline », de leur décision de reconnaître « leurs fautes » et de leur prochain retour à Moscou et l'appelaient à se joindre à eux. Il dit à Fischer qu'il était bien décidé à ne pas suivre cet exemple.

« Staline a trahi la révolution³ », dit Rakovsky.

Fischer se rappelait qu'il y avait dans la chambre de Rakovsky un énorme coffre plein de lettres et autres documents :

« J'étais émerveillé qu'il ait réussi à amener à Saratov les procès-verbaux secrets de la conférence anglo-soviétique de Londres en 1924. Il avait une mémoire sidérante et il pouvait reconstituer de mémoire la majeure partie des documents. »

Il précise :

« Rakovsky avait une mémoire merveilleuse, mais si quelque chose lui échappait, il le reconnaissait à partir de documents. Il allait les chercher dans ses valises et dans ses malles et s'il n'arrivait pas à trouver ce qu'il cherchait, il passait dans la pièce à côté et réveillait sa femme pour lui demander où se trouvait tel ou tel dossier⁴. »

Son travail avait beaucoup avancé. L'*Histoire de la révolution en Ukraine*, ses Mémoires, son travail sur Saint-Simon étaient achevés. Il consacrait le plus clair de son temps à lutter contre la crise qui commençait à secouer les *oppositionalneri* en exil, la vague de capitulations spontanées d'abord, puis organisées par le GPU avec, semble-t-il, Radek comme chef d'orchestre, comme l'indiquent le témoignage de Piatakov dans les papiers d'Ordjonikidze⁵ et celui, plus récent, d'Ivan Vrathev⁶.

Les oppositionneri auprès de Rakovsky

Bien que Saratov soit pour lui une punition, Rakovsky n'est pas isolé. Il y a dans les environs V.V. Kossior, exilé à Pokrovsk, et M.S. Okoudjava. Un opposant du cru, un Kal-mouk de Saratov, membre du Parti depuis 1917, s'est mis à sa disposition dès son arrivée : Aleksandr Iline. Au printemps de 1929 arrivent trois nouveaux déportés dont le bottier Grossman, de Minsk, membre des Jeunesses communistes. L'ancien ouvrier devenu directeur d'usine Mikhaïl Nikolaiévitch Lasko, membre du Parti depuis 1920, vient de Koustanaï pour se soigner. Le Serbe Voya Vuyović, ancien secrétaire de l'ICJ, et sa femme Regina Boudzinskaïa, qui a dirigé une des universités du Comintern, appartiennent au groupe dit des « sans-chef » de Safarov et Tarkhanov. Rakovsky se souvient aussi d'un grand blessé de la guerre civile, atteint de la maladie de Parkinson, Demianov, de Moscou, résidu d'une scission du groupe Zinoviev.

Le centre de Moscou était alors dirigé par Boris Eltsine, le père de l'ancien secrétaire de Trotsky, Viktor Borissovitch Eltsine surnommé *Otets* (Papa). Ses documents parvenaient à Rakovsky par l'intermédiaire de deux femmes de déportés qui faisaient régulièrement le voyage, Anna Glouskina, dont le mari était à exilé à Saratov même, et Mirochnikova, dont le mari était à Oulala⁷. Une partie de sa correspondance passait par des envois de livres, les lettres se trouvant dans les couvertures fendues dans le sens de la hauteur et soigneusement recollées.

Rakovsky avait établi un contact avec l'isolateur de Tchéliabinsk où se trouvaient notamment L.S. Sosnovsky, la

deuxième figure de l'Opposition, après lui, et les Géorgiens Boudou Mdivani et Sergéï Kavtaradze. La liaison s'effectuait avec Trotsky par l'intermédiaire de la colonie de Biisk dont les animateurs étaient Iossif Kraskine et N.A. Palatnikov, anciens collaborateurs de Trotsky, Lev Trigoubov qui signait de son nom les lettres à l'étranger, Nikolai Simbirski, un jeune enseignant, et des « courriers ».

Ceux qu'on appelait « le groupe *oppositionalner* de Saratov » étaient très actifs.

Louis Fischer raconte :

« Vers 7 heures du soir, un jeune homme entrait, saluait d'un signe de tête, s'asseyait, écoutait. Quelques minutes après entrait un autre homme, puis un autre. Vers 7 h 30, il y avait six ou sept personnes dans la pièce. C'étaient les compagnons d'exil de Rakovsky qui se réunissaient tous les jours pour échanger leurs idées avec leur dirigeant. Alors il me demandait de bien vouloir l'excuser et de revenir vers minuit⁸. »

Chef de l'opposition en URSS

L'expulsion de Trotsky du territoire de l'URSS n'était pour Staline qu'un pis-aller puisqu'elle ne l'écartait pas totalement comme l'eût fait un assassinat. Elle lui permettait cependant une plus grande liberté de mouvements vis-à-vis de l'Opposition de gauche, privée de son chef historique.

Pour Lev Davidovitch et Khristian Georgiévitich, c'était une séparation qu'ils prévoyaient très longue. Sur le plan politique, elle était évidemment lourde de tous les dangers créés par l'éloignement, pire peut-être. La collaboration dans la réflexion et l'analyse devenait problématique.

C'était bien entendu Rakovsky qui était devenu le chef de l'Opposition en URSS depuis que Trotsky avait été exilé en Turquie. Il avait une grande autorité morale, mais était souvent contesté sur le plan politique. La discussion de 1929 fut en quelque sorte la répétition — mais en infiniment pire — de la crise qui avait divisé l'opposition à la veille du VI^e congrès du Comintern.

La discussion était cette fois centrée sur la question de la réintégration des exclus dans le Parti. Pour ces hommes militants, actifs, avides d'action et de contacts, l'exil était une terrible épreuve dont ils n'entrevoyaient pas la fin et qu'ils sup-

portaient de plus en plus mal, surtout du fait que beaucoup d'entre eux n'avaient pas de travail et seulement un misérable secours.

Une conférence avait eu lieu en novembre 1928 à Pokrovsk, chez V.V. Kossior. Outre les déportés de Saratov, Préobrajensky, alors déporté à Ouralsk, Radek et Tania Miagkova y avaient pris part⁹. Préobrajensky et Radek, qui avaient convaincu Smilga, terriblement affaibli par une grave maladie¹⁰, pensaient que la ligne de lutte contre les droitiers était la justification de l'Opposition dans les faits et qu'elle menait les dirigeants à l'adoption de sa politique. Les *oppositionalneri* devaient se faire réintégrer le plus vite possible, pendant qu'il en était temps encore, et prendre part au combat du Parti.

Rakovsky a réfléchi sérieusement à la question. Il ne se dissimulait pas qu'il y avait un tournant de la part de ceux que l'Opposition appelait les « centristes » et que cette politique était proche de celle qu'elle avait préconisée. Tcherniavsky écrit :

« Sa lettre à Radek du 21 mai 1929 témoigne de ses douloureuses réflexions, de sa tendance à penser que le groupe stalinien était maintenant sur une voie plus juste du point de vue de l'Opposition et témoigne en même temps de sa méfiance permanente à l'égard des chefs de la bureaucratie du Parti. Il y dit qu'il ne faut pas sous-estimer le tournant qui a été pris par les dirigeants, mais pas non plus le surestimer comme l'ont fait Radek, Smilga et Préobrajensky¹¹. »

A la veille de la seizième conférence

Pourtant ses idées étaient claires et il allait les exprimer dans un texte peu connu qui a paru un peu plus tard en Occident sous la forme d'un article intitulé « Évaluation de la situation (à la veille de la seizième conférence du Parti, avril 1929) » qui contient une analyse de la réalité soviétique écrite un ou deux mois avant la conférence qui a eu lieu du 23 au 29 avril 1929¹².

Extrait de thèses qu'il opposait aux arguments des « capitulards », ce travail caractérisait les conditions au moment de sa convocation. Il évoquait la grève des livraisons de blé à l'État, la baisse du salaire réel des travailleurs, les difficultés d'approvisionnement croissantes des villes en blé et en

combustible, l'aggravation de l'antisémitisme et de la propagande religieuse.

Rakovsky s'efforce d'y montrer l'interruption partielle des plans de la construction socialiste, dans l'industrie et dans l'agriculture, qui engendrait le mécontentement des travailleurs, le développement monstrueux du bureaucratisme, qui renforçait chez les ouvriers le détachement vis-à-vis du Parti ou des syndicats, « l'aveu officiel du danger de droite ».

En fait, selon lui, les staliniens « se méfiaient profondément du sens de classe et du sentiment révolutionnaire des militants (transformés) en grands ermites silencieux, qui ne seraient autorisés à parler que dans la mesure où ils répéteraient les sophismes de la direction ».

Il y avait un émiettement du Parti, écrivait-il, qui s'accompagnait d'un exode en masse et de l'emprisonnement des opposants léninistes.

« Seuls des bureaucrates du Parti contaminés par un optimisme routinier incorrigible peuvent voir dans ce phénomène les symptômes de la croissance de la construction socialiste. Accrochés à leur absolutisme d'apparatchiks, craignant de perdre le pouvoir, les dirigeants du Parti ont sacrifié les intérêts de la dictature du prolétariat, du pouvoir soviétique et de la révolution mondiale aux intérêts de leur propre conservation. Les tentatives de l'Opposition de faire connaître au Parti son point de vue avant la convocation du congrès se sont heurtées à la résistance farouche de l'appareil¹³. »

Rakovsky rejetait l'accusation portée par Staline contre l'Opposition, à savoir ne pas croire à la construction du socialisme en URSS : « L'ensemble de notre plate-forme pose précisément le problème de l'accélération de cette construction¹⁴. »

Condamnant les mesures d'exception prises pour collecter les blés, il soulignait que les mises en jugement des koulaks et la confiscation du grain, mais surtout la terreur déchaînée dans ce but (détachements armés opérant les réquisitions, saisie arbitraire du grain, arrestations, dissolution des organismes locaux du pouvoir, tentatives pour faire entrer les paysans dans les communes, rumeurs sur la suppression immédiate de la NEP) reproduisaient les pires aspects du communisme de guerre, et rejetaient non seulement les paysans moyens mais même les paysans pauvres sous le joug du koulak.

L'Opposition était accusée d'ignorer le rôle du paysan moyen. Rakovsky démontrait que l'objectif des bolcheviks-léninistes était « l'organisation d'une force politique qui attirerait les paysans moyens du côté du prolétariat et des paysans pauvres, afin de vaincre l'influence grandissante du koulak¹⁵ ».

Dans cette période, la correspondance avec Radek, lettres, cartes, télégrammes, est abondante. Visiblement, pendant longtemps, Rakovsky « marque » son camarade sans en avoir l'air, et « à la culotte », comme on dit. Le ton reste personnel et chaleureux — « mon cher Karloucha » — mais on sent la détermination d'être ferme avec un homme qui, après tout, n'est peut-être qu'un individualiste invétéré à qui il faut rappeler qu'il n'est pas seul. Avec le temps qui passe, la tension augmente pourtant et les lettres d'avril 1929 ont une odeur de rupture quand il dit à son camarade que ses initiatives sont des facteurs de désorganisation.

De son côté, Radek est de toute évidence moins serein, moins détaché. Peut-être est-il talonné par son nouvel employeur ? Le 7 avril, il télégraphie à Rakovsky, recommence le 30, dit que le silence de Khristian Georgievitch est une marque de « dédain ». Mais si le premier est signé « Karl », le deuxième l'est du seul nom de « Radek ».

L'explosion de l'Opposition

Il ne s'agissait déjà plus d'une simple discussion. La panique gagnait rapidement les rangs de l'Opposition, où l'on pensait que Staline allait mener la politique des gens qu'il avait déportés. Les rumeurs les plus alarmistes circulaient, invérifiables puisqu'un blocus postal sélectif ne laissait passer que les lettres de ceux qui penchaient pour le retour ou manifestaient leur démoralisation. On frappait au bon moment l'homme qui chancelait, soit en le privant de son travail, soit en l'arrêtant. Radek semble avoir collaboré activement et consciemment à cette campagne.

C'est le brillant intellectuel E.B. Solntsev, une des jeunes « têtes » de l'Opposition, revenu de l'étranger et aussitôt arrêté, qui sonne le tocsin en écrivant à Rakovsky que c'est désormais la débâcle dans les rangs de l'Opposition en exil :

« La catastrophe a eu lieu. L'état d'esprit dominant, c'est la panique et le désarroi, la recherche de solutions individuelles. C'est la débâcle idéologique et morale. Personne ne croit plus en rien ni en personne. Il s'est créé une atmosphère de méfiance mutuelle, d'isolement en petits groupes. Chacun craint d'être trahi et qu'un autre le devance. C'est pourquoi chacun essaie de devancer les autres pour ne pas arriver trop tard, pour rentrer dans le Parti en sautant par-dessus le dos des autres¹⁶. »

Le désastre, la débandade des rangs de l'Opposition, est mesurable pour la première fois le 13 juillet 1929 quand la *Pravda* publie une lettre de Radek, Préobrajensky et Smilga, contresignée par environ 400 *oppositionalneri* en exil (ils seront 609 en novembre), qui se déclarent d'accord avec la ligne générale du Parti, condamnent le « trotskysme » et leurs propres critiques passées, « retirent leurs signatures » des textes de l'Opposition et demandent leur réintégration dans le Parti¹⁷.

On sait aussi à l'époque qu'Ivan Nikitich Smirnov, avec d'autres vieux-bolcheviks, prépare une capitulation un peu différente : persuadés de leur impuissance en exil et de la nécessité de réintégrer le Parti pour agir, ces militants cherchent à faire la déclaration la moins compromettante possible pour recouvrer une certaine liberté d'action. Mais leur action est peut-être plus encore que celle des « trois » un facteur de désagrégation.

Une déclaration de l'Opposition, rédigée par Rakovsky et signée par lui, S.V. Kossior et M.S. Okoudjava, reconnaît la difficulté de la position à tenir :

« La tactique de l'Opposition est complexe et responsable. Elle avance comme sur le tranchant d'un couteau. Il lui faut éviter les voies aussi bien démagogiques qu'opportunistes (...), lutter pour la réalisation de toutes les mesures positives de lutte contre les droitiens tout en démasquant impitoyablement l'opportunisme centrisme. L'Opposition doit en même temps se battre pour renforcer l'autorité de l'État soviétique en le défendant contre ses ennemis ouverts ou cachés, soutenir la direction centrisme dans ce qu'elle entreprend pour garantir la sécurité de l'Union, tout en luttant contre les méthodes de violence qu'elle utilise contre le Parti et la classe ouvrière. Pour l'avant-garde communiste révolutionnaire, en particulier sous la dictature du prolétariat, il n'existe pas de voie royale¹⁸. »

En fait, ce texte parfaitement charpenté, dans la ligne de toute la politique antérieure de l'Opposition de gauche, arri-

vait trop tard et ne pouvait tenir le rôle de barrage et d'affirmation de la « fermeté communiste » que ses auteurs lui avaient assigné. Remarquable analyse, il ne pouvait mettre fin à la crise de l'Opposition dont il enregistrait les difficultés. Il était à peine en circulation que Rakovsky et ses amis étaient contraints d'effectuer un tournant et de battre en retraite.

C'est en effet vers la deuxième moitié de juillet que Rakovsky, avec le soutien et sous la poussée de Solntsev, qui l'a adjuré de faire quelque chose, change son fusil d'épaule.

Il ne s'agit plus désormais de développer des perspectives à long terme. Il faut immédiatement essayer d'enrayer la panique et de regrouper les militants sur un texte suffisamment conciliant, et pas seulement dans le ton, pour que son rejet inévitable par la direction du Parti dévoile les illusions de ceux qui veulent se rendre.

Avec ses camarades, qu'il appelle « le groupe de Saratov », il élabore un texte qui va être dans un premier temps cosigné par ses camarades de Saratov, Varsenika Djavadovna Kasparova, M.S. Okoudjava et V.V. Kossior. Ce sera la *Déclaration au comité central*, datée du 22 août 1929.

La Déclaration d'août 1929

Cette *Déclaration*¹⁹ commence par un bilan des événements survenus depuis l'exclusion des membres de l'Opposition : il y a eu l'offensive des koulaks, le refus des livraisons de grain, la formation dans le Parti d'un « courant de droite » qui préconise des concessions aux koulaks et aux nepmen, les décisions du Parti d'industrialisation accélérée et de collectivisation des campagnes. A l'extérieur, le gouvernement nationaliste chinois a mis la main sur la partie orientale du Transsibérien et de nouvelles provocations s'annoncent. Rakovsky écrit :

« Le parti du prolétariat est appelé à traverser une phase de cruelles luttes de classe. La place des bolcheviks-léninistes en lutte pour surmonter les difficultés présentes et futures dans la voie de l'édification socialiste est prédéterminée par tout leur passé. Nous estimons que la lutte pour la réalisation du Plan quinquennal constitue, après la guerre civile, l'engagement le plus sérieux qui ait eu lieu entre le Parti communiste et le prolétariat derrière lui, ainsi que les paysans pauvres,

d'un côté, et le capitalisme, qui relève la tête, de l'autre. (...) Nous estimons en même temps que le Plan quinquennal constitue l'étape la plus importante dans le développement de la lutte de classes, par le renforcement de la dictature prolétarienne, à condition que la réalisation de ce Plan soit entourée de garanties assurant la collaboration étroite du prolétariat et des paysans pauvres, sous la direction du Parti communiste²⁰. »

Ces garanties sont une lutte effective contre le danger de droite dans le Parti, une épuration et la lutte au nom du « léninisme » contre les théories de la droite, des mesures concrètes pour améliorer sans cesse les conditions matérielles des travailleurs, la lutte contre les méthodes bureaucratiques de discipline du travail héritées du passé qui repoussent la classe ouvrière, l'appui sur les unions de paysans pauvres — vieille idée chère à Rakovsky, on le sait.

Rakovsky prend appui sur les décisions de congrès de lutter contre le « bureaucratisme », pour exposer ce qui lui paraît essentiel. Après avoir évoqué « l'irresponsabilité, les extravagances, l'arbitraire de l'appareil dont la contrepartie est l'hébétude, l'humiliation, l'assujettissement dans lequel vivent les masses laborieuses », il développe un programme de démocratie ouvrière :

« Le danger de la bureaucratie, qui a enflé de façon démesurée, réside en ce qu'elle écarte peu à peu les masses laborieuses de la direction effective de l'État, des syndicats, du Parti.

« Lénine faisait déjà observer qu'il n'y a pas de contrôle des masses sur l'appareil si elles ne participent pas réellement et directement au gouvernement.

« Nous estimons que *seul un appareil reposant sur la confiance des masses, un appareil basé sur l'éligibilité, la mobilité et sur le respect de la légalité révolutionnaire* peut correspondre aux intérêts des masses laborieuses et aux exigences de la dictature prolétarienne.

« Dans l'encerclement capitaliste, la dictature prolétarienne se réalise par le Parti communiste, avec le concours des syndicats. De toute nécessité, le Parti et sa direction détiendront encore longtemps une partie considérable de l'autorité et, à titre de pouvoir *électif* et de pouvoir *amovible*, devront se trouver placés *sous le contrôle strict et la libre critique de tout le Parti*. La démocratie dans le Parti, prévue par le programme et les statuts, les décisions de congrès et plénums, et en particulier la résolution de décembre 1923, cette démocratie dans le Parti, basée sur l'action du Parti et de la classe ouvrière, *doit être réalisée intégralement*²¹. »

La partie internationale de la déclaration s'abrite derrière

Lénine pour affirmer l'impossibilité d'une organisation achevée de la production socialiste autrement qu'à l'échelle mondiale. Il n'est pas question d'une condamnation de la théorie du « socialisme dans un seul pays » mais seulement d'affirmer que « seule une victoire de la révolution socialiste dans plusieurs grands pays capitalistes constituera une situation favorable pour la stabilisation complète du régime socialiste dans notre pays ». On condamne « les affirmations contraires » comme « contribuant à détacher le prolétariat russe du mouvement ouvrier révolutionnaire mondial ». Il est répété pour l'Internationale ce qui était dit des méthodes bureaucratiques dans les partis.

La conclusion de la déclaration souligne que tous les bolcheviks ont le devoir de « soutenir entièrement et sans condition le Parti et le comité central dans l'application des plans d'édification socialiste, en participant directement à cette édification et en aidant les organes du Parti à surmonter les difficultés qu'ils rencontrent sur leur route ». Elle poursuit :

« Déclarant que, pour notre part, nous nous efforcerons de supprimer ce qu'il y a de pénible dans nos rapports avec la direction du Parti, nous faisons appel au comité central, à la commission centrale de contrôle et à tout le Parti en leur demandant de nous faciliter notre rentrée dans le Parti en relaxant les bolcheviks-léninistes, en annulant l'application de l'article 56 aux déportés et en rappelant d'exil L.D. Trotsky (...). Dans notre désir d'éliminer les motifs généraux qui concourent à la formation de fractions (...), nous déclarons que nous sommes entièrement disposés à renoncer aux méthodes fractionnelles de lutte et à nous soumettre entièrement aux statuts et à la discipline du Parti qui garantissent à chacun de ses membres le droit de défendre ses opinions communistes²². »

Résultats politiques

Peut-être les contemporains ont-ils eu quelque peine, en Sibérie, à démêler l'écheveau des prises de position des uns et des autres. Plus d'un devait penser la même chose que ce correspondant non identifié qui écrivait à Rakovsky le 29 mai 1929, lui demandant pourquoi il ne travaillait pas en commun avec Ivan Nikititch Smirnov.

La déclaration va en tout cas atteindre son but, qui est d'enrayer la panique. Cosignée immédiatement par des

vieux-bolcheviks comme N.I. Mouralov, le Géorgien Boudou Mdivani, L.S. Sosnovsky, V.D. Kasparova, K.I. Grunstein et la majorité des jeunes dirigeants des *oppositionalneri*, elle recueille 600 signatures en quelques semaines. La vague de capitulation est enrayée, même si I.N. Smirnov réunit à son tour sur son texte en octobre un peu plus de 400 militants, car des hommes qui l'avaient d'abord suivi l'ont quitté pour Rakovsky à la fin d'août.

Il y a certes bien des critiques « de gauche » qui trouvent la déclaration trop opportuniste, trop adaptée à la bureaucratie régnante, évitant les formules tranchées sur des questions décisives. Mais Trotsky, qui a reçu le texte le 22 septembre, approuve, dans une « Lettre aux bolcheviks-léninistes », son orientation fondamentale, sans prendre la responsabilité de ses formulations et en émettant des réserves sur la brièveté de ce qui est consacré à l'Internationale. Pour lui, c'est clair : seul celui qui pense que le Parti est perdu et ne saurait être redressé doit refuser de signer. C'est le devoir des autres de le faire.

Relevons pour la petite histoire cet extrait d'une lettre du 20 octobre 1929 d'Aleksandra Georgievna à Natalia Sedova, en français, des informations militantes déguisées en bavardages de dames mûres à propos de la *Déclaration* :

« Ma bien chère amie,

« Quelle joie, quelle joie d'avoir reçu votre lettre, de savoir que vous vous portez bien et que, quoique rarement, des nouvelles vous arrivent sur notre vie. Nous nous réjouissons d'apprendre d'autre part que vous avez lu le dernier livre de mon mari, que vous et monsieur votre mari l'avez apprécié. Le Sibirsdat en a fait une seconde édition corrigée et complétée. Le hasard a voulu qu'un des chapitres amplement développés dans la seconde édition soit celui qui a attiré votre attention. Les beaux esprits se rencontrent²³. »

La réponse de Staline, elle, avait été plus brutale. Il avait fait sauvagement torturer le tchékiste Karl Dukis, l'homme de l'Opposition dans le GPU, et l'avait brisé pour le retourner. Puis il avait fait passer par les armes Iakov Blumkine, l'ancien terroriste s.r. passé aux bolcheviks, collaborateur de Trotsky pendant la guerre civile et membre des services secrets, et deux militants qui avaient fait connaître son sort, le journaliste Silov et un *oppositionalner* devenu officier du GPU nommé Rabinovitch.

Des textes politiques de fond

Pendant toute l'année 1929, le *Biulleten Oppositsii* va publier des textes de Rakovsky qui permettent d'éclairer avec précision sa position politique. Il s'agit d'abord d'une analyse du mouvement des capitulations qui constitue la première partie de thèses apparemment rédigées en août. Cette partie a été éditée sous le titre « Capitulation et capitulards »²⁴.

Lui, dont on connaît la compassion qu'il éprouve à l'égard des camarades qui tombent, manifeste sur le terrain des principes la plus grande fermeté. A ceux qui sont rentrés précipitamment pour être de la grande bataille, il dit sans ménagements :

« L'élimination de ceux qui n'ont pas assez réfléchi à notre plate-forme, de ceux qui rêvent d'un petit coin tranquille, de ceux qui invoquent leur désir de participer à des "combats grandioses" était inévitable. Ce tri ne peut qu'assainir les rangs de l'Opposition. Il restera ceux qui ne voient pas dans la plate-forme une sorte de menu à la carte qui leur permettrait de choisir les plats suivant leurs goûts. La plate-forme était et reste l'étendard du léninisme combattant, et seule son application intégrale sortira le Parti et le pays du prolétariat de l'impasse dans laquelle la direction centrisme les a conduits²⁵. »

Il propose d'abord une analyse des faiblesses de l'Opposition, issue du Parti et marquée par son milieu :

« L'Opposition n'est pas délivrée dans ses parties communes des défauts et pratiques nourris des années durant par l'appareil. Avant tout, elle n'est pas libérée d'une certaine mesure d'esprit petit-bourgeois. Elle n'est pas exempte d'une certaine dose de philistinisme. L'atavisme bureaucratique est particulièrement vivace chez les oppositionnels qui étaient les plus proches de la direction du Parti ou de l'appareil soviétique. Elle est partiellement infestée du fétichisme de la carte du Parti en opposition à la loyauté au Parti lui-même, à ses idéaux, à sa tâche historique — loyauté qui n'existe que chez ceux qui veulent continuer à combattre pour la réforme du Parti. Elle n'est pas exempte de cette psychologie particulièrement nocive qui a été cultivée par le même appareil. (...) Dans les conditions actuelles de sévère répression, cet héritage de l'appareil est sorti sous la forme d'une éruption de capitulards²⁶. »

Soulignant que l'appareil demande aux *oppositsionneri* de renoncer à leurs idées, il assure :

« Le pire ennemi de la dictature prolétarienne, c'est une attitude malhonnête vis-à-vis de ses propres convictions. Si la direction du Parti, imitant l'Église catholique qui, sur leur lit de mort, oblige des

athées à se convertir, extorque aux *oppositionalneri* la reconnaissance d'erreurs imaginaires et un reniement de leurs propres convictions léninistes, elle perd par là même tout droit au respect. Les *oppositionalneri* qui changent de convictions du jour au lendemain ne méritent qu'un profond mépris²⁷. »

Après avoir rappelé les arguments des capitulars, Rakovsky en vient à la déclaration de Radek, Smilga et Préobrajensky, la *troïka*, qu'il juge « un document faux et opportuniste » employant la même méthode, qui est de déformer en les noircissant les arguments de l'Opposition et de réhabiliter la politique passée des dirigeants.

Il montre le passage des capitulars au niveau supérieur de l'agression avec l'utilisation de la calomnie et formule une conclusion quelque peu pessimiste en écrivant :

« La perte de ceux qui ne partageaient pas complètement notre programme, de ceux qui appelaient à être partie de la "grande lutte", était inéluctable. Elle ne pouvait que purifier les rangs de l'Opposition. La plate-forme de cette dernière demeurerait comme auparavant une plate-forme de lutte léniniste et seul le soutien inconditionnel de cette plate-forme peut faire sortir le Parti et le pays du prolétariat de l'impasse où l'a jetée la direction centriste²⁸. »

Le régime du parti

Dans un texte adressé aux membres du comité central, publié sous le titre « La politique de la direction et le régime du parti²⁹ », il déclare :

« Vous avez pris des mesures par essence nouvelles et importantes dans le domaine de l'industrialisation. Mais elles ne vous permettront pas de parvenir au but si, d'un côté, vous ne modifiez pas les prémisses de vos théories et si, d'un autre côté, vous refusez d'accomplir certaines réformes radicales du Parti, des syndicats et des soviets. Si vous souhaitez sincèrement marcher dans cette voie, il vous faut tout d'abord réintégrer l'Opposition dans le Parti³⁰. »

Pour lui, les dernières années ont confirmé le diagnostic et le pronostic de l'Opposition de gauche et il le développe avec soin dans son texte « Le régime du parti » dont l'idée centrale est que « l'ennemi est entré (dans le Parti) par la fenêtre bureaucratique³¹ ».

Il revient sur la question de la politique et des méthodes :

« Il existe parmi quelques solides révolutionnaires l'idée selon

laquelle une "ligne juste" dans le domaine économique devrait ramener "par elle-même" un régime de parti juste. Cette idée, avec sa prétention à la dialectique, est unilatérale et antidialectique, parce qu'elle impose le fait que, dans le cours du processus historique, cause et effet changent fréquemment de place. Une mauvaise ligne va aggraver un mauvais régime et un mauvais régime défigurera plus encore la ligne. Sous Lénine, il y avait une ligne juste, mais c'est précisément Lénine qui a souligné que l'appareil, avec ses méthodes anti-prolétariennes, transformait une ligne juste en son contraire³². »

Il fait un bref historique sur ce qu'un sous-titre appelle — c'est apparemment la première fois — « la bureaucratie stalinienne » :

« Le centrisme n'a pas créé la bureaucratie. Il en a hérité avec les autres traits généraux, culturels et autres, avec les conditions de notre pays. Mais, au lieu de la combattre, il l'a développée en un système de gouvernement, l'a transportée de l'appareil des soviets à l'appareil du Parti et a donné à ce dernier des formes et des dimensions sans précédent, indéfendables du point de vue du rôle de direction politique que le Parti doit jouer. Au sommet de ce que la direction centriste a élevé à la hauteur de dogmes communistes, les méthodes de commandement et de contrainte, portées à un degré rarement connu dans l'histoire de la virtuosité bureaucratique. Par ces méthodes démoralisantes, transformant en machines des communistes qui pensent, brisant la volonté, le caractère et la dignité humaine — le sommet centriste est arrivé à devenir l'oligarchie irremplaçable et inviolable qui s'est substituée au Parti et à la classe³³. »

Le Parti se trouve selon lui à un carrefour historique :

« Le Parti se trouve devant deux chemins. Ou bien il est capable de donner à la dictature du prolétariat cette organisation du gouvernement fondée sur la confiance, dont parlait Lénine : il sera en état d'instituer la démocratie ouvrière ; il pourra brider l'appareil, sans frein et despotique, les abus, l'incurie et l'incapacité qui lui coûtent des centaines et des centaines de millions de roubles en plus du tort moral effrayant qu'il fait à la dictature du prolétariat. Ou le Parti est assez mûr pour faire tout cela, ou bien il favorisera, contre son gré et pour son grand malheur à lui, pour celui de la révolution et du communisme, l'ennemi de classe qui fera dans ce cas irruption dans notre citadelle soviétique³⁴. »

La publication de ces textes dans le *B.O.*, comme le souligne G.I. Tcherniavsky, mais probablement aussi et surtout la mise en circulation de la *Déclaration* d'août enrageront les dirigeants. L'arrestation à Saratov d'Iline et de Demianov fournit un prétexte au GPU qui perquisitionna chez Rakovsky

et le trouva en train de confectionner une cache pour documents dans une couverture de livre.

Il fut aussitôt condamné à trois ans d'exil à Barnaoul en vertu de l'article 58/10 du Code pénal de la RSFSR. Kossior fut condamné à trois ans à Minoussinsk et Okoudjava à autant à Balachov. Aleksandra Georgievna et lui se mirent en route le 23 août et arrivèrent à Barnaoul le 4 septembre 1929. Ils s'étaient arrêtés en route à Novosibirsk jusqu'où V.V. Kossior les avait accompagnés : ils n'y trouvèrent pas N.I. Mouralov, mais le vieux-bolchevik Sournov.

Selon ses « aveux » dans la prison du GPU, il aurait alors avec Sournov et Kossior rédigé une demande de réintégration dans le Parti destinée à gêner l'initiative en cours de I.N. Smirnov : ce texte, pure manœuvre, fut ensuite contresigné par des personnalités comme L.S. Sosnovsky, N.I. Mouralov, P.G. Mdivani, O.Kh. Aussem et M.S. Okoudjava. Peut-être s'agit-il de ce texte de « capitulation » qui lui est attribué par Roy Medvedev, à la grande et légitime indignation de notre ami Tcherniavsky ?

Naissance d'un fils

C'est au milieu de cette tempête que Khristian Georgiévitch a reçu une lettre d'Ioulia Iounovna. La jeune femme lui annonçait la naissance, le 11 mai 1929, de leur enfant, un petit garçon, Askold Ioulevitch, qui comptera désormais énormément pour cet homme qui n'avait jamais eu d'enfants qu'adoptifs. Il en est fier et pourtant ne le reconnaîtra pas, ne lui donnant ni nom ni même patronyme. Nous ne voyons là qu'une salutaire prudence pour cet enfant qui ne fut sans doute pas massacré pour la seule raison qu'il n'était pas officiellement un Rakovsky.

Douceur de la paternité ? Douleurs et difficultés terribles avec Aleksandrina Georgievna, on l'imagine sans peine, mais grande joie car ce père est fier de l'être et arrivera à connaître son enfant qu'il aime. En l'y aidant, Aleksandrina Georgievna confirmera qu'elle est bien ce que son amie britannique Zelda Coates dira, « une grande dame³⁵ ».

C'était là une émotion plus fondamentale que la petite humiliation — est-ce bien sûr ? l'hypothèse est de Louis Fis-

cher — qu'il aurait ressentie quand un lourdaud de prospecteur américain, qu'il avait épaulé comme interprète, lui donna un pourboire d'un dollar qu'il refusa très poliment³⁶.

Sa bataille politique, elle, il ne l'estimait pas perdue. Il ne doutait pas de ce que les hiérarques staliniens écrivaient à leurs chefs. A l'époque, Postychev, l'homme qui avait organisé son « écrasante défaite » au moins officiellement en Ukraine, manifestait dans ses rapports son inquiétude devant les activités clandestines des *opposizionneri* dans les usines, dont il avait annoncé à son de trompe qu'ils avaient été écrasés, chassés, détruits.

CHAPITRE XV

Le vieux révolutionnaire dans le froid

Francis Conte présente ainsi le nouveau lieu d'exil de Khristian Georgiévitch : une ville de l'Altaï, à 200 kilomètres au sud de Novosibirsk, un climat si dur que le thermomètre descend en hiver jusqu'à -45° .

En 1927, Barnaoul était pourtant un haut lieu de l'Opposition, puisque deux des siens, Klementiev et Podbello, y contrôlaient le syndicat des métallos. Mais la ville a été bien nettoyée et, au moins à notre connaissance, Rakovsky n'a pas trouvé de traces de son organisation. Le jour de son arrivée, il s'est installé à l'hôtel de l'économie communale.

Depuis quelques mois, Staline avait déclenché la campagne de collectivisation qui, on le sait maintenant, s'est abattue sur la campagne et les paysans russes avec une violence inouïe, détruisant cheptel et ressources, hommes et morale.

C'est tout à fait dans la ligne qu'il avait définie au cours des mois précédents que Rakovsky rédigeait une déclaration dont nous n'avons pas le texte intégral, qui est datée du 4 octobre 1929, et qui constitue sa première initiative politique à Barnaoul.

La déclaration du 4 octobre 1929

Rakovsky met en garde les dirigeants contre une « collectivisation radicale » à laquelle les masses paysannes ne sont préparées ni économiquement ni spirituellement et contre le fait que des « mesures administratives excessives » auraient inéluctablement des « conséquences politiques graves ».

Il s'y élève notamment avec vigueur — ce qu'il n'avait pas fait en août — contre « la théorie tout à fait néfaste de la possibilité de la construction du socialisme dans un seul pays, qui ne pouvait naître que de l'imagination de la bureaucratie convaincue de la toute-puissance de l'appareil, théorie avancée par Staline et Boukharine après la mort de Lénine ».

Il ajoute que les thèses, justes en principe, de la seizième conférence sur l'industrialisation et la collectivisation amenaient, « sous une direction bureaucratique, c'est-à-dire quand la classe est remplacée par les fonctionnaires devenus une caste dirigeante à part », non au développement, mais à l'arrêt de la construction socialiste.

Pour lui, l'incurie, la rapacité, la stupidité, le despotisme et l'arbitraire constituent un côté de la médaille dont l'autre est l'humiliation, l'abrutissement, la privation des droits des masses travailleuses¹.

Du fait de la gravité de la situation interne, la déclaration indique l'absolue nécessité d'une « unification de toutes les forces communistes et révolutionnaires autour du Plan quinquennal d'industrialisation et de la lutte contre le capitalisme agraire et les droitiers ». Cette unification doit également englober les décistes sur la base de la reconnaissance d'un parti uni qui recouvrera ainsi sa force et sa capacité de combat.

Exclusion d'Aleksandrina

La réponse de la bureaucratie locale — elle n'a pas agi seule, de sa propre initiative — est d'un cynisme conforme à la pratique stalinienne : une procédure disciplinaire contre Aleksandrina Georgievna. Poursuivie aux fins d'exclusion, l'épouse du proscrit répond fièrement :

« Je partage les vues de Rakovsky, non parce qu'il est mon *maestro* mais parce qu'elles sont justes. Notre appareil pèse tant sur l'ouvrier que ce dernier n'a pas la possibilité de parler. La situation est mauvaise lorsqu'un vieux révolutionnaire qui vient de passer à l'Opposition est considéré comme un contre-révolutionnaire. La ligne du Parti est dirigée contre la liberté de la démocratie au sein du Parti. Je serais une crapule si je ne défendais pas mes idées au grand jour devant le Parti comme je l'ai toujours fait et comme je le ferai toujours². »

Les hommes de l'appareil local traduisent consciencieusement :

« Les décisions du Parti sont erronées (...). Les appareils étrangent les ouvriers. Les ouvriers ont du mal à vivre. C'est pourquoi ils rouspètent. On a chassé l'état-major de Lénine, on ne croit pas que le Plan quinquennal soit réalisable, que les paysans pauvres et moyens soient préparés à la collectivisation³. »

Cette femme a de mauvaises idées. Le délit d'opinion est constitué. Elle est exclue.

Travail professionnel

Quelques jours après son arrivée à Barnaoul, Rakovsky trouvait du travail et devenait conseiller à la commission du Plan du district, à la section socio-culturelle qui s'occupait de l'éducation, de la santé et de la sécurité sociale. Il fut passionné par son travail.

Il le raconte pour les hommes du NKVD qui l'interrogent en 1937 :

« Arrivé à Barnaoul, je suis entré comme conseiller à la commission du Plan du district, à la section socio-culturelle (éducation, santé, sécurité soc [iale]. Ce travail a fini par me passionner et je m'acquittais de toutes les tâches qui m'étaient confiées soit par le directeur de la commission, soit par celui du comité exécutif. Je prenais une part active aux réunions consacrées à l'exportation, l'élevage, l'agriculture, etc.

« En 1932-1932, on a élaboré sous ma direction le deuxième Plan quinquennal de Barnaoul. On avait programmé la construction de toute une série de grandes entreprises (usines produisant des carburants, de l'aluminium, des engrais azotés ; usines produisant du caoutchouc synthétique, de l'esprit-de-bois, un complexe textile, etc.).

« J'avais quinze équipes.

« Les résultats de ce travail sont exposés en 300 pages dactylographiées qui ont été écrites entièrement par moi⁴. »

Ainsi continue-t-il à servir la construction économique avec enthousiasme et efficacité. Jamais la commission du Plan de Barnaoul, voire de l'Altaï n'a eu de collaborateur de pareille envergure.

Travail littéraire

Après deux années passées à ce travail, il reprend ses activités littéraires. Il dit à ce sujet, toujours dans la prison cen-

trale du NKVD, et il n'y a pas de raison de douter de son témoignage sur ce point non plus :

« En automne 1932, j'ai cessé de travailler pour la commission du Plan et je me suis consacré à la rédaction de mes Mémoires, que j'ai avancés jusqu'à la description du congrès international de Zurich (1893) où j'avais assisté en tant que délégué et où j'avais rencontré F. Engels.

« Au cours de ma longue carrière politique, qui a débuté en 1889, j'ai été témoin et acteur de beaucoup d'événements, j'ai pu entretenir des rapports étroits avec le mouvement ouvrier révolutionnaire de nombreux pays (Bulgarie, Suisse, France, Allemagne, Russie, Roumanie et autres). J'ai participé à tous les congrès internationaux des socialistes et j'ai accompli plusieurs missions importantes pour le B(ureau) S(ocialiste) I(nternational). J'ai connu personnellement les membres du groupe Émancipation du travail, ainsi que Plékhanov, Zassoulitch, Akselrod, Deutsch, mais aussi les dirigeants du mouvement socialiste français, surtout Jules Guesde et Jean Jaurès, Wilhelm et Karl Liebknecht, Rosa Luxemburg et Victor Adler, Lénine, etc.

« Je pensais que mes Mémoires sauraient intéresser les historiens aussi bien que le grand public en leur faisant revivre les scènes du passé et en leur décrivant le mouvement socialiste.

« Je souhaitais terminer mes Mémoires par l'évocation de 1917 lorsque la Révolution russe — les soldats — m'avaient libéré d'une prison roumaine à Jasi.

« J'ai fait précéder mes Mémoires d'une longue introduction historique consacrée au mouvement révolutionnaire national des Balkans, en particulier en Bulgarie, où ma famille avait joué un rôle important (mon oncle Sava Rakovsky est considéré comme le patriarche de la Révolution bulgare — voir le dictionnaire encyclopédique de Brockhaus et Efron).

« J'avais rassemblé des matériaux extrêmement riches concernant l'histoire du mouvement révolutionnaire russe et le mouvement ouvrier en Occident auquel j'avais participé, mais aussi l'histoire de la renaissance nationale des pays balkaniques, et je me suis mis petit à petit à écrire mes Mémoires qui devaient reproduire les personnages et les événements du mouvement ouvrier révolutionnaire de plusieurs pays (Mis à part mes liens avec le groupe Émancipation du travail, en 1890-1894, ainsi qu'ultérieurement, je m'étais rendu moi-même en Russie, dont une fois clandestinement, et je connaissais les gens et les événements à l'intérieur du pays)⁵. »

Conditions d'activité politique

La colonie des déportés à Barnaoul comptait à son arrivée des militants qu'il connaissait : Lipa Wolfson, l'homme qui avait organisé la liaison avec Biisk, Léon Tchernoborodov,

Emma Pevzner, Vera Rozina, Vera Gutman, Olga Ivanovna Smirnova et M. Gougel, son mari, exclu en 1927 de la cellule d'enseignants du supérieur de Moscou. Tous étaient membres exclus du Parti. Vera Gutman devait capituler, Olga Smirnova et Gougel furent transférés à Saratov, Wolfson et Tchernoborodov arrêtés, puis exilés ailleurs en 1930, de même que Pevzner et Vera Rozina en 1931. Personne ne les remplaça. En 1931, finalement il fut seul, mais le réseau fonctionnait tant bien que mal autour de lui. Libéré, Lipa revint et Rakovsky ne connut finalement pas l'isolement que dénonçait Trotsky.

De toute façon, deux de ces personnes allaient jouer dans la vie militante de Rakovsky un rôle particulièrement important : O.I. Smirnova, la fille d'Ivan Nikititch, et L.A. Wolfson.

La première, qui était dans une école supérieure d'ingénieurs en 1927, n'était pas l'étudiante apolitique éprise exclusivement de musique que nous a présentée un collaborateur d'un journal menchevique. Elle partageait les idées de son père, vieux-bolchevik et *oppositionalner* connu, avait été très active dans la première période clandestine et avait été arrêtée vers la fin de 1928, avec des dizaines de ses camarades de Moscou. Elle avait été condamnée à l'exil, n'avait pas suivi son père dans la capitulation et se trouvait à Barnaoul avec son compagnon dont nous ne savons rien, sinon que, membre du Parti, il en avait également été exclu.

Le second était un étudiant de l'Institut polytechnique de Kiev, Lipa A. Wolfson, membre du Parti, militant de l'Opposition de gauche, dont il semble avoir été un cadre puisqu'une de ses camarades, qui le dénonce, parle du « célèbre » Wolfson : il était d'ailleurs personnellement connu de Trotsky et du Léningradois Dingelstedt. Déporté en 1928 à Vologda, avec Ivan Vratchev, transféré d'abord près de Tomsk puis à Barnaoul, il avait été dès le début membre du « groupe de Biisk », sorte de direction alternative — Iossif Kraskine, Lev Trigoubov et autres dont nous avons déjà parlé — qui était en train de consolider son rôle de plaque tournante dans la liaison Trotsky-Rakovsky et retour.

Perquisitions

Nous savons que les perquisitions au domicile de Rakovsky étaient devenues monnaie courante, au rythme parfois de plusieurs dans un seul mois. C'est au cours de l'une d'elles, selon toute apparence en février 1930, qu'on lui confisqua — pour ne plus les lui rendre — les premières pages manuscrites de son *Histoire de la guerre civile en Ukraine*.

G.I. Tcherniavsky a compris au premier degré une lettre dans laquelle Aleksandrina Georgievna est censée raconter à Natalia Ivanovna une terrible crise cardiaque de son mari. Nous ne le suivrons pas. La compagne de Khristian Georgiévitch écrivait en effet en français et racontait généralement des histoires de répression sous couleur de donner des nouvelles d'épidémies, de crises, de maladies et de gens contagieux. On voit mal d'autre part comment il aurait pu se trouver dans la ville perdue de l'Altai « six spécialistes » du cœur. Sa fille Elena vit à Moscou qu'elle ne nomme pas et où il n'y a pas eu d'épidémie. Enfin, il y a dans la lettre une allusion à une crise « avant l'arrivée » à Barnaoul dont il n'est fait mention nulle part, alors que nous savons que c'est une perquisition qui a provoqué son envoi à Barnaoul. Faisons le lecteur juge du sens de ce passage :

« 4 mars 1930.

« Ma bien chère amie,

« Il y a quelques jours, mon mari a subi une nouvelle crise cardiaque semblable à celle qu'il avait eue avant notre arrivée ici. Des spécialistes l'ont assisté depuis six heures du matin à trois heures de l'après-midi, quand la crise est passée. Cela a eu une certaine influence sur ma santé aussi ; deux des médecins se sont occupés de moi. Nous attendons les prescriptions des organes sanitaires. Peut-être serons-nous envoyés dans une station climatique ou dans un sanatorium. Le fait est que, malgré la crise, nous continuons à travailler, faute d'un congé formel. Ma fille est bien portante mais dernièrement il y a eu une grande épidémie dans la ville de sa résidence. Des cas nombreux de grippe et des récides parmi ceux qu'on croyait guéris et immunes⁶. »

Et la compagne de Khristian Georgiévitch d'enchaîner aussitôt sur une météo bien réelle et vérifiable, elle : « Le temps continue à être froid ; le 1^{er} mars, nous avons eu de nouveau, pendant deux jours, des — 33° de froid⁷. »

Nous sommes donc dans l'impossibilité de suivre notre ami Tcherniavsky et ceux des auteurs qui ont fait rythmer la

vie de l'exilé par de terribles crises cardiaques qui étaient en réalité de sévères perquisitions auxquelles il fait d'ailleurs allusion dans ses interrogatoires. Nous ne contestons pas l'existence de sa maladie de cœur, et de dures crises. Mais la maladie à laquelle il est fait allusion dans cette lettre et peut-être d'autres est celle des hommes persécutés par le GPU.

Contacts ouverts ou clandestins

Staline et ses chiens de garde du NKVD étaient sans doute bien décidés à ne pas faire de cadeau à Rakovsky. Il obtint cependant plusieurs autorisations de se déplacer, ce qui était aussi pour eux un moyen de contrôler ses relations.

En octobre 1929, il avait obtenu la permission de visiter Tchémal, dans l'Altai, et de s'arrêter à Biisk et Oulala qui étaient d'importants centres de colonies de déportés avec nombre d'hommes actifs. Il rencontra à Biisk A.G. Beloborodov qui n'avait pas encore tranché, mais qui allait bientôt signer la déclaration de I.N. Smirnov : mis en quarantaine par ses camarades, il fut alors transféré avant d'être libéré. Mais il y avait à Biisk des contacts plus utiles dans l'immédiat que Beloborodov. En 1931, il fut autorisé à se rendre pour une cure au bord du lac Chirla.

En 1932, Rakovsky reçut la permission de se rendre à Novosibirsk où il rencontra son vieux camarade N.I. Mouralov et un ancien émigré qu'il avait connu à Vienne, Vetman. Cette année-là, il fut de nouveau autorisé à aller se soigner à Chirla. C'est là qu'un homme, de toute évidence un provocateur, lui proposa au cours d'une promenade de l'aider à s'évader. C'est probablement cette provocation qui fut en Occident à l'origine de la rumeur selon laquelle il avait été blessé dans une tentative d'évasion. Il reçut un courrier de Piskounov et Mratchkovsky, la visite de Tchernoborodov qui s'en allait à Koursk et celle de Mouralov qui lui rendait la politesse.

Nous savons aussi qu'il fut en liaison avec Koursk par l'intermédiaire d'une femme de déporté de cette ville, Maroussia Chibanova. Il était également en contact avec l'isolateur de Tomsk et celui de Tchéliabinsk qui était plutôt critique à son égard. Il a fait passer à Leonid Girchik, à Minoussinsk, un texte intitulé « Revenons à la Constitution

soviétique, revenons au programme du Parti ». Il a reçu des journaux de Voronej où se trouvait Mratchkovsky. En 1932, il a reçu deux visiteurs venant de Kamen, Zina Kozlova et A.S. Lougovoï, un ouvrier de Samarkande, encore un critique de gauche. Il a également reçu une économiste de Novosibirsk, Anna Pavlovna Livshitz, qui avait vécu tout un mois clandestinement à Oulala chez Wolfson, et proposait ses services comme agent de liaison. En décembre 1934 enfin, il reconnaît avoir fait parvenir une note en réponse à des questions posées par Ter-Oganessian, ancien de l'Opposition de la génération de L.L. Sedov.

Nous ne savons rien de trois femmes dont il parle aux enquêteurs. Sytkina était venue apparemment de Krasnoïarsk avec des questions précises et elle lui a remis une lettre de Ter-Vaganian qu'une femme ouzbek lui avait prétendument donnée dans la rue à Barnaoul même : nous ne savons rien de cette dernière lettre ni du contenu de la réponse qui emprunta le même chemin qu'à l'aller. Nous savons seulement que Ter-Vaganian était membre du groupe Smirnov reconstitué comme groupe de l'Opposition (« ex-capitulard », disait Sedov), qu'Ivan Nikititch avait pris contact avec Sedov, fondé le Bloc des oppositions et subissait alors ou s'attendait à subir les coups de la répression. Il reçut aussi des messagers de Roubtsovsk, expédié par une troisième femme, Sovietkina — déportée à Kansk en 1928 comme « déciste ».

Nous ne savons presque rien non plus de deux militants qu'il reconnaît avoir reçus, après avoir rendu visite à l'un d'eux en prison, Fliaks et A.K. Pliss.

L'appel de l'Opposition (avril 1930)

En mars 1993, nous avons, mes amis allemands Reiner Tosstorff, Horst Lauscher et moi-même, eu la chance de rencontrer à Francfort-sur-le-Main une réfugiée politique de quatre-vingt-treize ans en pleine forme intellectuelle, Mme Genia Khersonskaia, veuve d'un ancien secrétaire de Trotsky, Gersh Mordkovitch Bobinsky. Elle avait assuré la liaison entre Rakovsky et la colonie de Biisk et situait avec beaucoup de fermeté son dernier voyage en 1932. Elle n'avait jamais été arrêtée pour cette activité-là et elle a bien éclairé

pour nous les documents encore obscurs dont nous disposions. C'est ce qui nous permet d'affirmer que les documents dont nous parlons ont circulé entre Barnaoul et les autres « colonies ».

Dans le début de l'année 1930, en prévision du XVI^e congrès du Parti, qui devait se tenir en juin, l'infatigable combattant décida de rédiger un « appel de l'Opposition ». Il l'élabora avec Olga Smirnova et ce fait, qu'on a longtemps ignoré, revêt une signification particulière du point de vue de la continuité des générations militantes, puisque la jeune femme avait alors vingt-trois ans et Khristian Georgiévitich cinquante-sept.

Une première version en fut découverte par les hommes du GPU dans leur perquisition de six ou sept heures — décidément cette crise cardiaque était riche en péripéties.

Malgré de nouvelles perquisitions et une surveillance forcée, les deux auteurs réussirent à reconstituer un texte identique et le firent parvenir à N.I. Mouralov qui le mit au point définitivement et l'adressa au comité central avec les signatures de Kh.G. Rakovsky, V.V. Kossior, N.I. Mouralov, V.D. Kasparova. Les copies circulèrent dans les colonies et un exemplaire parvint à Sedov pour Trotsky et pour le *BO*⁸.

Il rappelait que l'Opposition, dans son texte du 4 octobre 1929, avait dit que « le rétablissement et le renforcement de la démocratie du Parti et de la démocratie ouvrière » étaient « la première condition pour écarter la *rapacité*, l'irresponsabilité, le despotisme de l'appareil dont l'envers *est l'abrutissement, l'humiliation et la privation de droits des classes travailleuses* ».

Pour lui, les quelques mois écoulés ont tragiquement confirmé l'opinion de l'Opposition. Staline lui-même dans son article célèbre « Le vertige du succès », dans la *Pravda* du 28 mars 1930, a condamné sa propre politique, les « excès » de la collectivisation dus au « zèle ». Rakovsky a des formules plus tranchantes. Il affirme : « La folie a tué l'économie paysanne⁹. »

Mais il tient en outre à souligner qu'il ne s'agit pas d'une simple directive erronée :

« Le CC a donné une directive qui est, en soi, une *grossière déviation du socialisme*. Le mot d'ordre de la collectivisation intégrale, qu'il s'agisse d'un délai de quinze ans, comme on l'a dit au début, d'un an, comme on le dit aujourd'hui, est en lui-même une absurdité économique parfaite. Nous sommes marxistes et nous savons qu'une nou-

velle forme de propriété peut naître sur la base de nouveaux rapports de production. Mais ces nouveaux rapports de production *n'existent pas encore*¹⁰. »

Après s'être attaché à le démontrer, il poursuit en posant la question de fond du moment :

« Que faire pour que la retraite ne se transforme pas en fuite désordonnée, *en catastrophe*? La gravité de la situation atteint un degré qu'on n'a jamais connu depuis la fin de la guerre civile. Chaque membre de la direction le sent mais la direction le nie. (...) Le congrès ne doit servir qu'à renforcer la direction et les décisions concernant les problèmes les plus graves seront prises par les méthodes que Lénine appelait "secrètes, comitardes et idiotes"¹¹? »

Il s'agit de mobiliser le Parti mais cela n'est possible que si on lui explique les causes de la crise actuelle, les responsabilités encourues. L'Opposition de gauche a mis en garde contre la politique aventuriste qui a mené à la collectivisation intégrale et à un renforcement de la discipline de travail par des procédés rejetés par la révolution. Le résultat est que la productivité des travailleurs augmente bien plus que leurs salaires, et que leur situation matérielle ne cesse de se détériorer. Et avec cela, la capacité des classes travailleuses.

Il écrit :

« Dans notre déclaration du 4 octobre, nous avons écrit que l'incurie, la rapacité, la stupidité, le despotisme et l'arbitraire constituent un côté de la médaille dont l'autre est l'humiliation, l'abrutissement, la privation des droits des masses travailleuses. De même que les ouvriers du sovkhoez Ovtsevod ont dit : "Nous sommes les serfs des propriétaires"; ceux des usines d'Oriekhovo-Znevo ont dit : "Il nous faut entrer dans les kolkhozes, sinon on nous chassera de l'usine."

« Quand, dans un pays où il s'est produit une révolution gigantesque, les paysans moyens et pauvres disent : "Le Pouvoir le veut ainsi, on ne peut aller contre le Pouvoir" (*Pravda*), cela montre un état d'esprit des masses infiniment plus dangereux encore que le viol et la violence des fonctionnaires. Les Thermidor et les Brumaire font irruption par les portes de l'indifférence politique des masses. Nous avons toujours misé sur l'initiative révolutionnaire des masses et non sur l'appareil. Aussi ne croyons-nous pas plus à la prétendue bureaucratie éclairée que nos prédécesseurs révolutionnaires bourgeois de la fin du XVIII^e n'ont cru au prétendu "despotisme éclairé"¹². »

Nature de l'État soviétique

Après avoir analysé et décrit la façon dont la politique de la direction a consisté à « étouffer, dans les masses, les senti-

ments de l'indépendance politique, de la dignité et de la fierté humaines et à encourager l'absolutisme de l'appareil » et défini comme « pouvoir réel » dans les usines une « pressurisation » et « le despotisme à l'usine », il donne la clé de ces phénomènes :

« *D'un État prolétarien à déformations bureaucratiques* — comme Lénine définissait la forme politique de notre État — *nous sommes en train de passer à un État bureaucratique à survivances prolétariennes communistes*. Sous nos yeux s'est formée et continue à se former une grande classe de gouvernants avec ses propres divisions internes, qui s'accroît par la cooptation directe ou indirecte (promotion bureaucratique, système fictif d'élections). Ce qui unit cette classe originale est une forme originale, elle aussi, de la propriété privée, à savoir la possession du pouvoir d'État. La bureaucratie possède l'État comme sa propriété privée (Hegel, *Critique du droit*).

« Il a fallu un conflit passer entre les bureaucrates du Parti et ceux des syndicats pour que les lecteurs du journal *Troud* puissent apprendre que le budget des syndicats est de 400 millions de roubles, dont 80 millions vont aux salaires du personnel. A combien s'élèvent les salaires des permanents des appareils du Parti, des coopératives, des kolkhozes, des sovkhozes, de l'industrie, de l'administration, avec toutes leurs ramifications ? Nous n'avons là-dessus aucune donnée précise, même pas approximative¹³. »

Il fait une revue soigneuse de chaque aspect de la politique des « centristes » :

« La direction s'attribue des mérites particuliers pour sa politique dans la question nationale (...) Le meilleur démenti, c'est le fait que, jusqu'à présent, on a dissimulé au Parti les articles écrits par Lénine au début de 1922 sur la question nationale (...) *La ligne stratégique de la direction du Parti dans la question nationale demeure la même ligne ancienne, opportuniste, de grande puissance*, qui se dissimule sous des phrases de gauche. Elle se caractérise par *la dépersonnalisation des républiques nationales, la confiscation de leur indépendance et de leur initiative, le renforcement du centralisme bureaucratique, la formation d'un type de bureaucrate national* qui passera sans difficulté d'une position communiste à une position ultra-nationaliste. La bureaucratie envisage la question nationale, comme toutes les autres questions, du point de vue de *sa commodité pour gouverner et diriger*¹⁴. »

Le jugement de l'appel est tout aussi sévère pour la politique extérieure : absence de plan, imprévoyance, manque d'initiative et d'activité, pas de liaison avec la politique intérieure, mauvais choix des responsables, hésitations, impuissance de la politique économique. Cette politique contribue à « isoler l'URSS, diminuer son autorité et son influence ».

« Le transfert dans l'Internationale communiste de l'opportunisme centrisme, avec les excès droitiers et gauchistes qui lui sont inhérents, avec ses méthodes bureaucratiques de direction, devait inévitablement provoquer une décomposition de l'Internationale communiste, l'accélération du déclin de son influence sur la classe ouvrière¹⁵. »

Les rares chiffres dont on dispose montrent une baisse des effectifs chez les Jeunesses, mais aussi dans les partis eux-mêmes, comme en France où il n'y en a plus au total que 35 000, avec une perte d'un tiers en dix-huit mois. Il explique :

« Les méthodes de la collectivisation intégrale à délai fixe transportées dans l'IC, la préparation de la révolution transformée en exercices oratoires sur la "transformation", l'application du système de programmes-calendriers des actions révolutionnaires sur commande, connu depuis l'époque du syndicalisme révolutionnaire, tout cela discrédite l'Internationale communiste tout en donnant aux gouvernements bourgeois un prétexte pour renforcer la répression contre la classe ouvrière. Tels sont les résultats de l'idéologie opportuniste et des méthodes bureaucratiques dans tous les domaines où s'étendent l'influence et la direction de notre parti¹⁶. »

Que faire ?

L'appel s'efforce de répondre à la question : « Que faire ? » Son point de départ est l'appel du 4 octobre à l'unification des forces communistes et révolutionnaires, « parti uni plus indispensable encore maintenant qu'il faut opposer les rangs prolétariens solides au Thermidor qui s'annonce ». Il est clair que la bureaucratie va combattre pour conserver le monopole politique dont elle jouit. Il précise : « Le mot d'ordre de l'unification des communistes révolutionnaires ne peut être réalisé que par la masse du Parti et dans la lutte contre la bureaucratie centrisme¹⁷. »

Analysant la situation politique dans le pays, il la voit caractérisée par la méfiance du Parti envers sa direction et celle de la classe ouvrière et des paysans à l'égard de la dictature prolétarienne et du Parti communiste, parlant même d'un « discrédit du Parti et des syndicats aux yeux des masses ouvrières ». La paysannerie pauvre a été méfiante, craignant d'être étouffée dans les kolkhozes par les catégories plus aisées. Les ouvriers agricoles sont condamnés à entrer dans

les kolkhozes. Le paysan moyen s'en effraie : le Parti, dit Rakovsky, ne lui a donné qu'« un appareil d'où sortent plus de menaces que de paroles, qui agit par la violence et l'arbitraire et dont Lénine disait déjà qu'il humilie les citoyens soviétiques qui ont affaire à lui¹⁸ ».

La tâche principale du Parti est donc, selon lui, de restaurer la confiance, ce qui est théoriquement facile avec le prolétariat et les ouvriers agricoles mais plus difficile à l'égard des paysans moyens qu'on devra pourtant d'abord rassurer en restaurant la démocratie dans le Parti qui sera pour eux la garantie que la démocratie est possible dans les campagnes.

Le programme que l'Opposition présente au Parti est donc le suivant :

- libre discussion du Parti, libres élections au congrès, avec participation de toutes « les nuances de l'Opposition qui reconnaissent les principes du Parti uni et de la réforme » ;

- libération, des *opposizionneri* détenus, arrêt de l'application de l'article 58, rappel de Trotsky et sa réintégration dans le Parti ;

- publication des documents de l'Opposition depuis 1927, des articles de Lénine sur la question nationale et son « testament » ;

- suppression du poste de secrétaire général, le secrétaire n'ayant que des fonctions techniques ;

- changement de la méthode actuelle de répartition du travail dans le Parti ;

- réorganisation complète du bureau d'organisation, « principal soutien de la dictature de l'appareil » ;

- extension à toutes les organisations élues du Parti du vote secret ;

- réduction considérable de l'appareil du Parti et des autres appareils au profit d'investissements dans l'industrie et l'agriculture ;

- révision des conventions collectives dans l'intérêt matériel des ouvriers ; bilan de la semaine continue, réduite à une mesure temporaire exceptionnelle ; restauration d'une véritable activité syndicale ;

- abolition formelle de la collectivisation intégrale, arrêt de la dékoulakisation en masse et de l'expulsion des koulaks ;

- création d'unions de paysans pauvres¹⁹.

Il conclut :

« Nous ne proposons au Parti aucun programme nouveau, nous luttons seulement pour la reprise de l'ancien programme éprouvé dans de durs combats et de glorieuses victoires et de la ligne tactique du Parti communiste bolchevique²⁰. »

Portée de l'appel

L'appel fut diffusé dans toutes les colonies. Les lettres parvenues à Sedov et Trotsky et conservées dans leurs archives indiquent que l'accueil fut favorable. Il y eut bien encore des capitulations, mais qui revêtaient un caractère plutôt individuel. La débâcle était terminée et, après la retraite de la déclaration d'août 1929, c'était une contre-offensive qui venait de commencer.

Sedov écrivait dans le *BO* : « Il n'y a pas de doute que Staline a l'intention de détériorer à l'avenir la situation déjà très difficile de Kh.G. Rakovsky²¹. »

Trotsky, jugeant d'un autre point de vue, racontait qu'au cours de la perquisition chez Rakovsky, en février 1930, l'homme du GPU lui avait dit sur un ton sentencieux : « Vous nous retenez par les basques. » Et Trotsky de commenter :

« N'est-il pas stupéfiant de constater qu'un homme seul, isolé, sans secrétaire, qui ne dispose même pas d'une machine à écrire, puisse "retenir par les basques" la direction du Parti et le pays tout entier²² ? »

Exagération ? C'est Staline lui-même qui démontrera que non. Pour le moment en tout cas, la présence morale de Rakovsky dans le combat international — et internationaliste — se traduit symboliquement par la présence de son nom au sein du comité de rédaction du journal communiste bulgare *Osvobodjenje*, fondé par Stepan Manov, « organe de la Ligue marxiste d'opposition » en Bulgarie.

CHAPITRE XVI

Dans un trou noir ?

Tout ce qu'écrivit Trotsky au sujet de Rakovsky à partir de 1930 est particulièrement alarmiste, marqué d'une profonde inquiétude. Son ami n'est plus très jeune, il a une maladie du cœur — « Christian avec son cœur qui boite », écrit sa femme — et la malaria. Staline veut sa mort.

Lui, il écrit à un de ses camarades : « Le plus effrayant, ce n'est pas l'exil, ni l'isolateur, mais la capitulation¹. »

Il éprouve durement chaque capitulation — elles se poursuivent presque goutte à goutte —, ne lance pas d'anathème contre le « capitulard » et ne cherche jamais à dissimuler sa tristesse de voir se renier de vaillants et lucides combattants.

Surtout il fait toute la pression possible pour obtenir une vraie discussion. Ainsi télégraphie-t-il aux camarades de Roubtsovsk plutôt hostiles, le 24 septembre 1928 :

« Je demande à ceux qui n'ont pas adhéré (à la *Déclaration*) de prendre en considération l'intérêt de la consolidation des forces. La *Déclaration* et les thèses forment un tout. Elles ne se distinguent que par leurs objectifs. Nous sommes prêts à tenir compte de toutes les remarques concrètes². »

Trotsky et l'exil à Barnaoul

A propos de l'exil à Barnaoul, Trotsky explique :

« Le groupe au pouvoir comptait sur les conditions matérielles pénibles, le poids de l'isolement, pour briser le vieux révolutionnaire et le contraindre sinon à se rallier, du moins à se taire. Mais ce calcul, comme beaucoup d'autres, s'est révélé erroné. Jamais peut-être Rakovsky n'a connu vie plus intense et fertile que durant ses années de

déportation. La bureaucratie s'est mise à resserrer l'étau autour de l'exilé de Barnaoul. Rakovsky a fini par se taire ou plutôt sa voix a cessé de parvenir jusqu'au monde extérieur³. »

Il rappelle :

« Rakovsky a passé plus de cinq ans en exil à Barnaoul, dans les montagnes de l'Altai, en compagnie de sa femme, son inséparable compagne de voyages. Cet homme du Sud, originaire de la péninsule des Balkans, au cœur fatigué, ne supportait pas cet hiver rigoureux où le froid pouvait atteindre de 45 à 50° au-dessous de zéro. Les amis de Rakovsky et même ses adversaires loyaux qui avaient avec lui une relation amicale demandèrent son transfert vers le Sud, sous un climat moins rude. Les autorités de Moscou refusèrent catégoriquement. Rakovsky est demeuré à Barnaoul, luttant contre l'hiver, attendant l'été, retrouvant l'hiver. A travers les livres et les journaux qui lui parvenaient, il suivait inlassablement l'évolution de l'économie soviétique, de la vie mondiale, rédigeait un gros travail sur Saint-Simon et entretenait une abondante correspondance dont une infime partie arrivait à destination⁴. »

Ayant reçu en 1933 l'information suivant laquelle Rakovsky, après un très long silence angoissant, avait été envoyé en Iakoutie pratiquer la médecine, Trotsky, après avoir rappelé que Rakovsky n'avait plus pratiqué la médecine depuis des décennies, écrivait :

« Ses amis pensent que Rakovsky doit vivre sous un climat chaud à cause de son cœur fragile ? Qu'il aille faire de la médecine au-delà du cercle polaire ! Cette décision porte l'empreinte personnelle de Staline. Il ne peut y avoir aucun doute à ce sujet. En tout cas, nous savons à présent qu'il n'est pas mort. Mais nous savons aussi que la déportation en Iakoutie est une condamnation à mort. Et Staline le sait encore mieux⁵. »

Une réalité prosaïque

Cette détermination de Staline est d'autant plus frappante qu'elle n'a pas la force d'empêcher que des manifestations de sympathie se fassent jour dans le pays et à l'étranger, à l'intérieur des PC et de l'IC, à l'égard de Rakovsky. Tcherniavsky en a fait la collecte.

En 1930, le vieux-bolchevik et compagnon d'Ukraine Zatonsky rappelle l'arrivée de Rakovsky à la tête de l'Ukraine, son « tact politique », son « sens de la situation » et comment il s'attira la sympathie de gens initialement hos-

tiles⁶. Un journal bulgare d'Ukraine rappelle avec quel enthousiasme Lénine reçut la brochure de Rakovsky intitulée « La famine et le maïs⁷ » qui avait été un facteur important du relèvement du pays.

Plus surprenant encore est un fait relevé par G.I. Tcherniavsky. L'exilé politique Rakovsky reçoit, envoyé de Moscou à son domicile d'exil, son livret officiel de décoration attestant qu'il a reçu l'ordre du Drapeau rouge et deux ordres du Drapeau rouge du travail, des décorations qu'on eût dû lui enlever depuis longtemps. Un certificat est joint, signé du secrétaire de l'exécutif des soviets, A.S. Enoukidze. Il atteste que Rakovsky a bien le droit de porter la décoration du Drapeau rouge, car il en est titulaire⁸.

Les Rakovsky avaient d'abord habité à l'hôtel, puis dans une maison de la rue Kossõi Vzov, où ils louaient une chambre à une femme, nommée T. Vdovna-Kireeva, laquelle, sachant qui était son prestigieux locataire, s'empressa d'en faire part à ses voisines. On connaissait ces deux personnes discrètes, l'homme qui faisait les commissions, la femme qui cuisinait sur le réchaud à alcool, car son mari était un fin gourmet.

N.F. Zaïtseva, une vieille dame d'aujourd'hui qui était une petite fille dans le début des années trente, a confié à Khristian Valerianovitch, petit-neveu de Rakovsky, en mars 1989, qu'elle n'avait pas oublié l'exilé :

« Dans ma mémoire, il est resté un homme extrêmement intelligent et simple, qui avait trouvé un langage commun avec une petite écolière. Je me le représente, je ne sais pourquoi, dans un vêtement d'hiver, très grand, avec une chapka de castor et un manteau avec un col⁹. »

Il reçoit quelques journaux et revues supplémentaires : *Le Temps*, le *Berliner Tageblatt*, les *Cahiers du bolchevisme*. Aleksandrina et lui réclament aux Rosmer les biographies de Goethe et de Napoléon par Emil Ludwig.

Aleksandra lit aussi les romans de A.K. Voronsky et *Littérature et Révolution* pour éclairer ses lectures. Elle envoie à Trotsky ses « salutations volcaniques ».

Surtout, Khristian Georgiévitch se fait envoyer par Marguerite Rosmer les *Leçons pratiques de médecine*, qui ne doivent pas beaucoup le rajeunir, mais qui vont lui être très utiles.

Au congrès...

Depuis l'achèvement de l'appel, Rakovsky a suivi avec une extrême attention les journaux et, à travers eux, tout ce qui avait trait au XVI^e congrès du PC(b), dont les travaux s'étendirent du 26 juin au 13 juillet. Il a bien entendu projeté d'écrire un article, mais, signe des temps nouveaux, s'il fut effectivement écrit, il ne parut dans le *BO* que dix-huit mois après son achèvement¹⁰, la rédaction précisant d'ailleurs qu'elle venait seulement de le recevoir, « avec beaucoup de retard » et qu'il s'agissait d'un travail fondamental. Le mécanisme de transmission des documents commençait à se gripper.

Cet article auquel Rakovsky a consacré beaucoup de temps et de soin a un double objectif : illustrer des conclusions devenues indiscutables et avancer dans la compréhension des développements en URSS :

« Il est grand temps de passer des considérations générales, de la répétition du fait que le centrisme conduit à Thermidor et des discussions autour de la question de savoir jusqu'à quel point Thermidor est inévitable à une étude concrète des voies par lesquelles la politique actuelle prépare la possibilité d'une victoire de Thermidor¹¹. »

La tâche du congrès a été remplie. Il n'a résolu aucun problème mais ce n'était pas son affaire :

« La tâche du xvi^e congrès consistait à consolider les "succès" organisationnels de la fraction stalinienne, à renforcer la position de l'appareil au-dessus du Parti, celle du groupe de Staline au-dessus de l'appareil et celle de Staline lui-même en tant que chef reconnu couronnant l'ensemble du colossal appareil qui s'est confortablement installé sur le dos du Parti. D'où le gouffre, l'écart immense entre ce qui s'est passé au congrès et ce qui se passe dans le pays¹². »

Staline ne pouvait pas poser les questions et les droitiers n'ont pas osé le faire. D'où la première conclusion : « Le congrès est passé à côté de la vie¹³. »

La deuxième est qu'il fut l'une des étapes les plus importantes dans la voie de l'accentuation de la « bonapartisation » du Parti, le congrès lui-même étant tenu à l'écart. L'approbation était acquise d'avance et le groupe stalinien a reçu du congrès *carte blanche*. Les mœurs manifestées à ce congrès sont significatives :

« Le tableau sauvage des bureaucrates et des *apparatchiki* déchaînés

rivalisant entre eux pour humilier en hurlant un adversaire déjà sans défense et le dos au mur — la droite — symbolise comme il convient le régime actuel. Le plus répugnant, c'est que cette compétition dans la bassesse à l'égard d'un pécheur déjà abattu est le prix dont les bureaucrates doivent payer leur propre bien-être. Qui, parmi eux, est assez innocent pour se porter garant qu'il ne sera pas demain la victime expiatoire, sacrifiée à la cause de la préservation du prestige de la ligne générale ? Il est difficile de dire qui perd le plus de dignité personnelle, celui qui, face aux sifflets et aux cris d'animaux, baisse la tête et ignore les insultes dans l'espoir d'un avenir meilleur ou celui qui, toujours dans l'espoir d'un avenir meilleur, lance ses injures en sachant que l'adversaire ne peut que s'incliner¹⁴. »

... et dans le pays

Dans le pays, les événements ont suivi leur cours :

« Le trait le plus important de ce bilan consiste en ce que la révolution devra bientôt payer le prix historique énorme qu'ont coûté sept années de politique opportuniste. C'est la politique, pas le destin qui tranchera la question de savoir si ce prix se traduira par le transfert définitif du pouvoir dans les mains d'autres classes. Et cela exige (...) non des phrases générales (...) mais l'élaboration d'un programme d'action concret et clair pour réduire le coût historique et sauver à tout prix la dictature. Il est cependant impossible de mettre sur pied un tel programme sans reconnaître sans réserve et sobrement la situation concrète du pays¹⁵. »

L'industrie a vu un accroissement de la productivité qui est à porter au crédit de l'intensification du travail et de l'augmentation du nombre des ouvriers. Sur le plan de la qualité, on assiste à la production systématique et généralisée de produits défectueux. L'intensification du travail est le seul domaine où le plan soit réalisé, mais elle est obtenue essentiellement par la baisse des salaires ou la pression sur eux, ce qui fait approcher le moment où les travailleurs ne pourront physiquement pas faire plus.

Il cite l'exemple des houillères où l'extraction de charbon en 1929-1930 atteint presque le niveau d'avant-guerre mais où, en même temps, 90 % proviennent des mines anciennes. Dans les domaines industriels, la bureaucratie a choisi de pressurer la classe ouvrière et l'on a atteint l'utilisation des réserves. Cette réserve dépensée, on s'est trouvé devant une absence de ressources. Cela signifie « l'échec des tentatives

pour asseoir l'économie nationale sur une nouvelle base industrielle et pour placer l'industrie elle-même sur une nouvelle base technologique, dans un avenir immédiat ».

Un autre facteur décisif est le fait que les plans pour la construction n'ont pas été réalisés, ce qui signifie que les sommes considérables qui lui ont été consacrées sont du capital mort. On approche de la fin de la politique qui a consisté à transférer le poids de l'industrialisation sur la classe ouvrière. « La classe ouvrière, écrit Rakovsky, identifie la politique actuelle avec une pression sans précédent et le dramatique déclin de son niveau de vie. »

Les choses ne vont pas mieux dans les autres domaines. Il y a dans les régions industrielles une véritable pénurie d'électricité. L'abandon des transports au bénéfice de l'industrie a provoqué une autre carence insurmontable avant des années. Dans le domaine financier on s'est engagé dans la voie de l'inflation. Les ciseaux des prix agricoles et industriels se sont refermés, donnant le signal du stockage des produits ruraux. La paysannerie reçoit moins de produits qu'elle n'a d'argent. Et l'impôt-inflation fait que les salaires réels des ouvriers sont en dessous des salaires nominaux.

A la campagne, la faillite de la politique de collectivisation intégrale et de liquidation des koulaks est une évidence :

« Nous sommes des marxistes et nous savons que de nouvelles formes de propriété peuvent se créer sur la base de nouveaux rapports de production, mais ces nouveaux rapports de production n'existent pas encore¹⁶. »

Mais ce n'est pas tout. Il y a eu affaiblissement des forces productives de l'agriculture. « Il faut encore savoir prendre aux paysans » et, dans les circonstances actuelles, ce ne sera pas du tout facile : cela ne fait aucun doute que les kolkhozes ne donneront pas plus volontiers le blé que les propriétés privées et qu'il faudra prendre à leur rencontre des mesures extraordinaires et autres initiatives d'action « publique » et il y aura les mêmes conflits avec les kolkhozes pour prendre les produits. Cheminant vers sa conclusion, Rakovsky assure :

« Maintenant que nous pouvons pratiquement sentir les résultats de toute la politique antérieure et toucher du doigt les blessures ouvertes de la révolution, ces résultats apparaissent dans leur nudité sous une forme tragiquement simple : le manque de ressources réelles pour mener à bien l'industrialisation à un rythme qui nous permettrait de sortir de la crise¹⁷. »

Comment faire mieux

Honnêtement, il pose la question de ce qui se serait passé si les solutions de l'Opposition avaient prévalu. Il répond :

« Si l'on pose la question de savoir si nous aurions eu les ressources pour garantir la construction complète du socialisme, la réponse est "non". Si l'on veut dire : aurions-nous disposé des ressources pour renforcer la base de la dictature, prévenir l'éruption des contradictions sociales et prévenir toute détérioration brutale de la crise, la réponse est "oui"¹⁸. »

Sa proposition est de « reculer sur le front des forces productives afin de sauver la dictature (du prolétariat), de regrouper nos forces à un niveau inférieur et, sur cette base, de repartir à l'assaut avec une base économique saine. L'urgence, c'est d'adopter des mesures — *quel qu'en soit le prix* — afin de modifier la position matérielle et légale de la classe ouvrière ». Il suggère :

« 1. Dans le domaine de l'industrie et de l'économie d'État, réduire considérablement le nombre des projets de construction en se concentrant sur les plus importants et peut-être en diminuant leur échelle dans des cas particuliers

« 2. Dans l'agriculture, "imposer au koulak" un contrat sévère sans cependant le priver de toute incitation à l'activité économique. Pour le paysan moyen, passer à un impôt en nature, catégoriquement rejeter toute extension de la collectivisation intégrale et de la liquidation du koulak. Concentrer les moyens sur les kolkhozes les plus viables, formés de paysans pauvres et appuyés sur leurs unions. (...) »

« 4. Réduire les dépenses en fonction des recettes. Assigner des ressources spéciales pour améliorer de façon palpable et rapide la position de la classe ouvrière et changer sa place dans la production¹⁹. »

Sa conclusion est que ce programme ne peut être mené par les centristes, qu'il sera difficile à réaliser, car c'est un programme de lutte de classes âpre à la campagne, entre petits paysans et koulaks et une partie des paysans moyens. Il prendra des années. On ne passera à l'attaque qu'après avoir réalisé ce programme de retraite.

Sur les kolkhozes et autres

Nous avons indiqué que cet article de 1930 était le seul qui était parvenu au *BO*, qui paraissait alors à Berlin. Mais il en a

écrit d'autres, beaucoup d'autres, que nous ne connaissons que par les citations qu'en font des amis dans leurs lettres, Rakovsky lui-même devant les policiers, ou encore Iaroslavsky, le théoricien de la lutte contre l'Opposition, quand il le « cite ».

Ainsi un travail sur la collectivisation rurale où l'on trouve ces remarques pertinentes sur les kolkhozes :

« Enfants de la lutte de la bureaucratie, les kolkhozes vont être de tous côtés encerclés par les anneaux d'acier de l'appareil bureaucratique. Ils manqueront de tout, mais ce sera compensé par les bureaucrates visibles et invisibles. Cela confirme une fois de plus que le socialisme bureaucratique engendre à son tour des bureaucrates et que la société capitaliste dont nous sommes déjà tout proches, selon les assurances des scribouillards officiels, sera le règne des bureaucrates²⁰. »

Il prévoyait littéralement l'avenir :

« Derrière la fiction de kolkhoziens, tous propriétaires à égalité, et celle de l'administration élue, sont en train de se nouer des rapports qui laisseront loin derrière ce que nous voyons aujourd'hui dans les fermes d'État. Le fait est que les kolkhoziens ne travailleront pas pour eux-mêmes. Tout ce qui grandira, se développera et fleurira dans les kolkhozes, ce sera la bureaucratie nouvelle des kolkhozes. Il y en aura de toutes les sortes et de tous les types. Nés du cerveau, de la fantaisie bureaucratique (...), les kolkhozes, unissant sous un seul toit toutes les couches de la paysannerie, sauf ceux qui sont clairement des koulaks, seront entravés de tous côtés par les cercles d'acier de l'appareil bureaucratique.

« Les kolkhozes souffriront de pénurie dans tous les domaines, mais cette pauvreté sera compensée par un surplus de fonctionnaires et de gardiens publics et secrets. Cela ne fait que confirmer que le socialisme bureaucratique produit à son tour des bureaucrates et que la société socialiste dont nous avons approché de près, comme nous l'assuraient les gribouilleurs officiels, ne sera rien d'autre que le royaume des bureaucrates.

« Mais qu'y aura-t-il demain quand tout sera collectivisé ? Se trouvant en difficulté, les paysans pauvres et les ouvriers agricoles commenceront à affluer en masse dans les villes, laissant la campagne sans bras pour la travailler.

« Où partiront les ouvriers agricoles et les paysans pauvres ? Sans aucun doute à la ville, où ils grossiront l'armée des chômeurs. Peut-il arriver que notre pouvoir prolétarien édicte une loi qui attache le paysan pauvre et l'ouvrier agricole à son kolkhoze et fasse obligation à notre milice rouge d'attraper les fuyards dans les rues et de les ramener là où ils habitent²¹ ? »

Nous savons aussi que Rakovsky eut une très abondante

correspondance et que certaines de ses lettres, comme celle qu'il adressa à Valentinov, étaient de véritables manifestes.

Le *BO* a publié en mars 1932 des extraits d'une première lettre de Rakovsky que Tcherniavsky date de 1931. Il y parlait de la hausse des prix, liée aux « modernisations bureaucratiques », au désarmement technique de la paysannerie et « à son refus passif d'exécuter des travaux agricoles ». La seconde traitait de la fameuse lettre de Staline à la revue *Proletarskaia Revoljustsija*, parue dans cette revue en juin sous le titre de « De quelques questions de l'histoire du bolchevisme ». Elle était en gros une attaque contre la gauche social-démocrate allemande, la gauche de l'Internationale accusée d'avoir été à moitié menchevique : c'était le début de la campagne contre les vieux cadres des pays étrangers et Rakovsky n'avait pas tort d'y voir pressentir une nouvelle série d'attaques contre les « bolcheviks-léninistes » dont le texte n'avait pas été publié.

En revanche, lors du procès contre le « parti industriel », l'union des mencheviks l'irrite par ses tergiversations. Devant les camarades exilés, dans les affaires Chakhty, « parti industriel », etc., il croit entièrement à la version officielle de saboteurs en mission.

Correspondance d'Olga Smirnova

Dans l'intervalle, Olga Ivanovna Smirnova avait quitté Saratov. Elle était retournée à Moscou où elle avait retrouvé son père, Ivan Nikititch Smirnov. On sait que ce dernier avait ramené son groupe dans la voie de la lutte et se considérait de nouveau comme membre de l'Opposition, ce que Rakovsky, dans son interrogatoire, assure avoir ignoré.

Parmi les informations qu'Olga Ivanovna lui a fait parvenir entre les lignes de lettres anodines, à l'encre sympathique, relevons celles que Rakovsky mentionne à ses enquêteurs :

« (...) l'information concernant les négociations menées par les anciens leaders de l'Opposition au sujet de je ne sais quel rapport qu'ils s'apprêtaient à remettre au CC (au Politburo) afin de ralentir le rythme de la collectivisation. Il s'agissait d'anciens zinoviévistes, y compris Zinoviev lui-même, ainsi que de Kamenev et Smilga, aussi bien que de trotskystes²² ».

Sans doute avons-nous ici l'une des premières manifestations de l'action du Bloc des oppositions.

Olga Ivanovna mentionne également le fait qu'un homme qui lit le *Biulleten* — sans doute son père, mais elle ne nomme personne — avait remarqué que ce dernier était mal renseigné sur la vie à l'intérieur du pays et pensait que quelqu'un, probablement le GPU, le désinformait.

Elle lui disait que Trotsky avait adressé au Politburo une lettre avec une proposition pour l'Espagne. Elle lui racontait aussi les grèves et manifestations d'Ivanovo-Voznessensk, dont le *BO* parlait, ainsi que sa discussion avec leur probable inspirateur, le retour du front des campagnes, sans autorisation, de quelque quatre mille volontaires, un conflit dans l'armée entre Vorochilov et le GPU, toutes informations qu'on retrouve dans le même organe et qui avaient sans doute la même source.

Olga Smirnova, arrêtée avec les autres membres du groupe de son père au début de 1933, ne quitta plus la prison avant d'être fusillée, en 1936-1937. On peut imaginer son sort quand on pense combien des aveux d'elle auraient été utiles à Staline pour établir un lien entre I.N. Smirnov et Rakovsky, à cette époque précisément où Smirnov était en rapport avec Sedov et avec Trotsky.

Derniers écrits

Rakovsky avait écrit en 1932 à la demande de L.G. Girchik un texte intitulé *Revenons à la Constitution soviétique*, programme de réforme démocratique du Parti. En 1933, il rédigea dans les premières semaines de l'année son *Memento du bolchevik-léniniste*.

Dans l'un comme l'autre travail, qui n'ont malheureusement pas été retrouvés pour le moment, il développait l'idée que l'État soviétique avait changé de nature et que, tout en demeurant un État socialiste du fait de la collectivisation des moyens de production, la dictature du prolétariat s'y était transformée en État bureaucratique avec le gouvernement de la « caste des fonctionnaires qui avaient remplacé le prolétariat et le Parti ». C'est lui qui donne ce résumé aux gens du GPU. Il leur assure : « La plupart de mes écrits sont consacrés

à la dictature du prolétariat que je tenais pour la pierre de touche d'une politique juste²³. »

Il indique également que, dans ce texte, il s'en prenait aux récentes modifications des statuts du Parti, notamment le paragraphe sur les discussions, et les qualifiait de « coup d'État bonapartiste²⁴ ».

Trotsky a manifesté la plus haute opinion sur l'ensemble des travaux d'exil de Rakovsky dont il connut peut-être plus que nous ne connaissons. Il écrivait en 1933 :

« Dans une série de travaux remarquables où une très large généralisation s'appuie sur de très nombreux faits, Rakovsky a su de main de maître pénétrer dans les plans et mesures de Moscou. Au milieu de 1930, dans les mois de vertige bureaucratique extraordinaire occasionné par des succès surprenants, Rakovsky avait prévenu que l'industrialisation forcée conduirait à la crise (...) Les travaux de Rakovsky, comme en général toute la littérature de l'Opposition, étaient toujours manuscrits. Ils étaient recopiés, envoyés d'une colonie d'exilés à une autre, passaient de main en main dans les centres politiques, mais n'arrivaient presque jamais jusqu'aux masses. Les premiers lecteurs des articles manuscrits et des lettres-circulaires de Rakovsky étaient les membres du groupe de droite des staliniens. Dans la presse officielle, il n'y a pas longtemps, il n'était pas rare de trouver des échos des travaux inédits de Rakovsky sous forme de citations tendancieuses grossièrement déformées accompagnant des attaques personnelles grossières. Il n'y a aucun doute : les critiques de Rakovsky atteignent leur but²⁵. »

Le « centre Rakovsky-Wolfson »

Rakovsky a tenu le coup jusqu'en 1934. Les conditions dans lesquelles il a déposé les armes ont été controversées²⁶. Elles risquent de l'être plus encore aujourd'hui avec les récentes découvertes autour du « centre » de Wolfson et le retournement final de Rakovsky dénonçant la déloyauté de ses assassins.

C'est le 19 décembre 1933 qu'a été arrêtée l'économiste Anna Pavlovna Livshitz chez qui une perquisition a permis de découvrir, copié de sa main, un texte de Rakovsky intitulé « Remarques à propos de la situation économique en URSS ». Elle tient tête aux enquêteurs et nie pendant plusieurs semaines avant d'avouer, le 21 février 1934, qu'elle s'est évadée d'exil en mars 1931 pour devenir une militante illégale,

qu'elle a rencontré notamment Lipa Wolfson — chez qui elle a vécu à Oulala — et Rakovsky — à Barnaoul — à la fin de 1932 et que tous préparaient ensemble pour le printemps 1934 une conférence d'unification des groupes trotskystes en URSS : elle dénonce des *dizaines* de « conspirateurs ».

Elle assure notamment avoir recruté pour le groupe de Novosibirsk un ex-officier blanc, P.V. Ignatiev. Celui-ci admet à son tour avoir proposé la création d'un centre panrusse de l'Opposition, ce à quoi Anna Pavlovna répondit qu'il était trop tard, que ce centre existait et que c'était le « centre Rakovsky-Wolfson ». Ignatiev précise que les clandestins voulaient se débarrasser de la direction stalinienne et « nettoyer le léninisme de tout socialisme stalinien ».

Le 25 février 1934, G.A. Moltchanov, du département spécial du NKVD, dresse l'acte d'accusation de trente-trois personnes ainsi compromises et dénoncées, dont évidemment Wolfson, Kheifets et Tchernoborodov. Ce sont les amis et les proches de Rakovsky, ceux qu'il a reçus, qui ont porté son courrier, etc. On leur reproche d'avoir constitué un « centre Rakovsky-Wolfson », et ce nom figure en toutes lettres dans les papiers de l'accusation. Mais ce qui est curieux, c'est que Rakovsky n'y figure pas non plus, alors que toute l'enquête l'a frôlé et qu'il a été mis en cause²⁷.

Ces arrestations — Olga Smirnova après Lipa Wolfson — constituent sans doute pour Rakovsky un coup très dur. Coupé du monde, il est vraiment totalement isolé. On reproche aux *oppositionalneri* arrêtés d'avoir été membres d'un « centre Rakovsky-Wolfson », titre qui a figuré en toutes lettres dans l'acte d'accusation. Mais ce qui est curieux, c'est que, sauf dans le titre, le nom de Rakovsky n'est pas mentionné, alors que l'enquête l'a frôlé et qu'il a failli être mise en cause. Que s'est-il passé ?

Plusieurs hypothèses nous obligent maintenant à jeter un regard neuf sur la « capitulation » de Rakovsky.

Dans le schéma traditionnel, complètement isolé, il a décidé une retraite stratégique lui permettant de revenir dans le monde des vivants et de reprendre des contacts. Mais, en ce cas, pourquoi ceux qui l'avaient aidé à résister ont-ils été condamnés à de légères peines de prison ?

Ou bien ce procès a-t-il été monté pour effrayer Rakovsky lui-même puisqu'il savait que désormais des « témoins » pourraient l'accabler ? Et, dans ce cas, pourquoi cette magnanimité de Staline envers des témoins devenus inutilisables ?

Troisième hypothèse enfin : Rakovsky a négocié une « déclaration politique » de ralliement à Staline — signée le 17 février 1934 — en échange de la vie de ses camarades inculpés officiellement quelques jours plus tard et qui effectivement n'ont été condamnés qu'à des peines de prison légères. Nous nous permettons d'insister parce que nous savons maintenant, après la rencontre avec Khersonskaia, que les gens du « centre » ont effectivement assuré le contact entre Biisk et lui jusqu'à leur arrestation.

D'autant plus qu'une fois le sort de Rakovsky réglé avec sa nouvelle arrestation en janvier 1937, tous les camarades pour qui il aurait conclu un accord autrefois, les gens du « centre », Wolfson en tête, sont passés par les armes.

Cette hypothèse d'un *deal* — déclaration politique contre indulgence pour ses amis — concorde aussi avec les déclarations de Rakovsky au dirigeant NKVD Aronson dans la prison d'Orel en 1941. Elle ne peut être vraiment démontrée, mais elle est pratiquement irréfutable dans l'état de la documentation.

Longue incertitude

Ses amis d'Occident crurent à plusieurs reprises au début des années trente qu'il avait fini de souffrir, mais il réparaisait toujours, comme indestructible. En mars 1931, Lev Sedov écrivait dans le *Biulleten Opositsii* : « Voici plusieurs mois que nous ne savons absolument rien de Rakovsky²⁸. »

Puis la revue oppositionnelle dit qu'elle avait reçu des nouvelles selon lesquelles Rakovsky et sa compagne étaient toujours à Barnaoul, « malades et complètement isolés²⁹ ». Une lettre d'un *oppositionalner* parvenue à Berlin indiquait :

« La vie quotidienne de Khristian Rakovsky et de sa femme est très dure. Son état de santé nous inquiète tous énormément. Il n'y a pas de doute que la clique stalinienne l'a condamné à une mort physique certaine³⁰. »

En mars 1932 arrivèrent des nouvelles très alarmantes sur son état de santé. Lev Sedov dans le *BO*, rappelait :

« Staline éprouve une vieille haine pour Rakovsky, laquelle au fond se définit ainsi : dans la mesure où Staline incarne la grossièreté et la déloyauté bureaucratiques, Rakovsky, lui, apparaît comme le modèle de l'authentique noblesse révolutionnaire³¹. »

Ensuite, ce sont les rumeurs : le bruit de sa mort, répandu à Moscou en 1932, puis son transfert en Iakoutie, une histoire d'origine menchevique d'évasion manquée, de blessure grave, de soins dans l'hôpital du Kremlin. Il semble qu'il n'ait pas quitté Barnaoul. En tout cas il n'existe aucun document dans les dossiers qui ont été vus.

En 1933, dans la colonie des exilés communistes de Paris et la communauté des diplomates soviétiques, après la catastrophe allemande, on parle de plus en plus de Rakovsky. Chacun sait que le mécontentement monte contre Staline, s'exprime à voix haute et que d'aucuns lui cherchent un remplaçant. Le nom de Rakovsky revient souvent. Il a gardé l'estime de beaucoup qui se sont tus. Le prendront-ils comme sauveur ?

Ruth Fischer écrit qu'au printemps 1933 à Paris : « On mentionnait le nom de Rakovsky comme celui d'un homme qui pourrait rendre encore au Parti de grands services³². »

Le Peuple de Bruxelles annonce son décès en mars 1933. L'agence Reuter dément le 18 du même mois l'annonce de son suicide.

Au mois de mai 1933, le yacht dans lequel Maksim Gorky effectue une croisière en Méditerranée mouille dans le port d'Istanbul. Trotsky est toujours à Prinkipo. Ses secrétaires Jean Van Heijenoort et Pierre Frank se présentent devant le *Jean Jaurès* et sont reçus par Aleksei Pechkov, fils de l'écrivain. Ils demandent des informations sur les déportés en général, puis sur Khristian Georgiévitch en particulier. Leur interlocuteur répond aimablement, assure qu'il va parler à son père³³. Nous n'en saurons pas plus.

La question est finalement résolue au mois de février 1934. Par un télégramme du 17, Rakovsky dépose les armes de façon simple et digne : il se rallie parce qu'il faut s'unir contre le fascisme :

« Devant la montée de la réaction internationale, dirigée en dernière analyse contre la révolution d'Octobre, mes anciens désaccords avec le Parti ont perdu leur signification. Je considère comme le devoir d'un communiste bolchevique de se soumettre entièrement et sans réticences à la ligne générale du Parti³⁴. »

Ce texte exprime-t-il sa pensée profonde, en est-il proche ou est-il un simple exercice de style destiné à sauver la tête de ses compagnons, politique seulement au deuxième degré ? Nous essaierons d'apporter dans les pages qui suivent des éléments d'interprétation.

Le correspondant du *Temps*, Georges Luciani, dans une dépêche qui paraît le 24 février, écrit que « la fierté naturelle de M. Rakovsky donne (à son geste) l'apparence d'un acte de solidarité plutôt que de soumission³⁵ ». Trotsky lui-même souligne qu'il ne s'agit pas d'une capitulation au sens de celle de Zinoviev ou Kamenev :

« Il n'a pas renié un seul mot des idées au nom desquelles il combattait avec nous. Il n'a pas reconnu de prétendues fautes commises par l'Opposition de gauche. Il n'a pas proclamé la justesse de la politique dirigeante. Dans les conditions de l'URSS que nous connaissons tous, ce trait essentiel de la déclaration de Rakovsky est d'une éloquence exceptionnelle. Il ne fait qu'accentuer le fait que Rakovsky, théoriquement et politiquement, n'a rien à abdiquer ni à abjurer de son passé³⁶. »

En fait, et Trotsky le sait, lui au moins, cette initiative de Rakovsky est le début, pour lui, d'un très long calvaire.

Relevons pour terminer que, dans la famille de Rakovsky, personne ne l'a entendu parler d'un ralliement à Staline et que sa fille Elena lui a reproché son hostilité au secrétaire général. Notons aussi un indice alarmant à l'époque. Cet homme est libéré, mais tous ses manuscrits, ses Mémoires comme son *Saint-Simon* lui ont été confisqués à sa libération. La direction du KGB assure aujourd'hui qu'ils ont été détruits. L'a-t-il su ? La mesure en tout cas ne laissait pas d'être inquiétante.

CHAPITRE XVII

Le piège se referme

Rakovsky est libéré. Non pas comme l'année précédente les émigrés communistes de Paris se le disaient l'un à l'autre : parce que l'Union soviétique avait besoin de lui — on l'imaginait même au gouvernement — et qu'on s'y préparait sérieusement à combattre pour sauver le pays menacé. Mais parce que Staline s'est juré d'avoir sa peau et vient de faire un premier pas vers sa liquidation.

A l'époque, nombre d'observateurs nourrissaient des illusions sur la fin de la terreur, une certaine « réconciliation ». Des réintégrations d'anciens opposants, les retours d'exil se sont multipliés, que les observateurs ont attribués, alors et plus tard, à Sergéï Kirov, le patron de l'appareil de Leningrad et le dauphin de Staline. Il n'en était rien. En fait, Staline était en train de mettre au point sa contre-attaque visant toutes ces « faiblesses » et « trahisons ».

En ce qui concerne Rakovsky, son exceptionnelle force de caractère, la fermeté de ses convictions, son courage physique lui avaient certes permis de tenir plus longtemps que les autres. Il était entré dans la capitulation par une toute petite porte, ménagée à son seul usage, mais il était maintenant dans la nasse et dut s'en rendre compte rapidement. Le piège se refermait.

Il y connut pourtant une grande joie, que lui donna sa bien-aimée Aleksandrina Georgievna. Malgré le chagrin qu'elle avait eu à la naissance d'Askold, comprenant la signification qu'avait pour l'homme qu'elle aimait cet enfant qu'il avait conçu avec une autre femme, elle accepta qu'il aille lui

rendre visite à Astrakhan à la fin de 1935 et au début de 1936.

Mieux, elle reçut à Moscou chez elle l'enfant d'Ioulia Iounovna, le jeune Askold Ioulévitch, en mai 1936. Ces visites, ce contact tant attendu avec son enfant furent sans doute l'une des plus grandes et aussi la dernière fête dans la vie d'un homme qui avait aimé le bonheur. L'enfant devait se souvenir de sorties avec son père et notamment du grand magasin Okhotnik...

Dans la nasse

On l'avait d'abord remis sur pied par un séjour de deux mois en maison de repos à Arkhangelskoe. En fait, Staline fut très mécontent quand il lut la déclaration que lui avait donnée Kaganovitch. Ce n'était pas suffisant et il le dit : il fallait que Rakovsky condamne nommément Trotsky et le qualifie d'ennemi. Rakovsky refusa. Staline rétorqua alors avec sa brutalité coutumière que celui qui avait consenti à dire « A devait aussi dire B¹ ». Nous ignorons comment il s'y prit pour le faire plier.

Ce fut chose faite, en tout cas, avec une nouvelle déclaration parue dans la *Pravda* et les *Izvestia* le 18 avril. Rappelant le télégramme par lequel il avait « déposé les armes », Rakovsky se déclarait cette fois d'accord avec la « ligne générale » et proclamait qu'il rompait avec le « trotskysme contre-révolutionnaire ». Se rendait-il compte que son opération tactique était peut-être en train de l'entraîner très loin ou se sentait-il « fait comme un rat » ?

C'était en tout cas cette fois un immense pas en arrière, une véritable « capitulation ». C'est bien ainsi que Trotsky le comprit. A son retour d'Arkhangelskoe à Moscou en avril, Rakovsky fut fort bien accueilli à la gare par son ex-ennemi d'Ukraine L.M. Kaganovitch en personne. Certains incorrigibles optimistes virent là un signe de la réconciliation annoncée.

Deux mois après sa libération, réintégré dans le Parti — mais avec une ancienneté remontant seulement à 1918 au lieu de 1890, une gifle à Lénine —, il fut nommé, le 31 mai, commissaire du peuple adjoint à la Santé de la RSFSR, plus

particulièrement chargé de la recherche médicale. Il sympathisa avec son supérieur hiérarchique, Grigori Naumovitch Kaminsky, un vieux-bolchevik, qui serait fusillé avant lui.

Rencontres

Il put rencontrer de vieux camarades, ceux évidemment qui n'étaient pas retournés en prison avec l'affaire du groupe d'Ivan Nikititch Smirnov, et ceux qui n'avaient pas cheminé dans les isolateurs. Il revit presque tout de suite après son arrivée de Bulgarie en 1935 son ami de jeunesse Georgi Bakalov, venu de Bulgarie. Les jeunes qui l'avaient aidé étaient en camp ou en isolateur.

Nous savons par le témoignage de Nadejda Ioffe, la fille de son vieil ami, qu'elle le suivit dans la capitulation et fut saisie en arrivant à Moscou par l'hostilité des « camarades » en liberté et apparemment des prisonniers. Elle décida donc d'aller voir Rakovsky pour lui demander de discuter avec lui les raisons de ce qui était devenu leur commune « capitulation ».

Rakovsky lui répondit que la répression ayant brisé tout cadre d'activité oppositionnelle, il fallait faire en sorte de revenir au Parti et d'y rester : le « noyau prolétarien » demeuré sain se révolterait un jour et il faudrait alors des oppositionnels bolcheviks-léninistes dans le Parti pour le nourrir d'arguments politiques et d'expérience historique².

L.S. Sosnovsky, après une déclaration de repentir moins mesurée que celle de Rakovsky, travaillait maintenant à Leningrad où il avait été chaleureusement reçu par S.M. Kirov, le patron de la ville depuis la chute de Zinoviev en 1926. Rakovsky le rencontra en mai 1934. En revenant de Barnaoul, il s'était arrêté à Novosibirsk pour rendre visite à N.I. Mouralov, qui, lui, n'avait fait aucune déclaration et était resté en exil.

Les Bulgares de l'Internationale, Vassil Kolarov, toujours correct avec lui, et même Georgi Dimitrov, désormais le grand personnage du Comintern après le procès de Leipzig, le rencontrèrent épisodiquement.

Confiant ou terrorisé ?

Louis Fischer était devenu un vrai compagnon de route du stalinisme mais lui gardait un peu de reconnaissance personnelle, ce qui, à Moscou, était encore possible pour un Américain : nous disposons des quelques lignes que ce dernier a consacrées à ses deux visites au 16, boulevard Staro-Pimenovsky, appartement 2, à Moscou :

« En 1928, il m'avait dit qu'il serait toujours fidèle à Trotsky. Il insistait : Staline avait trahi la révolution soviétique. Maintenant il était revenu pour travailler avec Staline. Je lui ai rendu visite deux fois à Moscou dans son appartement en 1935 et Mme Rakovsky me servit le thé comme à Saratov. Je l'ai vu aussi deux ou trois fois dans son bureau au commissariat à la Santé où il avait pris la direction de tous les instituts de recherche scientifique du commissariat. (...) L'exil ne l'avait pas brisé. Mais, de Barnaoul, il avait regardé l'Europe et n'avait pas vu de révolution³. »

Mais ce point de vue n'est-il pas déjà engagé, destiné à appuyer la thèse officielle concernant Rakovsky ? On peut le penser. On a en effet un autre son de cloche. Un groupe d'enseignants français — comprenant notamment Jean-Pierre Vernant, Étiemble, René Brouillet, Robert Simon — venus dans une délégation de la CGTU l'a rencontré en août 1934 au cours d'une conférence organisée pour eux. Robert Simon était à l'époque socialiste pivertiste. Il a confié depuis à Jean-Yves Boursier :

« Nous avons assisté à Moscou à une conférence du Dr Rakovsky donnée à l'invitation de Lozovsky, secrétaire de l'Internationale syndicale rouge.

« Rakovsky traitait de la situation internationale, du danger de guerre et de ses causes. A travers sa conférence, il justifiait les sanctions qu'il avait subies avec d'autres communistes soviétiques. Il sortait de prison et il expliquait que tout ce qui ne concourt pas à l'union dessert la paix et facilite les manœuvres de l'impérialisme : l'ayant compris, il désapprouvait ses camarades et approuvait les sanctions qui l'avaient aidé à comprendre.

« Il parlait en français avec lenteur, sur un ton triste et monocorde, regardant Lozovsky comme avec un sentiment d'inquiétude pendant qu'un interprète traduisait en russe. Or Lozovsky, qui avait vécu à Paris, comprenait le français : c'était donc pour se donner le temps de réfléchir qu'il se faisait traduire, paragraphe par paragraphe, l'exposé qui nous était dédié⁴. »

On est enclin à suivre Robert Simon et à penser que

Rakovsky, quelques mois après sa libération, n'avait guère d'illusions sur sa situation personnelle et la sentait précaire, connaissait les dangers qui le guettaient à chaque instant, bref, qu'il était un homme traqué.

Il est non seulement un homme traqué mais un homme dangereux, car tous ceux qui peuvent le fréquenter sont menacés. Un médecin sympathise particulièrement avec la famille. C'est le Dr Ignati Kazakov, de nationalité bulgare, d'origine bessarabienne, un grand biologiste, qui admire Khristian Georgiévitch⁵. Ce n'est pas prudent de sa part⁶.

Le piège se referme

Rakovsky est envoyé en septembre 1934 au Japon pour une mission de la Croix-Rouge. Aleksandrina Georgievna doit rester à Moscou — otage de fait. Il commence sans doute à comprendre dans quelle situation il est désormais. Trotsky, d'abord très étonné, pense ensuite que le gouvernement cherche une opération publicitaire : « tenant » Rakovsky par les siens restés en Russie, il l'a envoyé s'exhiber à l'étranger. Puis il s'attriste sur le sort de son vieux compagnon, prédit que c'est au Japon qu'on l'accusera dans un prochain procès d'avoir pris contact avec des espions ou des assassins. C'est ce qui va effectivement se produire.

A son retour, il est hospitalisé pendant quatre mois à cause de son cœur, une fois de plus, et de problèmes de circulation — sur lesquels nous ne savons rien, mais qui l'ont déjà fait hospitaliser à Tokyo. C'est pendant son séjour à l'hôpital que Kirov est assassiné, Zinoviev, Kamenev et leurs amis jugés et condamnés pour la première fois. La terreur commence avec les arrestations en masse et il ne peut pas ne pas le comprendre.

Pas à pas, il recule sous la pression, les menaces mortelles.

Il finit par lâcher pied. La *Pravda* publie le 11 mars 1935 un texte émanant d'un groupe de médecins et travailleurs de la Santé, dont il est. Il a signé ce texte le 5 mars précédent avec cette phrase : « Salut à notre chef bien-aimé, le camarade Staline ! »

Nous n'apprenons presque rien de ses autres rencontres.

Par exemple avec son vieil ami du temps d'étudiant à Paris, le directeur de *L'Ordre*, Émile Buré, à l'hôtel Metropol, en mai 1935, lors de la visite à Moscou de Pierre Laval pour la signature du pacte franco-soviétique contre lequel il prétendra l'avoir mis en garde.

Bientôt c'est le premier procès de Moscou dont on peut à peine imaginer ce qu'il signifiait pour lui. La *Pravda* du 23 août 1936 publie une déclaration intitulée « Pas de pitié » qu'il a peut-être signée — ce n'est pas sûr, car, s'il ne l'a pas fait, comment démentir ? —, en tout cas qu'on lui attribue :

« Un sentiment de profonde indignation, de colère, contre ces assassins ignobles, méprisables, voici ce qu'éprouve chacun de nous en lisant la communication du Parquet de l'URSS du 15 août. A ce sentiment général s'est ajouté pour moi un sentiment de honte aiguë pour mon ancienne adhésion à une opposition dont les chefs se sont transformés en contre-révolutionnaires criminels et assassins⁷. »

Il réclame même la tête des accusés, vitupérant Trotsky, qu'il appelle le chef (ataman) de leur gang !

Au début de septembre 1936, il figure dans la délégation officielle de la Santé qui reçoit au Kremlin le ministre de la Santé publique du gouvernement Léon Blum, un de ses vieux camarades, Henri Sellier. On ne sait s'ils se sont parlé.

Il multiplie les déclarations dans la ligne, soigneusement collectées et classées aujourd'hui dans un carton spécial aux archives centrales.

Cette lente agonie mentale, ce supplice moral étaient parfaitement inutiles. Au chat et à la souris, Rakovsky n'était que la souris. Après quelques paragraphes consacrés à ces déclarations, notre ami G.I. Tcherniavsky ajoute cette remarque terrible :

« Rakovsky ne pouvait pas savoir que moins d'un mois après la parution de son article, le 29 septembre 1936, le bureau politique et le comité central du PCUS(b) élaboraient une directive qui tranchait de son destin. Préparée par Kaganovitch, elle était intitulée "Sur l'attitude à l'égard des éléments contre-révolutionnaires trotskystes-zinoviévistes". Elle décidait d'en finir non seulement avec ceux qui étaient arrêtés et ceux dont l'interrogatoire était terminé, mais aussi ceux qui étaient encore en cours d'interrogatoire et ceux qui étaient récemment en exil. Ainsi la sentence contre Rakovsky était-elle en fait signée depuis un an et demi avant d'être formellement annoncée, alors qu'il travaillait au commissariat à la Santé publique⁸. »

La famille

La famille, elle, sait à quoi s'en tenir. Il s'y exprime librement. Le fait qu'il ait rappelé Liliana de Bulgarie prouve bien qu'il nourrissait de véritables illusions — qui seront éphémères.

Elle se souvient en revanche d'un vif incident entre lui et sa fille adoptive Elena. Elle lui reproche son attitude politique, son hostilité à Staline : « Tant que tu auras de l'hostilité à l'égard de Staline, je n'aurai pas d'avenir. » Courroucé, il répond sèchement : « Je n'ai pas à te permettre de me dicter ce que j'ai à faire en politique »⁹.

Liliana, elle, est restée fidèle. Conscient qu'il a eu tort de la faire revenir, il cherche à la convaincre de partir et lui en parle pour la première fois peu après l'assassinat de Kirov¹⁰. Elle ne sait rien de la situation en Russie, il ne veut pas en parler, et elle ne comprend pas son insistance. Alors il s'avance un peu à découvert : « Lilitchka, si on te demande ce que tu penses de moi, il te faut dire que chacun est responsable de lui-même¹¹. »

Il lui donne même une explication « théorique » à laquelle il fera lui-même écho : « Ma fille, tu sais ce qui est arrivé pendant la Grande Révolution française : d'abord, ç'a été Danton et ensuite Robespierre. La révolution dévore ses enfants. Nous vivons des temps terribles¹². »

Il finit par la convaincre. Il l'accompagne jusque dans le train. Elle va être arrêtée à la frontière et déportée. Il sera arrêté à Moscou le même jour.

La « dénonciation »

Peu après, c'est le deuxième procès de Moscou qui se déroule, du 23 au 30 janvier 1937 : son cher et vieil ami N.I. Mouralov est parmi les accusés et tout le monde est surpris que lui n'y figure pas. Ce n'est que partie remise.

Nikolaï Ivanovitch, grisonnant, toujours calme du haut de son impressionnante stature, avoue tranquillement avoir préparé un attentat contre Molotov, se moque de Vychinsky, le procureur général, en lui disant qu'il ne veut pas discuter la question de savoir si l'automobile du bras droit du chef est allée dans un fossé ou dans un ravin.

Le plus important pour Khristian Georgiévitch, c'est que l'un des accusés, Ia.N. Drobnis — ancien du CC du PCU et compagnon de la guerre civile en Ukraine, ancien de l'Opposition de gauche —, fait des aveux complets sur son rôle probable de membre du groupe d'opposition d'I.N. Smirnov en 1932. Sur cette prétendue réalité il brode des instructions terroristes de Trotsky et attribue un rôle à Piatakov, assis sur le même banc d'accusés, et à Rakovsky.

Le 27 janvier en fin de matinée, Drobnis dépose :

« Après mon retour au Parti en 1929, j'ai repris mon activité trotskyste au début de 1932. J'avais des doutes qui sont devenus la source de mon activité criminelle ultérieure. Connaissant mon état d'esprit, I.N. Smirnov me parlait de la nécessité de reprendre l'activité contre-révolutionnaire trotskyste ainsi que des nouvelles directives de Trotsky du passage à la tactique terroriste. J'adoptai cette directive de Smirnov. (...) En Asie centrale, où j'étais parti pour travailler, j'ai noué contact, sur les indications de Piatakov, avec Smilga et Safonova. Smilga m'informa qu'il s'agissait d'organiser et de développer des groupes terroristes (...). J'eus un entretien avec le dirigeant du centre de Sibérie occidentale, Mouralov (...). Je demandai à Mouralov : quelle est l'attitude de Rakovsky envers le centre ? Mouralov répondit que, jusqu'au moment de sa séparation d'avec les trotskystes, Rakovsky, n'étant pas membre du centre de Sibérie occidentale, était cependant directement lié avec lui et était parfaitement informé de la nouvelle tactique, des nouvelles directives de Trotsky touchant l'activité terroriste et la diversion ¹³. »

Certains ont fait remarquer à ce sujet que c'était une méthode chère à Staline : un homme devant les juges en mettait en cause, de façon assez vague, un autre, qui n'était souvent même pas arrêté mais pour qui c'était le signal d'une attente angoissée, quand ce n'était pas d'une panique et d'un effondrement psychique et nerveux. C'est ainsi qu'avaient été « avertis » des chefs militaires autour du maréchal M.N. Toukhatchevsky, Iakvi, les ex-trotskystes Poutna et Primakov, Mikhaïl Tomsy, Karl Radek et bien d'autres.

Mais il ne s'agit pas ici de la « mise en condition » décrite par un auteur à cette occasion ¹⁴. En fait de « mise en condition », Rakovsky fut battu, battu, et encore battu. Et, immédiatement arrêté, il n'eut pas désormais à spéculer sur ce qui l'attendait.

L'arrestation

On a longtemps cru qu'il y avait eu en décembre 1936 une perquisition à son domicile qui justifiait ces considérations. Mais il s'agissait d'une mauvaise lecture des notes du carnet de N.M. Poretski (Ludwig). Celui-ci, connu après sa mort sous le nom d'Ignace Reiss, était l'un des chefs du contre-espionnage soviétique. Il fut abattu en Suisse en septembre 1937 par les hommes du service « action » du général Soudoplatov. Il avait consigné une information de Louis Fischer à la ligne au-dessous d'un paragraphe marqué « décembre 1936 » : « Perquisition chez Rakovsky. Dix-huit heures sans nourriture et sans repos. Sa femme a voulu lui faire du thé : on le lui a interdit de peur qu'elle ne l'empoisonne ¹⁵. »

En réalité, Rakovsky a été arrêté à son domicile le 27 janvier, jour de la déclaration de Drobniș, interrogé sans relâche pendant dix-huit heures. A l'arrivée des policiers, il a eu le temps de dire à son neveu Valentin d'aller à Kharkov pour s'occuper de cacher son petit-neveu « Anik », le jeune Khristian Valerianovitch : « Il faut le sauver. Ils vont exterminer tous les Rakovsky ¹⁶ ! »

Il est ensuite resté debout pendant dix-huit heures sans manger ni boire et a été finalement emmené à la Loubianka le lendemain 28 et n'a donc pas été arrêté « en automne » comme l'ont cru des historiens qui ne comptent pas sur leurs doigts. Ses doutes sont terminés. Il touche au bout de la route. Il sera de la prochaine tournée. Son ami le Dr Kazakov a été arrêté en même temps que lui.

Sa famille ne baisse pas les bras. Elle court d'un « sauveur » possible à un autre. Koïka Tineva et Valerian Rakovsky ont d'abord pensé aux « amis » bulgares, Kolarov, plus proche, et Dimitrov, qu'ils croient puissant et miséricordieux : n'a-t-il pas sauvé récemment la famille de Koïka, des vétérans du mouvement bulgare ? Ils attendent chez le premier le résultat de la mission d'information dont il a bien voulu se charger auprès de Dimitrov en lui annonçant l'arrestation de Khristian Georgiévitich. Dimitrov a promis de téléphoner à Staline.

La réponse du « bienfaiteur de l'humanité et père des

peuples » au « grand humaniste » qui guide l'Internationale communiste vers des lendemains qui chantent à la sécheresse du couperet : « Si tu me demandes encore quelque chose pour Rakovsky, je te fais fusiller ¹⁷. »

De Coyoacán, Trotsky commente les déclarations de Drobnis :

« Au procès des seize, il a été "établi" que j'avais pour la première fois donné des instructions en vue du terrorisme en 1932. Mais il était tout à fait impossible de comprendre pourquoi j'aurais donné de semblables instructions à des capitulards qui m'avaient fait la guerre plutôt qu'à Rakovsky qui, à cette époque, était resté fidèle au drapeau de l'Opposition. Le fait même que Rakovsky n'était nommé ni en tant que membre du "centre principal", ni en tant que membre du "centre parallèle" ou du "centre de réserve", constituait en lui-même la preuve la plus convaincante aux yeux des gens qui pensent qu'aucun de ces centres n'a jamais existé. Le GPU a maintenant décidé de corriger son erreur initiale. Drobnis a nommé Rakovsky. Le vieux lutteur brisé par la vie va inévitablement au-devant de son destin ¹⁸. »

La « préparation » du procès

Bien entendu, nous ne connaissons pas de façon exacte et précise les conditions des interrogatoires que Rakovsky eut à subir. Les photographies trouvées dans les archives montrent qu'il fut battu sauvagement — « cogner, cogner, cogner » — disait Khrouchtchev — et torturé. Les procès-verbaux d'interrogatoire font apparaître des séances durant plus de vingt heures, dont certaines des nuits entières. G.I. Tcherniavsky a suivi pour nous dans les archives du KGB le douloureux calvaire du futur accusé d'un procès public.

Rakovsky résiste obstinément, niant toute activité, tout lien avec les « clandestins trotskystes » et la politique de terrorisme qu'on veut lui faire endosser. Pourtant les forces humaines, y compris celles des plus solides, ont leurs limites. Le 1^{er} juin 1937, il signe une déclaration à Ejov qui constitue la première victoire de ses tortionnaires. Il reconnaît avoir nié en bloc à tort pendant quatre mois d'interrogatoire :

« Décidé à faire des aveux complets et sincères, je déclare que, jusqu'à présent, j'étais un trotskyste et en liaison avec les clandestins trotskystes. Je m'engage à être sincère et véridique jusqu'au bout. Je souhaite que mes aveux sur le travail clandestin de l'organisation contre-révolutionnaire trotskyste aident le Parti et l'appareil à l'extirper ¹⁹. »

Mais, comme le fait remarquer Tcherniavsky, tout en reconnaissant qu'il connaît les trotskystes clandestins, il n'en nomme aucun. Il maintient cette attitude pendant trois interrogatoires — on peut imaginer ce qu'ils furent — jusqu'au 18 juin où il fait une nouvelle déclaration. Il y admet avoir appartenu au « trotskysme contre-révolutionnaire » mais nie catégoriquement avoir été engagé dans le terrorisme : « Je n'ai moi-même participé à aucune initiative terroriste et n'ai fait en ce sens aucun travail²⁰. »

Il fait allusion à des « déclarations orales » dont il n'y a pas trace dans les dossiers. Après trois semaines de tortures nouvelles, il opère une retraite dont il espère qu'elle sera la dernière. Fin juin, il reconnaît enfin qu'il « partage » les conceptions terroristes de « l'organisation trotskyste clandestine ». Il ajoute en même temps à l'adresse d'un des policiers : « J'ai tout dit dans mes aveux et je n'ai rien à ajouter²¹. »

Le sabbat de la torture recommence et les interrogatoires se succèdent pendant deux mois au cours desquels il est exclu du Parti. Non seulement il ne concède rien, mais il semble bien qu'il ait alors rejeté comme faux et arrachés par la torture tous ses aveux antérieurs.

C'est probablement pendant cette période qu'il a écrit le texte que nous connaissons sous le titre « Mon travail contre-révolutionnaire en exil²² », plus proche de la vérité que les épithètes dont il le parsème sur ordre.

Pourtant ses forces déclinent. Tcherniavsky dit qu'il est épuisé, terriblement affaibli, mais qu'il garde sa tête. Une déclaration qu'il a adressée à Ejov le 4 septembre 1937 le démontre car elle est à double sens. Les aveux qu'il y fait, ainsi que l'a démontré Tcherniavsky, démentent à l'avance tout aveu à venir :

« Au moment où ma patrie soviétique doit faire face à toutes sortes de difficultés extérieures, je considère comme mon devoir suprême en tant que citoyen de la patrie socialiste, de dire de tout mon cœur, entièrement et complètement, tout ce que j'ai fait²³. »

Mais peut-être s'agit-il simplement de sa dernière défense, d'un écran protecteur tendu vers l'avenir et les historiens futurs, car, dans les faits, c'est le début de la débâcle. Interrogé probablement à Lefortovo, les 8, 9, 10, 14, 15, 16, 17 septembre et 9, 10, 12 octobre, il « avoue ».

Le 22 septembre, au cours d'une dramatique confrontation avec son vieux camarade K.K. Iouréniev, il accuse ce dernier de l'avoir poussé à prendre contact avec l'espionnage étranger. Iouréniev lui dit sobrement : « Rakovsky, je ne vous reconnais pas. »

Cette phrase laconique est susceptible d'interprétations diverses, la plus probable étant qu'Iouréniev est surpris de voir Rakovsky appuyer les accusateurs. Rakovsky rétorque qu'il est méconnaissable parce qu'il a maigri du fait du régime de la prison. Mais le problème, dit-il, n'est pas là :

« J'ai finalement compris que je devais me dénoncer pour dénoncer Trotsky et donner au Parti la possibilité de renforcer ses arrières contre la restauration à l'intérieur et l'agression de l'extérieur²⁴. »

Le compte rendu de la confrontation semble une scène tirée, comme l'écrit G.I. Tcherniavsky, du « théâtre de l'absurde ».

Le reste est routine. Il doit apprendre par cœur ses « aveux ». Il reste un mystère. Dans quelles circonstances a-t-il été amené à répondre, dans un questionnaire à la question concernant ses enfants, qu'il a un fils, « Askold » ? Il existe une lettre d'Ioulia au sujet de leur fils. Elle a de toute évidence de sérieuses raisons de s'inquiéter, nous n'en savons pas plus. Du moins pouvons-nous imaginer qu'elle a commencé à recevoir des convocations et des visites intempestives : l'étau se resserre.

C'est alors qu'elle a pris le taureau par les cornes et s'est adressée au président de l'URSS, Mikhaïl Kalinine, dans une lettre datée du 27 juillet 1937. On n'y trouve pas un mot contre celui qu'elle appelle, quand elle cite d'autres personnes, « le contre-révolutionnaire Rakovsky » mais qui est pour elle « le père de mon enfant ». Elle se contente d'indiquer au passage que Rakovsky n'a pas reconnu son fils — ce qui fut sans doute une décision très sage qui lui sauva la vie — et que leur « relation » s'est terminée avec son départ pour Saratov en novembre 1928. Elle affirme avec beaucoup de force qu'elle gagne sa vie comme sténographe — un mot qu'avec une obstination révélatrice de la tension à laquelle elle est soumise elle orthographie « sténorgaphe » — et que c'est exclusivement sur elle que repose le soin d'élever ce garçon de huit ans.

C'est une belle lettre d'une femme qui défend son petit avec droiture et conscience. Kalinine n'a pas dû être insensible à l'impression qu'elle produit puisqu'il n'y eut apparemment plus de menaces contre Ioulia et Askold, que sa mère put mener à l'âge d'homme.

Au-delà des murs

A-t-on pendant ce temps donné à Rakovsky, soigneusement filtrées, des nouvelles de l'extérieur? C'est probable puisqu'il faut l'anéantir.

Car au-dehors, la presse stalinienne se déchaîne. Un Zaslavsky, anti-bolchevik acharné jusqu'en 1923, crache dans la *Pravda* sur les vieux-bolcheviks qu'il couvre de boue. Avec lui, écrivains, peintres, sculpteurs, musiciens, architectes, etc., « exigent » l'extermination des « criminels ».

Au temps de son éphémère liberté, en 1935 surtout, la plupart de ses anciens camarades étaient emprisonnés. Deux proches, le partisan juif d'Ukraine Dimitri Schmidt et le Bes-sarabien Iakov Okhotnikov ont été secrètement torturés et abattus en prison.

Il y a eu, avant son emprisonnement et aussitôt après, les exécutions des vieux-bolcheviks ses proches, d'I.N. Smirnov à N.I. Mouralov, sans oublier les « trotskystes » Primakov et Poutna, tués avec Toukhatchevsky et les chefs de l'Armée rouge.

Olga Smirnova, Lipa Wolfson et ses camarades ont été passés par les armes.

En décembre 1937 ont été exécutés ensemble A.S. Enoukidze, stalinien, mais homme de cœur, et Karakhane, qui l'avait attaqué en 1927 pour son « donquichottisme ».

Les Géorgiens Mdivani, Okoudjava et autres, ses alliés de 1922, longtemps *oppositionalneri*, ont été fusillés en 1937. A Vorkouta — Poznansky, Dingelstedt, Gevorkian, Magadan, Lado Enoukidze, Krol, le vieux Boris Eltsine, Maidenberg, Poliakov ont été fusillés.

Dans sa prison ou d'autres étaient déjà morts ou allaient recevoir une balle dans la nuque se trouvait le fils de son ami Dobrogeanu-Gherea, son dernier ami Kaminsky, qui, lui, avait osé voter contre Staline au CC.

Sans doute ses rares minutes de sommeil étaient-elles hantées de « fantômes au front troué », comme le disait Natalia Sedova.

Le procès

Il ignorait sans doute que dans d'autres cellules on « préparait » au même procès que lui des hommes comme Boukharine et Rykov, mais aussi ses anciens collaborateurs Grinko et Rosengolts, qui l'avait renié, et son ex-persécuteur en tant que chef du NKVD, Iagoda. Le Dr Kazakov était également parmi les accusés mais, de façon surprenante, il ne leur était rien reproché qu'ils aient pu commettre ensemble et leurs affaires semblaient « indépendantes » l'une de l'autre.

Le procès s'ouvre le 2 mars 1938. D'entrée, comme tous les autres, Rakovsky annonce qu'il renonce de son plein gré aux services d'un avocat. Le procureur Vychinsky — un ancien menchevik — l'a présenté pourtant comme « un des auxiliaires les plus proches de L. Trotsky et investi de sa confiance particulière ». Il a même précisé qu'il était « l'agent de l'Intelligence Service anglais depuis 1924 et du service d'espionnage japonais depuis 1934 ».

Accusé d'appartenir au groupe de conspirateurs appelé « bloc des droitiers et des trotskystes », il a donc, selon le procureur Vychinsky, essayé avec lui de « faire de l'espionnage au profit d'États étrangers, de se livrer au sabotage, aux actes de diversion, au terrorisme, de saper la puissance militaire de l'URSS, de provoquer une agression militaire de ces États contre l'URSS, la défaite de l'URSS, le démembrement de l'URSS (...) au profit desdits États étrangers, enfin le renversement du régime socialiste de la société et le renversement de l'État socialiste existant en URSS, et la restauration en URSS du capitalisme et du pouvoir de la bourgeoisie ». Parmi les « réalisations » du bloc, des « actes terroristes » qui ont coûté la vie à plusieurs dirigeants, dont Kirov, et aussi à Maksim Gorky.

Quand vient son tour de se soumettre à l'interrogatoire, Rakovsky demande la permission de faire une brève remarque préliminaire. Après avoir relevé qu'on peut dans une certaine mesure penser qu'il était « un peu à l'écart », il assure :

« Mais si je dis cela, ce n'est pas pour diminuer en quoi que ce soit ma responsabilité. Je veux tout simplement dire qu'à côté de ces organisations, voici devant vous un homme coupable de haute trahison, qui fut lié à elles par certains fils. Les uns couraient horizontalement, les autres verticalement, mais tous menaient à Trotsky. C'est pour ainsi dire le principe dirigeant de tous ces complots, de toutes ces trahisons et félonies contre l'Union soviétique, les chefs du gouvernement et du Parti²⁵. »

Il raconte au tribunal qu'en allant se soigner en août 1932 au lac Chirla, il s'était arrêté chez Mouralov à Novosibirsk, et avait appris de lui la décision de Trotsky de passer au terrorisme, avec laquelle il était en désaccord total. Il explique qu'il était dans une ambiance très différente de celle de Moscou « où vivaient les leaders, les dirigeants de l'Opposition clandestine trotskyste, dans l'atmosphère viciée des coterie éloignées des masses, avec leur habituelle rancune ». Là, cette évolution naturelle du trotskysme allait très vite et il n'y était pas préparé. Il avait chargé Mouralov d'en prévenir Trotsky.

Il assure que, sur le chemin de retour vers Barnaoul, quand il rencontra Mouralov, celui-ci lui dit : « Vous revenez au moment où tous vos camarades de lutte ont repris le travail clandestin actif. » Il précise :

« Il pensait que je devais rester en déportation afin de conserver par mon séjour les débris des cadres trotskystes qui se trouvaient à l'époque en déportation²⁶. »

Puis Rakovsky parle au tribunal de son télégramme de février 1934, « dans lequel il déclarait déposer les armes et demandait sa réintégration dans le Parti » :

« Ce télégramme n'était pas sincère. Je mentais. Je me proposais délibérément de cacher au Parti et à l'État ma liaison avec l'Intelligence Service depuis 1924 et celle de Trotsky avec cette dernière depuis 1926. Je me proposais de cacher l'entretien avec Mouralov en 1932 et celui que j'eus lorsque, passant par Novosibirsk en 1934, après avoir reçu la permission de revenir à Moscou, je rencontrai ce même Mouralov²⁷. »

Il dit aussi qu'il a rencontré L.S. Sosnovsky à Moscou en mai 1934 et assure que celui-ci lui parla des anciens qui reprenaient le travail clandestin actif. Il a écrit, assure-t-il, à Trotsky pour lui dire l'absurdité de la tactique terroriste. Trotsky lui répondit et il reçut sa lettre fin juillet 1934. Il dit

qu'il lui écrivit alors à Copenhague et en reçut une réponse. Trotsky cherchait à le persuader que son « impression favorable de l'édification socialiste était erronée ». Il ne lui demandait pas de participer au travail de l'Opposition, mais de mettre en œuvre ses relations avec l'étranger.

C'est en septembre 1934 qu'il fut envoyé au Japon. Il y rencontra une personnalité qu'il ne nomme pas devant le tribunal en séance publique — il s'agit probablement du politique prince Tokugawa, président de la Croix-Rouge japonaise, selon ce que nous savons du huis clos —, qui l'aurait, selon sa déposition, sollicité pour des informations sur la situation intérieure russe. Il assure s'être dérobé, mais, le soir même, a rencontré l'ambassadeur Iouréniev, lui aussi ancien *oppositional*, qui lui a conseillé d'accepter : c'est ainsi que, selon lui, d'après ce récit de grand jeu de boy-scout, il était entré au service du Japon.

Ni philo ni histoire !

L'interrogatoire se poursuit le 5 mars 1938. Le premier incident se produit quand il évoque, à propos de l'antagonisme anglo-nippon, le rôle de la Grande-Bretagne à la tête des coalitions contre la Révolution française. Le procureur Vychinsky, mal à l'aise, le semonce : « Parlez un peu moins du passé ; parlez-nous plutôt de l'organisation trotskyste²⁸. »

Rakovsky le satisfait en « avouant » sans qu'on le lui demande que sa visite à Émile Buré avait pour but de le mettre en garde contre l'alliance franco-soviétique. Mais là, nouvel incident. Rakovsky a parlé de « l'opposition » :

« Vychinsky : De quelle opposition parlez-vous ?

« Rakovsky : Je parle des droitiers et des trotskystes.

« Vychinsky : Est-ce une opposition ? C'est un groupe de bandits contre-révolutionnaires.

« Rakovsky : Citoyen procureur, veuillez m'excuser, mais ce terme est depuis si longtemps...

« Vychinsky : En général, dans vos explications, vous vous permettez aujourd'hui des expressions qui font croire que vous oubliez qu'il est question de vous en tant que membre d'une organisation contre-révolutionnaire de bandits, d'espions, d'agents de diversion et de traîtres. J'estime qu'en procédant à votre interrogatoire, il est de mon devoir de vous le rappeler et je vous prie de vous en tenir au fond des crimes de trahison que vous avez commis, de parler sans philosopher et sans toutes ces choses qui sont ici tout à fait déplacées²⁹. »

Rakovsky reprend le récit du roman d'espionnage qu'on lui a dicté, les coups de téléphone de semonces de Piatakov en français, la demande qui lui est faite de « recommander » Trotsky auprès des espions allemands à Moscou, etc. Puis il explique comment il a été recruté à l'Intelligence Service par Armstrong et Bruce Lockhart quand il était à Londres en 1924. Les Britanniques lui auraient fait un chantage au moyen d'un faux le présentant comme un agent allemand. Mais la déposition devient de plus en plus hachée. En voici un extrait :

« Fils d'exploiteur et exploiteur moi-même »

« Vychinsky : Étiez-vous en Roumanie ?

« Rakovsky : J'y étais, comment donc ! Je prenais part au mouvement ouvrier.

« Vychinsky : Laissez de côté le mouvement ouvrier. Je ne vous parle pas du mouvement ouvrier que, de votre propre aveu, vous avez trahi (...). Que faisiez-vous en Roumanie officiellement ? Quels étaient vos moyens d'existence ?

« Rakovsky : Mes moyens d'existence ?

« Vychinsky : Oui.

« Rakovsky : J'étais le fils d'un homme aisé.

« Vychinsky : De qui ? Par quoi s'exprimait son aisance ? Était-il fabricant ou propriétaire foncier ?

« Rakovsky : Mon père était propriétaire foncier.

« Vychinsky : Propriétaire foncier ?

« Rakovsky : Oui.

« Vychinsky : Avait-il une entreprise industrielle ?

« Rakovsky : Il n'en avait pas.

« Vychinsky : Un commerce ?

« Rakovsky : Il ne s'occupait pas de commerce.

« Vychinsky : Que faisait-il ?

« Rakovsky : Mon père est mort en 1903.

« Vychinsky : Je ne vous fais pas grief de votre père, c'est vous-même qui en avez parlé. Je vous ai demandé quels étaient ses moyens d'existence.

« Rakovsky : Mes moyens d'existence étaient les revenus des biens de mon père.

« Vychinsky : Vous viviez donc en rentier, de vos revenus ?

« Rakovsky : En qualité d'agriculteur.

« Vychinsky : C'est-à-dire de propriétaire foncier ?

« Rakovsky : Oui.

« Vychinsky : Ainsi ce n'est pas seulement votre père, mais vous aussi, qui étiez propriétaire foncier, exploiteur ?

« Rakovsky : Bien entendu, j'étais exploiteur. Je touchais donc des revenus et les revenus, comme on sait, proviennent de la plus-value.

« Vychinsky : Et la plus-value, c'est vous qui la touchiez.

« Rakovsky : Oui, je touchais la plus-value.

« Vychinsky : Par conséquent je ne me trompe pas si je dis que vous étiez propriétaire foncier ?

« Rakovsky : Vous ne vous trompez pas.

« Vychinsky : Il m'importe d'élucider d'où proviennent vos revenus.

« Rakovsky : Mais il m'importe de dire à quoi je les employais.

« Vychinsky : C'est une autre question³⁰. »

L'Intelligence Service

Rakovsky reprend le récit de sa rencontre avec les deux Britanniques, qui, selon l'accusation, sont des agents de l'Intelligence Service qui le font chanter à propos de ses relations avec l'Allemagne pendant la guerre.

Évoquant son prétendu discours anti-britannique de Khar'kov et la campagne contre lui en 1923, ils auraient assuré que le gouvernement conservateur britannique n'aurait accepté sa nomination que parce que ses services auraient appris, par Max Eastman, qu'il appartiendrait « au courant de M. Trotsky » et qu'il serait « son intime ». L'histoire est si rocambolesque qu'elle fait douter de l'intelligence du procureur et imaginer que Rakovsky souriait intérieurement de mépris en la récitant.

Selon ses déclarations cependant, c'est Lady Paget qui aurait repris le contact avec lui pour l'IS en 1934. Il n'a pas informé Trotsky car celui-ci lui avait confié en 1928 qu'il était lui-même agent de ce service depuis 1926. Il évoque aussi ses contacts financiers avec les milieux patronaux français, l'industriel Louis Nicolle et le commerçant en gros Louis Dreyfus.

Il en vient enfin à confesser ses « liens contre-révolutionnaires ». Il dit que c'est Sosnovsky qui l'a informé de la conclusion — déjà ancienne alors — d'un « bloc » entre trotskystes et droitiers et du fait qu'il y avait « complet accord relativement aux buts et aux méthodes, espionnage, diversion, sabotage ». Puis N.N. Krestinsky, qu'il a rencontré aux Affaires étrangères, lui a dit que lui aussi était du complot.

Vychinsky en vient à Trotsky. Rakovsky répond apparemment sans problèmes :

« Je connais personnellement Trotsky depuis 1903. Nos liens se sont resserrés et je suis devenu son ami proche, ami politique et aussi ami personnel, et je le suis resté jusqu'à ces derniers temps³¹. »

Vychinsky cherche à lui faire dire que sa participation en 1920-1921 à la tendance de Trotsky dans la discussion syndicale relevait de la lutte « contre le Parti et le gouvernement ». Il répond, quelque peu désinvolte, que c'était ce qu'on appelle « l'essai des forces ».

Les « trotskystes » et le pouvoir

Une liaison illégale, relevant du Code pénal, n'existe selon lui que depuis 1924. Les trotskystes ont mené cette lutte « pour s'emparer du pouvoir ». Ici Vychinsky le presse, mais Rakovsky lui glisse entre les doigts :

« Vychinsky : Dans quel but vous emparer du pouvoir ?

« Rakovsky : Le but consistait principalement à liquider les acquis qui existent à présent.

« Vychinsky : C'est-à-dire en d'autres termes à liquider le régime socialiste ?

« Rakovsky : A restaurer, je ne dirai pas ouvertement, le régime capitaliste.

« Vychinsky : Vous ne direz pas ouvertement ?

« Rakovsky : Je veux dire que, dans ma conscience, je ne me le figurais pas comme un but avoué, net, mais, dans mon subconscient, je ne pouvais pas ne pas me rendre compte que j'y consentais.

« Vychinsky : Sur quelle prémisse et sur quel pronostic historique vous êtes-vous basé ?

« Rakovsky : Le pronostic était très vague. C'était une aventure et si on réussissait à s'emparer du pouvoir, ce serait bien, sinon...

« Vychinsky : Mais vous vous êtes basé premièrement sur la thèse trotskyste essentielle selon laquelle il est impossible d'édifier la société socialiste en URSS dans un seul pays par suite de son niveau économique et social.

« Rakovsky : Cette prémisse idéologique n'existait plus.

« Vychinsky : Elle n'existait plus, par la suite, après qu'elle était remplacée par quelque autre prémisse ?

« Rakovsky : Il n'y avait aucune prémisse idéologique. (...)

« Vychinsky : Mais la tâche consistait à mener une lutte acharnée contre l'État socialiste dans le but de s'emparer du pouvoir : mais dans quel intérêt, en fin de compte ?

« Rakovsky : Citoyen procureur, si je vous disais que nous voulions nous emparer du pouvoir afin de le transmettre aux fascistes, nous serions non seulement des criminels, que du reste nous sommes, mais encore des imbéciles. Mais...

« Vychinsky : Mais ?

« Rakovsky : Mais penser que nous nous emparerions du pouvoir et supposer que nous pourrions nous y maintenir et ne pas le transmettre aux fascistes, c'était de la folie, c'était de l'utopie.

« Vychinsky : Par conséquent, si vous aviez réussi à vous emparer du pouvoir, alors le pouvoir tomberait aux mains de qui ?

« Rakovsky : L'histoire connaît...

« Vychinsky : Non, laissez l'histoire tranquille.

« Rakovsky : Pour cette question il n'y a pas de réponse unique. Mais si vous voulez, ç'aurait été quelque chose dans le genre de l'aventure de Petlioura en Ukraine³². »

Après ce bras de fer long et pénible où le procureur s'est fait deux ou trois fois presque ridiculiser — n'importe quel public, ailleurs, aurait ri de certaines répliques à ses dépens —, fidèle à une tactique que nous devinons, Rakovsky se met à tout laisser filer, admet tout, qu'il est un traître, qu'il a agi dans l'intérêt du fascisme, qu'il préparait la défaite de l'URSS, qu'il sabotait sa défense, que c'était un crime de haute trahison.

Mais Vychinsky veut que Rakovsky dise pourquoi il a résisté si longtemps — huit mois — avant d'avouer ce qu'on lui demandait.

Résistance

Le voilà tout d'un coup lancé dans la philosophie de l'histoire :

« Les gens se satisfont de la creuse, de la vulgaire explication bourgeoise selon laquelle toutes les révolutions finissent par dévorer leurs propres enfants. La révolution d'Octobre, disent-ils, n'a pas échappé à cette loi de l'histoire (...) C'est une analogie ridicule et sans fondements. Les révolutions bourgeoises en sont en effet arrivées à dévorer leurs propres enfants parce que, après avoir triomphé, il leur fallait supprimer les alliés qu'elles avaient dans le peuple, leurs alliés révolutionnaires de gauche³³. »

Cette digression brutale est déjà surprenante en elle-même. Elle prend d'autant plus de vigueur quand on se souvient qu'il l'avait utilisée précisément pour faire comprendre la situation à Liliana. Il s'agissait d'un double artifice pour attirer l'attention de sa nièce et placer la phrase capitale sur « l'élimination des alliés révolutionnaires de gauche ».

Même double langage pour la résistance à avouer :

« Rakovsky : Pendant huit mois, je me rétractais, je me récusais.

« Vychinsky : Suivant la directive et la tactique trotskystes ?

« *Rakovsky* : Il y a l'influence des anciennes méthodes révolutionnaires et des méthodes contre-révolutionnaires aussi.

« *Vychinsky* : Quelles méthodes révolutionnaires pouvez-vous avoir ? Il vous restait seulement une certaine phraséologie. C'est tout autre chose.

« *Rakovsky* : Mais on ne saurait nier que j'appartenais autrefois...

« *Vychinsky* : Mais c'est à présent et non autrefois que vous êtes arrêté par le pouvoir soviétique et vous vous êtes imaginé qu'à l'égard des organismes d'instruction judiciaire de l'État soviétique vous pouvez user des mêmes méthodes dont vous vous êtes servi autrefois quand vous étiez du nombre des révolutionnaires ?

« *Rakovsky* : C'est-à-dire que, pendant huit mois, j'ai continué à m'inspirer de la vieille idéologie trotskyste contre-révolutionnaire³⁴. »

Portée des aveux

Et Rakovsky de réciter alors une conclusion fort bien faite dans laquelle il décrit la façon dont il a appris les préparatifs de guerre des pays fascistes, découvert en même temps en prison l'agression japonaise contre la Chine et l'intervention germano-italienne en Espagne (laquelle ne date pas de 1937 comme on sait et que la presse soviétique dénonçait déjà du temps où il n'était pas encore arrêté). Il s'exclame :

« Dès ma plus tendre jeunesse je m'étais donné au mouvement ouvrier et à quoi ai-je abouti ? J'ai aidé les agresseurs fascistes à préparer la destruction de la culture, de la civilisation, de toutes les conquêtes de la démocratie, de toutes les conquêtes de la classe ouvrière³⁵. »

Peut-être aucun des témoins présents ne s'en est rendu compte, mais après avoir à plusieurs reprises fait toucher les épaules au procureur de l'URSS, Khristian Georgiévitch réussissait le tour de force de se poser, en conclusion de sa déposition, comme un défenseur des conquêtes de la démocratie et de celles de la classe ouvrière, donc dans la continuité du combat même qu'il avait mené des années durant contre la bureaucratie stalinienne. Pour un vieillard brisé, ce n'était pas si mal. Mais la question se pose de savoir s'il était vraiment un vieillard brisé.

Le réquisitoire de Vychinsky le dernier jour ne fait vraiment pas beaucoup de place à Rakovsky qu'il mentionne à peine et pour lequel il dit qu'il se contentera de vingt-cinq ans de prison, car il n'a été qu'un « intermédiaire ».

Dans sa dernière déclaration, Rakovsky est loin de désarmer. Il commence par un vrai défi au procureur, un aveu global suivi de la dénégation de toute accusation concrète :

« J'ai avoué mes crimes. Qu'importe pour le fond de l'affaire que j'essaie d'établir aujourd'hui devant vous le fait que j'ai appris beaucoup de mes crimes, la plupart des crimes effarants du Bloc des trotskystes et des droitiers ici, devant le tribunal, et que c'est ici que j'ai rencontré pour la première fois certains de ses participants³⁶ ! »

Ce coup d'éclat effectué à la barbe de Vychinsky, il revient à l'humilité et termine pourtant en demandant la compassion, compte tenu de son passé — toujours son passé —, c'est-à-dire la vie et la possibilité de se « racheter ».

Dans toute sa défense, il y a dans son discours un mélange complexe de leçons apprises, morceaux de réquisitoire à récitation obligatoire, entremêlées de réflexions personnelles, où le procureur traque systématiquement toute allusion historique.

Balayons les aveux ineptes. Un homme de son envergure ne peut-il cependant, devant l'échec de sa grande entreprise, s'écrier comme lui, en désespéré :

« Il n'y a pas d'exemple d'hommes politiques, d'hommes possédant un certain passé politique, une certaine expérience, etc., qui aient manifesté une telle naïveté, de telles illusions, une telle infatuation. Car enfin, c'est un délire, un véritable délire, un délire de fous que de penser comme nous le faisons. Nous nous imaginions que nous pouvions, avec nos forces infimes, sans appui et même avec contre nous la classe ouvrière, ayant contre nous le Parti, nous pensions arriver à certains résultats (...) Nous nous imaginions être des messagers de la providence, nous nous laissions consoler par l'idée que nous étions appelés, que nous étions nécessaires (...) Nous n'avions devant nous aucun avenir politique³⁷. »

Rakovsky était-il une loque ?

Il semble que peu de commentateurs se soient donné la peine de lire ou du moins de chercher à comprendre ses déclarations devant le tribunal. On n'a considéré ses tentatives de résistance à Vychinsky que comme des sursauts dus à un regain d'énergie alors qu'un examen attentif aurait fait ressortir, de sa part comme de celle de I.N. Smirnov et Boukharine, qui attira plus l'attention, une propension à avouer des crimes exorbitants et invraisemblables, c'est-à-dire éveiller le

scepticisme du citoyen informé ou du futur chercheur ou enquêteur, en même temps qu'une défense bec et ongles de son passé militant, de son attachement au socialisme et à ses conquêtes, de son dévouement et de son sens de la discipline.

Aucun observateur, aucun politique sérieux n'a cru à la véracité des aveux de Rakovsky. C'est l'opinion de tous les non-communistes qu'Émile Vandervelde, dirigeant belge de la II^e Internationale, exprimait quand il déclarait :

« Quand un homme tel que Rakovsky, que je connais depuis plus d'un quart de siècle, auquel on n'avait reproché jusqu'alors que les excès de son fanatisme révolutionnaire, un homme que j'entends encore, lorsqu'il était ambassadeur à Paris, me dire : "Nous autres, bolcheviks, nous sommes une congrégation, nous obéissons *perinde ac cadaver*", je ne croirai jamais, je n'arriverai jamais à croire, dût-il avouer dix ou cent fois, qu'il est un monstre, un assassin, un espion pour de l'argent, un traître aux convictions de toute sa vie³⁸. »

Rakovsky avait qualifié Trotsky d'« ataman de notre gang ». Par la suite, Trotsky continua à dire naturellement « mon ami », quand il se surveillait « mon ami de trente ans », et, quand il se laissait aller « le pauvre vieux Rakovsky ». Sur le fond, il exprimait son sentiment avec la noblesse qu'on lui connaît :

« Il est vrai que Rakovsky, brisé par la répression bureaucratique, a, par la suite, renié toutes ses critiques. Mais le septuagénaire Galilée fut contraint, dans les tenailles de la Sainte Inquisition, d'abjurer le système de Copernic : ce qui n'empêcha pas la Terre de tourner. Nous ne croyons pas à l'abjuration du sexagénaire Rakovsky, car il a lui-même fait plus d'une fois l'analyse impitoyable d'abjurations de ce genre³⁹. »

Georges Luciani, qui, sous le nom de Pierre Berland, couvrit le procès pour *Le Temps*, porte sans doute à cet égard une certaine part de responsabilité. Entre tous les accusés en effet, il a distingué Rakovsky — qu'il connaissait bien — à son entrée dans le box : l'ancien Don Juan de la diplomatie soviétique, dont les traits étaient familiers à bien des spectateurs, était un homme hâve, terriblement vieilli, l'air épuisé d'un grand malade, le visage « mangé par une longue barbe » derrière laquelle il semblait vouloir cacher son visage⁴⁰. Aujourd'hui, après avoir vu les photos de lui après ses interrogatoires de 1937, on peut d'ailleurs se demander s'il n'avait pas laissé pousser cette barbe sur ordre pour dissimuler les traces de brutalités voire de tortures, les cicatrices récentes que portait son visage.

C'est sur la description donnée par le journaliste du *Temps*, par ailleurs collaborateur du contre-espionnage français, que d'autres commentateurs se sont appuyés pour diffuser l'image d'un homme fini. Émile Vandervelde, qui n'a pas vu Rakovsky au procès, écrit :

« Je me demande par quelles mises à la question on a fait de lui, malade, déprimé, démoralisé, la pitoyable loque humaine que l'on a traînée à la barre du tribunal de Moscou⁴¹. »

Sans aller jusque-là, car sa réserve naturelle répugnait à de telles phrases misérabilistes, Trotsky lui-même voyait Rakovsky comme un homme brisé et Natalia Ivanovna l'imaginait dans sa cellule... aux prises avec sa conscience.

Un expert non écouté

On trouve pourtant dans la presse française, juste après la conclusion du procès, un remarquable commentaire d'un homme dont personne ne contestera la compétence, Boris Souvarine, lequel écrit dans *Le Figaro* du 7 mars 1938 :

« C'est un embrouillamini inextricable.

« Une chose paraît claire cependant : Racovski a mis en cause M. Émile Buré, directeur de *L'Ordre*, sachant parfaitement que celui-ci ne pourrait que démentir les conversations "avouées" par l'accusé mais évidemment pour lui lancer un suprême appel, pour lui crier de ne pas croire un mot de toutes ces horreurs et pour donner à l'opinion extérieure, par l'intermédiaire d'un journaliste français très connu, un critère d'inexactitude discréditant les faux aveux et les faux témoignages.

« On avait déjà dit, lors des procès antérieurs, l'impression indéfinissable que les accusés, à bout de ressources défensives, avouaient systématiquement des énormités incroyables comme ultime moyen de susciter le doute. L'épisode Racovski-Buré ne peut, jusqu'à plus ample informé, que confirmer cette hypothèse.

« Les dernières paroles de Racovski semblent mûrement calculées pour faire transparaître la vérité sans donner prise aux bourreaux. Elles nous apprennent en effet que l'accusé a résisté pendant huit mois à toutes les pressions exercées sur lui. Et que, finalement, en raison de l'agression japonaise en Chine et de l'intervention germano-italienne en Espagne, "j'ai pensé, dit Racovski, que mon devoir était d'aider par des aveux à lutter contre le fascisme". Ainsi, les aveux ne sont nullement l'expression de la vérité ni du repentir, mais un moyen de lutter contre le fascisme. Ces aveux ont été exigés de lui comme démonstration de sa fidélité au bolchevisme, à la patrie dite soviétique. Ce sont des mensonges pseudo-patriotiques⁴². »

Personne finalement n'a fait attention à cet article éclairant, ni alors, ni plus tard. Ni au fait qu'on ne semblait pas avoir demandé à Rakovsky de provoquer le témoignage de Buré et que le procureur ne fut pas très curieux sur ses relations avec Louis Dreyfus, ex-patron de presse, à *L'Intransigeant*.

Un verdict clément

Khristian Georgiévitche Rakovsky fut finalement condamné à vingt ans de prison. Alors qu'au premier procès c'étaient les sentences de mort qui avaient surpris, c'était maintenant le fait qu'il ne soit pas condamné à mort qui étonnait. Pourquoi ne l'a-t-il pas été ? Les doux et les patients, qui croient sottement que les metteurs en scène des procès recherchaient la cohérence, pensent qu'on a ainsi évité d'accuser de terrorisme un homme qui était au fin fond de l'Altai pendant toute cette période. Mais I.N. Smirnov n'était-il pas, lui, dans l'isolateur de Souzdal qui n'est guère moins reculé ?

Il semble bien que ce soient véritablement des raisons diplomatiques qui aient fait épargner Rakovsky comme elles avaient fait épargner précédemment Sokolnikov. Rakovsky était archi-connu de tous les dirigeants de la II^e Internationale qui, dans les pays occidentaux, faisaient partie des milieux politiques les plus influents. *L'Humanité* de Jean Jaurès avait mené campagne pour lui et de nombreux militants s'en souvenaient.

Les protestations du *Populaire*, de Léon Blum comme de J.-B. Séverac, ont sans doute fait autant pour cette magnanimité que celle du juriste Bertin dans *Le Matin*, des témoins Émile Buré dans *L'Ordre*, Anatole de Monzie dans *Paris-Midi* et Muriel Paget dans *l'Evening Standard*, qui dit l'avoir bien rencontré mais seulement dans le cadre des activités de la Croix-Rouge.

De Bulgarie viennent des protestations d'avocats et de défenseurs des droits de l'homme. L'un d'eux, Velitchko Savov, qui fut proche de Lénine, télégraphie à Staline le 10 mars 1938 : « Je vous prie de sauver la vie de l'unique héritier vivant du grand révolutionnaire pour la libération de la Roumanie, Sava Rakovsky⁴³. » Et puis Rakovsky a été un brillant diplomate, avec des liens dans tous

les milieux, particulièrement cette bourgeoisie qu'il importe de séduire parce que c'est dans ses rangs que se recrutent les si précieux « amis de l'URSS », écrivains, journalistes, acteurs, hommes politiques même.

On sait par exemple que le gouvernement français, mis en mouvement par le fidèle Anatole de Monzie — encore plus motivé par le service de Rakovsky que par celui du gouvernement soviétique —, est intervenu auprès du gouvernement de Moscou en faveur de Rakovsky. Une démarche officielle du chargé d'affaires Jean Payart a été faite spécialement auprès de Litvinov.

On sait que l'Union des avocats bulgares a protesté publiquement et demandé pour lui le droit de se défendre. Une exécution serait du plus fâcheux effet au moment où la guerre vient mais où Staline a encore deux fers au feu. L'exécution de Rakovsky ne faciliterait sans doute pas une alliance occidentale, car elle servirait d'argument de poids aux anti-soviétiques de principe et risquerait de détourner de l'URSS des sympathies spontanées.

Et puis, de toute manière, pourquoi s'embarrasser de difficultés semblables quand on sait que Rakovsky est âgé et malade et qu'il ne résistera pas longtemps au régime de la prison ? Court-on vraiment de grands risques en ne condamnant qu'à vingt ans cet homme usé qui en a soixante-cinq ?

Mieux vaut le laisser oublier dans le silence que de faire un fracas avec son exécution. C'était là la clémence de Staline.

CHAPITRE XVIII

Il est mort debout

L'interprétation donnée au comportement de Rakovsky devant ses juges par la majorité des observateurs ne laissait pas au chercheur une grosse marge d'enquête sur la destinée de celui qui était présenté comme un homme fini.

Les commentaires ultérieurs laissaient moins de marge encore. Annie Kriegel, considérée comme spécialiste des procès staliniens, n'a-t-elle pas écrit dans sa préface au livre de Francis Conte que les dernières années de Rakovsky avaient été « la descente éperdue d'un mannequin lamentable, grotesque et bavard¹ » ?

Il est clair que de telles phrases ont pour effet de bloquer la recherche en discréditant par des mots — l'escalade du verbe — l'objet d'un travail éventuel, comme la personne qui reprendrait le sujet. Quel étudiant, après ce verdict d'un professeur justement renommé, voudra étudier « un mannequin lamentable, grotesque et bavard » ?

Plus que tout autre peut-être, Rakovsky est tombé dans l'oubli après sa condamnation et ce sont de véritables romans que plusieurs biographes ont dû imaginer pour raconter, faute de la moindre information, les trois dernières années de sa vie. C'est le profond changement des conditions de la recherche, notamment l'ouverture des archives et des Mémoires de témoins, qui a permis de connaître quelques détails de sa vie et de sa mort.

Mentionnons seulement à titre de symptôme la légende à la Frédéric Barberousse qui court encore en Ukraine — je tiens

cette information de l'historien M.G. Stanchev — et le fait survivre dans le Grand Nord jusqu'au temps de Khrouchtchev, rencontrer ce dernier et le conseiller avant de mourir au chaud dans son pays natal. Ce type de rêverie collective ne s'attache qu'à des personnalités d'exception.

Lieux et dates

Les historiens qui ont traité de Rakovsky depuis sa condamnation, en mars 1938, jusqu'à sa mort, le 11 septembre 1941 (la date fut un mystère pendant plusieurs décennies), l'ont également, faute de documentation, fait « mourir » de différentes façons. Généralement « dans un camp » ou, pour plus de prudence, par un pluriel plus menaçant, « dans les camps ». Francis Conte écrit ainsi :

« Christian Georgiévitich disparut alors dans l'ombre sinistre des camps où il dut subir toutes les misères et toutes les avanies, puisqu'il fut obligé de cohabiter en permanence avec des détenus de droit commun qui méprisaient les "politiques" et ne cherchaient qu'à les brimer dès qu'ils avaient quelque responsabilité². »

Bien des dates entre 1939 et 1941 ont même été avancées pour sa mort. C'est Jean-Jacques Marie qui fut, du temps de Staline, le plus proche de la vérité quand il écrivit que Rakovsky « mourut dans un camp de concentration probablement en 1941³ ». Il fut en effet exécuté cette année-là, alors qu'il était en prison.

D'après l'enquête menée par sa famille puis reprise par les historiens soviétiques, on peut aujourd'hui reconstituer une trame sans doute plus exacte. Rakovsky n'a pas connu le camp de concentration, mais seulement la prison. Il y a été longtemps tenu dans l'isolement et a donc souffert de la solitude bien plus que des brimades de ses codétenus. Il ne « mourut » pas mais fut exécuté, après un simulacre de jugement, par le collège administratif du NKVD et sans avoir été entendu. Enfin, et ce n'est pas le moins important, il est mort en combattant après avoir défié geôliers, bourreaux et leurs chefs et les avoir assignés devant le tribunal de l'histoire.

Nous voilà fort loin de la « loque humaine » : il fallait à un homme vieux et malade une dose d'énergie incompatible avec l'état de « loque » pour lutter comme il le fit.

Jusqu'au bout

De la prison centrale de la Loubianka où il avait subi ses terribles interrogatoires, Rakovsky fut transféré en juillet 1938 à la prison de Sol-Iletsy, puis, après une pause à Orenbourg, où avaient séjourné tant de ses camarades fusillés depuis, de Girchik à Eltsine, à celle d'Orel, une ancienne centrale, où il arriva en août 1939.

C'était en quelque sorte une « prison d'élite », puisque s'y trouvèrent concentrés alors tous les rescapés des procès de Moscou, Sergéi Bessonov, des médecins comme le Dr Pletnev et aussi des témoins, la vieille s.r. M.A. Spiridonova, ainsi que Olga Kameneva, la sœur de Trotsky, V.D. Kasparova, signataire avec Rakovsky des plus importantes déclarations de l'Opposition de gauche, les droitiers A.Iou. Aikhenvald, P.G. Petrovsky, la vieille militante Varvara Iakovleva, etc.

Nous ignorons complètement si Rakovsky avait appris le sort de ses camarades du prétendu « centre Rakovsky-Wolfson », presque tous fusillés entre 1937 et 1939. Il nous semble vraisemblable qu'il le connaissait, et qu'il l'avait su après son propre procès. Autrement dit, il savait qu'il avait conclu avec le NKVD un marché de dupes, puisqu'il avait fait sa déclaration de février 1934 selon toute vraisemblance, comme nous l'avons déjà indiqué, en échange de sa vie et de la leur. Nous ignorons de même s'il était informé du massacre de tous les communistes roumains avec qui il avait été un tout petit peu lié.

Cette évidente sous-estimation de la malhonnêteté foncière de l'adversaire était la première des leçons qu'il retenait. Aucun accord, aucun compromis n'était possible avec lui. Tout ce qu'il y avait à faire avec ces gens qui n'étaient que des assassins, c'était les dénoncer pour ce qu'ils étaient.

Rakovsky était gravement malade, souffrant toujours du cœur et de la malaria, mais en plus, maintenant, d'artériosclérose, avec un rétrécissement artériel qui le menaçait à chaque instant. La vie lui était devenue très pénible avec ce corps

malade et en mars 1941 il reconnaissait qu'il était devenu un « invalide ». Koïka Tineva assure qu'il était diabétique, presque aveugle.

Il avait gardé néanmoins une étonnante activité : il écrivait. Un « droit commun » qui s'occupait des « politiques » pour le compte des gardiens a parlé à Liliana, qui lui demandait dans une rencontre inattendue comment son oncle vivait dans sa prison : « Il m'a dit que mon oncle allait très bien. Tout le jour il écrit, mais quoi, il n'en sait rien⁴. »

Il semble qu'il ait eu des livres à sa disposition, et l'homme pensait qu'il avait notamment des ouvrages de Marx.

Après une longue période d'isolement, il partageait une cellule avec deux autres « politiques ».

Lettres de protestation

Une partie de son activité consistait à écrire des lettres accusatrices qu'il adressait à la hiérarchie des secrétaires pour demander inlassablement la révision de son procès en fonction du fait que ses aveux lui avaient été arrachés par des violences morales ou physiques.

La première, envoyée peu après son arrivée à Orel, atteignit son objectif, c'est-à-dire le bureau de Béria, mais aussi Kalinine, le chef de l'État, et Staline. La réaction immédiate du chef fut une note interdisant au directeur de la prison la transmission de documents du détenu comportant des revendications quant à son procès ou à sa détention.

En janvier 1941, il adressa une nouvelle lettre à Béria. Il se plaignait de terriblement souffrir de la vie carcérale, de la solitude d'abord, mais aussi du manque d'air, de la qualité douteuse de la nourriture. Ce régime, disait-il, était en train de tuer son corps malade. Ignorant sans doute les conditions réelles dans les camps qui faisaient de lui un « privilégié », malgré toute l'amère ironie d'une telle affirmation, il demandait au moins à être transféré dans un camp de travail.

La lettre revint au directeur de la prison avec un refus et le renouvellement de l'interdiction absolue de transmettre de sa part quelque demande que ce soit⁵. « Qu'il crève », répondait l'écho.

Il semble qu'il ait eu aussi des activités de réflexion politique et d'analyse. Les rapports sur les fréquentes perquisitions dans sa cellule et la saisie de divers papiers ne nous informent pas sur ses centres d'intérêt.

Pourtant, le 13 décembre 1940, le directeur de la prison fait un rapport parce que les gardiens ont saisi quatre « feuilles de papier » dont deux étaient en réalité des emballages de paquets de cigarettes dépliés. Il y traitait du pacte germano-soviétique mais aussi de la situation internationale, y compris la position des États-Unis face à la guerre en Europe. Ces feuilles ont été conservées mais les textes sont illisibles aujourd'hui. Ils sont pourtant, par leur seule existence, un témoignage aussi émouvant que précieux de son combat pour garder une vie intellectuelle qu'il sentait nécessaire à sa simple survie physique⁶.

Dernier défi

Selon le témoignage du haut fonctionnaire NKVD Ia. A. Aronson, interrogé en 1956, Rakovsky lui lança en mai 1941 une véritable déclaration de guerre :

« J'ai décidé de changer de tactique. Jusqu'à présent, je me contentais de solliciter ma grâce, mais je n'ai rien écrit sur l'affaire elle-même. Maintenant je vais écrire que je revendique le réexamen de mon affaire. Je décrirai tous les "secrets de Madrid" des enquêtes soviétiques. Au moins que l'on sache par quelles mains passent certaines déclarations. Que l'on sache comment on cuisine des affaires falsifiées et des procès pour des règlements de compte politiques personnels. Que je meure bientôt. Que mon corps ne soit plus qu'un cadavre. Mais souvenez-vous parfois que les cadavres se mettront à parler⁷. »

Ce n'était pas pour ce défi courageux qu'il allait mourir. Mais parce que Staline avait peur de lui et des autres bolcheviks qu'il avait laissés vivre. Rien d'autre ne peut expliquer en effet cet acte sauvage de la tuerie d'Orel au moment où les troupes allemandes avançaient sans difficultés. Que se passerait-il si un Rakovsky réussissait à s'évader et organiser la résistance ? Tout est à craindre. Il faut le tuer ! Arkadi Vaksberg raconte à sa façon un peu approximative :

« A la Loubianka, on réexamina à la hâte la liste des célébrités non encore exterminées. (...) Toutes étaient hébergées à la prison d'Orel.

La liste fut transmise à Ulrikh (l'ancien président du tribunal dans les procès de Moscou), désormais colonel général, lequel, avec une célérité toute militaire, les condamna tous à mort par contumace. Chacun d'eux était accusé de propagande contre-révolutionnaire et d'incitation à la mutinerie dans les prisons ; vu les circonstances du "temps de guerre", ils seraient tous passés par les armes⁸. »

En fait, une chronologie plus serrée ne manque pas d'intérêt. Le 5 septembre, Béria proposa à Staline d'exécuter 74 condamnés d'Orel, dont Rakovsky, qui s'y rendait selon lui coupable d'« agitation anti-soviétique ». Le 6 septembre, Staline répondit à Béria par une note exigeant l'exécution de 170 « contre-révolutionnaires, terroristes », etc. Ce dernier répercuta et 161 détenus de la prison d'Orel eurent finalement l'honneur d'être condamnés à mort sans avoir été informés de la tenue du procès, donc sans procédure contradictoire, défenseurs ni défense, le 8 novembre 1941 par le collège du NKVD.

La sentence fut transmise à Orel. Ces hommes et ces femmes emprisonnés depuis des années payaient de leur vie la peur qu'éprouvait le chef sous le coup d'une agitation qui ne devait guère aller au-delà des cloisons et des barreaux des cellules. La sentence fut exécutée le 11 septembre 1941. Les condamnés, enchaînés, furent transportés en camion dans une clairière du bois de Medvedevsky, à une douzaine de kilomètres d'Orel, et fusillés par des troupes du NKVD. La guerre avait tout de même du bon pour Staline. Les premiers enquêteurs des années quatre-vingt ont trouvé deux témoins pour leur parler de cette exécution, l'agent Souren Gazarian et l'habitant d'Orel Dmitri Aleksandrovitch Kraïounine.

Rakovsky — on n'est jamais trop prudent — avait été bâillonné. Quant à son cadavre, des ordres précis avaient été donnés pour qu'il soit déshabillé, coupé en plusieurs morceaux qui furent dispersés afin qu'il n'y ait aucun lieu où l'on puisse se recueillir sur ses restes⁹.

Khristian Georgiévitch Rakovsky était mort debout.

Destin d'une famille

La famille de Rakovsky a été paradoxalement plus épargnée, si l'on peut dire, que celle de bien d'autres. C'est en

partie parce qu'il sut être vigilant et influencer les siens qui bénéficiaient en outre du fait qu'ils étaient aussi bulgares ou roumains qu'ils n'ont pas été exterminés jusqu'au dernier.

Son épouse, Alexandrina Alexandrescu, Adina, arrêtée en 1937, libérée de la Boutyrka en 1939, lui avait adressé quelques lettres et un peu d'argent. Elle a été arrêtée en 1943 et est morte au Goulag peu après.

Son fils adoptif, Radu, après de solides études de médecine à Paris et une spécialisation en biologie, a repris le nom de son père naturel et est devenu en Roumanie, sous le nom de Radu Codreanu, un savant renommé, professeur, puis, en 1959, correspondant de l'Académie des sciences ; c'est lui qui a obtenu la permission de faire publier les écrits de Rakovsky d'avant 1917.

Sa fille adoptive, Elena, arrêtée et déportée en 1937, mariée en premières noces à l'écrivain I.P. Outkine, s'est remariée avec un homme du NKVD, prenant son nom, Auerbakh. Arrêtée en 1948, elle a été ensuite secrétaire d'un célèbre metteur en scène.

Son fils naturel, Askold Ioulévitch Chtchéglou, protégé par l'intelligence d'une mère qui cacha son secret, à lui, a revendiqué son père à l'époque de la *glasnost*. Il est professeur de médecine à Tver.

Sa sœur Maria, restée bulgare, a épousé au pays le militant Pavel Nountchev, a été arrêtée et est morte en exil en 1951.

L'autre sœur, Anna, qui était éditeur à Kharkov, a réussi à disparaître avec son petit-fils qu'elle a ainsi sauvé. Finalement arrêtée, elle est morte en déportation.

Sa nièce Liliana (Gevrenova puis Tineva), arrêtée en 1938, déportée au Karaganda, a été libérée après-guerre à la suite de la démarche de Dimitrov demandant à Staline de libérer les survivants bulgares d'URSS dont il estimait avoir grand besoin au pays. Elle a écrit des souvenirs et elle a toujours bon pied, bon œil.

Dans l'intervalle, sa famille avait été impliquée dans le procès de Traïtcho Kostov. Son neveu Ivan Gevrenov était en effet lié à l'ex-ministre des Finances de Bulgarie, Ivan Stefanov, à qui était reproché un « passé trotskyste¹⁰ ».

Son neveu Valerian, fils d'Anna, a été arrêté en 1939 et est mort au Goulag.

Enfin son petit-neveu Khristian Valerianovitch, « Anik », qu'il fit sauver de justesse par son opportune mise en garde, échappa à la vigilance du NKVD et fit une belle carrière d'aviateur sous le nom de Novikov. Il était spécialiste des missiles et colonel dans l'Armée rouge au temps de la *glasnost*, reprit le nom de Rakovsky et fonda Memorial en Ukraine. Il est le recteur de l'université scientifique de Kharkov.

Début du retour

La famille a construit pour Khristian Georgiévitich un cénotaphe simple et beau avec les tombes des siens, au cimetière de Kharkov, et son petit-neveu Khristian Valerianovitch y a fait graver les fières paroles lancées à Aronson.

Sa réhabilitation en Roumanie s'est faite du temps de Ceausescu sous la pression de Radu. En 1977 fut publié un recueil des articles de sa période roumaine, *Scieri social-politice*, qui couvre 1900-1916. Les Bulgares ont suivi avec un colloque qui lui fut consacré par l'Institut d'histoire du PC bulgare. C'est également en Bulgarie qu'ont paru les articles, puis le livre de Liliana Gevrenova.

La réhabilitation officielle intervint, comme on sait, en 1988. Après un article de V.L. Grossoul dans *Novaia i Novechtchaia Istoria* et quelques publications moins importantes, deux historiens de Kharkov, G.I. Tcherniavsky et M.G. Stanchev ont publié en 1993 une très bonne biographie. Sur leur initiative s'est tenu à Kharkov, du 21 au 24 septembre 1993, un colloque consacré à Rakovsky.

Bien des travaux sont en route, notamment la thèse du chercheur allemand Thomas Zöller.

Les causes de l'oubli

On ne peut qu'être frappé qu'il ait fallu l'effondrement de la dictature stalinienne pour que le visage de Rakovsky commence à sortir de l'oubli. L'histoire, tout au long, a été commandée par la politique. Car, en principe au moins, ce n'était pas l'historiographie stalinienne qui faisait la loi dans

les universités et les maisons d'édition du reste du monde. Tout s'est pourtant passé comme si c'était le cas.

Le stalinisme lui-même ne peut pas rendre compte à lui tout seul de l'oubli de Rakovsky, de sa disparition de la mémoire des hommes dans tant de pays, qui fait qu'il ne figure même pas dans les notes des ouvrages consacrés à ses bons amis.

Un rapide coup d'œil à l'historiographie de Rakovsky fait très vite apparaître que les historiens proprement staliniens ne sont pas seuls en cause. Pour eux, c'est clair et net. Pour d'autres, c'est plus ambigu, pour ne pas dire trouble.

Et pourtant, déjà, dès qu'on fait sa connaissance, on ne peut qu'être attiré par ce fortuné de naissance qui choisit la vie de dangers et les souffrances du révolutionnaire et bagnard, avec sa douzaine d'arrestations, ses condamnations, ses expulsions, ses années d'exil, ses années de prison et sa mort devant un peloton d'exécution.

L'homme demeure séduisant même avec la distance et le temps. Sa fermeté de caractère, son attachement à des principes s'allient à un amour de la vie et des êtres humains qui lui confèrent une noblesse souriante par laquelle le caractérisent d'abord ceux qui l'ont connu.

Les femmes, surtout les jeunes femmes, et les enfants l'ont aimé à tous ses âges. Tous ceux qui l'ont connu l'ont estimé ou chéri. Il était partout à son aise, en blouse ou en jaquette, en uniforme ou culotte de soie, en médecin, en grand propriétaire, en bagnard. Le monde était son domaine, bien qu'il n'ait jamais quitté l'Europe.

Sans vouloir nommément désigner ici des personnes honorablement connues et parfois dispensatrices de prix de « vertu » historienne, il n'en reste pas moins qu'on relève bien des universitaires occidentaux, français notamment, qui ont cru pouvoir écrire des ouvrages ou manuels sur des pays où Rakovsky fut dirigeant socialiste sans mentionner par exemple son expulsion de Roumanie, voire sa place à la tête des socialistes.

S'agit-il d'une complaisance à l'égard de collaborateurs originaires de ces pays, aux mains liées, ou bien d'une candeur qui a induit des mandarins à suivre aveuglément les versions historiques officielles du moment et ceux qui dispensaient

les crédits ? On se contentera de constater qu'historiens stali-niens et anticomunistes se sont ainsi mutuellement caution-nés dans le mensonge par omission.

L'obscurité des temps staliniens

Il faut ajouter le climat très particulier que créèrent dans l'intelligentsia occidentale la crise de la révolution, les luttes internes, le développement du stalinisme et le fait que peu d'intellectuels disposaient de la boussole qui eût pu les aider à s'orienter.

En écrivant cet ouvrage, j'ai été amené à constater que les relations entre historiens soviétiques et historiens français, pratiquement commencées entre communistes discutant librement de leurs divergences, avaient été interrompues pendant presque trente ans. Et j'ai ainsi découvert une affaire que j'ai péniblement ressentie. A l'origine, un article envoyé aux *Annales historiques de la Révolution française* d'un professeur de Kazan inconnu, Bouchemachine, qui écrit un compte rendu critique de travaux de ses compatriotes et collègues, notamment sur le 9 Thermidor¹¹.

A propos de cet article et comme s'il était représentatif à lui seul des historiens soviétiques en général, Albert Mathiez écrit une note sévère. Il y critique « la méthode de beaucoup d'historiens russes aujourd'hui » : séparation, voire opposition entre facteurs politiques et facteurs socio-économiques, recherche systématique de la lutte de classes. Il les accuse de « subordonner la science historique, qui n'est que l'interprétation des textes, à un certain marxisme compris et pratiqué à la façon d'un catéchisme¹² ».

Le grand historien français dira plus tard — mais trop tard — qu'il visait seulement l'opinion de Bouchemachine. Mais les historiens qui travaillent sur la Révolution, le connaissent et sont connus de lui personnellement sont indignés de ce qui leur paraît un amalgame et une critique imméritée. Ils lui adressent une lettre que les *Annales historiques de la Révolution française* publient¹³ : ils y assurent que Mathiez défigure les historiens marxistes russes. On peut comprendre leur réaction.

D'abord, ils veulent défendre ceux d'entre eux qui ont été

ainsi attaqués, Iakov Zakher et Ts.G. Friedland, contre ce qu'ils appellent « une attaque injuste », venue d'URSS, ne l'oublions pas. Ils répondent à Mathiez que, pour eux, « la lutte de classes » est présente dans tous les conflits, même personnels, qu'ils ne séparent pas les « facteurs », que le marxisme n'est pour eux ni un dogme ni un catéchisme et ils lui demandent de retirer sa note.

Albert Mathiez pouvait se contenter de « prendre acte ». Or sa réaction fut terrible. Pour les hommes qu'elle rejette et accable. Pour lui-même et l'idée qu'on peut se faire de ses capacités de jugement. Rappelant que « la terreur est plus que jamais à l'ordre du jour en Russie », il accuse ses collègues d'avoir été complices de l'arrestation de Tarlé, d'être « des instruments dans les mains de (leur) gouvernement » et leur lance au visage que « Staline est leur dieu » et qu'ils sont « ses prophètes ».

Tragique bévue pour Albert Mathiez que de leur crier : « Ces bouffons sont tragiques. Leurs paroles tuent ¹⁴. »

Albert Mathiez n'était pas un bouffon, mais ses paroles tuaient. Dans les années qui suivent son anathème, le « trotskyste » Staroselsky, auteur d'un livre sur le 9 Thermidor, signataire de la lettre, meurt dans l'isolateur de Verkhné-Ouralsk des suites d'une grève de la faim, le « trotskyste » Ts.G. Friedland est passé par les armes. Zakher, Daline et tant d'autres séjournent des années en prison et au Goulag. Le « maître » des *AHRF* avait obligeamment bastonné ces hommes avant que Staline les livre au bourreau. Triste responsabilité de l'intellectuel susceptible lorsqu'il se croit infaillible.

On comprend qu'après de tels dénis de justice il faille des décennies pour enclencher la lente remontée de la vérité historique. Car Albert Mathiez réglait le compte des victimes qu'il traitait de « bouffons », de toute bonne foi — et ce n'est pas, il s'en faut, le cas de tous les historiens.

Annie Kriegel, Jaurès et Lénine

L'une des arboricultrices citées plus haut, Annie Kriegel, en est un exemple criant. Dans sa préface du livre de Francis Conte sur Rakovsky, elle fait mine de s'interroger :

« Admirable (Rakovsky) ? Comment ne pas hésiter à se prononcer ? Christian n'était au départ ni russe, ni ukrainien, ni juif, ni bolchevik. (...) C'était un social-démocrate de la grande tradition européenne. Familier de mots qui lui venaient des Lumières — tolérance, liberté, peuple, nation, paix, progrès — et de mots qui lui venaient du monde marxiste de la II^e Internationale — justice, liberté, internationalisme, classe ouvrière, parti. Et le voici qui bascule en décembre 1917 seulement ; le voilà léniniste, commissaire du peuple, fanatique, terroriste, ange exterminateur. Pour toujours et en même temps pas vraiment. Quand le léninisme aura tourné au stalinisme, Rakovsky sera trotskyste parce que ce sera sa manière d'être fidèle à Lénine sans devenir stalinien (...).

« La décomposition philosophique et morale, la descente aux enfers du premier ambassadeur soviétique à Paris — ce mannequin lamentable, grotesque et bavard — sont affreuses. La dignité et la lucidité ne sont plus de ce monde-là. Fallait-il y aller ? Et suffit-il d'avoir été "un homme de bonne volonté"¹⁵ ? »

Elle rédige ces lignes sur un homme qu'elle appelle pourtant, avec une familiarité inattendue, par son seul prénom (dit-elle « Léon » pour Blum, « Jean » pour Jaurès ?), alors que prénom et patronyme, à la mode russe, marqueraient le respect nécessaire de sa part. Elle écrit même qu'il fut « doux, aimé, séduisant, riche, généreux, désintéressé, cultivé, les horizons vastes, de bonnes manières, une incomparable aisance et puis, avec cela, sérieux, travailleur, simple, modeste, réfléchi ; appliqué ».

Annie Kriegel demande au lecteur de Francis Conte d'« apprécier le degré de constance et de cohérence du choix décisif de Rakovsky quand il passa de Jaurès à Lénine »¹⁶.

Sans doute en effet le lecteur devra-t-il choisir. Mais s'agit-il vraiment du choix entre Lénine et Jaurès assassiné par l'un de ceux qui haïssaient aussi Lénine et Rakovsky ?

Avec son indéniable talent littéraire, Annie Kriegel suggère que le choix décisif de Rakovsky n'eut ni constance ni cohérence. Nous pensons au contraire qu'il fut le choix devant lequel chacun s'est retrouvé pendant presque tout ce siècle : défendre le vieux monde avec la réaction et (ou) le stalinisme, ou bien lutter pour le nettoyer de toute violence et de toute oppression, avec Jaurès, Lénine, Rakovsky. En cherchant à humilier, plus encore que ne le fit Staline, la mémoire de Rakovsky et à tourner en dérision le choix qui fit de lui un

martyr, Annie Kriegel donne un témoignage cru de son parti pris.

Pour elle, un communiste honnête et attirant ne serait-il pas, comme pour les bourgeois réactionnaires français de 1927, le pire des communistes, qu'il s'agit dans ce cas d'assassiner moralement si Staline n'y a pas suffi ? Ce sont là de précieuses indications.

Écrivant récemment un article sur Trotsky et Rakovsky et insistant sur les qualités humaines de ces deux hommes qui en faisaient des personnages à part dans l'univers des bolcheviks dirigeants, je protestais contre l'interprétation mécanique si banale qui fait d'eux des hommes « occidentalisés » par leurs années d'émigration et leur culture, des « compagnons de route » n'ayant rallié le bolchevisme qu'à la veille de son arrivée au pouvoir. Je faisais remarquer, pour m'en tenir au minimum, qu'un homme comme Ivan Nikititch Smirnov, ouvrier russe nullement « occidentalisé », présentait les mêmes caractéristiques humaines et morales¹⁷.

En fait, si l'on veut bien se donner la peine d'y penser — ce que peu de spécialistes font aujourd'hui —, on s'aperçoit que Rakovsky, comme Trotsky, a été l'une des figures les plus haïes et les plus décriées à l'étranger du temps qu'ils étaient au pouvoir ou dans ses allées, les plus haïes par les tueurs au service de l'ennemi de classe aussi. Et la comparaison s'impose avec Rosa Luxemburg, elle aussi sensible et humaine, mais transformée par une propagande haineuse en « Rosa la sanglante » parce qu'elle incarnait la révolution.

L'hypothèse s'impose que la haine ici est dirigée contre des personnalités du mouvement révolutionnaire qui commandent la sympathie et qu'on vise à travers eux un « communisme à visage humain ». On s'efforce, par une analyse partielle, de les faire apparaître comme des exceptions dans les rangs communistes alors qu'ils ne sont en réalité que des exceptions dans l'humanité de leur temps.

Prenant l'histoire sous un autre angle, il me semble que l'on peut légitimement assurer que de telles personnalités, que le bolchevisme triomphant a accueillies avec joie et hissées sur le pavois, ont été plus tard rejetées par le fruit dégénéré du bolchevisme, ce stalinisme qui n'admettait pas de « visage humain ».

Les deux amis

Il reste l'amitié avec Trotsky. Il reste que personne n'a mesuré Trotsky et Rakovsky l'un par rapport à l'autre. Trotsky a des disciples et même des fidèles qui tiennent ses œuvres pour des livres sacrés et son enseignement, qu'ils ont résumé et schématisé, leur tradition orale, pour une sorte de catéchisme. C'est parfaitement normal, même si l'on pense — c'est le cas de l'auteur — que Trotsky ne méritait pas cela et que les comptes ne sont pas clos.

Mais Rakovsky n'a pas de disciples. Il n'est pourtant pas plus ou moins « trotskyste » que Trotsky lui-même. Mais ses comptes à lui se sont arrêtés ici le 17 février 1934, le jour de sa déclaration de ralliement à Staline qui l'a fait entrer, pour les disciples de Trotsky, dans la catégorie des « capitulards », à l'échelon supérieur certes, mais dans le groupe des « hommes brisés ».

Pourtant ce n'est que maintenant qu'on peut considérer son dossier comme clos. Nous pouvons en effet comprendre les conditions concrètes de sa « capitulation », et nous avons connaissance de son fier défi aux tueurs de Staline et de sa mort en brave.

Nous remarquerons d'abord que les deux hommes étaient de véritables amis, c'est-à-dire qu'ils se situaient l'un et l'autre sur un plan strict d'égalité, Rakovsky se plaisant tout de même à faire remarquer, y compris devant les juges de Moscou, que, plus âgé, il avait donc plus d'expérience politique que Trotsky. Toute leur correspondance atteste sentiments et confiance personnelle. Ces deux hommes dialoguent en égaux.

C'est là la signification profonde de la réflexion de Trotsky dans son *Journal* sur sa propre « solitude » après la capitulation de son ami :

« Rakovsky était, au fond, mon dernier lien avec l'ancienne génération, révolutionnaire. Après sa capitulation, il n'est resté personne. Bien que ma correspondance avec Rakovsky eût cessé — pour raisons de censure — à partir de mon exil, néanmoins la figure même de Rakovsky était restée un lien presque symbolique avec les vieux compagnons de lutte. Maintenant il ne reste personne. Le besoin d'échanger des idées, de débattre ensemble des questions, ne trouve plus, depuis longtemps, de satisfaction¹⁸. »

Peut-on mieux parler d'un ami, sur un pied d'égalité ?

C'est aux coins de la correspondance entre les deux hommes que surgit ici ou là une divergence entre eux, ou plutôt une différence de sensibilité, voire d'horizon culturel. Ainsi, quand, d'Astrakhan, Rakovsky écrit à Trotsky à Alma-Ata et, sachant qu'il se consacre à plein temps à la politique de l'opposition, il lui fait une suggestion, un vrai conseil d'ami :

« A mon avis, en plus du travail courant, il serait extrêmement important que tu choisisses un thème quelconque — dans le genre de mon *Saint-Simon* — qui t'obligerait à revoir beaucoup de choses et à relire sous un certain angle¹⁹. »

C'est le fait d'un homme à l'horizon culturel plus vaste — celui de Trotsky était déjà immense — qui a pris conscience du conservatisme inévitable d'une pensée qui se confine dans un domaine unique.

Même souci, mais cette fois de l'humain, du sentiment personnel qui en est l'expression, quand il reproche à Trotsky le ton exclusivement scientifique, politique et juridique de son plaidoyer pour le retour au pays des *oppositionalneri* alors que le sentiment que le Parti est leur et la peur d'être « exclus » les étreignent tous et en conduiront plus d'un au désastre. Ce sentiment, Trotsky l'éprouve autant que les autres mais ne l'exprime pas, par tempérament, ce qui n'est pas le cas de Rakovsky, plus proche sur ce terrain des hommes ordinaires.

Les deux différences de sensibilité, bien plus qu'une divergence politique, ne sont-elles pas sous-jacentes à la discussion au sujet des « méthodes de direction » dans les premiers mois de leur exil ? Rakovsky insiste, parce qu'elles sont l'un des facteurs qui marquent dans un sens ou dans l'autre le moral des militants et indirectement commandent la genèse des mouvements de masse. Trotsky est convaincu et se rend sans avoir vraiment argumenté. Un exemple précieux pour permettre de comprendre les rapports entre ces deux hommes.

Nuances entre militants

Sur le plan des personnalités militantes, Trotsky et Rakovsky avaient évidemment des différences, mais elles ne sont

pas faciles à saisir, car ce sont des nuances dans l'excellence. Tous deux étaient des organisateurs et des animateurs, galvanisant leurs camarades par leur courage physique, leur éloquence et leur exemple. Bien sûr, Rakovsky était un diplomate hors de pair, ce que Trotsky ne fut pas vraiment, malgré Brest-Litovsk et son passage aux Affaires étrangères, mais il fut aussi un chef de guerre improvisé, commandant sur le terrain.

Curieusement, c'est Rakovsky qui fut un véritable chef de parti, en Bulgarie, puis en Roumanie, et chef d'État, en Ukraine, alors que Trotsky, dans des domaines infiniment plus vastes, il est vrai, ne le fut pas tout à fait.

Dirigeant d'un groupe, fraction et tendance, Trotsky s'est adonné plus tôt aux discussions internes d'orientation et aux études théoriques. Sur ce terrain-là, en 1914, c'est le plus âgé des deux qui semble débordé par les événements et désorienté. Trotsky aide Rakovsky à se faire des idées claires sur la question de la guerre, à organiser les conférences internationales de résistance. En 1917 aussi, c'est lui qui l'entraîne.

Accaparé dans les années qui suivent par ses tâches diverses, militaires, gouvernementales, diplomatiques, Rakovsky commence cependant à se développer intellectuellement jusqu'à devenir un théoricien de grande stature. Le conflit entre le pouvoir central et l'Ukraine l'a éclairé sur l'importance de la « question nationale ». La réaction à ses remarques et propositions l'éclaire sur l'appareil du Parti et de l'État, les bureaucrates. Après un retour aux sources — les réflexions d'Engels sur la bureaucratie, celles de Lénine sur la nature de l'État soviétique —, il marche sur ses jambes à lui pour commencer à élaborer dès 1922 une théorie originale de la genèse et de l'évolution de la bureaucratie soviétique.

Pour le moment, il accompagne son ami. Plus tard, il commence à le précéder. C'est lui qui, le premier, a décelé l'existence d'une couche sociale privilégiée caractérisée par la détention du pouvoir, qu'il appelle tout simplement « la bureaucratie stalinienne ». Ses textes, rédigés au nom de l'Opposition de gauche, sa lettre à Valentinov, ses nombreuses autres lettres et textes divers font de lui l'homme qui, le premier, élaborait une théorie de la bureaucratie valable et

opératoire jusqu'à aujourd'hui et que tous les soviétologues de l'université ou de la presse ignorent ou font semblant d'ignorer.

Il a notamment prévu que, faute d'avoir restauré dans leur parti et leur pays une démocratie qui était la condition de l'attraction de leur révolution et donc de la poursuite de la révolution mondiale, les bureaucrates staliniens allaient enfermer le pays et la révolution dans un ghetto et que de l'appareil de leur parti dégénéré allait sortir — ce qu'il nous semble bien avoir vu au temps de Gorbatchev et d'Eltsine — une « bourgeoisie misérable et lâche ». Derrière elle, il prévoyait que se dresserait le fantôme d'un « fascisme » qu'il est inutile de nommer aujourd'hui.

C'est à ces perspectives d'avenir que Rakovsky est parvenu en sa réflexion de solitaire ou en ses débats avec ses jeunes amis et camarades, Olga Ivanovna Smirnova et Lipa Wolfson. Nous espérons qu'on voudra bien, maintenant, s'en rendre compte et accorder à l'homme et au théoricien son importance, le fait qu'il fut l'un des premiers et plus grands Européens, citoyen de l'Europe socialiste, ou plutôt, comme il préférerait le dire, de ses États-Unis socialistes.

Nous croyons vaine et inutile la tentative de l'opposer à Trotsky sur les termes de « classe » et de « caste » pour désigner la nouvelle couche sociale dirigeante, compte tenu de la définition que Rakovsky a donnée de « cette classe originale » qu'il semble avoir plutôt appelée « caste » à partir de 1930 d'ailleurs. Mais nous mesurons aussi combien l'absence de cette fraternelle collaboration intellectuelle directe entre les deux hommes sur le plan de la théorie et de l'analyse politique a pesé dans la balance au cours des années décisives de l'histoire de l'URSS.

C'est sur un éternel regret que doit se terminer la biographie d'un homme de la qualité de Rakovsky. Khristian Georgiévitch voulait apporter beaucoup à l'humanité et il avait beaucoup à lui apporter. Il ne nous reste que le récit de son atroce chemin de croix et une faible fraction de ses écrits les plus importants.

Cela ne l'empêche pas d'être grand et — nous en sommes certain — de mériter par sa rigueur sur le terrain des principes, sa droiture, son humanité souriante de combattant infa-

tigable pour l'émancipation du travail et des travailleurs, une place dans la mémoire des hommes.

L'infini de Rakovsky

Dans la lettre qu'il écrivit à Trotsky peu avant de se suicider, Adolf Abramovitch Ioffe, leur ami à tous deux, écrivait cette phrase, valable pour tous ces hommes et bien d'autres de leur génération :

« La vie humaine n'a de signification qu'aussi longtemps et dans la mesure où elle est mise au service de quelque chose d'infini. Pour nous, cet infini, c'est l'humanité. Tout le reste est fini, et travailler pour ce reste n'a pas de sens²⁰. »

Rakovsky, lui, dans sa biographie de Metternich, avait parlé de l'« idée fondamentale, une ancre enfoncée dans l'abîme de son monde intérieur », qui existe en chaque homme, avec laquelle « ses pensées et ses actes sont liés par une forte causalité »²¹.

L'infini de Rakovsky, son idée fondamentale, son ancre, c'était l'avenir de l'humanité et il s'y dévoua de toutes ses forces, au-delà sans doute des forces humaines. Dans ce cadre, son expérience avait fait de lui un révolutionnaire. Il l'écrivait en 1923 :

« Nous ne sommes ni des utopistes ni des Don Quichotte. Nous sommes des hommes qui connaissons notre force et la force de la révolution²². »

C'est pourquoi l'humanité ne doit pas l'oublier. Il faut restaurer sa mémoire en Ukraine et en Russie, bien sûr, dans toute l'ex-URSS, comme dans ses pays d'origine et d'accueil, mais aussi en France, où une place particulière doit lui être réservée.

D'abord parce que c'est là qu'il connut la tradition de tolérance et d'humanité du siècle des Lumières dont il était imprégné, ensuite parce qu'il fut toujours convaincu qu'il poursuivait l'œuvre de la Grande Révolution française, et qu'elle lui avait légué un cadre conceptuel pour interpréter un monde en révolution.

Et parce qu'il y fut le « camarade Rako²³ ».

Boris Souvarine, que personne ne peut soupçonner de

nourrir une tendresse excessive à l'égard des communistes, écrivait en 1966 :

« Les premiers communistes français avaient en Rakovsky un modèle de dévouement désintéressé et de valeur personnelle et je ne puis évoquer sa mémoire sans être ému²⁴. »

C'est ce qu'il fallait dire.

Notes

CHAPITRE PREMIER

1. A. Viollis, « Portrait du jour », *Europe nouvelle*, 8, novembre 1924.
2. Christian Racovsky, *Selected Writings*, préface de Gus Fagan, p. 8.
3. A. de Monzie, *Destins hors série*, p. 26.
4. G. Haupt et J.-J. Marie, *Les Bolcheviks par eux-mêmes*, autobiographie de Rakovsky (ci-dessous *Autob.*), p. 344. Il s'agit de la traduction en français du volume de 1928 de l'*Encyclopédie Granat* consacré aux biographies et autobiographies de bolcheviks.
5. *Ibid.*
6. Monzie, *op. cit.*, p. 25.
7. *Ibid.*
8. *Autob.*, p. 344.
9. Monzie, *op. cit.*, p. 27.
10. G. Haupt, « Naissance du socialisme par la critique », *Le Mouvement social*, 1959, pp. 429-465, ici 442.
11. Ioan Cantacuzino, « În amintirea lui Ion Radovici », *Viata Românească*, III, 1908, n° 5, pp. 318-319.
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*, p. 26.
14. *Autob.*, p. 345.
15. Monzie, *op. cit.*, p. 86.
16. G. Bakalov, « Communication », texte de 1926, reproduit dans *Izbrani Proizvedenia*, t. IV, 1964, pp. 170-186.

CHAPITRE II

1. *Autob.*, p. 345.
2. *Ibid.*
3. Stojan Nokov, « Studentski spomeni ot Geneva (1889-1894 g.) », *Istoritcheski pregled*, XII, 4, pp. 81-103.
4. M. Vuilleumier, « Le deuxième congrès international des étudiants socialistes (Genève, 22-25 décembre 1893) », *Revue européenne des*

- sciences sociales* et *Cahiers Wilfredo Pareto.*, XV, 1977 ; n° 42, p. 72. Le commissaire d'Annemasse, lui, pense aussi que c'était Balabanov le chef.
5. Nokov, *op. cit.*, p. 83.
 6. Dossier Insarov, Intérieur, Paris. Tous les documents policiers concernant Rakovsky en France y ont été concentrés.
 7. Ministère de l'Intérieur, dossier Insarov.
 8. Trotsky, *Notes*.
 9. Conte, *op. cit.*, p. 18. Cette opinion est discutable car elle ne tient pas compte de la chronologie.
 10. Stokov, *op. cit.*, pp. 97-98. Voir aussi Angel Vedov « Rakovski i Plekhanov » *Izvestia I, BKP*, 1989, Sofia (64), pp. 159-168.
 11. Atanassova, *op. cit.*, p. 14.
 12. Rakovsky, « Jules Guesde et le communisme », *Kommunisticheskiej Internacional*, n° 23, 1923, col. 6305-6326, ici 6305, n. 1.
 13. P. Atanassova, *Krystiou Rakovskii*, Sofia, 1988, p. 12.
 14. J.P. Nettel, *Rosa Luxemburg*, t. I, p. 88. Claudie Weill nous a signalé que Bebel appelait Rosa Luxemburg « Rakovsky », sans que nous connaissions l'origine de cette plaisanterie.
 15. Diamandy, *L'Ère nouvelle*, mars 1894, cité par F. Conte, p. 20.
 16. *Ibid.*
 17. J. Jaurès, « Les étudiants socialistes », *La Petite République*, 13 mai 1893, cité par Conte, I, p. 20.
 18. Curieusemment, Joseph Rothschild parle d'une « maladie digestive » qui aurait été la cause du suicide. La version ci-dessus est celle de la famille Rakovsky, transmise oralement.
 19. Dossier Insarov, Paris.
 20. Angel Vekov, *op. cit.*, pp. 6-7.
 21. *Ibid.*
 22. *Ibid.*
 23. Cité par Atanassova, *op. cit.*, p. 8.
 24. Stokov, *op. cit.*, p. 84.
 25. Paul Frölich, *Rosa Luxemburg*, p. 81.
 26. *Ibid.*
 27. *Ibid.*, p. 58.
 28. J.P. Nettel, *Rosa Luxemburg*, p. 84.
 29. Un compte rendu en fut publié dans *L'Ère nouvelle*. Voir aussi Vuilleumier, *loc. cit.*, pp. 59-112. Les documents sont conservés aux archives de l'Université libre de Bruxelles, fonds Desfuisseaux.
 30. Lettre de Rakovsky à *Critica sociale*, n° 13, 1^{er} juillet 1893, p. 108.
 31. Cité par A. Zévaès, *Ombres et Silhouettes*, p. 156.
 32. Vuilleumier, *loc. cit.*, p. 135.
 33. *La Dépêche du Midi*, 27 décembre 1893.
 34. Vekov, *op. cit.*, p. 7.
 35. Atanassova, *op. cit.*, p. 15.
 36. *Autob.*, p. 346.
 37. Dossier Insarov, Paris.
 38. G. Haupt, *Aspects...*, p. 64.
 39. *Ibid.*
 40. *Ibid.*
 41. Véran, « Les années d'apprentissage d'un ambassadeur des soviets », *La Vie des peuples*, 1925, pp. 1-19.

42. *Ibid.*
43. *Autob.*, p. 346.
44. Angel Vekov, « Bulgarskata Delegatsi a Londonskaia Kongress na Vtoraia Internacional 1896 », *Istoricheski Pregled*, 1986, 42(7)-, pp. 18-2.
45. Véran, *loc. cit.*, p. 9.
46. *Ibid.*, p. 12.
47. *Ibid.*, p. 14.
48. *Ibid.*, p. 18.
49. Dr E. Stancheva, *Nestchastenskie o prostoupleniak i prestoupnikhakh. Otcherki po obchtchestvennoi patologii i giginie.*
50. *Etiologia prestoupnosti i vyrojdaemosti*, M.L. 1927.
51. G. Bakalov, *op. cit.*

CHAPITRE III

1. *Autobiographie*, p. 347.
2. *Ibid.*, p. 348. En fait il ne s'agit pas de 1896 mais de 1897.
3. J. Damianova, « Krystyou Rakovski — jivot i deinost », *Izvestia na Instituta po Istoriia na VKP*, pp. 118-144, ici p. 124.
4. Monzie, *op. cit.*, p. 31.
5. *Sovremennaia Frantsia*, 1901, Petersbourg, p. 234.
6. Tcherniavsky, *op. cit.*, p. 173.
7. C'est Rakovsky qui parle, mais d'autres sources indiquent qu'après la rupture de sa liaison avec Kalmykova, Strouvé avait épousé Antonina Gerd.
8. *Ibid.*, p. 349. Faute de frappe dans la traduction française : Kalmykov pour Kalmykova.
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*, pp. 349-350.
13. *Ibid.*, p. 350.
14. Monzie, *op. cit.*, p. 31.
15. « Lenin i Marx », *Molodaia Gvardiia*, n° 2-3, pp. 439-443.
16. Il n'est pas inintéressant, une fois en passant, de citer comment ses ennemis traduisent sa vie. François Coty, parfumeur, était le financier des groupes fascistes en France, champion de l'anticommunisme et directeur du *Figaro*. A ce propos, il écrivit : « Répudiant la nationalité bulgare qu'il avait toujours arborée et la nationalité française qu'il sollicitait, il se sent devenir roumain pour être propriétaire », F. Coty, *Contre le communisme*, 1927, p. 302.
17. Daniel DeLeon, *Flashlights on the Amsterdam Congress*, 1906, p. 56.
18. Intervention au congrès d'Amsterdam de Rakovsky, citée par lui, dans *Internatsional i Voïna*, 1917, pp. 10-11.
19. « La décadence de l'idée nationaliste en France », *Le Mouvement socialiste*, 15 juillet 1905, p. 379.
20. *Ibid.*, pp. 389-390.

CHAPITRE IV

1. « Le Mouvement ouvrier en Roumanie », *Die neue Zeit*, 9-15 septembre 1906.

2. *Ibid.*
3. *Autob.*, p. 350.
4. Cf. sa préface intitulée « Le syndicalisme révolutionnaire français » (1908) à la deuxième édition d'une brochure propagandiste sur les syndicats (*Scrieri social-politici*, plus loin *SSP*, p. 185-195).
5. V. Marcu, *Schatten der Geschichte*, p. 180.
6. *Romania moncitoare*, 10 avril 1905.
7. *Ibid.*, 22 mai 1905.
8. *Ibid.*
9. Gevrenova, *Spomeni...*, pp. 85-86.
10. *Autobiographie*, p. 351.
11. *Romania moncitoare*, 26 juin 1905, *SSP*, p. 55.
12. P. Istrati, *Le Vagabond du monde*, 1993, p. 47; le texte date de 1927.
13. Haupt et Marie, *Les Bolcheviks par eux-mêmes*, p. 135.
14. « La question agraire en Roumanie », *Le Mouvement socialiste*, 225-226, 1909, p. 265.
15. Voir Constantin Dobrogeanu-Gherea, *Neoiobagia. Studiu economico-socilologic al problemi noastre agrare* (Bucarest, Viatsa Româneasca, 1909). Voir là-dessus, de Rakovsky, « Die agrarfrage in Rumanien », *Die neue Zeit*, 29 (I), n° 25, 1910-1911, pp. 8867-8874, et « Le Parti social-démocrate roumain et la question agraire en Roumanie », *Le Mouvement socialiste*, 236, déc. 1911, pp. 325-335.
16. *Ibid.*, p. 277.
17. *Autob.*, p. 351.
18. Cité par Conte, *op. cit.*, p. 77.
19. *Ibid.*
20. *Rômania moncitoare*, 4-11 mars 1907.
21. *Ibid.*, 12-17 août 1907.
22. *Internationaler socialistischer Kongress zu Stuttgart*, Berlin, 1907, p. 70.
23. *L'Humanité*, 22 janvier 1908. L'ostracisme, dans la république athénienne, permettait de voter l'exil d'un citoyen pour des raisons politiques et en dehors de tout délit.

CHAPITRE V

1. F. Coty, *Contre le communisme*, p. 304.
2. *L'Humanité*, 22 janvier 1908.
3. Tania Turlakova, « Dr K. Rakovsky i idejata za Balkanskha Federatsia », *Izvestia na Istoriia na BKP*, 1989, 64, pp. 198-206, ici p. 209.
4. Tcherniavsky, *op. cit.*, p. 20.
5. Istrati, *op. cit.*, p. 54.
6. *Autob.*, p. 352.
7. Conte, *op. cit.*, p. 87.
8. *L'Humanité*, 5 novembre 1909.
9. *Autob.*, p. 352.
10. *Ibid.*, pp. 352-353.
11. *L'Humanité*, 14 mai 1922.
12. Conte, *op. cit.*, I p. 92.
13. Tradition orale transmise par Liliana.

14. D. Svertchkov, *Na zare revii*, 1921, p. 263.
15. *Ibid.*, p. 265.
16. HLHU, papiers Trotsky, t. 1237, *Cahiers Léon Trotsky*, n° 18, 1984, p. 59.
17. G. Haupt, *Correspondance Lénine-Huysmans*, p. 40.
18. S. Bantke, « V.L. Lenin i bol'sevism na mejdunarodnoi arene v dovoennyi period », *Proletarskaia Revoliutsiia*, 1929, n° 2-3, p. 34. G. Haupt a écrit qu'il n'y avait aucun document.
19. Trotsky à Tucovic, 18 avril 1912, Archives Institut du Mouvement ouvrier, Belgrade, fonds D. Tucovic, doc. 157.
20. Citations dans John D. Bell, *The Bulgarian Communist Party from Blagoev to Zhivkov*, Stanford, 1985, p. 12.
21. *Autob.*, p. 353.
22. M. I. Lobanova et G.I. Tcherniavsky, « Krystiou Rakovsky o problemakh balkanskogo soiuza : gazet Napred 1911-1912 », *Balkanstitchten Forum*, 1994, pp. 70-74.
23. Haupt, *Socialists and the Great War*, p. 67.
24. Conte, *op. cit.*, p. 190.
25. *Rômania muncitoare*, 31 octobre 1913.

CHAPITRE VI

1. *Kievskaja Mysl*, 8 juillet 1913.
2. *Novy mir*, 3 mars 1917.
3. *Kievskaja Mysl*, août-septembre 1913, références à « Voyage en Dobroudja », *The Balkan Wars*, pp. 429-430.
4. *Ibid.*, p. 430.
5. *Ibid.*, p. 432.
6. Eugène Pittard, *La Roumanie*, Paris, 1917, p. 295. Ses descriptions recourent celles de Trotsky.
7. *Ma vie*, II, pp. 80-81.
8. Trotsky, *Notes*.
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. Texte de 1927, reproduit dans Panaït Istrati, *Le Vagabond du monde*, p. 50.
12. Trotsky, *Kievskaja Mysl*, 14 octobre 1912, *The Balkan Wars*, p. 148.
13. F. Engels, « Sozialismus in Deutschland », *Die neue Zeit*, 1891-1892, pp. 590 sq.
14. G. Haupt, *Les Socialistes et la Guerre*, pp. 78-79.
15. *Ibid.*, p. 79.
16. « Die Internationale und der Weltkrieg », pp. 193-194.
17. *Rômania muncitoare*, 31 octobre 1913.
18. *Viitorul social*, 11 août 1914, trad. fr. due à F. Conte, *CLT*, n° 17, 1984, pp. 54-63, ici 54 et 63.
19. Chklovsky, « Zimmerwald », *Proletarskaia Revoliutsiia*, n° 9(44), 1925, pp. 73-106, cité dans Gankin et Fisher, *Bolsheviks and the World War*, p. 343.
20. Haupt, *Le Socialisme et la Guerre*, pp. 17-18.
21. Id., *Aspects*, p. 5.

22. Rakovsky, « Jules Guesde et le communisme », *Kommunistitcheskii Internatsional*, 1922, n° 23, col. 6322.
23. Dumas et Rakovsky, *Le Socialisme et la Guerre*, p. 29.
24. *Ibid.*, p. 13.
25. *Ibid.*
26. P. Monatte, *Syndicalisme révolutionnaire et Communisme*, p. 194.
27. *Ibid.*, p. 212.
28. *Les Socialistes français et la guerre*, p. 28.
29. Lettre à Radek, citée par Conte, *op. cit.*, p. 126.
30. J. Humbert-Droz, *L'Origine de l'Internationale communiste*, pp. 117-118.
31. *Kievskaja Mysl*, 23 septembre 1913, reproduit dans Trotsky, *The Balkan War*, pp. 389-397.
32. D. Tutzowitsch (D. Tucović), « Die erste sozialdemokratische Balkankonferenz », *Die neue Zeit*, XXVIII, 1, 1909-1910, n° 24, pp. 848-50.
33. *Naché Slovo*, 3-6 octobre 1915.
34. Horst Lademacher, *Die Zimmerwalder Bewegung*, I. : Konferenzen, p. 132.
35. *Sotsialdemokrat*, 11 octobre 1915.
36. A. B. Van Goudoever, « Christian Racovski et *Naché Slovo* », *Romanian History*, pp. 109-151.
37. *Ibid.*, p. 139.
38. Cité par Chklovsky et Gankin Fisher, *op. cit.*, 378 (cf. n. 18).
39. *Autob.*, p. 354.
40. *Lupta zilnica*, 27 février 1916. Cet article, « De Zimmerwald à la Berna », est reproduit dans *Scieri socio-politice*, 1977, pp. 269-272.
41. Istrati, *op. cit.*, p. 50.
42. Signalons également qu'il se lia lors de son séjour en Suisse avec Willy Münzenberg. Babette Gross se souvenait de sa visite. Il fut l'un des fondateurs de l'Internationale communiste des jeunes, vécut en Allemagne et quitta le KPD lors de l'exclusion de Paul Levi après « l'action de mars 1921 » qu'il avait qualifiée de « putsch ». Il ne fut pas un « second Rakovsky ».
43. Voir sa dénonciation à la police française dans le travail d'A. Kriegel « Le dossier Trotsky à la Préfecture de police ».
44. Horst Lademacher, *Die zimmerwalder Bewegung*, II : Korrespondenz, La Haye, 1967, pp. 445-448.
45. Ministère de l'Intérieur, dossier Insarov, M 2132 U.
46. Son discours a été publié sous le titre *Das Wiederwachen der Internationale* (Le Réveil de l'Internationale).
47. Conte, *op. cit.*, pp. 129-137.
48. Réponse à Rosdolsky, *Times Literary Supplement*, 27 octobre 1966. Voir plus loin.
49. Van Goudoever, *loc. cit.*, n. 38, p. 145.
50. G. Haupt, *Soc. et Guerre...*, p. 166.
51. *Le Socialisme et la Guerre*, p. 21.
52. Van Goudoever, *loc. cit.*, p. 137.
53. « Cervantes tsi Shakespeare », *Viitorul social*, II, n° 2, juin 1916, pp. 68-78.
54. *Naché Slovo*, 4 juillet 1916, trad. fr. dans *La Guerre et la Révolution*, II, p. 211.

55. « Reviziia Taktiki », *Naché Slovo*, 24 octobre et 9 novembre 1916.

CHAPITRE VII

1. E. Arbore, « Le mouvement révolutionnaire en Roumanie », *Kommunistichesky Internacional*, 7-8, décembre 1919, p. 1023.
2. Le récit de son arrestation, de sa captivité et de sa libération a été fait par Rakovsky lui-même dans *Demain*, journal suisse, n° 20, décembre 1917. Nous renvoyons ici à *CLT*, n° 17, mars 1984 pp. 64-72. Nous l'avons complété par un article « La libération de Kh.G. Rakovsky de sa prison roumaine le 1^{er} mai 1917 », *Proletarskaia Revoliutsiia*, n° 6, 1920, pp. 245-255.
3. Dès l'entrée en guerre de la Roumanie, l'armée bulgare, appuyée par les divisions allemandes de Mackensen, avait attaqué : les unités bulgares et allemandes entrèrent à Bucarest le 6 décembre 1916.
4. *CLT*, 17, p. 65.
5. *Ibid.*, p. 66.
6. *Ibid.*, p. 67.
7. *Ibid.*, p. 69.
8. *Ibid.*, p. 68.
9. *Ibid.*, pp. 68-69.
10. Vassile Liveanu, « The Socialist Movement in a developing Country. From the History of Socialist Ideas in Rumania », *Revue des Études du Sud-Est européen*, XVI, 4, 1979, p. 799-809.
11. *Ibid.*, p. 70.
12. *Ibid.*, p. 71.
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*, p. 72.
15. *Proletarskaia Revoliutsiia*, *op. cit.*, pp. 249-251.
16. Keith Hitchens, « The Russian Revolution and Romanian Socialist Movement », *Slavic Review*, 1917-1918, n° 2, juin 1968, pp. 268-289, propose le meilleur récit du début de la révolution en Roumanie. Ici, p. 232.
17. V.G. Korolenko, *Die Geschichte meinen Zeitgenossen*, 1919, traduit par Rosa Luxemburg.
18. *Russki Vedonosti*, 17 juin, cité dans « Korolenko v godii Revolutzi i grajdanskoi voinii 1917-1921 », résumé dans *Bulgarian Review*, XX IX, 1989, p. 63.
19. Balabanoff, *Die zimmerwalder Bewegung*, cité par Gankin et Fisher, *op. cit.*, p. 668.
20. *Internatsional i voina*, p. 32.
21. Panaïoutov, *op. cit.*, p. 14. Le SR de gauche qui alerta Rakovsky, Semionov, passa ensuite au PC.
22. *Ibid.*, p. 18.
23. Intérieur, dossier Insarov, P22 99 U.
24. Conte, *op. cit.*, p. 177. Revêtant les défroques de la voyante, Francis Conte écrit que les bolcheviks utilisaient l'argent allemand « sans scrupule » et que Rakovsky « n'hésitait pas » à demander aux autorités allemandes un « service personnel ». Qu'en sait-il ?
25. Panaïoutov, *op. cit.*, p. 16.

26. Radek, *Autob.*, p. 336.
27. *Ibid.*
28. A. Balabanoff, *My Life as a Rebel*, p. 170.
29. *Izvestia*, 29 novembre 1917.
30. *Ibid.*, 3 décembre 1918.
31. Trotsky, *Notes*.
32. *Lenin i Marx*, loc. cit.
33. Panaïoutov, *op. cit.*, p. 19.
34. *Ibid.*, p. 21.
35. *Izvestia*, 7 février 1918.
36. F. Coty, *op. cit.*, pp. 307 et 309.
37. L'année suivante, Blumkine, dans le cadre d'une opération organisée par son parti, assassina l'ambassadeur d'Allemagne. Pris, il fut condamné à mort, puis gracié à la demande de Trotsky qui était allé le voir dans sa cellule et l'avait « converti ». Collaborateur de Trotsky pendant la guerre civile, puis membre des services de renseignements de l'Armée rouge, il fut fusillé en 1929 pour ses contacts avec le chef de l'Opposition de gauche, à l'époque en exil à Prinkipo.
38. *Izvestia*, 4 août 1918.
39. Rakovsky, *Mejdunarodnoe polojenie Sovetskoi Respubliki*, p. 33.

CHAPITRE VIII

1. *Otcherki pokititchskoi Roumyinii*, p. 7.
2. B. Souvarine, « Panaï Istrati et le communisme », *Le Débat*, 9 février 1881, p. 121, Souvarine se citant lui-même.
3. A. Balabanova, p. 226.
4. Rakovsky, *Ilyitch i Ukraina*, p. 25.
5. Panaïoutov, *op. cit.*, pp. 37-39.
6. A. Balabanova, *op. cit.*, p. 227.
7. Archives de l'armée, citées par Tcherniavsky, *op. cit.*, p. 33.
8. *Ibid.*, p. 34.
9. G.I. Tcherniavsky, introduction à « Lettres de Korolenko à Kh.G. Rakovsky », *Voprosy Istorii*, n° 10, octobre 1990, pp. 3-43, ici p. 5.
10. Trotsky, *Notes*.
11. *Ibid.*
12. « Les Relations entre républiques soviétiques : Russie et Ukraine », *L'Internationale communiste*, 12 juillet 1920, pp. 2221-2224.
13. Rakovsky, dans *Izvestia VTsIK*, n° 2, 3 juin 1918; Borys, *op. cit.*, p. 348.
14. *Izvestia*, 26 janvier 1919.
15. *Ibid.*, 4 août 1919.
16. *Knyaz Metternich*, 1905, p. 60.
17. Tous les chiffres ci-dessus sont empruntés à une étude de Rakovsky publiée dans *L'Humanité* du 18 février 1922.
18. Rakovsky, 1923, cité par Conte, *op. cit.*, p. 214.
19. Trotsky, *Notes*.
20. *Izvestia*, 26 janvier 1919.
21. Gus Fagan, *Christian Rakovsky, Selected Writings*, p. 24.

22. Kollontai était en 1919 avec son mari Dybenko à Odessa et elle était commissaire à l'Instruction de la flotte. Venue à Kharkov pour un congrès syndical, elle y resta et fut nommée commissaire du peuple à l'Instruction publique. Elle fut avec Rakovsky une des dernières à quitter Kiev.
23. Rakovsky, « Ilyitch et l'Ukraine », *op. cit.*
24. Pravda, 1^{er} février 1919, éditorial intitulé « Du charbon et du pain ».
25. Antonov-Ovseenko, *Zapiski o grajdanskoï voine*, IV, pp. 29-30.
26. *Ibid.*, pp. 249-250. L'historien E. Adams ne sait s'il s'agit de la part de Rakovsky de bluff ou de naïveté. On dit beaucoup que Grigoriev fut le vrai vainqueur d'Odessa que les Français avaient abandonnée sous la pression de la population dont 80 % leur étaient hostiles selon le général Franchet d'Esperey, le reste étant des gens qui voulaient récupérer pouvoir et privilèges.
27. Texte dans *Dokumenty Vnechnej politiki SSSR*, t. II, p. 152.
28. Antonov-Ovseenko, *op. cit.*, p. 35.
29. *Grajdanska voina*, p. 381.
30. Cité par B. Kovrig, *op. cit.*, p. 54.
31. D'abord Béla Kun a eu tendance à refuser de reconnaître ses responsabilités dans la défaite et accusé Rakovsky d'avoir « saboté » et « trahi ». Il n'y a aucune base à ces accusations. Aujourd'hui encore un émigré accuse Rakovsky d'avoir formé un groupe « anarchiste » contre Kun. Voline aurait reçu de Rakovsky un sauf-conduit peu avant son arrestation par la Tchéka. Mais il n'en parle pas dans son livre.
32. Télégramme du 26 mai 1919, dans *Dokumenty*, t. II, p. 169. Le 28 juillet, Béla Kun télégraphie à Rudnianszky qu'il lui faut dire à Lénine que Kun « a dépassé toutes les limites de sa patience en ce qui concerne la prétendue coopération harmonieuse de Rakovsky avec le CC du Parti et que ce serait une erreur irréparable que de continuer à imposer Rakovsky aux Roumains contre leur volonté ». Tökés, *Béla Kun and the Hungarian Soviet Republic*, p. 202, n. 63.
33. *Ibid.*, p. 198.
34. *Ibid.*, p. 203. Lénine charge Rudnianszky de dire à Béla Kun que « Rakovsky a été nommé par le CC unanime et que ce dernier en est très satisfait ».
35. Trotsky, *Notes*.
36. Bennett Kovrig, *Communism in Hungary*, p. 57.
37. Cf. Séance du bureau politique élargi du 2 juin 1919, *Trotsky Papers*, I, p. 274.
38. Rakovsky, *Borba za osvobodjenje d erevni*, 1920.
39. Borys, *op. cit.*, p. 255. Antonov, III, p. 247.
40. Adams, *Bolsheviks in the Ukraine*, p. 159.
41. *Ibid.*
42. Trotsky, HLHA, T 222, *Trotsky Papers*.
43. Antonov-Ovseenko, *op. cit.*, IV, p. 310.
44. *Ibid.*, p. 264.
45. Arthur E. Adams, *op. cit.*, p. 159.
46. Lettre du 5 août 1919, *Trotsky Papers*, I, pp. 621-627.
47. Lettre du BP du 26 juillet 1919, *Trotsky Papers*, pp. 604-605.
48. Balabanova, *op. cit.*, p. 228.

49. « Korolenko v godii revoliutsii i grajdanskoi voinii 1917-1921 », résumé dans *Bulgarian Review*, XXIX, déc. 1989, ci-après *Journal*, p. 64.
50. *Ibid.*
51. « Nous reviendrons », *Izvestia*, 9 novembre 1919.
52. Protocole de la huitième conférence du PCR(b), p. 95.
53. *Ibid.*, p. 96.
54. *Ibid.*, p. 99.
55. *Ibid.*
56. *Ibid.*, p. 117.
57. Lénine, « Projet de résolution », *Œuvres*, XXX, 162-165.
58. Citée par Iouri Borys, *The Russian CP and the Sovietization of Ukraine*, p. 245.
59. *Ibid.*, pp. 301-307.
60. Conte, *op. cit.*, p. 295.
61. Cité par Sullivan, *op. cit.*, p. 57. En fait les sources sont peu précises, deux historiens du PCU divergent là-dessus. C'est Ravitch-Tcherkassy, *op. cit.*, p. 152, qui parle « d'aller au front », Popov disant que c'est « des tâches communistes qu'ils ont peur », *op. cit.*, p. 218.
62. Procès-verbal des décisions du CC, séance du 5 avril 1920, *Izvestia KPPS*, n° 10, 1990, p. 165.
63. Lénine, *Œuvres*, XXX, p. 483.
64. *Izvestia*, 11 février 1919.
65. David Footman, « Nestor Makhno », *St Antony's Papers, The Civil War*, pp. 75-127, ici pp. 123-124.
66. *Izvestia*, 1^{er} mai 1920.
67. *Ibid.*, 26 janvier 1919.
68. A la suite du putsch de Kapp-von Lüttwitz, la riposte ouvrière, armes à la main, notamment dans la Ruhr, avait créé une situation révolutionnaire que le KPD laissa passer par sectarisme.
69. Korolenko, *Journal*, p. 64.
70. *Ibid.*, p. 65.
71. Interview par Politicus, *L'Europe nouvelle*, 8 novembre 1921, pp. 1483-1484.
72. *Grajdanskaia voina*, III, p. 207.

CHAPITRE IX

1. *I^{er} congrès de l'IC*, p. 101.
2. *Ibid.*, pp. 164-165.
3. *Ibid.*, pp. 172-173.
4. *Ibid.*, p. 175.
5. Ch. Rakowski, *Die Seele des Sieges (zur Geschichte der roten Armee)*, Berlin, 1920. Traduction française de M. Stobnicer dans *CLT*, n° 27, pp. 73-78, ici, p. 75.
6. *Ibid.*, p. 74.
7. Trotsky, *Notes*.
8. F. Conte « Christian Rakovski et l'Armée rouge en Ukraine, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, XX, oct.-déc. 1973, p. 543.
9. « L'âme de l'Armée rouge », *Kommunistitcheskaia Internacional*.

10. Les communistes français ne sont pas oubliés. Rosalie Barberet leur porte 15 000 roubles soviétiques, autant de roubles Nicolas, 5 000 lei, 40 livres sterling et 7,40 carats de diamant évalués à 3 millions de roubles soviétiques.
11. Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire*, p. 119.
12. *Zweiter Kongresses...*, pp. 333-334.
13. *Ibid.*, p. 334.
14. *Ibid.*, p. 336.
15. M. Cachin, *Carnets*, II, p. 566.
16. *Ibid.*, p. 613.
17. *Ibid.*
18. Trotsky, *Notes*.
19. *Ibid.*
20. *Ibid.*
21. P. Pascal, *En communisme*, 10 janvier 1920, p. 123.
22. M. Eastman, *Love and Revolution*, pp. 321-322.
23. A. Rosmer, *Moscou sous Lénine*, p. 159.
24. Trotsky, *Notes*.
25. M. Cachin, *Carnets*, II, pp. 493-494.
26. *Izvestia*, 5 février 1919.
27. *Rapport à la sixième conférence du PCU*, cité par Conte, *op. cit.*, p. 307.
28. *Wireless News*, 16 avril 1921.
29. *Angliia i Rossiia*, p. 23.
30. Rakovsky, *Nakanoune Genoui*, pp. 21-32.
31. *L'Humanité*, 9 avril 1922.
32. *Nakanoune Genoui*, p. 34.
33. Cité par P. Atanassova, p. 41.
34. Eastman, *op. cit.*, pp. 93-96.
35. L. Fischer, *Les Soviétiques dans les affaires mondiales*, p. 294.
36. Papiers L. Fischer, selon Conte, télégramme du 16 avril 1923.
37. Cité par Renzo, « Impressions de Gênes », *La Vie des peuples*, 10 mai 1922.
38. *L'Humanité*, 9 juin 1922.
39. *Ibid.*

CHAPITRE X

1. Panaïoutov, *op. cit.*, p. 130.
2. Télégramme du bureau politique à Trotsky, 26 juillet 1919, *Trotsky Papers*, I, p. 337.
3. Ceux qui croient et écrivent que Trotsky défendait alors un « socialisme des casernes » contre des communistes plus « démocrates » doivent placer Staline au premier rang de ces derniers, ce qui ne facilite pas l'analyse !
4. Voir A.M. Pochtchékoldine, « Sur la voie du "pouvoir exorbitant" ou les débuts du stalinisme », *Cahiers Léon Trotsky*, n° 44, 1990, pp. 107-111. C'est la seule version intégrale de son article, qui fut mutilé en russe.
5. Résumé de l'opinion de Rakovsky par Conte, *op. cit.*, p. 355.

6. *Kommunist*, 17 octobre 1922.
7. *Izvestia KPSS*, n° 5, 1991, pp. 158-180.
8. Il s'agit de « La question des nationalités ou de l'autonomie », *Œuvres*, t. 36, pp. 618-623.
9. *Ibid.*, p. 619.
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*, pp. 621-622.
12. *Ibid.*, pp. 621-624.
13. Le compte rendu sténographique de ce débat est cité dans Panaïoutov, *op. cit.*, p. 44.
14. *XII^e Congrès*, p. 193.
15. Intervention de Rakovsky au XII^e congrès, trad. fr. dans *Cahiers Léon Trotsky*, pp. 89-100, ici 91.
16. *Ibid.*, p. 93.
17. *Ibid.*, p. 95.
18. *Ibid.*, p. 97.
19. *Tainy natsional'noi pôlitiki c Tché. K RKP (Stenografistitcheskii oit chet sek renogo IV Sovechtchiniia Ts K PKK 1923 g.*, édition 1992. L'intervention de Rakovsky est pp. 107-109.
20. *Ibid.*, p. 270. Notons, ce n'est pas dénué d'importance, que Rakovsky se qualifie d'« Ukrainien », mais aussi que le compte rendu qui énumère les délégués d'Ukraine mentionne pour lui la nationalité « bulgare ».
21. Paru en brochure à Kharkov. Nous renvoyons à la traduction française dans *Cahiers Léon Trotsky*, n° 17, 1984, pp. 101-119.
22. *Ibid.*, p. 102.
23. *Ibid.*, p. 104.
24. *Ibid.*
25. *Ibid.*, p. 105.
26. *Ibid.*, p. 107.
27. *Ibid.*, p. 111.
28. *Ibid.*, p. 112.
29. *Ibid.*, p. 113.
30. *Ibid.*
31. *Ibid.*, p. 114.
32. *Ibid.*, p. 115.
33. *Ibid.*, p. 117.
34. *Ibid.*
35. HLHU, T 889.
36. Archives du PCU, citées par Tcherniavsky, p. 88.
37. *Izvestia*, 1^{er} août 1923.
38. Tous les détails sur les projets de Savinkov mentionnés ci-dessus proviennent du dossier Insarov à l'Intérieur.
39. Harvard, T 802. Texte original pour la première fois en URSS dans *Izvestia TsK KPSS*, n° 9, septembre 1990, pp. 189-194.
40. *Pravda*, 25 janvier 1925.

CHAPITRE XI

1. Cité par F. Conte, *RD*, p. 17.
2. *Ibid.*, 104.

3. Sur les souvenirs de Liliana, nous avons utilisé, à des époques différentes, son article du 1^{er} janvier 1988 dans *Literaturen Glas*, celui du 13 janvier 1988 dans *Sofitytskie Novosti*, et son livre paru à Sofia en 1989, *Spomeni za moia vouytchni Krystiou Rakovski*.
4. A. Viollis, *loc. cit.*
5. Témoignages collectés et cités par Conte, *op. cit.*, pp. 334 et 422.
6. Archives MacDonald, Foreign Office (MDFO), lettre de MacDonald à Rakovsky, 12 janvier 1924, citée par Conte, *op. cit.*, p. 540.
7. Tous ces textes ont paru dans *L'Humanité* aux dates indiquées ici.
8. *Manchester Guardian*, 26 avril 1922.
9. *Times*, 15 avril; *Izvestia*, 16 avril 1922.
10. *Times*, 15 juillet 1924.
11. Lettre de Rakovsky à Ponsonby, 29 mai 1924, N 4691/1822/85, FO 371/1059, cité par Conte, *op. cit.*, p. 546.
12. *Times*, 21 juillet 1924.
13. Cité par L. Fischer, *op. cit.*
14. On peut trouver un compte rendu complet de ces événements intérieurs britanniques des 5 et 6 août dans un récit d'E.D. Morel paru dans *Forward* du 23 août 1924.
15. *Times*, 27 août 1924, en a donné un compte rendu légèrement épuré.
16. *Izvestia*, 12 août 1924.
17. *L'Humanité*, 9 août 1924.
18. *Ibid.*
19. *Izvestia*, 20 août 1924.
20. *Daily Herald*, 28 novembre 1924.
21. *Ibid.*, 4 mai 1924.
22. Rapport du 3 juin 1924, cité par Conte, *op. cit.*, II, p. 566.
23. *L'Humanité*, 4 mai 1924.
24. *Izvestia*, 5 novembre 1926.
25. *Literaturen Glas*, *loc. cit.*
26. Dossier Insarov, Paris.
27. Cité par Conte, *RD*, p. 175.
28. *L'Éclair*, 7 novembre 1923.
29. *L'Humanité*, 2 juin 1922.
30. *Politicus*, « La Valise entr'ouverte », *Europe nouvelle*, décembre 1925, 5, p. 1621.
31. Andrée Viollis, « Portrait du jour », *Europe nouvelle*, n° 8, novembre 1925.
32. Joseph Paul-Boncour, *Entre deux guerres*, p. 104.
33. Rapport de la Sûreté générale, 18 décembre 1925, dossier Insarov.
34. *La Victoire*, 10 janvier 1926.
35. *Liberté*, 7 septembre 1927.
36. François Coty écrit dans *Le Figaro* que Sadoul était le directeur de cette école de terrorisme !
37. F. Coty, *Contre le communisme*, pp. 301-313, ici 304, 307, 309, 310, 312. Il s'agit d'extraits d'un article paru dans *Le Figaro* daté du 10 septembre 1927, sous le titre « S. Ex. M. Kristo Rakowsky, ambassadeur des Soviets en France ». Cet article est un monument de malhonnêteté et de haine.
38. *Liberté*, 6 septembre 1927.
39. *L'Écho de Paris*, 18 septembre 1927.

40. Gevrenova, *Spomeni...*, p. 61.
41. *Ibid.*, p. 57.
42. *Ibid.*, pp. 45-50, pour les acteurs, p. 49.
43. *Ibid.* p. 60.
44. *Ibid.*, p. 53.
45. Les historiens soviétiques se sont attaqués à différents sujets : Marat, l'émigration, Robespierre, l'armée, Saint-Just, les Enragés, Babeuf et le 9 Thermidor.
46. S. Schram, « Christian Rakovskij et le premier rapprochement franco-soviétique », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 1-2, 1960 pp. 205-238 et I-4, 1960, 584-629.
47. Déclaration à Andrée Viollis, *Europe nouvelle*, 5 décembre 1925.
48. Archives de Monzie, CHEVS F NSP, Paris.
49. Trotsky, *Journal d'exil*, p. 35. Bizarrement, F. Conte refuse de croire que les Soviétiques ont cessé d'acheter, donc que la presse française a cessé d'être vendue.
50. Gus Fagan, *op. cit.*, p. 43.
51. Louis Fischer, *op. cit.*, pp. 646-647.
52. CHEVS.
53. *Ibid.*
54. *Plate-forme de l'Opposition de gauche*, p. 37.
55. *Le Temps*, 27 août 1927.
56. Monzie à Labonne, 27 août, CHEVS.
57. Texte dans le dossier Insarov. *Cahiers Léon Trotsky*, n° 18, 1984, p. 28.
58. Cité par Conte, *DR*, p. 190.
59. Louis Fischer, *op. cit.*, p. 649.
60. Harvard, Trotsky à Rakovsky, 30 septembre 1927, T 1018.
61. On ne peut pas m'accuser d'avoir abusé des « sottisiers » pourtant aisés à faire dans la production historique occidentale. Nous ne pouvons tout de même pas laisser passer ici la bourde d'un historien considéré comme un « grand » spécialiste dont « il faut absolument traduire tous les ouvrages en français », etc. Cet homme, qui avait déjà accusé Trotsky d'avoir « inventé les camps de concentration » alors qu'il avait été l'un des premiers à étreindre ceux des Anglais, résume l'expulsion de Rakovsky de France en 1927 en ces termes : « En 1927, la France exigea le rappel de l'ambassadeur soviétique Racovski, un trotskiste, qui avait "capitulé" et adressé au comité central une lettre de repentir dans laquelle il promettait en particulier, en cas de guerre contre les impérialistes, d'appeler les soldats des armées impérialistes à la désertion. » Cinq âneries en une seule phrase. Oui, M. Michel Heller (*L'Utopie au pouvoir*, p. 176) est une vedette et ses flagorneurs des clowns. Je ne les cite pas, ils se reconnaîtront.
62. Allusion au livre de R. de Jouvenel *La République des Camarades*, 1913.
63. *L'Intransigeant*, 17 octobre 1927.

CHAPITRE XII

1. P. Istrati, *op. cit.*, p. 52.
2. M. Eastman, *Love and Revolution*, p. 443.

3. *Ibid.*
4. EH. Carr, *Socialism in One Country*, 2^e partie, pp. 63-64.
5. Archives Harvard, lettre de Trotsky à Mouralov, 11 septembre 1928, T 2538.
6. *La Correspondance internationale*, n° 82, 1925.
7. P. Pascal, *Mon état d'âme*, 29 octobre 1926, p. 189.
8. HLHU, 11 septembre 1928, T 2738.
9. Bien entendu, Rakovsky ne porte pas ici une appréciation d'ensemble sur la répression depuis 1917. Il répond à la question précise de la condition faite en prison aux détenus SR et social-démocrates et dit ce qu'il sait. En 1923, les prisonniers politiques « socialistes » — ceux que Renaudel défend — jouissaient aux îles Solovki d'un authentique régime politique. On peut se reporter là-dessus au témoignage de la SR Elisaveta Olitskaia dans ses Mémoires *samizdat* (trad. française Le Sablier).
10. *Le Quotidien*, 1^{er} novembre 1926.
11. *Ibid.*
12. Réponse de Staline au XV^e congrès.
13. Les autres grandes usines de la région sont toutes couvertes par un leader de l'Opposition : Stysl par Krol, Vladimir Ilytch par Kamenev, Krasnaia Maziak par Sapronov, Krasnaia Zarya par Vladimir Maliouta, Serpi Molot par A.G. Ichchenko et le Parc de tramways par I.N. Smirnov.
14. *Pravda*, 29 octobre 1927.
15. Kozlov, avec le jeune ouvrier Alekseenko, dirige la *troïka* oppositionnelle des Jeunesses communistes à Aviopribor et Krasnaia Presnia.
16. Harvard, Rakovsky, « Opposition et troisième force », T 802.
17. *Pravda*, 10 novembre 1927.
18. Cité par Conte, *op. cit.*, p. 689.
19. Fagan, *op. cit.*, pp. 45-46.
20. Compte rendu du XV^e congrès, Kaganovitch, p. 4.
21. Tcherniavsky, *op. cit.*, p. 138.
22. *Proletari*, 10 novembre 1927.
23. P. Pascal, *L'Année 1927*, p. 255.
24. C'est un résumé de l'analyse des rapports de Kaganovitch et Postychev par G.I. Tcherniavsky, *op. cit.*, pp. 139 *sq.*, que nous donnons ci-dessous.
25. *Ibid.*, p. 132.
26. Cité *ibid.*, p. 139.
27. Anna dirigeait à Kharkov une maison d'édition. Nadejda Mandelstamm, dans ses Mémoires, la confond de toute évidence tout au long avec sa belle sœur Alexandrina (Adina).
28. « Opposition et troisième voie », T 802.
29. Théodore Gosselin, dit G. Lenotre, avait écrit un livre sur *Robespierre et la Mère de Dieu*, que Mathiez avait éreinté dans les *Annales* quelques mois auparavant (*AHRF*, IV, 1927, pp. 97-110). Rakovsky avait lu au moins l'article de Mathiez avant son départ.
30. X^e congrès, *CLT* 18, pp. 9-10.
31. *Ibid.*, p. 13.
32. *Ibid.*, p. 17.

33. *Ibid.*, p. 19.
34. Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire*, p. 242.
35. Pierre Naville, *Trotsky vivant*, pp. 28-29.
36. V. Serge, *op. cit.*, p. 247.
37. Raconté par Victor Serge, *ibid.*, p. 244.
38. Selon le compte rendu du débat, cette question fut posée par L.M. Karakhane, avec qui il avait travaillé dans la diplomatie. D'autres interruptions agressives venaient d'anciens oppositionnels comme A.P. Rosengoltz (*Izvestia*, 25 novembre 1927), que Rappoport appelle... Rosenzweig.
39. *Les Mémoires de Charles Rappoport*, p. 451, n. 1.
40. *Ibid.*, n. 3.
41. Son intervention se trouve pp. 207-214 du compte rendu sténographique. Nous renvoyons ici à la traduction en français parue dans les *Cahiers Léon Trotsky*.
42. Rakovsky, protocole du V^e congrès, *ibid.*, n° 18, pp. 38-43, ici p. 39.
43. Compte rendu sténographique, p. 208.
44. *Ibid.*
45. *Ibid.*, p. 209.
46. *Ibid.*, p. 43.
47. Compte rendu sténo, p. 213.
48. XV^e congrès, dans *CLT*, n° 6, 1980, pp. 71-73.
49. *Ibid.*, p. 72.
50. *Ibid.*
51. *Ibid.*
52. *Ibid.*, p. 73.
53. HLHU, *CLT*, 19, 14 juin 1928, p. 75.

CHAPITRE XIII

1. P. Broué, « Rako », *CLT*, 18, janvier 1984, p. 13.
2. Cité par G.I. Tcherniavsky, *op. cit.*, p. 164.
3. Nous suivons ici la lettre datée du 17 février 1928 de Rakovsky à Trotsky, Harvard, T 1128.
4. *Ibid.*, p. 45.
5. *Ibid.*, lettre du 25 mars 1928, T 1128, p. 59.
6. *Ibid.*, lettre de Rakovskaia à Sedova, 18 mai 1928.
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*, lettre de Rakovsky à Trotsky, 14 juin 1928, T 1876.
9. Andrea Graziosi, « G.L. Piatakoff (1890-1937). A Mirror of Soviet History », *Harvard Ukrainian Studies*, XVI, n°s 1-2, 1992.
10. Tcherniavsky et Stanchev, *Ekho Planety*, 24 août 1990, p. 31.
11. Panait Istrati, *Vers l'autre flamme*, p. 131.
12. Harvard, lettre de Rakovsky à Trotsky, 29 février 1928, T 1166, *CLT*, p. 50.
13. *Ibid.*, lettre de Rakovsky à Trotsky, 18 mai 1928, T 1479, p. 64.
14. *Ibid.*, p. 66.
15. *Ibid.*
16. *Ibid.*, p. 67.
17. *Ibid.*

18. *Ibid.*, lettre du 27 mai, T 1546.
19. *Ibid.*, p. 69.
20. *Ibid.*, lettre de Rakovsky, mai 1928, T 1394.
21. *Ibid.*
22. *Ibid.*, lettre de Rakovsky à Trotsky, 2 juin, T 1604, p. 74.
23. *Ibid.*
24. *Ibid.*, p. 9.
25. *BO*, 1929, n° 6, p. 18.
26. *Ibid.*, lettre du 21 juillet 1928, T 1753, p. 79.
27. *Ibid.*
28. Lettre de Rakovsky à Radék, citée par Tcherniavsky, *op. cit.*, p. 172.
29. Cité par Tcherniavsky, *ibid.*
30. Harvard, lettre de Rakovsky au congrès, juillet 1928, T. 1753.
31. *Ibid.*, lettre de Trotsky à ses camarades, 2 juin 1928, T. 1613.
32. Citée par Tcherniavsky, *op. cit.*, p. 172.
33. Harvard, télégramme de Rakovsky à Trotsky, T. 1753, 16 juin 1928.
34. *Ibid.*, lettre de Rakovsky à Trotsky, 21 juin 1928, T. 1676, p. 75. Le petit Lev Manovitch Nevelson fut recueilli par sa grand-mère Aleksandra Bronstein, à l'arrestation de cette dernière par sa grand-tante Maria Sokolovskaia, finalement interné dans un camp en tant qu'enfant d'ennemi du peuple. Sa cousine Aleksandra, la fille de Zina, avait gardé pour lui, quand il avait quinze ans, une énorme admiration. C'était, nous a-t-elle dit, un être exceptionnel d'intelligence et de courage. Il a disparu.
35. Harvard, lettre de Rakovsky à Valentinov, 7 août 1928, T. 220.
36. *Ibid.*, pp. 83-84.
37. *Ibid.*, p. 85.
38. *Ibid.*, p. 86.
39. *Ibid.*, p. 88.
40. *Ibid.*, p. 91.
41. *Ibid.*, p. 93.
42. *Ibid.*, p. 92.
43. *Ibid.*, pp. 94-95.
44. Archives Monzie, CHVES.
45. Cette réponse de Monzie est reproduite dans l'article de Stuart B. Schram « Khristian Rakovsky et le premier rapprochement franco-soviétique », *Cahiers du monde russe et soviétique*, juin et décembre 1960, pp. 627-629.

CHAPITRE XIV

1. Interrogatoire de novembre 1937.
2. L. Fischer, *Men and Politics*, p. 132.
3. *Ibid.*, p. 133.
4. *Ibid.*
5. Graziosi, *loc. cit.*
6. P. Broué, « Entretien avec Ivan Vrathev », *CLT*, n° 46, 1991, pp. 3-12.
7. Deux exilés portant ces noms sont des chauffeurs à Moscou.
8. L. Fischer, *Men and Politics*, pp. 131-132.

9. Interrogatoire.
10. Témoignage de sa fille Tatiana Smilga.
11. Tcherniavsky, *op. cit.*, p. 187.
12. « Rakovsky, Évaluation de la situation », *Biulleten oppositsii*, n° 3-4, pp. 12-14.
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*
16. *Pravda*, trad. fr. *CLT*, 7-8, 1981, pp. 664.
17. *Ibid.*, 13 juillet 1929, déclaration, trad. fr. *CLT*, n° 6, 1981, pp. 74-77.
18. *BO*, n° 6, p. 9.
19. Harvard, T. 17115, *CLT*, 5, pp. 79-85.
20. *Ibid.*, pp. 79-80.
21. *Ibid.*, p. 83.
22. *Ibid.*, p. 85.
23. Harvard, lettre de Rakovskaia à Sedova, 20 octobre 1929.
24. « Capitulation et capitulards », *BO*, 7, 1929, pp. 4-7.
25. *Ibid.*, pp. 4-5.
26. *Ibid.*, p. 4.
27. *Ibid.*, p. 5.
28. *Ibid.*, p. 4.
29. « La politique... et le régime... », *BO*, 7-10, 1929.
30. *Ibid.*, p. 10.
31. *Ibid.*, p. 9.
32. *Ibid.*
33. *Ibid.*
34. *Ibid.*, p. 10.
35. Citée par F. Conte, *op. cit.*, p. 706.
36. L. Fischer, *Men and Politics*, p. 309.

CHAPITRE XV

1. Ces passages et résumés sur la déclaration du 4 octobre 1929 sont extraits de la déclaration du 30 avril 1930.
2. Cité par Tcherniavsky, *op. cit.*, p. 193.
3. *Ibid.*, p. 194.
4. Interrogatoire.
5. *Ibid.* Peut-être ce long paragraphe était-il une tentative pour sauver ses manuscrits ?
6. Harvard, lettre de Rakovskaia à Sedova, 4 mars 1930. L'épidémie est de toute évidence une vague d'arrestations et la dernière périphrase désigne les capitulards.
7. *Ibid.*
8. Déclaration du 12 avril 1930, Harvard, T. 17118, trad. fr. dans *CLT*, 6, pp. 90-103.
9. *BO*, n° 4, 1930, pp. 21-22.
10. *Ibid.*, p. 91.
11. *Ibid.*, p. 92.
12. *Ibid.*, p. 96.
13. *Ibid.*, pp. 97-98.

14. *Ibid.*, p. 98.
15. *Ibid.*, p. 99.
16. *Ibid.*
17. *Ibid.*, p. 100.
18. *Ibid.*, p. 101.
19. *Ibid.*, p. 102.
20. *Ibid.*, p. 103.
21. *BO*, 11 mai 1930, p. 21.
22. *Ibid.* Notons à propos de cette phrase que Trotsky savait que Rakovsky n'avait pas de machine à écrire et qu'il était « sans secrétaire » : il avait donc des informations qui prouvaient que son ami n'était pas totalement « isolé ».

CHAPITRE XVI

1. Harvard, lettre de Rakovsky, *BO*, 17-18, 1930, p. 43.
2. Harvard, télégramme de Rakovsky, 24 septembre 1929, T. 171178.
3. Trotsky, *Notes*.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*
6. *Letopis revoljutsii*, 1930, n° 3, cité par Tcherniavsky, *op. cit.*
7. *Kollektivist*, 30 avril 1930, cité par Tcherniavsky.
8. Tcherniavsky, *op. cit.*, p. 195. Ce n'est pas la première fois qu'on note une manifestation de sympathie d'Enoukidze pour un *oppositionalner*. Il fut fusillé avant Rakovsky !
9. *Ibid.*, p. 196, Témoignage de Khristian Valerianovitch.
10. *BO*, 25-26, oct.-nov. 1931, pp. 9-32.
11. *Ibid.*, p. 96.
12. *Ibid.*, p. 97.
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*, p. 98.
15. *Ibid.*, p. 99.
16. *Ibid.*, p. 91.
17. *Ibid.*, p. 118.
18. *Ibid.*, p. 119.
19. *Ibid.*, pp. 122-123.
20. *Bolchevik*, n° 7, 1930, pp. 18-19.
21. Tcherniavsky, *op. cit.*
22. Interrogatoire.
23. Cette information et les précédentes sont dans l'interrogatoire.
24. *Ibid.*
25. Trotsky, *Notes*.
26. Nous possédons aujourd'hui le rapport de la commission de réhabilitation pour Wolfson et ses amis, dont la substance suit : *Izvestia TsK KPSS*, n° 12, 1990, pp. 93-104.
27. *Ibid.*
28. *BO*, 1931, n° 19, p. 17.
29. *Ibid.*, n° 21, p. 13.
30. *Ibid.*
31. *BO*.

32. Ruth Fischer, « Trotsky à Paris », *CLT*, 22, p. 58. Le manuscrit déposé à Harvard a été publié depuis.
33. J. Van Heijenoort, *Sept Ans auprès de Trotsky*.
34. Télégramme du 17 février, *Pravda*, 20 février 1934.
35. *Le Temps*, 24 février 1934.
36. Archives Cannon, Institut d'histoire sociale, *Œuvres*, 3, p. 237.

CHAPITRE XVII

1. Panaïoutov, *op. cit.*, p. 281.
2. Témoignage personnel de Nadejda Ioffe.
3. Louis Fischer, *Men and Politics*, p. 309.
4. Annexe à la thèse de doctorat de J.-Y. Boursier, *Le PCF et la Question nationale*.
5. Gevrenova, *Spomeni...*, pp. 94-95.
6. Le docteur Kazakov sera arrêté et jugé en même temps que Rakovsky, mais, lui, condamné à mort et exécuté aussitôt.
7. *Pravda*, 23 août 1935.
8. Tcherniavsky, *op. cit.*, p. 138.
9. *Literaturen Glas*, 1^{er} janvier 1988.
10. L. Gevrenova, *Spomeni...*, p. 93.
11. *Ibid.*, p. 92.
12. *Ibid.*, pp. 90-95.
13. *Ibid.*, p. 101. Voir aussi *Le Procès du Centre antisoviétique trotskiste*, p. 217.
14. A. Kriegel, *Les Grands Procès dans le système communiste*, p. 87. Conte, *op. cit.*, p. 783.
15. Carnet de Reiss, dans E. Poretski, *Les Nôtres*, p. 300.
16. Tcherniavsky, *op. cit.*, p. 268.
17. *Ibid.*
18. Harvard, L. Trotsky, communiqué du 25 janvier 1937, T. 4004, trad. fr. *Œuvres*, 12, p. 172.
19. Tcherniavsky, *op. cit.*, p. 273.
20. *Ibid.*, p. 274.
21. *Ibid.*, p. 275.
22. Pour plus de clarté, nous avons ici renvoyé à l'interrogatoire.
23. Tcherniavsky, *op. cit.*, p. 277.
24. *Ibid.*, p. 278.
25. *Le Procès du Bloc des trotskistes et des droitiers antisoviétiques*, p. 307.
26. *Ibid.*, p. 308.
27. *Ibid.*
28. *Ibid.*, p. 314.
29. *Ibid.*, p. 317.
30. *Ibid.*, pp. 320-321.
31. *Ibid.*, p. 329.
32. *Ibid.*, pp. 329-330.
33. *Ibid.*, p. 806.
34. *Ibid.*, p. 332.
35. *Ibid.*, p. 333.

36. *Ibid.*, p. 804.
37. *Ibid.*, p. 809.
38. *Le Temps*, 4 mars 1938.
39. Trotsky, « La révolution trahie », *De la révolution*, p. 509.
40. *Le Temps*, 7 mars 1938.
41. *Ibid.*, 4 mars 1938.
42. *Le Figaro*, 7 mars 1938.
43. F. Panayoutov, *Dr Krystiou Rakovsky*, p. 201.

CHAPITRE XVIII

1. Préface de Conte, *op. cit.*, p. 7.
2. *Ibid.*, p. 807-808.
3. G. Haupt et J.-J. Marie, *Les Bolcheviks par eux-mêmes*, p. 312.
4. Gevrenova, *op. cit.*, p. 114. C'est en 1945 que l'homme lui a parlé de l'oncle qu'il avait connu en 1941.
5. Tcherniavsky, *op. cit.*, p. 312.
6. *Ibid.*, p. 313.
7. *Izvestia TsK KPSZS*, n° 1, p. 119.
8. A. Vaksberg, *Vychirsko, le procureur de Staline*, p. 224.
9. Tcherniavsky, *op. cit.*, pp. 314-315.
10. *Ibid.*, p. 319. Selon l'accusation, Stefanov serait entré au service de la mission sur recommandation d'un proche collaborateur de Trotsky, puis serait revenu en accord avec Rakovsky pour mener en Bulgarie un travail fractionnel. Gevrenov et Stefanov furent condamnés à la prison à vie.
11. Bouchemachine, *AHRF*, IX, 1930, pp. 401-410.
12. *Ibid.*, p. 401, n. 1.
13. *Annales historiques de la Révolution française*, 1931, pp. 149 sq.
14. *Ibid.*, p. 156.
15. A. Kriegel, préface à Conte, *RD*, p. 8.
16. *Ibid.*, p. 9.
17. P. Broué, « Rakovsky et Trotsky », *CLT*, 46, 1994.
18. *Journal d'exil*, 1935, notes du 25 mars, p. 74.
19. Harvard, lettre de Rakovsky à Trotsky, 17 février 1928, *CLT*, 18, p. 47.
20. « La dernière lettre de Ioffe », *De la révolution*, p. 641.
21. *Knyaz Metternich*, p. 6, cité par Conte, *op. cit.*, p. 809.
22. *Angliia i Rossiia*, p. 26.
23. C'est ainsi, rappelons-le, qu'il était appelé dans le mouvement ouvrier et socialiste français.
24. B. Souvarine, « Comments on the Massacre », *The Comintern : Historical Highlights*, 1966, p. 180.

Chronologie

- 1873 *1^{er} août* : naissance à Kotel (Bulgarie) de Krystiu Stanchev.
- 1878 Traité de San Stefano. Les Stanchev deviennent roumains sous le nom de « Racovski ». Krystiou devient « Cristian ».
- 1878-1884 École primaire à Kotel puis Varna.
- 1884 Lycée de Varna; rencontre de « Katia ».
- 1887 Grève de lycéens, Racovski est exclu de tous les lycées.
- 1887-1888 Le jeune homme lit; réadmis en octobre 1888 au lycée de Gabrovo.
- 1888-1889 Se fait des amis pour la vie : Balabanov, Bakalov, Nokov. Il devient marxiste sous l'influence du professeur Dabev.
- 1890 De nouveau exclu à vie des lycées roumains. Inscrit à Genève pour des études de médecine. Rencontre « Lisa » (E.P. Ryabova) et par elle Plékhanov. Fréquente Rosa Luxemburg.
- 1892 Anime avec Slavi les étudiants socialistes bulgares. Séjourne avec lui en Bulgarie et Roumanie : ils rencontrent Dobrogeanu-Gherea et Bagoev.
- 1893 *Mars* : suicide de Slavi Balabanov.
1^{er} mai : Rakovsky orateur au meeting avec Guesde et Plékhanov.

Août : délégué au congrès de la II^e Internationale, à Zurich. Rencontre Engels.

Octobre : poursuit ses études de médecine à Berlin.

Décembre : anime le congrès international des étudiants à Genève.

1894 Fréquente Karl Liebknecht. Correspondant du *Vorwärts*, se lie à Wilhelm Liebknecht. Connaît Bebel, Kautsky.

12 avril : expulsé de Prusse comme « anarchiste ».

Juillet : reprend ses études à Nancy, avec Lisa. Fréquente Akselrod à Zurich.

1895 *Janvier* : ils reviennent à Montpellier.

1896 *Avril* : rencontre avec Jean Jaurès.

Juin : soutenance de thèse de Lisa.

Juillet : soutenance de thèse de Khristian. Séjour à Paris.

1897 Séjour à Moscou chez le père de Lisa. Séjour en Bulgarie.

1898 *Janvier* : arrivée à Mangalia.

30 août : mariage à Mangalia.

15 septembre : incorporation à Constantsa comme médecin lieutenant au 9^e régiment de cavalerie. Lisa repart. Rédaction de *La France contemporaine*.

1899 *Février* : quinze jours de permission chez Lisa, à Saint-Pétersbourg. Rencontre des marxistes légaux, polémique contre les populistes.

1900 *1^{er} janvier* : Khristian, démobilisé, décide d'habiter à Pétersbourg.

5 mars : arrivée à Pétersbourg. Rencontre avec Korolenko.

23 avril : Khristian expulsé, ils partent en France.

18 août : retour à Pétersbourg, après un énorme pot-de-vin.

1901 *Octobre* : Lisa meurt en couches avec son nouveau-né.

- 1902 *Juin* : retour à Paris ; pense à devenir avocat, s'inscrit en droit.
12 juin : incident avec Lénine dans une réunion.
10 octobre : intervention de Georges Clemenceau en faveur de la naturalisation de Rakovsky.
- 1903 *Janvier* : retour à Varna et Mangalia.
Avril : mort du père.
- 1903-1904 Séjour à Paris.
- 1904 Refus de la nationalité française. Il choisit de revenir au pays. S'installe à Mangalia. Délégué au congrès d'Amsterdam.
- 1905 *Février* : début d'un mouvement de grèves.
Mars : fondation du journal *Romania muncitoare*.
Avril-mai : congrès ouvrier roumain.
Juin-juillet : congrès des syndicats roumains.
20 juin : mutinerie du cuirassé *Potemkine*.
29 juin-1^{er} juillet : Rakovsky délégué au congrès de Stuttgart.
3 juillet : Rakovsky déchu de sa nationalité et expulsé.
8 juillet : Le cuirassé *Potemkine* se rend à Constantza. Rôle de Rakovsky.
- 1906 Parution de *Viitorul social*.
- 1906-1912 Rakovsky parcourt l'Europe.
- 1907 Il lance à Sofia le mot d'ordre de la Fédération démocratique des républiques balkaniques.
- 1908 Rencontre et liaison avec Anna Kisselkova.
- 1909 *8 octobre* : entre illégalement ; refoulé à Câineni.
9 octobre : manifestation ouvrière pour lui à Galatz. 8 morts.
- 1910 *Juin* : conférences à Salonique.
Août : congrès de Copenhague : défense de Trotsky.

- 1911 *Mars* : entrée illégale : refoulé.
5-18 octobre : conférence préliminaire des partis socialistes des Balkans : Rakovsky y représente le BSI.
Novembre : tournée en Macédoine.
- 1912 *Janvier* : à Sofia, fonde *Napred*.
Avril : un tribunal lui restitue sa nationalité.
Octobre : rupture avec Anna Kisselkova.
- 1913 *Juillet* : séjour avec Trotsky à Mangalia et Bucarest. Épouse Alexandrina Constantinescu et adopte ses enfants.
- 1914 *Août* : Rakovsky préconise la « neutralité » roumaine.
- 1915 *Février-juin* : tournée en Europe, pour organiser la lutte contre la guerre : PSI, Trotsky, Lénine.
Mars : correspondance avec Charles Dumas.
6-8 juillet : conférence de Belgrade des PS des Balkans.
5-8 septembre : conférence de Zimmerwald. Rakovsky au CSI.
- 1916 *8 février* : retentissant discours à Berne.
16 juillet : violentes manifestations ouvrières à Galatz ; Rakovsky est arrêté puis libéré.
23 septembre : Rakovsky est arrêté, « enlevé ».
- 1917 *1^{er} mai* : Rakovsky est libéré par les soviets de soldats russes.
Août-septembre : mission à Stockholm vers l'Europe.
Décembre : Rakovsky rejoint le parti bolchevique.
- 1918 *Janvier-avril* : dirige l'offensive militaire victorieuse contre la Roumanie. Coup d'arrêt par l'armée allemande. Négociations avec Skoropadsky, rassemblement des forces en Ukraine, missions manquées en Allemagne.

1919

Janvier : Rakovsky président du Sovnar-kom d'Ukraine.

Mars : fondation de l'Internationale communiste. Rakovsky membre n° 1 de son exécutif et du bureau du Sud.

21 mars : République des conseils hongrois de Béla Kun.

Avril : échec de l'offensive, effondrement hongrois, puis ukrainien.

Août : l'Armée rouge et Rakovsky évacuent l'Ukraine.

Octobre : Rakovsky est nommé à la tête de l'administration politique de l'armée (PUR).

Décembre : Lénine charge Rakovsky de préparer la résolution sur l'Ukraine.

1920

1^{er} janvier : lettre de Lénine aux ouvriers et paysans d'Ukraine. Succès de la nouvelle politique.

17-23 mars : Les gauchistes contre Rakovsky à la quatrième conférence du PCU.

30 mars : Lénine fait l'apologie de Rakovsky au IX^e congrès.

31 mars : Rakovsky condamné à mort en Roumanie.

5 avril : le CC du PCR(b) casse les décisions de la conférence du PCU.

1921

Début : Rakovsky avec Trotsky dans la discussion syndicale.

Mars : Rakovsky soutient Lénine au X^e congrès.

1922

Avril : Rakovsky à la conférence de Gênes.

16 avril : signature du traité de Rapallo qui est son œuvre.

11 août : conflit avec Staline sur l'autonomisation des républiques.

25 août : rencontre à Gorki avec Lénine.

28 août : lettre au BP contre Staline.

3 octobre : l'exécutif des soviets d'Ukraine contre Staline.

- 1923
- 30 décembre : lettre de Lénine sur les « nationalités ».
- 23 janvier : lettre sur l'Inspection ouvrière et paysanne.
- 23 mars : dans *Kommunist*, Rakovsky prolonge les idées de Lénine.
- Avril : XII^e congrès du PC(b) : Rakovsky contre Staline.
- Juin : conférence sur la question nationale : affrontements. Brochure *Nouvelle Étape*, manifeste anti-bureaucratique.
- 9-12 juin : affrontements au CC.
- 10 juillet : Rakovsky, retiré d'Ukraine, est affecté à Londres.
- 18 juillet : informé le 17, il écrit à Staline.
- 30 septembre : Rakovsky à Londres.
- 1924
- 2 février : conférence à Kharkov.
- 9 février : reconnaissance *de jure* du gouvernement soviétique par les Britanniques.
- 4 avril-4 août : conférence anglo-soviétique.
- 9 août : signature du traité.
- 1925
- Novembre : ambassadeur à Paris. Questions sur la mort de Frounzé.
- 1926
- Février-juillet : conférence de Paris.
- Juillet : Beaulieu-sur-Mer.
- 19 juillet-3 août : Moscou.
- Août-septembre : Royat, Saint-Céré, Saint-Jean-de-Luz.
- Octobre : Le testament de Lénine est publié avec son accord.
- 1927
- Février : Moscou.
- Avril : Nice.
- 10 août : Rakovsky signe la plate-forme de l'OG.
- 17 août : Moscou.
- 16 octobre : *persona non grata*, il quitte la France.
- 21 octobre : arrive à Moscou.
- 23 octobre : porte-parole à l'OG au CC.

25 octobre : parle à l'AG des JC.

26 octobre : empêché de parler à l'AG de Moscou.

1^{er} novembre : sabotage de son intervention à Krasnaïa Presnia.

5-12 novembre : tournée en Ukraine.

14 novembre : Exclu du CC.

15 novembre : suicide d'Ioffe.

19 novembre : parle sur la tombe d'Ioffe.

21 novembre : chassé de la tribune au congrès régional.

5-16 décembre : chassé de la tribune au XV^e congrès.

18 décembre : exclu du Parti.

1928

18 janvier : arrestation et envoi en exil.

20 janvier : arrivée à Astrakhan. Travaux scientifiques : Mémoires, *Saint-Simon*, *La Guerre civile en Ukraine*.

Juillet : début de liaison avec Ioulia Chtchéglova, sa secrétaire.

Août : lettre à Valentinov.

4 octobre : transfert à Saratov.

1929

Avril : visite de Louis Fischer.

11 mai : naissance d'Askold Chtchéglov.

13 juillet : la *Pravda* publie la capitulation de Radek, Smilga et Préobrajensky.

22 août : *Déclaration* de l'Opposition.

23 août : Rakovsky, condamné, quitte Saratov sous escorte.

4 septembre : arrivée de Rakovsky à Barnaoul.

4 octobre : déclaration de l'Opposition sur la collectivisation.

1930

11 avril : appel de l'Opposition, rédigé avec Olga Smirnova.

Juillet-août : rédige « Au congrès et dans le pays ».

La liaison est assurée jusqu'en 1933 par le « réseau Wolfson ».

1932

Revenons à la Constitution soviétique.

- 1933 *Memento du bolchevik-léniniste*. Début des arrestations des membres du « réseau Wolfson ».
- 1934 *18 février* : Rakovsky « dépose les armes ».
Février-avril : soins à Akhangel'skoïe.
18 avril : déclaration de capitulation exigée par Staline.
31 mai : commissaire du peuple adjoint à la Santé.
Septembre : mission au Japon.
- 1935 *11 mars* : il signe un texte au « chef bien aimé ».
- 1936 *Août* : Vitupère Trotsky et les accusés de Moscou.
- 1937 *21 février* : dénoncé par Drobnis au deuxième procès; arrêté le même jour. Quatre mois d'interrogatoires et dénégations.
27 juillet : lettre d'Ioulia à Kalinine.
22 septembre : dramatique confrontation avec Iouréniev.
- 1938 *2-13 mars* : procès, aveux et condamnation à vingt ans de réclusion.
- 1940 *23 décembre* : saisie d'un document sur le pacte entre Hitler et Staline.
- 1941 *Mai* : défi à l'officier du NKVD : « Les cadavres vous dénonceront comme des criminels. »
8 septembre : Staline donne l'ordre d'exécuter 150 prisonniers.
11 septembre : Rakovsky est fusillé bâillonné.

SOURCES

ARCHIVES

Les archives de Trotsky constituent aujourd'hui encore la principale source de documents sur Rakovsky : on les retrouve dans trois institutions, la Houghton Library du College de Harvard où elles portent le nom de *Trotsky's Papers*, les archives de la Hoover Institution à Stanford, et celles de l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam, ces deux dernières collections provenant de documents confiés à Lev Sédov, fils et bras droit de Trotsky.

Les archives officielles russes et soviétiques sont encore un peu chiches sur cette question. J'ai pu consulter les documents des archives du KGB à travers les copies qui en ont été faites par mon ami G.I. Tcherniavsky, lui-même autorisé à consulter pour le compte de Khristian Valentinovitch Rakovsky. Les documents relevant des « dossiers personnels » se trouvent, comme, m'a-t-on dit, tous ceux des condamnés politiques, dans les archives du Kremlin, l'ancien « Fonds Staline », pour le moment inaccessibles. Les fameuses « archives de Moscou » — le RTsKhIDNI — possèdent néanmoins une documentation non négligeable, dispersée dans les dossiers de Trotsky, Radek, Zinoviev, Vratchev, Parvus, Wilhelm Liebknecht, Opposition de gauche, etc.

Selon mes dernières informations, l'ensemble des documents scientifiques, historiques, politiques, rédigés par les condamnés des procès de Moscou, auraient bien été détruits aussitôt le verdict prononcé, ce qui est particulièrement dommageable dans le cas de Rakovsky.

Les archives d'État et les archives du Parti de Kharkov sont réellement indispensables.

L'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam est la seule vraie source pour la documentation d'avant 1914.

Nous n'omettons pas le CHEVS de Paris, rattaché à l'Institut d'études politiques, où nous avons pu consulter les archives d'Anatole de Monzie.

SOURCES IMPRIMÉES

Sur l'ensemble de la vie de Rakovsky

ATANASSOVA (Petrana), *Krystiu Racovsky 1873-1941*, Sofia, 1988.

- ATANASSOVA (Petrana), « Kristiou Rakovski i romunskogo rabotitchesko divjenie », *Izvestia na ist orii da BKP*, 1989 (64), pp. 182-188.
- BROUÉ (Pierre), « Rako », *Cahiers Léon Trotsky*, 17-18, 1984, pp. 1-35 et 5-21.
- BROUÉ (Pierre), « Rakovsky et Trotsky », *ibidem*, 52, janvier 1944, pp. 5-36.
- CONTE (Francis), *Christian Racovski (1873-1941)*, Lille/Paris, 1975, 2 vol., 898 p.
- CONTE (Francis), *Un révolutionnaire diplomate, Christian Racovski. L'Union soviétique et l'Europe (1922-1941)*, Mouton, Paris, 1978, 355 p.
- CONTE (Francis), « Christian Rakovsky et l'Armée rouge en Ukraine », *RHMC*.
- DAMIANOVA (Jivka), « Krystiu Rakovsky jivot i deïnost », *Izvestia I p. I/BKP*, 64, 1989, pp. 118-144.
- FATEEV, « Rasstreïannaïa revolioutsionnaïa doblest' », *Oni ne moltchali*, 1991, pp. 68-85.
- GEVRENOVA (Liliana), *Spomeni na moia vouytho Krystiou Rakovsky*, Sofia, 1989.
- GROSSUL (V. Ia), « Khristian Georgévitch Rakovsky, Revolioutsioner, Diplomat, Publizist », *Novaïa i Novechtchaïa Istoriïa*, 1988, n° B6, pp. 157-175.
- HAUPT (Georges), « Naissance du socialisme par la Critique », *Le Mouvement social*.
- HAUSLEITNER (Mariana), « Khristian Rakovskis Bedeutung für die Internationale Arbeiterbewegung und seine Lösungsvorschläge der Nationalitäten-probleme rückständiger Länder », *IWK*, 18 septembre 1982, n° 3, pp. 298-309.
- ISTRATI (Panăit), *Le Vagabond du Monde*, 1991.
- MARKITAN, Bibliografitchni Djerela so biografii Kh.G. Rakovskogo Taan URSS im. V.I. Vernadskogo, *Ukrain. Istoriticheskii Journal*.
- PANAÏOUTOV (Filip), *Doktor Krystiou Rakovsky*, Sofia, 1988.
- PANAÏOUTOV (Filip), *I mrtvite cht che progovorit*, Sofia, 1990.
- POLITICUS, Une Conversation avec M. Rakovsky, Khristian, complété par Jean-Jacques Marie : traduction de l'article autobiographique de l'encyclopédie Granat dans Haupt & Marie, « Les Bolcheviks par eux-mêmes ».
- SCHRAM (Stuart R.), « Christian Rakovskij et le Premier Rapprochement franco-soviétique », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, 1960, n° 2, pp. 206-237 et 584.
- TCHERNIAVSKY (G.I.) et STANCHEV (M.G.), *Kh.G. Rakovskij i bor'be oprtiv samovlasti*, Kharkov, 1993.
- VILKOVINSKY (V.M.) et KOULTCHISTSKY (Q.V.), *Khristian Rakovsky. Politicheskoy Portret*, 1990.

1. Avant la révolution russe

- BAKALOV (Georgi), « Communication », *Letopis Marksism*, I, 1926, pp. 174-176.
- BAKALOV (G.), « Nouvelle Communication », *Letopis' Marksisma*, I, II, n. XII, 1930, pp. 163.
- BÉNARD (Pierre), « Quand M. Rakovski, ambassadeur des Soviets, était médecin de campagne à Beaulieu-sur-Loire », *L'Œuvre*, 7 novembre 1925.

- BEREZOVSKY (Anatoly Petrovitch, dit Kirill), *Knjaïz Potemkin*, Vienne, 1906 (introduction et chapitre 1^{er} sont de Rakovsky).
- CHABOSEAU (A.), « Un document médico-diplomatique : la thèse du camarade Racovski », *Mercure de France*, 1^{er} janvier 1926, pp. 252-258.
- CONSTANTINESCU-JASI (Petre), « Din viaatra fremintata a umi luptator socialist », *Annarul Institutului de storie si archeologie A.D. Xenopol*, IX Jasi, 1972.
- CRISTESCU (Gheorge), « Amintiri despre de Cristiou Racovski », *Anale de Istoria*, Bucarest, 1972, pp. 145-154.
- DELEON (Daniel), *Flashlights of the Amsterdam International Congress*, NY, 1904.
- DIAMANDY (C.), « Le congrès international des étudiants socialistes », *Ère nouvelle*, mars 1894, pp. 421-431.
- FRÖLICH (Paul), *Rosa Luxemburg*, 1965.
- HAUPT (G.), JEMNITZ et VAN ROSSUM, *Karl Kautsky und die Sozial-Demokraten Südosteuropas Korrespondenz 1883-1938*, Frankfurt/Main, 1986.
- HAUPT (Georges), *Aspects of International Socialism 1871-1914*, Cambridge, 1986.
- HAUPT (Georges), « Naissance du Socialisme par la Critique : la Roumanie », *Le Mouvement social*, n° 59, avril-juin 1967, pp. 43 sq.
- KINDERLEY (Richard), *The First Russian Revisionnists*, Oxford, 1962.
- LATYCHEV (Anatoli), « Khristian Rakovsky ouchastnik v ruskoto rabonitchesko dvijenie blizuk surotkin na V.I. Lenin », *Izvestia I...*, n° 64, pp. 207-226.
- LIVEANU (Vassil), « The Socialist Movement in a Developing Country. From the History of Ideas in Romania (1905-1916) », *Revue d'Études du Sud-Est européen*, 1879, n° 4, pp. 799-809.
- MARCU (Valeriu), *Schatten der Geschichte*, Leipzig, 1928.
- MONZIE (Anatole de), « Christian Racovski ou comment on se retrouve », *Destins hors-série*, Paris 1927, pp. 29-39.
- MORIZET (André), « L'Ukraine russe. L'odyssée d'un citoyen du monde », *Chiez Léline et Trotsky*, Paris, 1922, pp. 206-218.
- NOKOV (Stojan), « Studentski spomeni ot Geneva (1889-1914) », *Istoriticheski Pregled*, 1956, n° 4, pp. 81-103.
- REBÉRIOUX (Madeleine), « Jaurès et les étudiants parisiens au printemps de 1893 », *Bulletin de la société d'études jaurésiennes*, n° 30, juil.-sept. 1968, pp. 10-12.
- SCHARLAU et ZEMANN, *The Merchant of the Revolution. The Life of A.J. Helphand 1867-1924*, Oxford.
- STAVRIANOS (S.), *Balkan Federation. A History of The Movement toward Balkan unity in modern times*, North, 1944.
- TURLAKOVA (Tania), « Dr Khristian Rakovsky i idejata za Balkanskha Federatsia », *Izvestia... BKP*, 1989, n° 64, pp. 129-206.
- VEKOV (Angel), « Bulgarskato Delegatsia na Londonskaia Kongress na Vtoroia Internacional », 1896, *Istoriticheski Pregled*, 1986, 42 (7), pp. 18-28.
- VEKOV (Angel), « Dr Krusto Rakovski na Amsterdamskha Kongress na Vtoroia Internacional », *Izvestia*, n. IK., n. B., 1988, n° 61, pp. 220-239.
- VEKOV (Angel), « Rakovsky viden revolutsioner i Diplomat », *Istoriticheski Pregled*, 1899, 45 (1), pp. 115-117.
- VEKOV (Angel), « Khristian Rakovski, revolutsionner i Diplomat », *Bulgaria historical Review*, 64, 1988, pp. 3-20.

- VEKOV (Angel), « Plekhanov i Rakovsky », *Izvestia I... BKP*, Sofia, 1989, n° 64, pp. 159-168.
- VÉRAN (Jules), « Les années d'apprentissage d'un ambassadeur des Soviets », *La Vie des Peuples*, 57, janvier 1925, pp. 1 sq.

2. De 1917 à 1927

- ANTONOV-OVSEENKO (V.A.), *Zapiski o grajdanskoi voina*, 4 vol., M/L 1924-1933.
- ARCHINOV (P.), *Istoriia Makhnovskovo dvij enia*, Berlin, 1918-1921.
- BALABANOVA (Angelica), *My Life as a Rebel*.
- BOBEJKO, « Khristian Rakovski i borba protiv roumynskij kontrevoljutsii (jan.-mars 48) », *Kommunist Moldavi*, 1988, n° 7, p. 83.
- CLARK (C.U.), « Rakovsky Rumanian Career », ch. xxi, pp. 180-188, dans *Bessarabia : Russia and Rumania in the Black Sea*, NY, 1927.
- CONTE (Francis), « Christian Racovski et l'Armée rouge en Ukraine (1919) », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, XX, oct.-déc. 1973, pp. 523-552.
- COTY (François), « S.E. M. Khristo Rakovski, ambassadeur des Soviets à Paris », *Contre le communisme*, ch. iv.
- FISCHER (Louis), *Men and Politics*, NY, 1941, pp. 131-136.
- FROSSARD (L.O.), *Mon journal de route en république des Soviets*, microfilm Stanford.
- HAUPT (Georges), *Socialists and the Great War*, Oxford, 1972.
- HITCHINS (Keith), « The Russian Revolution and the Rumanian Socialist Movement, 1917-1918 », *Slavic Review*, 1968, pp. 268-289.
- ISTRATI (Panaît), *Le Vagabond du Monde*, 1991.
- KOVRIG (Bennett), *Communism in Hungary*, Stanford, 1979.
- LOBANOVA (M.V.) et TCHERNIAVSKY (G.I.), « Krystiou Rakovsky o problemakh balkanskogo soioz : gazeta "Napred", 1911-1912 g », *Balkanistitichen Forum*.
- PELUSO (Edmundo), « Rakovski diplomat », *Izvestia*, 20 août 1924.
- PODHAINY, *The Formation of the Ukrainian Republic*, NY, 1966.
- POPOV (Nikolaï N.), *Narys istorii kommunistychnoi partii (bil'shovykiv)*, Kharkov, 1928.
- RAFAÏL (Farbman), *Blijnevostokchnyi vopros*, Kharkov, 1925.
- SCHRAM STUART (B.), « Christian Rakovski et le premier rapprochement franco-soviétique », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, I; janvier-mars 1960, pp. 205-237, et juillet-décembre, pp. 581-619.
- SULLIVANT (Robert S.), *Soviet Politics and the Ukraine (1917-1957)*, Columbia, 1962.
- SVERTCHKOV (D.F.), *Na zare revoliutsii*, Moscou, 1921.
- SVERTCHKOV (D.F.), *Na boevom postou*, Krasnaya Nov', 1923.
- TCHERNIAVSKY (G.I.), « Pisma V.G. Korolenko Kh.G. Rakovskomou », *Vaprosy istorii*, 1990, n° 10, pp. 3-44.
- VIOLLIS (Andrée), « Portrait du Jour : Khristian Georgiévitsh Rakovsky », *L'Europe nouvelle*, 1924.
- ZEMANN (Zab), *Germany and the Revolution in Russia (1915-1918)*, 1958.

3. De 1917 à 1941.

ADMAS (A.E.), *Bolsheviks in the Ukraine*, Yale, 1963.

BORYS (Iou), *The Russian Communist Party and the sovietization of Ukraine*, Stockholm, 1960.

BROUÉ (Pierre), *Le Parti bolchevique. Histoire du PC de l'URSS*, Paris, 1963.

BROUÉ (Pierre), « Lipa A. Wolfson », *Cahiers Léon Trotsky*, n° 52, 1994, pp. 37-42.

BROUÉ (Pierre), *Trotsky*, 1979.

CAHIERS LÉON TROTSKY, « Les Trotskystes en Union soviétique », n° 6, 1980, 192 p., et n° 7/8, 1981, 228 p.; « Destin de la révolution d'Octobre », 24, 1985, 128 p.

BROUÉ (Pierre), « Entretien avec Ivan Vrathev », n° 46, 1991, pp. 3-12; « Trotsky en URSS aujourd'hui », n° 44, 1990; « Les historiens soviétiques devant Trotsky », n° 48, 1992, 128 p.; « Rakovsky sous un jour nouveau », n° 52, 1993; « L'Opposition de gauche en URSS », n° 53, 1994, 128 p.

DURAND (Damien), « Opposants à Staline », 32-33, 1988.

GOUSSEV (Alekséi), « La Crise de la Révolution 1923-1924 », n° 54-55; « Problèmes historiques », n° 37, 1989, 128 p.; « Histoire et Politique en URSS », n° 34, juin 1988, 128 p.

CARR (E.H.), *The Bolshevik Revolution* (3 vol.), *Interregnum, Socialism in One Country* (4 vol.), Cambridge, 1950-1959.

CONQUEST (Robert), *The Great Terror*, 1968.

DANIELS (Robert Vincent), *The Conscience of the Revolution : Communism opposition in Soviet Russia*.

DEUTSCHER (Isaac), *Trotsky*, 3 vol., Julliard, 1959.

EASTMAN (Max), *Since Lenin died*, 1925.

EASTMAN (Max), *Love and Revolution*, NY, 1964.

GEVRENOVA (Lili ana), *Spomeni...*, 1992.

IOFFE (A.A.), *Ot Genoui do Gaagi*, Moscou, 1923.

IOFFE (Maria), *One Long Night*, Londres, 1978.

KOPELEV (Lev), *No Jail for Thought*, Londres, 1977.

LEONHARD (Susanne), *Gestohlenes Leben*, Frankfurt/Main, 1988.

LEWIN (Moshé), *Le Dernier Combat de Lénine. Le Procès contre le bloc des trotskystes et des droitiers*, Moscou, 1938.

MEDVEDEV (Roy), *Let History Judge. The Origins and Consequences of Stalinism*, NY, 1971.

REIMAN (Milan), *Die Geburt des Stalinismus*, Frankfurt/Main, 1979.

SERGE (Victor), *Mémoires d'un Révolutionnaire*, Paris, 1951.

SOUVARINE (Boris), *Aperçu historique du bolchevisme*, Paris, 1935. *Trotsky's Papers*, 2 vol., 1917-1922, La Haye, 1964-1971.

Annexe

SIGNATURES UTILISÉES PAR RAKOVSKY

*** (dans *L'Internationale communiste*)

Allons

All-s

Cassius

C.R. (en Roumanie avant 1914)

Dragomir (congrès des étudiants)

Ghelengiceanu S. ou C. (en Roumanie avant 1914)

Grigoriev, Dionisy (en Russie avant 1914)

Insarov, Kh.G. (en Russie avant 1914)

Kristev, Kristiou (premier écrits)

Miles C.M. (en Russie avant 1914)

Milcu

Milles, C.R.

Mircescu, Petre (en Roumanie avant 1914)

Negri, Marin (en Roumanie avant 1914)

Radev (en Russie avant 1914)

Radix

Voïnov

Initiales ou lettres :

K.R., E-H, H., Chtch, K-St, St-K, S-Dt, 10/15, N., M.L., W., n, R, K, ZYZ,
M, ML, LXXX.

Index des noms de personnes

- ADAMS (Arthur E.), historien : 158.
- ADLER (Friedrich, 1879-1960), social-démocrate autrichien : 86.
- ADLER (Victor, 1851-1918), chef du parti social-démocrate autrichien : 101, 140, 327.
- AIKHENVALD (Iouri, 1904-1941), disciple de Boukharine : 381.
- AKSELROD (Pavel Borissovitch, 1850-1928), social-démocrate co-fondateur de l'*Iskra* : 28, 30, 41, 327.
- ALEKSANDROV (Todor, 1881-1924), chef de l'IMRO des terroristes macédoniens : 234.
- ALEKSEENKO (Andréi Petrovitch, 1905), *oppositionner* au Komso-mol : p. 413 (n. 15).
- ALEKSINSKY (Grigori, 1879-1965), bolchevik rallié en 14 au social-chauvinisme : 114.
- ALEMBERT (Jean Le Rond dit d', 1717-1783), encyclopédiste français : 291.
- ALEXANDRESCU (Alexandrina), cf. Codreanu et Rakovskaia, Adina.
- ALSKY (Arkady Ossipovitch, 1892-1939), membre de l'Opposition de gauche : 263.
- ALTMAN (Georges, 1901-1960), journaliste, membre du PCF : 243.
- AMFITEATROV (Aleksandr Vassiliévitch, 1872-1938), journaliste démocrate : 114.
- ANDREITCHINE (Georgi, 1894-1948), Bulgare, membre des IWW aux États-Unis, puis URSS, dans la diplomatie, membre de l'Opposition de gauche et déporté, libéré après guerre puis arrêté en Bulgarie et livré à l'URSS : 225.
- ANTONOV-OVSEENKO (Vladimir Antonovitch, 1884-1938), officier, menchevick, membre du PC puis de l'Opposition de gauche, en Espagne en 36, liquidé en 38 : 150, 153-156, 185.
- ARAGON (Louis, 1897-1982), poète, membre du PCF : 244.
- ARBORE plus tard ARBORE-RALLI (Ecaterina), militante du PS roumain, émigrée en URSS en 1919 : 68, 123.
- JEANNE D'ARC (1412-1431), héroïne française : 36.
- ARMSTRONG, officier britannique de l'IS : 369.
- ARONSON (Iakov A.), officier du NKVD : 350, 383.
- AUERBAKH (Elena Giorgievna), fille de Filip et Adina Codreanu, adoptée par Kh.G.R., mariée à Outkine puis au tchékiste Auerbakh. Également Codreanu, Outkina : cf. Rakovskaia.
- AUERBAKH, tchékiste, mari de la précédente : 385.
- AULARD (Alphonse, 1849-1928),

- professeur, historien de la Révolution française : 228, 290.
- AUSSEM (Otto Khristianovitch, 1875-1937), membre du parti, militaire puis diplomate, proche de Kh.G.R., exécuté : 240, 242, 255, 267, 322.
- AUSSEM (Vladimir Khristianovitch, 1878-1937), frère du précédent ; même biographie, exécuté.
- AVERESCU (Alexandru, 1851-1938), général et chef de gouvernement roumain : 138, 153, 229.
- BABAIAN (Eneida), révolutionnaire arménienne : 225.
- BABEL (Isaak Emanuelovitch, 1894-1941), écrivain communiste : 290.
- BABEUF (François NOËL dit Gracchus, 1760-1797), révolutionnaire français, inspirateur de la Conjuración des Égaux : 304, 305.
- BAIBLY (Léon, 1868-1954), journaliste français : 240.
- BAKALOV (Georgi, 1873-1939), socialiste, puis communiste bulgare : 28, 31, 34, 244, 355.
- BALABANOV (Slavi Khristianovitch, 1872-1893), socialiste bulgare : 22, 24, 28, 29, 33, 34, 38.
- BALABANOVA (Angelica Isaakova, 1877-1965), née en Ukraine, milite au PS Italien, connaît Kh.G.R. au BSI, secrétaire du mouvement de Zimmerwald, puis de l'I.C. Quitte en 1920 : 86, 112, 131, 134, 143, 144, 150, 158, 159, 176, 180, 185.
- BALDWIN (Stanley, 1867-1947), dirigeant conservateur britannique, plusieurs fois Premier ministre : 227, 233.
- BARBEREY OU BARBERET (Henri, 1901-1919), jeune communiste tué par les troupes françaises d'occupation : 177.
- BARBEREY (Rosalie), institutrice française en Russie, une des premières recrues communistes françaises : p. 406 (n. 10).
- BARBEROUSSE (Frédéric, 1123-1190), empereur du Saint Empire : 379.
- BARBUSSE (Henri, 1873-1935), écrivain français devenu compagnon de route et admirateur de Staline : 243.
- BARTHOU (Louis, 1862-1934), homme politique français, 191.
- BEBEL (August, 1840-1913), fondateur de la social-démocratie allemande : 15, 41.
- BÉDIER (Joseph, 1864-1938), médiéviste français, spécialiste des chansons de geste : 43.
- BEDNY (Demian, 1883-1945), poète devenu officiel : 253.
- BEETHOVEN (Ludwig van, 1770-1829), musicien allemand : 23.
- BELOBORODOV (Aleksandr Grigoriévitch, 1891-1938), vieux communiste, ami de Trotsky, *oppositionalner*, fusillé : 219, 281, 295, 308, 330.
- BELTOV, pseudonyme de Plékha-vov.
- BENÈS, (Eduard, 1884-1948), homme politique tchèque « intermédiaire » dans la diplomatie européenne : 187, 236.
- BENOIT (Pierre, 1886-1962), romancier français : 244, 251, 254.
- BÉRÉZOVSKY (Anatoly Petrovitch dit Kirill), marin et historien du *Potemkine* : 67.
- BÉRIA (Lavrentii Pavlovitch, 1899-1953), communiste mingrélien, carrière dans la Tcheka, chef du NKVD, fusillé : 94, 382, 384.
- BERLAND (Pierre) : cf. LUCIANI.
- BERNSTEIN (Eduard, 1850-1932), social-démocrate allemand, père du « révisionnisme » : 54.
- BERTHELOT (Philippe, 1861-1934), diplomate français, secrétaire général du Quai d'Orsay : 35, 240, 244.
- BERTIN (René), Juriste, 377.
- BERZINE (Jan Antonovitch ou Pavel, 1881-1941), révolution-

- naire professionnel devenu diplomate : 225.
- BERZINE** (Jan Karlovitch, P. KYUZIS, dit, 1890-1937), officier letton, plus tard chef du contre-espionnage : 225.
- BESSONOV** (Sergéi Alexandrovitch, 1892-1941), *oppositional* russe, diplomate, fusillé : 381.
- BIELINSKY** (Vissarion Grigoriévitch, 1811-1848), critique littéraire, socialiste utopique, adversaire de l'art pour l'art, champion du « réalisme » : 22.
- BLAGOEV** (Dmitur, 1859-1924), socialiste puis communiste bulgare : 34, 50, 89, 90, 104, 110.
- BLUM** (Léon, 1872-1950), dirigeant socialiste français, président du Conseil : 358, 377, 390.
- BLUMKINE** (Iakov Grigoriévitch, 1898-1929), s.r. de gauche, assassin du comte von Mirbach, puis collaborateur de Trotsky, agent de renseignements de l'Armée rouge, fusillé : 138, 189, 322.
- BOBINSKY** (Gersh Mordkovitch, 1897-1937), ancien secrétaire de Trotsky, fusillé : 331.
- BODY** (Marcel, 1894-1984), militaire français en Russie, devient communiste, compagnon de Kollontai, sympathise avec l'Opposition : 176, 258.
- BOGOUSLAVSKY** (Mikhaïl Solomonovitch, 1888-1937), militant en Ukraine, secrétaire du PUR, *oppositional*, fusillé après le 1^{er} procès de Moscou : 150, 174.
- BORDIGA** (Amadeo, 1889-1970), communiste italien théoricien de l'« ultra-gauche », fondateur du PCI : 180.
- BOSCH** (Evgenia Bogdanova, 1879-1925), vieille communiste, combat en Ukraine, s'est suicidée : 152.
- BOUBNOV** (Andréi Sergéiéritch, 1885-1940), vétéran des combats en Ukraine, mort en prison : 150.
- BOUCHEMACHINE** [translittération contestable] : 388.
- BOUDZINSKAIA** (Regina Lvovna), dirige une des universités communistes, membre du groupe « sans-chef » déportée : 309.
- BOUKHARINE** (Nikolai Ivanovitch, 1888-1938), dirigeant du parti et de sa droite, fusillé : 140, 173, 184, 204, 264, 272, 276, 325, 366, 374.
- BOURSIER** (Jean-Yves), historien, anthropologue : 356.
- BOURTSEV** (Vladimir Lvovitch, 1862-1942), militant s.r. spécialiste de la lutte contre les provocateurs, devient ensuite antibolchevik : 130.
- BRAILSFORD** (Henry Noel, 1873-1958), journaliste britannique : 224.
- BRANTING** (Karl Hjalmar, 1860-1925), socialiste suédois : 118.
- BRATIANU** (Ion, 1864-1927), dirigeant des libéraux roumains : 71, 73-75, 84.
- BREDIS** (Robert, 1899-?), secrétaire de Rakovsky pendant des années : 151, 225, 242, 255.
- BRIAND** (Aristide, 1862-1932), homme politique français, ex-socialiste : 234, 246, 247, 250, 252, 253.
- BROCA** (Paul, 1824-1880), médecin français, chirurgien du cerveau : 45, 46.
- BRONSTEIN** (Aleksandra Lvovna Sokolovskaia, 1872-1938), première femme de Trotsky : p. 415 (n. 34).
- BROUILLET** (René, 1909-1993), universitaire français, ambassadeur : 355.
- BRYANT** (Louise, 1887-1936), journaliste américaine, compagne de John Reed : 177.
- BUJOR** (Mihăi, 1881-1964), socialiste, puis communiste roumain : 92, 128, 129, 130, 176.
- BUNAU-VARILLA** (Maurice, 1856-1944), directeur du *Matin* : 253.

- BURÉ, (Émile, 1876-1952), directeur de *L'Ordre* : 58, 243, 355, 368, 376, 377.
- CACHIN (Marcel, 1869-1958), communiste, directeur de *L'Humanité* : 180, 181, 185, 243, 247.
- CAILLAUX (Joseph, 1863-1944), homme politique français : 247, 253.
- CALIN (Ottoj, 1866-1917), médecin de Iasi, un des premiers socialistes roumains, mort du typhus en prison : 128.
- CALVIN (Jean, 1509-1564), réformateur genevois : 27.
- CANTACUZINO (Dr Ioan, 1863-1934), médecin, animateur de la Ligue nationale et démocrate en Roumanie : 23.
- CARCO (Francis Carcopino dit, 1886-1958), écrivain français : 244, 254.
- CAROL I^{er} DE ROUMANIE (1839-1914), roi de Roumanie de 1881 à 1914 : 75, 78, 81, 86.
- CARP (Petrache, 1839-1919), leader des conservateurs roumains : 86.
- CARR (Edward Hallett), historien : 250, 257.
- CEAUESCU (Nicolae, 1918-1989), chef de la Roumanie post-stalinienne : 386.
- CERVANTES SAAVEDRA (Miguel de, 1547-1616), auteur de *Don Quichotte* : 290.
- CHABLINE (Nikolaï, Ivan NEDELKOV dit, 1881-1925), du bureau du Sud : 177.
- CHALIAPINE (Fedor, 1873-1938), basse et baryton russe : 243, 244.
- CHAMBERLAIN (Sir Austen, 1863-1937), homme d'État britannique conservateur issu d'une dynastie d'industriels : 233, 234.
- CHAUMETTE (Pierre, 1757-1794), procureur de la Commune de Paris : 176, 304.
- CHIBANOVA (Maroussia) femme d'oppositionalner déporté, courrier : 330.
- CHLIAPNIKOV (Aleksandr Gavrilovitch, 1884-1943), vieux bolchevik, exécuté : 242.
- CHTCHÉGLOV (Askold Ioulévitch, 1929), fils de Kh.G.R., professeur de médecine : 322, 353, 354, 364, 365, 385.
- CHTCHÉGLOVA (Ioulia Iounovna), secrétaire de Rakovsky à Astrakhan et mère de son fils Askold : 294, 308, 322, 323, 354, 364, 365.
- CHURCHILL (Winston, 1874-1965), conservateur britannique : 224, 233.
- CITROËN (André, 1878-1935), industriel français : 244.
- CLEMENCEAU (Georges, 1841-1929), homme politique français : 59, 148.
- COATES, Zelda, ex-KAHAN, née PANEVEJCS (1883-?), ancienne dirigeante de BSP et de son aile internationaliste avant la guerre : 224-322.
- CODREANU, Alexandra, cf. ALEXANDRESCU ET RAKOVSKAIA (1876-1946?), ancienne épouse de Filip Codreanu, professeur de maths et militante, épouse Rakovsky en 1913 : 96.
- CORDREANU (Elena, ép. Outkina, puis Auerbakh 1902-?), fille d'Alexandrina Codreanu, adoptée par Kh.G.R. : 96, 322, 352, 359, 384.
- CORDREANU (Filip), s.r. bessarabien, premier mari d'Adina Rakovskaia : 96.
- CORDREANU (Radu, 1904), fils du premier mariage d'Adina Rakovskaia, adopté par Kh.G.R. : 96, 385, 386.
- CONSTANTINESCU (Alexandru, 1873-1949), ouvrier tapissier; chef des syndicats roumains et du PS : 65, 73, 134.
- CONSTANTINESCU-IASI (Petr), socialiste, puis communiste romain : 126.
- CONTE (Francis), historien : 29, 32,

- 42, 71, 82, 84, 92, 114-116, 132, 168, 176, 187, 215, 224, 230, 238, 246, 249, 265, 380, 389, 390.
- COTY (François, 1874-1934), parfumeur français, mécène des fascistes, directeur du *figaro*, ennemi de Kh.G.R. : 90, 138, 241.
- CRISPIEN (Artur, 1875-1946), leader des Indépendants allemands : 179.
- CURIE Marie, Maria SKLODOWSKA), ep. (1867-1934) : 244.
- CURZON (George Nathaniel, marquis Kedleston, 1859-1925), leader conservateur britannique féroce ment antibolchevique : 222, 223, 227.
- CUZA (Alexandru Joan, 1820-1873), prince de Roumanie de 1865 à 1886 : 128.
- DABEV (Evtim, 1864-1946), enseignant, un des premiers marxistes bulgares, maître de Rakovsky : 24, 25.
- DACHKOVSKY (Isaak Kalmanovitch, 1891-?) communiste *oppositionalner*, qui a survécu à Staline : 266.
- DALADIER (Édouard, 1884-1970), homme politique français : 244.
- DALINE (Viktor, 1900-1985), dirigeant des JC, *oppositionalner* et historien de Babeuf : 245, 389.
- DAMIANOVA (Jivka), historienne : 51.
- DANTON (Georges, 1759-1794), révolutionnaire français : 359.
- DAVTIAN (Iakov Kh. dit Jan, 1888-1938) diplomate et agent du GPU : 234, 246.
- DE BROUCKÈRE (Louis, 1870-1951), socialiste belge : 36.
- DEGOTT (Vladimir Aleksandro-vitch, dit Volodia, 1889-1944), Russe lié au mouvement ouvrier français, membre de l'Opposition de gauche et liquidé par Staline : 177.
- DELEON (Daniel, 1852-1914), socialiste américain : 61, 290.
- DEMIANOV, *oppositionalner* déporté : 309, 321.
- DENIKINE (Anton Ivanovitch, 1857-1937), général blanc commandant l'Armée des Volontaires : 148, 154, 155, 157-161, 166, 167, 176, 185.
- DESLINIÈRES (Lucien, 1857-1937), ancien colon en Algérie, membre du PCF : 150.
- DETERDING (Sir Henri, 1865-1939), magnat du pétrole (Royal Dutch) : 253.
- DEUTSCH (Lev Grigoriévitch, 1855-1941), vétéran du mouvement socialiste russe, menchevik : 327.
- DEVILLE (Gabriel, 1854-1940), membre du POF puis du PS, contribua à la diffusion du marxisme : 34.
- DIAMANDI (Georges I., 1867-1917), intellectuel, longtemps dirigeant du parti socialiste roumain, se rallie aux libéraux : 38, 75.
- DICESCU-DIK, communiste roumain : 126.
- DICKENS (Charles, 1812-1870), écrivain britannique : 289.
- DIMITROV (Georgi, 1882-1949), syndicaliste et socialiste « étroit » bulgare, communiste, en 1935 secrétaire général de l'Internationale communiste : 110, 355, 361, 385.
- DINGELSTEDT (Fedor Niklausevitch, 1890-1937) militant *oppositionalner*, fusillé : 328, 365.
- DITTMANN (Wilhem, 1874-1954), leader avec Crispian de la droite des Indépendants allemands : 178, 179.
- DOBROGEANU-GHEREA (Konstantin Katz, dit 1855-1920), juif russe,

- réfugié politique, critique littéraire de grande classe, inspire le premier PSD roumain, puis appuie Rakovsky : 23, 33, 63, 68, 70, 365.
- DOBROLIOBOV (Nilolaï Aleksandrovitch, 1831-1861), écrivain et théoricien russe : 22.
- DONNAY (Maurice, 1859-1945), écrivain français : 241.
- DONSKY, militant s.r. : 138.
- DORIOT (Jacques, 1898-1945), ouvrier communiste français, dirigeant des JC, sert Staline puis passe au fascisme : 243.
- DOROCHEVSKY, immigré ukrainien soupçonné d'avoir préparé un attentat contre Kh.G.R. : 247.
- DREYFUS (Alfred, 1855-1935), officier français soupçonné d'espionnage, au centre de l'« Affaire Dreyfus » : 50, 370, 377.
- DREYFUS (Louis, 1867-1940), homme d'affaires français : 249.
- DROBNIS (Iakov Naoumovitch, 1890-1937), clandestin en Ukraine, puis *oppositionalner*, jugé au 2^e procès de Moscou et exécuté : 150, 360, 362.
- DUKIS (Karl Ianovitch, 1890-1966), tchékiste puis responsable du GPU à Moscou, *oppositionalner*, retourné sous la torture : 318.
- DUMAS (Charles, 1883-1955), député socialiste, chef de cabinet de Jules Guesde en 1914, polémique contre Kh.G.R. : 105-107.
- DUNLOP (major), un des émissaires de l'ARA en Ukraine : 227.
- DUNOIS (Amédée Catonné dit, 1878-1945), militant socialiste français, puis communiste, oppositionnel, mort en déportation : 243.
- DURTAİN (Luc, André Nepveu dit, 1881-1959), écrivain, compagnon de route : 243.
- DYBENKO (Pavel Efimovitch, 1889-1938), marin, un des principaux chefs de l'Armée rouge, fusillé : 156.
- DZERJINSKY (Feliks Edmondovitch, 1877-1926), social-démocrate polonais rallié aux bolchevicks, premier chef de la Tcheka, puis du GPU : 247, 261.
- EASTMAN (Forrester, Max, 1883-1969), écrivain américain et journaliste, compagnon de route : 183, 190, 242, 257-259, 370.
- EBERLEIN (Hugo, 1887-1940) communiste allemand : 172.
- EFIMOV (Grigory), officier ukrainien fusillé en Hongrie : 156.
- EICHHORN (Hermann von, 1848-1918), maréchal allemand, déchaîne une répression féroce en Ukraine, est abattu par un terroriste s.r. : 138.
- EISENSTEIN (Sergéi Moiseevitch, 1898-1948), cinéaste soviétique, auteur notamment du *Cuirassé Potemkine* : 67, 244.
- EJOV (Nikolai, 1891-1938), homme de Staline placé à la tête du NKVD : 362.
- ELTSINE (Boris Mikhailovitch, 1879-1937), bolchevik de l'Oural, dirigeant du « Centre » oppositionnel en 1928-29 : 309.
- ELTSINE (Boris Nikolaievitch, 1931) président de Russie : 381, 395.
- ELTSINE, Viktor Borissovitch, fils de B.M. Eltsine, secrétaire de Trotsky, fusillé : 309, 381.
- ENGELS (Friedrich, 1820-1895), ami de Marx, théoricien du « socialisme scientifique » : 25, 31, 35, 37, 46, 47, 87, 88, 101, 211, 212, 290, 326.
- ENOUKIDZE (Avelii Sofronovitch, 1877-1937), vieux bolchevik géorgien, soutien de Staline, secrétaire de l'exécutif des soviets, fusillé : 234, 264, 340, 365.
- ENOUKIDZE, (Lado, ?-1937), élève-officier, déporté en 1928, dirigeant du comité de grève de la faim de Magadan en 1936 : 365.
- ETIEMBLE (René, 1909) professeur français : 356.

- FAGAN (Gus), historien : 148, 214, 235, 249, 266.
- FAIRBANKS (Douglas, 1883-1939), acteur de cinéma américain : 16, 243.
- FARBMAN : cf. Rafail.
- FENGINE (Jan, 1889-?) collaborateur de Rakovsky : 242.
- FERRER (Guardia, Francisco, 1859-1909), pédagogue libertaire, fusillé à Montjuich : 82.
- FERRI (Enrico, 1856-1929) député socialiste italien : 81.
- FERROUL (Ernest, 1853-1921), député et maire socialiste de Narbonne : 30.
- FICHELEV (M.S.), directeur de l'imprimerie nationale, probablement provocateur : 263.
- FISCHER (Louis, 1986-1970), journaliste américain : 191, 253, 246, 308, 310, 322.
- FLIAKS, déporté *oppositionalner* : 331.
- FOOTMAN (David), historien : 166.
- FOUCHÉ (Joseph, 1759-1820), chef de la police du Premier Empire : 295.
- FRANCHET (d'Esperey, Louis, 1852-1946), général français : 155.
- FRANK (Pierre, 1905-1984), trotskyste français : 351.
- FREDERIKS (baron Vladimir Borisovitch, 1837-1927), ministre du tsar : 55, 56.
- FRIEDLAND (Ts. G., 1886-1937), historien russe de la Révolution française : 245, 389.
- FRIMU (Ioan, C. 1871-1919), dirigeant socialiste roumain : 134.
- FRÖLICH (Paul, 1884-1953), dirigeant communiste allemand : 35.
- FROSSARD (Oscar, Louis, dit L.O. 1889-1946) dirigeant socialiste français : 182.
- FROUMKINE (Lev Germanov dit Moisei Ilitch, 1878-1939) statisticien, fusillé par Staline : 205.
- FROUNZE (Mikhail Vassiliévitch, 1888-1925), ancien métallo, un des grands chefs de l'Armée rouge : 166, 167, 200, 239.
- GAMARNIK (Jan Borissovitch, 1894-1937), militant clandestin ukrainien, devenu commissaire politique : 150, 166.
- GARVIN (James Louis, 1868-1947), journaliste britannique : 224.
- GAVRILOV (V.G.), collaborateur de Savinkov : 218.
- GAYMAN (Vital, 1897-1985), journaliste communiste français : 232.
- GAZARIAN (Souréi), écrivain sur la tuerie d'Orel en 1941 : 384.
- GEORGE V (1865-1936), roi d'Angleterre : 230.
- GEVORKIAN (Sokrat Avannassovitch, 1903-1938), Arménien, dirigeant de l'Opposition de gauche : 365.
- GEVRENOV (Ivan), parent de Liliana, compromis dans le procès Kostov : 385.
- GEVRENOVA (Liliana), cf. TINEVA (1915-1988), nièce de Kh.G.R. : 225, 242-244, 359, 372, 385, 386.
- GILLER, sous-officier, leader du soviet de soldats russes d'Iassy en 1917 : 127.
- GIRCHIK (Léonide G., 1897-1938), ouvrier de Bakou, membre de l'Opposition de gauche, déporté : 330, 347, 381.
- GLOUSKINA (Anna Arkadiévna, 1895-?), femme de déporté : 39.
- GOETHE (Wolfgang, 1749-1832), écrivain et poète allemand : 340.
- GOGOL (Nikolaï Vassiliévitch, 1809-1852), écrivain russe : 22.
- GOLOUBENKO (Nikolai Vassiliévitch, 1897-1937), *oppositionalner* ukrainien : 266, 267.
- GOMPERS (Samuel, 1850-1924), dirigeant de l'AFL aux États-Unis : 87.
- GORBATCHEV (Mikhaïl Sergéievitch, né en 1931), dernier secrétaire général du PCUS : 395.
- GORKI (Maksim Pechkov dit, 1868-1937), écrivain russe : 351, 366.

- GOUDOEVER (Ab P. van), historien : 112-118.
- GOUROVITCH (Mikhaïl Ivanovitch, 1862-1915), agent provocateur de l'Okhrana : 55.
- GOUTCHKOV (Aleksandr Ivanovitch, 1865-1936), industriel et ministre : 130.
- GOUTMAN (Véra Nikolaïvna), employée, *oppositionalner* : 328.
- GREGORY (James Duncan, 1878-1951), diplomate britannique : 221, 223.
- GRIGORIEV, pseudonyme de Rakovsky.
- GRIGORIEV (Nikifor A., 1878-1919), officier de carrière, se rallie aux bolcheviks puis les trahit : 153, 157, 158.
- GRIMLUND (Otto, 1893-?), dirigeant communiste suédois : 172.
- GRINKO (Grigori Fedorovitch, 1890-1938), borotbiste puis dirigeant du PCUK : 366.
- GROSSMAN (Iouli L.), cordonnier à Minsk, JC et *oppositionalner* : 309.
- GROSSUL (V.), historien : 386.
- GRUBER (Karl Steinhardt dit, 1861-1963), ouvrier imprimeur autrichien, délégué au 1^{er} congrès de l'IC : 172.
- GRUNSTEIN (Karl Ivanovitch, 1886-1937), Letton, l'un des chefs de l'Armée rouge, président de la société des bagnards politiques et directeur de l'École de l'air, déporté comme *oppositionalner* et exécuté : 262, 318.
- GUESDE (Jules Bazire dit, 1845-1922), socialiste français introducteur de Marx en France, longtemps un « maître » pour Kh.G.R., social-chauvin en 1814 : 15, 30, 32, 33, 35, 43, 47, 60-62, 89, 95, 105-108, 116, 290, 327.
- HAASE (Hugo, 1863-1919), leader du groupe parlementaire social-démocrate allemand, puis des Indépendants, assassiné : 105.
- HANECKI (Jakob Fürstenberg dit, 1879-1937), révolutionnaire polonais rallié à Lénine, chargé des relations commerciales, plus tard du Musée de la Révolution, fusillé : 132, 133.
- HARLAKOV (Nikola, 1874-1917), social-démocrate bulgare, ami d'enfance de Kh.G. : 22.
- HAUPT (Georges), historien : 9, 23, 41, 88, 90, 104, 116.
- HÉBERT (Jacques, 1763-1794), substitut du procureur de la Commune de Paris, rédacteur du *Père Duchesne* : 304.
- HEGEL (Georg, 1770-1831), philosophe allemand : 334.
- HEIJENOORT (Jean van, 1912-1985), mathématicien, secrétaire de Trotsky : 351.
- HELLER (Michel), historien : 412 (n. 61).
- HEMINGWAY (Ernest, 1899-1961), journaliste et romancier américain : 189, 243.
- HENRI-ROBERT (1863-1936), avocat français : 58.
- HERBETTE (Jean, 1878-1960), journaliste devenu ambassadeur : 228, 252.
- HERDMAN, adjoint de Savinkov : 218.
- HÉRITIER (Louis, 1861-1898), serurier, socialiste suisse : 32.
- HERRIOT (Édouard, 1872-1857), homme politique français : 236-238, 244, 247.
- HERVÉ (Gustave, 1871-1944), socialiste français devenu nationaliste : 241.
- HUYSMANS (Camille, 1871-1968), socialiste belge, secrétaire du BSI : 86, 101.
- LAGODA (Genrikh Grigoriévitch, 1891-1938), chef du GPU : 366.
- IAKIR (Iona Emmanuilovitch, 1896-1937), Bessarabien, révolutionnaire et chef militaire : 137, 166, 263.
- IAKOVLEVA (Barbara Nikolaïevna, 1885-1941), vieille bolchevik,

- membre du Centre de l'Opposition de 1924 à 1926, fusillée en 1941 en même temps que Kh.G.R. : 381.
- IANOUCHEVSKY (Vladimir P.), tchékiste, chef de « groupes spéciaux », envoyé à Kiev à l'été 1920 : 158.
- ICHTCHENKO (Aleksandr Gavrilovitch, 1895-1937), vieux militant bolchevik dans les syndicats de marins : 301, 413 (n. 13).
- IGLESIAS (Pablo, 1886-1936), ouvrier typographe, fondateur du PSOE, marxiste rigide devenu socialiste de défense nationale : 89.
- IGNATIEV (P.V.), officier blanc devenu agent provocateur : 243, 349.
- ILINE (Aleksandr), *oppositionalner* kalmouk : 314, 321.
- INSAROV (Kh.G.), pseudonyme de Rakovsky.
- IOFFE (Adolf Abramovitch, 1883-1927), militant social-démocrate de gauche, lié à Trotsky depuis 1908 et constructeur de l'organisation de ses partisans en Russie puis homme de guerre et diplomate, se suicide en 1927 : 158, 192, 274, 396.
- IOFFE (Maria Mikhailovna, née en 1900), deuxième femme de Ioffe, organisatrice des secours aux déportés, déportée elle-même en 1929. Libérée sous Khrouchtchev, auteur de mémoires de camp de grande valeur : 274.
- IOFFE (Nadejda Adolfovna, née en 1906), fille du premier mariage d'A.A. Ioffe, militante de l'Opposition chez les jeunes. Déportée en 1929, elle suit Rakovsky en 1934. De nouveau déportée, elle est des fondateurs de *Memorial* lors de la *glasnost* : 140, 355.
- IOUDOVSKY (Vladimir Grigorévitch, 1880-1942), vieux bolchevik, dirigeant de la révolution en 1917-1918 à Odessa, sert ensuite dans l'Armée rouge en Ukraine. Redevient enseignant après la guerre civile : 136, 144.
- IOURÉNIEV (Konstantin Konstantinovitch, 1883-1938), vieux militant fondateur à Petrograd des Interrayons de Trotsky, ensuite diplomate. Fusillé à huis clos : 236, 247, 355.
- ISTRATI (Panait, 1884-1935), écrivain roumain, fils d'un contrebandier et d'une paysanne, vagabond pendant vingt ans : 16, 69, 79, 84, 99, 113, 243, 254-256, 294.
- IVANOV (A.), communiste russe en Ukraine : 164.
- IVANOVSKAIA (Praskovia Semenovna, 1853-1930), belle-sœur de Korolenko : 68.
- IVIC (Mihailo, 1898-1941), premier secrétaire général des JC de Yougoslavie : 177.
- JAURÈS (Jean, 1859-1914), député, grand orateur, chef du parti socialiste en France : 15, 32, 37, 42, 47, 61, 75-77, 81, 86, 103, 107, 179, 261, 290, 327, 377.
- JAURÈS (Louis, 1860-1937), oncle du précédent, amiral, député : 43, 95, 240, 390.
- JELEZNIKOV (Anatoli Grigoriévitch, 1895-1919), marin anarchiste, chef militaire des Gardes rouges : 137.
- JOGICHES (Léo, 1867-1919), socialiste polonais, longtemps compagnon de Rosa Luxemburg : 30.
- JOUHAUX (Léon, 1879-1954), syndicaliste français, secrétaire de la CGT : 87.
- JOURAVLEV, ouvrier communiste de Kharkov : 269.
- JOURDE (François, 1843-1893), membre de la Commune de Paris chargé des finances : 52.
- JOUVENEL (Robert de, 1881-1924), journaliste et écrivain français : 255.
- JUNKELSON (Haich), officier ukrainien fusillé en Hongrie : 156.

- KAGANOVITCH (Lazar Moseevitch, 1893-1991), dirigeant stalinien du PCR(b) : 197, 269, 278, 307, 355, 365.
- KALININE (Nikolai Ivanovitch, 1875-1946), dirigeant stalinien, chef de l'État soviétique : 191, 364, 382.
- KALMYKOVA (Aleksandra Mikhaïlovna, 1849-1926), veuve de sénateur, maîtresse de Strouvé jeune, puis animatrice d'un groupe marxiste, exilée, revient sous les bolcheviks et enseigne : 53, 55.
- KAMENEV (Lev Borissoivitch Rosenfeld dit, 1883-1936), longtemps homme de confiance de Lénine, puis *alter ego* de Zinoviev, allié avec lui à Staline puis à Trotsky, fusillé après le 1^{er} procès de Moscou : 197, 200, 204, 205, 231, 239, 251, 258, 261-263, 265, 269, 276, 334, 352, 367, 381.
- KAMINSKY (Grigory Naoumovitch, 1895-1939), médecin, vieux bolchevik, commissaire du peuple à la santé, se lie à Rakovsky, vote au CC contre Staline et la répression, fusillé : 355, 365.
- KAMO (Semion Archakovitch Ter-Petrossian dit, 1882-1992), vieux bolchevik spécialisé dans les « expropriations » (hold-up) : 69.
- KANDELAKI (David Vladimirovitch, 1895-1938), fonctionnaire des Affaires étrangères : 243.
- KARAKHANE (Lev Mikhaïlovitch Karakhanian dit, 1889-1937), Arménien, diplomate soviétique : 414 (n. 38).
- KARAVELOV (Lyuben, 1834-1897), dirigeant national bulgare : 90.
- KARTELACHVILI (Lavrenti Ossipovitch, dit Lavrentiev, 1890-1938), Géorgien, bolchevik de Kiev : 66.
- KASPAROVA (Varsenika Djavadovna, 1875-1941), Tatare, l'une des responsables du PUR, proche de Trotsky, déportée, exécutée en 1941 : 176, 280, 295, 301, 315, 317, 332, 381.
- KAUTSKY (Karl, 1854-1938), pape de la social-démocratie allemande : 15, 41, 73, 106, 107.
- KAVTARADZE (Sergéi Ivanovitch, 1885-1971), vieux bolchevik géorgien, le seul rescapé des camps à avoir reçu une fonction officielle : 310.
- KAZAKOV (Ignati Nikolaiévitch, 1891-1938), Bulgare de Bessarabie, médecin et chercheur à Moscou, directeur de l'Institut de biologie : 357, 361, 366.
- KHEIFETZ (L.I.), étudiant à Moscou, déporté comme *oppositionalner*, membre du réseau Wolfson : 150, 349.
- KHERSONSKAIA (Evgenia Jankelevna, 1901), épouse de G.M. Bobinsky, courrier entre Biisk et Barnaoul : 331.
- KHOUDIAKOV (N.A.), vieux bolchevik, commandant d'armée en Ukraine : 154, 157.
- KHROUCHTCHEV (Nikita Sergéievitch, 1894-1971), *apparatchik* en Ukraine puis membre de la direction sous Staline, fut le premier « déstalinisateur » : 362, 380.
- KIRKOV (Georgi, 1867-1919), social-démocrate bulgare : 110.
- KIROV (S.M. KOSTRIKOV dit, 1888-1934), allié très tôt à Staline, il succède à Zinoviev en 1925 à la tête de l'organisation du parti à Leningrad, et son assassinat le 1^{er} décembre 1934 donne le signal de la grande purge : 353, 355, 359, 366.
- KISSELOVA (Anna), compagne de Kh.G.R. de 1908 à 1913 : 79, 85.
- KLEMENTIEV (S.P.), secrétaire du syndicat des métaux de Barnaoul, déporté en 1928 : 324.
- KNIEF (Johann, 1880-1919) com-

- muniste allemand lié à Radek, mort tuberculeux : 133.
- KOLAROV (Vassil, 1877-1950), dirigeant socialiste puis communiste bulgare, actif dans l'IC, intervint pour sauver Rakovsky : 355.
- KOLLONTAI (Aleksandra Mikhaïlovna DEMONTOVITCH, ép., 1872-1952), socialiste et défenseur de l'émancipation de la femme, amie de Kh.G.R., commissaire du peuple avec Lénine, puis en Ukraine avec Rakovsky : 150, 185, 225, 248.
- KOLTCHAK (Alesandr Vassiliévitch, 1871-1920), amiral et chef du gouvernement blanc reconnu par les Alliés, pris et fusillé par les rouges : 194.
- KON (Feliks Iakovlévitch, 1864-1941), communiste polonais : 177.
- KORNILOV (Lavr Georgévitch, 1870-1918) général tsariste, commandant en chef en juillet 1917, tente un coup d'État militaire en septembre : 132.
- KOROLENKO (Vladimir Galaktionovitch, 1853-1921), écrivain populiste, ami de Rakovsky : 16, 56, 68, 130, 145, 160, 169.
- KOROTKOV(St.), collaborateur de Savinkov : 218.
- KOSSIOR (Stanislav Vikentiévitch, 1889-1939), ouvrier bolchevique, travail clandestin en Ukraine, soutien de Staline, puis à partir de 1930, membre du bureau politique, puis du secrétariat, fusillé : 280.
- KOSSIOR (Vladimir Vikentiévitch, 1891-1938), frère du précédent, métallo, responsable syndical, membre de l'Opposition ouvrière, puis de l'Opposition unifiée et fusillé en déportation : 164, 242, 280, 307, 309, 311, 314, 315, 322, 331.
- KOSTOV (Traïtcho, 1897-1949), dirigeant communiste bulgare, pendu : 385.
- KOTSIUBINSKI (Iouri Mikhaïlovitch, 1895-1938), fils de l'écrivain M.M. Kotsioubinsky, animateur de soviet de soldats, membre du CMR de Petrograd, puis l'un des dirigeants de l'Armée rouge en Ukraine, diplomate. Déporté comme *oppositionalner* et fusillé : 150, 185, 266, 267.
- KOURGEL (M. ou Gougel), compagnon d'Olga Ivanovna Smirnova, déporté avec elle comme communiste *oppositionalner* : 328.
- KOUNINA (Praskouya Grigorievna dite Pacha), compagne de V.V. Kossior : 242.
- KOURENEVSKI (Dmitri, 1901-1937), dirigeant JC et *oppositionalner* à Kiev : 267.
- KOUTIEPOV (Aleksandr Pavlovitch, 1882-1930), général blanc enlevé à Paris par les services soviétiques : 240.
- KOZLENKO, ancien marin du Potemkine, cocher chez la mère de Rakovsky : 96.
- KOZLOV (I.S.), étudiant à Moscou : 264.
- KOZLOVA (Zina), militante de l'Opposition, déportée, fusillé en 1938 : 331.
- KRAIOUNINE (Dmitri Aleksandro-vitch), témoin de la tuerie d'Orel : 384.
- KRAYNYI (Viktor), *oppositionalner* des JC : 267.
- KRASKINE (Iossif), secrétaire de Trotsky, puis journaliste, déporté à Biisk : 310.
- KRASSINE (Léonid Borissovitch, 1870-1926), ingénieur bolchevik, quitte le parti après 1905, diplomate après la révolution : 191, 215, 221, 238, 249.
- KRESTINSKY (Nikolai Nikolaiévitch, 1883-1938), secrétaire du parti, puis diplomate, quitte l'Opposition en 1927, exécuté : 140, 261, 262, 307, 370.

- KRIEDEL (Annie), historienne et politologue : 379, 389-391.
- KRITCHESKY (Mikhail Ivanovitch, 1892), *oppositionalner* renégat en 1927 : 266, 268.
- KROL (Samouil Iakovlevitch, 1894-1937), dirigeant syndical et vieux blochevik, déporté comme *oppositionalner* leader de la grève de la faim de Magadan, exécuté : 365, 413 (n. 13).
- KRONBERG, secrétaire sténo de Rakovsky : 242.
- KROUPSKAIA (Nadejda N., 1869-1939), femme de Lénine, membre de l'Opposition unifiée, la renie en 1926 : 258.
- KRUSZYNSKA (Rosa, pseudonyme de Luxemburg) : 36.
- KUN (Béla, 1885-1937), chef de la République des conseils de Hongrie, du PS puis du PC, haut responsable dans l'IC, fusillé : 153, 155, 156, 158, 177.
- KVIRING (Iona Emanuelovitch, 1888-1937), vieux militant, secrétaire du parti en Ukraine, sert Staline contre Rakovsky, finalement fusillé : 150, 207, 215.
- LABONNE (Eilrick, 1888), diplomate français : 246, 252.
- LABOURBE (Marie dite Jeanne, 1877-1919), institutrice française, l'une des premières communistes, massacrée par les blancs : 177.
- LAFARGUE (Paul, 1842-1911), socialiste français, gendre de Marx : 15, 47.
- LAFONT (Ernest, 1879-1946), ami de jeunesse de Kh.G.R., député socialiste en France : 58, 181.
- LAGARDELLE (Hubert, 1874-1958), ami de jeunesse de Kh.G.R., syndicaliste et socialiste, plus tard fasciste : 43, 58, 243.
- LANDEVIN (Paul, 1872-1946), physicien de renommée mondiale, qui adhérerait au PCF en 1944 : 244.
- LANSBURY (George, 1859-1940), député travailliste britannique : 231.
- LASKO (Mikhail Nikolaiévitch), ouvrier communiste devenu directeur d'usine, *oppositionalner*, déporté : 308.
- LATSIS (Martyn Ivanovitch SUDRABS, 1888-1938), tchékise letton : 158.
- LAZARÉVITCH (Nicolas Ivanovitch, 1895-1965), militant anarchiste : 260.
- LAVAL (Pierre, 1883-1945), homme politique français : 358.
- LECACHE (Bernard 1895-1968), journaliste communiste puis président de la LICA : 194, 240.
- LEFEBVRE (Raymond, 1891-1921), intellectuel français, l'un des premiers communistes, disparu en mer avec ses compagnons après son premier voyage en Russie soviétique : 177.
- LÉGER (Alexis SAINT-LÉGER dit, 1887-1975), diplomate français, dit aussi Saint-John Perse : 244.
- LEGIEN (Carl, 1861-1920), président de la commission générale des syndicats allemands de 1891 à sa mort : 87.
- LÉNINE (Vladimir Ilyitch Oulianov dit, 1870-1924), père du parti bolchevique : 28, 29, 56, 57, 59, 74, 89, X, 108, 111-113, 126, 130-134, 136, 140, 142, 143, 152-155, 157, 159-162, 164, 165, 168, 171, 174, 184-187, 190, 191, 198-204, 207, 214, 218, 220, 257, 279, 280, 290, 296-298, 321, 325, 326, 336, 340, 354, 377.
- LENOTRE (Théodore Gosselin dit G., 1857-1935), spécialiste de la petite histoire : 273.
- LEVI (Paul, 1883-1930), ami de Rosa Luxemburg, dirigeant du Spartakusbund puis du KPD jusqu'en 1921, revenu au PS, se suicide : 113.
- LIEBKNECHT (Karl, 1871-1919), fils

- du suivant, animateur des jeunesses et du combat anti-militariste, porte-drapeau des internationalistes européens après son refus de voter les crédits de guerre, admirateur de la révolution russe, co-fondateur du KPD (PC allemand), assassiné par les corps francs : 15, 39, 41, 99, 111, 115, 147, 171, 290, 327.
- LIEBKNECHT (Wilhelm, 1826-1900), co-fondateur du parti social-démocrate allemand, directeur du *Vorwärts*, lié à Rakovsky dans ses vieux jours : 15, 39, 47, 290, 327.
- LISA : cf. RYABOV (Elisaveta).
- LITVINOV (Maksim WALLACH dit, 1876-1951), vieux bolchevik émigré, devenu diplomate : 191, 233.
- LIVEANU (Vasil), historien : 87.
- LIVSHITZ (Anna Pavlovna), économiste déportée comme membre de l'Opposition, s'évade de déportation, arrêtée, avoue ce qu'elle sait sur le réseau Wolfson : 331, 340.
- LIVSHITZ (Iakov Abramovitch, 1896-1937), cadre des chemins de fer, dirigeant de l'Opposition unifiée en Ukraine, capitule en 1927, arrêté et exécuté après le deuxième procès de Moscou : 266, 267.
- LOYD (George David, 1863-1945), libéral gallois, Premier ministre britannique : 191.
- LOBANOV (G.), *oppositionalner* déporté : 266.
- LOCHTCHÉNOV (Ivan Ivanovitch, 1902-?), dirigeant de l'Opposition unifiée en Ukraine, déporté : 267.
- LOCKHART (Robert Hamilton Bruce, 1887-1970), agent britannique : 369.
- LOMBROSO (Cesare, 1836-1909), criminaliste italien : 45, 46.
- LONGUET (Jean, 1876-1935), gendre de Marx, rédacteur à l'*Humanité* : 75-78, 81.
- LOUGOVOI (A.S.), *oppositionalner* déporté à Samarkande : 331.
- LOUKOMSKY (Aleksandr Sergiéevitch, 1868-1939), général, chef d'état-major, lié à Kornilov : 132.
- LOUNATCHARSKY (Anatoly, 1875-1933), socialiste russe rallié au bolchevisme : 88, 244.
- LOZOVSKY (A., Salomon Abramovitch Dridzo, 1878-1952), militant du groupe de Trotsky à Paris, rallié à Staline après la révolution, président de la Profintern, fusillé : 350.
- LUNCIANI (Georges, 1903-1981), journaliste et agent du Deuxième Bureau à Moscou : 375.
- LUDWIG (Emil, 1881-1948), écrivain, auteur de récits historiques et de biographies : 340.
- LUXEMBURG (Rosa, 1870-1919), social-démocrate polonaise devenue tête de file des gauches d'Allemagne, co-fondatrice du KPD après des années de prison pour sa lutte contre la guerre, assassinée par les Corps francs : 15, 30, 31, 35, 36, 39, 44, 61, 89, 111, 115, 130, 147, 171, 172, 290, 327, 391.
- MACDONALD (James Ramsay, 1861-1937), dirigeant du Labour Party britannique et Premier ministre : 224, 227-231, 233, 237.
- MACKENSEN (August von, 1849-1945), maréchal allemand : 405 (n. 3).
- MAGID (Maria [Moussia, Maroussia] Semenovna, 1896-1938), et quelque temps membre du centre de l'Opposition, puis déportée, exécutée : 293.
- MAIAKOVSKY (Vladimir Vladimirovitch, 1893-1930), poète russe : 243, 244.
- MÄIDENBERG (David P., 1908-1937), ouvrier JC de Krementchoug, membre du comité de grève de Magadan, fusillé : 365.

- MAISKY (Ivan Liakhovetsky dit, 1884-1975), ancien menchevik, diplomate soviétique : 225.
- MAKHARADZE (Filip Iéséeievitch, 1868-1941), vieux bolchevik de Géorgie, soutient Kh.G.R. sur la question nationale puis s'absent : 205, 214.
- MAKHNO (Nestor, 1889-1935) ouvrier agricole, condamné à dix-neuf ans de prison, y passe neuf ans; anarchiste de conviction, il dirige des groupes de partisans que les bolcheviks tentent d'engager avec eux et sous leur contrôle : 157, 166.
- MALIOUTA (Vladimir Ivanovitch, 1885-1938), ouvrier de Leningrad, leader *oppositional* : 413 (n. 13).
- MALZAN (Ago von, 1877-1927), haut fonctionnaire allemand des Affaires étrangères : 192.
- MAMARTCHIEV (Georgi Stojkov Buyukhi, 1726-1844), grand-oncle de Kh.G.R., Bulgare convaincu que les Russes vont aider à l'indépendance de son pays, il complotait et, découvert, meurt en prison entre les mains d'un tortionnaire bulgare au service des Turcs : 18, 19.
- MANDELSTAM (Nadejda Khazina, ép., 1899-?), épouse du poète Ossip Mandelstamm : 413 (n. 27).
- MANOUILSKY (Dimitri Zakharovitch, 1883-1959), social-démocrate, avec Trotsky dans l'émigration, secrétaire du parti en Ukraine, rallie Staline et devient son homme dans l'IC, fusillé quand même : 150, 161, 162, 164, 205.
- MANOV (Stephan), tesnjak devenu membre du PC bulgare, leader de l'Opposition de gauche de ce parti : 337.
- MARCU (Valeriu, 1899-1942), Roumain d'une grande famille bourgeoise, courrier pour Rakovsky puis Lénine, communiste jusqu'en 1921 : 66, 113, 124.
- MARIE (Jean-Jacques), historien : 380.
- MARTINET (Marcel, 1887-1944), poète, du groupe de *La Vie ouvrière* à Paris, ami de Trotsky : 108.
- MARTOV (Iouli Tsederbaum dit, 1873-1923) social-démocrate co-fondateur de l'*Iskra*, chef de file des mencheviks puis des mencheviks internationalistes : 16, 24-25, 29, 31, 45, 59, 60, 68, 88, 105, 112.
- MARX (Jenny, née von Westphalen, 1814-1881) épouse de Karl Marx : 225.
- MARX (Karl, 1818-1883) : 24, 45, 75, 88, 101, 136, 211, 212, 280, 290, 382.
- MASSON (Émile dit Brenn, 1869-1923), professeur d'anglais, syndicaliste et bretonnant : 108.
- MATHIEZ (Albert, 1874-1922), historien de la Révolution française : 245, 388-389.
- MATIOUCHENKO (A.H., 1879-1907), marin du *Potemkine*, anarchisant, tué par la police : 67.
- MATOUSEVITCH (Anna) : cf. MOUTET, Anna.
- MDIVANI (Polikarp Gurgénovitch dit Boudou, 1877-1937), communiste géorgien, leader de la résistance sur la question nationale à Staline, puis membre de l'Opposition, emprisonné, libéré puis fusillé : 202, 205, 214, 242, 246, 310, 318, 322.
- MEDVEDEV (Roy), historien : 322.
- MEJLAOUK (Valery Ivanovitch, 1893-1938), letton, compagnon de Trotsky devant Kazan, puis de Rakovsky en Ukraine, soutient ensuite Staline, fusillé : 150.
- MÉRIMÉE (Prosper, 1803-1870), écrivain français : 290.
- METTERNICH (comte Lothar, 1773-1859), diplomate autrichien,

- architecte de la Sainte Alliance : 391.
- MIKHAILOVSKY (Nikolai Konstantinovitch, 1842-1919), théoricien populiste : 55.
- MIAGKOVA (Tania Ivanovna, 1898-1938), statisticienne, membre du centre ukrainien de l'Opposition, déportée et militante jusqu'à sa mort, fusillée à Magadan : 267, 293, 311.
- MILKIC (Ilya, 1882-1968), socialiste serbe : 177.
- MILIOUKOV (Pavel Nikolaiévitch, 1881-1943), historien, chef du parti des « Cadets », libéraux : 129, 222, 223, 248.
- MINTS (Semën Kh.), *oppositional* déporté : 293.
- MIRBACH-HARFF (comte Wilhelm von, 1871-1918), ambassadeur d'Allemagne, abattu par le s.r. de gauche Blumkine : 189.
- MIROCHNIKOVA, femme d'*oppositional* déporté : 309.
- MOCH (Jules, 1893-1985) socialiste français : 244.
- MODIGLIANI (Giuseppe Emmanuele, 1872-1947), socialiste italien : 86.
- MOISSEIEV (Mark Moisseiévitch), administrateur du bureau du Sud du Comintern : 177.
- MOLTCHANOV (G.A., ?-1937), chef du département spécial du GPU, fusillé : 349.
- MOLOTOV (Viatcheslav M. Skriabine dit, 1890-1986), vieux bolchevik, bras droit de Staline : 197, 199, 200, 262, 359.
- MONATTE (Pierre, 1881-1960), syndicaliste, membre du noyau de la VO, membre du PC pendant quelques mois : 108.
- MONZIE (Anatole de, 1876-1947), ami de Rakovsky pendant leurs études de droit, avocat et homme politique français : 18, 20, 22, 25, 39, 52, 58, 237, 238, 243, 247, 250, 251-254, 306, 377, 378.
- MOREL (Edmund Dene, 1873-1924), journaliste britannique : 224, 231.
- MORGARI (Odino, 1860-1929), député socialiste italien : 81.
- MORIZET (André, 1876-1942), camarade de parti, plus tard député socialiste et maire de Boulogne-Billancourt : 58, 182, 243.
- MORTSUN (Vassil G., (1860-1919), écrivain et dirigeant socialiste roumain passé aux libéraux : 75.
- MOURALOV (Nikolai Ivanovitch, 1877-1937) vieux bolchevik, agronome, condamné à mort en 1905, ami de Trotsky et un des chefs de l'Armée rouge, exécuté en 1937 après le deuxième procès de Moscou : 219, 259, 263, 279, 301, 330, 332, 359, 360, 365, 367.
- MOUTAFOV (Savva, 1864-1943), socialiste clandestin en Bulgarie : 34.
- MOUTET (Dr Anna Iakovleva Matoussévitch, ép. Moutet, 1877-1926), médecin russe en France, amie de Rakovsky, épouse de l'avocat Moutet, belle-mère de Victor Basch : 59, 243, 254.
- MOUTET (Marius, 1876-1968) avocat, puis député socialiste : 59, 243, 254.
- MRATCHKOVSKY (Sergéi Vitaliévitch, 1888-1936), né en prison de parents prisonniers politiques, un des chefs de l'Armée rouge, *oppositional* déporté, capitule puis reprend une activité clandestine, fusillé après le premier procès de Moscou : 26, 263, 267, 331.
- MÜNZENBERG (Willi, 1889-1940), socialiste allemand, organisateur des Jeunesses, puis de leur Internationale, ensuite du Secours rouge, puis d'un empire de presse. Rompt à la fin des années 30. Probablement assassiné : 113.

- MUSSOLINI (Benito, 1883-1945), socialiste « de gauche » avant la guerre, partisan de la guerre aux côtés de la France et après-guerre fondateur du fascisme, prend le pouvoir après la « marche sur Rome » : 58, 251.
- NAPOLÉON (I^{er}, 1769-1821), Napoléon BONAPARTE, empereur des Français : 340.
- NAVILLE (Pierre, 1904-1992), étudiant communiste passé à l'Opposition, plus tard, dirigeant trotskyste en France : 274.
- NETTL (J.P.), historien : 30.
- NEVELSON (Lev Manovitch, 1896-1938), petit-fils de Trotsky disparu au Goulag : 303, 415 (n. 34).
- NEVELSON (Man Solomonovitch, 1896-1938), commissaire de division de l'armée, puis économiste, gendre de Trotsky, déporté et exécuté : 293, 302.
- NEVELSON (Nina, née Bronstein, 1903-1928), fille de Trotsky membre de l'Opposition, morte de tuberculose : 293, 302.
- NICOLAS II, (1868-1918) tsar : 125, 128.
- NICOLLE (Louis) homme d'affaires : 370.
- NICOLAU (Alexandru), socialiste roumain : 129.
- NIKICHKINE, marin du *Potemkine* : 76.
- NOKOV (Stojan), social-démocrate bulgare : 28, 31.
- NOULENS (Joseph, 1864-1939), ancien ministre, ambassadeur de France en Russie, ennemi haineux des bolcheviks : 245, 248.
- NONTCHEV (Pavel), mari d'Anna R. : 385.
- OKHOTNIKOV (Iakov Ivanovitch, 1897-1935) paysan communiste bessarabien, officier aviateur *oppositionalner*, exécuté : 262, 365.
- OKOUDJAVA (Mikhaïl Stepanovitch, 1893-1937) dirigeant du PC géorgien et de l'Opposition de gauche, fusillé : 309, 314, 315, 322.
- ORDJONIKIDZÉ (Grigory Konstantinovitch dit Sergo, 1886-1937), vieux bolchevik, allié de Staline, souvent hostile à ses initiatives : 197, 199, 200, 280, 309.
- OSTAPENKO, ouvrier communiste de Kharkov : 269.
- OUTKINE (Iossif Pavlovitch, 1902-1944), journaliste et poète, premier mari de la précédente : 385.
- OVIDE (43-17 av. J.-C.), poète exilé chez les Daces par l'empereur Tibère : 96, 290.
- OWEN (Robert, 1771-1858), socialiste utopique britannique : 40.
- PAGET (Muriel, 1877-1938), richissime britannique, fonde et dirige un hôpital en Russie pendant la guerre, plus tard à la tête de la Croix-Rouge britannique : 224, 370, 377.
- PALATNIKOV (Naoum Abramovitch, 1889-?), économiste, élève de l'IPR, secrétaire de Trotsky, plus tard déporté à Biisk : 310.
- PALÉOLOGUE (Maurice, 1859-1944), ambassadeur de France en Russie, (1914-1917) : 188.
- PANAÏOUTOV (Filip), historien et journaliste : 143, 196.
- PARKINSON (James, 1755-1824), médecin qui a observé en 1807 la « paralysie agitante » : 309.
- PARVUS (Alexander HELPHAND dit, 1867-1924), social-démocrate russe lié à Trotsky en Allemagne avant la guerre, devenu homme d'affaires pendant la guerre, travaille secrètement pour le gouvernement allemand : 114-116.
- PASCAL (Pierre, 1890-1983), membre de la mission militaire française en Russie en 1917, rejoint le parti communiste tout en restant catholique, professeur aux Langues orientales après son retour : 158, 160, 268, 274.
- PASTERNAK (Leonide, 1862-1945),

- père de l'écrivain Boris Pasternak, peintre officiel en 1919 : 173.
- PAUL-BONCOUR (Joseph, 1872-1972), homme politique français, plusieurs fois ministre, membre du PS de 1916 à 1931 : 241.
- PAVLOVITCH (Mikhaïl Pavlovitch Veltman dit, 1871-1927), menchevik rallié en 1917, orientaliste : 177.
- PAYART (Jean, 1892-1969), chargé d'affaires français à Moscou : 377.
- PECHKOV (Alekséi Maksimovitch, 1887-1934), fils de Gorky, ancien officier puis diplomate, secrétaire personnel de son père : 351.
- PELUSO (Edmundo, 1882-1942), journaliste communiste italien, mort au Goulag : 232.
- PEREVERTSEV (N.N., dit Pierre, 1888-1938), *oppositionaliste* diplomate, agent de l'Opposition en Europe : 242.
- PETERS (Iakov Kristoforovitch, 1886-1939), communiste letton, tchékiste : 156.
- PETLIOURA (Semion Vassiliévitch, 1879-1926), enseignant et comptable, nationaliste et social-démocrate, « ataman » de la République populaire d'Ukraine, combat les bolcheviks à deux reprises, mort assassiné : 148, 157, 372.
- PETOUKHOV (Fedor Fedorovitch, 1892-1938); mécanicien des chemins de fer, secrétaire en 1967 de la cellule Riazan-Oural, bastion de l'Opposition : 264.
- PETROVSKY (Grigory Ivanovitch, 1878-1958): vieux bolchevik militant en Ukraine, président du comité exécutif central des soviets d'Ukraine du temps de Rakovsky, relevé de toutes ses fonctions en 1938 : 158, 381.
- PETROVSKY (Piotr Grigoriévitch 1878-1958), fils du précédent : 381.
- PEVZNER (Emma), membre de l'Opposition, déportée : 328.
- PIATAKOV (Iouri G., 1890-1937), né en Ukraine, très hostile, à la position de Lénine sur l'auto-détermination, chef des premiers gouvernements bolcheviks en Ukraine, *oppositionaliste*, capitale très tôt, condamné au deuxième procès de Moscou et exécuté : 140, 143, 152, 220, 242, 246, 264, 309, 365.
- PICKFORD (Mary, 1893-1979), actrice canadienne, épouse de Douglas Fairbanks de 1920 à 1935 : 243.
- PILNIAK (Boris, 1894-1937), romancier russe : 239.
- PILSUDSKI (Josef, 1867-1935), socialisme nationaliste polonais, chef de l'État et maréchal : 168.
- PISKOUNOV (V.), *oppositionaliste* d'Ukraine, déporté : 293.
- PISSAREV (Dmitri Ivanovitch, 1840-1868), critique d'art utilitariste : 22.
- PLATTEN (Fritz, 1883-1942), socialiste, puis communiste suisse, arrêté et exécuté : 173.
- PLÉKHANOV (Georgi Valentino-vitch, 1856-1918), introducteur du marxisme en Russie, rallié à l'Union sacrée : 15, 25, 28, 29, 30, 32-36, 39, 47, 53-56, 60, 68, 88, 89, 95, 104, 116, 290.
- PLETNEV (Dmitri Dmitriévitch, 1872-1941), médecin du Kremlin, épargné au procès de 1938, fusillé avec Kh.G.R. en 1941 : 381.
- PLIS (Andréi K., 1894-1938), ouvrier, socialiste en 1904, communiste en 18, déporté : 331.
- POCHTCHÉKOLDINE (A.M.), historien : 198.
- PODBELLO (N.I.), secrétaire adjoint du syndicat des métaux de Barnaoul, déporté : 328.
- PODVOISKY (Nikolai Ilyitch, 1880-

- 1948), son nom est associé à Octobre car il était membre de C MR. Il a exercé des commandements en Ukraine mais pas réussi à s'imposer : 150.
- POINCARÉ (Raymond, 1860-1934), homme politique français, ex-président de la République, conservateur et nationaliste : 188, 189, 228, 236, 237, 245, 247, 250-254.
- POKHITONOV (Boris Ivanovitch, 1893-1963), fils d'un peintre, vécu en Belgique puis se lia en Russie aux communistes français, envoyé en mission en France, y reste, un des rares militants ayant travaillé pour la III^e Internationale puis la IV^e en leurs débuts : 176.
- POKROVSKY (Mikhaïl Nikolaévitch, 1868-1932), historien, devenu après la Révolution le vrai dictateur de la profession; en disgrâce après sa mort : 245.
- POLIAKOV (Veniamine Moiséévitch, 1901-1937), *oppositionaliste* organisateur des manifestations de 1937 vers Magadan, exécuté : 365.
- PONSONBY (Arthur, 1871-1946), de famille aristocratique, secrétaire d'État au Foreign Office du gouvernement MacDonald en 1923 : 224, 226-231.
- POUCHKINE (Aleksandr Sergeievitch, 1799-1837), grand poète et écrivain russe, mort en duel : 22.
- POSTYCHEV (Pavel Petrovitch, 1887-1940), chef stalinien en Ukraine, exécuté : 269, 270, 278, 323.
- POUTNA (Vitovt, 1907-1937), chef militaire, membre de l'Opposition, fusillé : 360.
- POZNANSKY (Igor N.), secrétaire de Trotsky : 151.
- PRÉOBRAJENSKY (Evgenii Alekseevitch, 1886-1937), secrétaire du parti, puis leader de l'Opposition, exécuté : 140, 219, 225, 242, 246, 262, 275, 295, 297, 299, 300, 311, 314, 320.
- PRIMAKOV (Vitali, 1893-1937), chef militaire, membre de l'Opposition, exécuté : 360.
- PROTOGEROV (Aleksandr, 1861-1928), dirigeant de l'IMRO, organisation terroriste macédonienne : 234.
- PURCELL (Albert, Arthur, 1872-1935), dirigeant des syndicats britanniques : 231.
- RABELAIS (1494-1553), écrivain français : 43.
- RABINOVITCH (François, 1929), membre de l'Opposition infiltré dans le GPU, exécuté : 318.
- RADEK (Karl Sobelsohn dit, 1885-1939), d'origine polonaise, journaliste de talent, rallié à Staline, condamné aux travaux forcés lors du deuxième procès, il aurait été tué dans un camp par des adolescents : 108, 132, 133, 136, 168, 279, 280, 288, 293, 301, 308, 309, 311, 314, 320, 361, 374.
- RADEK (Rosa), épouse du précédent : 293.
- RADEV pseudonyme de Rakovsky.
- RAFAIL (Rafail B. Farbman dit, 1893-1966), ouvrier tailleur, d'abord déciste, puis rallié à l'Opposition de gauche dont il était dans les années 30 un des rares militants ouvriers : 150, 205.
- RAFÈS (Moisei, 1883-1942), dirigeant du Bund, rejoint les bolcheviks en 1919, sert en Ukraine puis à l'IC, à l'écart dans les années 30 : 150.
- RAKOVSKAIA (Aleksandrina Georgievna, ex-CODREANU, née ALEKSANDRESCU, 1876-194?), professeur de mathématiques, militante socialiste, divorcée de Filip Codreanu, épouse de Kh.G.R. : 123, 169, 183, 189,

- 224, 225, 242, 245, 293, 294, 303, 308, 318, 322, 325, 340, 350, 385.
- RAKOVSKAIA** (Anna Georgievna, 1879-1951), sœur de Kh.G.R., dirigea une maison d'édition à Kharkov : 17, 21, 272.
- RAKOVSKAIA** (Elena, CODREANU, ép. OUTKINA, Auerbakh) : 225, 242.
- RAKOVSKAIA** (Maria Georgievna, 1870-1955), sœur de Rakovsky, restée en Bulgarie, mariée à Pavel Nountchev, arrêtée et déportée : 79, 225, 385.
- RAKOVSKAIA** (Maria Khristianovna, 1838-1916), mère de Kh.G.R. : cf. TYRPINSKA.
- RAKOVSKI** (Savva, Sava POPOVITCH dit Georgi STOIKOV RACOVSKI, 1821-1867), grand-oncle de Kh.G.R. et héros de l'indépendance bulgare : 19, 21, 22, 325-7, 329.
- RAKOVSKY** (Khristian Valeriano-vitch, « Anik », 1934), petit-neveu de Kh.G.R., officier aviateur, « colonel Novikov » : 340, 361, 385.
- RAKOVSKY** (Valerian Pazvlovitch, 1902-1939), fils d'Anna Georgievna : 361, 385.
- RAPPOPORT** (Charles, 1865-1941), né d'une famille lithuanienne, études en Suisse, émigré en France en 1897, ami de Rakovsky depuis la Suisse, membre du PCF, ne rompt qu'au troisième procès de Moscou : 16, 31, 59, 60, 86, 89, 101, 189, 225, 243, 244, 276, 277.
- RATHENAU** (Walter, 1867-1922), industriel (AEG) et homme politique allemand, assassiné : 187, 192, 193.
- RECLUS** (Elisée, 1830-1905), militant anarchiste et géographe de renommée mondiale : 289.
- REED** (John, 1887-1920), journaliste et écrivain américain, un des fondateurs du communisme aux EU : 136.
- REILLE** (Baron René Charles, 1835-1808), homme politique français : 30.
- REINGOLD** (Isaak Isaakiévitch, 1897-1936), militant lié à Zinoviev, condamné au premier procès, exécuté : 242, 246.
- REISS** (Ignace, Nathan Markovitch PORETSKI dit Ludwing 1899-1937) : communiste polonais, membre des services secrets, rompt avec Staline pour rejoindre la IV^e Internationale, assassiné : 361.
- RENAUDEL** (Pierre, 1871-1935), leader de la droite du parti socialiste : 260, 261.
- RESWICK** (William, 1890-1938), journaliste britannique : 184.
- RIAZANOV** (David Goldendakh dit, 1870-1938), vieux militant, sans doute le plus grand marxologue de son temps, directeur de l'Institut Marx-Engels, accepta de dissimuler les archives de Trotsky : 88, 89, 114, 116, 131, 245, 280.
- RIEDEL** (Daniel, 1884-1933), militant du Bureau du Sud du Comintern : 177.
- RIOUTINE** (Martemian N. dit Mikhaïl), *apparatchik* passé de Staline à l'opposition « droite-gauche » : 264.
- ROBESPIERRE** (Maximilien, 1758-1794), avocat et révolutionnaire français : 58, 273, 304, 359.
- ROJKOV** (Nikolaï A., 1868-1927), professeur d'université, passé aux mencheviks, condamné à mort pendant la guerre civile, puis rallié et devenu dénonciateur d'*oppositionalneri* : 51.
- ROSDOLSKY** (Roman, 1898-1967), savant philologue, militant du PC d'Ukraine occidentale, rejoint les positions de Trotsky en exil : 116.
- ROSENBERG** (Marcel, 1896-1937), militant versé dans la diplomatie en 1918, fusillé : 190, 246.

- ROSENEL (Nathalia, A.), actrice, compagne de Lounatcharsky : 44.
- ROSENGAUS (Ilya), militant *oppositional* qui fit aussi partie du groupe de Rioutine : 266, 267.
- ROSENGOLTZ (Arkadi Pavlovitch, 1889-1938), collaborateur proche de Trotsky pendant la guerre civile, membre de l'Opposition en 1923, la renie ensuite, fusillé en 1938 : 243, 366.
- ROSMER (Alfred, 1872-1964), membre de l'équipe de la VO, ami personnel de Trotsky, plus tard membre du « petit bureau » de l'IC : 107, 184, 242, 258, 289, 340.
- ROSMER (Thévenet Marguerite, 1879-1969), compagne et *alter ego* du précédent : 242, 340.
- ROUDNIAZSKY (Endre, 1885-?), Hongrois, collaborateur de l'IC, disparu en mission avec des fonds importants : 172.
- ROUDZOUTAK (Jan Ernestovitch, 1887-1938), Letton, fidèle de Lénine, puis de Staline, fusillé : 278.
- ROUSSEAU (Jean-Jacques, 1712-1778), écrivain et penseur : 22.
- ROZINA (Véra), déportée non membre du parti : 328, 332.
- RYABOV (Pavel Iakovlévitch), acteur du théâtre d'Empire : 29, 50.
- RYABOVA (Elisaveta Pavlovna, ép. Rakovskaia, 1869-1902), fille du précédent, militante socialiste et médecin, épouse Rakovsky en 1898 : 29, 33, 44, 48-50, 53-55, 58.
- RYKOV (Aleksei, 1881-1938), vieux bolchevik, chef de l'État après la mort de Lénine, éliminé avec la « droite » : 184, 278, 366.
- SADOUL (Jacques, 1881-1956), avocat, collaborateur d'Albert Thomas venu pour garder les Russes en guerre, adhère au communisme à Moscou : 149, 176, 177, 180, 185, 243, 244.
- SADOUL (Yvonne), femme du précédent : 243.
- SAFAROV (Georgi Ivanovitch, 1891-1942), proche de Zinoviev, animateur des « sans chefs », mort au Goulag : 309.
- SAINT-JUST (Louis Antoine de, 1767-1794), révolutionnaire français, proche de Robespierre : 412 (n. 45).
- SAINT-SIMON (Henri de, 1760-1825), penseur à qui Rakovsky a consacré une biographie : 176, 294, 309, 352.
- SAKAZOV (Ianko, 1860-1941), leader des socialistes « larges » en Bulgarie : 89.
- SAMSONOV, cadre du GPU : 291.
- SAPRONOV (Timoféi Vladimirovitch, 1887-1939), peintre en bâtiment, leader des décistes (DC, centralisme démocratique), mort en prison : 163, 272.
- SARRAUT (Albert, 1872-1962), homme politique français : 250.
- SAVINKOV (Boris Viktorovitch, 1879-1925), ancien terroriste s.r., exclu de ce parti en 1917, travaille avec Kornilov, puis Denikine et Koltchak qu'il représente en France. Revient en URSS dans un piège tendu pour lui et se suicide en prison : 187, 218.
- SAVOV (Velitchko), militant bulgare des droits de l'homme : 377.
- SCHILLER (Friedrich von, 1759-1805), poète et dramaturge allemand : 103.
- SCHMIDT (Dimitri Arkadiévitch, 1891-1937), ouvrier juif, chef de partisans en Ukraine, lié à l'Opposition de gauche, mort sous la torture en 1935 ou 1936 : 365.
- ROSDOLSKY (Roman), historien : 116.

- SCHRAM (Stuart), historien : 246.
- SEDOV (Lev Lvovitch, 1906-1938), fils de Trotsky, mort probablement assassiné en 1938 : 94, 331, 337, 347, 350.
- SEDOV (Sergéi Lvovitch, 1908-1938), fils cadet de Trotsky, exécuté en prison : 275, 347.
- SEDOVA (Natalia Ivanovna, 1882-1962), épouse de L.D. Trotsky : 242, 291, 318, 329, 366.
- SELLIER (Henri, 1883-1943), ancien camarade de parti de Kh.G.R., ministre des PTT en 1936 dans le gouvernement Léon Blum : 358.
- SEMACHKO (Nikolai Aleksandro-vitch, 1814-1949), médecin, commissaire à la Santé de 1918 à 1930, à l'écart ensuite : 243.
- SEREBRIAKOV (Leonide Petrovitch, 1890-1937), vieux bolchevik, commissaire du peuple aux communications, *oppositionalner* repenti, condamné au deuxième procès de Moscou : 140, 262, 301.
- SERGE (Viktor Lvovitch Kibaltchich dit, 1890-1947), écrivain francophone né en Belgique mais d'origine russe, membre de l'Opposition, déporté et libéré par une campagne internationale : 177, 274, 275.
- SERMOUKS (NM.), secrétaire de Trotsky : 151.
- SÉVERAC (Jean-Baptiste, 1871-1951), secrétaire adjoint de la SFIO : 377.
- SHERIDAN (Clare Consuelo née Gerewen, 1885-1970), écrivain et sculpteur anglais : 225.
- SIGG. (Johann ou Jean, 1874-1939), socialiste suisse, responsable sur le papier de la préparation du congrès international des étudiants de 1893 : 36.
- SILOV (?-1929), journaliste informé par Rabinovitch de l'exécution de Blumkine, exécuté pour avoir diffusé la nouvelle : 318.
- SIMBIRSKY (N.I., 1907-?), enseignant communiste, membre du groupe de Biisk puis du groupe Smirnov, déporté : 310.
- SIMON (Robert, 1909), enseignant français : 356.
- SION (I.), collaborateur roumain de Rakovsky dans le PS : 65.
- SKRYPNYK (Mikola Alekseevitch, 1872-1933), ancien iskriste d'Ukraine, avec Rakovsky au début, avec Staline ensuite, accusé de « déviation nationaliste », se suicide en 1933 : 147, 152, 205.
- SLEPKOV (Aleksandr N., 1900-1937), lieutenant de Boukharine : 243.
- SMILGA (Ivar Tenissovitch, 1892-1958), bolchevik letton, président du *Tsentrobalt*, le conseil des ouvriers et marins de la Baltique, « complice » de Lénine pour l'insurrection, membre de l'Opposition unifiée, la renie, mais rejoint le groupe Smirnov, fusillé sans procès : 168, 264, 269, 279, 308, 311, 314, 320, 346.
- SMILGA Tatiana, fille du précédent : 416 (n. 10).
- SMIRNOV, (Ivan Nikititch, 1881-1936), vieux bolchevik, ouvrier mécanicien, surnommé « la conscience du parti », capitule en 1928, mais reconstitue un groupe actif en 1932. Condamné au 1^{er} procès et exécuté : 140, 176, 219, 235, 263, 265, 269, 314, 317, 318, 330, 331, 347, 355, 360, 365, 374, 377, 391.
- SMIRNOVA (Olga Ivanovna, 1907-1936), fille du précédent, travaille en déportation avec Rakovsky puis libre avec le groupe de son père. Arrêtée en 1932, exécuté en 1936 ou 1937 : 328, 332, 346, 347, 365, 395.
- SOKOLNIKOV (Grigori Iakovlévitch Brilliant dit, 1888-1938), économiste naviguant entre les deux

- oppositions, fusillé après le deuxième procès de Moscou : 377.
- SOKOLOVSKAIA (Aleksandra Lvovna, 1872-1938 ?), première femme de Trotsky, arrêtée et déportée en 1935 : cf. A.L. Bronstein.
- SOKOLOVSKAIA Maria Lvovna, sœur de la précédente, arrêtée et déportée en 1936 : 415 (n. 35).
- SOLF, WILHELM (Heinrich, 1862-1936), ministre allemand des affaires coloniales puis des affaires étrangères du Kaiser demeuré à ce dernier poste sous les « commissaires du peuple » social-démocrates : 140.
- SOLJÉNITSYNE, (Aleksandr Isaakiévitch, 1918), romancier : 75.
- SOLNTSEV (Elzéar B., 1900-1936), diplômé de l'IPR, organisateur de l'Opposition de gauche dans l'IC, déporté en 1928, mort des suites d'une grève de la faim : 242, 312, 315.
- SOSNOVSKY (Lev Semionovitch, 1886-1937), vieux bolchevik, journaliste populaire mais haï de la bureaucratie, en isolateur des années durant, capitule en 1934 mais n'avoue pas, fusillé en prison : 163, 219, 304, 318-319, 322, 356, 367.
- SOUDOPLATOV (Pavel Anatoliévitch, 1907-?), tchékiste, chef des groupes spéciaux, organisateur de l'assassinat de Trotsky : 94, 356.
- SOULAGES (de), homme politique français : 30.
- SOUVARINE (Boris Lifschitz dit, 1895-1984), communiste français exclu en 1924, rompt avec Trotsky en 1928 : 142, 242, 245, 257, 266, 376, 396.
- SOVIETKINA, déportée membre de l'Opposition : 331.
- SPIRIDONOVA (Maria Aleksandrovna, 1884-1941) dirigeante s.r. de gauche, avait pris la responsabilité du meurtre de Mirbach et du soulèvement s.r. de gauche à Berlin, fusillée en même temps que Rakovsky : 381.
- SPIRIDONOVITCH ancien de l'Okhrana, adjoint de Savinkov : 218.
- STALINE (Iossif Djougachvili dit, 1879-1953), secrétaire général du parti en 1922 : 75, 164, 186, 197, 198-204, 207, 208, 214-216, 219, 221-223, 239, 251, 254, 262, 263, 270, 271, 275-278, 312, 324, 325, 332, 341-346, 350-357, 359, 377, 380-384.
- STAMBOLIŤSKY (Aleksandr Stoïmenov, 1879-1923), leader du Parti paysan bulgare, chef du gouvernement de 1919 à 1923 : 190.
- STAMBOULOV (Stefan, 1854-1895), national-libéral bulgare, chef du gouvernement surnommé le « Bismarck bulgare », véritable dictateur de 1887 à 1894, lynché dans la rue : 27.
- STANCHEV (Gheorgi, ?-1903), père de Kh.G.R. : 17, 18, 21, 60, 369.
- STANCHEV, (M.G.), historien, 49, 383 : cf. Tcherniavsky.
- STANCHEVA, (Dr E., pseudonyme de Rakovsky) : 17.
- STANKOVA (L., pseudonyme de RYABOVA) : 44.
- STAROSELSKY, (Iakov V., 1897-1934), historien de la Révolution française et *oppositionalner*, mort en isolateur d'une grève de la faim : 245, 389.
- STEED (Henry Wickham, 1871-1956), rédacteur en chef du *Times* : 191.
- STEFANOV (Ivan, 1899-1980), ancien *oppositionalner*, ministre avec Kostov et jugé avec lui : 242, 385.
- STROÏCI (Gheorge, † 1919), leader des dockers, mort en prison : 128, 130.
- STROUVÉ (N.I.), épouse de P.B. von Strouvé : 53.

- STROUVÉ (Peter von, 1870-1944), l'un des premiers marxistes russes, champion du « marxisme légal » ; finit à droite : 53-55.
- SUDEKUM (Albert, 1872-1944), député social-démocrate « majoritaire » (acquis à l'Union sacrée), qui fit en Europe une tournée des partis social-démocrates des pays neutres pour les convaincre de soutenir la politique du SPD et de l'Allemagne : 115.
- SVERTCHKOV (Dmitri Fedorovitch, 1882-1958), émigré, en bons rapports avec Trotsky, puis Rakovsky ; se tourna plus tard vers Staline : 54, 86, 87, 243.
- SYTKINA, déportée de l'Opposition de gauche : 331.
- SZABO (Erwin), théoricien marxiste hongrois : 86.
- SZAMUELY (Tibor, 1890-1919), journaliste, prisonnier de guerre en Russie, passe aux bolcheviks et est commissaire politique du 1^{er} bataillon internationaliste en 1918, revenu à Budapest en janvier 19 ; préside le comité central : 156.
- TAITTINGER (Pierre, 1896-1965), homme politique de droite : 242.
- TARDE (Gabriel de, 1843-1904), sociologue, professeur de philosophie, spécialisé dans la « criminalité » : 45.
- TARKHANOV (Oscar S., 1901-1938), écrivain, ancien dirigeant JC, animateur des « sans chefs » : 309.
- TARLÉ (Evgenii Viktorovitch, 1875-1955), professeur d'histoire à l'université de Petersburg avant la Révolution, critiqué par les marxistes rigides comme Pokrovsky : 245.
- TCHÉRÉPAKHINE (Dr), étudiant à Montpellier, puis médecin à Beaulieu-sur-Loire : 57, 58.
- TCHERNEBORODOV (Leon), jeune communiste membre du réseau Wolfson : 327, 340, 346.
- TCHERNIAVSKY (G.I.), historien : 33, 49, 216, 269 *sq.*, 301, 307, 311, 321, 358, 362-364.
- TCHERNYCHEVSKY (Nikolaï Gavrilovitch, 1828-1889), écrivain russe traitant la littérature comme moyen d'action sociale : 22.
- TCHITCHÉRINE (Georgi Vassiliévitch, 1872-1936), avant la Révolution employé dans les archives diplomatiques, diplomate, commissaire aux Affaires étrangères jusqu'en 1930 : 188, 191, 193, 221, 252, 255.
- TER-OGANESSIAN (Giorgi, 1906-1938), déporté : 331.
- THÉOT (Catherine, 1776-1814), visionnaire, qui se disait la « mère de Dieu » et qu'on tenta d'utiliser pour compromettre Robespierre : 273.
- TINEVA (Koïka, 1880-1951), fille du premier mari de la tante de Kh GR, compagne de Bakalov puis femme de Harlakov, communiste bulgare : 132, 136, 361, 382.
- TKATCHENKO (Pavel, 1901-1923), militant bessarabien, assassiné : 129.
- TOKOUGAWA (Iyesato, 1863-1940), homme politique japonais devenu président de la Croix-Rouge : 368.
- TOMSKY (Mikhaïl Pavlovitch, EFRETOV dit, 1880-1936), militant bolchevik devenu président des syndicats et coleader de la « droite » : 243, 246, 360.
- TOTLEBEN (comte Frants Eduard Ivanovitch von, 1881-1914), ingénieur militaire célèbre pour le caractère scientifique de ses « sièges » : 20.
- TOUGAN (MIRZA) BARANOVSKY (Mikhaïl Ivanovitch, 1869-1922), l'un des théoriciens du « marxisme légal » : 53.
- TOUKHATCHEVSKY (Mikhaïl Nikolaïévitch, 1893-1937), l'un des

- chefs de l'Armée rouge, maréchal : 168, 177, 360, 365.
- TREVELYAN (Charles, 1870-1958) : député travailliste, 224.
- TRIGOUBOV (Lev), fils de rabbin, déporté à Biisk, plaque tournante de la correspondance en 1928-1929 : 328.
- TRIOLET (Elsa, Ella Kagan dite, 1896-1970), journaliste, femme de lettres, compagne d'Aragon à partir de 1928 : 244.
- TROELSTRA (Pieter J., 1860-1930), dirigeant social-démocrate néerlandais : 118.
- TROTSKY (Lev Davidovitch, BRONSTEIN dit, 1879-1940), ami de Kh GR : 15, 30, 31, 68, 89, 90, 93-100, 108-113, 130, 131, 134-136, 140, 142, 144, 146, 147, 150, 151, 159, 160, 168, 173-175, 182, 185, 190, 197, 205, 208, 242, 248, 251, 257-259, 264, 265, 269, 272-276, 279, 287, 289, 293, 296-300, 306, 310, 318, 337-339, 348, 352, 353, 354, 357, 360, 362, 390, 391, 391-394, 396.
- TSINTSADZE (Alipi M. dit KOTÉ, 1887-1930), *oppositional* géorgien : 205.
- TUCOVIC (Dimitrije, 1881-1914), leader du PS serbe, proche de Kh GR : 90, 110.
- TÜRKÜL (Anton Vassiliévitch, 1892-1957), général blanc au service du GPU : 217.
- TYRGOVN (A.V.), correspondante d'un journal blanc à Riga : 233.
- TYRPANSKA (Mariia, ép Racovski), mère de Kh GR : 17, 79, 85, 95-97, 124.
- ULRIKH (Vassili Vassiliévitch, 1889-1951), président du tribunal suprême : 384.
- VAKSBERG (Arkadi), historien : 383.
- VAILLANT-COUTURIER (Paul, 1892-1937), avocat et journaliste communiste : 243.
- VALENTINOV (Grigory Borissovitch, 1896-?), journaliste *oppositional* : 303, 305, 306.
- VALIANDA, *oppositional* ukrainien : 267.
- VANDERVELDE (Emil, 1866-1938), dirigeant socialiste du Parti ouvrier belge et de la II^e Internationale : 36, 86, 375, 376.
- VARLIN (Eugène, 1831-1871), ouvrier relieur, dirigeant de la I^{re} Internationale, membre de la Commune de Paris, supplicié et assassiné : 52.
- VAZOV (Ivan Minchov, 1850-1921), écrivain et penseur bulgare : 97.
- VDOVNA-KIREEVA, logeuse des Rakovsky à Barnaoul : 340.
- VEKOV (Angel), historien : 44.
- VÉRAN (Jules), journaliste : 42-45.
- VEIDER (Jan, 1889-?), collaborateur proche de Rakovsky : 242.
- VERNANT (Jean-Pierre, 1908), philosophe, historien : 356.
- VETMAN, menchevik émigré à Vienne, déporté à Novosibirsk : 330.
- VIAZEMSKY (Prince Pavel, 1820-1888), écrivain et patriote libéral, chef des milices bulgares de l'armée russe : 20.
- VIDAL, pseudonyme de Daline.
- VINNITCHENKO (Vladimir Vissarionovitch, 1880-1951), leader social-démocrate ukrainien : 165.
- VINOGRADSKAIA (Paulina Semenovna, 1896-1968), sociologue, compagne de Préobrajensky : 225, 246, 275.
- VIOLLIS (Andrée Ardenne de TIZAC dite, 1879-1950), journaliste : 17, 241.
- VOLINE (Vsevolod Mikhaïlovitch EICHENBAUM dit, 1882-1945), journaliste et agent du GPU, en mission à Paris 1924-1925 : 166.
- VOROCHILOV (Klementi Efremovitch, 1881-1960), métallo devenu chef militaire membre du « groupe de Tsaritskyne » : 156, 347.
- VORONSKY (Aleksandr Konstanti-

- novitch, 1884-1943), auteur et critique littéraire, vieux-bolchevik : 340.
- VOROVSKAIA (Nina Vaclavovna, 1908-1931), fille de Vorovsky, amie de Sedov, *oppositionalner* : 217.
- VOROVSKY (Vaclav Vaclavovitch, 1871-1923), révolutionnaire professionnel, polonais devenu diplomate, assassiné en Suisse : 132-217.
- VRATCHEV (Ivan Iakovlévitch, 1898), commissaire d'armée dans la guerre civile, responsable de l'Opposition de gauche à Moscou depuis 1923, déporté, capitule en 1928 : 264, 309, 328.
- VUILLEUMIER (Marc), historien : 28.
- VNYOVIC (Dimitrija Voya, 1898-1938), socialiste serbe devenu dirigeant des Jeunesses socialistes, puis communistes en France, membre de l'exécutif de l'ICJ (KIM), animateur des « sans chefs », père de l'acteur français Michel Auclair : 309.
- VYCHINSKY (Andréi, 1883-1955), menchevik, rejoint le parti en 1923, recteur de l'université de Moscou, fait la chasse aux étudiants *oppositionalneri*, contre les accusés : 90, 359, 366, 368-374.
- WAGNER (Richard, 1813-1983), musicien allemand : 23.
- WALLHEAD (Richard C., 1861-1934), dirigeant de l'ILP : 231.
- WEBB (Beatrice Potter ép., 1859-1943), épouse du fabien (modéré) S. Webb : 224.
- WEBB (Sidney, 1853-1947), historien et théoricien du courant fabien : 224.
- WELLS (H.G., 1866-1946), écrivain anglais : 169.
- WILLARD (Claude), historien : 86.
- WILLIAMS (Albert Rhys, 1883-1962), journaliste britannique : 183.
- WILSON (Thomas Woodrow, 1856-1924), démocrate, président des États-Unis : 179.
- WOLFSON (Lipa, ?-1937), étudiant communiste ukrainien, *oppositionalner*, organisateur du « réseau » pour Rakovsky : 327, 332, 348-350, 365, 395.
- WRANGEL (Piotr Nikolaiévitch, 1878-1928), général, rassemble en Crimée les débris des armées du Sud, aidé par le gouvernement français : 147, 167, 272.
- ZADIK (Alter), militant roumain, organisateur de la fraternisation avec les soldats français : 126.
- ZAITSOVA (N.P.), habitante de Barnaoul dans les années 30 : 340.
- ZAKHER (Iakov Moisciévitch), historien de la Révolution française, libéré après des années de Goulag : 245.
- ZASLAVSKY (David Iossifovitch, 1880-1965), ancien menchevik qui accusa les vieux révolutionnaires dans la presse : 365.
- ZASSOULITCH (Véra Ivanovna, 1849-1919), terroriste s.r. qui avait abattu le général Trepov, chef de la gendarmerie et bourreau d'étudiants, devenue social-démocrate : 15, 25, 28, 29, 41, 49, 53, 54, 290, 327.
- ZATONSKY (Vladimir Petrovitch, 1881-1940), chef de guerre en Ukraine : 166, 205, 340.
- ZEMAN (Z. A.B.), historien : 116.
- ZINOVIEV (Grigory Evséievitch RADOMYSLSKI dit, 1881-1936), lieutenant de Lénine en émigration, puis patron de Leningrad et président de l'Internationale, condamné et exécuté en 1936 : 131, 173, 174, 197, 219, 223, 231, 233, 239, 251, 258, 259, 262-265, 269, 272, 273, 275, 276, 346, 352, 355, 357.
- ZVENIGORODSKY, marin du *Potemkine* : 76.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	9
--------------------	---

Première partie UN EUROPÉEN

CHAPITRE premier	— Un génial gosse de riches	17
CHAPITRE II	— Étudiant itinérant	27
CHAPITRE III	— Socialiste européen	48
CHAPITRE IV	— L'énergique soldat de l'Internationale	63
CHAPITRE V	— Expulsé de son pays	77
CHAPITRE VI	— Au milieu du gué	93

Deuxième partie DANS LA RÉVOLUTION

CHAPITRE VII	— De la prison au tourbillon	123
CHAPITRE VIII	— Chef de guerre en Ukraine	142
CHAPITRE IX	— Intermèdes mondiaux	171
CHAPITRE X	— La crise de la révolution	197
CHAPITRE XI	— Le diplomate rouge	221
CHAPITRE XII	— Quand la mort saisit le vif	256

Troisième partie
DIRECTION : L'ENFER

CHAPITRE XIII	— Année sabbatique en exil	287
CHAPITRE XIV	— Commandant de bord dans la tempête	307
CHAPITRE XV	— Le vieux révolutionnaire dans le froid	324
CHAPITRE XVI	— Dans un trou noir ?	338
CHAPITRE XVII	— Le piège se referme	353
CHAPITRE XVIII	— Il est mort debout	379
Notes		399
Chronologie		421
Sources		429
Annexe		434
Index		435

*Impression réalisée sur CAMERON par
BRODARD ET TAUPIN
La Flèche*

*pour le compte des Éditions Fayard
en février 1996*

Imprimé en France
Dépôt légal : février 1996
N° d'édition : 3255 – N° d'impression : 1632N-5
ISBN : 2-213-59599-2
35-11-9599-01/8

RAKOVSKY

S'il est un homme à qui s'applique vraiment le qualificatif d'internationaliste, c'est bien Khristian Georgiévitch Rakovsky (1873-1941), membre des bureaux de la II^e puis de la III^e Internationale et qui voulait ne « connaître aucun pays, si ce n'est le pays du prolétariat international ». « Génial gosse de riches » né bulgare et devenu roumain par un accident de l'histoire, russe d'adoption et francophile, étudiant à Paris et à Montpellier, ami de Guesde et Jaurès comme de Plékhanov, Liebknecht et Rosa Luxemburg, compagnon d'armes des hommes d'Octobre 17 (en particulier de Lénine et de Trotsky), président du Conseil des commissaires du peuple (chef d'État) de l'Ukraine, ce polyglotte raffiné lié à des gens aussi divers qu'Anatole de Monzie ou Panait Istrati mit au service de la Révolution une étourdissante palette de talents, de compétences et de séduction : médecin et juriste, journaliste, orateur et propagandiste (c'est lui qui fit de l'affaire du *Potemkine* un épisode légendaire), historien (il travailla sur la Révolution française et la Commune et rédigea plusieurs biographies), chef de guerre (il dirigea l'offensive bolchevique en Roumanie en 1918), diplomate (il fut, en autres fonctions, le premier ambassadeur de la Russie soviétique à Paris), il suscitait des amitiés (Trotsky), des admirations (Lénine) et des amours passionnées, mais aussi – revers de la médaille – des haines implacables.

Comment Staline, qui était à peu près son contraire en tout et avait acquis une culture théorique et politique rudimentaire, aurait-il pu le supporter, après avoir réglé leur compte à Kamenev et Zinoviev, puis expulsé Trotsky ? Comment après avoir plongé le pays dans la terreur, aurait-il laissé parler et agir un homme devenu chef de l'opposition de gauche ? Celui-ci chercha pourtant à sauver l'essentiel en allant jusqu'aux limites (et même au-delà) des concessions possibles. Il fut arrêté en janvier 1937, jugé comme on l'imagine, déporté, libéré juste le temps de lâcher Trotsky et finalement exécuté en novembre 1941 (beaucoup plus tard qu'on ne l'a dit).

Connaisseur entre tous de la Russie révolutionnaire et biographe de Trotsky, Pierre Broué dépeint, grâce aux archives aujourd'hui ouvertes en ex-URSS, un acteur de premier plan, objet d'une haine posthume quasi universelle et qui a durablement nui à l'intelligence de plusieurs épisodes capitaux de l'histoire soviétique et européenne.

Né en 1926, docteur ès lettres, Pierre Broué a été professeur d'histoire contemporaine à l'Institut d'études politiques de Grenoble. Spécialiste de Trotsky et de la IV^e Internationale, il est notamment l'auteur d'une monumentale biographie de l'irréductible opposant que Staline fit assassiner en 1940 (Fayard, 1988) et de Staline et la Révolution. Le cas espagnol (Fayard, 1993).

ISBN 978-2-213-59599-3



35-9599-8

28,00 €
prix valable
en France

Document Keystone